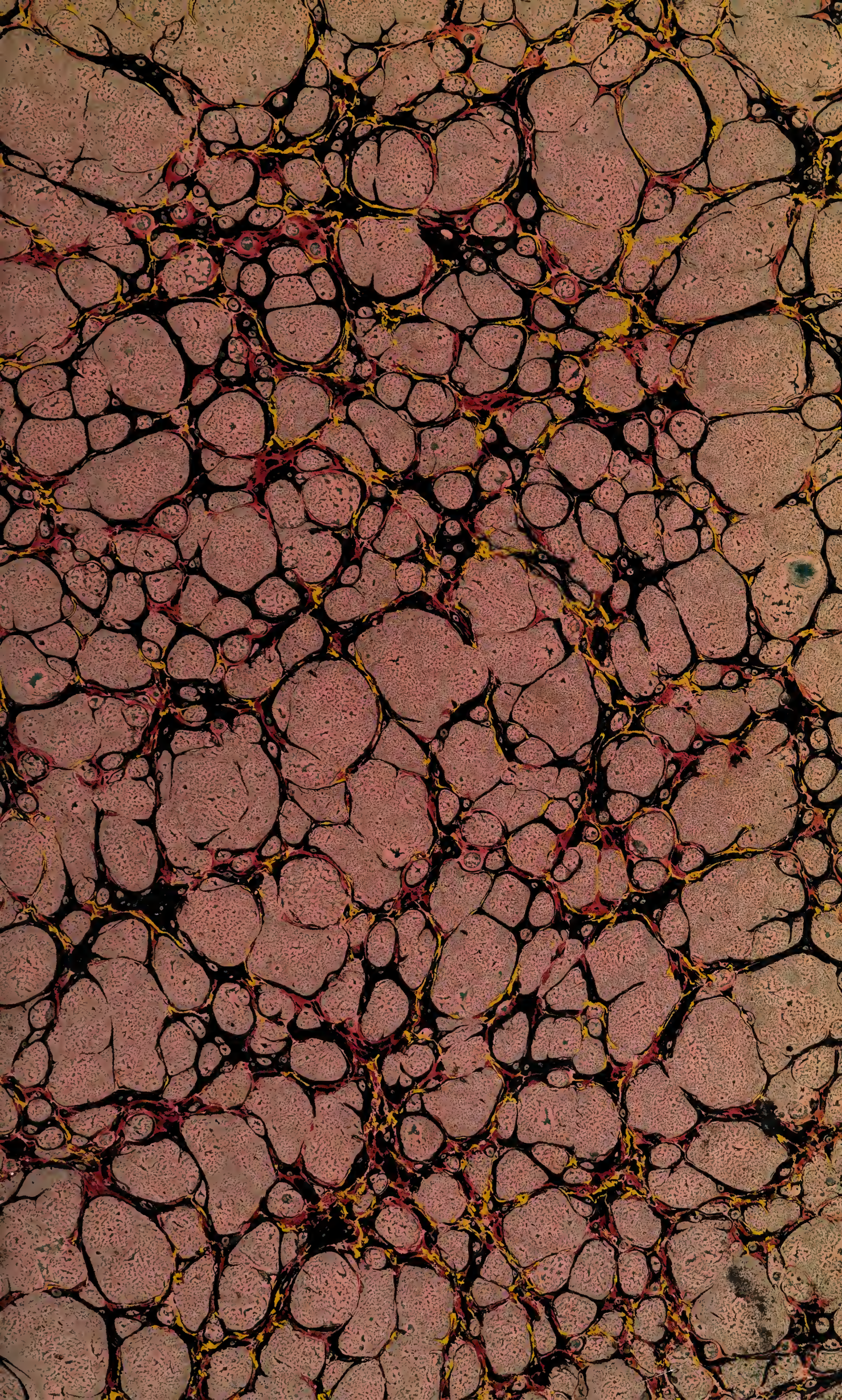


CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2933603x_0003

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

(1830 - 1831)

PAR

M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

M. POUJOULAT.

Tome V.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

LETTRE XCVIII.

Physionomie de Jérusalem telle qu'elle est aujourd'hui [1].

Jérusalem, février 1831.

Tandis que nous parcourons, M. Poujoulat et moi, cette Jérusalem solitaire, au milieu de laquelle règne un morne silence, et qui n'a pour elle que ses grands souvenirs, vous, avec la *flânerie* piquante de Sterne et le pinceau de La Bruyère, vous parcourez chaque jour Paris où tant de passions s'agitent, où vingt partis se font la guerre, où tout est sans cesse en mouvement ; au moment où je vous écris, vous êtes peut-être arrêté devant une barricade d'où part la foudre populaire, devant une émeute qui menace un palais ou envahit une église, devant une révolution qui vient de naître ce matin aux pieds d'une borne, et qui dispute déjà le haut du pavé à la révolution qui s'est faite hier ! Que d'occasions d'exercer votre esprit observateur ! que de scènes passionnées, où le cœur humain se montre tout entier ! Comment vous arracher à ce spectacle si terrible à la fois et si curieux, pour nous suivre dans les lieux où nous sommes, pour vous arrêter comme nous devant chaque pierre de la voie Douloureuse ou du Golgotha, pour errer autour du Siloé ou du Cédron, pour courir

[1] Cette lettre est adressée à M. Bazin, auteur de l'*Époque sans nom*.

les rues abandonnées de la cité de David, et *flâner* avec nous sur le mont Sion désert, ou dans la muette vallée de Josaphat !

Lorsqu'on arrive à Jérusalem, on est d'abord surpris de trouver une ville debout, car dès notre enfance nous sommes accoutumés à entendre parler de la capitale d'Israël comme d'un amas de pierres ; il reste peu de chose, il est vrai, de la ville de David et de Salomon ; mais Jérusalem est encore une grande cité avec des remparts et des tours, avec des églises, des mosquées, des synagogues, des khans et des bazars ; sa population qui appartient à plusieurs peuples, s'élève encore à dix-huit où vingt milles ames, et dans le temps des pélerinages, cette population est augmentée d'un cinquième. Je ne puis vous faire une description complète d'une ville où je ne fais que d'arriver ; je vous dirai dès aujourd'hui tout ce que j'en connais ; à mesure que j'en saurai davantage, j'entrerai dans de plus grands détails.

La population de Jérusalem se compose de musulmans, de grecs, d'arméniens, de catholiques, de coptes, d'abyssins ; l'industrie et le commerce offrent peu de ressources à la cité ; les rochers et les montagnes qui l'environnent n'ont jamais connu les moissons ; j'ai demandé quels étaient les moyens de subsistance pour la plupart des habitans ; on m'a répondu que chacun vivait de sa croyance ; l'Orient n'a point de sectes qui n'envoient des aumônes à Jérusalem ; on m'avait parlé à Constantinople d'une caisse destinée par les juifs de la capitale à secourir leurs frères établis dans la cité de David ; les pélerinages des arméniens et des grecs apportent à Jérusalem des sommes considérables ; les dons et les offrandes de la dévotion soutiennent ainsi la population chrétienne et la population juive ; les musulmans profitent de tous ces trésors envoyés par la piété, et si chaque secte vit ici de la foi qu'elle professe, on peut dire que les mécréans vivent et s'enrichissent de la foi de tous.

Pour bien étudier la physionomie de Jérusalem, il faudrait suivre chaque nation en particulier ; les Hébreux de la ville sainte habitent le quartier le plus malpropre de la cité ; il est situé près de la porte *Sterquiline* ou la porte des Immondices, appelée maintenant porte des Maugrabins ; séparés de toutes les autres sectes, divisés eux-mêmes en deux sectes ennemies, tristement rassemblés dans leurs synagogues et les yeux attachés sur la vallée de Josaphat, ils mangent *leur pain dans l'affliction et boivent leur eau dans la frayeur* [1]. A les voir

[1] Paroles d'Isaïe.

dans leurs habitations sales et étroites, on juge bien qu'ils ne sont pas venus à Jérusalem pour y vivre heureux, même pour y vivre, mais seulement dans l'intention d'y marquer leur place dans la funèbre vallée, et d'*être tout portés,* comme dit le vulgaire, pour le dernier jugement. Il vient à Jérusalem des juifs de toutes les contrées de la terre. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils n'en sortent plus ; la plupart sont des vieillards que le temps a épargnés, et qui ne songent plus qu'aux choses de l'autre vie. Jérusalem compte un bon nombre de juifs, surtout des femmes, qui ont plus de cent ans, plus de cent vingt ans.

Les arméniens et les grecs se montrent dans la ville de Jérusalem à peu près comme ils sont partout. Quoique les deux nations ne soient étrangères à aucun trafic, à aucun genre de commerce, elles ne pourraient se soutenir dans la ville sainte, si la dévotion des pélerinages ne venait à leur secours, et je ne crains pas d'affirmer que cette dévotion est la branche la plus productive de leur industrie. Le quartier des arméniens, situé sur le mont Sion, est, comme je vous l'ai déjà dit, le plus propre et le mieux bâti des quartiers de Jérusalem. Cette nation, qui n'a point de territoire, point de foyers domestiques, qui vit errante et dispersée comme les enfans d'Israël, nous fait voir partout sa puissance et son crédit ; elle semble prospérer chaque jour davantage au milieu de toutes les ruines et de toutes les misères de l'Orient. Il y a quelques années que la nation arménienne était à peine aperçue, et maintenant, quoiqu'elle soit peu nombreuse, et qu'elle soit partagée en deux sectes qui se haïssent, elle se montre en quelque sorte à la tête des nations chrétiennes réunies dans la cité sainte. On ne rencontre sur les chemins de Jérusalem que des caravanes arméniennes, qui viennent de toutes les parties de l'empire ottoman, même de la Perse, et chacune de ces caravanes apporte avec elle des trésors. Pour vous faire juger l'importance que les Arméniens mettent à leurs pélerinages, et les grands avantages qu'ils en retirent, je veux vous dire un fait qui m'a paru fort curieux. Il est défendu, sous peine d'excommunication, à tous les pélerins arméniens, de dire à leur retour ce qu'ils ont souffert dans leur pélerinage à la terre sainte ; on craindrait que des récits trop véridiques ne décourageassent ceux qui ne sont pas encore venus et qui doivent venir à leur tour avec de grosses sommes d'argent.

La nation grecque habite autour de l'église du Saint-Sépulcre, et

ce voisinage la console de tout ce qu'elle a perdu. Les grecs, persécutés dans toutes les contrées musulmanes, n'envoyaient presque plus d'offrandes à Jérusalem, et leurs pélerins ou hadji avaient oublié les chemins de Sion. Ce n'est que depuis quelques mois seulement que, protégés par le pavillon russe, ils ont commencé à revenir, et nous avons rencontré sur notre route beaucoup de grecs qui venaient de l'Asie mineure, des deux rives de l'Hellespont et même de Stamboul. Plusieurs sont arrivés avec leurs familles, pour chercher un asile contre les violences et les persécutions. Quelques-uns viennent oublier au pied du Calvaire les grandeurs éclipsées du Fanar et les libertés orageuses de la Morée. Les grecs ont conservé leur ancien caractère, et s'il y a quelque gaieté dans la triste Jérusalem, c'est chez les grecs qu'il faut la chercher. Les grecs sont plus superstitieux que les autres sectes chrétiennes; ils ont toutefois dans leur haut clergé des hommes instruits.

Nous avons vu qu'à Constantinople la Porte permettait aux juifs, aux arméniens et aux grecs, d'avoir une administration, une juridiction domestique; ici l'existence des nations tributaires est réduite à une existence purement religieuse; on peut ajouter qu'elles ne se maintiennent à Jérusalem et qu'elles n'existent en quelque sorte que par les saints lieux et pour les saints lieux. Elles n'ont point la faculté, ni même la pensée de réclamer d'autre privilége, d'autre droit, d'autre liberté, que de prier leur Dieu, de suivre leur culte, et de fréquenter leurs temples. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'observer que la religion remplaçait la patrie pour toutes les nations chrétiennes opprimées par les musulmans; cette vérité se montre surtout à Jérusalem; aussi tous les regards des chrétiens qui l'habitent, se portent-ils sur leurs églises, et surtout sur l'église du Saint-Sépulcre. Les lieux où le Sauveur a laissé les traces de ses pas, voilà le sol où se rattache pour eux le sentiment de la nationalité, voilà le seul intérêt, le seul lien social qui les rassemble, voilà, en un mot, la patrie pour laquelle tout chrétien, établi à Jérusalem, doit vivre, souffrir et mourir.

Vous savez que de tout temps on a dit beaucoup de mal des habitans et même des chrétiens de Jérusalem sous le rapport des mœurs; depuis les premiers âges de l'Église, une opinion générale adoptée parmi les peuples de l'Occident, a toujours vu dans les murs de Sion tous les vices qui ont fait périr Sodome, Ninive et Samarie;

peut-être a-t-on jugé la ville sainte d'après les sévères peintures des prophètes, et les reproches faits à l'antique Sion sont ainsi retombés sur la cité nouvelle. On sait d'ailleurs combien l'éloquence et la poésie recherchent les grands contrastes, et quel contraste que celui de la prostitution et de la débauche assises en face du saint tombeau ! Il n'en fallait peut-être pas davantage pour que les jugemens portés sur la cité sainte fussent pleins de sévérité et de rigueur. Je ne suis pas encore resté assez long-temps dans la ville pour avoir des notions positives, et pour démentir d'une manière formelle les assertions d'un grand nombre de voyageurs ; tout ce que je peux vous dire, c'est que les femmes à Jérusalem vivent d'une manière plus retirée que partout ailleurs, et que la corruption des mœurs ne se montre pas plus ici qu'à Smyrne, à Constantinople, à Nicosie, et dans plusieurs grandes cités de l'Orient.

Je vous ai dit que dans Jérusalem tout se réduisait à des opinions religieuses ; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que dans ce concours de croyances opposées et rivales, il y en a une qui domine toutes les autres, et c'est la plus jalouse et la plus intolérante ; les musulmans sont en toutes choses les maîtres. La population musulmane forme plus de la moitié des habitans ; cette population se compose de Turcs, d'Arabes, de Mores, de Maugrabins ; elle est turbulente, inquiète, ne pouvant souffrir de joug pour elle-même et de liberté pour les autres; il n'est pas un de ces musulmans, qui, lorsqu'il s'agit des autres croyances, ne se regarde comme un juge suprême, et comme ayant le droit de commander. Chacun de ces mécréans peut outrager, dans la rue ou dans leurs maisons, des chrétiens ou des juifs, sans que ceux-ci puissent se plaindre ou obtenir réparation. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les musulmans se rencontrent avec les disciples du Christ, et même avec les juifs, dans la vénération de plusieurs lieux sacrés, tels que le palais de David, le temple de Salomon, la grotte de Jérémie, le tombeau de la Vierge ; il y a dans la Bible et dans l'Évangile des noms qui attirent aussi le respect des enfans de l'islamisme ; ils ne croient pas à la mort de Jésus-Christ, mais ils croient que Jésus est monté au ciel ; ils détournent leurs regards du Calvaire, mais ils contemplent pieusement la montagne des Oliviers ; ce rapprochement apparent n'adoucit point en eux la haine d'un fanatisme grossier et jaloux ; il faudrait aller à Damas et à la Mecque pour trouver des musulmans aussi intolérans, aussi barbares que ceux

de Jérusalem ; ils sont encore aujourd'hui pour les pélerins et pour les enfans de la foi chrétienne, ce qu'étaient les Sarrasins au moyen âge, et sous les successeurs du calife Omar. Malheur aux chrétiens qui seraient surpris dans le voisinage de leur grande mosquée, et qu'on aurait accusés d'avoir manqué de respect à leur prophète Mahomet!

C'est dans Jérusalem qu'il faut voir tout ce que la religion musulmane inspire d'intolérance et d'orgueil à ses sectateurs, tout ce que la religion chrétienne donne à ses disciples de patience, de résignation et d'humilité. Une circonstance assez singulière vient de nous montrer les deux croyances en présence l'une de l'autre, et chacune dans l'esprit qui la caractérise. Cette année, le ramadan a commencé le même jour que le carême des chrétiens ; dans l'église du Saint-Sépulcre, dès le lever du jour, les catholiques se sont pressés au pied des autels pour la cérémonie des cendres ; tous les fidèles se frappaient la poitrine, s'accusaient de leurs fautes, chantaient les cantiques de la pénitence. A la fin de la même journée, les musulmans ont aperçu la lune, et ont jeté de grands cris ; le canon des fêtes a tonné du haut des remparts, les mosquées étaient illuminées, les cafés remplis de monde ; les musulmans couraient par bandes dans les rues ; on entendait partout des clameurs, et le nom d'Allah se mêlait au bruit des coups de fusil ; on eût dit que les musulmans, au lieu de se préparer à la pénitence, se préparaient à la guerre, et disaient, comme le bon drogman Joseph, qu'ils voulaient escalader le paradis.

Vous voulez savoir sans doute s'il y a ici des autorités publiques, s'il y a quelque chose qui ressemble à un gouvernement, à une police. Nous rencontrons quelquefois dans les rues et sur les chemins le gouverneur ou le mutselin de Jérusalem ; il est monté sur un cheval arabe, coiffé d'un large turban, armé d'un sabre recourbé de Damas ; autour de lui un cavalier porte une longue lance surmontée d'un plumet noir comme la lance des cheiks arabes ; parmi ses gardes, les uns frappent sur des espèces de tambours ou timpanons qui retentissent au loin, d'autres tirent des coups de fusil, et les balles meurtrières sifflent aux oreilles des passans. Voilà le gouverneur ou plutôt le gouvernement de Jérusalem ; tout le monde en a peur, tout le monde se met à l'écart. Il y a aussi dans la ville un cadi, un sous-cadi, chargés de rendre la justice, un mufti qui préside à la police des mosquées et à l'observation de la loi religieuse. Les hommes qui exercent ce pouvoir n'ont pas

le fanatisme aveugle et passionné de la multitude; ils s'occupent moins de persécuter des croyances que de ruiner ceux qui les professent, ils protégent les sectes religieuses comme une chose productive; leur tyrannie fiscale est la seule qu'ils exercent véritablement, mais ils l'exercent dans toutes ses rigueurs, avec tous ses excès; on ne peut nombrer tous les trésors qu'ils ont extorqués aux chrétiens pour la conservation des saints lieux; ils retirent de l'argent de toutes les querelles qui s'élèvent dans le sanctuaire, et la discorde fait chaque jour tomber entre leurs mains une pluie d'or; si un grec commet quelques désordres, le monastère grec est imposé; la même chose pour les arméniens, la même chose pour les catholiques. Si des chrétiens veulent relever une maison, une église qui tombe en ruines, les musulmans en vendent chèrement la permission; quelquefois même leur cupidité va tendre ses filets aux bazars, et c'est alors que les marchands peuvent dire avec le prophète Ézéchiel, *que celui qui vend ne se réjouisse pas.*

Jérusalem a été long-temps gouvernée par les pachas de Damas; elle est maintenant sous la domination du pacha d'Acre; demain peut-être elle subira les lois du pacha d'Égypte; mais il est probable qu'elle restera toujours telle qu'elle est, avec ses misères et ses souvenirs. Quand je suis parti de Paris, il était beaucoup question de changer et d'améliorer le sort de Jérusalem; on parlait de l'acheter pour le compte des juifs, on voulait en faire une ville libre pour les chrétiens; il faut venir ici pour savoir combien tous ces projets étaient chimériques; il serait bien singulier, d'ailleurs, qu'un état de choses tant soit peu durable, qui pût mettre tout le monde d'accord et combler tous les vœux, sortît d'un pays comme le vôtre où rien ne dure, où vous n'avez pas deux hommes qui s'entendent, où personne ne paraît content.

C'est de la ville sainte qu'il faut voir tout ce qui arrive maintenant dans votre Europe; c'est sur les roches du Calvaire qu'on est bien placé pour voir passer les empires qui s'en vont; en reportant mon esprit à ces illusions de l'avenir, à ces fantômes qui vous tourmentent sans cesse, à ces besoins, à ces visions de liberté qui ne se réalisent jamais, je me rappelle ce qu'Isaïe disait aux enfans d'Israël : Vous » êtes comme un homme qui a faim, et qui rêve qu'il mange pendant » la nuit, ou comme un homme qui a soif, et qui songe en dormant » qu'il boit à longs traits; quand le sommeil a fui, le premier est

» aussi vide qu'il l'était, l'autre plus altéré qu'auparavant. » Tel sera le réveil des peuples de votre Occident, qui rêvent aujourd'hui des prospérités futures, et qui, dédaignant tout souvenir des temps anciens, n'interrogent plus que l'avenir, aussi trompeur que les songes de la nuit. Peut-être se demandera-t-on un jour ce que ces peuples sont devenus; mais Jérusalem ne périra pas par les révolutions; elle restera toujours la même, car, toute misérable qu'elle est, elle vit du passé, et le passé ne lui manquera point.

LETTRE XCIX.

Des couvens latins du Saint-Sépulcre, avanie des Turcs, ressources des pères latins.

Jérusalem, février 1831.

Il faut que je vous dise un mot des pères du Saint-Sépulcre, et du monastère de Saint-Sauveur, où nous sommes logés; beaucoup de relations nous font connaître l'établissement et les statuts du couvent latin; les gardiens du saint tombeau appartiennent à l'ordre de Saint-François; ils sont envoyés de l'Italie et de l'Espagne, ce qui a fait naître quelquefois des antipathies, des discordes dont on a beaucoup parlé, quoiqu'elles n'aient éclaté que dans une étroite solitude; tous les établissemens de la terre sainte ont toujours été et sont toujours sous le patronage de la France, ce qui pourrait faire croire qu'il y a dans le couvent de Saint-Sauveur quelques moines français; mais la vérité est qu'il n'y a ici de français que le souvenir des monarques qui ont protégé autrefois la terre sainte, et quelques vieilles capitulations avec la Porte, dont l'exécution n'est réclamée par aucune autorité spéciale, par aucun fondé de pouvoir [1]. Ce qui m'étonne et m'afflige tout à la fois, c'est de n'entendre parler ici qu'un mauvais italien et un mauvais espagnol; cette langue française, qu'au rapport d'un vieil historien, on parlait jadis à Jérusalem comme à Paris, est à peine connue dans le monastère des pères latins, et tandis que toutes les langues de l'univers sont journellement entendues autour du saint tombeau, la langue du peuple de France est celle qu'on y parle le moins.

Je vous parlerai d'abord du couvent que les pères franciscains ont

[1] Le père vicaire est censé représenter la France; mais le père vicaire n'est pas Français et ne parle pas français.

dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre, et du service que fait leur sainte milice auprès du tombeau de Jésus-Christ ; il y a toujours treize moines qui veillent dans le sanctuaire, et qui sont là comme une garde avancée. Une fois entrés, ils ne sortent plus ; car ce sont les musulmans, comme je vous l'ai dit, qui ont la clef de l'église ; les pères latins reçoivent leur nourriture à travers les barreaux, et restent ainsi jusqu'à ce que d'autres frères viennent leur succéder ; véritables sentinelles qu'on place et qu'on relève tour-à-tour. Nous avons visité plusieurs fois ce couvent intérieur ; de tous côtés il tombe en ruines ; dans plusieurs endroits du toit, il s'est formé de larges ouvertures par lesquelles passe la pluie ; dans les jours pluvieux, les cellules reçoivent plus d'eau qu'il n'en faudrait pour remplir une grande citerne. Ajoutez à cela que les chevaux des santons musulmans ont leur écurie au-dessus du réfectoire des moines, et qu'ils frappent du pied le plancher toujours près de s'écrouler. Les pauvres cénobites sont chaque jour à la veille d'être écrasés sous les débris de leurs cellules.

Il y a quelque temps que les moines ont le projet de réparer leur couvent en ruines ; ils en ont demandé la permission au pacha d'Acre ; car, bien que les Turcs, comme vous le savez, ne soient ni les auxiliaires, ni les complices du temps, ils sont les premières gens du monde pour le laisser-faire, et lorsque ses ravages sont à leur comble, il faut toujours acheter d'eux le privilége de s'en défendre. La permission de faire des réparations nécessaires avait donc été achetée d'Abdallah ; mais voici ce qui est arrivé, et ce qui vous fera connaître le régime des Turcs. Les pères latins, autorisés par le pacha, allaient mettre la main à l'œuvre, lorsque le gouverneur de Jérusalem s'est présenté, en disant qu'on ne lui avait pas donné son bakchich (gratification) ; il a fallu le satisfaire ; après cela, on a cru pouvoir se remettre à l'œuvre ; mais le cadi est venu à son tour, réclamant son bakchich, et menaçant les pères latins de sa colère, si on remuait une pierre avant de lui avoir compté trois mille piastres ; nouveau tribut qu'il a fallu payer. Enfin, le gouverneur et le cadi étant satisfaits, on pouvait croire qu'il n'y aurait plus d'opposition ; mais on se trompait ; car le cadi et le gouverneur étant partis pour la guerre de Naplouse, il est resté à Jérusalem un sous-cadi, revêtu de la puissance suprême ; il a demandé à son tour qu'on lui fît une libéralité, il exigeait quinze cents piastres. Les choses en étaient là quand nous sommes arrivés à Jérusalem ; le monastère de Saint-Sauveur était rempli de tristesse

et de deuil, car il allait se trouver ruiné; les pères ont cherché à toucher le sous-cadi par leurs prières, et pour toute réponse, on leur a dit : *Bakchich;* ce qui veut dire, payez.

La même chose arrive toutes les fois qu'il s'agit de faire la moindre réparation dans le couvent ou dans l'église du Saint-Sépulcre; les gardiens du saint tombeau auraient bâti un palais avec ce qu'ils ont donné aux musulmans, pour obtenir la permission de réparer leur modeste demeure. Comment les pères latins peuvent-ils suffire à toutes ces exigences des musulmans? ils ont d'ailleurs beaucoup d'autres dépenses à faire, car ils sont obligés d'entretenir vingt-deux couvens établis dans plusieurs parties de la Palestine, en Syrie et en Chypre. Dans des temps éloignés, les princes de l'Occident venaient au secours des catholiques de Jérusalem, non-seulement en les protégeant auprès de la Porte ottomane, mais en envoyant de l'argent au monastère des latins; avec ces libéralités royales, les gardiens du Saint-Sépulcre pouvaient nourrir les pauvres, recevoir les pélerins, entretenir les édifices des chrétiens dans la ville sainte. Mais ces ressources, venues de si loin, dépendaient de l'état où se trouvait l'Europe, et même des opinions qui s'accréditaient dans les sociétés européennes; dès le siècle dernier, le monastère de Jérusalem ne recevait plus de subsides que de l'Espagne, du Portugal et de la cour de Rome. Encore ces secours avaient-ils été supprimés ou réduits de beaucoup par suite des guerres qui ébranlèrent tout l'Occident, et qui ne permirent pendant plusieurs années à aucun prince chrétien de porter ses regards vers les saints lieux. Au milieu des plus grands orages de la révolution française, le couvent latin se trouva dans une telle misère, qu'il fut réduit à vendre les vases sacrés et les ornemens des autels. J'ai vu un vieux père espagnol qui me parlait, les larmes aux yeux, des candelabres, des lampes et des calices d'or, qu'on avait vendus ou mis en gage pour ne pas mourir de faim à Jérusalem.

Depuis ce temps, la charité des rois, la charité des fidèles a été sollicitée; en France, quelques voix se sont quelquefois élevées en faveur des gardiens du Saint-Sépulcre; j'ai souvent entendu un de nos orateurs sacrés, rappelant à ses auditeurs la misère qui régnait dans les saints lieux, et prêchant, comme il le disait lui-même [1], une croisade

[1] Je n'ai pas besoin de vous citer ici le bon abbé Desmasures, qui a fait deux fois le voyage de la terre sainte, et qui a prêché dans toutes les provinces de France pour les pauvres de Jérusalem.

de charité ; à la voix du prédicateur, au nom de Jérusalem délaissée, de nombreuses aumônes étaient recueillies, et la pauvreté de Sion a pu être soulagée ; mais les fruits de cette croisade de charité ne pouvaient suffire à des besoins sans cesse renaissans et toujours les mêmes. Les pères de Saint-Sauveur m'ont dit que le roi Charles X leur envoyait chaque année une somme de deux mille francs ; cette somme pour l'année 1830, vient d'arriver à Beyrouth, et le consul de France leur en a donné l'avis ; mais il est plus que probable que cette modique pension sera supprimée, et qu'aucun secours ne viendra désormais du royaume très-chrétien.

J'ai voulu savoir comment les pères latins, abandonnés ainsi par les rois et par une grande partie de la chrétienté, avaient pu se soutenir ; voici les renseignemens qui m'ont été donnés et qui sont d'une grande exactitude : la charité des fidèles suffit encore aux besoins des gardiens du Saint-Sépulcre ; mais cette charité a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie ; la Providence en donnant la pâture aux petits des oiseaux, n'a point entendu par là que les oiseaux ne chercheraient pas eux-mêmes leur nourriture ; les pères de Saint-Sauveur ont compris la Providence de cette manière, et n'ont rien négligé pour se mettre en état de donner le *pain quotidien* aux familles chrétiennes dont le sort leur est confié. Une grande quantité de chapelets se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Bethléem ; on bénit tous les chapelets et beaucoup d'autres reliques sur le Saint-Sépulcre, puis on les envoie dans de grosses caisses aux ports de Saint-Jean d'Acre, de Jaffa, et d'Alexandrie ; de là on les expédie par des occasions sûres, et presque toujours sans frais, pour l'île de Malte, pour les Deux-Siciles, pour l'Espagne et le Portugal ; deux ou trois frères du couvent de Saint-Sauveur accompagnent ces pieuses cargaisons, et débitent les chapelets qu'on leur a confiés. Les produits de cette vente sont envoyés à Jérusalem, sans qu'il y ait jamais la moindre infidélité ; telle est la précieuse manne qui tombe chaque jour sur les lieux saints, et nourrit leurs pauvres habitans. Si cette ressource venait à leur manquer, si d'un autre côté les rois d'Espagne et de Portugal ne leur envoyaient plus aucun secours, tout me porte à croire qu'ils retomberaient dans la misère où la première révolution de France les avait plongés, et qu'ils n'auraient pas même de quoi fournir de l'huile aux lampes du saint tombeau.

Je vous ai donné ces détails, parce qu'on ne les connaît point en Europe ; il importe d'ailleurs aux gardiens du Saint-Sépulcre de ne

pas passer pour être plus riches qu'ils ne le sont, et cela pour deux raisons qui me paraissent sans réplique ; d'abord si les Turcs pouvaient croire qu'ils ont des trésors, ce serait tous les jours de nouvelles *avanies*, de nouveaux bakchich ; en second lieu, les sources de la charité se trouveraient taries, car on ne fait pas l'aumône à ceux qu'on croit riches.

Il en coûte toujours beaucoup en Orient, et même aux voyageurs, de passer pour être les favoris de la fortune, et de paraître comblés de biens ; je vous raconterai à ce sujet ce qui m'est arrivé ; j'ai voulu aller à l'église du Saint-Sépulcre et sur le mont Sion avec l'habit de l'Institut ; les palmes dont ce costume est orné et sa couleur verte, couleur privilégiée chez les musulmans, avaient beaucoup ébloui les Turcs ; on a été jusqu'à me prendre pour un prince de l'Occident ; lorsqu'on est venu m'annoncer tout cela, j'en ai été effrayé ; car les Turcs parlaient déjà d'un bakchich, que je devais leur payer. J'ai prié le drogman de Saint-Sauveur de démentir tous les bruits qui s'accréditaient sur ma grandeur, et surtout de faire entendre aux musulmans qu'il y avait bien loin de l'un des quarante à un prince qui donne de gros bakchich. On a consenti à ne voir en moi qu'un pauvre pélerin, et j'en ai été quitte pour la peur.

Je terminerai cette lettre sur le monastère de Saint-Sauveur par une seule considération ; il ne faut pas y voir un simple couvent de moines ; il est la métropole de la plupart des établissemens latins en Orient ; il est à lui seul la grande famille catholique de ce pays, et nous représente tout ce qui reste des Francs en Syrie et sur les terres des infidèles. On ne doit pas oublier que les enfans des chrétiens y reçoivent leur éducation, les étrangers l'hospitalité, les malades des remèdes, les pauvres du pain.

LETTRE C.

Promenades autour des murailles de Jérusalem ; examen des points par lesquels la ville fut attaquée et prise par les croisés.

Jérusalem, février 1831.

J'étais venu à Jérusalem pour y suivre les traces des croisés, et savoir comment ils avaient assiégé et pris la ville sainte ; M. de Châteaubriand m'a rendu cette tâche plus facile, en examinant dans son *Itinéraire* les positions de l'armée chrétienne telles que le Tasse les a décrites ; notre voyageur nous a montré avec la critique la plus judicieuse tout ce que l'épopée a pu mettre de vérité dans ses peintures. Il est cependant des détails dans lesquels la poésie ne saurait entrer, et que l'histoire ne peut négliger, sans être accusée de manquer d'exactitude.

On exige de l'historien une précision minutieuse et sévère qu'on n'exige pas toujours du poète. La muse épique, à qui le ciel semble avoir donné quelque chose de sa puissance, a quelquefois le droit d'ajouter aux évènemens, et de nous intéresser à ses tableaux par des merveilles que l'imagination a créées ; tout ce qu'on lui demande, c'est de respecter la vérité des mœurs et des caractères, et de peindre les lieux avec les couleurs générales qui leur sont propres, c'est ce qu'a fait le Tasse dans la plus grande partie de son poème, et M. de Châteaubriand nous fait très-bien apprécier ce mérite.

Toutefois, il faut le dire, si le poète de l'Italie avait fait lui-même le voyage de Jérusalem, peut-être ses tableaux seraient-ils encore plus vrais, peut-être ses inspirations auraient-elles été plus sublimes, ses couleurs plus solennelles ! Vous savez que Virgile était revenu de l'Orient avec l'idée de refaire son chef-d'œuvre, l'Énéide, car la vue des contrées qu'il avait parcourues avait élevé ses pensées, et l'avait mieux inspiré que l'aspect même du Latium et de la belle Italie. Nous

pourrions demander ici à l'auteur des Martyrs lui-même, s'il n'a pas rapporté de son voyage en Grèce, de ses courses poétiques à Jérusalem et dans les montagnes de la Judée, quelque chose de ces conceptions brillantes, de ce coloris si vrai, de ces images si vives que nous admirons dans son poème! Un jour viendra sans doute où l'exemple de notre illustre voyageur sera suivi par d'autres grands poètes [1]; les muses de notre pâle Occident viendront se ranimer aux rayons de ce beau ciel qui éclaire la Syrie, et renouveler en quelque sorte leur génie au spectacle de toutes les merveilles que nous offre cet Orient à la fois si ancien et si nouveau.

Pour moi, simple narrateur du temps passé, je jouis en passant de tous ces tableaux, mais leurs inspirations sont étrangères à la tâche que je me suis faite; il faut que je marche, les froides chroniques à la main, à travers tous ces prodiges; il me faut suivre les chroniqueurs dans l'histoire de chaque évènement, il faut comparer leurs versions diverses; il me faut expliquer chaque circonstance de leur relation par l'aspect des lieux, et me condamner à ne voir dans ces contrées merveilleuses que des remparts, des fossés, des accidens de terrain qui ont pu favoriser ou arrêter la marche d'une armée. Tandis que d'autres, plus heureux, rapporteront des trésors de poésie des pays que nous visitons maintenant, pour moi, je n'en rapporterai que quelques lignes de critique, quelques explications de faits déjà connus; la moisson que j'aurai faite dans un champ aussi vaste, aussi fécond, ressemblera peut-être à celle du modeste botaniste, qui, après avoir parcouru les plaines et les montagnes, après avoir vu les plus belles scènes de la nature, ne rapporte de tout cela que quelques brins d'herbe et quelques fleurs qui se dessèchent dans son herbier.

Nous avons fait plusieurs fois le tour de Jérusalem, accompagnés de notre drogman Joseph. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend sur le côté septentrional; là le terrain présente une surface unie, et c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter au campement d'une armée; lors même qu'on n'aurait pas vu dans l'histoire les premières dispositions des croisés, on jugerait qu'ils dûrent d'abord porter leurs principales forces de ce côté. C'est au milieu de cette esplanade que Godefroy de Bouillon, Robert comte de Normandie, Robert comte de Flandre, dressèrent leurs tentes dès le commence-

[1] M. de Lamartine.

ment du siége ; nous placerons leur camp entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois ; ils avaient devant eux la porte appelée maintenant porte de Damas, et la petite porte d'Hérode, qui est aujourd'hui murée. Tancrède, avec plusieurs autres chefs renommés, avait planté ses pavillons à la droite de Godefroy et des deux Robert, sur le terrain qui fait face au nord-ouest des murailles ; à cette époque, l'angle nord-ouest et l'angle nord-est des remparts étaient surmontés chacun d'une tour qui s'appelait tour Angulaire ; ce qui reste de la tour qui prit plus tard le nom de Tancrède, est l'indication la plus certaine que nous puissions suivre pour déterminer le campement du héros chrétien. Après le camp de Tancrède, venait celui de Raymond, comte de Toulouse, et des pélerins provençaux. Le comte Raymond avait devant lui la porte du Couchant, et la tour de David dont on voit encore des débris. Il était séparé des murailles de Jérusalem par la vallée d'Éphraïm, et par une vaste et profonde piscine ; ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges; cette position ne lui permettait pas de concourir utilement au siége ; c'est ce qui le détermina à porter une partie de son camp vers le côté méridional de la ville, et à planter son drapeau sur le mont Sion. Alors, comme aujourd'hui, la partie du mont Sion, qui ne se trouvait pas enfermée dans la ville, présentait fort peu d'étendue. Les croisés qui s'y étaient établis, et dont les tentes couvraient l'espace qu'occupent les cimetières des chrétiens, pouvaient être atteints par les flèches lancées du haut des tours et des remparts. Aussi beaucoup de soldats de Raymond refusèrent-ils de venir camper en cet endroit périlleux, et les plus braves de l'armée ne purent se décider à y rester, que parce que Raymond augmenta leur paie, et que le clergé les conjura de défendre l'église du Cénacle, et les autres lieux sacrés du mont Sion.

Les murailles du côté de l'est, défendues par les profondes vallées de Josaphat et de Siloé, se trouvèrent à l'abri de toute attaque. Seulement, pour prévenir une surprise de l'ennemi, les croisés avaient établi un camp de surveillance sur le mont des Oliviers. Ainsi donc la ville ne fut investie qu'à moitié par les pélerins ; elle n'était entourée que dans la ligne qui s'étend de la porte Saint-Étienne, vers l'angle nord-est, à la porte de Bethléem, vers le nord-ouest, et depuis cette dernière porte jusqu'au mont Sion ; tout l'espace extérieur qui s'étend du côté du midi et de l'est, depuis la porte des Maugrabins jusqu'à

la porte Saint-Étienne, resta libre, et ne fut le théâtre d'aucun combat. S'il avait fallu partout livrer des assauts, et planter des pavillons, il est probable que l'armée des croisés n'aurait pu y suffire, car, d'après les chroniqueurs du temps, cette armée comptait à peine sous ses drapeaux vingt mille combattans; encore Raymond d'Agiles, témoin oculaire, ne porte-t-il qu'à douze mille le nombre des pélerins en état de porter les armes; aussi a-t-il soin de nous dire que la conquête de Jérusalem était la grande affaire de Dieu, et que les miracles du ciel devaient suppléer, en cette occasion, à ce qui manquait aux soldats de la croix.

Je n'ai point cherché l'emplacement ni les vestiges des tours *Marianne*, *Phasael* et *Hipicos*, ni les restes des antiques fortifications. Un semblable travail, déjà si bien fait par d'Anville, ne vous donnerait aucune lumière pour l'histoire des croisades. Je me bornerai à vous dire ici qu'à quelque distance de la porte des Maugrabins, vers le côté oriental de la ville, on distingue dans les murailles deux arcades avec quelques ornemens d'architecture. Ces deux arcades, qui paraissent appartenir à un âge très-reculé, marquent la place de la porte Dorée. La porte Dorée, par laquelle Jésus entra à Jérusalem le dimanche des Rameaux, aboutissait à l'enceinte intérieure du temple; non loin de là, nous avons vu des remparts dont la base est dégradée par le temps; ces remparts sont bâtis avec d'énormes pierres, dont quelques-unes ont jusqu'à vingt-quatre pieds de longueur; si on en croit les traditions du pays, cette partie des murailles appartiendrait aux constructions de Salomon. Je n'ai pu savoir à quelle époque on a muré la porte d'Or; elle a été fermée, dit-on, à cause de certaines prédictions, qui annonçaient que les chrétiens devaient un jour entrer par cette porte dans Jérusalem. Nous avons vu à Constantinople une porte qui s'appelle aussi la porte Dorée, et qui a été fermée par les Turcs, d'après des prédictions semblables. On retrouve, en plusieurs endroits de l'Orient, cette crainte qu'on a des Francs et des chrétiens, exprimée par des traditions populaires, ce qui prouverait que les barbares, maîtres de ces pays, n'ont pas confiance dans leur avenir, et qu'ils prévoient la fin de leur domination.

Je viens de vous montrer les campemens des croisés: nous suivrons maintenant les travaux du siége et les différens assauts. Le cinquième jour, disent les chroniqueurs, après que les pélerins furent arrivés sous les murs de Jérusalem, les chefs firent publier dans tout

le camp que chacun, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, eût à préparer ses armes pour commencer le siége ; à peine cet ordre fut-il donné, que, sur les avis d'un ermite établi au mont des Oliviers, on essaya d'escalader les murailles. Dans cette première attaque, où les croisés n'étaient secondés que par leur enthousiasme, quelques-uns des plus braves périrent sur les remparts qu'ils avaient envahis, et ce fut alors qu'on fut obligé d'arracher Tancrède à l'échelle sur laquelle il voulait monter pour voler au secours de ses compagnons [1]. Tout nous porte à croire que cette première attaque eut lieu entre la porte d'Hérode et la tour Angulaire du nord-ouest. Les pélerins s'aperçurent qu'il ne suffisait pas, comme l'avait dit l'ermite, d'avoir *des échelles de joncs pour escalader de hautes murailles,* et que le Dieu des armées, en de pareilles circonstances, ne favorise guère que ceux qui ont pris les précautions convenables.

C'est ici qu'on peut prendre pour guides et pour cicérone, les chroniqueurs du temps des croisades. Parmi les chroniqueurs, deux avaient suivi les croisés jusqu'à Jérusalem, et leur récit, rempli de leurs vives impressions, anime pour les voyageurs ces lieux où règne maintenant un profond silence, et qui ne sont autour de nous qu'une triste solitude. En relisant Robert-le-Moine et Raymond d'Agiles, il me semble voir cette vaste esplanade du côté du nord toute couverte de tentes où flotte l'étendard de la croix. Le même spectacle se présente sur le terrain qui s'étend devant la tour de Tancrède, sur le plateau de Saint-Georges et le sommet du mont Sion. Partout on s'occupait de la construction des machines et des instrumens néces-

[1] Raoul de Caen, auteur contemporain, nous apprend que les croisés n'avaient qu'une seule échelle pour ce premier assaut ; lorsque Tancrède fut arraché à cette échelle, ce fut un jeune guerrier, nommé Raimbaud Creton, qui y monta à sa place, et qui arriva au sommet de la muraille, où il fut blessé : Orderic Vital, qui écrivait soixante ans après la première croisade, et qui nous dit que Raimbaud Creton fut le premier des pélerins qui monta sur les remparts de Jérusalem, en a parlé d'après Raoul de Caen.

Nous avons été suivis à Jérusalem par M. le comte d'Estourmelles, un des descendans de Raimbaud Creton ; on peut dire que le voyage de la ville sainte était en quelque sorte pour M. Destourmelles une affaire de famille, comme il était pour nous un intérêt d'histoire ; il n'a rien négligé pendant son séjour pour connaître tous les détails du fameux siége ; les notes qu'il nous a communiquées à ce sujet ont ajouté aux lumières que nous a données l'inspection des lieux, et nous croyons avoir réuni tout ce qu'on peut trouver de documens pour éclaircir les doutes que nous avait laissés la lecture des chroniques.

saires pour attaquer la place. Les croisés maniaient tour-à-tour la coignée et la lance, la hache et l'épée ; les grands, les petits, les pauvres, les riches, les clercs, les barons, les chevaliers, travaillaient ensemble ; des bêtes de somme apportaient au camp des arbustes, des branches, des broussailles amassées du côté de Bethléem, et destinées à faire des échelles et des claies ; d'un autre côté, on voyait arriver à la file des chameaux chargés de sapins et de cyprès qu'on venait de couper dans le pays de Sichem, et qu'on employait à construire des tours et des béliers. On était alors dans les plus grandes chaleurs de l'été ; l'air, le ciel, la terre, paraissaient embrasés ; la multitude, dévorée par la soif, descendait par le mont Sion à la fontaine de Siloé, qui ne donnait son eau que par intervalle, et beaucoup de pélerins étendus sur la poussière ardente, attendaient que la fontaine merveilleuse vînt à couler ; on se répandait dans les vallées du voisinage, pour y découvrir des sources, et souvent des femmes, des enfans, de pauvres malades, tombèrent sous les coups des Sarrasins, comme des colombes surprises par des chasseurs qui les attendent au bord des fontaines. Ceux qui restaient au camp achetaient au poids de l'or une eau bourbeuse et mêlée à des insectes et à des vers. Quelques-uns pressaient entre leurs lèvres des mottes de terre humide, ou léchaient les pierres et les marbres couverts de la rosée de la nuit ; au milieu de cette désolation, aucun courage ne faiblissait ; on n'exprimait pas la moindre plainte ; on n'entendait sous les murs de Jérusalem que le bruit du travail, la voix de la prière et le cri de guerre des croisés, *Dieu le veut, Dieu le veut.* Ce miracle de la résignation et de la patience était produit par la seule vue de Jérusalem ; l'enthousiasme était si grand, qu'on voyait chaque jour des pélerins se précipiter sans armes au pied des murailles, baiser avec transport les pierres des remparts, et tomber sous les coups des Sarrasins, heureux d'avoir vu et touché la cité sainte.

On avait construit trois énormes tours de bois ; l'une devait être dirigée par Godefroy contre les murailles du nord de la ville ; l'autre, par Tancrède, contre les murs du nord-ouest ; la troisième, par Raymond, comte de Toulouse, chargé d'attaquer la place vers le midi. Quand ces trois tours, qui étaient comme trois forteresses mouvantes, furent achevées, il fallut donner aux croisés cette force miraculeuse qu'ils trouvaient toujours dans leur enthousiasme religieux. Le peuple de la croix alla en procession à la montagne des Oliviers ; il est pro-

bable que cette procession partit du camp de Godefroy au nord de la ville sainte, descendit à la vallée de Josaphat, passa entre le tombeau de la Vierge et le jardin des Oliviers, et se dirigea ensuite sur le mont de l'Ascension ; descendus de la montagne des Oliviers, les pélerins traversèrent la vallée de Siloé, et se rendirent sur le mont Sion ; là plusieurs clercs furent atteints par les flèches de l'ennemi, et les croisés se trouvèrent assez près des remparts pour voir les insultes faites par les infidèles aux images de la croix.

Après cette cérémonie religieuse, l'armée des assiégeans n'avait pas un soldat qui ne fût disposé à mourir les armes à la main pour le triomphe de la croix. On ne s'occupait plus parmi les croisés que de disposer toutes les machines de guerre, et surtout de faire approcher des murailles les trois forteresses de bois qu'on venait de construire. Celle de Raymond de Saint-Gilles s'avançait péniblement du côté du midi ; Tancrède faisait mouvoir la sienne au nord-ouest ; quant au duc de Lorraine et aux comtes de Flandre et de Normandie, ils changèrent tout à coup leur position et le point de leurs attaques. « Le jour étant fixé pour l'assaut général, dit le chroniqueur Raymond d'Agiles, Godefroy et les deux Robert transportèrent pendant la nuit leurs machines, leurs claies et leurs instrumens de guerre, vers cette partie de la ville qui s'étend depuis l'église de Saint-Étienne jusqu'au penchant de la vallée de Josaphat ; il y avait presque un mille de distance du premier camp de Godefroy à cette nouvelle position ; ce changement, ajoute le chroniqueur, fut fait, d'abord parce que le terrain du nouveau campement était plus uni, et présentait plus de facilités pour pousser les tours au pied des murailles ; en second lieu, parce que ce côté de la ville était plus faible, et que les assiégés avaient négligé d'y faire des travaux de défense. » Raoul de Caen qui entre dans beaucoup de détails, rapporte le même fait que Raymond d'Agiles : « Entre le camp des chrétiens et la vallée de Josaphat, un espace planté d'oliviers offrait un emplacement très-commode pour livrer un assaut, et sur nul autre point la ville ne pouvait être attaquée avec plus de chances de succès. En effet, de ce côté, à l'extrémité du champ d'oliviers, la muraille était plus basse que sur d'autres points, il n'y avait point de tours, et la surface plane du terrain avait toute l'étendue nécessaire pour l'approche et le jeu des machines. » Les chroniques contemporaines admirent la promptitude avec laquelle s'opéra un si grand déplacement ; les béliers, les tours, furent dé-

montés, et transportés pièce à pièce dans le nouveau camp; ce travail prodigieux, qui devait décider du sort du siége et de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq ou six heures.

On peut imaginer quelle fut la surprise et même l'épouvante des Sarrasins; cependant, ils repoussèrent le premier assaut, et les croisés, après avoir combattu jusqu'au soir, abandonnèrent leur attaque, désespérés de ce que leurs *péchés ne leur permettaient pas encore d'entrer dans la ville sainte;* des deux côtés, on passa la nuit dans les alarmes; les assiégeans craignaient qu'on ne brûlât leurs machines, les assiégés redoutaient une surprise. Le lendemain, on donna le signal d'un nouvel assaut, et les chroniques nous disent que l'aurore se leva plus brillante qu'à l'ordinaire. Les grands combats qui furent livrés vers le côté de la ville attaqué par Godefroy, n'ont pas manqué d'historiens; les assiégés étaient animés par le désespoir, les assiégeans par l'enthousiasme religieux et par l'exemple du duc de Lorraine. « Godefroy, dit le moine Robert, témoin oculaire, paraissait dans sa tour » non comme un chevalier, mais comme un soldat exercé à lancer » des flèches; le Dieu des armées dirigeait son bras, et ses javelots » portaient partout la mort; près de lui était son frère Eustache, » comme un lion à côté d'un lion. » La victoire demeura indécise jusqu'à l'heure de la journée où le Sauveur expira sur la croix; alors l'ardeur des pélerins qui commençait à se ralentir, se ranima tout à coup; des visions miraculeuses vinrent réchauffer leur bravoure; un chevalier parut sur le penchant de la montagne des Oliviers, agitant un bouclier d'airain, et faisant signe aux soldats de la croix d'entrer dans la ville; ce chevalier fut aperçu des hauteurs du mont Sion où combattait Raymond de Saint-Gilles, et du lieu où combattaient Godefroy et les deux Robert. Beaucoup de croisés, dans la chaleur de la mêlée, crurent voir l'évêque Adhémar et plusieurs chevaliers morts au siége d'Antioche, à qui Dieu avait permis, disait-on, de sortir de leurs sépulcres pour assister à la conquête de Jérusalem; les femmes même, les enfans, s'étaient mêlés parmi les combattans; des prêtres vêtus de leurs robes blanches, transportaient des échelles en chantant des hymnes; on entendait partout dans les rangs, ces mots : *Dieu le veut* et *Kirie eleïson*. Enfin, la tour de Godefroy, s'avançant au milieu des flammes, des pierres et des flèches lancées par l'ennemi, parvient à jeter son pont-levis sur le rempart; bientôt un

passage est ouvert pour entrer dans la ville ; le duc de Lorraine s'y précipite avec les plus braves ; d'autres montent sur les murs par des échelles ; quelques-uns de ceux qui avaient franchi les murs, accourent vers la porte qui s'ouvre sur la vallée de Josaphat ; ils en font sauter les gonds avec leurs épaules, et la foule des pélerins pénètre dans Jérusalem sans rencontrer d'obstacle.

Je me suis long-temps arrêté dans ce lieu, où se décida la dernière et la plus glorieuse victoire des croisés ; lorsque je décrivais, il y a vingt-deux ans, le siége de Jérusalem, les chroniques me présentaient quelque obscurité, et j'avais dès lors la pensée de venir sur les lieux éclaircir mes doutes ; les moyens et les occasions m'avaient toujours manqué ; enfin, j'ai pu voir la vérité par mes yeux ; c'est là pour moi le plus beau résultat, le plus heureux fruit de mon voyage, et je retournerai content en Europe.

Je dois vous dire que tout a été changé dans cette partie des remparts ; il paraît que dans la construction des murailles, ordonnée par Soliman, l'enceinte de la ville s'est trouvée agrandie vers l'angle nord-est ; en visitant le côté intérieur de la ville, nous avons reconnu un terrain plat, moitié nu, moitié couvert de pauvres cabanes ; au temps des croisades, ce terrain se trouvait en dehors de la cité ; c'est là que s'arrêta la tour mobile de Godefroy, et que se livra le combat décisif des assiégeans. L'examen des lieux me fait penser que la porte de Saint-Étienne occupe la même place qu'au temps des guerres saintes, mais l'avancement des murailles du côté du nord-est lui donne une position plus orientale par rapport à la ville.

Malgré les changemens qui ont été faits sur ce point, ce côté de la ville est encore aujourd'hui celui qui présenterait le plus de facilités à un ennemi, pour en approcher et pour s'en rendre maître. Le terrain va en s'élevant et domine l'extérieur des murailles. Le drogman Joseph, fort préoccupé comme on l'est ici d'une arrivée prochaine des Francs, ne cessait de nous faire remarquer combien ce côté de la place est de facile accès ; à l'entendre, il ne fallait qu'une pièce de canon et deux cents grenadiers pour s'emparer de la ville vers le rempart du nord-est, le plus voisin de la vallée de Josaphat.

Pour compléter le tableau des derniers combats et des derniers travaux du siége, je ne dois pas oublier les attaques qui se firent sur d'autres points. Les chroniques nous donnent peu de détails sur l'attaque de Tancrède, et se bornent à nous dire qu'il fit armer sa tour mobile

vers l'angle nord-ouest des murailles ; l'impétueux Tancrède suivit de près Godefroy de Bouillon, et s'avança vers le temple de Salomon, sur lequel il planta le premier son drapeau ; les croisés qu'il conduisait entrèrent dans la ville par les portes de Damas et de Bethléem, qui furent enfoncées comme celle de Saint-Étienne. Tandis que Jérusalem, dit Raymond d'Agiles, était comme prise par les Français du côté du nord, les Sarrasins résistaient encore à ceux qui combattaient au midi sous les ordres du comte de Toulouse ; *ils résistaient encore comme s'ils n'eussent jamais dû être vaincus ;* le comte Raymond avait eu beaucoup de peine à faire approcher sa tour mobile du rempart méridional de la cité ; cependant la tour de David qu'il attaquait offrit de se rendre à lui, et c'est ainsi qu'il fut averti de la prise de Jérusalem. Dès lors, il abandonna ses machines qui lui devenaient inutiles, et fit enfoncer la porte de Sion, par laquelle il entra dans la cité conquise à la tête de ses bataillons provençaux.

Le côté extérieur de la ville, contre lequel Tancrède dirigea ses dernières attaques, ne paraît pas avoir subi de changement comme celui qui fût attaqué par Godefroy vers la fin du siége ; les murailles, surtout dans leurs parties basses, conservent quelques restes des anciennes constructions ; les portes de Damas et de Bethléem, se trouvent dans la même place qu'au temps des croisades. J'ai parcouru, les chroniques à la main, l'esplanade du mont Sion, sur laquelle était campé le comte de Saint-Gilles ; on reconnaît facilement que rien n'y a été changé, et la distance qui sépare les remparts de l'église du Cénacle est toujours, selon l'expression d'Albert d'Aix, d'une portée de flèche. On s'étonne que lorsqu'on a reconstruit les fortifications de Jérusalem, cet espace n'ait pas été enfermé dans les murs de la place ; la ville aurait été par là inaccessible du côté du midi comme elle l'est à l'orient. L'histoire nous apprend que Soliman fut tellement irrité de cette faute ou de cette négligence, qu'il fit couper la tête à l'ingénieur qui avait dirigé les travaux.

Vous savez que Jérusalem retomba au pouvoir des musulmans, quatre-vingt-sept ans après la conquête des croisés. J'aurais voulu vous parler du siége à la suite duquel Saladin entra dans la cité sainte. Nos chroniques d'Occident nous donnent très-peu de détails sur les évènemens de ce siége, où les débris de l'armée chrétienne vaincue près de Tibériade, ne purent opposer une longue résistance. Les historiens arabes se contentent de dire que Saladin attaqua la ville du côté du

nord et du côté du midi. Ce fut sans doute sur l'esplanade du nord que le sultan victorieux, après la reddition de la ville, fit élever son trône et qu'il vit défiler devant lui les misérables restes de la population chrétienne, qui, abandonnant les saints lieux, allaient chercher un asile au-delà des mers ; quarante-deux ans après la conquête de Saladin, Frédéric II, empereur d'Allemagne, vint en Palestine, à la tête d'une armée de croisés, et, dans une négociation avec le sultan de Damas, il demanda que Jérusalem fût rendue aux disciples de l'Évangile. « Je suis venu dans ce pays, écrivait-il au prince mu- » sulman, pour délivrer la ville de Jésus-Christ ; rendez-moi donc » cette ville sainte, le berceau de notre foi, afin que mon entreprise » ne soit point mal jugée chez les nations chrétiennes, et *que je puisse* » *lever la tête parmi les rois de l'Occident* [1]. » Après de longs pourparlers, où Frédéric fut secondé par la discorde des musulmans, Jérusalem fut remise entre ses mains ; mais les fortifications en avaient été démolies et ne furent point relevées ; les chrétiens ne purent y rester long-temps ; depuis cette époque, la sainte cité a toujours été soumise au joug des infidèles.

Je suis entré ici dans de très-longs détails, parce que j'ai pensé qu'ils pourraient vous intéresser ; ne faut-il pas d'ailleurs que le principal but de mon voyage soit rempli, et que je parle un peu longuement du plus grand évènement des croisades, moi, qui suis parti de l'Europe pour suivre les traces des pélerins et des croisés. Il faut que je vous dise de plus que nous ne sommes pas aussi loin qu'on le croit des conquêtes merveilleuses, des prodiges qu'ont admirés nos aïeux ; vous auriez été bien étonné, si vous aviez vu la frayeur des Turcs, lorsque nous avons fait notre entrée presque triomphante à Jérusalem ; la garnison de la ville était partie pour le pays de Naplouse ; notre caravane était nombreuse, montée sur de bons coursiers, armée de sabres, de pistolets et de fusils ; il ne tenait qu'à nous de dire avec Isaïe, de dire comme les croisés : *Fille de Sion, sors de la poussière ; réveille-toi, Jérusalem.* Qu'auriez-vous pensé, mon cher ami, si vous aviez lu dans les journaux que nous avions pris la ville sainte ; la difficulté, je l'avoue, n'était pas de la prendre, mais de la garder et de la gouverner ; je dois d'ailleurs ajouter que si nous avions

[1] Paroles tirées de la lettre de Frédéric ; cette lettre a été conservée par l'historien arabe Déhébi. Voyez, dans la Bibliothèque des Croisades, les auteurs arabes traduits par M. Reinaud.

fait cette conquête, il aurait fallu en remercier M. de Bourmont et ses compagnons d'armes ; car depuis qu'on sait en Orient la prise d'Alger, il suffit de porter un habit français pour se faire ouvrir les portes de toutes les cités.

Voilà ma tâche remplie, au moins pour ce qui concerne Jérusalem. Je vais partir pour l'Égypte, afin d'y suivre les traces de saint Louis et de son armée, et je reprendrai la route de France ; je laisse ici M. Poujoulat qui nous fera bien connaître la Palestine et la Syrie. Vous pouvez juger la tristesse que m'inspire la seule idée de cette séparation ; je ne puis mieux vous exprimer le chagrin que j'éprouve, qu'en vous rappelant nos vieux croisés, qui, retournant en Europe après la prise de Jérusalem, se séparaient, les larmes aux yeux, de leurs compagnons d'armes qu'ils laissaient dans la ville sainte comme dans un lieu d'exil.

LETTRE CI.

Mes tristesses à Jérusalem, ma chambre au couvent latin.

A M. M.....

Jérusalem, le 18 février 1831.

Me voici seul à Jérusalem depuis deux jours. Je ne dois plus vous revoir qu'à Paris, et d'ici au jour de notre réunion savons-nous ce que les destins nous gardent? Il est toujours triste de se voir tout à coup séparé des gens qu'on aime, et avec qui on a long-temps vécu; mais quand on se quitte à quinze cents lieues de son pays, mais quand on se dit adieu dans la cité la plus lugubre du monde, la séparation devient naturellement plus amère. Je suis comme un homme jeté sur des bords inconnus par une tempête ou un naufrage; tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'attriste, et l'heure présente ne m'apporte que des regrets et des douleurs.

Des nuages grisâtres couvrent depuis deux jours le ciel de Jérusalem; il tombe une pluie mêlée de neige, un vent froid souffle du côté du septentrion, et tout ce qu'il y a de noir dans mon ame semble avoir passé dans la nature. Jusqu'ici j'ai trouvé en Orient plus d'ennuis que de joies; les rêves de bonheur qui m'y avaient suivi s'évanouissent pour ne me laisser voir qu'une santé délabrée. La fièvre que j'ai rencontrée à Cysique et qui a voyagé avec moi sur le Bosphore et la Propontide, aux rives du Méandre et dans l'Archipel, me poursuit encore à Jérusalem; cette fièvre, qui est devenue mon démon, décolore le monde à mes yeux et m'enlève tout courage; à sa suite m'arrive le sombre désespoir, et j'imagine que tout va finir pour moi à Jérusalem. Je me plains avec Job que mes jours aient été retranchés plus

vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand, et que déjà ils se soient écoulés sans retour et sans espérance. Frappé de cette idée, vous le dirai-je, je me suis déjà traîné plusieurs fois du couvent latin au mont Sion pour y reconnaître l'endroit réservé à la sépulture des Francs ; dans un coin de la montagne occupé par des sépulcres portant des épitaphes latines, j'ai remarqué une tombe récente sous laquelle est étendu un jeune voyageur américain, nommé Cornelius Bradfort ; il est mort en peu de jours, aussi jeune que moi, plein de vie et d'avenir ; mon imagination, plus malade peut-être que moi-même, place déjà ma tombe à côté de cette tombe, et déjà je recommande mes derniers restes aux anges du mont Sion.

Telles sont mes préoccupations et mes pensées, tel est mon deuil loin de vous ; je regarde et ne vous vois plus venir, j'écoute et ne vous entends plus ; avec vous j'ai perdu ma seule joie, j'ai perdu mon génie ; pauvre instrument délaissé, je n'ai plus de main qui veille sur moi et me fasse retentir avec harmonie ; lyre oubliée dans le désert, je serai livré désormais au caprice de tous les vents. Il vous paraîtra tout simple que je regrette vos causeries, moi qui étais accoutumé à vivre de vos paroles ; votre conversation était pour mon esprit comme un banquet de tous les jours, de toutes les heures ; vous étiez pour moi un livre vivant, un livre qui se renouvelait sans cesse avec des pensées, des impressions et des couleurs nouvelles, suivant les pays et les peuples que nous traversions.

Les souvenirs sont la seule distraction de ma solitude ; ils accourent en foule me visiter comme de bons génies aux ailes d'azur, qui prendraient pitié de mes peines. Les souvenirs qui se rattachent à notre pélerinage s'offrent à moi avec un attrait particulier, et le plus souvent c'est à eux que je m'abandonne. Entre autres réminiscences qui viennent quelquefois me charmer, je vous citerai, si vous voulez, notre dernière soirée à Smyrne, à l'époque de notre premier passage en cette ville. C'était le 8 juillet 1830 ; nous devions nous embarquer dans la nuit pour Constantinople. Quelques jeunes voyageurs, partis de France avec nous, s'étaient réunis ce soir-là dans notre chambre à l'hôtel d'Europe, situé au bord de la mer. Vous étiez assis à la manière orientale sur un lit assez mesquin, et nous, groupés autour de vous sur de vieux divans écarlates, nous écoutions religieusement vos paroles : je ne sais comment nos causeries s'élevèrent tout à coup aux plus hautes questions de philosophie et d'humanité ; soit que

vous fussiez inspiré par la grotte d'Homère que vous aviez visitée le même jour, soit que le vent d'Ionie eût murmuré à votre oreille les secrets du ciel, vos discours avaient je ne sais quel divin parfum des temps antiques, je ne sais quel caractère qui me frappait, et je croyais assister à une leçon de Platon ou de Socrate. Les rayons de la lune qui étaient venus se mêler aux pâles lueurs d'une lampe grecque posée au milieu de nous, la mer qui battait doucement le pied de notre demeure, le silence de la rade et de la cité, ajoutaient à la poétique solennité de cette soirée. Vers minuit, une brise favorable s'étant levée, les matelots du navire ragusais que nous avions frété, vinrent mettre fin à notre entretien. La vie ne devrait-elle pas sembler douce quand on a de tels souvenirs?

Le jour même de votre départ, je suis venu occuper une chambre dans le couvent latin de Saint-Sauveur. L'ameublement de mon étroite cellule se compose d'une petite armoire, de deux lits, d'une table et d'un fauteuil; mais tout cela est bien vieux et bien endommagé; l'armoire ferme à peine, la table tremble quand je la touche, et la nudité et le démembrement du fauteuil montrent assez qu'il a déjà reçu plusieurs générations de voyageurs; les carreaux de ma fenêtre, presque tous brisés, permettent au vent d'hiver de souffler dans mon réduit; pour tout dire, en un mot, ma chambre ne m'offre que des ruines. Deux tableaux voilés par la poussière et par des toiles d'araignées, sont suspendus au mur de ma cellule; l'un représente, je crois, saint Joseph, l'autre saint Bonaventure, le premier cardinal des franciscains. Les chats viennent la nuit se promener sur mon toit; leurs miaulemens plaintifs se mêlent aux chants graves des latins dans leurs offices nocturnes.

La porte de ma chambre, les murs, le bois de ma fenêtre, sont couverts de noms de voyageurs de toutes les nations, de toutes les époques; ces boiseries, ces murs, sont comme des registres historiques où chaque voyageur aime à s'inscrire. En visitant les anciens monumens d'Orient, j'ai souvent souri de la petite vanité qui appose sa signature sur les grandes œuvres des temps passés; mais à Jérusalem, mais au terme du pélerinage, j'ai un plaisir infini à voir réunis sous mes yeux les noms de ceux qui furent ici étrangers comme moi. Je me demande quelquefois si tous ceux dont les noms sont gravés dans ma cellule, ont eu le bonheur de revoir leur patrie; qui sait si la peste ou les balles des bédouins n'ont pas arrêté la course de plusieurs?....

Je voudrais connaître la destinée de chacun d'eux, car il y a là peut-être des noms sur lesquels il faudrait pleurer. J'ai reconnu les noms célèbres de quelques pélerins dont j'ai avec moi les relations ; ces sortes de reconnaissances donnent presque du courage.

M. de Châteaubriand, votre ami, a occupé la chambre voisine de la mienne, dans le même corridor ; je tiens ceci de l'Arabe catholique qui servit de cicérone à l'illustre voyageur. Je parlais au drogman Michel de la renommée et de la gloire de l'auteur de l'Itinéraire et des Martyrs ; lui me parlait de sa générosité ; *Ché bravissimo huomo !* s'écriait Michel ; il a su que M. de Châteaubriand s'est ressouvenu de lui dans sa relation ; le bonhomme est fier de penser que son nom a retenti dans le pays des Francs.

Voulez-vous savoir quelle est ici ma manière de vivre? Un jeune frère romain, appelé fra Antoni, pourvoit régulièrement à tous mes besoins. Le jour où je n'attends point la fièvre, il m'apporte à sept heures du matin le café au lait, à onze heures mon dîner, à six heures du soir mon souper. Quoique nous soyons en temps de carême, la viande ne m'a pas été interdite, et j'ai une petite cuisine à part. Ce fra Antoni a un air et des manières qui me touchent ; il s'est fait le serviteur des pélerins, et la piété noble qui l'accompagne dans ces humbles fonctions, commande le respect ; le sourire est toujours sur ses lèvres et dans ses yeux ; je n'ai jamais vu autant de calme et de sérénité sur un visage. Mon jeune religieux romain a reçu hier d'un des frères de Jaffa, une douzaine de fort belles oranges, et vite il est venu me les offrir. Le bon père Placide, dont vous n'avez sans doute pas perdu le souvenir, m'a forcé d'accepter trois tablettes de chocolat qu'il conservait depuis long-temps, et qu'il avait apportées de Naples, sa patrie. Il y a des gens dans le monde qui ne comprendraient rien à ce dévouement hospitalier.

Je parlais de vous ce matin encore avec ce bon père Placide, et je me plaignais de nouveau de ce qu'aucun religieux ne sût que votre *Histoire des Croisades* se trouve au couvent de Saint-Sauveur : « Il fallait donc, lui ai-je dit, que M. Michaud vînt de Paris à Jérusalem pour apprendre aux pères latins qu'il leur a envoyé son livre, il y a huit ou dix ans? » — « La famille des religieux, m'a répondu le » père Placide, se renouvelle tous les trois ans ; il n'est pas étonnant » que les nouveaux venus ne sachent pas ce qui s'est passé avant » eux. » Le religieux napolitain aurait pu répondre tout simplement

que personne ici ne connaît la langue française. J'ai voulu aussi ne pas laisser ignorer au père Placide que vous aviez été reçu de l'ordre du Saint-Sépulcre, et que l'*Histoire des Croisades* fut envoyée au couvent latin, comme le prix de votre diplome de chevalier. Je suis fâché, lui ai-je dit, qu'au jour de la réception de M. Michaud, un autre se soit mis à sa place pour la noble cérémonie. Qu'il eût été touchant, qu'il eût été beau de voir l'historien des croisades chausser les éperons et ceindre l'épée de Godefroy! Mais s'il n'a pu avoir cette consolante gloire des chevaliers du saint tombeau, il a pu du moins, à son passage à Jérusalem, presser dans ses mains ce glaive qui fut long-temps l'effroi de l'islamisme, et qui, au fond de son vieux coffre de bois, semble menacer encore les musulmans.

Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui sur Jérusalem. Si vous trouvez cette lettre trop triste, vous ne devez en accuser que le destin qui m'a séparé de vous. Il faut dire aussi que le séjour de Jérusalem est peu propre à guérir une imagination malade; Jérusalem est le pays des tristesses infinies, la terre classique du deuil; ici tout est mélancolique, le ciel, la terre, les édifices et les hommes; pendant la nuit, le vent de Jérusalem gémit à mon oreille comme la harpe plaintive de David, de Jérémie ou de Job.

Quand la pluie aura cessé de tomber, et que mes pensées seront un peu moins tristes, je recommencerai mes courses dans le pays, et mes lettres datées du Calvaire iront vous chercher sur les bords du Nil et aux Pyramides.

P.....

LETTRE CII.

Départ de Jérusalem, arrivée à Ramla.

Février, 1831.

Notre caravane est sortie hier matin de la ville sainte par la porte de Bethléem ; arrivés sur un point élevé de la route, à près d'un mille de la cité, nous avons arrêté nos chevaux, et nos regards se sont reportés sur Jérusalem. Je ne puis vous dire ce qui s'est passé alors dans mon esprit, et quelle profonde tristesse s'est emparée de moi. Jérusalem, comme vous le savez, n'est pas le séjour des plaisirs et des joies de ce monde ; cependant, on ressent un véritable chagrin lorsqu'on la quitte, et surtout lorsqu'on la quitte pour toujours. D'où cela peut-il venir ?

Je crois en général que nous nous attachons aux lieux, à raison des sentimens que nous y avons éprouvés, des émotions vives, des nobles inspirations que nous en avons reçues ; en quittant les lieux où nous avons mis beaucoup de notre vie morale et intellectuelle, il nous semble que nous nous séparons d'une partie de nous-mêmes. Quoique je ne sois resté que quelques jours à Jérusalem, je puis dire que j'y ai plus vécu que dans d'autres villes où j'ai long-temps habité ; nulle part la religion du Christ ne m'a paru plus grande, sa morale plus sublime ; nulle part les souvenirs de la patrie, ceux de l'amitié, la compassion pour l'infortune, n'ont plus pénétré mon cœur ; en aucun lieu, en aucun temps, mes pensées ne se sont élevées plus haut ; jamais je n'ai été plus content de moi-même et des autres ; je n'ai jamais été plus fier de ma qualité d'homme.

Jérusalem est triste, mais sa tristesse a je ne sais quoi de mystérieux et de poétique comme les chants de ses prophètes ; la solitude de Sion, couverte de deuil, a toujours quelque chose d'attachant,

parce qu'elle répond à nos souvenirs du berceau, à nos réflexions de l'âge mûr, à nos pensées de la tombe; vous ne faites point un seul pas sur ce territoire sacré, sans vous sentir battre le cœur; les crimes et les calamités des peuples, qui se mêlent aux images de la miséricorde et du salut; une multitude que la fureur entraîne, le juste condamné, la trahison qui se punit elle-même, le repentir, la compassion, le dévouement, les faiblesses de l'homme à côté de ses vertus; puis l'enfer qui dévore sa proie; un Dieu ressuscité qui monte au ciel et l'espérance qui en descend, voilà ce que vous rencontrez au milieu des ruines de Jérusalem; nous retrouvons là nos destinées sur la terre, les biens et les maux de l'humanité; en parcourant les rues de Jérusalem, il semble qu'on parcourt les chemins de ce monde; dans ces lieux où un Dieu a vécu de notre vie, où un Dieu est mort de notre mort, tout est devenu semblable à l'homme. C'est ce qui nous explique pourquoi nous avons tant de peine à quitter Jérusalem; nous éprouvons alors quelque chose de ce sentiment pénible qu'on éprouve en sortant de cette vie, qu'on appelle une vallée de larmes, et dont la douleur même ne saurait nous détacher. O Jérusalem! ton image remplie de deuil me suivra long-temps. Que ma main soit désséchée, que ma langue s'attache à mon palais, avant que je puisse t'oublier. Quand ma destinée m'aura entraîné sous un autre ciel, et que je serai assis sur les fleuves de Babylone, je chanterai encore les cantiques de Sion!

Tels étaient mes adieux à la ville sainte; toutes mes pensées étaient tristes, et votre souvenir, mon cher Poujoulat, était bien pour quelque chose dans mon chagrin. Ainsi préoccupé, tout plein de mélancolie, j'ai suivi mes compagnons de voyage, et nous sommes descendus dans la vallée de Térébinte. Nous avons revu ces montagnes sur lesquelles campaient, d'un côté les Philistins, de l'autre les guerriers d'Israël; en me reportant à la première croisade, je me suis demandé comment les pélerins avaient pu franchir ces défilés étroits sans trouver d'obstacles et sans livrer de combats; il fallaît bien que les Sarrasins fussent déjà vaincus par la terreur, et que la crainte ne leur permît pas de venir au-devant de leurs ennemis; un petit nombre de guerriers aurait suffi pour arrêter l'armée chrétienne, épuisée de fatigues, manquant d'eau et de vivres, s'avançant en désordre à travers de mauvais chemins. La vue du pays, je dois l'avouer, diminue un peu la gloire dont se couvrirent les croisés, en renversant les murs de Jé-

rusalem. Les véritables remparts de la ville sainte étaient les montagnes de la Judée ; et quand ces remparts formidables eurent été franchis, rien ne pouvait plus arrêter les victoires des armées chrétiennes.

Quand nous sommes arrivés au village de Saint-Jérémie, l'air était froid, et le ciel se couvrait de nuages ; notre caravane s'est arrêtée pour déjeûner, et nous nous sommes mis à couvert sous le toit de l'église. Nous avons fait allumer un grand feu ; beaucoup d'Arabes sont venus s'asseoir autour de nous ; parmi eux était le fameux Abou-Ghos ; il était fort mécontent, et voici pourquoi. Le couvent de Saint-Sauveur, par un traité avec ce chef de tribu, s'est engagé à payer le caffar pour tous les voyageurs d'Europe ; Abou-Ghos les laisse passer, et vient recevoir son tribut à Jérusalem ; il a coutume en même temps de faire une visite aux étrangers qu'il regarde comme ses contribuables, et reçoit souvent de leur libéralité un large supplément à ce qui lui est dû par les traités. Il était venu pendant notre séjour au couvent latin, et par un mal-entendu que nous ignorions, il n'avait pas été reçu ; trompé dans son attente, il était revenu à Saint-Jérémie, avec des dispositions d'esprit qui nous étaient peu favorables. On m'a mis au fait de cet incident que je ne connaissais point ; j'ai fait semblant de n'en rien savoir, et j'ai prié notre interprète de complimenter de notre part le seigneur Abou-Ghos ; ce n'est point des complimens qu'il attendait de nous, et sa mauvaise humeur s'est manifestée par un signe de tête qui ressemblait à une déclaration de guerre. *Pour cette fois*, a-t-il ajouté, *vous pouvez passer ; mais si jamais vous revenez, vous serez reçus à coups de fusil.* En dépit de ses menaces, il n'a rien obtenu de nous que des salutations ; si notre caravane, très-bien armée, n'avait pas inspiré quelque crainte aux Arabes, il est plus que probable que nous n'en aurions pas été quittes à si bon marché.

Il faut dire aussi que nous arrivions dans un moment peu favorable ; le ramadan met toujours les Arabes de mauvaise humeur ; il leur est défendu, non-seulement de manger, mais de fumer, de boire même de l'eau, de respirer un parfum entre deux soleils. Aussi, lorsque le ramadan est venu, on s'en aperçoit sur toutes les figures qu'on rencontre ; les musulmans ont alors plus d'intolérance qu'à l'ordinaire ; ils sont plus durs et plus grossiers avec les étrangers et les voyageurs ; les gardes mêmes du pacha d'Acre, qui ont été fort com-

plaisans jusqu'ici, commencent à nous regarder de mauvais œil, et si nous étions attaqués sur la route, ils ne verraient peut-être plus en nous que des mécréans qu'il faut abandonner à leur malheureux destin. Je ne sais quelle vertu le ramadan peut donner à l'intérieur des familles ; pour les mœurs extérieures, elles n'en valent pas mieux ; plus d'un Arabe se croirait damné s'il buvait une goutte d'eau pendant le jour, mais il ne se fait point de scrupule de dévaliser en plein midi des pélerins sans armes.

En quittant la vallée d'Anathot ou de Saint-Jérémie, nous avons suivi un chemin tracé sur les montagnes, laissant à notre gauche la vallée par laquelle nous avions passé en allant à Jérusalem. Nos guides ont choisi cette route, parce qu'on craignait la pluie et les inondations qui peuvent s'ensuivre. S'il était tombé quelques fortes ondées, le lit du torrent par où passent les pélerins, n'aurait pas manqué de se remplir d'eau, et notre caravane aurait pu être entraînée avec les quartiers de roche et les monceaux de sable qu'emportent avec eux les flots débordés. Voilà du moins la raison qu'ils ont fait valoir auprès de nous pour changer de chemin.

Les sommets que nous avons parcourus, ne sont point dépourvus de végétation, et dans plusieurs endroits nous avons vu la montagne couverte de bois taillis ; du reste, pas un être vivant, pas une habitation ; à chaque pas qu'on fait sur ces cimes escarpées, ce sont d'énormes roches qui menacent le ciel, des fondrières et des ravins qui paraissent descendre jusqu'aux enfers ; de temps à autre, notre vue dominait sur une vaste étendue de pays. Je n'ai pas joui autant que je l'aurais voulu du spectacle que nous avions sous les yeux, car je souffrais encore de la blessure que je m'étais faite au côté, et les chemins sont si mauvais, qu'il faut toujours que le voyageur soit occupé de savoir où il met les pieds. N'attendez donc de moi aucune description ; pour vous faire une idée des montagnes que nous traversons, rappelez-vous seulement les vives et sombres images des prophètes d'Israël ; les poètes de tous les pays, soit que les muses profanes inspirent leurs chants, soit qu'ils n'écoutent que des inspirations divines, ont toujours dans leurs poésies le caractère et la physionomie du climat et des contrées qu'ils habitent. En parcourant la Troade, nous avons retrouvé les couleurs d'Homère dans les cimes du Gargare, dans les vallées où roule le Simoïs, sur les rives du large Hellespont ; de même ces montagnes de la Judée, dont l'imposante sévérité me

frappe, rappellent à ma pensée le langage austère et solennel des poètes de Jéhovah.

Après trois heures de marche sur les sommets des monts, nous sommes descendus dans les vastes campagnes de Saron, laissant à notre gauche le village d'*Amoas,* à notre droite, le village de Lidda ou de Saint-Georges. Notre caravane est arrivée d'assez bonne heure à Ramla ; nous avons logé, comme à notre premier passage, dans le couvent latin, où le bon père Thomas nous a fort bien accueillis. Notre projet en arrivant ici était de partir le lendemain pour Jaffa, mais le mauvais temps ne nous a pas permis de poursuivre notre route ; lorsqu'il pleut dans la Palestine, ce sont presque toujours les cataractes du ciel qui s'ouvrent, et le déluge paraît recommencer. Je suis à peine sorti de ma chambre pendant toute la journée d'hier ; tout ce que j'ai pu faire, c'est de me rendre de temps à autre sur la terrasse du couvent, et de profiter de quelques lueurs fugitives du soleil pour revoir ces vastes plaines où campèrent autrefois les croisés.

Antoine et plusieurs de nos compagnons ont été faire une visite à une jeune Parisienne que des circonstances malheureuses ont amenée à Ramla, où elle s'est mariée ; elle avait suivi en Orient la femme d'un consul dont elle était dame de compagnie ; la femme du consul étant morte, cette jeune Parisienne s'est trouvée presque abandonnée ; M. A..., qui restait son seul appui dans ces pays lointains, la conduisait à Alep, et comme elle passa par Ramla, elle plut à un jeune Arabe du pays, qui la demanda en mariage ; comme elle n'avait point de ressource et pas même le moyen de revenir dans sa famille, elle accepta l'hymen qu'on lui proposait ; il fut stipulé dans le contrat qu'elle vivrait à la française ; car les femmes arabes sont traitées et vivent tout-à-fait comme des esclaves ; tout se passa fort bien dans les premiers jours ; mais la belle-mère de la nouvelle épouse, vit avec peine que celle-ci ne s'habillât point comme les femmes du pays, qu'elle s'assît à table et mangeât avec une fourchette, et surtout qu'elle s'abstînt des travaux les plus grossiers de la maison ; dès lors la discorde entra dans la famille, et avec la discorde arrivèrent toutes sortes de chagrins pour la jeune étrangère ; quelques personnes ont accusé le père Thomas d'avoir fait cette union, sans consulter ni les lois, ni les convenances ; il nous a expliqué sa conduite en cette occasion, et nous a lu le contrat et l'acte de mariage où toutes les règles

établies par l'usage, ont été suivies scrupuleusement. La jeune Française est, dit-on, fort jolie, et paraît avoir reçu une éducation très-soignée ; elle regrette beaucoup Paris, et ne s'accoutume point à sa nouvelle patrie, ni à sa nouvelle famille ; figurez-vous une jeune personne qui a tout ce qu'il faut pour plaire à des Français, et qui se trouve tout à coup jetée de la rue des Mathurins ou de la rue du Bac, dans la misérable bourgade de Ramla, ou la ville de sable ; un poète pourrait la comparer à ces fleurs des climats lointains (car les fleurs voyagent aussi), qui traversent les mers, qui ont perdu leur soleil, et qui languissent sous un ciel étranger. Que Dieu prenne pitié d'elle, et la ramène dans son pays natal !

Il circule depuis quelques jours beaucoup de bruits sinistres ; on annonce que des voyageurs ont été tués sur la route que nous allons suivre. Pour savoir à quoi nous en tenir sur tout ce que nous rapporte la renommée, nous avons pris le parti d'aller voir le commandant de Ramla ; il nous a complètement rassurés ; à la manière dont il nous a parlé de ceux qui répandent des bruits alarmans, nous avons jugé qu'il n'aime guère les nouvellistes et qu'il leur ferait volontiers couper la tête s'il les connaissait. Pendant que nous étions chez lui, et que nous causions sur l'état du pays, il est entré un cheik de village, nouvellement nommé par le pacha d'Acre ; le gouverneur de Ramla l'a fait approcher, et lui a mis sur les épaules un manteau de laine rouge. J'ai demandé ce que venait de faire son excellence ; on m'a répondu qu'elle venait de faire un cheik ; après la cérémonie du manteau rouge, un cheik n'a plus qu'à entrer en fonctions ; il ne prête point de serment, il ne promet rien à Dieu, ni aux hommes, ni au pacha ; il n'y a point d'autres formalités pour sa réception. J'ai voulu vous donner ce petit détail, car il faut que vous sachiez comment se font ici les autorités qui veillent à l'ordre public.

P. S. Au moment où je vous écris, je reçois une lettre de vous ; je l'ai relue plusieurs fois, car elle est pleine d'amitié ; rien n'est plus touchant que vos tableaux ; je suis fâché seulement que la tristesse s'empare de toutes vos pensées. Pourquoi vous laisser vaincre ainsi par la douleur ! La vue de l'Orient m'aurait-elle reporté aux jours de la jeunesse, et vous aurait-elle jeté tout à coup dans les idées tristes de l'âge mûr ! La génération qui s'en va serait-elle obligée de ranimer celle qui arrive ! que deviendrait donc la jeune France, si elle prenait jamais la route de Jérusalem !

Je me rappelle qu'autrefois Mentor avait voulu laisser Télémaque dans l'île de Chypre, dans l'île de Vénus; j'ai beaucoup mieux fait que le sage Mentor, je vous ai laissé dans la ville des miracles, dans la ville des prophètes; que de merveilles s'offrent de toutes parts à votre jeune et brillante imagination! que de grands spectacles vous avez tous les jours sous vos yeux; tandis que je vais visiter les rives du Nil et les ruines de Memphis, l'Arabie, le Jourdain, la Galilée, vous attendent avec tous leurs souvenirs. Détournez donc vos regards de ce coin de terre réservé sur le mont Sion à ceux qui ont fini le pélerinage de la vie; car Dieu, comme le dit le livre de la sagesse, n'a point fait la mort et ne se réjouit point de la perte des vivans. Et moi aussi, je me sens quelquefois découragé; mais je pense à vous, que j'ai laissé à Jérusalem, je songe à ceux que j'ai laissés en Europe, et je me ranime. Suivez donc mon exemple, songez à moi, qui vais courir encore à travers les monts et les vallées, songez à ceux qui vous aiment et à ceux qui vous sont chers; j'ai lu dans les livres saints que le lien des cœurs est plus puissant que la mort même, et je sens que l'amitié absente nous donne quelquefois du courage comme si elle était là.

SUITE DE LA LETTRE CII.

Jaffa ; retour à Caïpha.

Février 1831.

Nous avons été retenus deux jours à Ramla par le mauvais temps; le troisième jour, nous avons poursuivi notre route, et nous sommes arrivés à Jaffa de bonne heure. La ville de Jaffa est agréablement située sur une colline voisine de la mer; on traverse, pour y arriver, une plaine couverte de jardins. Nous sommes descendus au couvent des pères du Saint-Sépulcre; comme j'étais très-fatigué, j'ai demandé à prendre quelque repos, et les pères m'ont conduit dans le monastère qu'ils viennent de faire bâtir, et qui est à peine achevé.

C'est un grand évènement dans le pays que la construction du nouveau couvent; les maçons étaient encore dans la chambre qu'on m'avait donnée ; les fenêtres sans vitres, et les portes mal fermées, y laissaient entrer de toutes parts les vents et la pluie; mais on a pensé qu'un voyageur devait se trouver très-honoré et très-heureux d'être logé dans un palais tout neuf. Les bons pères sont venus me raconter tous les obstacles qu'ils avaient surmontés dans leur entreprise; quoiqu'ils eussent donné un bakchich assez considérable au pacha d'Acre, pour obtenir la permission de construire leur nouvel édifice, ils se louaient cependant de la généreuse tolérance d'Abdallah, et le regardaient comme un miraculeux instrument de la Providence. La construction de la nouvelle maison de Dieu avait excité la jalousie des grecs; ceux-ci, m'a-t-on dit, avaient employé toutes sortes de manœuvres pour arrêter l'œuvre commencée, et leur noire malveillance s'était appuyée de l'autorité de l'agent consulaire de Russie; de l'autre côté, l'agent consulaire de France, il signor Damiani, avait pris parti pour les pères latins. Les choses avaient été si loin, qu'après avoir employé les moyens ordinaires de la diplomatie, les deux consuls en

étaient venus aux mains; il y avait eu des coups de poing donnés, des vêtemens déchirés, et tout cela s'était passé à la face d'Israël. Il signor Damiani est venu me montrer les blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille; on dit depuis quelques jours que la guerre est déclarée entre la Russie et la France; voilà que les hostilités ont déjà commencé dans les rues de Jaffa.

On m'a montré en détail le monastère, bâti à travers toutes ces discordes; les aumônes des chrétiens y ont suffi. Les pères latins n'y ont mis que leur persévérance et leurs prières. La ville n'a point de maison ou de palais qu'on puisse comparer au couvent neuf; j'ai remarqué déjà plusieurs fois que la puissance des rois et des maîtres de l'Orient est bien loin de produire autant de merveilles que la simple charité de l'Évangile, lorsqu'on lui permet d'agir et de se montrer.

Après avoir pris quelques momens de repos, j'ai parcouru la ville de Jaffa; rien n'est plus agréable que ses jardins, rien n'est plus dégoûtant que ses rues. Son port n'est connu que par des naufrages; ces jours derniers, un navire qui portait soixante pélerins, a échoué contre les roches; on n'a pu sauver que deux personnes. Je ne vous parlerai pas de l'origine de la cité, que certains écrivains font remonter plus haut que le déluge; l'Écriture parle en plusieurs endroits de la belle Joppé; saint Jérôme, dans l'épitaphe de sainte Paule, après avoir parlé de Jonas, ne dédaigne pas de citer la fable d'Andromède, attachée au promontoire de Jaffa. La ville de Jaffa est souvent nommée dans l'histoire des croisades; elle tomba au pouvoir des chrétiens pendant que les croisés assiégeaient Jérusalem; elle fut souvent prise et reprise par les Francs et par les Sarrasins; ce fut sous les murs de Jaffa, que Richard-Cœur-de-Lion combattit seul une armée musulmane, et renouvela les prodiges de bravoure d'Amadis et de Roland. Saint Louis, qui avait fait rebâtir les remparts de Césarée, fit réparer aussi les fortifications de Joppé. « Quand nous fûmes arrivés à Jaffa, dit le » sire de Joinville, nous nous logeâmes aux champs tout autour du » château, et fit faire, le roi, tout autour dudit château, un bourg » depuis l'un des murs jusqu'à l'autre, et le fit fermer; et me souviens » que souvent le roi venait voir ses ouvriers, et pour leur donner » courage de bien diligenter, il leur disait que, plusieurs fois, il avait » porté la hotte pour gagner les pardons. » Il ne reste rien à Jaffa des travaux de saint Louis; cette ville a été détruite et rebâtie tant de fois, qu'on y chercherait vainement les traces du temps des croisades.

En nous promenant autour de la ville, nos regards se sont arrêtés sur une colline de sable, tout près de la mer; c'est là, que dans l'expédition de Bonaparte, fut massacrée la garnison musulmane de Jaffa. Quel tableau on ferait avec les souvenirs de cette catastrophe! Trois mille prisonniers sont liés deux à deux, et rangés sur un lieu découvert pour y recevoir la mort. Tous ces malheureux, qui n'ont point d'eau, font leurs ablutions avec le sable; les uns comptent les grains de leur rosaire, d'autres fument la pipe en attendant la balle homicide; dans cette foule misérable, on ne voit pas couler une larme, on n'entend pas un gémissement; il ne s'élève pas une plainte. Ce qui vous étonnera encore plus, c'est que tout le monde passe aujourd'hui sur le théâtre de cette scène horrible, sans savoir ce qui s'y est passé; il n'y a guère que les voyageurs qui en parlent; lorsque nous avons fait des questions, on nous a répondu avec indifférence, car tout cela se confond avec mille autres barbaries auxquelles les esprits sont accoutumés.

Quelles doivent être nos pensées, lorsque nous nous rappelons toutes les guerres qui ont ensanglanté le pays où nous sommes, et que d'un autre côté, l'histoire nous dit que la plupart de ces guerres venaient des contrées de l'Occident. Tout à coup une opinion religieuse ou politique s'élevait dans un royaume de l'Europe; tous les royaumes voisins étaient troublés, et l'orage formé sur les bords du Rhin, de la Seine ou du Tibre, venait éclater sur le territoire de Jérusalem, de Saint-Jean d'Acre ou de Jaffa. Qu'on dédaigne après cela les opinions humaines, quelles qu'elles soient! Les opinions qui avaient autrefois amené la guerre sur les rivages que nous foulons maintenant, n'ont pas trouvé grace devant la philosophie moderne, et ceux qui dédaignaient le plus le fanatisme d'où étaient sorties les croisades, sont venus ici poussés par d'autres idées qui ont dominé à leur tour dans l'Occident; ils ont fait ce qu'avaient fait les croisés, et se sont montrés souvent comme nos chevaliers pélerins, au fanatisme près que les compagnons de Bonaparte n'avaient point, et qui aurait peut-être secondé efficacement leur bravoure dans les jours de misère et de péril!

Nous retrouvons ici des traces de deux grands hommes de notre Occident, Richard-Cœur-de-Lion et Bonaparte; je ne veux point faire un parallèle entre ces deux héros; ils ne se ressemblent point: chacun d'eux appartient au siècle où il a vécu, et dont il est l'expression et la gloire. Je dois dire cependant qu'ils ont dans leur vie militaire, et

surtout dans la guerre qu'ils ont portée l'un et l'autre en Orient, des évènemens qui peuvent un moment les rapprocher. Tous deux ont conduit des armées sous les murs de Saint-Jean d'Acre ; tous deux ont fait le siége de cette ville ; le héros de la barbarie ou du moyen âge fit massacrer cinq mille prisonniers après la prise de Ptolémaïs ; le héros de la civilisation ou des temps modernes fit fusiller trois mille musulmans au pied de la colline de Jaffa ; Richard, après deux ans de siége, s'était emparé de Saint-Jean d'Acre ; Bonaparte, après un siége de trois semaines, désespéra de conquérir la ville, et avec elle toute la Syrie. L'un et l'autre, en quittant les murs de Saint-Jean d'Acre, prirent la route de Jaffa et suivirent la rive de la mer, le premier avec une armée victorieuse, le second avec des troupes découragées, accablées de fatigues, en proie à la faim et à toutes les maladies. Je vous ai déjà retracé l'itinéraire de Richard, je pourrais vous retracer celui de l'armée française ; avec quelle émotion ne verriez-vous pas les artilleurs français, jetant leurs canons dans le port du Tantoura et s'éloignant de la rive, en essuyant de grosses larmes ! plus loin, je pourrais vous montrer dans une halte des blessés se reposant un moment sur le sable, et ces pauvres blessés, lorsque la trompette sonnait la marche, essayant de se relever pour suivre leurs compagnons, et retombant sur le rivage qui devait être leur cercueil ; on ne peut se défendre d'une profonde compassion, lorsqu'on se représente, d'après les témoins oculaires, cette malheureuse armée rassemblant ses faibles débris dans les ruines de Césarée, s'avançant ensuite péniblement à travers la forêt d'Arsur, et réduite à craindre quelques Arabes bédouins sur les rives du Leddar, où les armées innombrables de Saladin furent vaincues par les croisés.

Nous ne sommes restés qu'un jour à Jaffa ; reprenant la route de Caïpha, nous avons fait notre première halte au village d'Ali-ebn-Haramy, où nous avions couché quelques jours auparavant. Le lendemain, nous avons traversé pour la seconde fois la forêt de Césarée ou d'Arsur, et je me suis humilié de nouveau en songeant que je l'avais prise pour la forêt enchantée du Tasse ; ce que dit Guillaume de Tyr dans la préface de son histoire, m'est revenu alors à l'esprit : « Si j'ai commis des erreurs dans mon récit (ce sont les paroles du pieux historien), je prie mes lecteurs de s'y arrêter avec indulgence et charité, afin qu'ils s'acquièrent par là quelques droits à la miséricorde de Dieu et à la vie éternelle. » Après avoir dîné près de la fon-

taine de Césarée et visité encore les ruines de la cité d'Hérode, nous sommes arrivés le soir à Tantoura ; nous avons logé chez le cheik où nous avions couché à notre premier passage ; nous l'avons trouvé moins exigeant, plus traitable, et nous nous sommes quittés fort bons amis. Nous voilà de retour à Caïpha, et rentrés à bord de la *Truite ;* les derniers orages ont fait un grand dégât dans la rade ; des navires chargés de marchandises ont été poussés à la côte, et le rivage est couvert de leurs débris.

J'ai fait ce matin une visite à Saint-Jean d'Acre, et j'ai revu avec plaisir la famille Catafago ; j'ai demandé des nouvelles d'Abdallah ; il ne rêve plus que l'imitation des Francs ; il ne veut plus s'asseoir que sur des chaises, ne connaît d'autre boisson que le vin de Champagne; il a une selle et des étriers à la franque ; le tambour Ibrahim ne le quitte point; son excellence a dîné ces jours derniers chez M. Catafago; elle y est venu avec Ibrahim, qui, au dessert, a battu *le pas de charge, la diane, la générale ;* pendant que j'étais chez le consul de France, Ibrahim est venu me voir ; je lui ai demandé s'il était content de son sort ; il est très-content, mais il craint que la fortune ne se lasse, et qu'un beau jour on ne lui coupe le cou ; ainsi finissent, dans ce pays, les grandeurs humaines, et les pachas eux-mêmes n'en sont pas exempts.

P. S. Je viens de recevoir une lettre de vous, venue par la voie de Nazareth ; je suis charmé de voir que vous avez repris courage ; votre printemps de Jérusalem, votre dimanche au Saint-Sépulcre, m'ont fait grand plaisir; ainsi les prophètes d'Israël, après nous avoir attristés par leurs sombres accens, font entendre quelquefois des chants plus doux, et nous annoncent les fêtes de Sion. J'avais besoin de cela pour prendre la route d'Égypte, et pour m'éloigner du pays où je vous ai laissé.

Quand vous visiterez la mer Morte et le Jourdain, n'oubliez pas les poissons que nous avons promis de rapporter à M. Cuvier, et les plantes que nous demande Bory de Saint-Vincent. Je ne recevrai plus de vos nouvelles qu'à Alexandrie, car nous allons mettre à la voile.

LETTRE CIII.

Le printemps à Jérusalem ; un dimanche dans l'église du Saint-Sépulcre.

A M. M.....

Jérusalem, le 20 février 1831.

J'ai lu dans le livre de la Sagesse, qu'il *vaut mieux être deux que d'être seul, parce que si l'un tombe, l'autre le relève;* d'après cela, pouvais-je ne pas m'attrister de notre séparation? Toutefois votre lettre de Ramla me charme et me console, comme si je vous voyais, comme si je vous entendais; je ne sens plus aucun mal; le deuil n'habite plus autour de moi, et je me trouve miraculeusement guéri de la fièvre et de la tristesse. Déjà je m'indigne de mon repos dans ma cellule, et je brûle de m'élancer au milieu des peuples et dans les régions qui m'attendent. Quoi de plus puissant sur mon esprit que les accens d'une amitié qui fait à la fois mon bonheur et ma gloire! Tandis que votre pensée s'est réveillée plus jeune et plus belle au milieu des merveilles de l'Orient, serais-je venu ici pour y traîner les pâles débris d'une stérile jeunesse, et mêler une ruine de plus aux ruines du pays où nous sommes? Non, sans doute, et votre souvenir et le souvenir des amis que j'ai quittés, seront ma force et mon génie. Savez-vous ce qui m'a le plus frappé dans mes voyages avec vous? c'est votre promenade historique autour des murailles de Jérusalem. Après avoir raconté la conquête de la ville sainte, vous êtes venu chercher sur les lieux l'éclaircissement de quelques doutes, la solution d'un dernier problème; vous avez voulu déterminer d'une manière précise, par quel point Godefroy et Tancrède sont entrés dans la cité de David. Vous donnez au monde littéraire un grand spectacle, un spectacle nouveau; c'est la première fois que la muse

de l'histoire a passé les mers pour corriger ses fautes. Hérodote et quelques autres historiens de l'antiquité ont voyagé, mais c'était pour recueillir des faits, et non point pour améliorer un livre déjà achevé. Vous m'avez associé à cette noble tâche, qui doit être comme une consécration du monument que vous avez élevé aux guerres de la croix, et cette faveur qui m'honore, est une des choses qui m'ont le plus touché de la part d'un ami tel que vous.

Il y a peu de temps, quand je vous parlais des ennuis de ma solitude, une pluie glacée tombait à Jérusalem, et les tristesses d'un sombre hiver ajoutaient à mes propres tristesses. Aujourd'hui tout est changé, et les beaux jours sont venus. A travers de légères vapeurs blanches qui s'étendent sous un ciel bleu comme une gaze transparente, le soleil du printemps répand sur nous ses plus doux rayons. A Gethsémani et dans la vallée de Siloé, les figuiers montrent leurs feuilles naissantes, le caroubier, le myrte et le thérébinthe étalent l'éclat de leurs rameaux verts; les abricotiers sont en fleur au penchant du mont Sion. J'ai vu parmi les pierres du plateau de Saint-Georges, de larges violettes sans parfum, semblables à celles que nous avons trouvées à Rhodes sur la colline de Simboli. L'hyssope s'échappe des fentes des rochers; le feuillage de l'olivier a pris une teinte plus verdoyante, et de tout côté la saison nouvelle s'efforce d'animer la nature morte de Jérusalem. Il n'y a point ici, comme dans notre printemps d'Europe, des bosquets fleuris, des prairies, des ruisseaux murmurant au milieu de frais gazons; on n'entend point les alouettes et les rossignols chanter l'hymne harmonieux du matin de l'année; seulement quelques tourterelles soupirent sur les palmiers de la maison de Caïphe et sur les grands arbres qui avoisinent la porte de Sion. Vous voyez, par cette courte peinture, que le printemps de Jérusalem n'est point un printemps joyeux.

Pour que vous sachiez que déjà je cherche à utiliser mon temps, je vous dirai que j'ai passé, aujourd'hui dimanche, la matinée dans l'église du Saint-Sépulcre, afin d'y voir les cérémonies des différentes nations chrétiennes, depuis six heures jusqu'à neuf heures. Le parvis du temple présentait l'image d'un bazar; on y vendait des croix et des images en nacre, des chapelets, des bracelets de verre, du pain, du biscuit, des étoffes et des babouches; ce sont des jeunes filles de Bethléem qui offrent aux passans les croix et les images en nacre. Le long des murs voisins de l'église, j'ai vu des mendians de toutes les

nations qui demandaient l'aumône en criant et en tendant les bras; plusieurs d'entre eux, pour mieux exciter la compassion, répétaient avec des accens lamentables qu'ils étaient chrétiens. Des hommes grecs ou arméniens, des femmes et de jeunes filles avec leurs longs voiles blancs, embrassaient avec dévotion les colonnes qui décorent la porte du temple; la partie de ces colonnes qui reçoit les pieux baisers des chrétiens, se distingue par une blancheur particulière et un poli brillant.

En entrant dans le temple, j'ai entendu un long bruit semblable à celui qu'on entend dans les marchés de nos villes; ce que j'ai remarqué d'abord, c'est une vingtaine d'hommes et de femmes prosternés sur le marbre qu'on appelle la *pierre de l'onction*. Il était six heures du matin, et nos religieux allaient commencer leur grand'messe dans la chapelle de la Madelaine, qui touche à celle de la Vierge; ces deux sanctuaires sont les seuls qui soient restés en entier au pouvoir des latins; le reste des lieux saints, comme vous savez, leur a été enlevé en tout ou en partie par les grecs et les arméniens. La chapelle de la Madelaine était encombrée de catholiques; j'avais de la peine à me faire jour à travers la foule; un frère de Saint-Sauveur m'a conduit par la main dans la chapelle de la Vierge, d'où je pouvais voir les cérémonies des latins. Le lieu où je me trouvais renfermait une quinzaine de femmes, qui, par faveur spéciale, avaient obtenu d'être séparées de la foule; enveloppées dans de longs voiles blancs, elles étaient assises sur leurs talons en face de la chapelle où se célébraient les saints mystères. J'aurais pu me repentir de m'être laissé conduire au milieu de ces belles compatriotes de Sara et de Bethsabée, car mon habit franc leur a donné de fréquentes distractions.

Après l'épître et l'Évangile, un jeune Arabe du nombre des enfans qu'on élève au couvent de Saint-Sauveur et dont je vous parlerai ailleurs, a chanté l'épître du jour dans la langue du pays; le religieux qu'on appelle *il padre curato*, a répété aussi l'Évangile en arabe, afin que les bienfaits de la parole du Christ ne fussent point perdus pour les assistans; cette lecture a été suivie d'une exhortation en langue arabe; plusieurs musulmans sont venus entendre l'orateur par curiosité, et je vous assure qu'ils n'étaient pas les moins attentifs. Je voudrais savoir l'effet que produisent sur l'esprit d'un Turc les paroles d'un prêtre chrétien, à quelques pas du saint tombeau; on ne doit point s'attendre à ce qu'un disciple de Mahomet se convertisse, car,

en religion comme en politique, les Turcs ne se convertissent point; mais on peut croire que la morale chrétienne, qui est la morale de toutes les nations, suffit pour intéresser et charmer des musulmans. D'ailleurs, vous avez pu remarquer comme moi que l'austère piété de nos catholiques frappe beaucoup les musulmans, et que la dignité solennelle des cérémonies latines attire leur respect.

L'ignorance où je suis de la langue arabe me dispensait d'écouter le sermon d'un bout à l'autre ; j'ai pris le parti de sortir de la chapelle de la Madelaine, pour voir ce qui se passait dans le reste de l'église du Saint-Sépulcre. Les différentes sectes chrétiennes célébraient leurs offices dans leurs sanctuaires respectifs; les prêtres et les lévites grecs et arméniens cherchaient à chanter plus fort les uns que les autres, comme si la domination du temple dût appartenir à la voix la plus haute et la plus retentissante; j'entendais de tous côtés des chants aigres qui ressemblaient à de longs cris ; on eût pu croire que toutes ces sectes, ennemies l'une de l'autre, se querellaient entre elle chacune dans sa langue. De petits enfans turcs couraient, criaient ou jouaient autour du saint tombeau ; des hommes se promenaient, riaient et conversaient dans l'église comme sur une place publique, et si Jésus-Christ eût été là, il eût chassé du temple ces indévots et ces profanateurs, comme autrefois il chassa les marchands et les usuriers. Le fouet du Sauveur a passé aujourd'hui entre les mains de quelques musulmans, chargés de la police du temple. Pendant la grand'messe des latins, je voyais les commissaires menacer ou frapper ceux qui ne gardaient pas le silence, qui dérangeaient leurs voisins, qui se rapprochaient trop du clergé et de l'autel, ou ceux qui montaient sur des bancs ou des piliers pour mieux jouir du spectacle. Ces braves musulmans s'abandonnent quelquefois à tous les transports d'une véritable et sainte colère, et le bruit répété du fouet et du bâton accompagne les oraisons latines.

La foule, plus nombreuse en ce moment par l'affluence des pélerins, se précipitait constamment vers le divin sépulcre, comme un flot qui bat sans cesse le rivage qu'il aime ; la porte du tombeau était ouverte, et chacun pouvait entrer librement ; des babouches noires, des bottines jaunes étaient alignées devant la porte ; car pas un chrétien ne garde sa chaussure en entrant dans le tombeau ; aussi, quand j'y suis entré avec mes bottes franques, j'ai scandalisé beaucoup de fidèles. C'est dans le saint sépulcre, autour du monument,

que la dévotion des chrétiens orientaux éclate avec tout son enthousiasme ; ici la piété a des gestes et des accens qui lui donnent tout le caractère de la passion. J'ai vu des chrétiens, dans des accès de dévotion, se rouler sur le pavé, frapper de leur front le marbre du sépulcre, et l'inonder de larmes.

Je me suis avancé dans le chœur de l'église, devenu depuis longtemps le sanctuaire des grecs. Une demi-douzaine de papas avec leurs longs cheveux flottans, leur toque et leur robe noires, chantaient en grec d'un air distrait et sur un ton très-haut, pendant qu'un évêque, revêtu d'ornemens éclatans d'or et de soie, distribuait du pain bénit à une multitude d'hommes et de femmes qui se pressaient autour de lui. Un musulman était là qui poussait de la main ou du bâton ceux qui ne se retiraient pas assez vite après avoir reçu le pain bénit ; à la fin de la cérémonie, le musulman renvoyait avec des cris et des coups de bâton les grecs qui étaient venus trop tard chercher leur part du banquet sacré. Je suis monté aussi dans une haute galerie, d'où partaient les chants arméniens. Un prélat, chargé de riches ornemens, debout au pied d'un autel, présentait à l'adoration des fidèles de sa nation un livre fermé (c'était sans doute l'Évangile) et un crucifix en argent. Les chrétiens arméniens venaient l'un après l'autre embrasser le livre, le crucifix et la main de l'évêque ; j'ai remarqué que plusieurs d'entre eux glissaient une pièce de monnaie dans la main du pontife. Après la cérémonie, j'ai suivi l'évêque jusque dans une espèce de sacristie, où il devait se dépouiller de ses ornemens ; une trentaine de femmes se sont prosternées de toute leur longueur aux pieds du prélat ; à mesure que celui-ci quittait sa chape, son étole et son aube, un clerc étendait sur elles les vêtemens sacrés, de manière à ce qu'elles fussent couvertes de la tête au pied ; je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant les courtes jalousies qui s'établissaient entre ces arméniennes, quand l'une était plus couverte que l'autre ; je les voyais se disputer un bout d'étole ou les franges d'une aube, et tout cela était assez divertissant ; trois ou quatre petits garçons musulmans, après s'être amusés pendant quelque temps de ce spectacle, sont venus en riant se cacher aussi sous les vêtemens pontificaux. J'imagine que ces bonnes arméniennes croyaient se couvrir de bénédictions en se couvrant ainsi des ornemens de leur évêque.

Les cérémonies dans l'église du Saint-Sépulcre avaient commencé à six heures du matin, comme je crois vous l'avoir dit ; à neuf heures,

tout avait cessé, la foule s'était écoulée devant le fouet et le bâton des commissaires, et les gardiens avaient fermé la porte du temple. Voilà, en quelques pages, ce qui se passe le dimanche autour du tombeau de Jésus-Christ ; l'église la plus sainte de l'univers se change ce jour-là en théâtre et en place publique. Mais je n'ose insister sur tout ce qu'un semblable spectacle a de surprenant pour un voyageur d'Europe, car l'Évangile a dit : *Malheur à qui se scandalise !*

P.....

LETTRE CIV.

Des pélerinages à Jérusalem.

A M. M.....

Jérusalem, février 1831.

En voyant des troupes de pélerins couvrir en ce moment les chemins de la ville sainte, ma pensée me reporte naturellement à ces temps du moyen âge où, chaque année, il partait de tous les coins de l'Europe des chrétiens qui venaient adorer le divin tombeau. Sept ou huit siècles avant la première croisade, on commençait déjà à entreprendre le voyage de Jérusalem. Dans ces âges reculés, rien n'était beau, rien n'était grand comme un pélerinage en Palestine; un pélerin partait accompagné du respect des peuples; l'épée des chevaliers le défendait comme elle défendait l'orphelin et la veuve; à son retour il devenait un être auguste et sacré. Le pélerin de ces vieux âges était révéré comme ces envoyés de Dieu qui, au temps d'Abraham et de Jacob, visitaient quelquefois les hommes sous la forme de voyageurs. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la conservation d'une foule de relations de pélerinages; un récit du saint voyage était chose si précieuse et si intéressante, qu'il occupait la première place parmi les monumens historiques de cette époque. Aussi les documens ne vous ont point manqué pour raconter les anciens pélerinages dans le premier livre de votre Histoire des Croisades; cette première partie n'est pas ce qu'il y a de moins attachant dans votre ouvrage. Il règne dans les relations de nos vieux pélerins ce pieux enthousiasme, cette ardente dévotion qui plus tard devait enfanter les guerres de la croix; tous les lieux saints y sont décrits avec un

soin minutieux et une complaisante exactitude ; les plus petits détails du pélerinage s'y trouvent longuement rapportés. Chacun sait que les pélerins, en partant pour Jérusalem, recevaient des mains de leur évêque ou du prêtre de leur paroisse, le bourdon et la panetière, de plus une lettre circulaire, espèce de passe-port qui les recommandait à tous les fidèles. Il y avait à Jérusalem un hospice pour eux ; on les recevait avec la croix à l'entrée de l'hospice, puis on les conduisait aux cellules qui leur étaient destinées ; le lavement des pieds était une des cérémonies usitées pour la réception des pélerins. Le pélerinage ne coûtait que le payement de deux tributs, l'un pour entrer dans Jérusalem, l'autre pour visiter le saint sépulcre.

Les cérémonies qui accompagnent la réception des pélerins francs, s'étaient conservées jusque dans le siècle dernier au couvent de Saint-Sauveur ; mais, depuis cinquante ou soixante ans, Jérusalem étant plus que jamais oubliée de l'Europe, toutes ces pieuses pratiques du vieux temps se sont perdues dans le monastère latin. Quand on songe qu'il fut une époque où les chemins de Jérusalem étaient trop étroits pour l'immense multitude des peuples d'Occident ; lorsqu'on pense que pendant plus de mille ans l'Europe n'a rien connu de plus saint et de plus glorieux que le pélerinage au tombeau du Christ, peut-on ne pas s'étonner que le nom de Jérusalem soit devenu aujourd'hui parmi nous un nom presque indifférent? Dans ces derniers temps, une armée française a passé sur les rivages de la Palestine, dans les pays de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre, de Nazareth et du Thabor, est-on venu visiter Jérusalem? *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération*, répondit un jour Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait de s'avancer jusqu'à cette ville sainte, pour laquelle jadis l'Occident tout entier se leva en armes.

Les pélerins qui affluent maintenant dans la cité sainte, appartiennent tous aux régions d'Orient. Vous savez que les couvens grecs et arméniens sont principalement soutenus par les aumônes des pélerins de leurs nations ; la cessation des pélerinages les réduirait à un état de misère qui ne leur permettrait plus de rester à Jérusalem. De plus, la ville sainte n'ayant ni commerce ni revenus dans son territoire, ne pourrait suffire à nourrir ses habitans sans ce concours d'étrangers, qui tous les ans viennent répandre des trésors au milieu d'elle. Jérusalem n'a pour toute ressource que ses saintes ruines ; c'est une pauvre reine qui n'a plus ni palais ni couronne, et qui,

assise au bord du chemin, cherche à exciter la pitié des passans, en leur montrant ses vénérables lambeaux, en leur parlant de son ancienne gloire.

Les pélerins arrivent aux mois de janvier et de février, dans les premiers jours de mars pour le plus tard ; ils ne s'en vont qu'après la célébration des fêtes pascales. C'est aussi à cette époque que les pélerins d'Occident avaient autrefois coutume de se rendre à Jérusalem. Je vois des pélerins de toutes les nations chrétiennes de l'Orient, grecs, arméniens, abyssins, syriens, coptes ; toutes les sectes appartenant à l'Évangile se donnent ici rendez-vous ; on rencontre aussi beaucoup de juifs, même des pélerins turcs, car Jérusalem est aussi une ville sainte aux yeux d'un musulman. Tous ces pélerins d'Orient viennent ici par bandes. Les caravanes chrétiennes marchent par ordre et sous le commandement d'un chef, comme les grues et les cigognes quand elles passent sous d'autres cieux ; elles s'avancent avec les provisions de route, avec les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux flancs des chameaux ou des mulets; ce sont des familles entières suivies de tout l'attirail domestique, comptant pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant depuis l'aurore jusqu'au soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du soleil, passant les nuits en plein air, et quand les vivres sont épuisés, vivant de ce qu'elles trouvent comme les oiseaux du ciel ; ce ne sont pas seulement des hommes robustes qui s'imposent tant de fatigues et de privations, ce sont de faibles vieillards qui ne veulent point mourir avant d'avoir vu Jérusalem, des femmes et de jeunes filles destinées à une vie plus paisible et plus douce, des enfans à peine échappés au berceau, qui viennent faire leur apprentissage des souffrances de la vie sur les chemins de la cité où leur Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe ne s'aventure point sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des bédouins ; que de larmes alors ! que d'ennuis ! car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pélerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour le saint voyage. Une famille chrétienne vient dépenser à Jérusalem quelquefois le produit des travaux d'une vie entière.

Comme je visite souvent les patriarches grecs et arméniens, et que je passe la moitié de mes journées avec des hadji de toutes les nations, je puis vous faire connaître tout ce qui concerne les pélerins. Arrivés sous les murs de Jérusalem, ils sont obligés d'attendre

ceux de leur troupe qui seraient restés en arrière, afin de pouvoir entrer tous ensemble dans la ville ; pendant ce temps-là, un des gardiens de la porte de Bethléem (c'est par cette porte, comme vous savez, que les pélerins font leur entrée dans la cité sainte) va prévenir le gouverneur et lui demander l'autorisation de les laisser entrer. La permission est accordée moyennant le tribut d'usage, et la porte s'ouvre. Toutes les nations, excepté les Turcs et les Francs, paient quatre paras par tête pour entrer dans Jérusalem, et autant pour en repartir. Chaque nation se rend d'abord à son couvent, accompagné d'un des supérieurs du monastère. Les pélerins sont logés et nourris deux jours dans le couvent ; le troisième jour, on appelle chaque pélerin l'un après l'autre, on enregistre son nom et celui de son pays, on lui demande une somme proportionnée à ses moyens ; les uns remettent quinze cents piastres, les autres mille piastres, les moins riches paient six cents piastres ; puis on leur trouve un logement pour tout le temps qu'ils doivent passer dans la ville ; bien entendu que ce logement est aux frais des pélerins. En outre, ils sont obligés de donner une somme pour tous les lieux saints où ils veulent prier ; un prêtre de leur nation les accompagne dans ces visites pieuses. Un pélerin ne peut pénétrer dans l'église du Saint-Sépulcre sans être muni d'un *laissez-passer* que délivre l'autorité musulmane ; ce permis ne se donne point gratis. Enfin, et ceci vous paraîtra peut-être peu croyable, la confession est devenue pour les prêtres grecs une des branches les plus lucratives de leur commerce religieux, et ce n'est qu'à prix d'argent qu'un pélerin obtient le pardon de ses fautes. Vous pouvez voir par là ce que coûte à un grec ou à un arménien le pélerinage de Jérusalem. Les pélerins catholiques trouvent au monastère latin une hospitalité généreuse, et ne dépensent pas un para pour accomplir leurs actes de dévotion ; les grecs et les arméniens, qui n'ont jamais rien vu de semblable chez eux, doutent qu'on puisse faire son salut à si bon marché.

La nation arménienne, la plus riche, la plus ignorante, la plus superstitieuse des nations chrétiennes d'Orient, laisse à son couvent de Jérusalem des sommes énormes ; il est des pélerins arméniens qui poussent la dévotion jusqu'à donner quinze ou vingt mille piastres ; j'ai vu un chrétien de cette nation qui a remis entre les mains du patriarche cent mille piastres, croyant s'assurer ainsi une des premières places dans le royaume des élus. En causant avec les pélerins grecs

et arméniens de Jérusalem, je me suis aperçu que la plupart d'entre eux sont persuadés qu'on peut avec de l'argent acheter une place dans le ciel. J'entends dire tous les jours que le monastère arménien se montre d'une exigence tyrannique envers les pélerins qui ne sont pas assez généreux à son gré ; les arméniens de Constantinople, un peu moins ignorans que ceux d'autres pays, ont fait éclater quelques murmures; plusieurs annoncent hautement leur projet d'embrasser la foi romaine, et quelques-uns en ont fait le serment sur le saint tombeau. Mais tout cela n'arrêtera point le cours de ces perpétuelles exactions ; les abus qui sont l'ouvrage de l'intérêt et qui font vivre un grand nombre d'hommes, deviennent facilement des lois, et c'est ici le cas de répéter le mot de votre naïb de la porte d'Andrinople : *Un sultan est plus facile à détrôner qu'un abus.* Il est arrivé jusqu'à ce jour quatre mille deux cent trente pélerins arméniens ; d'ici à une semaine le nombre pourra bien s'élever à cinq mille ; on n'avait j'amais vu à Jérusalem autant de pélerins arméniens. Dans ces dernières années, où tant de révolutions ont éclaté, les enfans de l'Arménie n'accouraient pas en grand nombre à Jérusalem. Les hadji arméniens que je vois sont schismatiques ; on en compte trente à peine appartenant au catholicisme. Maintenant que, grace à la généreuse intervention de la France, les catholiques arméniens ont pris un rang bien distinct parmi les nations chrétiennes, sans doute qu'on les verra plus nombreux sur le chemin de la cité du Christ, et qu'ils viendront ainsi rendre quelque gloire à l'église latine de Jérusalem [1].

A l'époque de la révolution de la Morée, les routes de Jérusalem s'étaient fermées pour les Grecs ; à peine voyait-on quelques familles de l'Asie mineure venir frapper à la porte du monastère grec, car le glaive des Turcs était partout levé pour punir la nation rebelle. Aujourd'hui que les Hellènes ne sont plus traités en ennemis, ils reprennent la route de la ville sainte. A l'heure où je vous écris, les registres du couvent grec offrent un total de dix-huit cent cinquante pélerins ; on a su hier qu'une nouvelle troupe est débarquée à Jaffa ; quelques papas sont allés à sa rencontre, et dans quatre jours elle

[1] L'affranchissement des catholiques arméniens, cette grande œuvre d'humanité, a fait un honneur infini à l'ambassade française de Constantinople. M. Alix Desgranges, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois, a pris une part active et distinguée à ces importantes négociations.

arrivera à Jérusalem ; le patriarche grec m'a dit qu'il croyait pouvoir compter cette année sur deux mille cinq cents pélerins.

Beaucoup de grecs se plaignent de la manière dont ils sont imposés par leur monastère ; l'exemple du couvent latin qui ne demande rien à ces catholiques, contribue sans doute à leur ouvrir les yeux. Avant-hier, je me trouvais chez un barbier du quartier grec, et je fumais la pipe avec des pélerins de Satalie. « Il en coûte très-cher pour venir » prier le Christ et la panagia à Jérusalem, » me disait un jeune » pélerin. — Que ne restez-vous dans votre pays, lui disais-je ; les » prières de Satalie montent au ciel aussi bien que les prières de Jé- » rusalem ; il y a beaucoup de portes dans le monde qui ne s'ouvrent » qu'avec de l'or ; mais l'or ne saurait nous ouvrir les portes du pa- » radis ; c'est la vertu qui est la clef du ciel. »

Πολλᾶ χαλᾶ, πολλᾶ χαλᾶ (fort bien, fort bien), s'écriait le jeune Sataliote ; et mes paroles le faisaient rêver. — « Pauvres grecs ! ajoutai-je, » après avoir échappé aux pirates de l'Archipel et aux Arabes de la » Palestine, vous arrivez à Jérusalem pour tomber entre les mains » de pieux larrons qui s'enrichissent de vos dépouilles. » A ces derniers mots, le jeune homme n'a pu s'empêcher de rire, et, quand nous nous sommes quittés, il me disait à l'oreille que la religion de Rome était assurément la meilleure, puisque le couvent latin n'exigeait pas un seul para.

Je ne vous parle point des pélerins catholiques, qui sont tout au plus au nombre de soixante ; je vous ai déjà dit qu'ils sont logés et nourris sans bourse délier dans le monastère franc. On ne rencontre que quelques pélerins coptes et abyssins. Toutes ces nations, séparées entre elles par des dogmes différens, n'ont qu'une même pensée quand il s'agit de mépriser ou de haïr les pélerins juifs ; l'aversion naturelle des chrétiens orientaux pour les juifs, doit se réveiller plus ardente dans la cité où tout rappelle le crime de la race israélite. J'ai remarqué que ce sont les grecs qui manifestent le plus de répugnance pour les enfans de Jacob. Il y a quelques jours que je me promenais sur les hauteurs de Saint-Georges qui font face à la porte de Bethléem ; ces collines étaient couvertes de pélerins, hommes, femmes, enfans, jeunes filles, venus là pour recueillir les doux rayons du soleil de mars ; les femmes et les jeunes filles formaient des groupes à part et conversaient joyeusement entre elles ; les hommes, étendus et nonchalamment penchés en face l'un de l'autre, causaient entre

eux, jouant avec le rosaire, hochet perpétuel des peuples d'Orient; les enfans, distribués en petites bandes, se livraient aux amusemens de leur âge, ou mangeaient des gâteaux de miel achetés aux bazars. J'avais passé plus d'une heure à observer ces différens groupes de pélerins, et je me disposais à porter ailleurs mes pas, lorsque je fus accosté par un jeune israélite de seize ou dix-huit ans, qui me demanda en langue italienne des nouvelles de Smyrne et de Constantinople; tout à coup un petit garçon grec, âgé tout au plus de dix ans, s'approche de moi et me demande pourquoi, étant chrétien, je souffre à mes côtés un juif ennemi de Jésus-Christ; « Cet homme-là » ne m'a rien fait, répondis-je à l'enfant; pourquoi le repousserais-je » loin de moi? » Je lui disais tout cela en mauvais grec, et j'aurais bien voulu poursuivre cette curieuse conversation; mais je n'eus que le temps de savoir qu'il était de Mitylène et qu'il avait fait le pélerinage avec sa mère; déjà le petit Lesbien, adressant la parole à mon israélite, le menaçait de sa colère s'il ne se hâtait de disparaître du milieu des chrétiens; le jeune hébreu ayant voulu imposer silence à l'enfant, tout une bande de petits garçons se mit à pousser des cris, et des pierres furent même lancées contre le pauvre israélite, qui n'eut que le temps de se sauver à toutes jambes du côté de la porte de Bethléem.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CIV.

Des pélerinages à Jérusalem.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Je trouve ici des pélerins de tous les pays que nous avons visités, de la Morée, de l'Anatolie, de Constantinople et de l'Archipel ; mes causeries avec eux me ramènent encore à ces régions qui nous sont connues, et je fais ainsi le voyage une seconde fois. Je recherche surtout la société des pélerins qui appartiennent aux contrées que nous n'avons point parcourues; j'interroge avec une avide curiosité ceux d'Édesse et des bords de l'Euphrate, ceux de Satalie et de l'Asie mineure ; j'ai recueilli sur ces différens pays des documens que j'aurai plus tard occasion de vous faire connaître. Presque tous les matins, je vais me promener dans les marchés pour y voir la multitude cherchant les provisions de la journée ; la physionomie et les mœurs de toutes les contrées d'Orient s'offrent à moi dans un tableau qui se renouvelle sans cesse. Quand ma curiosité n'a plus rien à rechercher au milieu de tant de mœurs diverses, je m'abandonne aux impressions que fait naître l'aspect de dix nations différentes, accourues des pays les plus lointains pour venir prier sur un même tombeau. Il y a là matière à bien des méditations, à bien des réflexions philosophiques; moi, qui, dans les choses de l'humanité, m'attache surtout à ce qui parle au cœur ou à l'imagination, j'aime de préférence ce qu'on peut appeler la poésie des pélerinages. J'éprouve une secrète joie à voir la cité sainte ainsi entourée d'une portion de ses enfans. Les voies de Sion ne pleurent plus, car voilà les nations qui reviennent à ses solennités; le désert est un moment repeuplé ; la triste Jérusalem

secoue le pâle linceul et prend un air de fête, car elle a retrouvé un souvenir de ses anciens jours.

A la vue de ces milliers de pélerins, il est une pensée qui m'occupe et qui m'attriste quelquefois ; voilà, me dis-je, des peuples qui croient encore, des peuples pour qui Dieu n'a pas cessé d'exister, et qui se sont fait un destin au-dessus des choses de la terre ; ceux-là au moins ne s'avancent point au hasard et dans des routes inconnues toutes pleines de ténèbres ; la foi marche avec eux. Quant à nous, enfans d'Europe, hommes de doute et de blasphême, où allons-nous, quel est notre avenir ? Nous avons traité Dieu comme nous traitons nos rois, nous l'avons précipité de son trône ; nous avons tout nié ou tout détruit. La société européenne est un troupeau qui a tué son pasteur, et qui chemine à l'aventure aux bords des abymes. Nos cœurs sont vides, notre esprit se consume dans le vague et l'obscurité, et ce n'est plus parmi nous que la vérité fait sa demeure. Livrés au démon du doute, nous allons jusqu'à nous prendre nous-mêmes pour de vains fantômes, pour un peuple d'ombres, étranger désormais à tout ce qui est réalité. L'ange de l'Europe cache sa tête sous ses ailes et pleure. O terre d'Orient ! n'as-tu plus de dieux à nous donner, plus d'images que nous placions sur nos autels ; car la foi c'est la vie des nations, et notre vieille société sans croyances se débat dans les angoisses d'une violente agonie. Oh ! que j'aime bien mieux l'Occident à l'époque où la religion prenait ses peuples par la main et les conduisait autour de ce divin tombeau ! Il y avait alors dans nos pays une vie puissante, de grandes vertus, de l'enthousiasme, de l'épopée ; mais, dites-moi, quoi de plus pâle, de plus stérile et de moins vivace que l'âge présent ? Quel nouvel Ézéchiel viendra souffler sur cette autre vallée qui n'est plus couverte que d'ossemens, et en fera sortir des hommes ? Ainsi je vois l'Europe du milieu des solitudes de Jérusalem ; d'un côté l'éloignement, de l'autre les couleurs du pays que j'habite rembrunissent peut-être mes pensées ; mais que vous preniez le temps présent pour un temps de renouvellement ou de ruine, quel lugubre spectacle que celui que présentent aujourd'hui nos royaumes d'Occident !

Beaucoup de relations vous parlent de ce fameux feu sacré que le patriarche grec fait descendre du ciel, le samedi saint, à l'aide d'une pierre à feu ou d'un briquet phosphorique. Comme c'est là surtout le grand évènement qui attire à Jérusalem ces troupes de pélerins, il

convient que je vous en dise un mot. Je ne veux point m'arrêter aux danses, aux rondes, aux clameurs scandaleuses qui précèdent l'arrivée du feu dans l'église du saint sépulcre ; je passe sous silence cette universelle ivresse, cet incroyable délire qui s'empare de toutes les têtes quand le feu sacré vient à briller autour du divin tombeau ; je m'en tiendrai à quelques détails moins connus des voyageurs. Le patriarche grec, après avoir allumé son flambeau dans le saint sépulcre, communique d'abord le feu au patriarche arménien, aux évêques coptes, abyssins et syriens, placés dans la petite chapelle de l'Ange, qui reste fermée pendant tout le temps que le patriarche grec prépare son feu sacré. Cette chapelle a deux larges ouvertures par où les assistans reçoivent le feu ; l'une est uniquement réservée au patriarche grec, l'autre est commune aux prélats des autres nations. Le grec qui allume le premier son flambeau au flambeau du patriarche, est ordinairement un personnage de distinction. Depuis plusieurs années, cet honneur est devenu le partage d'une famille grecque de Jérusalem. Les autres évêques vendent cette insigne faveur à de riches pélerins, pour le prix de mille ou quinze cents piastres ; toutes les choses saintes ont ici une excessive valeur. Les abyssins, aujourd'hui si pauvres, étaient autrefois les seuls qui eussent le droit d'entrer dans le saint tombeau le samedi saint, et de faire descendre le feu sacré.

Je tenais beaucoup à causer avec le patriarche grec sur le miracle du samedi saint ; j'ai eu là-dessus avec lui un entretien fort long, et voici le résumé de ses réponses : « Aucun prêtre grec ne croit au miracle, » aucun prêtre ne le prêche au peuple ; le peuple ne met aucun » doute que le feu ne descende du ciel, pourquoi chercherions-nous à » lui prouver le contraire? Nous appelons le feu du samedi saint, » *feu sacré,* parce que tout ce qui sort du saint tombeau et tout ce » qui s'y trouve est vraiment sacré. » Telles sont les paroles du patriarche grec ; je me suis donné le plaisir de les répéter au supérieur du couvent latin, et le bon père s'est livré à des transports de colère ; il soutient que tous les prêtres grecs se mettent en frais d'éloquence pour exalter le miracle du feu sacré. C'est ici que la triste humanité se montre avec toutes ses misères.

Nos vieilles chroniques des guerres saintes ont beaucoup parlé du feu sacré ; il n'y a pas un seul chroniqueur des premières croisades qui n'ait affirmé qu'au jour du samedi saint les lampes du saint sépulcre

avaient coutume de s'allumer d'elles-mêmes. Urbain II, comme il est dit dans votre Histoire, rappela le miracle du feu sacré au fameux concile de Clermont. Foulcher de Chartres raconte dans les plus petits détails, et avec sa naïveté accoutumée, le miracle comme l'ayant vu de ses propres yeux ; que de prières, que de *kyrie eleïson*, en attendant la divine lumière! que de larmes répandues quand la flamme tardait trop à se montrer ! J'ai relu le récit de Foulcher de Chartres dans votre Bibliothèque des Croissades, tome deuxième, page 93. L'historien Gauthier Vinisauf raconte que Saladin, maître de la ville sainte, se rendit au saint sépulcre, la veille de Pâques, pour y être témoin de la descente du feu sacré. « A l'arrivée du sultan, » dit le chroniqueur, le feu descendit du ciel, et tous les assistans » furent vivement émus; les chrétiens témoignèrent leur joie en » chantant la grandeur de Dieu ; les Sarrasins, au contraire, pré- » tendaient que la flamme était produite par des moyens trompeurs. » Saladin, voulant constater lui-même le fait, fit éteindre la lampe » que la flamme sainte avait allumée ; mais la lampe se ralluma » aussitôt ; le sultan la fit éteindre une seconde et une troisième fois, » et chaque fois la lampe se ralluma comme d'elle-même. Saladin, » confondu, s'écria alors dans un transport prophétique : « Oui, » bientôt je mourrai ou je perdrai Jérusalem ; » cette prédiction s'ac- » complit, et Saladin mourut le carême suivant. » J'ai cité en entier ce récit de Gauthier Vinisauf, parce que j'y trouve quelque chose d'épique et de romanesque, comme tout ce qui touche à Saladin. Le grand nom du fils d'Eyoub arrive à propos pour relever dans l'histoire une cérémonie chrétienne qui n'est plus aujourd'hui qu'une œuvre de cupidité.

En finissant ce chapitre, je vous raconterai une anecdote qui ressemble assez au trait que je viens de citer, quoiqu'elle n'en ait pas tout le grandiose. Il y a dix ou quinze ans que le pacha de Damas, se trouvant à Jérusalem à l'époque de la semaine sainte des grecs, fut curieux de voir lui-même le miracle du feu sacré. Le samedi saint, le visir voulut donc s'enfermer avec le patriarche grec dans le saint tombeau. Celui-ci, qui n'avait pu échapper à la terrible épreuve, tremblait de tous ses membres, et le pacha put facilement s'apercevoir de son embarras. Cependant les chants du *kyrie eleïson* retentissaient dans l'église; le peuple demandait à grands cris le miracle du feu sacré. Après une heure d'anxiété mortelle, le patriarche, qui

cherchait vainement à tromper l'œil du pacha et ne pouvait différer plus long-temps le miracle, tombe aux pieds du visir, et lui déclare humblement qu'il est obligé de battre le briquet pour faire descendre la flamme sainte ; l'indignation du pacha fut grande d'abord, mais bientôt la colère fit place au rire. « Excellence, lui dit le prélat grec, » si nous n'avions pas le feu sacré, nous n'aurions point de pélerins, » et ce sont des pélerins qui nous font vivre et nous aident à payer » les impôts qui vous sont dus. » Le pacha, pour ne point compromettre ses intérêts, promit au patriarche de lui garder le secret sur la pieuse fraude, et se contenta de lui faire payer le même jour une amende de douze mille piastres.

P.....

LETTRE CV.

La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Vous n'avez pu jeter que des regards rapides sur les lieux intéressans dont il sera question dans cette lettre ; comme ces lieux méritent toute notre étude, et que j'ai eu le bonheur d'y revenir plusieurs fois, vous aimerez peut-être à en entendre parler encore. Les voyageurs qui ont décrit le pays de Jérusalem indiquent à peine le monument connu sous le nom de Tombeau de la Vierge, situé à l'extrémité septentrionale de la vallée de Josaphat ; ce monument est pourtant une des choses les plus étonnantes qu'on puisse rencontrer. Cinquante larges degrés, que les pas ont usés depuis tant de siècles, conduisent à cette vaste et sombre demeure, creusée dans le sein du rocher. On y voit les tombeaux d'Anne, de Joachim et de Joseph, et celui de la mère du Christ, taillés dans le roc ; chacun de ces sépulcres est transformé en autel, et celui de Marie reçoit les adorations de toutes les nations chrétiennes de l'Orient. On peut appliquer au tombeau de Marie le mot sublime qui a été dit au sujet du tombeau de son fils : celui-là aussi n'aura rien à rendre au jour du dernier jugement, car les traditions chrétiennes nous apprennent que la Vierge ne resta pas long-temps la proie du sépulcre, mais que, sortie vivante des bras de la mort, elle fut miraculeusement emportée dans les célestes demeures.

Au temps du royaume latin de Jérusalem, l'église souterraine du Tombeau de la Vierge était desservie par quinze chanoines, dont l'institution fut l'ouvrage de Godefroy ; les chroniques nous apprennent

que le duc de Lorraine avait richement doté ces chanoines, pour que le service en reçût plus d'éclat et de solennité. Ce temple a recueilli les dépouilles d'une reine de Jérusalem, Mélisende, femme de Baudoin III et mère de Baudoin IV; elle avait conduit pendant plus de trente ans, à titre de reine ou de régente, les affaires du royaume de Jérusalem, et Guillaume de Tyr, qui vante beaucoup sa prudence et sa sagesse, nous dit qu'elle méritait d'être portée au ciel au milieu des chœurs des anges. J'ai vu le sépulcre de Mélisende, à droite en descendant les degrés du temple souterrain; on n'y trouve plus les portes de fer dont il était entouré, ni l'autel où chaque jour se célébrait le saint sacrifice pour le repos de son ame et pour tous les fidèles trépassés. Le tombeau de la Vierge est un des sanctuaires que les grecs ont enlevés à nos religieux latins.

Avant de recevoir pour un jour les dépouilles sacrées de la mère du Christ, avant de garder les cendres de Joachim, d'Anne, de Joseph, et plus tard de la reine Mélisende, quelle était la destination de cette grande crypte! A quel siècle, à quelle nation appartient une telle œuvre? Nouveau mystère pour nous. A-t-on adoré là quelque dieu dont le nom et le culte se soient perdus dans l'histoire? A-t-on creusé cette caverne pour y déposer les derniers restes d'une génération de rois? Était-ce un temple? était-ce un tombeau? Je croirais volontiers que l'édifice souterrain fut d'abord un palais élevé à la mort, cette grande souveraine qui abat toutes les dominations, et qui seule reste debout au milieu de la ruine universelle. De tous les monumens de l'Orient, les monumens funèbres sont ceux qui, par leur genre de construction, doivent subsister le plus long-temps; entraîné par un instinct d'immortalité, l'homme a voulu se survivre à lui-même dans son sépulcre; les pyramides d'Égypte, les grands tombeaux de la Nubie, de Pétra et de Jérusalem, égaleront en durée les montagnes et les collines.

Le jardin des Oliviers, comme vous avez vu, n'est pas loin du sanctuaire de la Vierge. Les huit oliviers qui se voient encore dans cet enclos sacré, sont restés jusqu'à ce jour au pouvoir des latins. Autrefois l'huile provenant des olives de ce jardin, était envoyée à des rois chrétiens, à des bienfaiteurs de la terre sainte; une partie de cette huile servait aussi à entretenir une lampe sur le saint tombeau; aujourd'hui, les cénobites franciscains se partagent entre eux les olives, et emploient les noyaux à faire des chapelets; ces sortes

de chapelets sont d'un très-grand prix; le père Placide m'a fait la faveur de m'en remettre quatre, et je les emporterai comme une des plus précieuses reliques de Jérusalem. Je pense avec vous, et avec la tradition, que les huit oliviers ont pu être témoins des souffrances du Sauveur, car l'olivier est l'arbre immortel de l'Orient. J'aime à voir l'arbre le plus triste choisi pour étendre ses rameaux sur les douleurs d'un Dieu; à l'heure de l'agonie du Fils de l'homme, qui sait si du pâle feuillage de l'olivier n'ont point découlé quelques larmes? De tous les lieux saints que j'ai visités, le jardin des Oliviers est ce qui m'a le plus ému; car il s'est trouvé à l'abri des embellissemens et des constructions modernes, et tout est resté comme au jour où le Sauveur fit entendre ces paroles : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ce sol, ces pierres, ces arbres antiques, ont entendu les soupirs du Christ, ont vu ses mystérieuses tristesses, et quelquefois je me surprends leur demandant s'ils n'ont point retenu des paroles ou gardé des secrets qui pussent nous aider à comprendre l'ame d'un Dieu livrée aux angoisses.

Les tombeaux du roi Josaphat, dont le nom a été donné à la vallée, d'Absalon, fils de David, du prophète Zacharie, qui fut immolé par les juifs entre le temple et l'autel, n'ont plus besoin de descriptions. Vous savez que ces monumens sont d'ordre ionique. Rien ne m'a paru étrange comme de voir l'ordre ionique dans la vallée de Josaphat; il me semblait que le génie des arts et les images de la Grèce n'avaient jamais dû passer par cette vallée de mort et d'épouvante; il faut dire aussi que l'inspiration grecque n'est venue ici que pour y laisser trois tombeaux. « Je n'ai point de fils, avait dit un jour Absalon, je veux » m'élever un monument funèbre qui fasse vivre ma mémoire. » Et le prince fit construire le monument qui porte encore son nom; mais Absalon rebelle n'eut pour demeure dernière qu'une fosse recouverte d'un monceau de pierres, dans une forêt d'au-delà du Jourdain; l'usurpateur passager du trône paternel, pour première punition de son crime, ne put jouir de son sépulcre.

Il n'est aucun voyageur qui, à la vue du cimetière des juifs dans la vallée de Josaphat, n'ait songé un moment à l'étonnante destinée des enfans d'Abraham et de Jacob. Après la mort de Jésus-Christ, lorsqu'un vent de malédiction dispersa le peuple hébreu sur toute la surface de la terre, la première douleur de ces proscrits fut sans doute de ne plus pouvoir mêler leurs os aux os de leurs pères. Chez les

Hébreux, la coutume la plus sainte, la consolation la plus douce était d'être enseveli dans le sépulcre des ancêtres. Aussi ceux-là furent toujours réputés heureux, qui purent trouver un peu de place pour leurs cendres dans le pays de Jérusalem. Les juifs de toutes les nations de l'univers sont ramenés sans cesse par leurs vœux et leurs pensées vers la montagne de Sion. Chaque année il arrive ici une foule de vieillards israélites. Leur passage dans le monde, avant qu'ils ne touchent le sol sacré de Jérusalem, est pour eux ce qu'avaient été pour leurs pères ces longs voyages dans le désert, avant d'arriver à la terre de promission ; mais les israélites voyageurs marchaient ayant à leur tête un pontife, un législateur et un Dieu, et maintenant, les débris du royaume de Juda passent sur la terre comme des tribus errantes, condamnés au travail et aux humiliations, sans roi, sans autels, sans prophètes et presque sans Dieu, car Israël a tué ses pontifes et ses prophètes et suspendu au bois infâme celui qui avait été envoyé comme un Dieu sauveur. Pour ce peuple hébreu, qui n'a plus de patrie au monde, qui n'obtient qu'à prix d'or la liberté de vivre et de mourir dans la capitale de ses anciens rois, la vallée de Josaphat est devenue comme une dernière patrie ; c'est là qu'après les longues courses et les tribulations de l'exil, le juif vagabond trouve son repos sous la pierre et dans l'étroit espace de terre qu'il s'est acheté.

Quand je traverse le Cédron, dont le lit, semblable à un ravin, coupe le fond de la vallée, j'éprouve un regret, c'est de ne point le voir roulant les eaux que lui donnent quelquefois les pluies du printemps ; nous touchons à la fin de février, et le lit du torrent est aussi desséché qu'un chemin de Jérusalem. Cédron veut dire, en hébreu, *tristesse, noire pensée ;* le torrent *de la tristesse* doit gémir en coulant ; l'israélite, l'Arabe chrétien ou musulman, qui entend le bruit de ses eaux au milieu du silence de la vallée de Josaphat, croit entendre des plaintes, des soupirs de douleur s'échappant du fond des sépulcres.

La fontaine et la piscine de Siloé, au pied du mont Sion, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient à l'époque du siége de Jérusalem par les croisés. La source de Siloé ne coule que tous les trois jours ; j'ai vu des Arabes du village de *Siloa* recueillir précieusement le léger filet d'eau qui sort de dessous le rocher. La piscine est à peu près de l'étendue que lui assigne Pocoke ; vingt pieds de largeur, cinquante-

cinq de longueur, dix de profondeur, à compter depuis l'escalier par lequel on y descend. Pendant le siége de la ville sainte, nos pélerins francs, brûlés par un soleil d'été, n'avaient que la fontaine de Siloé pour apaiser leur soif ; chaque troisième jour, la multitude s'élançait dans la piscine, et beaucoup d'hommes et de bestiaux y périssaient. Les plus forts, dit le chroniqueur Raymond d'Agiles, se battaient cruellement pour recueillir l'eau à l'endroit où elle s'échappe du rocher, et les plus faibles se contentaient de l'eau bourbeuse. Une foule de malades se couchaient autour de la fontaine ; ils ne pouvaient élever la voix, tant leur langue était desséchée ; et lorsque des hommes passaient devant eux emportant de l'eau, ces pauvres malades ouvraient la bouche et tendaient des mains suppliantes. Je ne passe jamais à côté de la fontaine de Siloé sans me rappeler ce douloureux spectacle. Je ne vous décris point les jardins de la vallée de Siloé, qui fournissent des herbes et des légumes aux marchés de Jérusalem ; on ne les remarque que parce qu'ils se trouvent au milieu d'une terre sans végétation et sans verdure. Le village arabe de Siloa, au penchant du mont de l'Offense, présente une des plus curieuses physionomies qu'on puisse imaginer ; c'est une population entassée dans des grottes sépulcrales ; on peut attribuer à l'influence de ces lugubres habitations, le caractère morne et sombre des Arabes de Siloa ; ils ne souffrent pas volontiers qu'un étranger passe à côté de leurs demeures. Je ne suis allé qu'une fois dans ce village, et des regards menaçans me poursuivaient de tous côtés, comme si les habitans eussent craint que je ne m'emparasse de leurs tombeaux.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CV.

La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem.

A. M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Quand on veut se consoler de la tristesse de ces vallées, on s'en va sur la montagne des Oliviers. Que d'imposantes scènes du haut de ce mont! Le grand livre des écritures inspirées semble se déployer au loin sous vos yeux avec toutes ses pompeuses merveilles. Assis au sommet de la montagne, les regards attachés sur Jérusalem, j'ai quelquefois songé au spectacle magnifique que devait présenter la cité sainte, vue du mont des Oliviers, dans les beaux jours du royaume d'Israël. Aidé de mes souvenirs bibliques et d'un peu d'imagination, j'aimais à me représenter la sainte métropole dans toute sa vaste étendue occupée par six cent mille habitans, ses fortes tours et ses hautes murailles, ses palais superbes bâtis avec l'or d'Ophir et les cèdres du Liban; surtout ce temple de Salomon, qui devait être à lui seul un si beau spectacle. Oh! que j'ai bien compris les larmes que versa le Christ, lorsque, du haut de la montagne des Oliviers, il annonçait la ruine de la cité et du temple qu'il voyait devant lui!

De tout temps, le mont des Oliviers a frappé l'imagination des chrétiens; dans les premiers âges de l'Église, on découvrait sur la montagne des feux miraculeux, et les pélerins du neuvième et du dixième siècle croyaient y voir se renouveler la scène glorieuse de l'ascension du Sauveur. Quelques-uns, arrivés sur la montagne des Oliviers, se prosternaient à terre, les bras en croix et versant des larmes, et demandaient à Dieu la grace d'être délivrés de la prison du corps dans le lieu même d'où Jésus s'était élancé vers le ciel. Le chroniqueur

Glaber nous parle d'un pélerin d'Autun, nommé Lethbald, que Dieu appela dans le séjour des élus, le jour même qu'il avait fait sa prière sur la montagne de l'Ascension. La procession des guerriers de la croix, avant le dernier assaut de Jérusalem, s'arrêta sur le mont des Oliviers; le seul aspect de la ville, du haut du mont sacré, dut enflammer l'enthousiasme héroïque des compagnons de Godefroy, bien plus que les discours des clercs et des évêques. Le mont des Oliviers est resté à Jérusalem comme une dernière gloire, comme un diadême radieux qui couronne encore la fille de Sion; la critique et le scepticisme, qui, en passant par la Judée, se sont complu à jeter de la confusion dans les lieux sacrés, déplaçant les uns, niant les autres, ne pourront jamais, je pense, étendre leurs ténèbres sur la montagne des Oliviers; le doute ne viendra point se mettre devant mon soleil, et je garderai sur ce mont mes illusions religieuses et poétiques.

En visitant la vallée de Géhennon, à une demi-heure au sud de la vallée de Josaphat, j'ai vu l'ancien cimetière des Hébreux, qui, avant le docteur Clarke, avait échappé à tous les voyageurs; ce sont des chambres sépulcrales creusées dans les flancs d'une colline, et qui ne sortent point de la classe ordinaire des anciens sépulcres d'Israël. Sur plusieurs de ces tombeaux sont gravées ces paroles : Τῆς αγιῆς Σιὼν (*de la sainte Sion*). Ces inscriptions répétées ont donné à penser au docteur Clarke que la colline qui domine les sépulcres était le véritable mont Sion, ce qui bouleverserait singulièrement toutes les notions reçues. L'opinion du savant anglais me semble peu fondée, et cela par deux raisons : 1° les mots Τῆς αγιῆς Σιὼν, qui sont le grand argument du docteur Clarke, n'ont rien qui puisse prouver que là était la montagne de Sion; les mots *sainte Sion*, inscrits comme épitaphe sur des tombeaux, signifient plutôt, ce me semble, que ceux qui reposent dans ces demeures sont les enfans de Sion, c'est-à-dire de Jérusalem, car, dans la Bible, Sion se prend pour la ville sainte; 2° on peut dire hardiment, d'après le témoignage de tous les auteurs, que, dans aucune époque, Jérusalem ne s'est jamais étendue aussi loin du côté du midi. Je me dispenserai, d'après cela, de répondre aux raisonnemens d'ailleurs assez ingénieux du docteur Clarke, lorsqu'il cherche à placer le tombeau de Jésus-Christ dans cet ancien cimetière hébreu. Clarke a nié l'emplacement du saint sépulcre, comme il a nié l'emplacement de Troie; ce qu'il dit sur le tombeau du Christ n'est guère plus raisonnable ni mieux appuyé que son système sur la ville de Priam.

Les monumens funèbres de la vallée de Géhennon sont loin d'avoir l'intérêt et la magnificence de ceux qu'on appelle les tombeaux des rois, à une demi-heure au nord de Jérusalem. M. de Châteaubriand a décrit ces palais funéraires avec son talent accoutumé ; les portes, les gonds et les pivots de ces grands sépulcres, avaient été taillés dans le roc ; M. de Châteaubriand n'a point voulu croire à cette dernière merveille de l'art ; il a pensé que les portes tiennent aux tombeaux par des jointures ; je crois qu'on pourrait éclaircir les doutes de l'illustre voyageur en lui citant les tombeaux de l'antique Telmesse, dont les portes, les gonds, les pivots et les verroux, d'après le rapport de tous les voyageurs qui les ont vus, sont taillés dans un même rocher. A l'époque du passage de M. de Châteaubriand, une porte restait encore debout dans les sépulcres des rois ; rien n'est debout aujourd'hui dans ces sombres demeures de la mort. L'étroit passage qui y conduit est semblable à la bouche d'un four, tant les débris se sont accumulés tout autour ! La première fois que j'ai voulu pénétrer dans ces monumens, il m'a fallu recourir à un Arabe, qui a travaillé près d'une heure pour m'en déblayer l'entrée ; un temps viendra où les décombres la cacheront tout entière aux voyageurs.

On a beaucoup discuté pour savoir l'origine de ces tombeaux ; je vous épargnerai là-dessus toute espèce de dissertation ; une des choses qui ont embrouillé la question, c'est l'ignorance où l'on était du lieu où se trouvent les *caves royales*. J'ai rencontré à peu de distance des tombeaux des rois, à l'extrémité d'un verger d'oliviers, dans les flancs d'une grande roche, des chambres sépulcrales qui n'ont jamais été décrites, et que je crois être les caves royales d'Hérode ; il y a là, dans des salles plus ou moins obscures, des rochers taillés, les uns, en forme de cercueils ; les autres, en forme de catafalques. On n'y remarque ni cette grace de ciseau, ni ce caractère de grandeur qui frappe à la vue des tombeaux des rois ; tout est rude et austère dans les monumens dont je parle ; c'est l'image de la mort avec toute sa tristesse et son deuil, sans ornemens, sans fleurs jetées autour d'elle. N'est-ce pas là qu'on pourrait placer les caves royales d'Hérode ? Ce qu'on appelle les tombeaux des rois, serait le sépulcre d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izate.

Tels sont les lieux sur lesquels j'ai voulu ramener aujourd'hui vos souvenirs ; ce sont là mes promenades habituelles, le matin aux tombeaux des rois ou à Gethsémani, le soir sur la montagne des Oliviers

ou à la fontaine de Siloé. Hier j'avais passé plusieurs heures dans la vallée de Josaphat, assis aux bords du Cédron ; je n'y avais pas trouvé un seul homme, pas un passereau, rien de vivant, et de tous côtés des sépulcres et des ruines ; le soleil allait se coucher à l'horizon ; ses dernières clartés doraient le sommet du mont des Oliviers. J'ai imaginé alors que ce soleil était le dernier qui aurait éclairé les hommes, et que le jour qui allait s'effacer était notre dernier jour ; certes il est bien permis de rêver la fin du monde, quand on songe à ces révolutions universelles qui semblent précipiter le genre humain à une ruine commune.

Le monde va finir, me suis-je dit, et soudain, dans le délire d'une imagination ébranlée, j'ai cru entendre la terre gémir et craquer comme un vieux bois qu'on brise ; les montagnes se fondaient comme la cire devant la flamme, les cieux se déchiraient, les astres s'éteignaient sous le souffle d'une colère invisible, et une nuit affreuse s'étendait dans l'immensité. Un long bruit sourd montait dans l'espace vide, c'étaient les derniers cris des nations expirantes, le dernier murmure des vastes mers que le feu avait desséchées. En un instant j'avais vu la terre chanceler comme un homme dans l'ivresse, puis enlevée ainsi qu'une tente dressée pour une nuit, et enfin broyée et anéantie ; adieu la lyre, adieu les armes, adieu les sceptres ; tout ce qui servait à l'homme dans ses plaisirs ou dans sa gloire, dans ses joies ou dans son ambition, a cessé d'être ; l'homme lui-même, au milieu de ce globe qui lui appartenait, a péri comme un grand roi frappé sur son trône.

Ce que je voyais était le cahos, ce qu'étaient les espaces avant la naissance de l'univers. Un épouvantable silence avait succédé à la ruine de tout ce qui fut. Bientôt j'ai entendu comme un léger bruit de foule ; à la lueur d'un livide éclair, j'ai vu un peuple de fantômes, une pâle légion d'ombres qui s'avançait murmurant et tremblante comme les feuilles des forêts durant les brises de la nuit : c'étaient les hommes de toutes les régions et de tous les siècles, les hommes tels que le sépulcre venait de les rendre, tels que la trompette d'en haut les avait réveillés. Quelques momens après, l'innombrable légion, encore tachée des cendres qu'elle venait de secouer, a été divisée en deux parts, comme un troupeau sous la main du pasteur ; l'une s'est changée en lumière, et chacun de ses fantômes est devenu comme un astre au front radieux ; l'autre, enveloppée d'épaisses ténèbres,

est devenue hideuse; la première s'est échappée vers des cieux nouveaux créés d'un souffle, semblable à l'aurore remontant au ciel; la seconde, avec ses formes affreuses, avec ses misères telles qu'aucune langue humaine ne saurait les raconter, a disparu en hurlant au fond d'un abyme créé pour elle. Et une grande nuée s'est entr'ouverte, et j'ai reconnu un éclatant soleil qui était Dieu. Puis je me suis réveillé comme après un songe horrible; j'ai retrouvé la terre que j'avais crue détruite, j'ai revu le firmament que j'avais cru éteint, et mes regards joyeux ont salué Jérusalem.

P.....

LETTRE CVI.

Voyage à Jéricho.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

J'ai visité ces jours-ci le pays de Jéricho, la mer Morte et le Jourdain ; le drogman du couvent de Saint-Sauveur avait obtenu du mutselin de Jérusalem un teskéré qui me recommandait au cheik de Jéricho. J'ai emmené avec moi en qualité d'interprète un jeune arabe catholique nommé *Antoni*, attaché au monastère latin. Le matin de notre départ, comme l'escorte que j'avais demandée au mutselin tardait à arriver, je suis allé au sérail prendre moi-même les cavaliers arabes ; pendant que j'attendais dans la cour du palais, j'ai entendu une voix qui me disait : *Signor Francese, compatisce, sono il christiano khe e andanto com voi nel deserto di sancto Joanne* (Seigneur Français, ayez pitié de moi, je suis le chrétien qui vous a accompagné dans le désert de Saint-Jean) ; je m'approche de l'endroit d'où partaient ces paroles suppliantes, et je découvre une espèce d'étable obscure dans laquelle étaient enchaînés plusieurs Arabes gardés par un vieux soldat ; cette grotte ténébreuse est la prison du gouverneur ; le geolier m'a permis d'approcher, et j'ai reconnu, parmi les captifs, le pauvre catholique qui m'a servi de guide dans le désert de Saint-Jean. « Qu'a-» vez-vous fait pour être là? lui ai-je dit. — J'ai été arrêté hier, » m'a-t-il répondu, dans les bazars de Jérusalem, parce que le village » de Sain-Jean que j'habite n'a point encore payé le karatch ; j'ai » eu beau dire aux gardes que je suis catholique et que le couvent » latin paie pour moi, les gardes n'ont rien voulu entendre, et n'ont » pas voulu prendre la peine de s'informer si je suis catholique ou

» musulman. » J'ai demandé à parler au mutselin pour solliciter la délivrance du prisonnier : le geolier m'a dit que le mutselin était dans son harem, et qu'il n'était pas convenable de le déranger pour si peu de chose ; j'ai remis entre les mains du pauvre catholique plus de piastres qu'il n'en faut pour payer son karatch, et je suis monté à cheval avec mon escorte.

Descendus à Gethsémani, nous nous sommes vus entourés par une troupe de pélerins grecs et russes. On avait dit la veille qu'un voyageur français devait aller au Jourdain, et plus de cent cinquante pélerins étaient venus m'attendre dans la vallée de Josaphat, pour faire le voyage au fleuve sacré ; ils croyaient que la présence d'un Franc suffisait pour les mettre à l'abri de tout péril. Autrefois les pélerins chrétiens avaient coutume de se rendre tous ensemble aux rives du Jourdain pendant la semaine sainte, sous l'escorte du gouverneur de Jérusalem ; celui-ci se chargeait, moyennant une somme, de procurer des chevaux à chaque pélerin, et les monastères chrétiens fournissaient les tentes et les vivres ; le voyage rapportait tous les ans huit ou neuf mille sequins au gouverneur ; depuis quarante ou cinquante ans, cette coutume a cessé, et je m'étonne que les mutselins de Jérusalem n'aient point cherché à la rétablir, car c'était là une grande source de richesses pour eux. Maintenant ce n'est plus que par occasion que les pélerins visitent quelquefois les bords du fleuve où le Christ fut baptisé ; ceux qui m'ont suivi étaient à pied, et avaient eu soin de laisser à Jérusalem tout ce qui pouvait tenter la cupidité des bédouins.

Je ne vous dis rien de Béthanie, dont je vous ai assez parlé dans une de mes précédentes lettres, et que nous avons vu sur notre chemin au-delà de la montagne des Oliviers ; trois quarts d'heure après, on s'arrête pour boire à la fontaine des Apôtres, et puis vous ne trouvez plus ni source, ni cabane, ni village jusqu'à Jéricho. Le seul homme que nous ayons rencontré est un pâtre de Béthanie, portant un fusil au lieu d'une houlette ; il m'a offert de me vendre une perdrix rouge qu'il venait de tuer ; « Combien voulez-vous de votre perdrix ? — Dix balles de plomb. » Voilà de ces réponses, de ces mots, qui caractérisent à eux seuls la physionomie d'un pays. Pour aller de Jérusalem à Jéricho, il faut marcher sept heures à travers les pierres et les rochers, montant et descendant sans cesse au milieu de collines incultes et grisâtres ; à partir de Béthanie, la verdure cesse et le désert

commence ; ce sont des vallons arides, des gorges profondes qui forment comme des abymes ; c'est surtout en approchant de Jéricho que le voyageur remarque partout les traces du feu et de la destruction ; le regard s'arrête quelquefois avec horreur sur ces grandes roches aux flancs noirs, qui sont là comme des géans foudroyés. On m'a montré un khan appelé le khan du Samaritain, et près de là la place où fut *Adomin* (lieu de sang), dont le nom seul épouvante encore le pauvre pélerin ; que de meurtres ont été commis dans ces défilés solitaires ! combien de fois ont été teintes de sang les pierres de ces étroits sentiers ! On m'a fait remarquer aussi des monceaux de pierres qui marquent la place où sont ensevelis des cadavres inconnus trouvés dans ces vallons. A une heure au-delà du khan du Samaritain, j'ai reconnu sur une hauteur les restes d'un château franc du moyen âge ; ce château servait sans doute à protéger les pélerins qui allaient au Jourdain pour y renouveler leur baptême.

Près de traverser les derniers vallons qui débouchent dans la vallée du Jourdain, nous avons rencontré huit cavaliers arabes de la garnison de Jéricho ; ils ont jugé à propos de se joindre à notre escorte, et revenant sur leurs pas, ils ont fait route avec nous. La manière dont les cavaliers arabes s'abordent entre eux quand ils se rencontrent en chemin, m'a paru assez curieuse. A vingt pas de distance, ils lâchent la bride à leurs chevaux et se précipitent au-devant les uns des autres en tenant la crosse de leur fusil appuyée sur la poitrine.

Nous étions partis à huit heures de Gethsémani ; nous sommes arrivés à Jéricho à trois heures après midi, accablés par les ardeurs du soleil ; le cheik de Jéricho, vieil Arabe à douce figure, m'a fait asseoir à côté de lui sous une grande cabane, au bord d'un bassin rempli d'eau, et le café m'a été servi trois fois en moins d'une demi-heure, ce que je pouvais prendre pour une marque de considération. Le vieux cheik a lu à haute voix mon teskéré devant la garnison rassemblée, et m'a félicité sur la manière honorable dont le mutselin de Jérusalem parlait de moi. Nous étions en face d'un grand édifice carré, qu'on appelle le château de Jéricho ; les pélerins qui nous avaient suivis se sont répandus pêle-mêle autour de cet édifice. Bientôt sont arrivés quatre voyageurs anglais ; ils étaient partis le matin du monastère de Saint-Saba, situé à plus de trois lieues au sud de Jérusalem. La place qui leur a été assignée par le cheik ne leur a point convenu ; ces messieurs, oubliant qu'ils étaient dans le désert,

s'indignaient de tout ce qu'avait de trop simple et de trop grossier l'hospitalité de Jéricho ; il leur a plu d'entrer en querelle avec les soldats de la garnison, et je crois bien que, sans la prudente sagesse du vieux cheik, les choses auraient pu prendre une tournure fâcheuse.

La ville de Jéricho, dont les murailles tombèrent au bruit des trompettes et aux cris du peuple hébreu, tour-à-tour prise et reprise, détruite et relevée par les conquérans de tous les âges, a toujours jeté son nom à travers les révolutions sans nombre qui ont travaillé ce pays, le plus historique des pays de la terre. Les prophètes Élie et Élisée, dont nous avons vu les grottes sur le Carmel, ont laissé des souvenirs dans la cité de Jéricho ; ce lieu a été consacré aussi par les pas du Christ ; vous n'avez point oublié ce pauvre aveugle, qui, entendant passer le Sauveur, sur le chemin de Jéricho, implora le pouvoir de Jésus, fils de David, et recouvra soudain la vue ; j'aurais voulu trouver le lieu où fut le sycomore sur lequel monta Zachée, pour voir passer le Sauveur, la place où fut la maison dans laquelle ce chef des publicains reçut le Christ. Vous savez mieux que personne ce qu'était Jéricho au temps des croisades ; la cité chrétienne avait un évêché dépendant de Jérusalem, trois monastères, dont l'un était dédié à saint Basile, l'autre à saint Benoît, et le troisième occupé par des carmes. J'ai eu occasion de vous dire que Jéricho et ses dépendances avaient été données au monastère latin de Béthanie. Jéricho, séparée de la métropole par un affreux désert, était exposée plus qu'aucune autre ville aux attaques des ennemis de la croix ; aussi fut-elle une des premières places que perdirent les rois de Jérusalem. Il ne faut point s'attendre à trouver une nouvelle ville de Jéricho ; dans les régions musulmanes, ce qui est détruit est détruit ; un misérable village appelé *Rihha* (odeur), formé de cabanes et de huttes de boue, remplace la cité de Josué et de Vespasien. Rahhab, dans la langue des Hébreux, a la même signification que Rihha dans la langue arabe ; vous savez que Rahhab est le nom de cette fameuse courtisane de Jéricho, qui donna asile aux espions de Josué. Ainsi, la tradition musulmane conserve les souvenirs de l'histoire sacrée d'Israël.

La petite Jéricho arabe est entourée de sycomores, de plantes de baumes, de nopals qui servent comme de clôture aux champs et aux jardins ; quelques espaces de terre sont semés d'orge et de blé ; je n'ai pas vu un seul palmier dans les lieux où s'élevait la cité qu'on appelait cité des Palmes ; en quel temps et par suite de quels évènemens

ces arbres ont-ils disparu? J'eusse bien voulu découvrir aussi de ces roses qui ont donné lieu à tant de merveilleux récits, mais Jéricho a perdu ses roses comme elle a perdu ses palmiers, et tout cela ne se retrouve plus que dans les livres saints et dans les vieilles relations. Le territoire de Jéricho ou de Rihha offre trois espèces d'arbres qui ne se rencontrent point ailleurs ; l'un, assez semblable à notre prunier, s'appelle *zaccoum;* on tire du fruit de cet arbre une huile vulnéraire, très-estimée dans la contrée ; la plupart des rosaires qu'on vend à Jérusalem sont faits avec les noyaux de ce fruit. Les rameaux du zaccoum sont épineux. Une tradition chrétienne veut que ce soit le feuillage du zaccoum qui ait été tressé en couronne sur la tête de l'homme-Dieu. La seconde espèce d'arbre, particulière à Jéricho, se nomme *dom ;* le dom porte un petit fruit rouge, qu'on mange dans le pays ; les femmes de Jérusalem, surtout celles qui sont en état de grossesse, recherchent beaucoup ce fruit ; mon jeune interprète arabe en a rempli les larges poches de sa robe orientale ; les branches du dom sont épineuses comme celles du zaccoum. La troisième espèce d'arbre, appelée *hadag,* présente de très-petites feuilles et un branchage hérissé de pointes aiguës; son fruit, un peu moins gros qu'une noix est de forme ronde et de couleur jaune ; j'en ai cueilli quelques-uns ; l'intérieur est sans noyau et plein de chair mêlée de graines; au temps de sa maturité, le fruit du hadag conserve son éclat, et tout ce qu'il renferme se change en poussière noire : ne serait-ce pas là cette pomme de Sodome, dont on a tant parlé ? Je crois que le hadag est ce même arbre qu'a décrit M. de Châteaubriand, sans le désigner sous son nom arabe, et qu'il suppose être l'arbre de Sodome. Je m'estimerais heureux de me rencontrer ici avec l'opinion du noble voyageur.

Après avoir parcouru les alentours de Rihha, nous sommes montés à cheval pour aller visiter la montagne de la Quarantaine, située à une lieue de là, au nord-ouest ; le vieux cheik de Jéricho a voulu se mêler à mon escorte, composée de huit cavaliers et de deux cheiks des pays environnans, les trois cheiks portaient chacun une lance, surmontée d'un plumet noir, et nous étions tous armés comme pour un combat, car il nous fallait passer sur les terres des bédouins. Nos huit cavaliers, tous jeunes hommes, montés sur des chevaux rapides, allaient et revenaient autour de nous, sillonnant la vallée, se défiant mutuellement à la course ; mes regards s'attachaient sur ces fiers et

nobles coursiers, nés aux rivages arabiques. Je voyais là le cheval que Job nous représente bondissant comme des sauterelles, ne s'effrayant ni du tranchant des épées, ni des flèches qui sifflent, ni du fer des lances et des dards ; il écume, il frémit, et dévore la terre ; lorsqu'on sonne la charge, il dit : *Allons ;* il sent de loin l'approche du combat, il entend la voix des chefs et les cris confus d'une armée.

A mi-chemin de la montagne de la Quarantaine, nous nous sommes arrêtés à la fontaine d'Élisée ; cette source, d'abord semblable à une petite rivière, est bientôt après réduite à un ruisseau qui se partage en trois branches ; l'une de ces branches se rend, à l'aide d'un conduit, dans le bassin de Rihha, dont je vous ai parlé plus haut ; les deux autres vont arroser les terres environnantes. Un bouquet de ces arbres, que les Arabes appellent dom, couvre d'ombre et de fraîcheur la fontaine d'Élisée. Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment ce prophète, d'après les livres saints, enleva aux eaux leur amertume et leurs mortelles influences, et les rendit douces et fécondes. Il faut avoir voyagé dans la triste Judée et sous un ciel de feu pour comprendre tout ce qu'il y a de bonheur au bord d'une onde limpide qui coule à travers de frais ombrages ; quelle halte joyeuse, quel charmant abri pour l'Arabe qui arrive du désert brûlant avec son cheval ou son chameau ! La fontaine d'Élisée avec ses bords fleuris et ses ombrages, par le cours de ses eaux et par tout ce qui tient à son site, m'a rappelé les sources du Scamandre ; mais les images qu'on y rencontre ne sont pas les mêmes. Au lieu où naît le fleuve, fils de Jupiter, nous avions vu des femmes avec des urnes sur leur tête et vêtues comme les anciennes filles d'Ilion. Dans la source qui porte le nom d'un prophète du Seigneur, j'ai vu deux bédouins au corps noirâtre qui se baignaient accroupis au milieu des eaux.

En allant de la fontaine d'Élisée à la montagne de la Quarantaine, on rencontre les débris d'anciens acqueducs et les restes d'un monastère. Le mont où Jésus-Christ jeûna pendant quarante jours, est un grand bloc de marbre de forme triangulaire, dont les teintes jaunes et grises produisent un effet lugubre ; l'œil ne découvre sur ses flancs escarpés ni arbuste, ni herbe, ni aucune trace de vie ; ce mont sacré porte sa tête au-dessus de tous les monts voisins ; des cellules taillées dans le roc, des grottes qui gardent des débris d'autels rappellent au voyageur que là vécurent jadis des anachorètes chrétiens ; on creusa pour la prière et la pénitence des habitations semblables à celles qu'on

avait creusées ailleurs pour la mort; la montagne de la Quarantaine est percée de cellules comme beaucoup d'autres montagnes de l'Orient sont percées de tombeaux. La grotte qui reçut le Sauveur se trouve au sommet du mont, dans les régions les plus inaccessibles. C'est du haut de cette montagne que l'esprit des ténèbres montrait au fils de Marie les contrées du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore, en lui disant : *Je te donnerai tous ces royaumes, si tu tombes à mes pieds pour m'adorer.*

Le père Nau, dont vous connaissez la relation, est un des voyageurs qui ont visité le plus en détail la montagne de la Quarantaine; je me suis assis quelques instans pour lire son récit; mes cavaliers étaient éloignés de plus de cent pas de moi, et je me trouvais seul avec *Antoni*, mon jeune interprète. Tout à coup, levant les yeux devant moi, je vois six bédouins qui s'avancent, et deux d'entre eux m'ajustent sans dire mot; le cas était périlleux, et il était permis d'avoir peur; je me suis prudemment abstenu de toucher aux pistolets pendus à ma ceinture, parce que déjà vingt bédouins étaient venus se joindre à leurs frères; je me suis borné à leur faire dire par mon interprète que je n'étais point un ennemi, et qu'un simple but de curiosité m'avait conduit dans leur désert; mais Antoni était pâle de frayeur, et pouvait à peine balbutier quelques paroles; mes cavaliers, au lieu d'accourir à mon secours, restaient timidement à l'écart, et se contentaient de leur crier de loin que nous ne voulions tuer personne; après sept ou huit minutes passées en face de plusieurs fusils braqués contre moi, j'ai vu arriver le cheik de Jéricho, qui est parvenu, non sans peine, à faire entendre raison aux barbares. Voici quelle a été la cause de cette subite apparition des bédouins; un de mes compagnons s'était amusé à tirer deux coups de fusil dans le précipice qu'on trouve au pied de la montagne de la Quarantaine; les bédouins du voisinage étaient accourus à ce bruit, croyant qu'on avait tiré sur un de leurs frères; de plus, les cellules de la montagne renferment les provisions en grains de cette tribu, et ces pauvres enfans d'Ismaël s'étaient mis dans l'esprit que je voulais m'emparer de leur orge ou de leur froment. J'ai pu voir en cette occasion que les cavaliers de la garnison musulmane ne sont pas des gens d'un courage à toute épreuve, et qu'au moment du péril, leur escorte n'est point pour les voyageurs une sûre protection.

P.....

LETTRE CVII.

La mer Morte.

A M. M.....

Mars 1831.

La garnison musulmane de Jéricho ne s'est décidée qu'avec peine à nous accompagner jusqu'au lac de Sodome ; le cheik me disait que nous courrions risque d'y rencontrer les bédouins, et me conseillait de ne visiter que les rives du Jourdain ; les cent cinquante pélerins, venus avec nous de Jérusalem, ne se souciaient pas non plus de voir de près la mer Morte, et ne demandaient qu'à se baigner dans les eaux du fleuve sacré. Toutes ces considérations n'ont rien changé à mon projet, et à quatre heures du matin, j'étais sur le chemin de la mer Morte, escorté de douze cavaliers et suivi de la foule des pélerins ; les quatre voyageurs anglais arrivés la veille se sont joints à notre caravane. Nous n'étions qu'à une demi-heure de Jéricho, lorsque nous avons vu le soleil se lever des montagnes de l'Arabie ; il me semblait que je ne l'avais jamais vu si resplendissant ; c'était comme un incendie sur le sommet des monts, et le lac de Sodome étincelait sous la pourpre des rayons du matin.

La distance de Jéricho à la mer Morte est de deux lieues, en tirant droit au sud ; c'est la route la plus triste que puisse suivre un voyageur ; on a besoin de retrouver des hommes autour de soi pour croire qu'on n'a point quitté la terre des vivans ; l'heureuse vallée de Siddin ; dont la beauté fut tant vantée, n'est plus que la vallée de la désolation. J'ai vu sur mon chemin des ronces desséchées, des bruyères blanches de poussière, des cigognes creusant le sable avec leur bec pour y trouver un peu d'eau, des aigles et des vautours qui s'en allaient,

déployant leurs ailes, du côté d'Engaddi et de Saint-Saba, de grosses sauterelles rouges semblables à des oiseaux et voltigeant par bandes innombrables ; le sol, dépouillé et sans culture, porte une teinte jaune ou cendrée ; il devient ensuite sablonneux et sillonné en quelques endroits par les traces humides de légers filets d'eau qui cheminent sourdement ; tantôt le terrain s'enfonce comme si des fouilleurs y avaient passé, tantôt il offre des amas de sable qui semblent attendre qu'un vent se lève et les emporte. Nous laissions sur notre gauche, à une distance d'environ une lieue, le Jourdain et au-delà du fleuve les montagnes bleues de l'Arabie, à droite les montagnes jaunes de la Judée, et devant nous au milieu de ces deux longues chaînes, s'étendaient les eaux immobiles du lac de Sodome comme un miroir immense ou comme une mer glacée. Une couche de sel pareille à la rosée blanche de nos climats, couvre tout le voisinage du lac Asphalite. Au milieu de ce désert, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi ; il lui semble qu'il va assister aux vengeances de Dieu.

J'ai visité la mer Morte à trois quarts de lieue à l'ouest de l'embouchure du Jourdain ; il était sept heures du matin ; une brise légère soufflait alors ; la surface du lac en était ridée, et ses ondes battaient paisiblement la rive ; la mer n'exhale ni vapeur ni fumée, l'air est pur autour d'elle ; les flots sont aussi brillans, aussi azurés que ceux de l'Archipel et de l'Hellespont ; ce qu'on a dit de l'amertume et du mauvais goût de ces eaux est parfaitement exact ; j'en ai goûté dans le creux de ma main et j'en ai eu le cœur malade pendant un quart d'heure. Une blanche bordure de sel entoure le lac et se mêle à un bitume rougeâtre déposé par les eaux. J'ai vu sur la rive de petits coquillages et des cailloux comme on en voit sur le rivage des mers. Nos savans naturalistes se demandent encore s'il existe des poissons dans la mer Morte ; je puis vous donner la solution de ce problème ; oui, il existe des poissons dans la mer Morte ; ils sont en général maigres et petits ; le vieux cheik qui m'accompagnait et deux de nos cavaliers arabes m'ont dit qu'ayant voulu un jour en manger, ils leur trouvèrent un goût si empesté qu'ils furent obligés de les jeter. J'aurais bien voulu me baigner dans la mer Morte, pour résoudre par moi-même la question de savoir si l'eau est assez pesante pour soutenir le corps de l'homme ; je craignais le retour de la fièvre et je n'ai point osé entrer dans le lac. Mais l'un des voyageurs anglais qui nous avaient suivis, a fait devant moi cette expérience ; il s'est étendu sur

l'eau, cherchant à s'enfoncer, et j'ai vu son corps flotter à la surface comme un tronc d'arbre. Vespasien, si l'on en croit Josèphe, fit la même expérience ; il lança dans la mer Morte plusieurs esclaves, les pieds et les mains liés, et pas un n'alla au fond ; le voyageur Pocoke plongea dans le lac et ne put parvenir à s'enfoncer ; d'autres voyageurs se sont aussi assurés du phénomène. On trouve dans quelques endroits du lac des ulves aux lanières longues et déliées, comme dans nos lacs et nos étangs d'Europe. Je n'ai point vu la caille d'Arabie dont parlent quelques voyageurs, la même, dit-on, qui nourrit les Hébreux dans le désert ; Hasselquist nous dit qu'elle mérite seule qu'on fasse le voyage de la mer Morte.

Je regarde comme une chose importante de pouvoir vous assurer qu'il existe dans la mer Morte des poissons, des coquillages, des ulves; si j'étais moins ignorant dans l'histoire naturelle, je mettrais fin à bien des doutes qui tourmentent nos savans, en établissant de quelle nature sont les productions de cette Caspienne de la Judée, en quoi elles diffèrent des productions des autres mers ou lacs du globe. On pourrait attribuer le mauvais goût des eaux de Sodome à leur immobilité; la Méditerranée et l'Océan qui reçoivent les impuretés de toute la terre, n'offriraient que des masses d'eaux infectes sans cet éternel mouvement qui mêle leurs flots et purifie leurs abymes. La mer Morte, déjà chargée de sel, d'asphalte et de bitume, doit s'empester sans cesse par l'inévitable corruption de tout ce qu'elle produit. Plusieurs savans, cherchant un écoulement pour le lac Asphalite, lui ont donné une communication secrète avec la mer Rouge ou la Corne orientale. Des voyageurs ont cru reconnaître la vallée où passait autrefois le courant qui joignait les deux mers [1] ; selon leur opinion, le Jourdain allait se jeter dans la Corne orientale en suivant ce courant, après avoir traversé la mer Morte, comme il traverse le lac de Génézareth, comme le Rhône traverse le lac de Genève, le Rhin le lac de Constance. Je ne vois aucune raison qui puisse nous empêcher d'admettre cette opinion ; mais qui nous dira à quelle époque et par quelle révolution les eaux de la mer Morte et du Jourdain ont cessé de s'écouler dans la mer Rouge ? Est-ce par une suite de la destruction de la Pentapole que le lac de Sodome et le fleuve sont restés comme

[1] M. Lapie, dans sa magnifique et dernière carte, a marqué le cours de cette vallée.

emprisonnés dans un bassin solitaire [1]? La vallée sablonneuse qui descend de la mer Morte à la mer Rouge se nomme *Ouadi Araba.*

On a multiplié les récits et les systèmes sur la mer Morte ; il nous semble que ces diverses opinions pourraient s'expliquer par la différence des temps, des saisons et même des endroits où la mer a été visitée. Quand il s'agit d'observer une nature bouleversée autrefois par des révolutions, et soumise encore aux causes premières qui ont agi sur elle, il ne faut point s'attendre à lui retrouver dans tous les temps une même physionomie et un même caractère ; une terre livrée au pouvoir du feu, travaillée intérieurement par une action plus ou moins violente, doit offrir tour-à-tour des phénomènes différens. Visitez un volcan lorsque la lave bouillonne, vous verrez des effets qui n'existeront plus pour ceux qui viendront après vous, quand la flamme sommeille, quand la montagne est en repos. Ceci expliquerait peut-être les récits quelquefois contradictoires des voyageurs touchant le lac de Sodome ou la mer de Loth, *Bahr el Louth,* comme l'appellent les Arabes ; l'un avait remarqué que les oiseaux fuyaient la mer Morte comme un autre Averne ; l'autre avait vu des aigles ou des canards sauvages voler au-dessus du lac ; celui-ci disait qu'une vapeur s'échappe du milieu des eaux ; celui-là y avait trouvé un air pur et transparent ; on peut en dire autant de l'odeur du soufre répandue au bord de la mer, de la couleur noirâtre des cailloux, de la pesanteur de l'eau ; tous ces phénomènes peuvent avoir lieu dans un certain temps et ne pas avoir lieu dans un autre, et les prodiges de la veille peuvent ne pas ressembler aux prodiges du lendemain. Est-il impossible que la mer Morte reçoive des modifications dans sa physionomie suivant les saisons? Est-elle la même en hiver comme en été, au printemps comme en automne? Les vents, les orages, le froid et la chaleur, n'influent-ils point sur elle? Ne peut-il

[1] Le colonel Bory de Saint-Vincent, qui nous a prêté l'appui de sa haute science dans cette partie de notre travail, a soutenu un des premiers que la mer Morte pouvait dépendre de la mer Rouge : il nous a fait observer qu'à l'époque du passage de Moïse et des Hébreux, la vallée de communication devait être déjà sans eau, puisque le Pentateuque, qui n'oublie aucune rivière, ne cite nullement le Jourdain dans ces régions de l'Arabie-Pétrée. Nous croyons qu'on pourrait, avec assez de raison, conclure de là que le dessèchement de cette vallée date de la destruction de Sodome et de Gomorrhe. J'ai reconnu dans l'herbier de M. Bory de Saint-Vincent une espèce d'ulve qui se trouve en quelques endroits de la mer Morte.

pas se faire aussi que cette mer se montre avec des traits particuliers selon les endroits où elle est observée par le voyageur ?

Pendant que nos croisés étaient maîtres de cette contrée, la science aurait pu faire à son tour bien des conquêtes. Foulcher de Chartres, un de nos chroniqueurs, marchant avec le roi Baudouin dans une expédition aux pays de l'Arabie, eut le bonheur de parcourir les rivages de la mer Morte ; mais son récit n'est guère qu'une répétition de ce qui se trouve dans les anciens auteurs. Le chapelain de Baudouin vit, au nord de la mer Morte, une petite ville à laquelle il donne le nom de Ségor ; il avait remarqué aussi sur la côte occidentale du lac, une montagne dont la *moitié*, dit-il, *était toute de sel*, et c'est au voisinage de cette montagne que le chroniqueur attribue la salaison des eaux. Foulcher de Chartres goûta l'eau de la mer Morte, et la trouva *plus amère que l'ellébore*. Saint Jérôme avait vu à l'embouchure du Jourdain une cité appelée Engallin ; il n'existe aujourd'hui aucune trace de ces villes. Jacques de Vitry a parlé de cette mer, mais il ne donne que des détails connus de tout le monde. La grande affaire des chroniqueurs et des autres écrivains religieux qui ont parlé de la mer Morte, c'est de rappeler les crimes des villes maudites, c'est de décrire les pommes de Sodome, brillantes et trompeuses comme la gloire et les plaisirs du monde ; mais aucun d'eux n'a visité ces rivages avec un esprit de critique et d'observation. A l'époque du pélerinage de M. de Châteaubriand, le voyageur Setzen explorait les bords du lac fameux, et l'Europe savante attendait de lui d'importantes révélations ; il est à regretter que M. Setzen en publiant son voyage en Syrie, n'ait point mis au jour le résultat de ses observations sur la mer Morte. Il appartient à notre siècle, où le génie des découvertes étend au loin son empire, de pénétrer tous les mystères qui environnent les eaux de ce désert ; si, dans les révolutions futures, le destin venait à livrer cette contrée à un pouvoir ami de la civilisation, on verrait des barques, montées par de hardis explorateurs, sillonner pour la première fois les ondes épaisses de la mer maudite ; de quel intérêt seraient pour le monde savant une géographie complète de la mer Morte, une description générale de ses poissons, de ses coquillages, de ses ulves !

Je ne crois pas qu'il existe dans tout l'univers des lieux plus capables de frapper l'imagination que la mer Morte et les terres d'alentour ; cette vallée, dont la face a été flétrie et dévorée, est comme

remplie d'une grande et sublime terreur. Cette mer est véritablement une mer morte, car elle ne jette à la terre aucun bruit, elle est immobile et muette comme un sépulcre ; on dirait un de ces lacs funèbres, que l'antique poésie avait placés dans le royaume des morts. Lorsque, sous le souffle de la tempête, la mer de Sodome parfois est ébranlée, son mugissement sourd doit ressembler à de longs cris étouffés ; vous diriez les sanglots et les gémissemens des nations englouties dans l'abyme, les voix suppliantes de Gomorrhe et de ses sœurs. Abraham dut être témoin d'un bien effroyable spectacle, lorsque, un matin, il vit du haut de ses collines de Mambré les cinq villes enveloppées dans des tourbillons de flammes, la terre de Galgala et de Siddin changée en un fleuve de feu, lorsque le vent d'Orient soufflant au lever du soleil, lui apporta les lamentations et les hurlemens de la vallée! Quel épouvantable matin! les cités de la vallée s'étaient endormies au milieu des festins et dans le délire des voluptés, et voilà qu'à leur réveil elles voient sur leur tête, au lieu d'un ciel d'azur, un ciel rouge et noir ; au lieu d'une terre riante, l'enfer nu autour d'elles. Si j'étais peintre comme vous, j'aurais là des horreurs sublimes à retracer ; si j'avais quelques étincelles de ce génie qui a inspirée les *Méditations poétiques* ou de celui qui dicta l'épopée des Martyrs, j'aurais pu mettre sous vos yeux de grandes et de terribles peintures ; mais toutes mes paroles me semblent vaines en présence du lac où dorment les cités et les peuples, sur ce sol livide où le vent de la colère a passé, devant ces montagnes brunes et dépouillées, qui gardent encore l'empreinte de la foudre.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CVII.

Le Jourdain; derniers momens de Moïse sur la montagne de Nébo.

A M. M.....

Mars 1831.

Mes cavaliers arabes et la troupe de pélerins me pressaient de m'éloigner des rivages de la mer Morte, les uns craignant les bédouins, les autres impatiens de visiter le fleuve sacré; j'ai rempli une bouteille d'eau de la mer Morte pour la faire analyser à Paris, et nous avons marché du côté de l'embouchure du Jourdain, où nous sommes arrivés en moins de trois quarts d'heure. En touchant au bord du fleuve, mon premier mouvement a été de boire de son eau; c'était une manière de saluer le fleuve le plus poétique du monde; je me rappelle combien mon imagination fut vivement frappée quand je visitai avec vous le Simoïs et le Scamandre; mais je me suis senti bien autrement ému à la vue du Jourdain; les fleuves d'Ilion n'avaient parlé qu'à mon esprit, le Jourdain parlait à mon ame; ceux-là n'avaient pour moi que des souvenirs d'études, celui-ci me rendait mes affections, mes souvenirs du premier âge; il me faisait rêver à mon enfance religieuse; j'éprouvais à l'aspect du Jourdain quelque chose de ce qu'on éprouve à l'aspect du pays natal, des rives paternelles, *flumina nota*. Vous n'avez pas été vous-même étranger à ces sortes d'impressions, et vous avez eu occasion d'exprimer une idée semblable dans une de vos lettres sur Jérusalem.

Le Jourdain, en se jetant dans la mer Morte, élargit son lit et devient peu profond; là les bords du fleuve sont fangeux et couverts de roseaux; des troupes de canards sauvages battaient de leurs ailes les flots de l'embouchure, et plusieurs s'envolaient au-dessus du lac.

Là le Jourdain est guéable, et les bédouins ont placé en travers, sur un lit de boue, des faisceaux de roseaux qui servent comme de passage. Les pélerins qui nous suivaient regardaient avec des yeux presque indifférens l'embouchure du Jourdain ; ce qu'ils demandaient à visiter, c'est l'endroit où le Christ reçut le baptême des mains de son précurseur ; le chef des cavaliers arabes aurait voulu reprendre au plus vite le chemin de Jéricho, et ce n'est qu'après beaucoup d'instances que j'ai obtenu d'être conduit sur le rivage consacré par le baptême du Sauveur. Ordre a été donné aux pélerins de serrer leurs rangs et de marcher tous ensemble ; on eût dit que nous allions livrer une bataille. Nous suivions les rives du Jourdain à des distances plus ou moins rapprochées ; le fleuve serpente sous une double ligne de saules et de roseaux ; nous nous avancions sur une terre sablonneuse, où croissent çà et là des touffes de tamarin, de palma-christi, et d'agnus-castus ; à chaque instant, on croyait voir s'élancer sur nous, non point ces lions des rives du Jourdain dont parle l'Écriture, mais des bandes de bédouins aussi redoutables que les bêtes du désert ; notre caravane cheminait en silence, et les mots *Iordanos ! Iordanos !* se faisaient seuls quelquefois entendre au milieu des pélerins grecs.

Une marche de trois heures sous un soleil qui embrasait le sable autour de nous, nous a conduits dans le lieu révéré. A peine arrivés, les pélerins quittant leurs vêtemens, et poussant des cris d'alégresse, sont entrés dans le fleuve ; chaque chrétien a plongé trois fois sa tête dans l'onde sacrée, en faisant des signes de croix ; des prêtres grecs répandaient eux-mêmes l'eau baptismale sur la tête de plusieurs pélerins. Ces pauvres grecs buvaient de l'eau du Jourdain tant qu'ils pouvaient, et se baignaient avec une joie religieuse ; en purifiant leur corps, ils croyaient purifier aussi leur ame ; le fleuve emportait toutes les souillures, et chaque pélerin, au sortir du fleuve, voyait s'ouvrir pour lui les portes du ciel. Les cavaliers arabes pressaient les chrétiens de terminer leurs cérémonies, et les menaçaient de partir sans eux. Les pieux hadgi ont été prêts à se remettre en route dans l'espace d'une demi-heure ; ils ont coupé des branches de saules pour les emporter en mémoire de leur pélerinage ; ils ont fait tous aussi une bonne provision d'eau dans leurs sacs de cuir. Cet endroit du fleuve, qui est devenu comme un sanctuaire, est entouré de grands saules et d'arbustes qui lui donnent une riante physionomie. Je vous disais, il y a peu de jours, que le torrent de Cédron ou de la *tristesse* doit

gémir en coulant, il n'en est pas de même pour le Jourdain ; le murmure de chaque flot qui passe est comme un accent joyeux. Ce lieu a toujours été un lieu saint pour les disciples de l'Évangile ; dans les premiers siècles de l'Église, c'est là que les fidèles accouraient des pays les plus lointains pour régénérer leur foi. Pendant le moyen âge, que de chrétiens d'Occident sont venus visiter ces bords ! Un souvenir littéraire se mêle ici à nos souvenirs religieux. M. de Châteaubriand a placé en cet endroit la scène du baptême de Cymodocée, l'héroïne du poème des Martyrs. Saint Jérôme est appelé pour verser sur le front de la jeune vierge l'eau du fleuve régénérateur.

On trouve à peu de distance de là les ruines des deux monastères de Saint-Jean et de Saint-Jérôme ; dans les vieux âges chrétiens, les solitudes du Jourdain furent peuplées de cénobites. Jacques de Vitry, en parlant de ces hommes morts au monde pour vivre en Dieu, dit qu'ils s'étaient choisi des *sépulcres tranquilles* dans le désert, à l'exemple des précurseurs du Christ. Je ne veux point m'arrêter à l'histoire de ces anciens solitaires, mais il en est un dont j'aime à suivre partout les traces, c'est Jérôme, toujours présent à ma pensée, dans mes courses au milieu de ces régions ; avant de s'établir à Bethléem, il vécut au désert sous le sac de la pénitence, préférant l'eau du torrent à la coupe d'or de Babylone. Pendant que Jérôme mêlait ainsi à son pain de la cendre et des pleurs, parfois des bruits étrangers lui annonçaient les calamités de l'Occident ; du fond de sa cellule, il entendait la chute de l'empire des Césars ; et sans doute quelques-unes des larmes versées au pied de son crucifix, furent pour Rome expirante, pour le pays de Virgile, de Cicéron et d'Horace, livré aux conquérans barbares.

Quand on est dans le lieu du baptême de Jésus, on a devant soi, à l'orient, dans le pays arabique, la montagne de Nébo d'où le Seigneur fit voir à Moïse la terre de promission, et qui fut témoin des derniers momens du législateur inspiré. J'ai mesuré de l'œil cette montagne qui vit alors un des plus intéressans spectacles dont l'histoire puisse garder le souvenir. Le dernier jour de Moïse sur le mont Nébo et dans la vallée de Phogor, s'offre à nous avec une imposante solennité ; le saint vieillard était là sur les confins de deux mondes, entre le désert et les régions plus heureuses que Dieu destinait à Israël ; du haut de la montagne, il parcourut des yeux le pays où devaient s'accomplir tant de grandes choses, et sa pensée prophétique dut s'attrister à la

vue des crimes et des malheurs futurs du peuple hébreu. Là-bas, dans cette vallée que je découvre à l'orient, Moïse rappela aux enfans d'Israël les commandemens du Seigneur, leur adressa ses instructions dernières, son dernier adieu ; il mourut entre les bras d'Éléazar et de Josué qui allait devenir le nouveau conducteur de la nation choisie, et la Bible nous apprend que le soin de sa sépulture fut confié à des anges. Quelle grande figure que celle de Moïse à la fois pontife, législateur et historien ! Quelle merveilleuse et poétique vie ! Quarante ans dans la cour de Pharaon ; quarante ans berger avec les bergers de Madian ; quarante ans dans le désert, pasteur d'un peuple qui devait plus tard donner un sauveur au monde. Moïse voit Dieu face à face tantôt sous la forme d'une flamme ardente, tantôt sous des formes humaines ; une autre fois il voit Dieu dans la nue, entouré de la majesté du tonnerre. Tout est prodige dans cette existence, et la sépulture du sublime auteur du Pentateuque est devenue elle-même un mystère pour les hommes.

La science et les traditions n'ont pu indiquer d'une manière précise l'endroit où les Israélites passèrent le Jourdain ; il est à présumer que ce fut non loin du lieu où le Christ a reçu le baptême, puisque les Hébreux avaient vis-à-vis d'eux la cité de Jéricho. Le passage se fit au temps de la moisson, et le fleuve avait débordé. Les prêtres qui portaient l'arche d'alliance, marchaient devant le peuple, et quand ils commencèrent à mouiller leurs pieds, soudain les eaux qui descendaient, s'élevant comme une montagne, s'arrêtèrent immobiles, et le reste du fleuve s'écoula dans la mer du désert. Puis, Josué choisit douze hommes, un de chaque tribu, pour prendre dans le Jourdain desséché douze pierres destinées à servir de monument ; lorsque, dans les âges suivans, les enfans des Hébreux demandaient ce que voulaient dire ces pierres, on leur répondait : Les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'arche du Seigneur, et ces pierres sont chargées de le rappeler aux enfans d'Israël. De tels récits seraient-ils déplacés dans une épopée?

Les Arabes donnent au Jourdain le nom de *Nahr el Sherka* (fleuve du jugement) ; on peut remarquer que cette dénomination n'est que la traduction fidèle du nom primitif *Jordan ;* le mot *jor* signifie *fleuve,* en hébreu, et *dan* veut dire *jugement*. Assez de voyageurs ont parlé des sources du Jourdain, des pays qu'il traverse dans son cours. Voyez quelle est sa destinée ! après avoir baigné de riantes vallées, après

avoir promené ses eaux au milieu d'un des plus beaux lacs de la terre, le fleuve aux religieux souvenirs vient s'abymer plein de gloire dans la mer du crime et de la mort.

Je n'ai point oublié les poissons du Jourdain que M. Cuvier, votre confrère, vous avait recommandés; je dois vous avouer que je n'aurais guère su comment m'y prendre pour expédier à Paris ou emporter avec moi quelques-uns des hôtes du fleuve sacré; c'est pourquoi je n'ai point essayé de m'en procurer. Il eût été d'ailleurs fort difficile de jeter ses filets en présence des bédouins qui nous menaçaient, et devant notre escorte impatiente de quitter ces rivages périlleux. Les poissons que j'ai vus dans le Jourdain m'ont paru d'une teinte un peu jaune, et aussi petits que le petit doigt de la main; je crois pourtant qu'il pourrait s'en trouver de plus gros, à cause du lac de Génézareth qui est très-poissonneux. J'ai avec moi de l'eau du Jourdain, que je veux emporter en France; ce n'est pas que j'espère qu'elle puisse couler un jour sur le front de quelque fils de roi, mais je conserverai l'eau que j'ai puisée dans le fleuve d'Israël, comme je conserverai la palme bénite sur le divin sépulcre, et les rosaires faits avec les olives de Gethsémani.

SUITE DE LA LETTRE CVII.

Vue des montagnes de l'Arabie.

A M. M.....

Mars 1831.

Il était cinq heures du soir quand nous sommes revenus à Jéricho ; pas la moindre brise ne soufflait autour de nous ; les feuilles des sycomores étaient immobiles ; nous pouvions à peine respirer au milieu d'une atmosphère chaude et pesante ; de tous côtés entourés de montagnes, nous étions comme dans une prison de feu. J'ai demandé au vieux cheik s'il consentirait à m'accompagner le lendemain dans le pays qui s'étend au nord de Jéricho, du côté de Béthel et d'Haï ; il a prétendu que de ce côté-là les bédouins étaient en mouvement, et que nous serions reçus par des coups de fusil. Je suis monté alors sur la terrasse de l'édifice, qu'on appelle le château de Jéricho, pour trouver un peu d'air et promener mes regards sur toutes les régions fermées à mon avide curiosité. Je cherchais à une lieue de distance, au septentrion, cette ville de Béthel, dont il est si souvent question dans la Bible, et qui était devenue un sujet de confusion pour la maison d'Israël, les lieux où Abraham s'entretint avec Dieu et lui érigea un autel, où Jacob pauvre et n'ayant pour tout bien que son bâton de voyageur, vit en songe l'échelle mystérieuse par où des anges montaient et descendaient, et du haut de laquelle le Seigneur promit de lui donner cette terre, et de multiplier sa race comme la poussière ; c'est depuis ce jour que ce lieu, appelé auparavant Luza, prit le nom de Béthel, qui veut dire *Maison de Dieu*. « Si le Seigneur » demeure avec moi, dit Jacob après son réveil, s'il me protége dans » ma route et me donne du pain et des vêtemens ; si je retourne

» heureusement dans la maison de mon père, le Seigneur sera mon » Dieu. » Je cherchais aussi le camp de Galgala, où les Hébreux furent circoncis; Haï, qui fut la seconde ville conquise par les Israélites; Cipros, bâtie par Hérode, et dont les ruines ont été décrites par quelques voyageurs. Tous ces lieux ont un grand intérêt sans doute, mais c'est surtout le pays d'au-delà le Jourdain que j'aurais voulu parcourir; j'enviais le destin des aigles et des vautours qui déployaient leurs ailes vers les montagnes de l'Arabie.

Voilà cette terre de Moab que Jéhovah, dans sa vengeance, voulut livrer à la conquête, et dont Jérémie prophétisa les malheurs; là-bas s'élevaient les cités sœurs de Moab, Dibon, Aroër, Hélon, Jasa, Méphaath, Nabo, Béthgamul, Béthmaon, Carioth, Bosra, sur qui tomba aussi le jugement du Seigneur; Moab s'était moqué d'Israël *comme d'un voleur surpris au milieu de ses complices*, et le glaive ennemi entra dans ses murailles de briques; les petits enfans de Moab apprirent à jeter de grands cris; les plus vaillans de ses jeunes hommes périrent, et ceux qui voulurent se sauver dûrent se cacher dans le désert comme des bruyères, ou se retirer dans le creux des rochers, sur les hauts sommets où les colombes font leurs nids; on n'entendait que des sanglots sur tous les toits de Moab et dans ses places publiques, parce que Moab avait été brisée comme un vase inutile; le vin ne coulait plus dans les pressoirs; ceux qui foulaient les raisins ne chantaient plus leurs chansons accoutumées; toutes les têtes étaient sans cheveux, les barbes rasées, et de tous côtés se trouvaient la frayeur, la fosse et le piége. « Fille de Didon, s'écrie Jérémie, des- » cends de ta gloire, assois-toi dans la misère et dans la soif, parce » que l'ennemi qui a ravagé Moab montera sur tes murailles et les » renversera; vous qui habitez Aroër, tenez-vous sur le chemin, et » regardez ce qui se passe; interrogez celui qui s'enfuit, et dites à » celui qui se sauve : Qu'est-il arrivé?.... Hurlez, criez, publiez sur » l'Arnon que la grande Moab est détruite. » Jérémie compare ses gémissemens aux soupirs d'une flûte, et pleure lui-même avec les enfans de Moab. Cette poésie biblique qui sert comme de compagne au voyageur dans les régions de la Judée, ressuscite les vieux âges d'Israël, et jette du charme et de la grandeur sur tout ce qu'on voit. En écoutant ces voix inspirées, qui nous retracent d'intéressans souvenirs, on aimerait peut-être à ne pas avoir si souvent sous les yeux les tableaux de la vengeance et de la destruction, on voudrait redire

avec un prophète : *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre dans ton fourreau, refroidis-toi, et ne frappe plus.*

J'ai causé avec des Arabes qui ont habité dans l'ancien pays de Moab ; ils m'en ont parlé comme d'une terre féconde et magnifique. Ce sont tantôt de riantes vallées qu'arrosent des rivières ou des courans bordés de grands roseaux et de platanes, tantôt des plaines où se déploient des moissons d'orge ou de froment. La nature s'y montre sous des aspects divers ; on passe d'un frais paysage à un site imposant, d'une scène charmante à un tableau sévère. Des tribus vagabondes, connues sous le nom d'Arabes moabites, peuplent ces montagnes; leurs chèvres, leurs chameaux et leurs coursiers, broutent le gazon de ces vallées. Ainsi se trouvent accomplies les prophétiques paroles prononcées contre les enfans d'Ammon : *Je vous livrerai aux peuples de l'Orient, afin que vous deveniez leur héritage; ils établiront sur votre terre les parcs de leurs troupeaux; ils y dresseront leurs tentes, ils mangeront vos blés et boiront votre lait. J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux, et le pays des enfans d'Ammon pour servir de retraite aux bestiaux.* Dans cette région de Moab, où s'élevaient autrefois tant de cités, on ne trouve plus qu'une ville de quatre mille habitans, appelée *Dérâié*, et huit ou dix petits villages. Les Arabes moabites, vivant séparés du monde dans leurs montagnes et leurs vallées, semblent bannis de l'histoire des nations, et personne ne sait en Europe qu'ils se levèrent en armes, il y a quinze ans, pour pénétrer dans la Syrie. A cette nouvelle, les différentes tribus de la Palestine et celles qui habitent les rives de l'Oronte, puissamment secondées par les tribus de Bassora, se réunirent aux troupes des pachas d'Acre, de Damas et d'Alep. Les guerriers moabites étaient au nombre de quatre-vingt mille ; ils avaient à combattre trente tribus, qui formaient une armée de soixante mille hommes, sans compter les soldats des pachas, évalués à quatorze mille. Celui qui marchait à la tête de la légion moabite se nommait Abou-Nocta ; elle avait un second chef appelé Abdallah-el-Haaddal. La légion ennemie s'avança jusque dans le voisinage de Hama, l'ancienne Apamée ; là, elle se vit entourée des trente tribus et des troupes turques. Il y eut des combats pendant quarante jours et quarante nuits ; comme les moabites haïssaient bien plus les osmanlis que les Arabes, c'était surtout contre eux qu'ils dirigeaient leurs coups, et au bout de trente-cinq jours, il ne resta pas un seul soldat turc en état de combattre. La ba-

taille alors recommença avec une ardeur violente entre les moabites et les trente tribus commandées par un chef nommé Il-Déracé ; les phalanges d'Abou-Nocta furent mises en déroute et poursuivies jusqu'à Palmyre. Il-Déracé, le grand chef des trente tribus, entra dans Hama au milieu des acclamations de la multitude ; les femmes et les enfans allèrent à sa rencontre, les uns en brûlant de l'encens et des parfums, les autres en agitant des mouchoirs blancs. Cette guerre de 1816 est un des plus grands évènemens qu'aient eu à raconter les annales du désert.

Je n'aurais rien de nouveau à vous dire, si je vous rappelais l'expédition de Baudouin I^er^ dans les montagnes de l'Arabie ; je pourrais peut-être vous intéresser davantage en vous parlant de Carac ou de Crac, l'ancienne Pétra. Le drogman Joseph, que vous avez vu au couvent de Saint-Sauveur, est natif de Crac, et souvent je l'interroge sur les curiosités de son pays. Le château de Crac est encore debout, et la cité renferme sept ou huit mille habitans. La ville est tout entourée de rochers, et ces rochers offrent d'admirables monumens. On trouve là des tombeaux semblables à des palais, avec leurs colonnades, leurs statues, et tous les ornemens d'une brillante architecture ; le monument appelé *Khasné Pharaon* (le trésor de Pharaon), frappe surtout le voyageur ; c'est là que la mort a été logée avec le plus de magnificence. Toutes ces demeures du trépas, qui font de la vallée de Pétra (*Ouadi Mousa*) une imposante nécropolis, n'ont point été outragées par le temps, et nous pouvons croire qu'elles ne se briseront qu'au bruit de la trompette du dernier jugement. Des ruisseaux bordés de lauriers roses, beaucoup d'arbustes et de fleurs adoucissent les teintes sévères de la Ouadi Mousa, et mêlent les riantes images de la vie aux sombres images de la tombe. Au temps des croisades, Pétra fut une seigneurie française. Tous ces monumens merveilleux, auprès desquels aujourd'hui le voyageur le plus intrépide ne parvient qu'avec peine, étaient compris dans les domaines de nos chevaliers. La Ouadi Mousa, dont l'entrée est maintenant sévèrement gardée par le fanatisme des fellahs, était alors un lieu de promenade pour les compagnons de Renaud de Châtillon, et nos guerriers francs se donnèrent quelquefois sans doute le plaisir de la chasse autour du grand tombeau El-Deir (le couvent) ou du Khasné Pharaon. Qui croirait que les chroniques contemporaines n'ont pas dit un mot des monumens de cette vallée ? En 1183, quand Saladin passait comme la tempête sur les colonies chrétiennes, il entre-

prit vainement le siége de Carac ; mais peu de temps après, la place manquant de vivres et de défenseurs, ouvrit ses portes aux musulmans. Saladin, en assiégeant Carac, voulut venger l'outrage que Renaud de Châtillon avait fait à l'islamisme, lorsque celui-ci s'était avancé jusqu'aux portes de la Mecque et de Médine ; un auteur arabe, Mogir-eddin, nous apprend que, dans cette expédition, le dessein des chrétiens était de ravir les ossemens de Mahomet à Médine, pour mettre fin aux pélerinages des musulmans [1]. Ce seigneur Renaud, qui fit transporter des navires à dos de chameaux depuis Carac jusqu'à la mer Rouge, qui attaqua la religion du croissant dans son sanctuaire le plus sacré, avait rempli du bruit de sa renommée toutes les régions orientales qui s'étendent au loin devant moi, et son souvenir se conserve peut-être encore sous les tentes de l'Arabie.

Tous ces souvenirs de différens âges, et les documens que j'ai recueillis touchant les régions d'au-delà le Jourdain, me consolaient un peu de l'idée que mon pied ne foulera point ce sol, où les mœurs des peuples n'ont point changé depuis quatre mille ans. Les montagnes de l'Arabie ont été pour moi comme une terre de promission que je ne devais voir que de loin, et, debout sur la terrasse du château de Jéricho, les regards tournés vers ces contrées si pleines de naïve poésie, j'étais triste comme Moïse sur le Nébo.

P.....

[1] Voyez les historiens arabes traduits par M. Reinaud, tome IV de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 186, 187.

LETTRE CVIII.

La semaine sainte à Jérusalem.

A M. M.....

De l'église du Saint-Sépulcre, 1831.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX. — LE MERCREDI SAINT.

Me voici enfermé avec les pères latins dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à toutes les cérémonies de la semaine; c'est aujourd'hui mercredi, et nous ne sortirons d'ici que vendredi prochain, après la dernière cérémonie du soir. Je me suis établi dans la chapelle de la Vierge appartenant aux latins; je vous écrirai jour par jour tout ce que j'aurai vu, tout ce que j'aurai senti durant cette triste commémoration des plus grands mystères qui se soient accomplis chez les hommes.

La fête des Rameaux a commencé cette lugubre semaine; c'était dimanche dernier. Un autel avait été dressé à la porte du saint tombeau. Le père vicaire, en l'absence du père révérendissime, officiait pontificalement; toutefois, il ne portait ni la crosse ni la mitre, car le père révérendissime a seul le privilége de prendre les attributs de l'épiscopat. Tous les religieux de Saint-Sauveur, tous les catholiques de Jérusalem et de Bethléem, s'étaient réunis dans l'église du Saint-Sépulcre; on voyait aussi une foule de musulmans que la curiosité y avait amenés. Il est bon de vous répéter que la pompe majestueuse des cérémonies latines enchante les musulmans de Jérusalem; les cérémonies grecques et arméniennes, beaucoup moins graves et moins solennelles, leur semblent des jeux d'enfans ou des spectacles de places publiques.

Nos religieux avaient autrefois coutume de se rendre le jour des Rameaux, à l'endroit où fut la bourgade de Bethphagé, à une heure de Jérusalem à l'orient, d'où Jésus-Christ partit pour venir faire son entrée glorieuse dans la cité sainte. Le révérendissime, couvert d'un surplis et d'une étole, revenait de Bethphagé à la ville, monté sur un âne richement orné, que conduisaient par la bride deux des principaux catholiques de Jérusalem ; le cortége s'avançait au milieu des hymnes et des chants sacrés, et les chemins par où il passait étaient jonchés de palmes et de fleurs; c'était là un fidèle et touchant souvenir de cette marche triomphale, bientôt suivie de la mort la plus ignominieuse, comme si le Christ eût voulu nous apprendre combien est court le passage des joies aux douleurs, le passage du triomphe au supplice. *Pueri Hebrœorum, portantes ramos olivarum, obviaverunt Domino, clamantes et dicentes : Hosanna in excelsis, hosanna filio David !* (Les enfans des Hébreux, portant des rameaux d'olivier, allèrent à la rencontre du Seigneur, criant et disant : Gloire au plus haut des cieux, gloire au fils de David !) Une procession semblable et beaucoup plus solennelle avait lieu au temps du royaume de Jérusalem ; elle rentrait dans la ville sainte par la porte Dorée, où passa, dit-on, le Christ, le jour de son triomphe.

Depuis plusieurs années, la procession de Bethphagé n'a plus lieu, parce qu'elle avait fini par entraîner avec elle de trop graves inconvéniens. Les latins se contentent de célébrer, le jour des Rameaux, une messe solennelle, et de distribuer des palmes bénites sur le divin sépulcre. Les branches de palmiers qui servent à la cérémonie, viennent du pays de Gaza. La palme du célébrant et celle du père procureur, ornées des premières fleurs du printemps, étaient travaillées avec beaucoup d'art, et formaient comme une triple couronne, emblème de la couronne des pontifes romains. Après la distribution des palmes aux religieux et aux principaux catholiques de Jérusalem, le reste des fidèles et surtout les Bethléémites, craignant que les palmes ne manquassent pour eux, se sont précipités tous à la fois à la porte du saint tombeau, et la confusion était grande. Les musulmans, chargés de la police du temple, avaient beau frapper du fouet et du bâton ; le fouet et le bâton étaient impuissans; les catholiques se querellaient et se battaient entre eux ; beaucoup de musulmans s'élançaient vers les rameaux bénits, et repoussaient violemment les chrétiens qui voulaient les devancer ; le désordre était tel, que le célé-

brant s'est vu obligé de s'enfermer pendant un quart d'heure dans le tombeau. J'avais remarqué un Bethléémite qui avait été des plus maltraités, et dont les gémissemens me serraient le cœur ; je lui ai donné la palme que j'avais reçue des mains du célébrant, et le pauvre Bethléémite, pour m'exprimer sa joie et sa reconnaissance, ne pouvait trouver que ces mots : *Francaouï taïeb ! Francaouï taïeb !* (bon Français ! bon Français !). Quelques instans après, et lorsque le tumulte s'est un peu apaisé, le père vicaire m'a remis une autre palme. Les pères latins m'ont dit qu'on voit chaque année se renouveler le même désordre.

Quand toutes les palmes ont été distribuées, on a fait une procession autour du saint tombeau, et la messe a été ensuite célébrée. Trois prêtres, revêtus d'une aube et d'une étole violette, ont chanté la Passion à la manière d'Europe. Cette histoire des derniers jours et de la mort du Sauveur, est intéressante à entendre dans tous les pays du monde ; mais, à la porte du tombeau du Christ, à trente pas du Calvaire, elle saisit l'ame et la remplit d'une religieuse mélancolie.

Après la messe, en allant de l'église du Saint-Sépulcre au couvent de Saint-Sauveur, je portais ma palme à la main, et j'ai été assailli par une troupe de femmes arméniennes, qui me suppliaient de la leur abandonner. Cette palme, que j'ai reçue à la porte du saint tombeau, je veux la garder fidèlement comme un souvenir de mon passage à Jérusalem ; elle sera pour moi la palme du retour, et je la suspendrai au mur de la maison paternelle ; si j'arrive à la vieillesse, elle me rappellera que, bien jeune encore, je fus pélerin dans le pays de Jacob et du Christ.

J'arrive au mercredi saint. Ce matin, à trois heures, et pendant que les ténèbres s'étendaient encore sur Jérusalem, je suis allé avec les pères latins à Gethsémani, dans la grotte où Jésus-Christ, s'offrant en holocauste à son père, selon les paroles de l'Écriture, versa une sueur de sang. Les gardiens de la porte Saint-Étienne avaient reçu ordre de nous ouvrir avant l'heure accoutumée. Cette grotte, voisine de l'église souterraine consacrée à la Vierge, est assez vaste et renferme trois autels ; au-dessus du principal autel, on lit l'inscription suivante : *Hic est locus ubi sudor factus est sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (C'est ici le lieu où la sueur du Christ devint comme des gouttes de sang qui découlent jusqu'à terre). Depuis trois heures et demie jusqu'à sept heures, huit messes basses ont été dites dans la

grotte sacrée ; puis on a chanté prime, tierce et sexte, et à sept heures, on a célébré la grand'messe. Ce sont les religieux espagnols qui, d'après une ancienne coutume, font les honneurs de cette solennité. Après la grand'messe, on a répété en chœur les litanies de la Vierge, à vingt pas de son sépulcre, à peu de distance du rocher sur lequel, dit-on, Marie laissa tomber son voile bleu en montant au ciel. J'étais doucement ému en entendant ces litanies, où la mère du Christ est appelée *étoile du matin*, *porte du ciel*, *rose mystique*, *arche d'alliance*. Si la terre a gardé quelque chose de la plus pure des filles d'Adam, s'il est resté autour du tombeau de Marie ce qui survit autour de tous les tombeaux d'ici-bas, ce pâle et dernier rayon de vie qu'on appelle une ombre, l'ombre de Marie errante parmi les oliviers de Gethsémani, a dû s'arrêter avec joie dans la grotte où se célébraient ses grandeurs et sa gloire.

Pendant l'office des latins, une foule de pélerins grecs et arméniens, hommes, femmes et enfans, sortant par la porte de Saint-Étienne, descendaient à pas rapides dans la vallée de Josaphat, et se rendaient à l'église de la Vierge, qui venait de s'ouvrir. Lorsque, du fond de la vallée, je regardais les hadji grecs ou arméniens avec leurs vêtemens noirs, descendre des montagnes de Jérusalem, il me semblait voir de nombreux troupeaux de chèvres suspendues aux flancs des rochers.

Je suis revenu à Jérusalem avec un jeune religieux qui a voulu me faire passer par le lieu où Jésus-Christ tomba, lorsqu'on l'entraînait, les mains liées derrière le dos, à la maison de Caïphe ; le lieu de la chute est au bord du Cédron, près d'un pont jeté sur le torrent ; il y a là une petite roche, de forme plate, qui présente des accidens de configuration qu'on prend pour l'empreinte des pieds, des mains et des yeux du Sauveur ; *Ecco gli piedi, gli mani, gli occhii*, me disait le bon père d'un air de tristesse et de respect ; *lo vedete cum gli vostri occhii*, ajoutait-il, et le pieux cénobite couvrait de ses baisers les sacrées empreintes. Les souverains pontifes, avertis des dégradations continuelles que la piété des chrétiens faisait subir à ces vestiges, ont défendu, sous peine d'excommunication, qu'on détachât du roc la moindre parcelle. Mais les grecs et les arméniens, qui se soucient fort peu des menaces de Rome, ont dégradé à tel point ces empreintes révérées, qu'il me paraît difficile d'y reconnaître aujourd'hui des yeux, des pieds et des mains. A côté de cette roche est un étroit

espace de terrain, planté de six oliviers jeunes encore, qui a été acheté depuis peu par les arméniens; le musulman qui l'a vendu, spéculant sur le voisinage de la roche sacrée et sur la dévotion des acquéreurs, a exigé mille piastres pour un coin de terre qui n'en vaut pas cinquante. Comme autour de Jérusalem il n'est pas un endroit qui ne soit consacré par les traces du Christ ou des prophètes, la propriété du moindre terrain peut faire la fortune d'un musulman.

Aujourd'hui, à trois heures après midi, on a placé des bancs et des pupitres à la porte du saint tombeau, et les religieux de Saint-Sauveur, dont la piété a pris tout à coup un caractère plus grave et plus recueilli, ont chanté l'office des ténèbres. Je ne saurais vous dire combien les lamentations de Jérémie et les psaumes de David m'ont paru sublimes et touchans, ainsi répétés entre le mont Golgotha et le mont Sion, au milieu des ruines de la Jérusalem nouvelle; jamais accent n'a retenti plus avant dans mon ame, jamais poésie n'a plus fortement ébranlé mon imagination. La voix de Jérémie est une voix connue à Jérusalem; quand elle se fait entendre, il semble que tout pleure, que tout gémit; en traversant des vallons solitaires, la nuit, quand le vent soupire, n'avez-vous jamais, comme à votre insu, prêté l'oreille à des voix mélancoliques perdues dans les airs, exprimant des douleurs infinies? ainsi, j'écoute les chants lugubres de Jérémie, qui réveillent toutes les douleurs de Jérusalem. Les plaintes du prophète d'Anathot peuvent maintenant encore s'appliquer à la ville sainte; cherchez autour de la fille de Sion, et voyez si elle a gardé quelque chose de sa beauté d'autrefois; veuve et soumise au tribut, la fille de Juda n'est-elle point traitée encore comme une vigne qu'on vendange? Quelqu'un est-il venu pour la consoler et pour essuyer les larmes qui ruissellent sur son visage?

Les lamentations de Jérémie, qui, pour le dire en passant, laissent bien loin derrière elles l'élégie grecque et l'élégie romaine, font place à d'autres plaintes, à d'autres soupirs; c'est David qui pleure et qui maudit ses ennemis; il est devenu comme un étranger à ses frères, un inconnu aux enfans de sa mère; ses ennemis lui ont donné du fiel pour nourriture et du vinaigre pour boisson; le prophète-roi prie Dieu que leurs yeux s'obscurcissent, que leur dos soit toujours courbé vers la terre, que leurs demeures deviennent désertes, et que personne n'habite sous leurs tentes. Que de riches couleurs, que de pompeuses images, quand David annonce à son fils Salomon la splen-

deur future de son règne! Le nouveau roi descendra comme la pluie sur une toison, comme l'eau qni tombe goutte à goutte sur la terre: la justice se lèvera sous son règne, avec une abondance de paix qui durera autant que la lune ; le froment croîtra jusqu'au sommet des montagnes, et les habitans des cités, fleuriront comme l'herbe des champs. David chante les choses du ciel et de la terre sur un mode infini qui varie sans cesse, et toujours avec de nouveaux trésors d'harmonie ; il est surtout sublime quand il parle du Seigneur ; combien il s'élève au-dessus d'Homère et de son Jupiter! Ici la lyre d'Homère est à la lyre du roi-prophète, ce qu'est un faible écho à une grande voix qui résonne; ce sera, si vous voulez, le pont d'airain de Salmonée, qui veut imiter le tonnerre du Tout-Puissant; entre la muse de l'antique Olympe et la muse de Sion, je trouve les distances qui séparent l'homme de Dieu, la terre du ciel. Après avoir chanté l'office et récité à voix basse l'oraison qui le termine, les religieux suivant la coutume de la chrétienté, ont fait quelque bruit en frappant sur les livres, les bancs et les pupitres; les enfans catholiques, répandus autour du saint tombeau, ont fait entendre à leur tour des castagnettes et d'autres instrumens en bois; les commissaires musulmans les ont chassés de l'église, et la petite troupe a parcouru le quartier du saint sépulcre avec ses instrumens retentissans, s'arrêtant à la porte de chaque maison catholique.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CVIII.

La semaine sainte à Jérusalem.

A M. M.....

De l'église du Saint-Sépulcre.

JEUDI SAINT.

Un autel est dressé à la porte du saint tombeau, comme au dimanche des Palmes; on a disposé tout autour sur plusieurs rangs de grands chandeliers en argent qui supportent des cierges de Venise de huit pouces d'épaisseur; devant l'autel est étendu un large tapis; des fleurs et des flambeaux en quantité couronnent le saint sépulcre. On a eu soin de fermer la porte de l'église, pour que la cérémonie ne fût point troublée par la foule des pélerins. Néanmoins un assez grand nombre de grecs et de musulmans avaient obtenu la permission d'entrer, et se sont tous groupés autour du tombeau. Les galeries appartenant aux arméniens ont été envahies par des femmes de cette nation, qui ont passé la nuit dans le temple, afin de pouvoir assister à la solennité latine. Sur tous les piliers voisins, des grecs s'étaient suspendus comme des images ou des tableaux attachés à une muraille; plusieurs grecs avaient aussi escaladé les grilles de leur sanctuaire qui fait face au tombeau. Une douzaine de musulmans armés de fouets et de bâtons, veillaient au maintien de l'ordre.

A neuf heures, la messe solennelle a commencé. Les ornemens qui ont servi à la célébration des saints mystères m'ont frappé par leur magnificence; les vases sacrés étaient en or et d'un fort beau travail. Les ornemens et les vases sont marqués des armes du Portugal. Je ne crois point qu'aucun pontife de l'antique Israël ait jamais paru

devant l'autel du Seigneur avec des vêtemens plus éclatans que le pauvre père qui a célébré aujourd'hui le sacrifice selon la loi nouvelle. La fête de ce jour est l'anniversaire de cette institution eucharistique, par laquelle le Sauveur, pour parler le langage de l'Église, consentit à devenir pour les hommes une hostie vivante jusqu'à la consommation des siècles. Dieu me garde de toucher à ce que de tels mystères ont de sacré? Mais à ne voir ici que les choses qui frappent la raison, ces divines allégories nous révèlent une des vérités les plus tristes; c'est qu'il faut des sacrifices ici-bas, il faut des expiations et des expiations à chaque soleil, à chaque heure pour tant de crimes qui souillent la terre, et, ce qui est douloureux à penser, ce n'est point l'animal immonde, mais l'agneau pur et sans souillure qui doit verser son sang sur l'autel.

Les pères et les frères latins ont communié tous ensemble, les premiers avec le surplis et l'étole sacerdotale, les seconds avec la simple robe brune et le cordon blanc. Quelques catholiques arabes et une vingtaine de femmes ont aussi participé à l'eucharistie; le reste des catholiques de Jérusalem a communié ce matin, au lever du jour, dans la chapelle du couvent de Saint-Sauveur. Ces pauvres Arabes se sont approchés de la table sainte avec un recueillement pieux et une componction vraiment touchante.

Après la messe, on a fait une procession dans l'église du Saint-Sépulcre avec beaucoup de pompe et de majesté. Les religieux marchaient deux à deux, tenant un flambeau à la main; six frères revêtus d'une chappe de soie rouge, portaient un dais éclatant; un prêtre s'avançait derrière le célébrant, portant une espèce d'ombrelle de soie pailletée d'or, destinée à remplacer le dais, dans les passages trop étroits. Quelques instans avant la procession, on m'a fait l'honneur de songer à moi pour porter l'ombrelle sacrée, tous ces bons religieux se faisaient d'avance une joie de voir marcher avec eux un voyageur français; mais le maître des cérémonies a déclaré qu'il était indispensable que je fusse vêtu d'une aube; comme j'ai voulu garder mon costume, l'ombrelle a été portée par un prêtre. Il faut que vous sachiez que l'honneur qu'on m'a proposé, est réservé d'ordinaire aux consuls qui se trouvent de passage à Jérusalem, dans la semaine sainte.

La procession a fait deux fois le tour du saint tombeau en répétant l'hymne sainte, consacrée au mystère de l'eucharistie; elle s'est

avancée ensuite du côté de *la pierre de l'Onction* et du Calvaire; elle est revenue au saint tombeau en passant par la chapelle de la Madelaine. Après un quart d'heure d'adoration, le célébrant est entré dans le sépulcre pour y déposer le calice renfermant les espèces sacramentelles. Puis on a dépouillé les autels appartenant aux latins, et quelques religieux sont venus psalmodier les vêpres à la porte du tombeau; dans les versets que j'ai entendus, j'ai remarqué ces paroles: « Si vous craignez Dieu et si vous marchez dans ses voies, vous jouirez » des fruits de vos travaux et vous serez heureux; votre femme sera » dans votre maison comme une vigne féconde, et vos enfans comme » des rejetons d'olivier autour de votre table. » — Que mon exil est long! murmurait le cénobite en deuil; « j'ai demeuré avec les » habitans de Cédar; mon ame a été long-temps comme une étran- » gère. »

Quand cette dernière cérémonie a été terminée, les musulmans chargés de la police, et les janissaires du couvent de Saint-Sauveur, ont crié et frappé pendant plus d'une heure pour faire évacuer l'église; le plus grand nombre a été renvoyé, plusieurs chrétiens grecs et arméniens et quelques Turcs, ont échappé à l'œil des gardiens en se cachant derrière des piliers ou des autels, ou dans de petites chapelles obscures. A midi, la porte de l'église a été fermée et ne se rouvrira que demain soir. Ainsi, me voilà enfermé avec les religieux et avec deux ou trois cents catholiques, hommes, femmes, enfans, répandus pêle-mêle dans le sanctuaire.

A deux heures après midi, on a commencé la cérémonie du lavement des pieds. Le père vicaire en aube, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre, s'est rendu à la porte du tombeau: un frère portait un plat d'argent rempli de serviettes de lin élégamment brodées; un autre plat d'argent était destiné à recevoir chaque serviette après qu'elles auraient servi à l'essuyement des pieds. L'eau pour la cérémonie a été versée dans un grand vase d'argent de forme ronde, marqué des armes du Portugal; les deux autres plats d'argent portent les armes d'Espagne. Douze religieux avaient été appelés au lavement des pieds; le maître des cérémonies a prononcé devant le célébrant le nom des douze frères, en ajoutant quelques paroles d'invitation. Le célébrant à genoux, et dans l'attitude la plus humble comme autrefois le Christ sur le mont Sion, s'est mis à laver et à essuyer les pieds des douze disciples. A mesure qu'il avait essuyé le pied d'un

apôtre, il y faisait avec le pouce un signe de croix et le baisait respectueusement; le frère recevait ensuite un crucifix. J'ai vu un religieux fondre en larmes pendant que le père vicaire lui lavait les pieds; il semblait lui dire comme jadis saint Pierre à son maître : *Quoi ! Seigneur ! c'est vous qui me laverez les pieds. Tu mihi lavabis pedes.*

Je suis entré dans le saint tombeau, pour voir comment sont placés les restes eucharistiques. Les saintes espèces, comme je vous l'ai dit plus haut, sont renfermés dans un calice en or recouvert d'un voile; ce calice est au fond d'un tabernacle portatif, en argent, de deux pieds de hauteur, et d'un pied et demi de largeur, posé sur le marbre du tombeau. C'est l'Espagne qui a donné ce tabernacle d'argent. L'intérieur du sépulcre est illuminé par une centaine de flambeaux; au-dessus du marbre du sépulcre j'ai remarqué un petit autel d'argent orné de pierreries, qui est aussi un présent de la nation espagnole. Les religieux vont deux à deux passer une heure dans le saint sépulcre pour adorer l'eucharistie.

Je m'arrête quelquefois devant l'humble chapelle copte, qui touche au saint tombeau; dans ce réduit obscur, à côté d'un petit autel sans ornement est assis un diacre copte, au teint basané; il est revêtu d'une aube, d'une étole et d'une dalmatique, et porte un bonnet assez semblable à la mitre épiscopale; étranger à tout ce qui se passe autour de lui, il reste seul dans son étroit sanctuaire, la tête tristement inclinée sur la pierre nue de son autel; tout le monde passe à côté de la pauvre chapelle sans prendre garde à celui qui en est le gardien; le diacre lui-même ne parle à personne, immobile dans son coin solitaire; seulement il a soin d'entretenir des charbons de feu posés dans un vase de terre, et d'heure en heure il promène son encensoir dans l'église du Saint-Sépulcre. En 1810, à l'époque de l'embrasement du temple, la flamme qui n'épargna point le saint tombeau, épargna la chapelle copte, attenante au sépulcre; on aurait pu croire que le dieu des chrétiens avait fait éclater par là son éternelle prédilection pour les humbles et les pauvres. L'intervalle de chaque cérémonie latine est remplie par les courses et les jeux des petits enfans, par les conversations ou les promenades des hommes; les femmes rient et causent entre elles comme dans un harem ou dans une réunion champêtre; on mange, on boit, on fume autour du divin tombeau A voir le mélange bruyant des grecs, des arméniens, des catholiques et des musulmans étendus sur le pavé, au pied des autels, à l'entrée

des chapelles, on croirait que des caravanes de différentes nations sont venues se reposer dans ce temple comme dans un khan. Le voisinage de la chapelle de Sainte-Hélène, la chapelle de la *Division des vêtemens,* et tout l'espace qui s'étend jusqu'à la chapelle de la Madelaine, offrent en ce moment l'aspect d'un bazar; on y vend tous les comestibles du marché, on y boit la liqueur de moka comme dans les cafés de la ville, et, j'ose à peine l'écrire, la fumée de la cuisine orientale se mêle à la fumée de l'encensoir [1].

A trois heures et demie, les religieux placés, comme hier, à la porte du tombeau, ont chanté l'office des ténèbres. Je me suis placé au milieu d'eux, et j'ai prêté l'oreille aux poétiques accents de Jérémie et de David. Il me semble que la voix d'un cénobite est faite mieux qu'aucune autre voix humaine pour répéter les psaumes et les lamentations; ces hommes, avec leur tête rasée et leur barbe noire, avec leurs pieds chaussés par des sandales, et leur robe de laine brune serrée d'un cordon blanc qui retombe en plusieurs nœuds, sont à mes yeux les hommes du deuil et des pensées austères; il y a dans leur voix, dans leur physionomie et leur costume, une tristesse et une gravité imposante qui conviennent à la muse de Siloé et du mont Sion. Vous qui avez vu la terre, qui avez respiré l'air de Jérusalem, ne croyez-vous pas que le chant suivant doive émouvoir le cœur, quand on l'entend si près de la grotte où pleurait Jérémie, le poète des grandes douleurs?

« Le Seigneur a tendu son arc, et n'a rien épargné de ce qui était » beau sous la tente de la fille de Sion; cette tente, il l'a renversée » comme un jardin qu'on détruit; il a démoli son tabernacle et livré » à l'oubli les fêtes et les jours du sabbat. Les vieillards de la fille » de Sion se sont assis sur la terre et se sont tus; ils ont couvert leur » tête de cendres et se sont revêtus de cilice, et les vierges de Jéru- » salem ont baissé leur front. Ceux qui passaient par le chemin ont » sifflé et secoué la tête à l'aspect de Jérusalem : *Est-ce là,* disaient-ils, » *cette ville d'une beauté si parfaite et qui était la joie de toute la* » *terre?* » Je ne vous cite que quelques paroles de cette touchante lamentation qu'on a redite aujourd'hui, et qui est, à mon avis, la

[1] Me pudet cuncta narrare scandala quæ adveniunt in ecclesiâ Sanctissimi Sepulcri. O mores hominum! sub umbrâ noctis, nonnulli christiani schismatici turpiter sanctuarium polluêre, quia persuasum habent pueros conceptos coram divino tumulo, regnum cœlorum infaillibiliter rapturos.

plus belle élégie qu'on puisse trouver dans aucune littérature du monde.

JEUDI SAINT, A MINUIT.

Je vous écris en ce moment à la lueur des cierges du saint tombeau ; je n'ai jamais eu dans ma vie une heure plus grave et plus solennelle que l'heure présente. Une nuit dans l'église du Saint-Sépulcre devait être pour moi une nuit sans sommeil. Je vais de chapelle en chapelle, d'autel en autel ; je vais du tombeau au Calvaire, du Calvaire à la prison du Christ, de la prison du Christ à son tombeau, et le bruit seul de mes pas trouble le silence de la basilique. Les gardiens musulmans dorment sur leur estrade, voisine de la porte du temple ; tous les chrétiens enfermés dans l'église reposent du sommeil le plus profond ; les uns sont couchés sur des bancs ou des caisses, d'autres sur les marches des autels, sur des nattes ou des tapis au milieu de la grande nef ; la chapelle de la Madelaine est remplie de femmes étendues sur des nattes, enveloppées dans leurs longs voiles blancs ou vêtues d'un simple caleçon ; les enfans à la mamelle dorment sur le sein de leurs mères : chacun garde dans son sommeil l'attitude où le sommeil l'a surpris, ce qui forme un spectacle des plus bizarres. Tous les religieux reposent dans leur couvent du Saint-Sépulcre, excepté les deux qui sont prosternés au pied de la divine eucharistie dans le tombeau. Voici la première fois que je me trouve dans l'église de la Résurrection sans entendre du tumulte ; ce n'est qu'aux heures de la nuit que la prière peut espérer de n'être point troublée au pied du divin sépulcre. En promenant mes pas dans le temple, au milieu des ténèbres çà et là traversées par les faibles et tremblantes clartés de quelques lampes, seul et abandonné à de religieuses rêveries, parfois je m'arrête, prêtant l'oreille à des voix inconnues qui semblent me parler ; mes genoux fléchissent comme si l'esprit de Dieu soufflait sur moi, et debout dans l'ombre, entre le Golgotha et le saint tombeau, j'éprouve quelque chose qui ressemble à de la terreur.

VENDREDI SAINT.

A trois heures du matin, tout le monde était déjà réveillé ; les hommes reprenaient leur turban et leur ceinture, les femmes leur voile ou leur feredgé ; chaque famille, rangée autour d'un vase de

terre rempli de feu, se réchauffait en attendant le jour ; le nectar arabe égayait ce réveil ; chaque groupe avait son narguillet qui passait de main en main comme une coupe dans un banquet. Les causeries avaient recommencé, les enfans étaient revenus à leurs jeux, le bruit profane avait succédé au religieux silence de la nuit.

A quatre heures du matin, les deux portes de la chapelle latine de la Vierge ont été fermées. Toutes les lampes, tous les flambeaux étaient éteints dans la chapelle. J'ai entendu psalmodier le *Miserere* avec des voix lamentables ; des coups répétés se mêlaient au chant du psaume pénitent : je n'ai pas tardé à comprendre que nos religieux se donnaient la discipline ; ils ont récité quatre fois le miséréré et trois fois le dé-profundis, en se frappant tantôt de leur cordon noueux, tantôt du fouet et des verges. C'est ainsi que les gardiens du saint tombeau ont commencé la journée du vendredi saint. Nos religieux mangent aujourd'hui pour toute nourriture une laitue sans assaisonnement et du pain pétri avec du sucre et des œufs.

A onze heures, un des janissaires du couvent de Saint-Sauveur est venu m'annoncer qu'une femme venue de France, était à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et qu'elle demandait à me parler. J'ai couru vers la porte, elle était encore fermée, et regardant par une des lucarnes qui y sont pratiquées, j'ai reconnu à son costume franc la femme qui m'attendait ; en me voyant, elle s'est mise à fondre en larmes. C'est une femme d'environ trente-cinq ans avec des vêtemens très-simples, et un voile blanc qui couvre sa tête à demi ; des yeux rouges, un visage fortement coloré annonçaient qu'elle venait de traverser les chemins embrasés du désert. En effet, la pauvre femme toujours pleurant, m'a dit que, partie du Caire, il y a huit jours, elle est arrivée à Jérusalem à dos de chameau ; puis, entrant dans les détails de son pélerinage, elle m'a appris qu'elle était de Lyon, et qu'elle a quitté la France depuis trois ans. Après avoir fait le voyage de Rome, seule et à pied, elle avait rencontré, dans la capitale du monde chrétien, un Français charitable qui l'avait emmenée à Alexandrie ; ce Français, qui voulait aussi se rendre dans la terre sainte, lui avait proposé de la conduire jusqu'à Jérusalem, et la pieuse caravane est arrivée ce matin. Cela ne ressemble pas mal, comme vous voyez, à nos pélerinages du neuvième ou du dixième siècle.

La pauvre pélerine, joignant les mains avec une expression de piété ardente difficile à décrire, m'a conjuré de lui faire ouvrir la porte de

l'église du Saint-Sépulcre, pour qu'elle pût adorer ce tombeau, après lequel elle soupirait, disait-elle, depuis quinze ans. La porte ne devait se rouvrir qu'à deux heures après midi; je l'ai invitée à retourner au couvent de Saint-Sauveur pour s'y reposer, lui promettant de lui montrer et de lui expliquer moi-même tout ce qu'il y a de vénérable dans l'église du Saint-Sépulcre, dans la ville et aux alentours. La pauvre femme s'en est allée versant toujours des larmes.

Une demi-heure après, j'ai été de nouveau à la porte du temple, et j'ai vu par la lucarne un jeune Français qui a fait le voyage du Caire à Jérusalem, avec les deux pélerins dont il vient d'être question. Ce jeune homme, qui long-temps est resté attaché au service de M. Mimaut, consul de France à Alexandrie, vous a vu au Caire ; il m'a remis une lettre de vous et une lettre de ma mère ; toutes les joies m'arrivent à la fois aujourd'hui. Vous me dites dans votre lettre que vous avez visité les pyramides et les ruines de Memphis, et que vous allez prendre le chemin de Damiette et de Mansoura ; j'espère que, grace à ce zèle de la science qui vous soutient dans vos fatigues, comme le zèle de la foi soutenait les vieux croisés, vous aurez pu achever en bonne santé vos dernières courses en Égypte.

A deux heures après midi, quand la porte du temple a été ouverte, je suis allé joindre au couvent latin la pieuse pélerine, et je l'ai accompagnée à toutes les stations de l'église du Saint-Sépulcre ; à chaque lieu sacré que je lui montrais, elle se prosternait et pleurait; cette ferveur, cet enthousiasme religieux, m'ont donné une idée de la dévotion des pélerins du moyen âge. Les musulmans et les chrétiens arabes contemplaient la pauvre femme avec le respect le plus profond.

A trois heures après midi, les latins ont chanté l'office des ténèbres ; ces lugubres et saintes harmonies, qui, dans ces deux derniers jours, résonnaient avec tant de charme à mon oreille, se perdaient aujourd'hui à travers des flots de peuple, au milieu d'un bruit immense ; plus de quatre mille pélerins de toutes les nations s'étaient précipités dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à la dernière cérémonie du vendredi saint ; pas le plus petit espace, pas un coin, pas un pilier, pas une grille qui ne fût occupée. Aussi la confusion était extrême. La cérémonie a commencé à sept heures du soir ; je vais vous la décrire en détail ; je marchais à côté du célébrant, et j'ai pu tout observer.

Le père vicaire célébrant et ses officiers, suivis de tous les religieux du couvent de Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Vierge, dont on a fermé les portes; on avait éteint toutes les lumières de la chapelle, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune père d'Italie a prononcé un sermon sur les souffrances et la mort du Sauveur; ce discours n'a été qu'un abrégé rapide de la passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes? Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le vaste bruit de la foule, semblable au mugissement de la mer. Nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église à travers une multitude qui se heurtait et s'ébranlait, hommes, femmes, jeunes filles, enfans, vieillards de toutes les nations de l'Orient. On a commencé le miséréré sur un ton des plus lugubres qu'on puisse entendre; les jeunes Arabes, élevés au couvent de Saint-Sauveur, qui marchaient les premiers avec la croix, chantaient de leur côté le Stabat mater, avec assez de charme et d'harmonie. La procession ne pouvait s'avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

Arrivés auprès de l'autel de la Division des vêtemens, nous nous sommes arrêtés; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Chacun de nous était debout pendant le discours; le célébrant seul était assis sur un siége de velours noir brodé d'or; deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce siége derrière le célébrant pendant la procession. Je n'ai rien vu de plus beau que les ornemens en velours noir brodés d'or qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819; les armes de la Castille brillent en filets d'or sur ces vêtemens sacrés. Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jusqu'à l'autel de l'*Impropere*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre qui servit de siége au Sauveur, lorsque, durant la nuit de sa passion, il fut rassasié d'opprobre. Là, nous avons eu un second discours en espagnol. Puis nous nous sommes avancés vers le Calvaire, au milieu d'un bruit immense traversé par de longs cris; chacun voulait monter sur le Golgotha; on s'injuriait,

on se battait ; les petits enfans, à demi étouffés, poussaient des gémissemens. Dès que l'étroit espace du Calvaire a été rempli, le reste de la multitude a été impitoyablement rejeté par les commissaires musulmans et les janissaires de Saint-Sauveur, et c'est à travers le désordre le plus tumultueux que nous sommes enfin parvenus à l'autel du crucifiement.

Le grand crucifix, porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel construit à la place où le Sauveur expira. Le père espagnol, que nous avions entendu à la station de l'*Impropere*, s'est agenouillé devant ce crucifix et a repris son discours avec des larmes dans les yeux; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots. Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi quand j'ai entendu le cénobite, avec son étole noire et sa robe de laine brune, nous raconter la mort ignominieuse du Sauveur, à la place même où le Sauveur a été immolé ; car j'étais là, sur le Golgotha, où la croix fut plantée, car je foulais la montagne qui but le sang du Christ. Que de tristesse! que de pensées! Un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent ; n'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'humanité? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu pour que l'image du trépas parût moins horrible ; l'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulcre, après que Dieu lui-même y était entré. Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le saint des saints ; vous, mortels que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse ou les humiliations ; nobles enfans de la terre, marqués au front du sceau divin, dont les jours ignorés se consument en brûlantes pensées, levez les yeux, voilà le père de l'Évangile, le régénérateur et le sauveur du monde suspendu au bois infâme! C'est là son trône et son autel, et sa couronne est une couronne d'épines. Dans la prison, dans l'exil, sur l'échafaud, que de victimes ont pu s'écrier comme le Christ sur le Golgotha : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abondonné! Eli, Eli, lamma sabactani!*

Le crucifix de la procession a été planté dans l'endroit même où fut plantée la croix du Sauveur. Après un nouveau discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche au bras du Christ, lui a ôté la couronne d'épines, et a déclоué ses pieds

et ses mains avec un marteau et une tenaille; la couronne et les clous enlevés ont été tour-à-tour baisés respectueusement par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis déposés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un des bras du Christ était décloué, le bras tombait de lui-même comme celui d'un mort; ensuite on a descendu le Christ de la croix de la même manière que le Sauveur fut descendu après qu'il leut expiré. Ce spectacle me faisait frissonner; j'assistais à cette scène si terrible et si solennelle qui ensanglanta le Calvaire, il y a dix-huit siècles. L'impatiente curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître, et, au milieu du vaste murmure, on distinguait les cris des petits enfans, les gémissemens des femmes et des jeunes filles que la foule étouffait.

Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à la pierre de l'Onction, où le corps du fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étole noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre. Un voile blanc recouvrait la pierre de l'Onction; on y avait placé un petit coussin de velours noir sur lequel devait être posée la tête du Christ; aux quatre angles de la pierre était un vase d'argent renfermant des parfums. Le Christ ayant été déposé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour arroser l'image du Sauveur d'essence de rose, et brûler autour d'elle des parfums. Après quelques instans de recueillement, le père latin qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé en arabe un discours qui s'adressait particulièrement aux catholiques du pays; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistans, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé, nous nous sommes avancés du côté du saint tombeau; quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc; l'image sainte a été déposée sur le marbre du sépulcre. Nous avons entendu là un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie.

Il est dix heures du soir; nous allons sortir de l'église du Saint-Sépulcre pour nous rendre au couvent latin de Saint-Sauveur.

SAMEDI SAINT ET JOUR DE PAQUES.

Les cérémonies latines du samedi saint ne m'ont présenté rien de

remarquable ; j'ai vu comme dans nos églises d'Occident la bénédiction de l'eau et du feu nouveau, le cierge pascal. Les chants de la douleur et de la pénitence ont cessé ; l'alléluia joyeux retentit autour du saint sépulcre. La terre qui était dans le deuil de la mort de son Christ, s'ébranle et jette au ciel un hymme d'alégresse, car le Christ vient de soulever la pierre de son sépulcre, et, vêtu de lumière et de gloire, il est allé où vont tous les enfans de Dieu. Après une vie pleine de pauvreté et d'ignominie, un sépulcre glorieux ; après la nuit du tombeau, le soleil de la résurrection. Dans l'histoire des choses de la terre, plus d'un génie méconnu et malheureux n'a-t-il pas été obligé de passer par la tombe pour arriver à l'admiration des hommes ?

Aujourd'hui, jour de Pâques, les catholiques de Jérusalem ont revêtu les plus beaux habits de fête ; leur tristesse habituelle a fait place à une espèce de gaieté religieuse qui me touche. Nos religieux latins ont pris aussi un front joyeux ; la physionomie du monastère semble avoir perdu quelque chose de son austérité. A minuit, les cénobites se sont réunis dans l'église du Saint-Sépulcre pour chanter les premiers offices du jour. Ce matin je suis entré dans le saint tombeau avec plus d'émotion que de coutume ; j'y ai lu le récit suivant que l'Église répète en ce jour : « Un ange du Seigneur descendit du » ciel, et vint renverser la pierre (du sépulcre), et s'assit dessus ; et » s'adressant aux saintes femmes qui étaient présentes, il leur dit : » ne craignez point, je sais que vous cherchez Jésus crucifié, mais il » est ressuscité ; approchez et voyez le lieu où le Seigneur avait été » mis. Et les femmes étant entrées dans le tombeau, aperçurent à » droite un jeune homme vêtu d'une robe blanche, et elles furent » saisies d'effroi ; ne craignez point, leur dit le jeune homme, ce Jésus » que vous cherchez est sorti de son tombeau. » Que de simplicité en racontant ces merveilles !

A huit heures du matin, le saint sépulcre était couvert de flambeaux et de fleurs ; un autel richement orné avait été dressé à la porte du tombeau comme au jour des Palmes et au jeudi saint. Une messe solennelle, à laquelle assistait une multitude de chrétiens et de Turcs, est venue achever les imposantes cérémonies de cette grande semaine. Après la messe, on a chanté en chœur, d'après un antique usage, le fameux psaume Exaudiat pour le roi de France. Pendant le chant, un des cénobites s'est approché de moi, et m'a demandé de la part du célébrant comment s'appelle notre nouveau roi, afin de pouvoir prononcer

son nom dans la prière qui suit le psaume. « Aux mois de novembre et » de décembre dernier, lui ai-je répondu, à l'époque de mon passage » à Constantinople et à Smyrne, la renommée prononçait le nom de » Louis-Philippe. » En d'autres temps, ce psaume et cette prière pour ma patrie à la porte du saint tombeau, eussent fait battre mon cœur d'une noble joie, d'un pieux orgueil, mais aujourd'hui tous ces chants m'ont attristé en me rappelant nos derniers malheurs ; pauvre France que les noirs destins entraînent, à genoux au pied de ce tombeau du sauveur du monde, je demande pour toi un sauveur, homme ou Dieu.

Mes prochaines lettres vous parleront encore de Jérusalem ; je vous raconterai ensuite mes voyages à Saint-Saba, Hébron, Ascalon, Gaza, Tyr, Sidon, Damas, Baalbeck, Antioche et dans le Liban.

P.....

LETTRE CIX.

Départ de Saint-Jean d'Acre. — Arrivée en Égypte. — Description d'Alexandrie.

Alexandrie, mars 1831.

Voilà déjà près d'une année que nous avons quitté la France et que nous sommes en Orient ; nous avons vu la Grèce, Constantinople, l'Anatolie, Chypre, Jérusalem ; il nous reste à parcourir plusieurs contrées de la Palestine, la Syrie et l'Égypte. Douze ou quinze mois suffiraient à peine pour achever notre entreprise commencée, et que de choses peuvent arriver en quinze mois ! que de révolutions peuvent nous surprendre et nous arrêter dans notre route, sans compter la guerre, le choléra ou la peste ! D'après ces considérations, nous avons pris le parti, M. Poujoulat et moi, de nous séparer pour le reste de notre voyage, et de nous partager les pays que nous avons encore à visiter. Par ce moyen, nous ferons en quelques mois ce que nous n'aurions pu faire dans une année, et le but de notre voyage sera entièrement rempli, sans que nous ayons à craindre que nos ressources s'épuisent, que le temps nous manque, ou que la terre vienne à trembler sous nos pas.

Vous savez que j'ai laissé mon jeune compagnon à Jérusalem ; je l'ai prié de ne pas épargner les détails dans ses descriptions, car je retourne sans cesse, par la pensée, à ces lieux saints que j'ai trop tôt quittés, où je voudrais être encore ; après nous avoir écrit de la cité de David et de Godefroy, M. Poujoulat nous écrira d'Hébron, de Nazareth, de Gaza, d'Ascalon ; plus tard sa correspondance nous arrivera de Damas, de Beyrouth, de Tripoli, d'Antioche, des diverses régions du Liban, et des principales villes de la Syrie ; nous ferons ainsi passer sous vos yeux toutes les contrées qui s'étendent depuis le Jourdain jusqu'à l'Oronte, depuis les montagnes de l'Arabie jusqu'au

mont Taurus. Pour moi, je vais remplir la tâche que je me suis réservée, et je visiterai l'Égypte.

La gabare la *Truite* a quitté la rade de Caïpha dans la matinée du 1er mars; le temps était beau et le vent favorable; nous avons salué la montagne d'Élie et le château des Pélerins; notre bâtiment poursuivant sa route, a longé de loin la côte où sont les débris de Césarée et d'Arsur, les collines de sable où gisent les ruines d'Ascalon. Le second jour de notre navigation, nous étions en face de la terre de Damiette, sans pouvoir découvrir l'embouchure du Nil; nous n'avons pu voir non plus la rade et la côte d'Aboukir; le troisième jour, nous étions à la hauteur d'Alexandrie; la terre d'Égypte est si basse, elle offre si peu de points visibles et saillans, qu'on est obligé d'employer la sonde, et d'interroger le fond de la mer, pour savoir si on approche du rivage.

Enfin nos lunettes nous ont fait voir la tour du Marabout ou la tour des Arabes, que les cartes placent sur la côte, à quatre lieues d'Alexandrie vers le sud; le premier objet qui a frappé ensuite nos regards, est la fameuse colonne de Pompée; bientôt nous avons distingué les murailles blanchies de quelques grands édifices, des minarets, des palmiers. Le rivage d'Égypte éclairé par une vive lumière, présente au premier aspect la teinte jaune des moissons, et se montre au voyageur comme la terre du soleil. C'est une physionomie toute différente de celle que nous avons remarquée dans les îles de l'Archipel, sur les côtes de l'Hellespont, de l'Asie mineure et de la Syrie.

Après avoir dépassé, à notre gauche, des écueils faciles à distinguer par le bouillonnement des vagues, nous sommes entrés dans le port, et la *Truite* a mouillé près de l'arsenal. J'ai fait mes adieux à notre gabare, qui avait été ma demeure pendant plus de quatre mois; on se sépare toujours avec peine de ceux avec qui on a mis en commun ses plaisirs, ses espérances, quelquefois même ses misères et ses périls; notre séparation a été d'autant plus pénible, que j'avais trouvé dans le commandant et les officiers de la *Truite*, dans les médecins et le commissaire du bord, une hospitalité affectueuse, des procédés remplis de bienveillance, souvent une conversation instructive, avantage qu'on apprécie partout, mais plus encore dans un voyage lointain.

Il m'a fallu chercher un logement dans la ville; j'en ai trouvé un dans une espèce d'hôtel garni ou d'auberge; la chambre que j'occupe est fort grande, mais j'ai peine à m'y accoutumer; j'étais si bien dans

ma petite cabine de la *Truite*, où j'entendais le jour et la nuit les chansons des matelots et le chant des coqs du navire, où chaque secousse, chaque flot m'avertissait du changement des vents et de tout ce qui se passait dans le ciel; où notre attention était sans cesse éveillée par la vue d'une île, par l'apparition d'un nuage; où nous passions notre vie entre la crainte d'une tempête ou d'un écueil, et la joie d'y avoir échappé. Je suis maintenant dans une chambre bien retirée, bien solitaire, où nul bruit ne se fait entendre, dans laquelle tout est immobile, et que je pourrais prendre, à la tristesse qui y règne, pour quelque chambre sépulcrale des Pharaons; je n'ai de conversation qu'avec mon hôte, réfugié italien, qui m'interroge adroitement, et veut savoir combien mon arrivée dans cette ville doit lui rapporter de piastres et de thalaris. J'ai demandé un interprète; on m'en a amené plusieurs qui ne savent pas un mot de français, et qui m'ont proposé de me faire voir la colonne de Pompée, les obélisques de Cléopâtre, les catacombes; voilà tout ce que j'ai à vous dire de ma première journée passée dans les murs d'Alexandrie.

Le lendemain je me suis fait conduire au consulat de France, où j'ai trouvé tous les secours et toutes les indications dont un voyageur a besoin pour voir ce qu'il y a de curieux et pour parcourir le pays commodément et en sûreté. Je commence à connaître la physionomie de la ville, et je puis vous en donner une première idée.

La ville a deux ports, l'un au nord-ouest, l'autre au nord; c'est dans le premier qu'abordent les navires; sur plus de deux cents lieues de côtes, la rade d'Alexandrie est le seul point où les gros vaisseaux puissent s'arrêter et trouver un abri; aussi est-elle très-fréquentée; on y voit des pavillons de toutes les nations maritimes; cette rade si animée, est comme une cité mobile et flottante, dont la population se renouvelle sans cesse, qui transmet à l'Égypte les richesses de l'Occident, et qui va reporter en Europe toutes les productions de l'Égypte.

En traversant cette forêt de mâts, on se fait une très-haute idée de la prospérité de la ville; mais lorsque vous mettez le pied sur le rivage, vous n'avez devant vous et autour de vous que de véritables masures qu'on appelle le bureau de la douane, des ballots de marchandises parmi des amas de décombres. C'est bien pis, quand le voyageur pénètre dans la ville, et qu'il s'avance à travers des rues non pavées, les unes désertes, les autres remplies de peuple, mais mal-

propres, qui la plupart n'ont point de nom, et dont aucune n'est tracée en ligne droite. Les maisons, bâties en pierres, n'offrent ni fenêtres sur la rue, ni ornement extérieur; dans les quartiers populeux, elles ont trois ou quatre étages, et dans chacune se trouvent entassées plusieurs familles, ce qui ne se voit guère dans les cités musulmanes. L'ancienne île de Pharos, maintenant réunie à la terre, et située entre les deux ports, a quelques beaux édifices parmi lesquels on distingue les palais du pacha et de sa famille; on aperçoit çà et là des forts et quelques batteries de canon dont personne ne peut approcher, et qui avertissent l'étranger qu'il est dans une place de guerre. La garnison d'Alexandrie paraît fort nombreuse; le bruit du tambour se mêle à tous les cris des rues, à tous les bruits de la ville; je suis sans cesse arrêté dans ma course par des régimens qui défilent avec leur uniforme rouge, couvert de poussière et de boue. J'éprouve un autre embarras dans les rues les plus passagères, c'est la rencontre des chameaux, chargés d'énormes poutres, de pierres de taille, ou de gros ballots; les rues les plus larges ont quelquefois de la peine à contenir ces lourdes caravanes. Il ne faut pas cependant oublier une des premières commodités d'Alexandrie, commodité que nous n'avons trouvée dans aucune ville d'Orient; au coin de chaque rue sont des ânes sellés et bridés, qui, pour quelques paras, vous transportent avec rapidité d'un bout de la ville à l'autre; ce sont les *omnibus* du pays, et les habitans comme les étrangers, des gens de toutes les classes, n'ont pas d'autres moyens pour faire des courses et des visites dans la cité et hors de la cité. J'ai parcouru les bazars; on y vend des tapis, du café, des dattes, quelques comestibles; il ne se fait qu'un commerce de détail; pour voir ce que le commerce de cette ville a de plus riche, il faut entrer dans les okals, où s'entreposent les marchandises venues d'Europe, de l'Inde, de l'Éthiopie; il faut visiter, à l'embouchure du canal, les magasins du pacha, où sont entassés les grains, les cotons, l'indigo, et tout ce que l'Égypte produit.

Je dois répéter ici, sur la population d'Alexandrie, ce que je vous ai déjà dit de celle des autres villes d'Orient; on y voit toutes sortes de nations, des Arabes, des Turcs, des Mores, des Francs, des Grecs, des Coptes, des Syriens, etc. Toutes ces nations jetées ainsi pêle-mêle dans une même cité, ne s'élèvent pas au-delà de douze mille habitans. J'ai voulu savoir d'abord quels sont dans cette population les progrès de l'esprit de réforme, et les comparer à ce que nous

venons de voir en Turquie. Le costume oriental a reçu ici à peu près les mêmes modifications qu'à Stamboul; on rencontre partout la veste d'uniforme et le fesse. Nous voyons tous les jours les troupes du pacha faire leurs exercices sur les places publiques; elles paraissent beaucoup mieux tenues, mieux disciplinées que les nouvelles milices du sultan Mahmoud; j'ajouterai que les habitans d'Alexandrie, et surtout les Arabes, montrent moins de répugnance que les Turcs pour ce qui leur vient d'Occident, au moins pour tout ce qui regarde les progrès de l'industrie; j'ai cru remarquer toutefois qu'ils sont en général plus disposés à recevoir la corruption et les vices de l'Europe que ses institutions et ses lumières. Au reste, je n'ai encore vu de cette population que la partie la plus misérable; je n'ai vu encore que des gens qui tendent la main ou qui convoitent la bourse du voyageur. Lorsque l'étranger arrive, il n'entend d'abord sur son passage que le mot de bakchich; et s'il jugeait des habitans par ceux qui accourent d'abord au-devant de lui, il pourrait se croire au milieu d'une nation de mendians.

La rue que j'habite a beaucoup de boutiques, tenues par des Français et des Italiens; plusieurs maisons de Marseille, de Livourne, et même de Lyon, ont des établissemens à Alexandrie. Je ne vous parlerai point des Francs que la misère a chassés d'Europe et qu'elle a poursuivis en Égypte, de ceux qui ont quitté leurs foyers à cause de leurs dettes, et qui voudraient bien en faire de nouvelles dans ce pays; je ne vous dirai rien non plus de tous ces gens à projets, de tous ces esprits inquiets et remuans, qui, ne pouvant supporter le gouvernement de leur patrie, sont venus aider Méhémet Ali à consolider le sien; parmi les Francs qui habitent l'Égypte, je mets au premier rang les ouvriers et les artisans qui ont apporté en Orient une industrie, un talent que l'esprit de conduite et l'amour du travail savent mettre à profit; je dois aussi mentionner les Européens employés au service du pacha en qualité d'instructeurs militaires et de médecins de l'armée; plusieurs sont distingués par leur savoir et par leurs bonnes manières, surtout les médecins.

J'ai visité l'arsenal; quelle différence avec celui de Stamboul! deux ou trois mille ouvriers y travaillent sans cesse; un vaisseau de ligne, une frégate, y sont maintenant en construction; il n'y a pas un mois qu'on a lancé à la mer un vaisseau de quatre-vingts canons; tout cela tient de l'enchantement; aussi l'ingénieur qui dirige les travaux,

passe-t-il pour un magicien ! Au dernier vaisseau qu'on a mis à la mer, les Arabes disaient que les anges tiraient le bâtiment avec des cordes invisibles ; M. de Cerisi jouit du plus grand crédit auprès du pacha, qui l'a laissé maître absolu de l'arsenal ; il a commencé par se débarrasser des Turcs, qu'il a jugés incapables de le seconder, et des fournisseurs de Livourne qui ne livraient que de mauvaises marchandises ; cette sévérité lui a fait beaucoup d'ennemis, et les moins dangereux sont les Turcs, car ils se sont retirés en disant : *Dieu l'a voulu;* les marchands de Livourne, qui ne lisent pas le Coran, n'ont pas la même résignation. Dans cet atelier immense, le travail est ce qu'on paie le moins; les coups de bâton sont le grand mobile de tous ces prodiges d'activité et d'industrie; l'arsenal a douze ou quinze cents ouvriers, qui reçoivent deux ou trois piastres par jour ; on ne donne aux forçats que du pain et de l'eau ; chaque jour leur nombre s'accroît, on condamne au bagne pour la moindre chose et quelquefois sans aucune forme judiciaire ; nous y avons vu un des jeunes Égyptiens qu'on avait envoyés en France pour faire leurs études ; son grand crime était de n'avoir rien appris.

En voyant ces travaux gigantesques, on se demande à quoi tout cela peut servir ! il n'est pas un vaisseau de ligne qui ne coûte les revenus d'une ou de plusieurs provinces; tous les produits de l'agriculture égyptienne sont ainsi échangés contre des voiles, des agrès, des ancres, des mâts, et mille autres ustensiles de la navigation ; mais ce n'est là encore que le matériel ; pour qu'une flotte construite à si grands frais puisse se mettre en mer, et répondre à ce qu'on peut en attendre, il faut avoir des matelots et des officiers ; or, je ne vois pas ici l'ombre d'une institution ou d'une école, créée pour l'éducation des marins ! J'ai remarqué en général que chez les gouvernemens orientaux qui veulent imiter notre Europe, il se trouve toujours quelque chose d'incomplet et d'inachevé qui révèle l'ancienne barbarie, et fait douter du succès de toutes les entreprises et de toutes les réformes.

Le pacha d'Égypte n'a pas sans doute l'intention de rivaliser avec les puissances maritimes de l'Occident ; tous ces préparatifs n'ont donc pour objet que de se mettre à l'abri de quelques menaces de la Porte, ou d'établir sa domination sur les côtes de Syrie. Aussi chaque vaisseau qu'on lance à la mer est-il regardé comme une déclaration de guerre à Stamboul et à Saint-Jean d'Acre ; tout le monde s'attend

ici à voir la paix de l'Orient troublée, et voilà jusqu'à présent ce qu'a produit la merveilleuse activité de l'arsenal d'Alexandrie.

Je ne vous ai rien dit encore de l'ancienne cité ; pour en chercher les vestiges, il faut sortir de la ville actuelle ; l'enceinte d'Alexandrie a perdu de son étendue, à mesure que la domination des conquérans devenait plus barbare ; on peut dire qu'il y a eu successivement trois villes d'Alexandrie, celle d'Alexandre et de Ptolémée, celle des califes, enfin celle des Turcs ; les murailles qui entouraient la cité des Arabes, subsistent encore ; quant à la ville des Ptolémées, il n'est donné qu'à la science de connaître avec précision la place qu'elle occupait. On est à peine d'accord sur l'emplacement du temple de Sérapis, du musée et de la bibliothèque ; de tant de monumens célèbres, les voyageurs ne retrouvent plus que la colonne de Pompée, qui s'élève en dehors de la seconde enceinte, vers le sud-est, les deux obélisques connus sous le nom d'*aiguilles de Cléopâtre*, placées derrière le rempart oriental de la cité moderne ; et les catacombes, ou l'ancienne nécropole située entre le lac Maréotis et la mer. J'ai fait plusieurs promenades dans l'enceinte et hors de l'enceinte de la cité des califes ; j'y ai vu des jardins où croissent des palmiers, des monticules ou amas de décombres, plusieurs grandes citernes bien conservées, des restes de murailles en briques rouges, beaucoup de débris de poterie, de fragmens de marbre, des mosquées en ruines, le monastère des franciscains, et l'église des grecs, qu'on vient de faire rebâtir à neuf ; dans un espace de plusieurs lieues carrées, j'ai trouvé sept ou huit colonnes ou tronçons de colonnes, que le génie de la destruction paraît avoir oubliés, et dont la conservation doit être regardée comme un vrai prodige ; quand j'ai visité les deux obélisques, dont l'un est debout, l'autre couché sur le sable, j'ai vu à vingt pas de moi, des femmes et des enfans sortir de quelques cavités souterraines ; je n'ai pas été moins surpris que si j'avais vu quelque chose de vivant dans un sépulcre ; mon guide, qui a vu ma surprise, s'est contenté de me dire : *C'est un village arabe*. Je vous invite à voir dans le plan de l'ancienne Alexandrie, la place qu'occupait le magnifique palais des Ptolémées ; c'est justement à la même place que de pauvres familles ont creusé leurs demeures sous des décombres, et qu'elles vivent à peu près comme des lapins dans leurs terriers.

J'ai rencontré partout quantité d'ouvriers, occupés de fouiller et de bouleverser le terrain ; on ne cherche plus des colonnes, des statues,

mais les pierres des anciennes fondations, dont on se sert pour bâtir ; il y a une émulation, un zèle déplorable parmi tout ce peuple, pour se faire l'infatigable auxiliaire du temps, pour effacer jusqu'au moindre souvenir de ce qui a existé.

SUITE DE LA LETTRE CIX.

Arrivée des journaux de Paris dans la rue Franque. — Quelques idées sur les révolutions en général. — Petite révolution parmi les Francs d'Alexandrie au sujet de l'hôpital.

Mars 1831.

Personne, même parmi les Francs, ne s'occupe maintenant ni de l'ancienne, ni même de la nouvelle Alexandrie; toutes les pensées se portent vers l'Occident. Au moment où je vous écris, les journaux de Paris nous arrivent par un bâtiment de Marseille; me voilà tombé des hauteurs de l'antiquité dans votre politique des barricades; je ne vous parlerai point de la tristesse que j'éprouve; mais imaginez ma surprise, mon embarras au milieu de cette multitude d'opinions diverses, de récits contradictoires; lorsque nous étions sur la mer, battus par tous les vents à la fois, il nous était plus facile de nous reconnaître; cependant, au milieu de cette confusion, j'ai distingué encore des voix amies : les paroles de MM. de Châteaubriand, Hyde de Neuville, Berryer, Fitz-James, sont arrivées jusqu'à nous; il me semble que leurs discours viennent d'en haut, et qu'ils parlent sur les lieux élevés comme David lorsqu'il s'adressait dans le désert à Saül et à son armée. Moi, qui me suis mêlé toute ma vie aux tristes débats de la politique, je m'étonne et je m'afflige d'être si loin du théâtre où tant de choses se décident, où tant de malheurs se consomment; quand je vois une opinion qui me choque, je voudrais répondre, mais, comme dans les songes, ma langue s'attache à mon palais. Je vois mille glaives suspendus sur la tête de nos amis, et je voudrais voler à leur secours; mais lors même que j'irais aussi vite que ma pensée, je sens que je n'arriverais pas assez tôt. Quand nous étions naguère sur le Golgotha, aucun bruit ne venait d'Occident; nous savions seulement que les ministres de Charles X avaient été traduits devant des

juges : en arrivant à Alexandrie, j'apprends qu'ils sont jugés ; ainsi, dans l'éloignement, il n'y a ni passé, ni présent, ni futur ; l'éclair qui avertit, le tonnerre qui frappe, tout arrive à la fois.

Si l'Orient avait pu se faire entendre dans ce procès, il aurait parlé de la Grèce affranchie et d'Alger vaincu, de tout ce qui a été fait depuis un an pour la gloire du nom français, par les hommes qu'on accuse. O injustice des révolutions [1] !

Il y a des gens qui écrivent dans les journaux, et qui disent à la tribune que tout est fini ; pour moi, je crois que tout va recommencer ; jusqu'ici on n'avait attaqué que les surfaces, que les modifications de la société ; c'est au cœur maintenant, c'est au siége de la vie que vont se porter les coups ; on veut refaire la vérité, on veut une autre vertu, la morale telle qu'elle est ne convient plus au monde nouveau qu'on attend : avant que la révolution finisse, il faut que tout finisse ; Dieu ne se reposa que lorsqu'il eut tout créé, la révolution ne se reposera que lorsqu'elle aura tout détruit ; croyez-en celui qui revient du pays des prophètes, et qui a relu sur les lieux les sages et les voyans d'Israël.

En songeant à notre grande révolution, il me semble voir un torrent immense ; en vain, les habiles, les fous, les savans, les ignorans, se sont rassemblés sur ses rives, les uns cherchant à l'arrêter dans son cours, les autres cherchant à le faire déborder ; en vain, les rois de la terre ont-ils voulu châtier les eaux du torrent, comme Xerxès châtia l'Hellespont ; le torrent précipite sa marche, emportant tour-à-tour ceux qui se réjouissent et ceux qui s'affligent de ses ravages, ceux qui se vantent de l'arrêter, où qui se vantent d'avoir favorisé ses débordemens ; ses flots impétueux ne s'arrêteront que dans l'abyme où le temps lui-même doit périr, et d'où le Créateur fera sortir un monde nouveau quand il lui plaira.

On ne détruit pas plus les opinions humaines, par lesquelles se font les révolutions, qu'on ne détruit les eaux du torrent. L'expérience de quarante années ne démontre que trop cette vérité. Que resterait-il donc à faire ? Le moyen est simple : lorsqu'on a combattu longtemps un ennemi qu'on ne peut ni vaincre ni détruire, il faut faire

[1] Pour apprécier la politique extérieure de la France dans les années 1829 et 1830, il suffirait de lire la correspondance du ministre des affaires étrangères avec les agens français du Levant. Aussi tout le monde dans ce pays rend-il justice à la politique loyale et grande tout à la fois de M. le prince de Polignac.

la paix et s'arranger pour vivre avec lui. Ainsi le veut la nécessité, ainsi le veut la raison ; au lieu de chercher à détruire des opinions hostiles, il faudrait leur donner une direction. Toutes les fois qu'il naît dans le monde une opinion qui peut avoir de la vie, je voudrais qu'on lui fît sa place, qu'on lui assignât un emploi, qu'on lui préparât un sort, comme on le fait pour chaque homme qui vient de naître, pauvre ou riche, bien ou mal constitué. Beaucoup d'opinions, qui sont en guerre avec la société, parce qu'on veut les anéantir par la corruption ou la violence, pourraient la servir utilement, si on se chargeait de leur éducation, si on entreprenait de les diriger vers un but salutaire. Voyez le grand fleuve de l'Égypte, il aurait pu tout inonder, tout submerger, tout détruire, si on eût entrepris de l'arrêter dans son cours ; mais on lui a ouvert mille canaux, et ses eaux, sagement distribuées, ont répandu partout l'abondance et la vie.

Puisque j'en suis sur le temps présent que j'aurais dû peut-être oublier, il faut que je vous dise un mot des nouvelles qui nous arrivent de Livourne. On raconte depuis deux jours, dans la rue des Francs, que toute l'Italie est en feu depuis Naples jusqu'à Turin ; on ajoute foi à tous les bruits qui circulent; bon nombre de gens s'en réjouissent; comme on pense que le pacha doit s'en réjouir aussi, on veut faire partir un courrier pour le Caire. Je n'entends parler que de la révolution italienne ; et lorsque je fais des questions sur le règne des Pharaons, on me dit que le duc de Modène est en fuite, et que le successeur de saint Pierre a quitté le Vatican. Je suis venu ici pour étudier les antiquités de l'Égypte, et partout j'entends répéter : *Qu'y a-t-il de nouveau à Rome, à Bologne ou à Milan?*

Pour vous montrer quelle influence la politique de l'Europe exerce sur ce pays, je veux vous raconter une petite révolution arrivée parmi les Francs d'Alexandrie ; c'est tout-à-fait la parodie de celle qui est arrivée à Paris dans le mois de juillet dernier. Depuis quelque temps les esprits étaient dans une grande fermentation. Êtes-vous pour les consuls ou pour la liberté ? Voilà ce qu'on se demandait, ce qu'on se demande encore dans la rue Franque. J'ai voulu me mettre au fait de la question ; on m'a répondu qu'il s'agissait de l'hôpital. Il y a quelques années qu'un hôpital a été fondé à Alexandrie pour les Européens : les consuls avaient obtenu l'autorisation du pacha et fait les fonds nécessaires pour l'établissement ; de plus, une quête avait été faite parmi les Francs domiciliés dans la ville, et tous ceux qui avaient con-

tribué de leur bourse à cette œuvre de charité, étaient autorisés à former une assemblée pour veiller à l'administration de l'hôpital. Cette assemblée devait se réunir sous la présidence d'un consul; chaque nation, c'est ainsi qu'on nomme les Francs d'un même pays, avait ses représentans dans cette réunion. La nation allemande, la nation française, la nation italienne, avaient quelque temps délibéré au milieu de la paix, ne s'occupant que du bien des pauvres et des malades; mais la révolution de juillet est venue embraser toutes les têtes; l'aumône a parlé d'indépendance, et la charité est devenue séditieuse; les consuls, qui répondent de l'hôpital plus encore que les nations dont je viens de parler, ont voulu mettre quelques restrictions aux pouvoirs et aux prétentions de l'assemblée générale. Ces restrictions ont été traitées comme les fameuses ordonnances de Charles X. Dès lors le feu s'est mis aux délibérations; les orateurs les plus ardens ont mis en avant la *souveraineté du peuple, les droits sacrés de l'homme, les charges et les vœux des contribuables*. Il n'était partout question que de refuser l'impôt et de rejeter le budget de l'hôpital. On ne s'en est pas tenu là : on a proposé de casser le président de l'assemblée, et d'en nommer un autre; les chaises et les bancs ont préalablement volé dans l'assemblée souveraine; quelques voix proposaient de se retirer à l'hôpital, et de s'y barricader contre les entreprises des consuls. Après les plus vifs débats, on a fini par proclamer un nouveau président, comme à Paris on avait proclamé un nouveau roi ! C'était le consul d'Autriche qui avait tenu jusque-là le sceptre des délibérations. On s'est réuni pour nommer à sa place le consul de Toscane, qui avait donné des gages de docilité.

Je n'ai jamais vu une telle ardeur dans les partis, et je ne crois pas qu'au temps d'Athanase, le peuple d'Alexandrie ait mis autant de chaleur à renverser le temple de Sérapis; vous me demanderez peut-être ce que l'hospice est devenu au milieu de la bagarre; il est arrivé pour les pauvres et les malades, ce qui arrive d'ordinaire pour les peuples au nom desquels se font les révolutions; personne n'y a songé, et je crains bien que l'hôpital d'Alexandrie ne soit tout-à-fait abandonné, si la Providence ne s'en mêle.

Toute cette exaltation de nos idées de liberté, est très-curieuse à observer dans un pays comme celui-ci; il n'est point de tête qui ne se soit plus ou moins échauffée; j'ai vu d'honnêtes négocians, des gens venus ici pour acheter du coton, du riz et des fèves, ou pour

vendre du fer, des fusils et des étoffes, parler avec véhémence de l'oppression et de la tyrannie que les consuls font peser sur l'humanité ; ce qu'il y a de plus singulier, ce qui achève de nous montrer toutes les misères de l'homme, c'est que la plupart de ces tribuns du peuple, de ces défenseurs de la souveraineté populaire, ne manquent point chaque soir d'aller faire leur cour aux ministres du pacha, pour obtenir la faveur d'un marché avantageux ou la préférence pour une bonne fourniture.

Tous ces détails ne sont pas inutiles à qui veut bien juger la physionomie actuelle de l'Orient, et connaître l'effet des révolutions d'Europe; dans tous les pays où il y a des Francs, j'ai trouvé à peu près partout les mêmes dispositions, les mêmes sympathies; partout on a donné des banquets, des fêtes dans lesquelles on a célébré les journées de juillet; j'ai assisté à plusieurs de ces banquets, et peu s'en faut que la contagion ne m'ait gagné ; la plupart des Européens croiraient manquer à leurs devoirs d'hommes, s'ils ne suivaient avec docilité toutes les phases d'une révolution qu'on appelle le progrès des lumières; le tournesol est moins exact à suivre la marche du soleil.

LETTRE CX.

Itinéraire d'Alexandrie à Rosette. — Aboukir. — Lamadieh. — Le désert. — Description de Rosette. — Les psylles. — Les ruines de Balbotine. — Le télégraphe. — Les jardins de Rosette. — Les cimetières. — Enterrement. — Histoire de la pierre de Rosette.

Rosette, mars 1831.

Partis d'Alexandrie dans la matinée du 6 mars, nous avons laissé à notre gauche l'ancien faubourg de Nicopolis, célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine; pendant l'espace de cinq ou six milles, on traverse des lieux qui paraissent avoir été habités; puis on ne trouve plus que des plaines et des montagnes de sable, où croissent çà et là quelques dattiers, que des campagnes qui ont été récemment couvertes par les eaux de la mer et qui paraissent condamnées à la stérilité. C'est là que j'ai vu pour la première fois un phénomène qu'on rencontre souvent dans le désert; c'est le mirage qui montre au voyageur de grandes nappes d'eau sur des sables arides et brûlans.

A quatre ou cinq lieues d'Alexandrie, on nous a montré le château d'Aboukir; les antiquaires ont placé dans ce lieu l'ancienne Canope; la bourgade d'Aboukir est bâtie sur un cap qui ferme la rade à l'ouest; Strabon a décrit les solennités du temple de Sérapis, les saturnales qui les accompagnaient; dans le moyen âge, Canope devient l'asile de la prière et de la pénitence, et ses dernières traces, comme celles de tant d'autres villes célèbres, viennent se perdre dans l'*Oriens christianus;* le voyageur Sonnini avait reconnu l'amplacement de la vieille cité; il avait vu beaucoup de ruines, les unes ensevelies dans la mer, les autres à moitié cachées dans les sables; depuis le passage de Sonnini, on n'avait plus entendu parler de Canope, et lorsqu'aujourd'hui on passe à la vue d'Aboukir, on est préoccupé d'autres pensées. Une grande bataille navale entre deux peuples de

l'Occident, les noms de Bonaparte, de Nelson, de Brueys, voilà ce qui se présente à l'esprit; les Anglais ont donné le nom de Nelson à cette rade ; ainsi le temps et les révolutions changent au loin la physionomie historique de notre globe, et le voyageur dans la plupart des pays qu'il parcourt, trouve partout des gloires récentes et des noms nouveaux, à la place des vieux souvenirs et des célébrités d'un autre âge. Notre caravane a côtoyé pendant quelque temps la rade d'Aboukir ; comme en cet endroit, la mer menace sans cesse d'inonder ses rivages, on lui a opposé une digue en pierre. Un grand nombre d'ouvriers sont occupés maintenant à la réparer.

A quelques milles d'Aboukir, se trouve le canal de Lamadieh, reste de la bouche canopique; avant d'y arriver, on s'arrête ordinairement près d'un puits dont l'eau saumâtre abreuve les ânes et les chameaux ; on nous avait parlé d'un khan ou caravanserail établi sur le canal ; mais nous n'y avons trouvé qu'une cabane de roseau, qui sert d'abri au pauvre batelier arabe ; comme la nuit était close, et que le bac n'était pas prêt, nous nous sommes étendus sur le sable au milieu de nos bagages [1]. Plusieurs voyageurs ont fait comme nous. Trois ou quatre caravanes, arrivées en même temps, se sont couchées pêle-mêle au clair de la lune ; notre nautonnier a été fort long-temps à faire ses préparatifs, et ce n'est que vers la fin de la nuit, que nous avons pu obtenir notre passage.

Après avoir traversé le canal, nous avons suivi pendant une heure le rivage de la mer ; nous n'entendions à notre gauche que le bruissement monotone des flots; à notre droite, nous n'avions en perspective que le désert enseveli dans l'ombre ; au bout d'une heure de marche, nos guides nous ont fait quitter la rive de la mer, et nous avons pénétré dans le désert de sable qu'on traverse pour arriver à Rosette. Au milieu de cette solitude immense, vous le dirai-je, j'ai vu se lever le beau soleil d'Égypte, et je n'ai point été frappé de ce magnifique spectacle; l'air s'était tellement refroidi par le vent du nord, que j'avais les pieds presque gelés, et que j'ai été obligé de me couvrir de mon lourd caban ; le froid de nos matinées d'hiver, dans un désert que brûle ordinairement le soleil, est une circonstance de mon voyage qui mérite d'être rappelée.

[1] On nous assure que le pâcha a le projet de faire construire à Lamadieh un khan ou caravanserail pour la commodité des voyageurs.

Le désert que nous avons traversé, et qui a plus de quatre grandes lieues d'étendue, ne présente ni arbres, ni buissons, ni rien qui annonce la végétation et la vie; quoiqu'il y passe beaucoup de monde, aucun chemin n'y est marqué; on n'y reconnaît pas même les pieds des chameaux, car les vents remuent sans cesse les sables, et la plus nombreuse caravane n'y laisse pas plus de trace qu'une flotte sur l'onde mobile qu'elle sillonne. Onze tourelles de pierre s'élèvent de demi-lieue en demi-lieue; elle ne servent pas seulement à marquer la route; mais elle sont un abri contre la tempête, qui s'élève quelquefois dans ces solitudes; le voyageur y trouve toujours de l'eau pour étancher sa soif, le pieux musulman pour ses ablutions. Il était six heures du matin, quand nous avons aperçu de loin les minarets de Rosette; lorsqu'on vient de traverser le désert, on aime à reposer sa vue sur cette ville dont les murailles sont toutes bâties en briques rouges, et qu'environne une grande forêt de palmiers; nous sommes entrés à Rosette par la porte du Nord, et nous avons été loger dans une grande place qui donne sur le Nil.

J'ai trouvé une chambre dans une maison assez commode, tenue par des Francs. Après avoir pris quelque repos, et m'être remis du froid extrême que j'avais ressenti dans le désert, j'ai fait ma première visite au grand fleuve; il y avait plus de huit jours que j'étais en Égypte, et je n'avais pas encore vu le Nil; il coule majestueusement entre deux rivages exhaussés; son lit est deux fois grand comme celui de la Seine à Paris ou de la Saône à Lyon. Quoique ses eaux soient maintenant très-basses, elles se teignent encore du limon qu'elles entraînent après elles dans leurs débordemens. J'ai parcouru le port ou plutôt le quai de Rosette : son aspect est très-animé; beaucoup de voiles flottent sur la rive; la terre est couverte de ballots. Parmi les navires, les uns, qu'on appelle djermes, font par mer le voyage d'Alexandrie et de Damiette; les autres, qu'on nomme kanjes, remontent le Nil et transportent les voyageurs et les marchandises jusqu'au Caire. L'embouchure du fleuve est à deux lieues de la ville; on l'appelle le Boghas de Rosette; ce passage est fort dangereux à cause des sables qui changent souvent de place. Les gens du pays n'en parlent qu'avec effroi : celui qui ne craint pas le Boghas, disent les Arabes, ne craint pas Dieu.

Rosette n'est pas une cité fort ancienne; on ne fait pas remonter son origine au-delà du neuvième siècle. J'ai parcouru les différens

quartiers de la ville avec M. Camps, agent consulaire de France. On ne marche ici que sur le sable ; mais le sable durci sous les pieds est beaucoup moins incommode que le pavé dégradé de Smyrne et de Stamboul. La ville est mieux bâtie qu'aucune des villes que nous avons vues en Orient ; mais les habitans laissent tomber presque toutes leurs maisons en ruines ; quelques-unes ont des murs à moitié détruits. Nous voyons à chaque pas une fenêtre, un balcon, un toit qui ne tient plus à rien et qui paraît soutenu en l'air comme par miracle ; la moindre secousse, un orage, pourrait faire tout crouler.

Les bazars sont tous dans une rue qui traverse la ville de l'est à l'ouest ; ils sont assez bien fournis, mais si malpropres qu'on n'a aucune envie de s'y arrêter et d'entrer dans les boutiques. Le pacha a fait bâtir dans la ville de fort belles casernes : il a établi depuis quelque temps à Rosette une filature de coton, des forges pour la marine, un moulin à vapeur pour le blanchîment et la préparation du riz. Ce moulin à vapeur ne travaille pas maintenant, parce que quelque chose s'est dérangé dans la machine. Beaucoup de nos inventions modernes que le pacha a voulu introduire en Égypte, sont dans le même cas ; ce sont des ouvriers européens qui les ont établies ; lorsque ces ouvriers ne sont plus là, personne ne peut les remplacer. C'est un curieux spectacle que celui de cette industrie exotique qu'on fait venir de loin, qu'on établit à grands frais, et qui dépérit comme une plante transportée dans un climat étranger.

La ville de Rosette est aujourd'hui assez florissante, parce qu'elle est l'entrepôt des marchandises qu'on transporte d'Alexandrie au Caire, et du Caire à Alexandrie. Si le canal de Mamoudieh établit entre ces deux villes une communication plus prompte, plus directe et non interrompue, Rosette perdra beaucoup de sa prospérité. La population de la ville est presque tout entière musulmane. Quoique les Turcs n'y soient qu'en petit nombre, ils ne laissent pas que d'y dominer, comme dans tout le reste de l'Égypte ; la population arabe y est, dit-on, fort corrompue ; les Turcs au contraire sont très-rigides dans leurs mœurs, et leur police s'exerce, en certaines occasions, avec beaucoup de sévérité. Si j'avais à choisir pour mon séjour Rosette ou Alexandrie, je choisirais Rosette, non-seulement à cause du voisinage du Nil, mais parce que la cité est plus tranquille, et qu'elle a mieux conservé son ancienne physionomie.

La plupart des voyageurs qui ont passé par Rosette, nous ont parlé

des psylles ou des mangeurs de serpens. Chaque année, au mois de juillet, on célèbre la fête du santon Sadi, le patron des *ophiogènes*; le grand miracle de Sadi est d'avoir attaché les uns aux autres plusieurs serpens pour lier un fagot de bois. Les psylles ne manquent pas d'assister à la procession qu'on fait en son honneur, et d'y paraître avec les reptiles les plus monstrueux, qu'ils mordent à belles dents et qu'ils mettent en pièces en présence de la multitude ébahie. J'ai interrogé sur ce point M. Camps, qui m'a répondu que ce genre de spectacle était beaucoup tombé; car, dans les dernières solennités, c'étaient les serpens qui avaient mordu les psylles, ce qui tiendrait un peu moins du prodige. Il faut croire toutefois que les gens à qui pareil accident est arrivé, n'ont pas été initiés aux mystères de la secte, ou sont des disciples mal-adroits de Sadi. — J'aurais voulu voir quelques-uns de ces psylles : un des plus fameux m'avait fait promettre de venir me voir, et d'apporter avec lui quelques gros serpens ; mais, au moment où je l'attendais, il m'a fait dire que l'*ouali* ou le chef de la police lui avait défendu de venir. Les psylles sont en général persuadés que les Européens ne croient point à leur science merveilleuse, et qu'on ne désire les voir que pour se moquer d'eux. Si le grand psylle de Rosette a craint de me trouver incrédule, j'avoue qu'il a eu tort, car je suis très-porté à croire qu'il y a toujours eu en Égypte une certaine classe d'hommes qui ont des secrets pour dompter le caractère des reptiles et neutraliser leur venin. J'ai recueilli là-dessus le témoignage des voyageurs les plus éclairés que j'ai rencontrés sur ma route ; des médecins, attachés à l'armée du pacha, à qui j'ai parlé des psylles, ont été témoins de plusieurs faits extraordinaires. En parcourant la Haute-Égypte et les bords de la mer Rouge, ils ont rencontré partout de ces ophiogènes dont nous parlent les auteurs de l'antiquité. Il n'est pas de ville ou de bourgade où l'on ne voie dans les rues des hommes portant un panier à la main, et proposant leurs services pour chasser les serpens des maisons ; les mêmes hommes vendent en même temps toutes sortes de remèdes et de talismans contre la morsure des scorpions et des vipères. Vous me direz qu'il se mêle à tout cela beaucoup d'imposture et de charlatanisme ; je le crois comme vous ; mais le charlatanisme même prouve que la science existe. Si la médecine n'avait point de réalité, il n'y aurait point de charlatans en médecine, comme il n'y aurait point de menteurs dans le monde s'il n'y avait point de vérité.

M. Camps m'a conduit à l'emplacement de l'ancienne Bolbotine, situé à un mille de Rosette, sur la rive occidentale du Nil; lorsque nous sommes arrivés en ce lieu, les ruines mentionnées par les voyageurs se trouvaient recouvertes par le sable; il fallait attendre pour les voir, que le vent vînt les découvrir; car ces ruines sont comme un livre que le vent du désert tient tour-à-tour ouvert ou fermé. Près de là, sur la rive du Nil, est le tombeau du santon *Abou-mandour;* un derviche y reçoit les offrandes des pélerins; comme nous sommes entrés en conversation avec lui, il nous a beaucoup vanté la force miraculeuse du santon. « Cette montagne de sable que vous voyez, nous a-t-il dit, serait depuis long-temps tombée dans le Nil, si le puissant serviteur d'Allah ne la soutenait avec ses épaules. » Lorsque nous reprenions le chemin de Rosette, nos yeux se sont portés vers un lieu élevé, et nous avons vu se mouvoir les deux grands bras d'un télégraphe; j'ai fait à ce sujet quelques questions à M. Camps; il m'a répondu que le pacha avait établi une ligne télégraphique sur la route d'Alexandrie au Caire, et que cette ligne passait par Rosette; il ne faut pas être surpris que cette invention soit venue en Orient, et qu'elle ait commencé par l'Égypte, où le pacha a tant d'intérêt à savoir ce qui se passe, soit pour sa politique, soit pour ses affaires de commerce. Cette rapidité dans les communications n'a jamais été négligée dans ce pays; on sait qu'au moyen âge, plusieurs princes musulmans avaient établi des postes de pigeons; le sultan Nourreddin, disent les auteurs arabes, savait chaque jour par des colombes messagères ce qui se passait dans son empire, depuis les confins de l'Yémen jusqu'aux rives du Nil; les historiens des croisades nous apprennent que les premières victoires de saint Louis, et sa défaite à Mansoura, furent annoncées au Caire par des pigeons [1]; ce moyen de porter les nouvelles aurait été sans doute moins dispendieux pour le pacha que le télégraphe; il aurait été surtout plus populaire; les Arabes reprochent à Méhémet Ali, de ne s'être point confié aux oiseaux du ciel; les plus fanatiques ne sont pas éloignés de regarder le télégraphe comme l'œuvre du démon, et je ne serais pas surpris que, dans une sédition populaire, la machine aux longs bras fût mise en pièces.

J'ai voulu voir les jardins de Rosette, dont les voyageurs nous ont

[1] Voyez les auteurs arabes, traduits par M. Reinaud. *Bibliothèque des Croisades,* tome IV.

tant parlé; nous avons d'abord visité ceux qui sont au nord de la ville; ce sont des enclos, fermés par des haies vives, où le sycomore, le dattier, l'oranger, quelques-uns de nos arbres fruitiers, tels que l'abricotier, l'amandier, croissent pêle-mêle et sans symétrie comme les arbres dans les forêts. Si un jardinier s'avisait de tracer au milieu de ce bois touffu l'apparence d'une allée, on le chasserait comme ayant exposé les vrais croyans à la tentation de se promener; ce qu'il y a de plus agréable dans ces enclos, après l'éclat des orangers, étalant tour-à-tour leurs fleurs odorantes et leurs pommes d'or, c'est sans contredit la fraîcheur de l'ombre et des eaux; partout l'eau du Nil y roule, à travers le gazon, ses filets limpides, ou s'étend en nappes transparentes dans un canal et dans un bassin; dans chacune de ces retraites, se trouve bâti un kiosque plus ou moins élégant, et le propriétaire du jardin vient y passer une partie de ses journées. Il reste là des heures entières, accroupi sur un coussin, les jambes croisées, les yeux attachés sur un courant d'eau, tenant d'une main sa pipe de bois de cerisier, et son rosaire en verre de couleur. Vous le prendriez pour un savant uléma, qui vient se délasser de ses travaux et du tracas des affaires; pour un sage qui fuit le monde et qui médite dévotement sur la bonté du grand Allah. Rien de tout cela; le musulman que vous voyez, ne vient point se délasser d'une fatigue qu'il ne s'est point donnée; pour passer quelques heures dans un kiosque, il a quitté sa maison où tout est immobile et silencieux comme dans son jardin; il se sert bien quelquefois de l'eau du ruisseau pour ses saintes ablutions, mais les bienfaits de la Providence ne l'occupent pas, et les merveilles de la nature lui sont indifférentes; c'est un sage, si vous le voulez, mais un sage qu'aucun spectacle ne frappe, qu'aucun sentiment n'émeut, un sage qui se repose, et dont le bonheur suprême est de ne rien faire, de ne rien voir et de ne penser à rien. J'ai été fort aise de retrouver ainsi dans les jardins de Rosette la bienheureuse indolence de nos bons osmanlis de Stamboul.

Nous avons traversé le Nil, et nous avons pu fouler cette riche campagne du Delta, tant vantée par tous les voyageurs; il y a là aussi grand nombre de jardins qui présentent le même aspect que ceux dont je viens de parler; mais ce qui m'a le plus frappé sur la rive orientale du fleuve, ce sont ces vastes rizières qui font la richesse du pays, ce sont toutes ces plaines qui s'étendent à perte de vue, et qui se montrent couvertes d'arbres et de moissons; je n'ai point vu toute-

fois dans ces beaux paysages toutes les merveilles qu'y a vues le voyageur Savary ; je vous invite à vous défier de cette poésie qui nous montre partout le jardin d'Armide, ou le jardin d'Éden. Quand je relis ceux qui m'ont précédé, je sens combien il est difficile, combien il est rare de voir un pays lointain tel qu'il est, et de savoir s'arrêter dans ses admirations. A Dieu ne plaise que je fasse ici le procès à toutes ces descriptions d'un autre siècle ; mais j'ai du moins recueilli de leur lecture cette leçon, qu'il faut, autant qu'on le peut, se défendre de l'enthousiasme lorsqu'on en a, et surtout lorsqu'on n'en a pas. Au reste, les voyageurs du temps passé sont loin d'avoir le même défaut ; les uns, calculant froidement les produits de l'Égypte, les autres ne cherchant que des ruines, ne passent pas leur temps à visiter des jardins, et croiraient compromettre la dignité de la science, s'ils s'arrêtaient devant un paysage, ou s'ils prenaient quelque plaisir à contempler les beaux rivages du Nil.

Comme Savary ne voulait faire que des peintures riantes, il s'est bien gardé de visiter le cimetière de Rosette ; le principal de ces cimetières est au-delà des jardins du côté du nord ; on n'y trouve ni arbre ni verdure ; quelques pierres sépulcrales, quelques monumens de bois, voilà tout ce qui frappe les regards ; les sépulcres ne s'y reconnaissent qu'à la terre fraîchement remuée ; le désert que nous avons traversé ces jours derniers est beaucoup moins aride.

Au sortir du champ des morts, comme nous rentrions dans la ville, nous nous sommes arrêtés pour voir passer un enterrement ; le défunt appartenait à une famille notable du pays ; le convoi était suivi par des femmes qui tour-à-tour agitaient en l'air leur mouchoir, ou s'en serraient le cou comme pour s'étrangler ; elles exprimaient leur désespoir par des cris déchirans ; parfois elles adressaient quelques mots au cercueil, et se levaient sur la pointe des pieds comme pour voir si elles étaient entendues et si la mort leur répondait ; toutes ces scènes lugubres, toutes ces expressions de la douleur, sont inconnues, comme vous le savez, parmi les Turcs, qu'on ne voit jamais ni gémir ni pleurer aux funérailles ; une autre différence que j'ai remarquée, c'est qu'en Turquie, ceux qui portent les morts, marchent à pas précipités, et qu'ici ils ne s'avancent qu'à pas lents ; le convoi que nous avons vu défiler, s'arrêtait devant certaines maisons ; quelquefois il reculait de quelques pas. On m'a dit que les morts s'arrêtaient ainsi devant la porte de leurs amis, pour leur adresser les derniers adieux, et

devant la porte de leurs ennemis, pour faire la paix avec eux, avant de quitter ce monde ; ce besoin qu'on suppose aux morts de ne laisser sur la terre que des souvenirs bienveillans, et les habitudes de cette vie qui les suivent au cercueil, ont quelque chose de touchant, et j'avoue que rien ne m'a plus intéressé qu'un pareil spectacle.

Je ne veux point oublier ici la fameuse pierre de Rosette ; cette pierre qui était restée si long-temps enfouie, aura peut-être un jour la célébrité des pyramides, car elle peut conduire les savans à nous expliquer tous les autres monumens de l'ancienne Égypte ; voici son histoire depuis qu'on l'a découverte ; d'abord, elle n'a point été trouvée à Rosette, mais au fort Saint-Julien, bâti à l'embouchure du Nil ; des soldats du génie la découvrirent en creusant la terre dans le voisinage du fort ; c'était une table de granit portant un décret rendu par les prêtres de Memphis en l'honneur de Ptolémée-Épiphane ; ce décret se trouvait transcrit en trois langues différentes, la langue hiéroglyphique, la langue vulgaire des Égyptiens et la langue grecque ; les Français avaient découvert en même temps deux autres tables semblables à celle-ci, l'une à Menuf, l'autre au Caire ; mais toutes deux étaient mutilées et presque entièrement effacées par le temps, tandis que celle qu'on avait trouvée au fort Saint-Julien, n'avait subi que peu d'altérations ; dès les premiers momens on mit à cette pierre une si haute importance, que les Anglais vainqueurs à Ramanieh, la réclamèrent comme le plus précieux de leurs trophées. Le général Menou répondit d'abord au général Hutkinson, que la pierre qu'on réclamait appartenait à ceux qui l'avaient trouvée, et qu'un monument scientifique n'était point une de ces dépouilles vulgaires dont la victoire pût disposer ; la négociation dura quelques jours et fut très-animée de part et d'autre ; mais il fallut à la fin céder à la force, et la pierre qu'on se disputait, au lieu de prendre la route du musée de Paris, prit le chemin du musée britannique ; cependant on avait déjà envoyé un fac-simile de la triple inscription à l'Institut de France ; on en avait fait plusieurs autres copies, qui purent être mises sous les yeux de nos plus habiles philologues ; tous les genres de lumières furent consultés ; on n'épargna ni les soins ni les veilles, pour comprendre les caractères mystérieux empreints sur la pierre ; quelques érudits reconnurent d'abord dans les deux versions égyptiennes quelques noms propres ; puis on déchiffra quelques autres mots, à l'aide de la version grecque et de la langue copte dont on consulta les analogies ;

enfin le décret des prêtres de Memphis, joint à quelques autres documens, a pu fournir à un homme de génie assez d'élémens pour composer un dictionnaire et une grammaire des deux langues de l'ancienne Égypte ; jusque-là, les savans de tous les pays s'étaient affligés de voir qu'un grand peuple, un peuple qui avait le premier connu les bienfaits de la civilisation, eût tout-à-fait disparu de la terre, et que la langue dans laquelle il exprimait ses sentimens, son savoir et ses croyances, eût pu périr avec lui et s'effacer entièrement de la mémoire des hommes ; nous touchons peut-être à l'époque où cette grande destruction, ce grand ravage du temps sera en partie réparé ; la vieille Égypte soulèvera peut-être un jour le voile qui la couvre encore à nos yeux ; ses ruines, si long-temps restées muettes, nous révèleront les mystères de son antique sagesse, nous rediront l'histoire merveilleuse de ses rois et de ses dieux, et ce qui sera digne de remarque, tous ces prodiges de la science des modernes auront commencé par la découverte fortuite d'une table de granit dans les environs de Rosette.

LETTRE CXI.

Départ de Rosette par le Nil. — Les bienfaits du Nil. — Le canal de Mamoudieh. — La ville de Fouah. — Les ruines de Saïs [1].

Mars 1831.

Nous ne sommes restés que trois jours à Rosette ; le troisième jour nous avons songé à remonter le Nil pour nous rendre au Caire. Le reis ou patron d'une kanje s'est engagé à nous conduire jusqu'à Boulac pour cent vingt piastres, à peu près trente ou trente-cinq francs de notre monnaie ; après avoir acheté quelques provisions et fait embarquer nos bagages, nous avons donné le signal du départ, et notre barque a mis à la voile.

J'ai ressenti une véritable joie en entrant dans la kanje, et mon premier mouvement a été de puiser de l'eau du Nil avec ma main, pour en faire une libation au bon génie qui m'a conduit en Égypte ; vous savez quelle réputation a eu de tout temps cette eau du Nil ; les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, et disent que si Mahomet en avait goûté, il aurait voulu rester dans ce monde pour en boire ; le consul Maillet n'en parle pas avec moins d'exaltation, et parmi les eaux qui coulent sur la terre, l'eau du fleuve égyptien lui paraît tenir le même rang que le vin de Champagne parmi les vins de France ; j'ai bu à plusieurs reprises de cette eau tant célébrée, et malgré ma disposition à la trouver excellente, je ne l'ai pas trouvée pour le goût au-dessus de l'eau du Rhône, de la Seine ou de la Loire. L'enthousiasme des Orientaux pour les eaux du Nil tient beaucoup sans doute à la chaleur du climat ; il est tout naturel qu'on mette un si grand

[1] Cet itinéraire sur le Nil est adressé à mon ami M. Merle, que j'avais vu à Toulon, et qui a accompagné M. le maréchal de Bourmont dans l'expédition d'Alger.

prix à l'humide élément dans toutes les régions brûlées par les ardeurs du soleil.

Quoi qu'il en soit, le Nil n'en offre pas moins un merveilleux spectacle aux voyageurs, soit qu'on ne considère que le volume de ses eaux, soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs, l'embouchure du Granique, et le lit poudreux de l'Ilissus et du Cephise; tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta; le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorque la terre est desséchée par des torrens de feu, que le fleuve d'Égypte enfle ses eaux, et sort de son lit; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités et répand ordinairement la terreur : l'inondation du fleuve d'Égypte est au contraire la source de tous les biens, et lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'elles parcourent, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales qui vont se jeter à la mer; non-seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent, est leur ouvrage; vous connaissez la vénération des anciens Égyptiens pour le Nil, qu'ils regardaient comme une émanation divine de Knouphis à la tunique bleue et à la tête de bélier; ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil céleste, comme nous autres chrétiens nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent; et les peuples reconnaissans l'appellent encore le *bon Nil,* nom qu'on a toujours donné à la Providence.

Quelle est l'origine de ce fleuve miraculeux? c'est une question qu'on fait en vain depuis trois ou quatre mille ans. Cette ignorance des sources du Nil, a donné lieu à beaucoup de fables pleines de poésie, car tel est l'esprit de l'homme qu'il veut toujours tout savoir, et que pour lui, il n'y a rien de plus poétique que ce qu'il ne sait pas. Les Pharaons, les Ptolémées, les empereurs romains, avaient tour-à-

tour envoyé à la découverte, et leur curiosité n'avait pu être satisfaite. Si l'antiquité avait échoué dans ses recherches, vous devez bien penser que le moyen âge ne fut pas plus heureux ; rien de plus curieux que les fables accrédités à cette époque. Le Nil, dit le bon Joinville, passe par le pays d'Égypte, et *vient du paradis terrestre*. Le même écrivain ajoute qu'on *pêche dans le fleuve toutes sortes d'épiceries qu'on vend par-deçà au poids, comme canelle et gingembre, rhubarbe, aloës, venus du paradis terrestre, et que le vent abat des arbres ;* Joinville nous dit encore qu'un soudan de Babylone eut l'envie de connaître la source du Nil ; ceux qu'il avait chargés de la découverte, se mirent à remonter le cours *d'icelui fleuve,* et *furent aussi avant qu'il fut possible, et rapportèrent au soudan qu'ils étaient parvenus jusqu'à un grand tertre de roches taillées, sur lequel tertre il n'était possible de monter ; et de ce tertre, disaient-ils, cheoit le fleuve ; il leur semblait qu'au sommet de la montagne, il y avait grande quantité d'arbres, et sur le tertre, ils virent plusieurs bêtes sauvages de diverses manières et façons estranges, qui venaient les regarder dessus la rive de l'eau, ainsi qu'ils allaient contrement.*

Toutes ces citations de Joinville nous prouvent du moins que la géographie n'était pas la science des chevaliers de la croix, et qu'on n'avait pas entrepris les croisades pour trouver les sources du Nil. Après les guerres saintes, on n'en savait guère plus là-dessus que les croisés ; dans le seizième siècle, des jésuites portugais annoncèrent qu'ils avaient découvert l'origine du fleuve ; l'Europe applaudit, et crut que le véritable berceau du Nil n'était plus ignoré ; cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, un voyageur anglais, le chevalier Bruce, après avoir suivi la route des missionnaires portugais, voulut démontrer qu'ils avaient trompé le public ; à l'en croire, ses pieux devanciers n'étaient que des *fanatiques,* des *ignorans,* des *menteurs,* et dans une volumineuse relation qu'il intitula *Voyage aux sources du Nil,* il se vantait d'avoir fait une découverte si long-temps et si vainement attendue. Le récit du chevalier Bruce excita d'abord une vive curiosité ; mais qu'arriva-t-il ? il fut bientôt démontré que le nouveau voyageur s'était trompé comme les jésuites portugais, et que son annonce fastueuse n'était qu'un mensonge de plus. De toutes les espérances qu'on avait données au monde savant, de toutes les convictions qui s'étaient formées, il ne reste aujourd'hui qu'une opinion vague et confuse qui place les sources du Nil dans le *Gebel*

el Kamar, ou *les montagnes de la lune*, à plus de huit cents lieues des embouchures du fleuve.

Cependant les recherches n'ont point été abandonnées; on s'occupe maintenant de nouvelles tentatives. Je dois vous dire que pour mon compte j'attends fort paisiblement les résultats de ces grandes entreprises : si les nouveaux efforts des voyageurs sont couronnés d'un plein succès, je jouirai de la découverte, et j'applaudirai de tout mon cœur à ceux qui l'auront faite. Si on ne découvre rien de ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent, l'ignorance où nous resterons aura aussi ses charmes; car le Nil, avec ses sources toujours mystérieuses, ressemblera encore pour nous à la divinité qui ne se manifeste que par ses bienfaits, et ne cessera point de nous rappeler le temps où il était dieu.

Notre kanje a fait d'abord peu de chemin; nous avons eu ainsi tout le loisir de contempler les plaines immenses qui environnent le Nil; les rivages du fleuve se couronnent de roseaux et de feuilles au vert foncé du lotos. Les premiers villages qui ont frappé nos regards, sont bâtis de briques comme la ville de Rosette. On nous a montré à notre gauche la petite cité de Métoubis, dont l'aspect est riant et pittoresque. A mesure que nous avançons, nous ne voyons plus que des maisons de terre, au milieu desquelles apparaissent des minarets, des bouquets de palmiers, et le dôme arrondi de quelques chapelles de santons.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est le spectacle des machines hydrauliques qui bordent le fleuve : ici vous voyez des roues à chapelet, des roues à jantes creuses, tournées par des bœufs; là des fellahs ou paysans avec des couffes de palmiers ou des sacs de cuir, qui puisent l'eau du fleuve et la jettent dans des réservoirs d'où elle se répand sur la campagne. Tous ces moyens d'irrigation ont été décrits par les savans de la commission d'Égypte; ils ressemblent d'ailleurs à toutes les descriptions que nous en ont laissées les vieux auteurs, et peuvent nous apprendre comment on arrosait l'Égypte au temps du roi *Ménès* ou du grand roi Sésostris.

Il restait encore une heure de jour, lorsque nous sommes arrivés devant le canal de Mamoudieh; ce canal est ainsi appelé du nom du sultan Mahmoud; sa destination était d'établir une communication directe entre Alexandrie et le Caire; mais jusqu'à présent cet objet n'a pas été tout-à-fait rempli, car le canal ne commence à être na-

vigable, surtout dans la saison où nous sommes, qu'au village de Kéryoum, à quatre ou cinq lieues de son confluent. Dans plusieurs endroits, son lit se trouve comblé par la quantité de limon que dépose le Nil pendant la plus grande crue de ses eaux. Les ingénieurs turcs n'ont jamais pu remédier à cet inconvénient ; cependant le canal de Mamoudieh a coûté beaucoup d'argent au pacha ; et les fellahs des provinces voisines n'ont pas oublié les corvées auxquelles ils ont été condamnés pour cette entreprise. Ces malheureux, rassemblés au nombre de vingt-cinq mille, sans vêtemens, sans pain, manquant même des instrumens nécessaires, creusaient la terre avec leurs mains, et travaillaient sans relâche, les jambes dans la boue et dans l'eau, souvent maltraités par des soldats ; il en mourut en peu de temps plus de douze mille, moissonnés par la faim, la fatigue, la maladie ou le désespoir. Ils ont été ensevelis dans le lieu même, et les berges du canal couvrent maintenant leurs os.

Nous sommes descendus à terre. Deux cents forçats sont nuit et jour occupés à tourner des roues pour porter l'eau du Nil dans le lit du canal. A mesure que nous approchions, tout le bagne s'est mis à vomir contre nous d'horribles injures. Je m'avançai avec quelque crainte ; mais notre interprète nous a rassurés, en nous disant que ces malheureux, condamnés ainsi à travailler, s'en prenaient à tous les Européens qui passaient par là ; car ils se persuadent que ce sont les Européens qui ont donné au pacha la pensée de faire un canal. Ils feraient beaucoup mieux, je pense, de s'en prendre aux ingénieurs turcs qui ont conduit l'entreprise [1], et dont les bévues sont cause qu'il faut sans cesse recommencer ce qu'on a fait.

La nuit s'approchait lorsque nous sommes remontés dans notre barque. Nous avons profité des derniers rayons du soleil, pour visiter la ville de Foûéh, bâtie presque vis-à-vis l'embouchure du Mamoudieh, sur la rive orientale du Nil. Plusieurs voyageurs ont pensé que Foûéh occupait l'emplacement de l'ancienne Mételis ; il y a un siècle et demi que cette ville était très-florissante, parce qu'elle servait d'entrepôt aux marchandises, et que les gros navires pouvaient y arriver. Belon

[1] M. Coste de Marseille, ingénieur, avait travaillé à réparer le canal, mais il n'a point été secondé ; il a envoyé au pacha un mémoire sur les réparations à faire ; il est probable que le mémoire ne sera pas lu et que les choses en resteront là. M. Coste est l'auteur d'une fort belle carte d'Égypte, que les voyageurs ne doivent pas négliger.

qui l'avait vue au seizième siècle, en fait la seconde ville d'Égypte après le Caire. Nous n'y avons vu que des masures, les unes en pierres, les autres en briques cuites, des bazars abandonnés, un moulin pour la préparation du riz et une filature de coton du pacha. Foûéh n'a gardé des vieux temps que son territoire rempli d'arbres à fruits, et ses courtisanes qui ont le privilége d'habiter un quartier séparé et d'y vivre en toute liberté ; c'est un reste des mœurs et des saturnales de Canope ; car lorsque les empires tombent, et que les mœurs des nations s'effacent, ce sont les vices qui résistent le mieux au temps et aux révolutions.

Je me rappelle à ce sujet une particularité de la croisade de saint Louis en Égypte, qui peut trouver sa place dans cette lettre. Matthieu Pâris nous rapporte que le comte Salisbury, surnommé Longue-Épée, quitta le camp des croisés, maîtres de Damiette, et s'avança avec un certain nombre de chevaliers anglais dans la partie inférieure du Delta. Salisbury et ses compagnons revinrent de cette excursion chargés d'un riche butin, et conduisant à leur suite beaucoup de dames musulmanes, qu'ils avaient surprises dans *une ville située sur la route d'Alexandrie*. Or, cette ville, dont parle Mathieu Pâris, ne pouvait être que Foûéh ou Métoubis ; et les *dames musulmanes* que les croisés emmenèrent avec eux au camp de Damiette, étaient sans doute des almées ou des filles de joie réunies dans ces deux cités. Les fruits de cette excursion des pélerins anglais servirent à peupler les mauvais lieux, qui, au rapport de Joinville, étaient en si grand nombre dans le camp, que le roi trouva plusieurs *de ses gens qui en tenaient à l'entour de son pavillon à un jet de pierre*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les troupes françaises de l'expédition de Bonaparte furent aussi séduites par les *dames musulmanes* de Métoubis et de Foûéh, et que le général Menou leur fit faire une halte, tout exprès pour donner aux soldats le temps d'admirer ces merveilles de l'Égypte.

Pendant que j'étais à Rosette, j'avais eu la pensée de traverser le Delta et de me rendre à Damiette, en côtoyant la mer et le lac Bourlos. On m'a détourné de ce projet, en me disant que je n'y trouverais que des ours et des pêcheurs plus barbares que les Arabes bédouins. Cependant cette partie de la Basse-Égypte eut dans l'antiquité des villes, des temples, des monumens célèbres. Hérodote avait visité la ville de Buttos, à l'embouchure *Sénébétique* du Nil ; il

y avait admiré le temple de Latone ou d'Isis ; c'est là que la déesse rendait des oracles, qu'Osiris échappa aux poursuites de Typhon, qu'un des rois égyptiens, pauvre, proscrit, aveugle, trouva des sujets fidèles, et que les conquérans barbares de l'Égypte rencontrèrent la résistance la plus redoutable. On doit regretter que, dans l'expédition des Français, toute cette région leur soit restée presque inconnue, et que nos savans, qui nous ont si bien fait connaître Thèbes et Memphis, ne nous aient rien appris du Delta septentrional.

En poursuivant notre route, nous avons laissé à notre gauche le bourg de Rhamanieh, renommé dans le pays par la culture des oignons, célèbre dans l'histoire moderne par plusieurs combats livrés sur son territoire. A quelques lieues de là, vers la rive orientale du fleuve, nous sommes arrivés en face du village de *Sah-el-Hagar*. Ce qui reste de Saïs est à une demi-lieue de la rive ; les ruines de cette ancienne capitale du Delta étaient ignorées avant le dix-neuvième siècle, et n'avaient été visitées que par deux voyageurs hollandais, *Egmont* et *Ayman*. Savary et Volney ne prononcent pas même le nom de Saïs. Sonnini s'était arrêté au village de Sah-el-Hagar, mais il n'avait point osé parcourir le pays infesté par des voleurs ; les ruines de Saïs ont été décrites, pour la première fois, par les savans de la commission d'Égypte ; le docteur Clarke, qui les visita en 1801, nous en donne aussi une description. Dans les derniers temps, elles ont été visitées par M. Champollion ; et si nous en croyons la renommée qui a suivi en Égypte tous les pas de cet illustre voyageur, son passage à Saïs nous aura valu de précieuses découvertes.

Arrivés au village de Sah-el-Hagar, nous nous sommes dirigés vers des amas de ruines que nous avions aperçues de notre bateau, et que nous avions prises pour les digues d'un canal. La terre, sur notre chemin, nous offrait beaucoup de fragmens de briques et de poteries ; en nous avançant dans la plaine, nous avons bientôt reconnu une vaste enceinte, présentant l'aspect d'un camp fortifié par d'énormes remparts de terre. Nous sommes entrés par le côté qui regarde le Nil ; de ce côté sont de larges brèches faites par l'inondation ou par les fellahs du voisinage. En parcourant cette enceinte, qui m'a semblé aussi étendue que le Champ-de-Mars à Paris, nous avions devant nous de grands monticules de briques crues qu'on pourrait prendre au premier aspect pour des éboulemens de terre, pour des collines cal-

cinées par le soleil, et bouleversées par quelque volcan. C'est l'ancienne nécropole de Saïs ; on y voit encore des chambres sépulcrales, et des restes de tombeaux. Au milieu de ces décombres entassés croissent çà et là quelques palmiers; toutes ces ruines servent d'asile aux serpens, aux chacals, et à la chouette, l'oiseau symbolique d'Athènes, fille de Saïs.

La grande enceinte a la forme d'un parallélogramme, et ses quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux ; dans la première partie du parallélogramme, du côté du Nil, la terre est cultivée en quelques endroits, et nous y avons vu des champs de blé ; c'était là que s'élevait le temple de Neith ou de Minerve, dont parle Hérodote ; devant le lieu sacré, était l'avenue des Sphinx et les statues colossales, le sanctuaire monolithe de la déesse et les deux obélisques; à gauche du temple, on voyait les sépulcres des rois saïtes, et, derrière l'édifice, le tombeau d'Osiris, et le bassin dans lequel on célébrait pendant la nuit les mystères de ce dieu : de tous ces monumens, de toutes ces constructions, ouvrages de plusieurs rois d'Égypte, il ne reste plus une seule pierre ; tout a été détruit, dispersé, ou recouvert par le limon du Nil.

En parcourant les lieux où fut Saïs, je me suis rappelé la promenade que nous avions faite l'année derrière à la cité de Minerve; quelle différence pour les impressions que font naître ces deux grandes ruines ! au milieu d'Athènes, ravagée de fond en comble, nous pouvions admirer encore les nobles traces du génie des anciens; le Parthénon, le temple de Thésée, les colonnes de Jupiter-Olympien, nous remplissaient d'une vive émotion ; mais pour être ému à l'aspect de ce qui reste de Saïs, on a besoin d'interroger ses souvenirs et d'être averti par les récits de l'histoire. On ne trouve ici qu'un espace désert, des monceaux de briques, des tombeaux sur des tombeaux ; on voit bien que des morts ont reçu la sépulture en ce lieu ; mais rien n'annonce que des hommes y aient vécu, et qu'un grand peuple y ait habité ; peut-être soulèvera-t-on le voile mystérieux dont se couvrait la déesse de Saïs, et qui s'étend encore sur l'emplacement de la cité ! Je ne doute pas que dans tous les lieux que nous avons parcourus, et surtout dans les nécropoles, les fouilles ne produisent d'heureuses découvertes, et que la vérité ne sorte un jour de quelques-uns de ces sépulcres ; on trouve souvent dans ces amas de décombres des bronzes, des piédestaux, des urnes ; on y trouve beaucoup de figures

de chouettes en terre cuite, ce qui achève d'accréditer et d'établir l'affiliation d'Athènes avec Saïs.

Cette parenté entre les peuples a quelque chose qui nous touche, et l'histoire ancienne nous en offre plusieurs exemples. Nous voyons dans les annales des Hébreux, que le peuple de Dieu se vantait d'avoir la même origine que les Lacédemoniens; au temps des Machabées, Jérusalem envoya une ambassade à Sparte, et Sparte en envoya une à Jérusalem; les deux peuples se regardaient comme frères et s'informaient de leur destinée, de leur bonne ou mauvaise fortune, comme feraient deux monarques unis par les liens du sang : l'histoire, toutefois, ne nous apprend point à quelle époque et comment les juifs allèrent former une colonie dans le Péloponèse ; ne serait-il pas permis de croire que les Hébreux sortirent de la province qu'ils habitaient en Égypte, en même temps que Cécrops quitta Saïs pour aller fonder Athènes?

Sortis de l'enceinte dont je viens de parler, on nous a montré vers le nord d'autres nécropoles que je n'ai point visitées. La ville de Saïs avec ses palais et ses autres édifices, s'étendait dans la campagne vers l'orient; d'un autre côté, elle devait s'étendre jusqu'aux tombeaux arabes qu'on aperçoit vers le sud-ouest. Il est probable que la mosquée de Sah-el-Hagar renferme quelques débris de l'ancienne ville, et les deux chapelles de santons, bâties dans le voisinage, pourraient bien avoir été construites avec des pierres enlevées aux sépulcres d'Aspriès et d'Amasis.

LETTRE CXII.

Vues et tableaux du Nil. — Navigation sur le fleuve. — Campagnes et villages des bords du Nil. — Les oiseaux, les animaux, les plantes du pays. — Habitations et mœurs des fellahs.

Mars 1831.

Rien n'est plus difficile que de communiquer aux autres nos propres sensations, de les associer à notre manière de voir, et de faire passer sous leurs yeux un spectacle qu'ils n'ont point vu ; c'est pour cela, sans doute, que je trouve presque toutes les descriptions des voyageurs dépourvues d'exactitude et de vérité. Je veux cependant vous retracer une peinture de ce qui m'a le plus frappé sur ma route ; je veux vous décrire le Nil et ses rivages, au risque de ne pas mieux réussir que ceux qui m'ont précédé ; pour être exact, et pour que mes tableaux soient, comme les objets eux-mêmes, placés devant vous, je multiplierai les détails ; car c'est dans les détails encore plus que dans l'ensemble que se trouve la physionomie d'un pays ; il en est d'un paysage comme d'un tableau d'histoire ; ce n'est pas toujours aux grandes choses, aux choses générales que se prend notre curiosité, mais le plus souvent à des scènes détachées, à de petites circonstances qui ne paraissent rien en elles-mêmes, et qui, réunies sous un même point de vue, peuvent former un tableau fidèle et animé.

D'abord, nous rencontrons à chaque moment des bateaux ou des kanjes, qui remontent ou descendent le fleuve ; celles qui descendent, se laissent aller au courant des eaux, leurs voiles sont ployées, et la rame reste oisive ; celles qui remontent, profitent des vents favorables, et lorsque les vents deviennent contraires ou qu'ils cessent de souffler, les mariniers prennent les rames, ou, passant sur la rive, ils traînent la kanje avec de longues cordes. Quelques-unes de ces barques ne portent, comme la nôtre, que des passagers ; d'autres

transportent les blés et les cotons du pacha; là, on voiture des marchandises venues de l'Inde et de l'Éthiopie, qui vont en Europe; ici, des objets manufacturés d'Europe, qui vont au Caire et seront transportés sur la mer Rouge : toutes les kanjes qui couvrent le Nil, sont à peu près construites de la même manière ; elles ne diffèrent entre elles que par leurs dimensions; elles ont de grandes voiles latines qui offrent beaucoup de prise aux vents et rendent quelquefois la navigation périlleuse. La plupart sont à quatre rames; plusieurs ne s'avancent qu'avec deux avirons ; il en est qui sont peintes en vert, en jaune, revêtues de dorure, sur lesquelles se déploie la magnificence d'un katchef ou d'un pacha; quelques-unes ont des cordages faits avec des joncs ou des feuilles de palmiers; leurs voiles déchirées et en lambeaux sont la triste image de la misère que nous rencontrons partout dans ce pays.

Parmi les embarcations de tout genre qui descendent le fleuve, quelques-unes fixent particulièrement mon attention; nous rencontrons des bateaux sur lesquels un grand nombre de ruches à miel sont rangées les unes sur les autres en forme pyramidale ; il y a deux mois que ces ruches ont été envoyées dans la Haute-Égypte, où les plaines semées de trèfle et de sainfoin fleurissent plus tôt que dans le Delta ; les abeilles voyageuses, qui ont été ainsi au-devant du printemps, séjournent pendant quelques semaines dans les campagnes de Thèbes et de Montfalouth ; puis elles redescendent le Nil, s'arrêtent dans le Fayoum couvert de roses, et dans tous les lieux où la terre fleurie leur offre un riche butin ; au mois de mars, elles reviennent dans le Delta, d'où elles sont parties, et rentrent sous la chaumière des fellahs, à qui les ruches appartiennent. Un autre spectacle attire mes regards, c'est une flotille composée de plusieurs radeaux ; chaque radeau est formé de jarres de terre, liées ensemble avec des branches de palmier ; à mesure que la flottille descend le Nil, la poterie dont elle se compose est vendue dans les bourgs et les villages voisins du fleuve ; à chaque station, il y a un radeau de moins ; quand ceux qui conduisent la flottille ont tout vendu, leur navigation est terminée ; ils quittent le Nil et retournent par terre dans leur pays.

Comme le Nil est bas et qu'on trouve souvent des bancs de sable, il arrive que les kanjes sont quelquefois arrêtées dans leur marche; alors on est obligé de traîner le navire à travers la vase et le limon liquide ; les mariniers se jettent dans l'eau et poussent la barque avec

leurs épaules; vous ririez de voir les mouvemens qu'ils se donnent; ils ont des cris, des gémissemens qui feraient croire qu'ils remuent des montagnes; tout le rivage retentit du bruit qu'ils font; les passagers en sont étourdis, et quelquefois même effrayés. Le Nil a de fréquens détours, ce qui fait que le même vent est tantôt favorable, tantôt contraire; il faut souvent changer les voiles, et ces manœuvres multipliées ont leurs difficultés, souvent même leurs périls; au milieu de tous ces détours, quelquefois on perd de vue le cours du fleuve; il semble qu'on navigue dans un étang ou dans un lac; les bateaux qui vous précèdent ou qui vous suivent ne laissent voir que leurs longues voiles, et comme on n'aperçoit point d'eau ni devant soi, ni derrière soi, on se demande quels sont ces grands pavillons qui flottent dans la campagne à travers les arbres, au milieu des prairies et des champs couverts de moissons.

Nous ne faisons jamais une lieue sans apercevoir un village; souvent un village ou un gros bourg est sur une rive du fleuve; un autre est sur la rive opposée et double le charme de la perspective; nous ne découvrons parfois que le rivage exhaussé du Nil, et ce rivage, qui s'élève devant nous, comme un rempart de terre, est percé en mille endroits par les hirondelles de mer qui y font leurs nids; là, s'étend à nos regards une plaine cultivée et fertile, au milieu de laquelle s'élèvent les digues des canaux; plus loin ce sont des monticules de sable, comme pour avertir que le désert est proche; il y a bien longtemps que le Nil et le désert, l'un semblable au bon Osiris, l'autre au redoutable Typhon, se disputent la terre d'Égypte; quand le pays est bien gouverné, c'est le Nil qui triomphe et qui répand partout ses eaux bienfaisantes : sous le règne de la barbarie, c'est le désert qui l'emporte et qui étend au loin sa triste solitude; toutefois, le fleuve exerce aussi ses ravages; il arrive souvent que les eaux débordées montent jusque sur le tertre où sont bâties les huttes de fellahs; le voyageur voit de temps à autre des débris de cabanes qui paraissent suspendues à la rive escarpée du fleuve, et le minaret solitaire, resté debout, s'élève près de là parmi les ruines d'un village abandonné.

A chaque instant nous apparaissent des îles couvertes de verdure; des troupeaux de buffles vont y chercher leur pâture de chaque jour; ils traversent le fleuve à la file, et ne laissent voir que leur museau ou leur front noir; sur les sables que le Nil a laissés à découvert, on voit partout des pastèques aux larges feuilles, qui doivent croître et

mûrir avant l'époque de l'inondation ; à l'approche de chaque village, des femmes arabes, vêtues de leur robe bleue, se montrent sur la rive ; les unes lavent leurs vêtemens, nettoient des vases de cuivre, d'autres s'éloignent avec la rapidité du vent, portant sur leurs têtes d'énormes amphores qu'elles ont remplies de l'eau du Nil : voyez sur la rive cette troupe d'hommes enfoncés dans la boue, presque nus, armés d'une pioche ; ce sont des fellahs qui réparent ou qui creusent un canal ; près de là, des villageois, avertis par la voix du muézin ou par la marche du soleil, s'avancent d'un air grave au bord du fleuve, ils se lavent la tête, les mains et les pieds ; nous les voyons se retourner vers l'orient, s'agenouiller, se relever, abaisser leur front jusqu'à terre, se relever et s'agenouiller encore ; puis ils s'éloignent en silence ; ce sont les dévots musulmans qui font l'oraison du namas.

Le fleuve est peuplé d'une grande quantité d'oiseaux ; il n'est point d'oiseaux aquatiques qui, passant près du Nil, ne viennent s'abattre sur ses eaux paisibles, et ne s'y arrêtent quelque temps ; c'est ainsi que le voyageur se détourne quelquefois de sa route pour visiter une belle contrée, et qu'il y prolonge son séjour. Qui pourrait compter les troupes de canards sauvages qui couvrent la surface des flots ? Le cygne au plumage argenté se tient à l'écart et navigue comme une barque légère ; le pluvier doré, le pluvier cendré rasent le fleuve d'un vol rapide : dans les îlots déserts, parmi des touffes de joncs et sur le sable humide, j'aime à contempler le héron au long bec, le pélican qui réfléchit les couleurs du soleil ; ils restent immobiles et nous paraissaient de loin comme ces images d'oiseaux que la vieille Égypte représentait sur le marbre de ses temples. Je retrouve les goëlans du Bosphore, les grues et les oies du Caystre et du Méandre ; mille espèces d'oiseaux, qui arrivent du Gange, du Niger, de l'Archipel, des lacs et des fleuves de l'Occident, attirent tour-à-tour nos regards et se mêlent à la multitude ailée qui couvre les eaux du Nil.

Au milieu de ces tableaux animés, règnent le silence et le calme ; il n'y a point ici d'écho comme sur le bord des fleuves qui roulent dans les vallées profondes ; la plupart des oiseaux du Nil n'ont point de chants ; seulement ils battent les flots de leurs ailes ; on entend çà et là le bruit monotone des machines hydrauliques qui bordent la rive ; lorsque la nuit descend sur l'horison, nous distinguons dans le lointain les cris du chacal et de la hiène, qui viennent prendre leur part de la fécondité des campagnes.

Nous descendons souvent à terre, et nous nous éloignons quelquefois du rivage ; la plupart des champs sont couverts de fèves parvenues maintenant à leur maturité ; vous savez que la fève était interdite à l'ancienne Égypte, et c'est la fève qui nourrit l'Égypte nouvelle ; nous avons vu plusieurs plantations de cannes à sucre ; je me suis rappelé que les cannes à sucre avaient fait les délices des croisés, lorsqu'ils arrivèrent pour la première fois en Syrie et en Égypte ; la vue du roseau merveilleux ne m'a causé ni la même surprise ni la même joie ; mais j'ai voulu en goûter le miel, qui m'a paru d'une douceur un peu fade ; on ne fait de sucre que dans la Haute-Égypte ; les cannes du Delta se vendent au marché comme les fruits ; on voit partout les femmes, les enfans, les gens de toute condition et de tout âge, porter à leur bouche des tronçons de cannes à sucre. Dans les campagnes que nous parcourons, on cultive l'orge, le froment, le sésame, l'indigo, le doura, le maïs ou blé de Turquie ; nous avons retrouvé le maïs dans toutes les contrées de l'Orient, et quoi qu'en disent nos savans naturalistes, cette plante, devenue une des richesses de l'Italie et de la France méridionale, ne nous vient point du nouveau monde, mais de la Turquie et des pays limitrophes, des rives de l'Oronte et des bords du Nil. Le lin, qui fournissait autrefois les plus beaux vêtemens aux prêtres de Memphis, est encore un des plus riches produits de l'agriculture égyptienne ; le coton de l'Égypte, dont la culture a reçu de grandes améliorations, est préféré aujourd'hui dans les marchés d'Europe à celui du Bengale, et chaque année, il s'en exporte plus de deux cent mille quintaux pour les ports de France et d'Italie.

Les terres d'Égypte ne se reposent jamais ; le blé succède au trèfle, le froment à l'orge, aux fèves; chaque mois on voit à la fois des semences et des récoltes; le fellah ne craint pour ses moissons, ni la grêle, ni la sécheresse, ni la trop grande abondance des pluies. La disette ou la richesse de l'année ne dépend que des débordemens du Nil.

Les campagnes du Delta sont peu boisées ; de rares plantations se font remarquer autour des villages ; on y voit l'atlé, le sycomore, le cassier, le mimosa à la fleur jaune, l'ébenier à la feuille déliée. Depuis que nous avons quitté l'Europe, nous rencontrons partout l'oranger, le citronnier, le myrte ; tous ces arbres qu'on ne trouve chez nous que dans les jardins du riche, peuvent quelquefois tromper le voyageur sur la prospérité du pays qu'il parcourt.

Je ne peux oublier le dattier, qui est une des magnificences de l'Égypte. Cet arbre qui nourrit les fellahs de ses fruits, qui leur fournit des bois de construction pour leurs chaumières, des paniers, des nattes, des cordages, cet arbre si utile est comme eux condamné à payer un tribut au pacha; le moindre des palmiers paie vingt paras; les plus beaux et les plus productifs paient jusqu'à une piastre et demie; le fisc sait le nombre de ces arbres dans la Haute et dans la Basse-Égypte; et si j'en crois les calculs qui ont été faits, on compte jusqu'à cinq millions de palmiers dans toutes les régions que le Nil arrose depuis Sienne jusqu'à Alexandrie et jusqu'à Damiette.

Dans des bosquets plantés auprès des villages, j'ai trouvé plusieurs espèces de huppes et de tourterelles, les unes voyageuses, les autres qui sont à demeure dans le pays. Comme les habitans ne leur font jamais de mal, la présence de l'homme ne leur donne point de crainte; j'ai retrouvé ici notre passereau que j'ai vu partout en Orient; il paraît avoir perdu sur les bords du Nil sa vivacité bruyante; j'ai reconnu aussi nos bergerettes ou nos lavandières; on les voit en grand nombre autour des lieux habités; elles sont d'une si grande familiarité, qu'elles viennent quelquefois manger des graines de riz sur notre bateau; elles viennent surtout lorsque nous dînons, et restent là pendant plusieurs minutes comme des convives que nous aurions invités. On n'a pu savoir jusqu'à présent dans quel pays se retirait le rossignol, lorsqu'il quitte nos climats de l'Occident; on doit croire qu'il passe la mauvaise saison en Égypte, car nous le rencontrons fréquemment dans les bosquets voisins du Nil; triste maintenant et silencieux, il paraît redouter l'approche du terrible *kamsim*, et se dispose à reprendre la route de notre Europe, pour y retrouver les frais vallons, témoins de ses amours, et les bois accoutumés à répéter ses accens. Il faut que vous sachiez que sous le ciel si brillant de l'Égypte, il n'y a point de printemps proprement dit, ce qui doit changer quelque chose aux mœurs et aux habitudes des oiseaux.

Nous voyons sans cesse de grandes troupes d'étourneaux qui voltigent dans la plaine, et beaucoup d'oiseaux qu'on appelle des *chapons de Pharaon* ou des *garde-bœufs*. On a pris quelquefois cet oiseau au bec effilé, au plumage blanc, aux pattes noires et jaunes, pour l'ancien ibis, comme on a pris les Coptes à l'air triste, au teint cuivré, pour les anciens Égyptiens; l'ibis ne se trouve presque plus en Égypte. A toutes les heures de la journée, nous voyons des nuées

de pigeons qui volent sur le fleuve ou s'abattent dans les champs cultivés. Beaucoup de fallahs ont des colombiers, construits en forme de ruches, carrés par le bas, garnis de pots dans l'intérieur ; de loin, on pourrait prendre ces colombiers pour des pyramides de terre ou des tours avec leurs créneaux ; cette multitude de pigeons doit faire un grand dégât dans les moissons ; les fellahs ne les chassent qu'avec le bâton et la fronde ; le milan et les autres oiseaux de proie leur font une guerre plus sérieuse ; je ne sais quelle est la législation du pacha par rapport aux pigeons ; mais si les palmiers paient un tribut, on doit croire que les colombes n'en sont pas exemptes. Un colombier pour les fellahs est une véritable richesse ; celui qui a un bon colombier, dit un proverbe arabe, n'est pas embarrassé de marier ses filles ; il n'est pas de moyens qu'on n'emploie pour faire prospérer les pigeons ; les moyens que suggère la superstition ne sont pas surtout négligés ; les fellahs, chrétiens ou musulmans, ont coutume d'acheter, des moines coptes de Saint-Macaire, des papiers remplis de caractères inintelligibles qu'ils placent dans chaque pigeonnier, comme une sauvegarde ou comme un talisman ; ce sont ces sortes de papiers que le père Sicard, passant près de Teraneh, prit pour des livres de magie, et qu'il fit brûler pour les remplacer par la croix de Jérusalem ; on peut sourire de la méprise naïve du missionnaire, mais que dire d'un voyageur venu après lui, qui lui a reproché d'avoir livré aux flammes des manuscrits précieux, et qui est parti de là pour crier au fanatisme, ennemi des lumières et de toute vérité historique [1] ?

Nous avons vu l'aire dans laquelle on bat le blé ; la machine ou traîneau dont on se sert, et qu'on appelle *soreg*, est tirée par des bœufs, et ressemble assez à celle que nous avons vu employer en plusieurs autres contrées de l'Orient ; je suis fâché de ne pas voir l'Égypte au temps de la moisson ; j'aurais vu les bœufs traîner le soreg, et j'aurais pu savoir si le laboureur chante encore la chanson trouvée dans les hypogées de Thèbes : *Battez les grains, ô bœufs, battez la paille pour vous, des boisseaux pour vos maîtres.* La charrue et les autres instrumens aratoires qu'on nous a montrés ne diffèrent guère pour la forme de ceux qu'on trouve sculptés en bas-reliefs dans les palais et les tombeaux des Pharaons ; dans un pays où la terre prodigue si facilement ses dons on ne doit pas s'étonner que l'agriculture ait

[1] Savary.

négligé de perfectionner les instrumens et les méthodes des temps primitifs.

Le consul Maillet nous parle des bœufs d'Égypte, comme un prêtre de Memphis nous aurait parlé du bœuf Apis. A l'en croire, la peinture ne saurait rendre la beauté de leurs formes ; je n'ai rien vu qui pût justifier ces éloges si pompeux ; les bœufs d'Égypte sont à peu près comme ceux de nos pays, un peu moins petits que nos bœufs d'Auvergne et moins forts que nos bœufs de la Bretagne et de la Normandie. Ce qui m'a le plus frappé et ce que j'admire le plus dans les bœufs du Delta, c'est l'importance et le nombre des services qu'ils rendent aux habitans ; cet animal laborieux est attelé à la charrue, aux machines hydrauliques ; il laboure les campagnes et les arrose tour-à-tour ; après la moisson, c'est lui, comme vous venez de le voir, qui traîne le soreg sur les gerbes, et qui sépare le grain de la paille ; c'est lui encore qui fait mouvoir les meules sous lesquelles on broie le froment, car il n'y a en Égypte ni moulins à eau ni moulins à vent.

Le buffle, que l'Égypte ancienne ne connaissait pas, et qui est arrivé sur les bords du Nil avec les Arabes conquérans, se plaît comme eux dans l'oisiveté ; il ne travaille point ou travaille peu ; sa femelle, que les fellahs appellent *zamous*, leur donne son lait, et lui, leur donne sa chair pour nourriture ; car les buffles ne sont élevés que pour être vendus et conduits à la boucherie.

J'ai voulu connaître les habitations des fellahs ; on entre dans une cour fermée par des murs de terre ; chaque cabane, qui a la forme extérieure d'une ruche à miel, consiste en une ou deux chambres, de dix ou douze pieds carrés, haute de cinq ou six pieds, dont le plafond est arrondi en dôme ; l'air et la lumière n'y pénètrent que par la porte et par une ouverture pratiquée à la voûte ; à l'un des angles, est le four ou l'âtre dans lequel les femmes font cuire le pain et préparent la grossière nourriture de chaque jour ; dans l'épaisseur du mur, sont des niches où se placent le *kandil* (la lampe), quelques provisions, des hardes, des vases de terre ; toute la famille d'un fellah, femmes, hommes, enfans, est enfermée dans ce réduit, quelquefois divisé par des cloisons formées de roseaux ou de tiges de doura ; dans les maisons du *Cheik-el-Beled*, il y a un étage pour les femmes et les enfans ; l'habitation est couverte d'une terrasse ; elle a des fenêtres avec des volets sans vitres ; la cour est un peu plus spacieuse.

La cour des fellahs, comme celle des cheiks, n'est, à vrai dire, qu'une

étable ; le chameau , le bœuf , le zamous , l'âne , les moutons, y sont enfermés pêle-mêle ; on voit quelquefois dans la même enceinte un bâtiment de forme conique ; c'est là que se gardent la paille hachée, le blé battu et le lait caillé du zamous ; le sommet du bâtiment est un colombier ; au bas sont des abris pour les poulets : il faut remarquer que, dans cette espèce de basse-cour, les poulets, éclos au four, sont abandonnés à eux-mêmes, et que la poule n'y paraît point entourée de ses petits, ce qui ôte à la chaumière égyptienne le mouvement et la vie qui animent nos chaumières d'Europe.

Les fellahs ne nous ont pas montré tous les coins et recoins de leurs tristes demeures. Nous n'avons pu voir les réduits où se cache tout ce qu'on veut dérober à la vue des ravisseurs, les lieux secrets où s'enterrent les piastres accumulées à l'insu du fisc ; le peuple n'étale au grand jour que ce qu'il a de misérable. Toutes les fois que nous entrons sous le toit d'un fellah, nous remarquons d'abord sur les visages une sorte d'inquiétude et d'effroi ; on nous suppose toujours quelques mauvais desseins ; mais lorsqu'au lieu de demander de l'argent, nous en donnons, les alarmes se dissipent et font place aux plus doux sentimens de l'hospitalité : il est arrivé que de pauvres femmes, ne sachant que faire pour nous exprimer leur reconnaissance et leur joie, nous donnaient deux ou trois petits poulets nouvellement éclos.

Le paysan égyptien et le paysan turc ne se ressemblent guère ; le paysan turc est fier et orgueilleux, toujours prêt à se défendre contre l'oppression ou l'injustice ; le fellah a l'air triste comme les gens accoutumés à souffrir, l'air timide et craintif comme les malheureux sans appui ; en vain le Nil distribue partout ses trésors, tout cela n'est pas pour lui ; au milieu de tous les prodiges de la fécondité, le fellah tient ses yeux baissés vers la terre, comme s'il vivait dans une région maudite ; il y a en Égypte des milliers de laboureurs qui recueillent d'abondantes moissons et qui ne mangent que des herbes, du pain fait avec la graine de lin, des fèves cuites dans de l'eau ; le fameux Amrou comparait le peuple égyptien à l'abeille qui ne travaille que pour autrui ; depuis le temps d'Amrou, l'état des pauvres cultivateurs de l'Égypte n'a pas changé.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la quantité de malheureux qu'on trouve dans la plupart des villages où nous abordons ; on ne voit que des hommes presque nus ou couverts de haillons pires que la nudité, des visages sillonnés par la douleur, une jeunesse triste, des

femmes en qui l'indigence a effacé les traits de leur sexe : c'est ici qu'il faudrait avoir plusieurs manières d'exprimer la misère, car on la rencontre à chaque pas et elle se présente sous toutes les formes. Cependant la population va toujours son train, car l'heureux climat de l'Égypte semble seul suffire à la vie et aux premiers besoins de l'homme ; les plus misérables villages sont remplis d'une multitude d'enfans, ce qui prouve qu'il y aura toujours là des gens nés pour souffrir, et que le despotisme n'y manquera jamais d'esclaves.

Nous nous arrêtons quelquefois dans des bourgs où se tient une foire ou un marché ; on pourrait avec quatre cents piastres acheter tout ce qu'on y voit : ce sont des olives salées ou des dattes sèches, quelques légumes, tels que des concombres ou des oignons, quelques bijouteries grossières, quelques ustensiles d'agriculture, des étoffes communes ; les marchandises sont étendues par terre, et la poussière les couvre. Il y a çà et là quelques moutons, une chèvre exposée en vente. Au milieu de ces marchés, où règne un morne silence, on voit rôder des hommes armés d'un long bâton ; ce sont des inspecteurs ou des préposés du fisc; ils veulent savoir quelle route prennent les piastres. La grande affaire pour le gouvernement est de savoir où est l'argent ; la grande affaire du fellah est qu'on ne le sache point. Vous pouvez juger par là de ce que peut être dans ce pays cette partie du crédit public qui tient à la circulation des espèces.

LETTRE CXIII.

Administration des terres d'Égypte. — Énormité des impôts. — Rigueur de la perception des tributs. — Conscription militaire en Égypte.

Mars 1831.

Comme la terre est la véritable richesse de l'Égypte, les rois, les sultans ou les pachas en ont rarement laissé la propriété à ceux qui la cultivent. La propriété foncière a été presque toujours inconnue dans ce pays ; du temps des mamelucks elle n'était guère qu'un vain simulacre ; aujourd'hui le simulacre même a disparu, et Méhémet Ali, étendant ses mains sur toutes les terres qu'arrose le Nil, a dit : *Toutes ces terres sont à moi.* Aussi tous les habitans des campagnes ne sont plus que des ouvriers à gages ou des serfs attachés à la glèbe, et les travaux de l'agriculture ne se font plus que sous la direction et la surveillance de l'administration. On ne laboure, on ne sème, on ne plante que sous le bon plaisir et dans l'intérêt du maître ; quand la récolte est faite, les produits en sont entassés dans les magasins du pacha pour ses exportations à l'étranger ; lui-même établit le prix de ce qui lui est livré, et le cultivateur n'en reçoit la valeur qu'en déduction du miri ; après le pacha, viennent les grands personnages de sa cour et de son gouvernement, qui font des réquisitions dans les villages pour l'entretien de leurs maisons, et qui ne paient qu'à moitié prix toutes les fournitures qu'on leur fait. S'il reste aux fellahs quelque chose de leur récolte, ils sont obligés de le vendre pour achever de payer l'impôt, et comme ils ne peuvent jamais tout payer, ils sont toujours à la discrétion des agens du fisc.

Je n'ai pas la moindre envie de faire une satire contre la tyrannie agricole du pacha ; je dirai même les services que l'administration de Méhémet Ali a rendus à l'agriculture, et les avantages que l'Égypte a pu retirer de ce despotisme qui s'exerce sur les travaux des champs et

sur la culture des terres. Si nous en croyons les Européens depuis longtemps établis dans ce pays, on a fait dans plusieurs provinces d'utiles essais, tels que la plantation du mûrier, de l'olivier et de la vigne ; ces essais, qui ont réussi, sont dus aux soins du gouvernement. Ajoutons à cela que si le gouvernement ne présidait pas à leur culture, beaucoup de terres resteraient sans être cultivées ; les canaux ne seraient pas non plus entretenus avec la même régularité, si l'autorité ne s'en mêlait pas. Il faut dire encore que l'Égypte était troublée autrefois par de fréquentes querelles ; les villages se disputaient les eaux du Nil ; on se disputait les rivages du fleuve ; maintenant le pays est plus tranquille : il y avait aussi d'anciennes antipathies parmi les habitans du Delta, et ces antipathies se sont beaucoup affaiblies. Il s'était établi dans les campagnes une foule de redevances, de priviléges au profit de quelques hommes puissans ; aujourd'hui toutes ces redevances, tous ces priviléges sont abolis ; les fellahs n'ont plus rien à payer qu'au pacha.

Un des plus grands avantages que l'unique et souverain propriétaire de l'Égypte ait procuré aux provinces les plus fertiles, c'est d'avoir contenu les Arabes bédouins ; depuis que les terres lui appartiennent, il ne souffre pas qu'on vienne les ravager. Ces hordes nomades, qui regardaient l'Égypte comme leur domaine, et les fellahs comme leurs ennemis ou leurs esclaves, restent maintenant dans leurs déserts ; on n'entend presque plus parler de leurs brigandages et de leurs incursions dans le Delta.

Voilà ce qui a été fait de bien ; mais on dira peut-être que le règne de Méhémet Ali a délivré l'Égypte de quelques-uns des maux qu'elle souffrait, à peu près comme la mort nous délivre des maux de cette vie. Les Arabes ont un proverbe qui dit que le Nil rend toujours aux uns ce qu'il prend aux autres. Le pacha n'a pas fait comme le Nil, il a tout pris et n'a rien rendu à personne. Après cela, comment aurait-on des contestations ? et qui éprouverait le besoin de troubler le pays par des prétentions rivales, par des haines anciennes ou récentes, par des ambitions particulières ou des querelles domestiques ?

Le pacha ou vice-roi ne s'est pas seulement emparé de toutes les terres, mais de toutes les industries : rien de ce qui est productif, de ce qui peut rapporter de l'argent, n'échappe à son avarice ; il n'est point de petits profits, point de minces avantages qu'il n'ait enviés aux pauvres fellahs. Je me bornerai à vous citer quelques exemples de cet esprit d'envahissement. Comme le bois est rare en Égypte, on se sert,

pour le feu de l'âtre ou du four, de la fiente des bestiaux séchée au soleil ; le pacha s'est réservé le monopole de ce combustible ; il s'est réservé aussi la fabrique et la vente exclusive des nattes faites avec les roseaux du Nil et les joncs des lacs de Natron ; le fellah, qui faisait autrefois des nattes pour son usage, est maintenant obligé de les acheter du pacha, ou de coucher sur le sol nu de sa chaumière.

Il y a dans le Delta beaucoup d'ouvriers et d'artisans ; les tisserands y sont surtout en assez grand nombre : on y fabrique des toiles et des étoffes communes à l'usage du pays ; les femmes et les enfans s'occupent de préparer et de filer le coton, le lin et la laine. Maintenant il en est de tous ces métiers, de toutes ces occupations du peuple, comme des travaux de l'agriculture ; on ne tisse, on ne file, de même qu'on ne laboure que pour le compte du pacha. La population industrieuse est partout soumise à des inspecteurs qui fixent eux-mêmes le prix de la main d'œuvre, et se réservent toujours le moyen de ne payer que la moitié de ce qu'ils ont promis. Ainsi toutes les industries du pays sont découragées, et la moitié des fellahs ne peuvent plus vivre de leur travail.

Dans la journée d'hier, nous sommes descendus à terre et nous nous promenions sur la rive, lorsqu'une jeune femme est venue à nous, tenant un enfant dans ses bras ; elle fondait en larmes, et son attitude annonçait qu'elle avait éprouvé quelque grand malheur ; nous l'avons questionnée ; voici ce qu'elle nous a dit ; on lui avait donné du lin à filer ; et comme il s'était trouvé quelque déchet dans le lin, on lui a retenu le prix de son travail ; son mari, est depuis un mois au Caire, où il travaille chez un grand seigneur qui ne le paie point. J'ai donné trois piastres à cette malheureuse femme ; il y en aura au moins deux pour le pacha. Nous sommes entrés dans une cabane, pour y acheter du lait ; une femme infirme était étendue par terre ; quatre enfans étaient autour d'elle ; on lui avait retenu aussi le prix de son travail pour une partie du miri ; deux vaches ou zamous étaient sa dernière ressource ; on venait de les saisir, pour ce qu'elle devait encore au fisc ; toute une famille se trouvait ainsi condamnée à mourir de faim ; que de pauvres fellahs périssent ainsi sans qu'on le sache ! Parmi les victimes du despotisme, on ne fait guère attention qu'à celles dont la renommée annonce la fin tragique ; mais on ne parle pas de celles qui expirent sans bruit, de celles qu'ont tuées la misère et le désespoir.

Rien n'égale la sévérité avec laquelle on lève les impôts ; j'ai vu souvent des fellahs poursuivis par des percepteurs impitoyables ; on leur disait, *Paie ;* ils montraient les lambeaux qui les couvraient, et répondaient : *Ma fich* (il n'y a plus rien) ; il faut payer, répondait le fisc, et des coups de bâton pleuvaient sur leurs épaules nues ; quelquefois, m'a-t-on dit, des fellahs, après avoir été roués ainsi de coups de bâton, se décident à déterrer leurs piastres qu'ils portent aux collecteurs, et se vantent ensuite de leur résistance, comme chez nous un homme de l'opposition se vanterait du refus de l'impôt ; ce qu'il y a de curieux, c'est que l'histoire nous apprend qu'il en était de même chez les anciens Égyptiens ; « En Égypte, dit Ammien Marcellin, il » y a de la honte à payer le tribut de bonne grace et sans y avoir été » forcé à coups de fouets. » L'instrument du supplice en cette occasion, est une sangle faite avec le cuir de l'hippopotame : les pauvres fellahs qu'on fustige ainsi, ne se doutent guère que cette sangle de cuir remonte à la plus haute antiquité, et qu'on s'en servait sous les Pharaons pour faire payer les impôts ; après ce préliminaire de la fustigation ou de la bastonnade, arrive quelquefois l'emprisonnement ; chaque katchef a pour cela une prison, et cette prison n'est jamais vide ; il y a aussi dans les bourgs une maison d'arrêt, qu'on appelle en arabe *ard-el-mouyeh,* qui est destinée à recevoir les débiteurs du fisc ; on rencontre partout des nuées d'inspecteurs, d'agens de toute espèce ; la moitié de la population paraît employée à surveiller et à tourmenter l'autre ; ce qui vous surprendra, c'est que les préposés du fisc, lorsqu'ils sont convaincus de malversation, reçoivent la bastonnade comme les fellahs, et sont enfermés avec eux dans l'ard-el-mouyeh ; on voit ainsi pêle-mêle dans la même prison les bourreaux et les victimes, souffrant leurs misères sans se plaindre, et liés par un sentiment commun, la crainte du pacha.

Parmi les fléaux qui accablent les fellahs, on ne saurait oublier le mode du recrutement pour l'armée : au premier signal, un village ou un bourg se trouve entouré par des soldats : on arrête toute la jeunesse mâle, qu'on emmène la chaîne au cou dans le camp ou dans la garnison la plus prochaine ; on fait partir ainsi jusqu'aux infirmes et aux malades, qui ne sont renvoyés qu'après plusieurs jours, et lorsqu'ils ont passé à l'examen. Tous ces jeunes gens marchent à la file, liés les uns aux autres avec une corde ; on ne leur distribue point de vivres ; on les fait avancer à coups de bâton ; ils sont suivis de leurs

familles en pleurs, et toute la route est couverte de gens qui gémissent. Nous avons rencontré plusieurs troupes de ces malheureux conscrits; de jeunes fellahs ont cherché quelquefois à fuir dans le désert ; mais le pacha s'est arrangé avec les Arabes bédouins qui sont devenus comme ses gendarmes. Il n'y a point d'asile pour ceux qui fuient.

De tout cela on pourrait conclure que le pacha d'Égypte n'a pas une grande popularité ; beaucoup de gens se persuadent, d'après un mécontentement si facile à constater, qu'on ferait aisément une révolution dans ce pays, et que rien n'empêcherait qu'on y proclamât la liberté ; je crois en effet que le peuple se soulèverait volontiers contre le gouvernement actuel ; j'ai vu des Arabes qui m'ont dit : *Pourquoi les Français ne viennent-ils pas? nous avons encore de la poudre et des fusils, pour nous battre dans leurs rangs.* Mais cette impatience de secouer le joug n'a rien de commun avec la liberté, ni avec une révolution comme on l'entend chez nous. Pour proclamer la souveraineté populaire, pour élire des chefs au scrutin, pour aller aux voix sur tout ce qui constitue une société, pour parler d'une charte, d'une déclaration des droits, de toutes les libertés que nous connaissons, il faut avoir, je ne dis pas seulement des lumières, mais du pain et du loisir; toutes ces préoccupations d'un peuple libre ne vont guère qu'aux gens heureux, qu'à ceux qui ne manquent de rien, et l'idée n'en vient pas aux misérables que la faim opprime encore plus que le despotisme, et qui ne sauraient que faire de la liberté, si elle leur tombait du ciel.

LETTRE CXIV.

Les fantasia ou cafés des bords du Nil. — La foire de Tentah. — Les courtisanes du Delta. — Les solitaires de Scetté. — Les voleurs ou pirates du Nil.

Mars 1831.

Les plus savans de nos voyageurs modernes ont trop négligé peut-être de nous parler de l'Égypte telle qu'elle est de nos jours ; lorsqu'on lit leurs relations, on serait tenté de croire que le pays n'a plus d'habitans ; l'humanité n'attire leurs regards que lorsqu'il en est question sur des pierres, et pour que l'homme les intéresse, il faut qu'il ait vécu il y a trois mille ans, et qu'il ne soit plus qu'une momie. Pour moi, je me sauve de cette préoccupation excessive par mon peu de savoir, et mon érudition, tant soit peu nouvelle, ne m'empêche pas de porter mon attention sur ce qui se passe maintenant dans les lieux où je suis. Mille générations écoulées ne m'empêchent point de voir la génération présente, qui doit prendre aussi sa place dans l'histoire. Si j'avais du temps, je n'irais ni à Thèbes, ni dans les autres lieux où sont les grandes ruines, mais je resterais quelques mois dans un village du Delta. Les familles des fellahs, la religion et les mœurs de ce peuple n'auraient plus rien de caché pour moi, et ce que j'aurais appris aurait peut-être plus d'intérêt que tout ce qu'on pourrait nous dire de la gloire de *Ramsès,* du dieu *Amounra,* et des Égyptiens du temps d'Hérodote.

Nous sommes arrivés hier devant l'embouchure du canal de Menuf, qui tire ses eaux de la branche de Damiette, et qui arrose la partie supérieure du Delta. A quelques milles de là, notre barque s'est arrêtée près de la rive ; notre patron est monté avec nous au village de Nadir. C'est une pauvre bourgade qui n'a rien de remarquable. Comme nous nous promenions dans la campagne, nous avons vu de loin une procession qui s'avançait à travers les arbres : on portait un

mort au cimetière. Deux drapeaux, l'un noir, l'autre blanc, précédaient le cortége; beaucoup de femmes, qui suivaient le cercueil, tenaient un des bouts de leur robe bleue et l'agitaient en l'air, jetant de grands cris; la procession s'est arrêtée sur un terrain élevé où se trouvait le champ des morts du village. Des enfans ont apporté des feuilles de palmier pour en répandre sur la tombe du défunt. Quand la cérémonie a été finie, nous nous sommes approchés, et nous avons parcouru le lieu des sépultures. On y voit à peine les traces des tombeaux, point d'arbres, point de pierres sépulcrales; les morts n'y sont recouverts que d'un peu de terre, ce qui doit produire des épidémies. Les eaux du Nil, lorsqu'elles remontent jusque-là, ne trouvent rien qui défende les dépouilles des morts. Le reis qui nous accompagnait, nous a dit qu'il en était de même de la plupart des cimetières voisins du fleuve. Aussi arrive-t-il souvent qu'ils sont emportés dans les grandes inondations, et que les ossemens des fellahs se trouvent entraînés par le courant du Nil ou dispersés dans les campagnes. Ceci nous explique pourquoi les anciens Égyptiens ne confiaient point les dépouilles de l'homme à la terre, mais à la pierre dure, à la roche immobile, ou qu'ils les renfermaient dans des tumulus de briques cuites.

Quand nous sommes rentrés au village, le reis nous a montré une mosquée qui tombe en ruine, et qu'on ne répare point; il nous a fait voir une école pour les enfans, qui est abandonnée. Le pacha, nous a-t-il dit, s'est emparé de tous les biens qui appartenaient aux mosquées et aux établissemens de charité; il s'est bien engagé à payer quelques pensions, certaines sommes annuelles pour la réparation et l'entretien des mosquées et des écoles, mais ce qu'il donne ne suffit pas toujours. Quand il s'agit du miri, on augmente les chiffres; quand il s'agit de Dieu et des pauvres, on fait des économies. Tout en nous parlant de la sorte, notre reis nous a conduits dans un lieu qui semblait destiné à la joie; c'était un café établi dans une enceinte assez vaste et n'ayant que les quatre murailles; une lampe ou *kandil,* placée dans un coin de la salle, remplaçait la lumière du jour qui commençait à tomber; deux musiciens jouaient l'un d'un chalumeau formé de roseaux du Nil, et l'autre d'un instrument en terre cuite, recouverte d'une peau de chacal; autour de ces musiciens, plusieurs jeunes femmes dansaient, tenant en main des castagnettes, et jouant les pantomimes les plus obscènes; une espèce de gille qui se mêlait à

leurs danses, avait sur sa tête des coquillages qu'il faisait retentir en mesure, et dont le bruit accompagnait l'orchestre; ajoutez à cela des chansons que notre interprète n'a pas osé nous traduire; trois ou quatre fellahs, accroupis par terre, fumaient gravement l'*assabeh* ou savouraient la liqueur arabique, jetant un regard distrait sur les danseuses. Tout ce que je voyais, me paraissait si étrange, que j'en ai témoigné ma surprise au patron de notre barque. Tout à l'heure, lui ai-je dit, vous reprochiez à votre pacha de laisser tomber les mosquées, de laisser fermer les écoles; il a grand tort sans doute; mais comment tolère-t-il des spectacles comme celui que nous voyons? — La chose est toute simple, m'a-t-il répondu : il faut que le pacha donne de l'argent pour l'entretien des écoles et des mosquées, et les cafés comme celui-ci donnent au contraire de l'argent au pacha.

Notre patron nous a parlé de plusieurs cafés semblables à celui de Nadir; on en trouve dans beaucoup de villages du Nil; les Arabes les appellent du nom générique de *fantasia*. Les courtisanes qui les fréquentent sont inscrites sur les registres du fisc et paient un tribut; elles ont une organisation et des réglemens qui leur sont propres; elles ont même dans plusieurs bourgs un quartier séparé comme à Foûéh; le bourg ou la ville où elles se trouvent en plus grand nombre, et qui est comme le quartier général de la prostitution, est *Mehallet-el-kibir*, située à quatre lieues de la branche de Damiette, non loin de Mansoura et de Sémanour; elles choisissent une matrone à laquelle elles obéissent, et qui les envoie par détachemens dans les bourgs et les villages du Delta.

Les courtisanes que nous avons vues à Nadir, doivent se rendre à la foire de Tentah, qui s'ouvrira dans la première quinzaine d'avril; Tentah est un gros bourg, situé à quatre ou cinq lieues de Nadir, dans l'intérieur des terres. Là est le tombeau du santon Saïd le bédouin, qui est en grande vénération parmi les Égyptiens; les femmes surtout vont implorer le saint musulman, pour ne pas demeurer stériles, et lui sacrifient jusqu'à la pudeur de leur sexe, jusqu'à la fidélité conjugale; il y a dans le bourg de Tentah des maisons bâties tout exprès pour la réunion mystérieuse des deux sexes, et pour faciliter en quelque sorte les miracles qu'on demande au santon. La foire est ouverte par le grand cheik du Caire, qui fait la prière dans la mosquée; le katchef de la province y vient en personne, pour veiller au maintien de l'ordre; et pendant tout le temps que dure la foire, il est campé sous des tentes

vertes; l'affluence des étrangers reste en dehors de la ville; d'un côté, des boutiques formées de branchages ou de toiles tendues, étalent toutes sortes de marchandises et se prolongent sur deux rangs dans la plaine; de l'autre, la campagne est couverte de pavillons élégans, de tentes de roseaux habitées par des courtisanes et des almées. Cette foire dure quinze jours; au bout des quinze jours, une seconde foire, qui est comme une continuation de la première, s'ouvre dans un autre bourg à trois lieues de Nadir en descendant le Nil. Dans ce dernier bourg, est un autre santon, nommé *Ibrahim-el-Soukgy*, qui n'est pas moins révéré que le santon Saïd le bédouin; on fait dans ce lieu les mêmes pélerinages qu'à Tentah; on y retrouve la même affluence de marchands, de courtisanes, de dévots musulmans; tous ces pélerinages, toutes ces réunions moitié religieuses, moitié profanes, ressemblent beaucoup à certaines solennités de la vieille Égypte; on célèbre aujourd'hui la fête de Saïd le bédouin et d'Ibrahim-le-Soukgy, comme on célébrait autrefois celle de Sérapis à Canope et celle d'Isis à Bubaste.

Nadir est sur la rive orientale du Nil; rentrés dans notre bateau, nous nous sommes rapprochés de la côte occidentale; les monceaux de sable y annoncent plus fréquemment le voisinage du désert; les habitans ont l'air plus sauvage. Nous n'avons point débarqué à Teraneh, que nous avons laissé à notre droite; c'est là qu'est le dépôt du natron que le pacha tire des lacs de Nitrie, et qu'il fait transporter à Alexandrie par des caravanes. Je regrette de n'avoir pu faire quelques courses dans cette partie des déserts de la Lybie; j'aurais voulu visiter ce *fleuve sans eau* où l'imagination des Arabes a vu des navires pétrifiés, et cette solitude habitée autrefois par les deux Macaire. De toutes les lectures que j'ai faites en ma vie, aucune ne m'a laissé plus de souvenirs que l'histoire des pères du désert; leur abstinence et leurs mortifications tenaient du prodige; les solitaires de Scetté jeûnaient tous les jours de l'année; on s'accusait parmi eux d'avoir mangé une grappe de raisin, d'avoir bu de l'eau toutes les fois qu'on avait soif, d'être resté une heure sans travailler et sans prier; c'est là que se pratiquait une humilité inconnue parmi les hommes, et qu'on poussait jusqu'à l'excès l'amour de la pauvreté; un des hôtes du désert ayant laissé en mourant une somme de cent écus, les uns proposaient de la donner aux pauvres, d'autres à l'église : « Que ce trésor, dit Macaire, suive » au tombeau les dépouilles du défunt, et qu'il périsse avec celui

» qui l'a possédé. » Vous voyez jusqu'à quel point les anachorètes de Nitrie méprisaient la richesse ; je veux vous montrer comment ils traitaient la gloire : un jeune homme d'Alexandrie se présenta pour vivre au milieu des solitaires ; Macaire, auquel il s'adressa, voulut l'éprouver : Allez, lui dit-il, dans le cimetière qui est proche, adressez-vous aux morts, et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux ; le jeune homme fit ce qui lui était commandé, et lorsqu'il revint, Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien, retournez et faites le tour du cimetière, en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophyte obéit, et revint. — Qu'ont dit les morts? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire ; imitez l'indifférence des morts pour les jugemens des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ.—Voilà quelle était la philosophie du désert de Scetté ; croyez-vous, mon cher ami, qu'on ait jamais entendu d'aussi belles paroles dans Saïs, dans la ville de Minerve, dans la ville où Solon et Platon allaient apprendre la sagesse ?

Dans la solitude de Scetté que les légendes appellent la *montagne Sainte*, on trouve encore quatre couvens, habités par des moines coptes ; le voyageur Sonnini les visita vers la fin du siècle dernier. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait sur la terre une position plus horrible que celle du principal monastère de Natron ; bâti au milieu du désert, ses murs quoique fort hauts, lorsqu'on les aperçoit d'un peu loin, ne se distinguent pas des sables, dont ils ont la couleur rougeâtre et la sauvage nudité. Nul chemin n'y conduit, nulle trace d'un être vivant ; le couvent n'a qu'une porte étroite qu'on n'ouvre presque jamais ; on y entre par-dessus les murs, en se faisant tirer avec des cordes. La règle des moines est très-austère ; ceux qui veulent la suivre, sont conduits dans l'église ; là, on étend sur eux un drap mortuaire en récitant les prières des morts ; il ne se fait pas d'autres cérémonies ; les chrétiens du Delta et des rives du Nil vont souvent en pélerinage au couvent de Saint-Macaire. »

La navigation du Nil n'est pas sans danger, surtout dans la saison où nous sommes. Nous avons eu souvent les vents contraires, et souvent la tempête s'est élevée sur notre passage ; le kamsim a deux fois rassemblé autour de nous des tourbillons de sable, et nous a forcés de chercher un abri derrière une côte escarpée ; mais ce que nous redoutons plus que le kamsim, ce sont les brigands qui habitent

certains villages du Nil ; tous ces villages sont connus de nos mariniers, qui évitent prudemment de s'arrêter dans leur voisinage pendant les ténèbres de la nuit, et qui nous avertissent souvent de nous tenir sur nos gardes. Les Arabes voleurs épient les bateaux qui passent, surprennent les voyageurs dans leur sommeil, les dépouillent, et quelquefois leur ôtent la vie. Parmi les faits les plus récens qu'on nous a racontés, j'ai retenu celui-ci : Un marchand d'Alexandrie, après avoir amassé au Caire quelques milliers de piastres, se retirait dans sa patrie avec son petit trésor ; étant descendu à Teraneh, il eut l'imprudence de parler de la somme qu'il emportait avec lui : lorsqu'il fut rentré dans sa barque, et que la nuit eut couvert le Nil de ses ombres, des coups de fusil se firent entendre ; le rivage répéta des cris plaintifs, c'était le marchand d'Alexandrie qu'on avait assassiné. Méhémet Ali a fait depuis long-temps la guerre à ces pirates du Nil ; plusieurs de leurs villages ont été démolis ; mais on n'a pu les détruire entièrement. Ammien-Marcellin dit que de son temps il n'y avait point de supplice qui pût corriger les Égyptiens de leur malheureux penchant pour le vol. Dans ce pays, le vol est comme la corruption des mœurs ; les temps n'y ont rien changé ; l'Égypte a perdu sa gloire, mais elle a conservé ses voleurs et ses filles de joie. Il faut vous dire d'ailleurs qu'il n'y a nulle part sur notre globe d'hommes plus exercés à la rapine et plus adroits dans leurs expéditions nocturnes que les Arabes. Ce qu'on nous raconte de nos filous d'Europe, n'approche pas de la ruse et de la dextérité d'un fellah qui veut s'emparer du bien d'autrui ; il n'y a point de danger qu'il ne brave, point de difficulté qu'il ne surmonte ; les voleurs arabes se tiendront cachés, s'il le faut, pendant toute une journée dans un égoût ou dans une meule de fourrage ; ils ramperont comme des reptiles sous des voûtes obscures, ils se glisseront comme des lézards à travers la fente d'un mur. Si l'occasion les favorise, une seule minute leur suffit pour achever leur expédition ; une maison, un navire sont dévalisés en un clin d'œil, et lorsqu'ils se retirent, on peut être sûr qu'il ne reste pas un para, pas un habit, pas une natte dans les lieux qu'ils ont visités. Leur grande précaution, pour qu'on ne les reconnaisse pas et pour échapper plus facilement à toutes les poursuites, c'est d'être dans un état de complète nudité. Il est rare qu'on les prenne sur le fait, et même qu'on les arrête après le vol, car il ne leur faut qu'un moment pour mettre le désert entre eux et la justice.

LETTRE CXV.

Physionomie monotone de l'Égypte. — Description de notre kanje; notre manière d'y vivre. — Caractères et mœurs de nos mariniers. — Incommodités de notre kanje. — Notre bibliothèque et nos lectures. — Réflexions sur les pyramides. — Apparition des pyramides. — Arrivée au Caire.

Mars 1831.

Les premiers jours qu'on voyage sur le Nil, on est enchanté du spectacle ; mais la physionomie du pays est toujours la même : ce sont toujours des villages bâtis de terre avec leurs palmiers et leurs minarets, des canaux avec leur digues, de vastes campagnes couvertes de moissons, une multitude de fellahs toujours misérables. Le cours du Nil nous offre aussi un aspect qui ne varie point; souvent, après avoir fait quelques lieues, nous croyons encore nous trouver au même endroit. On ne change pas plus d'horizon que lorsqu'on navigue en pleine mer, et qu'on n'aperçoit que le ciel et les flots. Dans deux mois, le Nil commencera à croître, puis il sortira de son lit, ses eaux couvriront les plaines; les villages, les bourgs paraîtront comme de petites îles, et le Delta sera comme un archipel. Après cela le fleuve reprendra son cours; on cultivera de nouveau les terres ; on leur confiera les germes de la fécondité, et la campagne se couvrira d'autres moissons. Voilà toutes les variétés du pays où nous sommes ; voilà tout ce qu'on voit en Égypte depuis le temps de la création.

L'histoire nous dit que les anciens Égyptiens étaient d'un caractère mélancolique, et qu'ils avaient sans cesse besoin d'être distraits. Je n'ai pas trop de peine à le croire, car l'uniformité des spectacles qu'ils avaient sous les yeux, devait les disposer à la tristesse. Cette disposition me paraît fort naturelle, et je sens que l'ennui commence aussi à me gagner.

Huit jours se sont écoulés depuis que nous sommes partis de Ro-

sette ; nous avons vu tout ce qu'il y a de plus curieux ; nous passons chaque jour en revue beaucoup de villages qui ne présentent plus rien de nouveau que leur nom. A mesure que nous avançons, j'éprouve moins le besoin de descendre à terre et de parcourir la campagne. Mon attention a fini par se concentrer dans notre kanje, et pour achever mon itinéraire, je veux vous décrire la manière dont nous y vivons.

Notre chambre, si je puis l'appeler ainsi, n'a rien que de très-commun ; elle n'a pas dix pieds carrés ; on ne peut s'y tenir debout ; aussi, y suis-je toujours couché ou assis ; une porte donne sur le devant de la barque, une autre sur un petit réduit où sont nos malles. Sur les deux côtés de notre cabane, sont de petites fenêtres, par où nous voyons les rivages du Nil comme dans une lanterne magique ; nous sommes trois dans cette espèce de cellule ; j'ai avec moi le fidèle Antoine ; nous avons pour commensal et pour compagnon, un brave négociant de Neuchâtel, en Suisse, qui va vendre au Caire des toiles peintes de son pays ; ses marchandises sont dans une autre kanje qui marche de conserve avec la nôtre.

Nos mariniers sont des hommes de vingt-cinq à trente ans ; ils paraissent forts et robustes ; j'ai remarqué qu'ils avaient sur le bras et sur la poitrine des signes ou des caractères tracés avec de la poudre ou de l'antimoine ; c'est un usage que nous avons trouvé partout en Orient ; les hommes et même les femmes y sont tous marqués et étiquetés comme des ballots à la douane. Les gens de notre équipage ne parlent que la langue arabe ; ils s'expriment avec tant de vivacité que parfois on les croirait en colère ; mais leurs manières sont au fond très-pacifiques. Lorsqu'ils tiennent la rame, ils ont un chant qui semble accompagner tous leurs mouvemens, qui monte et descend avec les avirons ; cette musique monotone les tient en haleine ; quand leur voix s'anime, la barque vole sur les flots ; quand leurs chants s'affaiblissent, la rame leur tombe des mains ; tout l'équipage s'endort, et la kanje, si elle n'est pas poussée par les vents, demeure immobile. Les voyages sur le Nil, comme je crois vous l'avoir dit, ne sont pas sans péril ; les voiles sont très-élevées, offrent beaucoup de prise aux vents, et peuvent faire chavirer la barque ; la manœuvre en outre se fait avec beaucoup de négligence. J'ai ouï dire à des officiers de marine qu'ils redoutaient plus la navigation du Nil que celle de la Méditerranée et de l'Océan ; j'ai fait plusieurs observations à

notre reis sur la manière dont son navire est dirigé; il m'a toujours répondu : *C'est l'usage;* nous rencontrons quelquefois des kanjes dont le mât est emporté, dont les voiles sont dans l'eau et la quille en l'air; lorsque nous demandons les causes de ces fâcheux accidens, notre patron se contente de dire : *Dieu l'a voulu.*

Nos mariniers, fidèles au ramadan, restent tout le jour sans fumer; ils regarderaient comme un péché d'avaler une goutte de l'eau du Nil; il faut voir l'attention avec laquelle ils comptent les heures et les minutes; ils ont toujours les yeux vers le soleil, pour savoir comment va le temps; quand le soir arrive, leur impatience redouble; ils attendent que l'arrivée de la nuit vienne leur donner le signal propice, pour se livrer à leur appétit; c'est alors que la joie éclate sur leur front; n'allez pas croire cependant qu'on leur ait préparé un festin; j'ai quelquefois assisté à leurs repas; c'est un riz, qui n'a pas été blanchi, et qu'on fait bouillir avec un peu de sel; leur soif n'est jamais apaisée que par l'eau du fleuve; il est vrai que le reis vient tous les soirs dans notre cabine nous demander un peu d'eau-de-vie, qu'il boit à l'insu de son équipage; avant le lever du jour, on fait un autre repas, et le jeûne le plus rigoureux recommence comme la veille. Cette pénitence retombe indirectement sur nous, car les marins qui jeûnent de la sorte sont peu disposés à travailler, et notre kanje s'avance lentement; nous pourrions en bonne justice demander compte au prophète Mahomet du temps que nous perdons sur la route.

Quant à nous, nous n'attendons point la fin de la journée pour nous mettre à table; nous avons deux cuisiniers, qui s'occupent de nos repas; à huit heures du matin, nous déjeûnons avec du café; nous y mêlons du lait de buffle quand nous en trouvons. A quatre heures après midi, on nous sert le dîner : ce sont ordinairement des poulets et des pigeons, apprêtés par Ibrahim, qui, avant de les mettre à la broche, ne manque jamais de prononcer les mots sacramentels, sans lesquels toute viande est immonde aux yeux des musulmans; quand la fortune nous favorise, nous avons du mouton; la chair du mouton est fort estimée en Égypte; pour que vous connaissiez l'estime qu'en font les Arabes, je vous dirai qu'ils la comparent à la *thériaque.* Notre cuisinier Ibrahim est un plaisant à la manière du pays; il sait quelques mots italiens, ce qui lui a valu auprès de nous le titre d'interprète; nous lui avons appris quelques mots français qu'il répète

tout haut, sans en comprendre le sens, comme un perroquet bien élevé ; nous lui faisons dire entre autres choses : *Tous les Arabes sont des larrons ;* il répète ces paroles à tout propos, et les accompagne de quelques grimaces ; lorsqu'il nous vient quelques Arabes dans notre bateau, il ne manque jamais de leur dire selon la coutume du pays : *Comment va votre chameau, comment vont vos buffles ? comment vont vos pigeons, vos poulets et vos enfans ?* Après cela, il se retourne vers nous, et crie à tue-tête ce que nous lui avons appris : *Tous les Arabes sont des larrons;* ce qui est pour nous une véritable comédie.

Je viens de vous parler de nos plaisirs ; il faut que vous connaissiez aussi nos misères ; nous avons dans notre petit réduit un extrait des sept plaies d'Égypte ; tous les insectes qui nous tourmentaient l'été dernier sur l'Hellespont, nous les retrouvons sur le Nil ; notre kanje n'a pas une planche d'où il ne sorte par milliers des punaises et d'autres petits animaux qui viennent nous assiéger, et ne nous laissent point de répit ; les immersions d'eau du Nil, les cérémonies de l'ablution vingt fois répétées, ne sauraient nous en préserver ; comme je me plaignais au reis, vous êtes bien heureux, m'a-t-il dit, que les moucherons et les cousins ne soient pas encore arrivés ; ils ne viennent qu'au mois de juin ; alors on ne peut ouvrir la bouche, sans en avaler, ni montrer un coin de sa peau, sans être couvert de piqûres. Nous devons donc prendre notre mal en patience, et nous applaudir d'être encore au mois de mars, où tous les ennemis du repos de l'homme ne sont pas entrés en campagne ; mais je ne vous ai pas encore dit tout ce qu'il y a de plus incommode et de plus dégoûtant dans notre habitation ; ce sont les rats et les souris ; nous n'en avions point lorsque nous sommes sortis de Rosette, et maintenant la kanje en est remplie ; chaque fois qu'on s'approche du rivage, et qu'on attache la kanje, les rats ne manquent pas de grimper le long de la corde ; il n'est point de village qui ne nous ait envoyé sa colonie ; ils traversent en plein jour notre petite chambre ; la nuit, ils nous passent sur le corps; ils savent mieux où sont nos provisions que notre cuisinier Ibrahim; en voyant cette engeance qui nous tourmente, je ne serais pas très-éloigné de reconnaître les chats pour des dieux, comme on le faisait à Bubaste. Cette multitude de rats, après avoir dévoré tout ce que nous avons en comestibles, rongent les planches du bateau ; ce matin nous avons été réveillés par des cris de détresse, partis de la kanje qui marche de conserve avec nous ; nous nous sommes levés pour aller

au secours ; nous avons trouvé que les rats venaient de faire une large ouverture au fond du bateau ; l'eau y pénétrait à gros bouillons ; plusieurs ballots de toiles peintes ont été avariés ; on a eu toutes les peines du monde à réparer la kanje et à la mettre en état de continuer sa route.

Les journées nous paraissent longues, et nous faisons ce que nous pouvons pour les abréger ; nous avons eu soin d'abord de tirer nos livres de nos malles et de les dérober à la voracité de nos incommodes et dangereux commensaux. Tous ces livres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de relations de voyages, sont pour nous comme des compagnons, comme une caravane choisie, au milieu de laquelle nous poursuivons notre route. Nous les interrogeons sur l'histoire, sur les mœurs et les monumens du pays ; nous n'oublions pas surtout les Mémoires de la Commission d'Égypte, si remplis de notions positives ; nous relisons quelquefois Savary, malgré ses exagérations, et nous ne dédaignons point Volney, malgré sa philosophie pédantesque ; mais j'avoue que je reviens plus souvent au consul Maillet, parce qu'il a de la bonhomie, et qu'il mêle à ses descriptions des contes qui me divertissent.

Vous devez bien penser que nous n'oublions pas Hérodote, et que le père de l'histoire ne nous a point quittés dans nos courses ; son livre intitulé *Euterpe*, est moins un récit historique qu'une relation de voyage ; c'est au vieil Hérodote que nous faisons toutes nos questions sur les merveilles de l'ancienne Égypte ; il nous impatiente quelquefois par ses réticences, par ses scrupules ; il y a une foule de choses qu'il sait très-bien, qu'il a vues de ses propres yeux, et qu'il n'ose pas nous dire ; il se fait surtout un scrupule de parler de la religion des Égyptiens, et par respect pour les dieux, il nous cache la vérité ; mais s'il y a des lacunes dans ses récits, je suis du moins plein de confiance pour ce qu'il nous rapporte, et j'aime mieux, à tout prendre un historien qui en sait plus qu'il n'en dit, que tant d'autres qui en disent plus qu'ils n'en savent. J'ai interrogé le bon Hérodote sur la formation du Delta, dont nous côtoyons maintenant les rivages ; cette riche province, nous dit-il, n'était qu'un vaste marécage au temps du roi Ménès ; l'Égypte n'allait pas plus loin que le lac Méris ; le Delta, formé par les alluvions, fut *un présent du Nil*. Telle est l'opinion que le père de l'histoire trouva établie parmi les Égyptiens ; cette opinion adoptée par les savans modernes, nous explique la con-

struction successive de Thèbes, de Memphis, de Saïs, d'Alexandrie; à mesure que le pays s'agrandissait vers la mer, la capitale changeait de place; le peuple égyptien avec ses rois, ses palais et ses temples, semblait descendre le Nil pour prendre possession des provinces que le fleuve avait créées dans son cours; on ne peut nous donner une plus grande idée des bienfaits du Nil.

Nous avons dans notre petite bibliothèque le discours sur l'Histoire universelle de Bossuet; j'ai voulu relire son chapitre sur l'Égypte; il semble qu'on relise un ancien; car tel est le privilége du génie, qu'il est le contemporain de tous les âges, et qu'il inspire le même respect que les grandes ruines de l'antiquité. C'est dans l'histoire de Bossuet que l'Égypte se montre dans toute sa grandeur, et qu'on croit la voir telle qu'elle était au temps des Pharaons; le génie de l'historien se plaît à la description de cette terre que ses premiers habitans appelaient *la région pure;* le peuple égyptien est un peuple de son choix, et peu s'en faut qu'il ne lui donne la préférence sur le peuple de Dieu; en relisant ce que Bossuet nous dit de l'antique Égypte, de ses arts, de ses institutions, de ses monumens, on voudrait être un sujet de Sésostris; que dis-je! j'aimerais mieux vivre dans la vieille Thèbes telle qu'il nous la représente, que dans la triste cité de Sion que nous venons de visiter. Quand on a lu le tableau si poétique de Bossuet, et qu'on descend des temps antiques à ce qui se voit aujourd'hui, on reste surpris et désolé du contraste.

Nous n'étions pas loin des pyramides, et nous nous attendions à les voir à chaque moment; à la fin, je n'ai plus feuilleté nos livres, je n'ai plus interrogé nos anciens voyageurs que pour savoir ce qu'ils en ont dit; car pour voyager avec fruit, il faut d'abord étudier ce qu'on va voir, il faut étudier ensuite ce qu'on a vu; on ne peut se faire une idée de tout ce qui a été publié sur les pyramides; ce monde que Dieu a livré aux disputes des philosophes n'a pas été l'objet de tant d'explications, de commentaires et d'hypothèses. Les pyramides sont-elles des tombeaux, des temples ou des observatoires? Voilà trois questions qui seules ont enfanté de gros volumes; pour quelle opinion nous déciderons-nous?

Si nous en croyons Hérodote, les pyramides ne peuvent avoir été des temples, car le roi Chéops qui bâtit le plus remarquable de ces monumens, fit fermer tous les temples d'Égypte; les moyens employés pour construire l'une des pyramides de Giseh, ne vont guère non plus

avec les idées de la piété ; Hérodote nous apprend qu'elle fut l'ouvrage de la fille de Chéops, et que cette princesse, d'après le conseil de son père, exigeait pour cela de chacun de ses amans quelques blocs de marbre ou de granit. Les pyramides sont-elles des observatoires? Cette opinion ne paraît pas plus vraisemblable que la première. Il y a des gens, même parmi les savans, qui se persuadent qu'on bâtit un observatoire pour être plus près du ciel, et pour diminuer l'espace qui nous sépare de la voûte étoilée; mais il ne s'agit que de s'élever au-dessus des vapeurs qui couvrent la terre, et d'avoir un horizon découvert; dans un pays comme l'Égypte, où le ciel est presque toujours pur, on n'avait pas besoin de se placer sur des lieux élevés. Si les pyramides avaient été des observatoires, elles sont en si grand nombre qu'on pourrait croire que tout le peuple d'Égypte s'occupait d'astronomie ; nous avons à Paris un observatoire, et c'est bien assez pour loger tous nos astronomes ; que dirait-on dans la postérité, si vingt ou trente observatoires s'élevaient dans la plaine de Mont-rouge? Il me paraît donc bien évident que les pyramides n'avaient pas pour objet l'observation du firmament. Reste la question des tombeaux; je me décide ici pour l'affirmative, et j'ai beaucoup d'autorités à citer pour cette opinion. Je raisonnerai plus longuement sur ce point, quand je verrai de plus près ces monumens. Tout ce que je puis faire dans mon étroite cabine, c'est d'admirer comment ces merveilles sont restées debout en dépit des siècles ; on peut les considérer, s'il m'est permis d'employer cette expression, comme la plus grande bataille que le génie de l'homme ait jamais livrée au temps. Aussi la vanité humaine en a-t-elle triomphé! elle a pu voir avec indifférence les hauteurs de l'Atlas, du Taurus et du Liban, mais en voyant des montagnes de pierre, sorties des mains de l'homme, en voyant leurs cimes éternelles, elle a battu des mains.

Au reste, les pyramides sont comme l'Égypte elle-même ; ce pays ne nous intéresse pas seulement par ses merveilles, mais par les mystères qui couvrent son histoire ; lorsque l'Égypte sera complètement connue, et qu'on passera du domaine des conjectures à celui des faits, lorsqu'il ne sera plus permis de bâtir des systèmes sur tout ce qu'on y voit, et que l'imagination ne sera plus pour rien dans les relations des voyageurs, il est possible que ce pays excite moins d'intérêt, et qu'il attire moins notre curiosité et notre attention.

Mais tandis que je me livre ainsi à de vagues réflexions, j'entends

crier autour de moi : *Les pyramides ! les pyramides !* Je suis sorti de notre cabine, et les trois pyramides de Giseh nous ont apparu dans l'horizon lointain. Nos mariniers nous disent qu'elles sont à une distance de plus de huit lieues. Elles s'élèvent sur une surface plane et sous un ciel blanc; l'espace qui nous en sépare les fait paraître diaphanes; le sentiment qu'on éprouve au premier aspect est difficile à définir ; c'est l'inspiration sévère de la solitude, mêlée à celle du ciel et de ses merveilles; c'est la mystérieure Égypte qui sort du cercueil et qui lève sa tête vers le firmament; le profond silence, la vaste étendue du désert, voilà ce qui frappe l'imagination; on n'éprouve point de terreur à cette vue, comme le prétend le voyageur Clarke, mais l'aspect des pyramides vous trouble et vous émeut comme une grande pensée morale, comme un chant de l'Iliade, ou comme un beau passage des *Prophètes*. On est pénétré de je ne sais quel sentiment religieux qui nous reporte aux temps reculés et qui nous donne confiance dans l'avenir; je conçois très-bien maintenant ces paroles que Bonaparte adressait à ses soldats : *Du haut des pyramides trente siècles vous contemplent.* Ces monumens sont en effet comme des colonnes placées sur le chemin de l'éternité, et si l'immortalité pouvait se personnifier, si elle nous apparaissait, je crois qu'elle se montrerait à la terre du sommet des pyramides.

En même temps que nous avons vu les pyramides, nous avons découvert les sommets du Mokatan et la chaîne des montagnes lybiques, couvertes d'une vapeur rougeâtre. La journée était sur le point de finir, et le soleil se couchait à notre droite; les ténèbres de la nuit ont fait disparaître ce magnifique spectacle, et nous ont laissés livrés à nos réflexions. J'ai eu beaucoup de peine à m'endormir, et vous devez bien croire que j'ai rêvé aux pyramides. Quand le soleil s'est levé, nous avions dépassé le lieu où le Nil se divise en deux grandes branches, et qu'on appelle la *Tête de la Vache*. Le fleuve se présente à nous comme le large Hellespont; les minarets et plusieurs beaux édifices frappent nos regards; tout nous annonce les avenues et l'approche d'une grande cité. Nous allons débarquer et nous rendre au Caire, d'où je vous écrirai mes prochaines lettres.

P. S. Une goëlette de Jaffa vient de m'apporter plusieurs lettres de M. Poujoulat, que j'ai laissé dans les murs de Sion; ces lettres offrent un tableau général des nations de Jérusalem : les juifs avec leur synagogue, les musulmans avec leurs mosquées, les chrétiens

avec leurs églises et leurs monastères, sont représentés sous les traits et les points de vue les plus intéressans. Jamais la physionomie intime et matérielle de Jérusalem n'avait été retracée d'une manière aussi vraie et aussi complète. La partie concernant la Jérusalem du moyen âge vous paraîtra entièrement neuve. Vous pourrez lire aussi dans les lettres qui vont suivre, le récit de voyages faits à Saint-Saba et au pays d'Hébron. La relation de ces différentes courses renferme un grand nombre de faits et de détails qui ne se trouvent dans aucun voyageur. Les descriptions et les peintures de mon compagnon vous aideront à établir des points de comparaison entre la Judée et l'Égypte.

LETTRE CXVI.

Promenades dans Jérusalem. — Le quartier des juifs. — La synagogue. — Le quartier des musulmans. — Cimetières. — Enterrement d'une jeune musulmane. — Siége du château de Sanour. — Jeune pélerin tué.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Une ordonnance pontificale affichée sur les murs des cellules destinées aux voyageurs, porte que tout pélerin ne doit pas rester dans la terre sainte plus d'un mois; grace à la bienveillance particulière des supérieurs du monastère latin, je puis prolonger mon séjour à Jérusalem au-delà du terme prescrit par la loi papale; je profite de ce précieux privilége pour étudier à fond les nations qui habitent Jérusalem; mes jours passés dans la cité des miracles ne seront point des jours perdus, si je parviens à ajouter quelques détails curieux à l'intéressant tableau que vous avez déjà donné de la ville sainte. Une visite dans les quartiers juifs et musulmans donnera lieu peut-être à d'utiles observations.

Les différens quartiers de Jérusalem nous représentent comme autant de cités dans une même enceinte, séparées entre elles par des croyances, des mœurs ou des habitudes diverses. Les enfans d'Israël, qui, dans toutes les villes d'Orient, n'ont reçu en partage que les endroits les plus tristes, ne sont pas mieux traités dans la ville de Salomon. Autour du *Harat-el-Youd* (quartier des juifs), vers la porte Sterquiline, s'étend un long espace vide qu'on peut appeler la voirie de Jérusalem; au milieu de haies de nopals sont entassés des carcasses et des ossemens de chevaux, d'ânes et de chiens, mêlés à des débris de vases de terre; une exhalaison empestée s'échappe de cet amas de ruines impures. Les corbeaux, ces noirs convives qu'on trouve par-

tout où il y a des cadavres, viennent par bandes chercher là leur pâture, et l'étranger qui passe à coté de ce champ de corruption, se demande quel crime a commis ce peuple pour avoir mérité d'habiter un lieu pareil. Il faut ajouter que de ce côté sont relégués les lépreux; je les ai vus quelquefois assis à l'ombre, sur de vieilles nattes déchirées ou sur la terre nue, devant une grande cabane de pierres qui leur sert d'asile ; la charité n'adoucit point leurs douleurs, on se contente de placer auprès d'eux un peu de nourriture pour les empêcher de périr avant le temps ; ils sont abandonnés au mal qui les dévore, et tout le monde les fuit. Ces malheureux peuvent dire comme Job frappé d'une effroyable plaie : *Mes propres frères ont passé devant moi comme un torrent qui s'écoule rapide dans les vallées.*

J'ai lu dans un voyageur anglais qu'il existait, au siècle dernier, une loi par laquelle les Turcs défendaient qu'il y eût à Jérusalem plus de deux mille juifs ; je n'ai rien entendu dire de semblable, et nous pourrions croire que cette loi n'a point existé, par la raison qu'elle ne s'accorde guère avec l'esprit cupide et fiscal des autorités turques; d'ailleurs, limiter le nombre des pélerins ou des rayas, ce serait nuire singulièrement aux intérêts du pays. Si cette loi prohibitive a été jamais promulguée, personne ne s'en souvient plus aujourd'hui, et le nombre des habitans israélites s'élève à six mille. Comme le commerce de Jérusalem se réduit à peu de chose, il n'y vient guère que des juifs qui ont amassé de l'argent; ils vivent ici de leurs rentes, je veux dire l'intérêt des sommes qu'ils ont placées ; c'est pourquoi sans doute mon interprète Joseph me dit que les juifs sont riches. Une remarque qu'il n'est pas inutile de faire, c'est que, parmi la nation israélite de la ville sainte, on compte beaucoup plus de femmes que d'hommes ; on m'a expliqué cela en me disant que les pauvres femmes de cette nation ont le privilége de vivre aux frais de la communauté israélite ; c'est peut-être aux femmes juives de Jérusalem qu'est surtout destinée la caisse de secours de Constantinople. Nous savons aussi que, dans toutes les parties du monde, les juifs font de temps à autre des collectes pour leurs frères de Jérusalem, et que la plupart de ceux qui viennent mourir ici offrent en arrivant leurs aumônes particulières. On trouve un grand nombre de vieux rabbins; lorsque j'en rencontre avec leur longue barbe blanche et leur robe flottante, je songe tout d'abord aux pontifes Aaron ou Éléazar.

Une opinion accréditée par quelques voyageurs, veut que les au-

torités turques épargnent de préférence la nation israélite ; j'ignore si cela est dans certaines villes de l'Orient, mais je puis vous garantir que cela n'est point à Jérusalem. Les juifs de la cité sainte sont toujours les premiers frappés quand le mutselin lève ses contributions arbitraires ; les avanies tombent sur eux avec un caractère de despotisme tout particulier, car ce pauvre peuple n'a sur la terre aucun roi, aucun prince, aucun pouvoir qu'il puisse invoquer ; les juifs de Jérusalem sont livrés sans défense à toutes les fantaisies de la tyrannie, et peuvent s'appliquer ces paroles prophétiques du Deutéronome : *Votre vie sera comme en suspens devant vous; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez point à votre propre existence.*

A Jérusalem, ainsi que dans le reste du monde, les juifs sont partagés en sectes ; il existe entre les sectes israélites presque autant de haine qu'il en existe entre les sectes chrétiennes. Toutes ces pauvres nations, comme si les malheurs de la servitude ne leur suffisaient point, troublent encore leur existence par des révolutions intérieures, des révolutions de famille qu'aucune puissance humaine ne saurait arrêter. Indépendamment des opinions de sectes, la différence des pays établit aussi des divisions parmi le peuple d'Israël ; les juifs orientaux ne se mêlent point sans répugnance aux juifs venus d'Europe ; ceux-ci quelquefois sont soupçonnés de demi-christianisme ; les vieux rabbins d'Asie ne peuvent croire que Jacob ait conservé sa pureté antique après avoir long-temps campé au milieu des peuples d'Occident. Malgré tout cela, les juifs n'ont à Jérusalem qu'une seule synagogue ; elle reçoit les différentes sectes israélites, comme l'église du Saint-Sépulcre reçoit les sectes chrétiennes. J'ai vu cette synagogue, qui montre assez dans quel abyme de misères Israël est tombé. A peu de distance du lieu où jadis ils bâtirent au Seigneur le plus beau temple qu'ait élevé la main de l'homme, les enfans d'Abraham ont pour sanctuaire d'humbles chambres souterraines où le jour arrive à peine par quelques ouvertures ; le haut des murs offre de petites tribunes ou galeries grillées pour les femmes ; en bas se trouvent des bancs pour les hommes. Au fond de chaque chambre, un long rideau dérobe aux yeux les saintes écritures, transcrites sur des rouleaux de parchemin, enfermés dans un coffre ; c'est là comme le tabernacle. Dans la principale de ces chambres, un drap de pourpre brodé d'or entoure de respect et de mystère les tables de la loi. Durant leurs cérémonies, auxquelles j'ai assisté deux fois, les juifs

ont le front couvert d'un voile de serge blanche avec une bordure bleue; des cordons pendent aux quatre coins de ce voile. Pendant que les rabbins lisent tout haut dans les livres de Moïse ou des prophètes, les assistans répondent avec des versets de la Bible, ou pleurent et s'agitent comme saisis d'un violent désespoir; puis on déroule devant eux les parchemins des saintes écritures; chacun les touche pieusement avec le bout d'un des cordons du voile qui couvre sa tête. Une aspersion d'atar-gul ou d'essence de roses sur tous les israélites présens termine la cérémonie. Cette malheureuse nation cache dans les lieux souterrains ses prières et ses lamentations religieuses, comme autrefois les disciples du Christ cachaient leurs mystères; les juifs finissent comme les chrétiens ont commencé; la croix sortit des catacombes de Rome pour aller régner sur le monde, et la dernière espérance d'Israël mourra dans la synagogue souterraine de Jérusalem.

Adrien, maître de la ville sainte, défendit aux juifs, sous peine de mort, d'entrer dans la cité; seulement l'empereur leur avait donné un jour dans l'année où ils pouvaient, à prix d'argent, se montrer dans la ville pour y pleurer leur malheur. « Cette nation qui avait » vendu le sang du Christ, dit saint Jérôme, n'eut point alors la » liberté de verser des larmes sur ses propres ruines, et se vit réduite » à acheter le droit de pleurer. » Maintenant on peut dire aussi que les israélites de Jérusalem paient les larmes qu'ils répandent, car chacun des jours qu'ils passent dans la ville de David est chèrement acheté. Dans le parvis de la mosquée d'Omar, entre le temple musulman et les murailles sud-est de la ville, il est un lieu qu'on nomme la *Place des pleurs;* les israélites obtiennent, à prix d'argent, la liberté de se réunir sur cette place le vendredi après midi, pour embrasser la poussière, unique reste du temple de Salomon, et déplorer ensemble les mystérieuses calamités de Juda.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXVI.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Le quartier des musulmans (Harat-el-Muslmin), avoisine la mosquée d'Omar; il ressemble assez aux quartiers turcs de Smyrne ou de Constantinople; ce sont de hautes maisons avec d'étroites fenêtres grillées, des habitations à physionomie morne, d'où ne s'échappe aucun bruit et qui paraissent entourées de mystère.

Les musulmans de Jérusalem forment une famille à part dans la grande famille de l'islamisme; le gouvernement des pachas les a toujours traités avec ménagement; il leur fait des concessions comme aux tribus du désert. On peut dire que les disciples du Coran sont fanatiques en raison de la sainteté des lieux qu'ils habitent; ils se montrent plus intolérans à Jérusalem, à Damas, à la Mecque et à Médine, que dans le reste de l'empire. La conquête d'Alger, qui a si vivement frappé toutes les populations de l'Orient, a exercé à Jérusalem une influence salutaire; les musulmans mettent moins d'aigreur et de violence dans leurs rapports avec les chrétiens, et s'ils insultent ou s'ils maudissent les giaours, c'est tout bas et secrètement.

Toutefois un catholique, un grec ou un arménien n'aurait garde de s'aventurer seul dans le quartier des mahométans. Le Harat-el-Muslmin est pour les chrétiens une région étrangère qu'on ne traverse point sans péril, une cité ténébreuse et ennemie qui a des piéges et des vengeances toutes prêtes. Il règne dans ce quartier une solitude silencieuse qui donne presque de l'effroi; les figures qu'on y rencontre sont comme des ombres égarées, comme de mauvais djins qui menacent de troubler le repos de vos nuits. Malgré mon costume franc, j'ai parcouru bien des fois le Harat redouté, sans jamais recevoir

aucune insulte; seulement un jour que, voulant visiter des yeux le parvis de la mosquée d'Omar, je m'étais arrêté un peu trop longtemps à la grande porte qui donne sur cette vaste enceinte, un vieil émir, coiffé du turban vert, me cria d'une voix sèche et rude : *Iallarou* (va-t-en). Le *Harat-el-Maugrarbé,* quartier des Maugrabins, est comme une continuation du Harat-el-Muslmin; les musulmans de ce quartier sont originaires de Barbarie : ceux-là surtout ont dû gémir de la conquête d'Alger. Ainsi donc il faut distinguer à Jérusalem trois nations musulmanes, les Arabes, les barbaresques, les osmanlis de l'Asie mineure; ces derniers sont les moins nombreux. La population musulmane est évaluée à dix mille ames. Une vieille haine, qui se change parfois en guerre, sépare les musulmans de Jérusalem des Bethléémites. Cette semaine, quatre Turcs ont été dépouillés sur le chemin de Bethléem, près du monastère de Saint-Élie ; on leur a tout enlevé, depuis les babouches jusqu'au turban. Je les ai vus revenir à la ville dans le costume de saint Jean au désert; ils murmuraient entre leurs dents des paroles qui probablement n'étaient pas des bénédictions pour les chrétiens de Bethléem.

Les musulmans de la cité sainte ont six mosquées, sans compter la mosquée de David sur le mont Sion et celle qui est située sur le mont des Oliviers, appelée *Cheik-Lalami*, du nom d'un saint musulman dont elle renferme le tombeau. Les six mosquées de Jérusalem sont : 1° la mosquée d'Omar, appelée en arabe *el-Aksa* (l'*Éloignée*, relativement à la Mecque) ; 2° la mosquée *el-Sakhra* (la Roche) ; 3° une mosquée voisine du couvent de Saint-Sauveur, nommée *Cheik-Lalami*, comme celle du mont des Oliviers ; 4° la mosquée d'*Abou-Madien*, près de la petite porte des Maugrabins; 5° la mosquée de *Cheik-Loulou*, près du bazar des grains ; 6° la mosquée d'*Alkorami,* à côté du grand bazar. Je me réserve de vous parler ailleurs des mosquées bâties sur l'emplacement du temple de Salomon. Quant aux quatre autres sanctuaires, qui portent chacun le nom du santon qu'ils ont eu pour patron ou pour fondateur, ce sont des monumens sans importance historique, sans importance comme construction. En parcourant l'enceinte de Jérusalem, on rencontre les ruines d'un grand nombre de mosquées ; la piété des vrais croyans laisse l'herbe croître en paix sur ces débris religieux, et jamais il ne viendra à l'esprit d'un mutselin ou d'un cheik de relever les temples détruits.

On peut passer assez naturellement des mosquées aux cimetières

musulmans : on en voit deux autour de Jérusalem ; l'un s'étend depuis la grotte de Jérémie jusqu'en face de la porte Saint-Étienne (Bab-el-Sitti-Mariam, porte de la sainte Vierge Marie) ; l'autre est située à un quart d'heure de la ville sur la route de Jaffa. On ne trouve point dans ces champs des morts la pompe solennelle des cimetières de Scutari ; point de pyramides et de colonnes funèbres, point de ces monumens superbes qui racontent avec des lettres d'or la gloire d'un visir ou d'un pacha ; ce sont des tombeaux fort simples comme on en rencontre sur tous les chemins de la Turquie. Le cyprès, compagnon fidèle des tombes musulmanes, ne jette point l'ombre de ses noirs rameaux dans les cimetières de Jérusalem ; le tilleul et l'ormeau, le myrte, l'if et le buis ne viennent point y adoucir, comme en d'autres pays de l'Orient, la tristesse des sépulcres.

J'ai vu ces jours-ci le convoi d'une jeune musulmane au champ des morts de la route de Jaffa ; c'était la femme d'un des plus riches personnages de Jérusalem ; elle n'avait que dix-neuf ans : plus de deux cents personnes accompagnaient ses derniers restes. Le cercueil, recouvert d'un drap de soie noir, était porté par six musulmans, qui marchaient à pas rapides, suivant la coutume que vous savez. La fosse destinée à recevoir le cadavre avait été voilée à tous les regards : l'iman, le fossoyeur et les deux anges Monkir et Nékir ont pu seuls voir le corps de la jeune femme dépouillé du drap de soie et prêt à être enseveli. Les larmes ne coulaient sur aucun visage, aucune bouche ne proférait des gémissemens ; là pourtant se trouvaient le père, le frère ou le mari de celle qui, encore à son matin, allait entrer dans sa maison de l'éternité ; mais les parens de la jeune morte se rappelaient sans doute ces paroles de Mahomet, en apprenant le trépas d'une de ses filles : *Rendons graces à Dieu, et acceptons comme un bienfait la mort même et la sépulture de nos filles.* La multitude qui suivait le convoi n'était composée que d'hommes. Une demi-heure après, lorsque déjà chaque assistant avait regagné la ville par la porte du *Bien-aimé*, *Bab-el-Hhalil* (porte de Bethléem), des femmes musulmanes se sont rendues en grand nombre auprès de la fosse nouvelle : enveloppées dans de longs voiles blancs, elles s'avançaient sans bruit et dans un religieux silence ; on eût dit des ombres qui s'en allaient visiter une ombre. Les femmes se sont groupées autour de la fosse, mêlant leurs prières et repassant ensemble la trop courte vie qu'Arzaël venait de trancher. Quand toutes se sont retirées, et que

ni turban vert ou blanc, ni voile de femme n'apparaissaient plus au-dessus des tombes, j'ai visité à mon tour l'étroit espace de terre fraîchement remué, et j'ai songé à cette inexorable destinée qui précipite dans le sépulcre ceux qui ont à peine commencé la vie comme ceux qui ont long-temps vécu.

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez dit sur les autorités turques de Jérusalem. Une des premières choses que vous avez apprises en arrivant dans la ville sainte, c'est le despotisme capricieux qui caractérise tous les actes de ce gouvernement à l'égard des chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre est comme une grande ferme que les autorités de Jérusalem exploitent à leur profit avec tous les raffinemens d'une cupidité barbare. Le temple de la Résurrection n'a pas un autel, pas une relique, pas une pierre qui ne rapporte de l'or au sérail, et tous les autres sanctuaires de Jésus-Christ sont autant de riches domaines où le gouvernement recueille à pleines mains sans avoir rien semé. Là où gît le corps, les aigles s'assemblent, dit l'Écriture ; le mutselin, le cadi, le sous-cadi, les kiatib et tous les officiers du sérail, font l'office des aigles et des vautours sur ces nations chrétiennes que l'Europe leur abandonne comme un cadavre.

Vous avez entendu parler de la guerre qui trouble en ce moment l'ancien pays de Sichem ; cette guerre est aujourd'hui le grand évènement de la Palestine, et le gouvernement de Jérusalem en est fortement préoccupé. Le 9 février, deux jours avant notre arrivée dans la ville sainte, le cadi était parti avec quatre ou cinq cents hommes de garnison pour renforcer les troupes du pacha d'Acre. Tous les émirs du Liban ont été appelés à combattre les rebelles, toutes les villes de la Syrie ont envoyé leur contingent.

Voici, en deux mots, la cause de cette guerre. A quatre lieues de Naplouse est un château nommé *Sanour*, bâti sur une haute montagne et entouré de murs épais ; ce château renferme dans son enceinte environ deux mille fellahs, où paysans arabes. Abdallah-pacha voulait obliger les habitans à recevoir une garnison dans leur château ; ceux-ci aimaient mieux, disaient-ils, payer quatre fois plus d'impôts que d'ouvrir leur portes à des soldats turcs. Ce refus des habitans de Sanour, renouvelé plusieurs fois, a été le signal de la guerre. Le 6 décembre dernier, douze mille soldats du pacha d'Acre ont campé sous les murailles de Sanour, et une semaine après, le nombre des assiégeans s'élevait à quarante mille. Une poignée d'Arabes tient tête à

cette armée depuis quatre mois. Les fellahs des environs de Naplouse rôdent aussi auprès de Sanour, et les soldats qu'ils rencontrent n'échappent point à leur vengeance. Le camp des assaillans présente, dit-on, le plus lugubre spectacle : les pluies de l'hiver ont pourri leurs tentes; les soldats n'ont pour se couvrir que des lambeaux de vêtemens; ils ont à peine assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, et les maladies les moissonnent autant que les balles des révoltés. Mais les plus tristes sacrifices ne sauraient déconcerter Abdallah-pacha; tranquille dans son palais de Saint-Jean d'Acre, il ne craint pas de dire, et ses courtisans lui répètent que la prise de Sanour placera son nom à côté de ceux des plus grands capitaines du monde. Les catholiques de Jérusalem ne peuvent dissimuler la joie que leur causent les lenteurs du siége, les pertes d'hommes qui chaque jour se multiplient et répandent la désolation dans le camp. L'un d'eux me disait :

« Vous avez pris en cinq jours Alger, le plus ferme boulevart de » l'islamisme; quarante mille soldats musulmans attaquent depuis » quatre mois un misérable château, et le siége n'est pas plus avancé » qu'au premier jour. O soldats turcs! soldats turcs! il est donc vrai » que vous ne savez rien ! *O soldati turqui! soldati turqui! dounk è* » *vero ché non sapete niente!* »

En attendant l'issue de cette guerre, les chemins de la Galilée sont livrés à la violence des fellahs. Malheur à l'osmanlis, à l'arménien ou au grec que rencontre l'Arabe rebelle ! Il y a peu de jours que deux officiers turcs de Jérusalem ont été tués sur la route de Naplouse.

Comme on ne voulait pas que la ville sainte fût trop long-temps privée de sa garnison, le cadi de Jérusalem a reçu ordre de quitter Sanour et de revenir; nous l'avons vu arriver hier; un visage maigre et jaune, des vêtemens sales et déchirés donnaient aux soldats un air farouche; je ne sais pourquoi ils ne sont point entrés d'abord dans la ville; ils ont dressé leurs tentes vertes entre la grotte de Jérémie et la porte de Bethléem, à la place même ou campa Tancrède avec sa troupe. En arrivant sous les murs de Jérusalem, les soldats ont déchargé leurs fusils, et l'un d'eux tirant devant lui, au lieu de tirer en l'air, a frappé d'une balle un jeune pélerin qui jouait avec son rosaire sur la colline de Saint-Georges. L'infortuné jeune homme est mort sur-le-champ; quelques amis ont porté son cadavre sur le mont Sion,

et l'ont recouvert d'un peu de terre. Il est inutile de vous dire que le soldat, auteur de cette mort, n'a rien dit qui pût ressembler à un regret, et que personne au sérail ne s'en est occupé. Le jeune homme tué était un grec de Smyrne ; sa mère, sa sœur ou sa fiancée demanderont, en pleurant, de ses nouvelles aux pélerins smyrniotes, qui dans trois semaines seront de retour dans leur pays ; le pauvre jeune grec ne reverra plus les beaux orangers de sa terre natale, les bords rians du Mélès, le pont des Caravanes entouré de grands saules, les joyeuses fêtes de Bournabat. Et moi, voyageur des pays lointains, qui heurte à chaque pas des tombes nouvelles, qui me dira si je dois revoir la contrée où je naquis ?

P.....

LETTRE CXVII.

Le monastère grec. — Entretien avec un papa. — Le monastère arménien. — Entretien avec le patriarche. — Les catholiques de Jérusalem. — Physionomie matérielle de la ville sainte.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Comme les nations chrétiennes de la ville sainte sont en quelque sorte représentées chacune par leur couvent, je fréquente leurs différens monastères, et mes visites sont de véritables études. Le couvent grec, d'une construction assez régulière et assez belle, peut loger environ, soixante-quinze personnes. En vous parlant, dans une lettre précédente, du feu sacré du samedi saint, j'ai désigné sous le nom de patriarche grec le prélat qui n'est que l'épitropos ou le procurateur; je lui ai donné ce nom, parce qu'il est ainsi appelé par les chrétiens de la ville sainte. Mais le patriarche grec de Jérusalem demeure à Constantinople; c'est depuis le siècle dernier que des raisons d'économie ou de politique lui ont assigné pour lieu de résidence la capitale ottomane. Après la dignité de patriarche vient immédiatement celle d'épitropos ou de procurateur. Celui qui occupe maintenant ce poste, et qui est le premier du monastère grec de Jérusalem, se nomme Daniel Nicolopoulo; il est frère de M. Nicolopoulo, l'un des sous-bibliothécaires de l'Institut à Paris. Les deux frères ne se sont jamais vus; la destinée ne s'est pas montrée peu bizarre en les séparant ainsi tous deux dès le berceau, pour faire l'un épitropos de Jérusalem, l'autre sous-bibliothécaire de l'Institut de France.

Daniel Nicolopoulo, ornement de l'église grecque orientale, mérite de trouver place dans le souvenir des voyageurs. Né à Smyrne en 1776,

Daniel vint fort jeune dans la cité du Christ pour y étudier à l'école du couvent grec, sous le célèbre professeur Maximos; c'est là qu'il apprit la langue d'Homère, et se familiarisa avec les chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature grecque; s'étant voué au sacerdoce, Daniel se jeta avec ardeur dans les sciences sacrées, et couronna ses études par la connaissance parfaite des langues arabe, turque et persane. Nicolopoulo devint tour-à-tour grand secrétaire, archimandrite, et enfin épitropos ou procurateur de Jérusalem, avec le titre d'archevêque de Nazareth; sa piété, sa haute science, l'appellent au trône patriarcal; Daniel a la parole douce, des manières polies, un maintien grave; tous les évêques et les prêtres de sa communion l'entourent ici d'une vénération profonde. Ce n'est point l'épitropos qui préside à la cérémonie du feu sacré du samedi saint; c'est l'*agios* Pétra, le prélat qui porte le titre d'évêque de Pétra; le nom d'*agios* (saint) équivaut à celui d'évêque.

La communauté du couvent se compose de cinq ou six évêques, et d'une quarantaine de papas; tous les hôtes du monastère sont originaires de la Morée, de l'Archipel ou de l'Asie mineure; les grecs de la Palestine ne sont point admis comme membres de la famille, et ne sauraient prétendre à aucune dignité. « Nous ne recevons parmi nous que le pur sang d'Achille, me disait un papa né sur les rives du Mélès, les barbares ne sont point conviés à notre banquet. » Je me souviens qu'étant chez l'archevêque de Nicosie, vous vous félicitiez d'entendre des prêtres grecs qui avaient lu les poètes et les historiens de l'ancienne Grèce; vous trouveriez tout cela dans le monastère de Jérusalem. Il m'arrive quelquefois d'interrompre une causerie sur l'église du Saint-Sépulcre, ou sur le despotisme fiscal du mutselin, pour parler avec l'épitropos ou l'agios Pétra des beautés de l'Odyssée, du Parthénon, des temps glorieux de Lacédémone. Le clergé grec forme la partie la plus éclairée des nations chrétiennes de Jérusalem. La bibliothèque du couvent, renouvelée et enrichie par le zèle généreux de Daniel Nicolopoulo, renferme une centaine de livres français, entre autres l'*Histoire Romaine* de Rollin, le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, le *Voyage* de Volney; le reste de la bibliothèque se compose de livres et de manuscrits grecs; parmi les imprimés, un Homère, un Plutarque, un Thucydide, saint Chrysostôme, et quelques autres pères de l'Église; parmi les manuscrits, une Bible du Bas-Empire avec des peintures, qui probablement appartint jadis

à la bibliothèque des souverains de Byzance; un Évangile précieux sorti, dit-on, des mains de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem. Je ne dois point oublier un grand livre de dessins représentant l'arbre généalogique des patriarches depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ; chaque rameau de l'arbre offre le buste d'un personnage, et les races et les époques se suivent avec ordre et exactitude. Ces dessins portent l'empreinte du goût et du caractère du Bas-Empire.

Le bibliothécaire du couvent, nommé Anthimos, est un homme d'esprit et de savoir comme on en rencontre peu dans les régions de l'Orient; il remplit les fonctions de grand secrétaire. Anthimos connaît quelques mots de français, et ce n'est pas un petit plaisir pour moi que de pouvoir parler à Jérusalem la langue de ma patrie. J'ai appris de lui que, dans ces dernières années, des papas ont traduit en grec quelques-uns des principaux ouvrages de notre littérature; on peut lire dans la langue d'Hérodote l'*Histoire Romaine* de Rollin. Anthimos avait débuté par être secrétaire du fameux Ipsilanti; il regarde l'insurrection des Hellènes comme l'explosion la plus sublime qui jamais ait éclaté chez les humains, et la bataille de Navarin comme la plus belle page des annales du monde.

Je vois presque tous les jours le grand secrétaire, parce que personne autant que lui n'est à même de m'éclairer sur les choses de Jérusalem. Je m'accroupis à côté de lui à l'angle d'un divan écarlate, et après avoir reçu des mains d'un jeune lévite grec le sorbet, les confitures et la pipe, nous passons des heures entières en d'utiles entretiens. — Kyrios Anthimos, lui disais-je hier, votre nation n'a-t-elle à Jérusalem que son grand monastère? — Par la grace de Dieu, nous avons douze petits couvens destinés à recevoir les pélerins, chacun de ces couvens est occupé toute l'année par deux papas. Ce sont des édifices de peu d'apparence, mais nous ne les offrons aux hadij que comme des caravanserails.— J'ai visité les différentes chapelles que vous avez dans la ville sainte; elles sont pauvres comme l'étable de Bethléem, et je ne croyais pas les grecs capables de tant d'humilité. — L'église du Saint-Sépulcre a absorbé toutes nos richesses; il fallait bien entourer d'honneur le Calvaire et le saint tombeau : nous nous sommes dépouillés de notre manteau pour en couvrir Jésus-Christ. — Quelle est la plus nombreuse des nations chrétiennes de Jérusalem? — La nôtre; nous comptons deux mille cinq cents fidèles; les catholiques ne sont que huit cents, les arméniens cinq cents. — Le

quartier des grecs est-il distinct de celui des catholiques? — Non; un même quartier nous rassemble; le *Harat-el-Nasara,* la cité des Nazaréens, réunit les deux nations autour de l'église du Saint-Sépulcre. Ce qu'on appelle la voie Douloureuse est la principale rue du Harat-el-Nasara. C'est une douce consolation pour nous d'avoir pu établir nos demeures sur les lieux tout remplis encore des mystères de la Passion, à côté de ces pierres et de ces débris de colonnes qui racontent les souffrances du Fils de l'homme, en face de ce temple de la Résurrection, notre refuge et notre espérance.

— La vie de vos frères, Kyrios Anthimos, ne serait-elle pas plus douce si elle pouvait s'écouler en paix avec les catholiques? Pourquoi ces animosités contre les latins? n'ont-ils pas été assez frappés dans ces derniers temps? leur robe, comme celle du Christ, n'a-t-elle pas été partagée et mise au sort? Je me rappelle que, le jour de Pâques, pendant que nos religieux célébraient la grand'messe au pied du saint tombeau, les grecs se mirent à frapper sur l'instrument en bois avec lequel ils annoncent leurs offices, de manière à couvrir d'un vaste bruit la voix du prêtre et les chants de la messe latine; ils avaient, m'a-t-on dit, avancé l'heure d'une procession, afin de troubler nos religieux par le vacarme de leur cloche de bois. Ces petites passions sont peu en harmonie avec l'esprit de l'Évangile, et forment un étrange contraste avec l'austère solennité des lieux saints. — Oui, sans doute, ce mal existe, et nous le déplorons amèrement; mais il ne faut pas croire que les prélats et les chefs de notre nation descendent à des passions aussi grossières; ces fatales préventions ne se trouvent guère que chez le peuple; un jour viendra peut-être, jour de paix et de concorde, où les chrétiens de Jérusalem ne formeront plus qu'un même troupeau. — Anthimos ajoutait avec une politesse reconnaissante que la France avait beaucoup fait pour les Grecs, et que les chefs de la nation regarderaient comme un crime de se déclarer contre ceux que la France protége.

J'ai appris du grand secrétaire que le peu de commerce qui se fait dans Jérusalem, passe par les mains des grecs; leur industrieuse activité met à profit tout ce qui a l'apparence d'une affaire. C'est parmi eux que les musulmans prennent des ouvriers pour réparer leurs habitations et leurs mosquées. Anthimos m'a parlé de sept fabriques de savon appartenant à des grecs; j'ai vu au penchant occidental du mont Sion, de grands amas de ce résidu grisâtre qui suit

la fabrication du savon ; comment se fait-il qu'on n'ait pas choisi un autre endroit pour y déposer ces restes impurs ? Dans ce triste pays d'Orient, toute poésie s'efface sur les pas de l'homme qui l'habite ; conduisez-moi au mont Sion, dit le voyageur, montrez-moi cette montagne qui fut la bien-aimée du Seigneur, le trône éclatant des muses d'Israël, et son guide lui fait voir un terrain jaune et solitaire couvert de pierres sépulcrales, souillé par un dépôt de résidu de savon !

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXVII.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Après la mosquée d'Omar et l'église du Saint-Sépulcre, le monastère arménien est l'édifice le plus remarquable de la ville sainte. Ce couvent, que les voyageurs ont suffisamment décrit, appartenait autrefois à l'ordre de Saint-François ; c'est par là qu'a commencé cette série de spoliations qui ne finira qu'au départ du dernier de nos religieux latins. La chapelle du monastère arménien doit être regardée comme le plus riche et le plus éclatant sanctuaire de Jérusalem ; les murs sont recouverts de carreaux de faïence avec des peintures bleues, des images coloriées représentant différentes scènes de l'Ancien Testament, entourées d'inscriptions arméniennes. Tout cela, il est vrai, n'est pas œuvre de bon goût ; mais la chapelle offre une profusion d'ornemens qui éblouit les yeux. A la voûte brillent des lampes en argent, des œufs d'aigles et d'autruches suspendus comme des étoiles au ciel. La chapelle a trois autels ornés de candelabres et de vases d'or et d'argent ; des tapis persans couvrent un beau pavé de mosaïque. La plus brillante curiosité de l'église arménienne est, sans contredit, le petit réduit ou la petite chapelle de Saint-Jean, à peu de distance du maître autel. La porte de ce sanctuaire en miniature, se compose de pièces d'écailles de tortue, de nacre, mêlées à des ornemens d'or ; l'intérieur, revêtu de marbre blanc, offre des sculptures élégantes, des dorures, des peintures et des lampes d'argent. J'ai assisté un soir à une cérémonie dans l'église arménienne, si riche, si resplendissante ; les lampes d'argent étaient allumées, de gros cierges de Venise brûlaient sur les candelabres d'or, et de chaque point des murs et du dôme partaient mille reflets d'une étincelante lumière ; c'était

comme une illumination fantastique ; l'or, le saphir, la topaze, les perles, les émeraudes, tous les diamans que le soleil jette dans le ciel, quand il se lève ou se couche, semblaient ce soir-là flotter en gerbes ou en globes merveilleux dans le sanctuaire arménien.

Dans une lettre sur les pélerinages, j'ai eu occasion de vous parler de la nation arménienne, que sa physionomie asiatique distingue entre toutes les nations chrétiennes de Jérusalem ; elle est paisible et grave, religieuse avec je ne sais quelle candeur austère, n'affichant contre personne ni dédain, ni prévention, ni haine, et marchant sans bruit à la domination des lieux sacrés. J'ai visité plusieurs fois le patriarche de cette nation ; je l'ai toujours trouvé assis à l'angle d'un large divan cramoisi ; autour de lui règnent un silence et une solennité comme autour d'un pacha ; sa robe de soie noire, son capuchon, sa barbe blanche, sa croix pastorale qu'il porte sur la poitrine, lui donnent un air imposant. Le patriarche arménien ne vous met pas à l'aise : sa froide politesse embarrasse le voyageur ; il faut tout le désir que j'ai de m'instruire pour oser lui adresser quelques questions. Aussi notre conversation n'est jamais fort animée ; la bouche du patriarche est comme une fontaine scellée ; ses paroles sont de rares gouttes d'eau qui ne s'échappent qu'à grand'peine. J'ai parlé à sa sainteté des prospérités chaque jour croissantes de la nation arménienne, des profondes racines qu'elle jette dans le sol de l'empire ottoman. — Nous vivons au sein d'une région, me répond le patriarche, où les heureux d'aujourd'hui sont les malheureux de demain ; les faveurs des sultans sont incertaines et changeantes comme les vents qui soufflent sur les mers. — Mon vénérable seigneur, l'état prospère des arméniens se fonde sur quelque chose de plus solide que les fantaisies d'un sultan. Maintenant tout est tombe en Orient ; les Turcs eux-mêmes sont déjà une ruine ; mais les nations sont comme les arbres des forêts : quand les vieux troncs, desséchés et ruinés par le temps, sont près de tomber en poudre, autour d'eux s'élèvent des rejetons nouveaux. Ainsi, dans les annales de l'humanité, à côté d'une nation moribonde, apparaît toujours une nation jeune et nouvelle. Les arméniens, race vigoureuse et forte, sont le grand principe d'action et de vie au milieu de tous ces peuples immobiles et décrépits. Les patriarches que vous avez à Constantinople, dans la Perse et dans l'Inde, préparent aux enfans de l'Arménie des destins glorieux, et sont comme vos ambassadeurs auprès de tous les pouvoirs humains. Vos presses de Venise, de Stam-

boul et de Russie, qui jusqu'ici n'ont été employées qu'à des œuvres de religion, pourront devenir des instrumens utiles à l'accomplissement de vos destinées.

Cette manière de parler de la nation arménienne, ne pouvait déplaire, ce me semble, à un patriarche arménien. Toutefois, lorsque, perçant le mur de l'avenir, j'annonçais ainsi la puissance de sa nation, sa sainteté affectait de l'indifférence et une réserve mystérieuse; elle paraissait gênée, comme si quelque Turc avait pu nous entendre, ou comme si elle eût craint qu'on dénonçât au sultan la splendeur future des arméniens.

Vous connaissez les différences religieuses qui séparent les arméniens schismatiques de l'église latine; on a remarqué que les chrétiens de cette nation se soumettent aux pratiques les plus sévères; une dévotion touchante accompagne tous leurs actes religieux. Il faudrait remonter aux annales de la Thébaïde, pour trouver des austérités semblables à celles que s'imposent, au temps du carême, les évêques et les religieux arméniens; ils prennent tout juste assez de nourriture pour que la pénitence ne les mène pas à la mort avant l'heure.

Le seul monastère de femmes qui se trouve à Jérusalem, appartient à la communion arménienne; la plus sévère discipline régit cette pieuse retraite. Les femmes et les jeunes filles qui ont ainsi renoncé au monde, ne sortent jamais du monastère; leur vie religieuse n'est rien moins qu'une réclusion perpétuelle : une fois que la porte de fer s'est fermée sur une fille arménienne, elle ne se rouvre que pour laisser passer son cercueil.

Dans le Harat-el-Nasara est un petit couvent sans murs épais, sans garde ni cavasi qui veille à la porte, humble demeure que personne ne va visiter : c'est le couvent des abyssins, habité par deux ou trois religieux de cette pauvre nation. Les abyssins ne forment à Jérusalem que quelques familles; ils vivent aux dépens des arméniens, dont ils professent toutes les doctrines. On trouve dans la ville sainte deux autres nations aussi pauvres et aussi isolées que les abyssins : je veux parler des coptes et des syriens, qui, en tout, ne forment pas plus de vingt familles, et gagnent leur pain au service des Turcs. Les coptes sont les seuls de ces trois nations misérables qui entretiennent des lampes sur le saint tombeau; leurs quatre lampes, humbles et petites, semblent ne jeter que des lueurs mou-

rantes au milieu des magnifiques lampes d'argent appartenant aux latins, aux grecs et aux arméniens.

Dans mes dernières lettres, j'ai eu quelquefois occasion de vous parler des catholiques arabes de Jérusalem ; il a été dit plus haut que leur nombre s'élève à huit cents environ. Le monastère de Saint-Sauveur paie le karatch pour eux ; il est leur patrie, leur citadelle, leur unique fortune, leur seul bien. Sans le couvent de terre sainte, les catholiques ne seraient pas assez riches pour acheter l'air qu'ils respirent, l'eau et le pain qui soutiennent leurs jours ; il leur faudrait déserter la ville de Jésus-Christ, ou abjurer leur foi pour ne pas mourir de faim. Comme les destinées du couvent de terre sainte sont soumises aux destinées de l'Europe, les catholiques s'intéressent beaucoup à tout ce qui se passe dans nos pays; ils savent que tout le bien qu'on a fait à Jérusalem est l'œuvre des idées anciennes. Par une conséquence fort simple et fort naturelle, ils aiment peu les idées nouvelles qui tendent à changer la face politique de l'Occident. Ce n'est pas à nous, les protégés des vieilles monarchies chrétiennes, disent-ils, que profiteront les révolutions de l'avenir. Votre Europe, qui veut en finir avec la vieille histoire, fera-t-elle grace au Calvaire et au saint tombeau ? Nous tous qui appartenons à Jérusalem, nous disparaîtrons de la pensée des Francs comme de vains souvenirs du passé ; mais au moins dites aux hommes de vos pays de ne pas trop presser notre ruine, pour que la génération qui va finir ait le temps de prendre sa place dans le champ des morts du mont Sion. — Ainsi parlent les catholiques qui ont été les plus effrayés du bruit de nos dernières révolutions ; ils craignent que la terre sainte ne cesse bientôt de recevoir des secours de l'Occident. La nouvelle de la conquête d'Alger avait apporté des espérances de liberté à ce pauvre peuple, qui ne saurait se résigner au despotisme musulman : l'illusion des moins ignorans a été de courte durée. Toutefois, il existe au fond de la nation catholique un sentiment qui survit à tout, et qui consiste en un secret espoir de se voir affranchi par l'épée française. Le gros des catholiques arabes attend un Godefroy, à peu près comme les juifs attendent un Sauveur.

Ce que nous avons dit, vous et moi, sur les différentes nations qui habitent Jérusalem, peut servir à faire connaître sur tous les points la physionomie morale de cette cité, la plus intéressante des cités de la terre ; quant à la physionomie matérielle de la ville sainte, vous

savez qu'elle est unique et qu'elle ne ressemble à rien. Presque toutes les cités d'Orient, avec leurs grands cyprès, leurs minarets élancés, leurs dômes et leurs coupoles, produisent de loin l'effet du mirage du désert, et enchantent l'œil du voyageur. Jérusalem n'offre aucune de ces illusions de perspective ; elle n'est belle à voir ni de loin ni de près ; ôtez quelques monumens et quelques tours, et vous aurez sous les yeux l'aspect le plus tristement uniforme qu'on puisse imaginer. Ce vaste amas de maisons de pierres dont les terrasses sont toutes surmontées d'un petit dôme, la couleur grisâtre de ces groupes monotones, leur morne caractère ; autour de ces murailles qui semblent ne renfermer que des tombeaux, un sol rocailleux et désert ; au-dessus un ciel solitaire, des espaces que les oiseaux ne traversent point, tout cela forme un spectacle qui réunit ce que le deuil a de plus solennel, ce que la solitude a de plus austère. Si nous entrons dans Jérusalem, quelle tristesse, bon Dieu ! des rues étroites et sombres, de grands bazars ruinés où vous apercevez quelques marchands juifs, grecs et arméniens ; d'humbles boutiques de *toutoun* (tabac) tenues par des musulmans ; des khans délabrés où l'Arabe étranger se repose à côté de sa cavale ; des quartiers abandonnés, beaucoup de maisons renversées, des terrains couverts de nopals, d'ordures et de décombres ; des débris revêtus de lierre, des crevasses d'où s'élancent de petits palmiers, et à travers la cité le manteau blanc ou rouge du musulman, la robe noire du raya, et des voiles de femmes qui passent comme en fuyant ; tel est l'intérieur de Jérusalem. Tout est calme, recueilli, sérieux dans la ville sainte. Point de joie, point de mouvement, point de bruit ; on dirait une vaste prison où les jours sont aussi silencieux que les nuits, ou plutôt on dirait une immense communauté religieuse perpétuellement en prière.

P.....

LETTRE CXVIII.

Ce qui reste à Jérusalem du temps des croisades. — L'église du Saint-Sépulcre. — La mosquée d'Omar. — La mosquée el-Sakhra. — L'abbaye de Sainte-Anne. — Hôpitaux des Amalphitains. — Haceldama. — L'église du Cénacle.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Avant tout, il ne sera peut-être pas sans intérêt de déterminer, en peu de mots, quelle a été, à différentes époques, l'étendue de Jérusalem, quelle est l'étendue de la ville actuelle. Au temps des prophètes et des rois d'Israël, Jérusalem embrassait le mont Sion au midi, et s'avançait, du côté du nord, jusqu'aux sépulcres des rois, situés à une demi-heure de la cité d'aujourd'hui. La grotte de Jérémie se trouvait alors dans l'enceinte de Jérusalem ; à l'orient, l'ancienne ville ne pouvait aller plus loin que la ville d'à présent, car de ce côté la vallée de Josaphat établit les limites naturelles de Jérusalem ; au nord-ouest la cité avait moins d'étendue, puisqu'elle laissait le Calvaire en dehors de ses murailles. Nous savons tous que la ville de Salomon fut renversée de fond en comble. L'empereur Adrien-Élien, le destructeur de Jérusalem, après avoir fait semer de sel son emplacement, bâtit avec les ruines une cité nouvelle, à laquelle il donna son nom ; Jérusalem portait encore le nom d'*OElia* au temps de saint Jérôme. La cité d'Adrien n'enfermait que la moitié du mont Sion ; elle s'arrêtait, du côté du nord, à une demi-heure des sépulcres des rois ; elle gardait, à l'orient, les anciennes limites ; au nord-ouest les murs furent reculés et enfermèrent le Calvaire ; ce qui fut regardé par les chrétiens comme un miracle du ciel. Environ deux siècles après cette reconstruction, lorsque Constantin et sa mère rendirent à la ville sainte son ancien

nom, et renversèrent les temples et les idoles élevés par Adrien, rien ne fut changé à l'enceinte de Jérusalem; tombée sous le pouvoir de Cosroës, et plus tard sous celui d'Omar, la cité resta la même. Elle était encore comme l'avait faite Adrien, quand Godefroy et ses compagnons plantèrent sur ses murailles l'étendard de la croix. Pendant tout le cours des guerres saintes, Jérusalem conserva la même étendue. En 1534, après l'expulsion des mamelucks, Soliman-le-Magnifique releva, comme il a été dit, les murs de Jérusalem tombés en ruines; il suivit fidèlement la ligne tracée, et sur quelques points, du côté oriental et du côté septentrional, les fortifications anciennes forment la partie inférieure des murailles nouvelles. Les murs et les tours crénelés, ouvrage de Soliman, entourent encore aujourd'hui la ville sainte. Ainsi donc, sauf l'espace du terrain que les fortifications musulmanes ont envahi du côté du nord-est, Jérusalem, quant à l'étendue, est, en 1831, telle que l'avait faite Adrien, telle qu'elle était à l'époque des croisades.

Il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun voyageur de rechercher dans la ville sainte les édifices ou les débris contemporains des croisades, de fouiller au milieu des ruines de la cité nouvelle pour savoir s'il n'y reste plus aucun souvenir de l'ancienne domination française et chrétienne. Cette lacune historique vaudrait, je crois, la peine d'être réparée; si j'étais moins ignorant et moins inhabile, j'aurais là matière à un chapitre bien intéressant pour vous; les détails qui vont suivre serviront du moins à prouver toute l'importance que je mets aux recherches locales qui touchent à la Jérusalem du moyen âge. En annonçant que nous nous occuperons des édifices ou des débris contemporains des croisades, je ne veux pas dire qu'il sera exclusivement question des monumens qui sont l'ouvrage des vieux pélerins; sous ce nom, j'entends aussi les monumens qui existaient à Jérusalem à l'époque de l'établissement du royaume latin, et que nos croisés ont consacrés au culte chrétien.

La plus vénérable ruine de la Jérusalem des temps modernes, est assurément l'église du Saint-Sépulcre; l'époque précise de sa fondation n'a point été déterminée, mais nous savons qu'elle date du règne de Constantin. Renversée en 615 par les troupes de Cosroës Parviz, en 1008 par le calife Hakem, rebâtie ensuite sous l'empereur Constantin IX surnommé *Monomaque,* l'église du Saint-Sépulcre était au temps des guerres saintes ce qu'elle a été jusqu'en 1807,

époque de son embrasement. Toutefois il ne faut pas oublier qu'après la prise de Jérusalem, les pélerins francs agrandirent le temple de la Résurrection ; dans ce temps-là le Calvaire et l'endroit où le corps du Sauveur fut embaumé, se trouvaient en dehors de l'enceinte de l'église ; ces deux principaux lieux saints n'étaient marqués que par d'humbles oratoires ; le gouvernement latin s'empressa de les enfermer dans l'enceinte de la basilique, et ajouta pour cela des constructions nouvelles. Ce fait, qui me semble très-précieux, est consigné dans le huitième livre de la chronique de Guillaume de Tyr ; aucun voyageur ne s'en est souvenu.

Quand l'armée des Francs fut entrée dans Jérusalem, ce dut être un touchant spectacle que de voir les chrétiens de la ville sainte marcher pieusement à la rencontre des latins victorieux, pour les accompagner eux-mêmes auprès de ce tombeau désormais libre. « Le clergé, dit Guillaume de Tyr, et tout le peuple fidèle, qui, » pendant tant d'années, avaient porté le joug cruel d'une injuste » servitude, rendant grace au Rédempteur de la liberté qu'ils re- » couvraient, portant des croix et les images des saints, allèrent au- » devant des princes, et les introduisirent dans l'église en chantant » des hymnes et des cantiques sacrés. » Godefroy établit vingt chanoines dans l'église du Saint-Sépulcre, et leur assigna aux alentours de la basilique des logemens convenables. Le patriarche du Saint-Sépulcre était le chef du gouvernement spirituel de la ville sainte, et le quartier voisin de l'église lui appartenait. En 1187, lorsque Saladin s'empara de la cité du Christ, l'église de la Résurrection, rachetée à un grand prix par les syriens maintenant si pauvres, fut le seul sanctuaire de Jérusalem qui resta au culte de la croix. Le patriarche, dont le palais fut donné à une communauté de Sophis, obtint la permission d'emporter en fuyant les vases du Saint-Sépulcre. De zélés musulmans avaient conseillé à Saladin la destruction de la basilique ; une fois que le tombeau du Messie, disaient-ils, aura disparu et que la charrue aura passé sur le sol du monument, les chrétiens cesseront d'y venir en pélerinage. D'autres musulmans, ajoute la chronique arabe, furent d'avis d'épargner cet édifice religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que lors même que *la terre serait jointe au ciel,* les nations chrétiennes afflueraient à Jérusalem. Ils firent observer que le calife Omar, maître de la ville, respecta l'église du Saint-Sépulcre.

Les chroniques nous apprennent que les syriens remplacèrent à cette époque les prêtres francs pour la garde et le service des lieux saints. En 1192, Hubert, évêque de Salisbury, compagnon de pélerinage de Richard-Cœur-de-Lion, ayant été mis à la tête d'une des trois caravanes qui partirent d'Acre pour venir visiter le saint tombeau, obtint de Saladin la faveur de faire admettre au saint sépulcre deux prêtres et deux diacres latins pour y célébrer les divins mystères, concurremment avec les syriens. Durant un long espace de temps, depuis la conquête de Saladin jusqu'à l'établissement de l'ordre de Saint-François en terre sainte, le service du tombeau de Jésus-Christ ne dut avoir ni éclat ni solennité, et sans doute que de longs jours s'écoulèrent sans qu'un grain d'encens ne brûlât sur le divin sépulcre. Ce fut vers le milieu du quatorzième siècle que Robert, roi de Naples, confia aux religieux franciscains la mission glorieuse de garder le saint tombeau ; la pieuse milice, comme vous voyez, s'est maintenue à Jérusalem plus long-temps que les milices des guerriers francs, et leur pacifique domination a survécu à bien des révolutions et des ruines.

De l'église du Saint-Sépulcre passons aux monumens qui ont remplacé le temple de Salomon. D'après la plupart des relations, il semblerait que, sous le nom de el-Haram (maison de Dieu), il n'existe qu'une seule mosquée, celle d'Omar, fondée en 640; les mosquées el-Aksa et el-Sakhra ont été confondues, quoique, par le fait, elles soient distinctes l'une de l'autre. Non-seulement les voyageurs modernes, mais même les chroniqueurs, ont négligé d'établir une différence bien précise entre les deux sanctuaires. La mosquée d'Omar (el-Aksa) représente pour les chrétiens l'ancien temple de Salomon ; el-Sakhra (la Roche) est bâtie à l'endroit où vécut Marie depuis l'âge de trois ans jusqu'au temps de ses fiançailles avec Joseph, occupée du soin de servir le temple avec d'autres jeunes filles qui grandissaient comme elle à l'ombre des autels du Seigneur ; là aussi demeura Anne la prophétesse, dont les jours se passaient en oraisons et en austérités; ce lieu était à cette époque une dépendance du temple de Salomon, comme aujourd'hui el-Sakhra est une dépendance de la mosquée d'Omar ou el-Aksa. El-Sakhra est ainsi appelée de la roche qu'elle renferme et sur laquelle, disent les musulmans, Mahomet laissa l'empreinte de son pied, la nuit où il fut miraculeusement transporté de la Mecque à Jérusalem sur la jument el-Borak. Les chrétiens croyaient que cette empreinte était celle du pied de Jésus.

Au moment où Jérusalem fut au pouvoir des compagnons de Godefroy, les musulmans de la cité cherchèrent dans le sanctuaire d'Omar un refuge contre le glaive des chrétiens, parce qu'à cette époque tout le parvis qui environne la mosquée était clos de murailles et de tours; mais ces tours et ces murailles ne purent défendre les musulmans, et les guerriers francs en firent un affreux carnage. « Si nous racon-» tons toute la vérité, s'écrie un de nos chroniqueurs pélerins, on » ne voudra pas nous croire; qu'il nous suffise de dire que dans le » temple et le portique, les cavaliers étaient dans le sang jusqu'aux » genoux, et que les flots de sang s'élevaient jusqu'à la bride des » chevaux. » Nos vieux auteurs nous disent que la mosquée d'Omar renfermait alors de grandes richesses, et que Tancrède emporta du temple beaucoup d'or, d'argent et de pierreries, ce qui excita les plaintes et les murmures des pélerins. La conversion de ce sanctuaire du prophète en église de Jésus-Christ, fut un des premiers actes de la conquête chrétienne; vers le milieu du douzième siècle, sous le pape Innocent II, un légat de Rome en célébra la dédicace solennelle. Lorsque Jérusalem retomba sous la puissance musulmane, les vainqueurs, comme chacun sait, purifièrent le pavé, les murs et les lambris du temple avec de l'eau de rose, et le rendirent au culte de Mahomet. Les historiens arabes nous racontent avec quel empressement, avec quel zèle religieux Saladin répara le monument, et fit disparaître les images et les peintures. Si je pouvais pénétrer aujourd'hui dans la mosquée d'Omar, j'y retrouverais sans doute encore l'inscription en lettres d'or qui annonce que le rétablissement du Mihrab et la restauration du temple sont dus au *serviteur et ami de Dieu,* Joseph, fils d'Ayoub, le victorieux Malek-Nasser Saladin [1]. Je ne crois pas qu'aucun livre de voyage ait parlé de la visite de l'empereur Frédéric II à la mosquée d'Omar; les chroniqueurs orientaux rapportent que la vue du monument frappa l'empereur d'admiration. Frédéric demanda au musulman qui l'accompagnait pourquoi on avait mis des grillages aux fenêtres; c'est, lui répondit le guide, pour écarter les souillures des passereaux et des bêtes du ciel. *Vous êtes délivré des passereaux,* répliqua l'empereur, *mais en place Dieu vous*

[1] Les auteurs arabes, traduits par M. Reinaud, sont fort intéressans à lire sur la conquête de Jérusalem par Saladin. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, tome IV, pages 210 et suiv.)

envoie les cochons, c'est-à-dire les chrétiens. Une prêtre de la religion du Christ, étant entré dans la mosquée, l'Évangile à la main, pendant que Frédéric s'y trouvait, celui-ci renvoya le prêtre, jurant de punir sévèrement tout chrétien qui s'introduirait dans le sanctuaire musulman sans permission spéciale.

Quant à la mosquée el-Sakhra, au jour de la conquête musulmane, les princes de la famille de Saladin la purifièrent eux-mêmes avec de l'eau de rose. Avant les croisades, el-Sakhra n'était qu'une chapelle ; les Francs y ajoutèrent une église qu'ils surmontèrent d'une coupole dorée, mais Saladin, disent les chroniques arabes, fit tout rétablir dans son ancien état. Les latins avaient recouvert de marbre la roche du sanctuaire pour empêcher qu'on en détachât des fragmens, lesquels étaient quelquefois vendus à prix d'or aux pélerins d'Occident ; le sultan ordonna qu'on découvrît la roche sacrée ; des exemplaires du Coran y furent déposés à l'usage de ceux qui viendraient prier dans la mosquée. Lorsque les vainqueurs renversèrent la grande croix d'or qui brillait sur la coupole de la Sakhra, les cris de joie des musulmans et les cris de douleur des chrétiens furent si grands, dit un auteur arabe, qu'il semblait que le monde allait s'abymer. Plusieurs tombeaux de princes et de chevaliers francs s'élevaient près de la Sakhra; les musulmans vainqueurs ne les respectèrent point. Les mosquées el-Aksa et Sakhra furent des églises chrétiennes pendant quatre-vingt-huit ans ; depuis la conquête de Saladin, elles sont toujours restées à la religion du prophète.

Un premier coup d'œil suffit pour reconnaître que la mosquée de la Roche a subi une reconstruction nouvelle dans ces derniers siècles; pour ce qui est du temple d'Omar, on peut croire qu'il est encore, à peu de choses près, ce qu'il était au temps des guerres saintes. Personne n'ignore l'impossibilité où se trouve le voyageur chrétien de pénétrer dans ce monument ; il ne s'agit rien moins que de la mort ou de l'apostasie ; je n'ai pu en voir que l'extérieur dont il existe de nombreuses descriptions. Comme la mosquée d'Omar n'a point de minaret, le muézin monte au minaret de la Sakhra pour appeler à la prière ; lorsqu'à midi ou au coucher du soleil, j'entends retentir dans les airs la voix sonore du muézin, je m'arrête comme au bruit d'une religieuse harmonie ; j'aime bien mieux cet accent de la voix humaine qui descend du haut de la tour de la mosquée, que la cloche de notre Europe ; l'airain qui s'ébranle dans nos clochers ne jette des

accens pieux que par l'idée que nous y attachons, car il ne sent rien et ne comprend rien ; le même son devient tour-à-tour une invitation à la prière et un tocsin d'alarme, le même son annonce la joie et le deuil, la vie et la mort ; le muézin, au contraire, quand il crie aux enfans de l'islamisme, « Venez à la mosquée, » comprend pieusement ce qu'il dit ; il bénit et glorifie Allah avec des paroles humaines, et sa voix planant dans le ciel, semble conjurer Dieu de prêter l'oreille aux hommes qui vont prier.

J'ai contemplé souvent et durant des heures entières la mosquée d'Omar, le plus beau monument de Jérusalem, et le parvis qui l'environne ; pour échapper aux regards soupçonneux des musulmans, je me plaçais sur la montagne des Oliviers ou sur la terrasse de la chapelle du couvent de Saint-Sauveur ; il m'est arrivé plusieurs fois, afin de voir les choses de plus près, de m'approcher de la petite porte, voisine de la piscine probatique, qui donne sur le vaste parvis du temple ; la solitude et l'abandon de ce quartier étaient pour moi des garanties de sécurité.

La longueur du parvis est d'environ six cents pas du nord au midi ; la largeur, de deux cent cinquante ou trois cents pas de l'orient à l'occident. Ali-bey dit mille deux cent soixante-neuf pieds de long sur huit cent quarante-cinq pieds de large. On y entre par trois portes. La première, qui est *la Belle Porte,* se trouve à l'occident ; j'y ai remarqué huit lampes qu'on allume aux fêtes solennelles ; la seconde, au-dessous du sérail, n'a rien qui la distingue ; la troisième, au nord, près de la piscine probatique, d'une hauteur médiocre, est comme abandonnée ; elle ne se ferme point, et le seuil de la porte n'est défendu que par un débris de vieille planche. Une quatrième porte, à l'orient, conduisait au temple de Salomon, c'est la porte Dorée qui était encore ouverte du temps des croisades, et que les musulmans ont murée pour empêcher l'accomplissement de menaces prophétiques. Ali-bey a donné le nom de neuf portes aboutissant à la cour du temple ; je n'ai pu parvenir à m'expliquer bien clairement l'existence de ces neuf portes.

Voici le résumé de tout ce que j'ai appris touchant ce qu'on appelle *el-Haram* (le Temple). Sous le nom général de el-Haram, il faut compter d'abord la mosquée d'Omar, et la mosquée el-Sakhra où, d'après la croyance musulmane, se pèsent les actions bonnes et mauvaises dans la balance invisible *el-Mizan ;* les mahométans du rit

hanéfei fréquentent la Sakhra, ceux du rit schafei fréquentent el-Aksa ou la mosquée d'Omar; d'autres mosquées répandues dans l'enceinte du Temple sont réservées aux rits hanbélis et malékei. Une belle fontaine, des oratoires, des arcades, des palmiers et des cyprès s'élèvent dans le parvis sacré; sur le côté sud-ouest règnent de longues galeries où se tenaient dans ces derniers temps les écoles musulmanes; on y voit aussi des habitations occupées par des imans et des fidèles voués à la vie contemplative. Comme la belle fontaine du Haram est presque toujours à sec, ce sont des citernes qui fournissent l'eau pour les ablutions. Le Haram a son cheik, ses administrateurs qui sont tous chérifs, ses employés qui tous sont des personnages considérés; c'est comme une petite cité religieuse qui a son gouvernement à part dans la cité de Jérusalem. Le gouvernement du Haram de Jérusalem ressemble, à peu de choses près, à celui du Haram de la Mecque. Le voyageur Ali-bey, sous son déguisement musulman, visita les mosquées el-Aksa et el-Sakhra, et tous les édifices qui en dépendent; il en donne une description générale que nous avons lieu de croire exacte; on pourrait lui reprocher un peu de confusion et ce manque de détails qui empêche de saisir l'ensemble des objets. Je ne sais comment Ali-bey a été amené à dire que la mosquée el-Aksa est surmontée de quatre minarets; le monument d'Omar n'a ni tour ni minaret. J'aurais voulu que le voyageur nous eût fait connaître les curiosités de l'intérieur de cette mosquée, qui, depuis l'occupation musulmane, a été fermée pour tant d'autres voyageurs; la description d'Ali-bey ne nous satisfait point sous ce rapport. Quant à moi, qui, subissant le sort des chrétiens, n'ai pu voir que de loin ce noble et brillant édifice de l'islamisme, je ne vous répèterai point ce que disent les rayas de Jérusalem touchant l'intérieur de la mosquée d'Omar; si je vous parlais de ses sept mille lampes qui brûlent depuis le jeudi au coucher du soleil jusqu'au vendredi à midi, de ses ornemens en or et en argent, de ses tapis les plus beaux qui soient sortis des bazars d'Ispahan, de ses splendeurs et de ses richesses de tout genre, je craindrais de vous donner un conte oriental; nul doute que la mosquée d'Omar ne renferme des choses curieuses, et je donnerais tout, excepté mon noble titre de chrétien, pour la visiter; mais je pense qu'on a mêlé à cela beaucoup de merveilleux, et qu'on a exagéré les curiosités et les trésors de la mosquée en raison des difficultés qui en défendent l'entrée aux voyageurs.

A peu de distance du Haram, près de la piscine probatique, je trouve un monument des guerres saintes, c'est l'abbaye de Sainte-Anne fondée dans les premiers temps du royaume de Jérusalem ; les ruines de ce monastère sont intéressantes à parcourir ; je vous les décrirais si le P. Doubdan ne s'était pas étendu si longuement là-dessus. Jetons quelques souvenirs d'histoire à travers ces vieux débris où reverdit l'hyssope, où se croisent les mille bras du lierre, ce frais vêtement des ruines. Baudouin I^er^ enferma dans ce monastère la reine sa femme, dont il soupçonnait la fidélité, et qu'il avait épousée à Édesse lorsqu'il était encore comte de cette ville. Guillaume de Tyr raconte que le roi Baudouin, à cette occasion, dota l'abbaye d'un ample patrimoine ; le même historien nous apprend que la reine trouva le moyen d'échapper à la vie religieuse qu'on lui avait imposée, et qu'après avoir quitté l'habit monastique, elle se livra à des désordres indignes du caractère royal dont elle était revêtue. Je vous ai dit ailleurs que Mélisende, femme de Foulques d'Anjou, mère de Baudouin III, n'avait pas voulu laisser sa sœur Yvette simple religieuse dans le monastère de Sainte-Anne, et que la reine fonda pour sa jeune sœur l'abbaye de Béthanie, dont elle lui donna la direction suprême. L'historien arabe Émad-eddin rapporte que Saladin, après la prise de Jérusalem, établit dans l'abbaye de Sainte-Anne un collége de faquirs de la secte de schafei. Aujourd'hui ces murailles abandonnées ont oublié leurs anciens hôtes ; les lézards et les scorpions ont succédé aux vierges chrétiennes et aux faquirs musulmans.

Vous avez parlé, dans votre Histoire, de l'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier, dont l'origine est antérieure aux croisades, et qui recevait les pauvres pélerins d'Occident ; on retrouve des restes de cet édifice sur la partie du Calvaire qui est en dehors de l'église du Saint-Sépulcre, à côté d'une chapelle appartenant aux arméniens et aux abyssins. L'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier était dirigé par les religieux d'un monastère que Guillaume de Tyr place en face de la porte de l'église de la Résurrection, à un jet de pierre de distance ; la chapelle de ce monastère avait pris le nom de Sainte-Marie-Latine pour n'être pas confondue avec les églises grecques, arméniennes et syriennes de Jérusalem. Une prison musulmane a pris maintenant la place du couvent de Sainte-Marie-Latine. Nous savons que ces établissemens religieux furent l'ouvrage des amalphitains, ces pélerins du négoce et de l'industrie qui, pour gagner de l'or, bravaient les

mêmes périls que d'autres pélerins pour gagner le ciel. Les amalphitains construisirent dans le quartier du Saint-Sépulcre un autre hospice et un autre monastère consacrés à Marie-Madelaine, et uniquement destinés aux femmes ; quelques débris de ces vieux sanctuaires se retrouvent au milieu des habitations des grecs, voisines de l'église du Saint-Sépulcre. Les pauvres frères de ces hôpitaux donnaient un asile et du pain à des pélerins pauvres comme eux. Mais ces hospitaliers, d'abord si humbles et si petits, devinrent plus tard redoutables ; Guillaume de Tyr nous les représente amassant des richesses, remplis d'ambition et d'orgueil, s'affranchissant de l'autorité du patriarche, frappant l'Église leur mère, qui long-temps les avait nourris de son lait et pouvait redire avec Isaïe : *J'ai nourri des enfans, et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisée*. Il faut lire dans la chronique de Guillaume de Tyr cette petite guerre scandaleuse entre le patriarche et les hospitaliers. Ceux-ci un jour osèrent lancer des flèches dans l'église du Saint-Sépulcre ; ces flèches furent rassemblées en faisceau et suspendues sur le Calvaire, en mémoire de la rébellion des hospitaliers, et Guillaume de Tyr les avait vues lui-même. On sait que de la maison de l'hôpital sortirent ensuite les chevaliers de Rhodes et de Malte dont l'histoire est une continuation glorieuse de la vieille histoire de nos guerriers pélerins. On montre, à côté du couvent grec, un terrain abandonné qu'on suppose avoir été l'emplacement de la maison des chevaliers de Saint-Jean.

Parmi les ruines appartenant aux guerres saintes, je ne dois point oublier celles de l'ancien couvent de Saint-Pierre, de l'église des Sept-Douleurs, de l'hospice de Sainte-Hélène ; ces ruines n'offrent pas un grand intérêt ni comme histoire ni comme monumens du moyen âge. La tour de Tancrède, appelée tour Angulaire ou tour du Coin, a disparu dans les fortifications de Soliman, et nous ne retrouvons que son emplacement. La fameuse citadelle de David, située à côté de la porte de Bethléem, a fait place à une forteresse nouvelle qui porte encore le nom de Tour de David, et se nomme aussi *Château des Pisans*. Le champ du Sang (*Haceldama*), ce champ du potier qui fut acheté avec les deniers de la trahison, est cité dans l'histoire des anciens pélerinages ; c'est là que les frères de Saint-Jean avaient coutume d'ensevelir les pélerins qui mouraient à Jérusalem. Assez long-temps, les grecs et les arméniens ont enterré au champ du Sang leurs pélerins morts dans la ville sainte ; ce privilége leur

coûtant trop cher, ils y ont renoncé depuis environ cinquante ans. On voit les restes d'une chapelle à l'endroit où sont mêlées les cendres de ces chrétiens de tous les âges, qui finirent leur double pélerinage près du Calvaire qu'ils étaient venus visiter. Haceldama est un des lieux sacrés qui appartiennent aujourd'hui à la nation arménienne. J'ai dit, dans une lettre précédente, ce qu'était le Tombeau de la Vierge au temps des croisades.

Nous voyons sur le mont Sion le monument le plus entier qui nous soit resté de la domination latine à Jérusalem, l'église du Saint-Cénacle convertie en mosquée depuis l'année 1560; c'est ce sanctuaire que le comte de Toulouse présentait à ses chevaliers comme une première conquête digne de leur zèle religieux; il renferme, dans son enceinte, les sépulcres de David et de Salomon; ce fut le lieu de la scène du Christ avec ses apôtres. Guillaume de Tyr et d'autres chroniques racontent que Godefroy concéda l'église du Saint-Cénacle à un prieur et à des religieux de la règle de Saint-Augustin, à condition qu'ils entretiendraient cent cinquante chevaliers pour la défense de la terre sainte. Quand les cénobites franciscains vinrent pour la première fois à Jérusalem, ils s'établirent dans un monastère à côté du saint cénacle; en 1560, comme je l'ai dit plus haut, les musulmans s'emparèrent du Cénacle pour le consacrer au prophète, et chassèrent les religieux de leur couvent; le monastère, depuis lors, a toujours été habité par des familles musulmanes; ces deux édifices, construits en pierres de taille, sont semblables à nos vieux monastères d'Occident.

Dans mes promenades au milieu de Jérusalem, je cherche les palais des rois francs, j'interroge toute chose pour savoir où fut leur demeure, mais rien ne me répond dans cette cité morne, où tout est muet, les hommes comme les ruines; la main dévorante du Temps, après avoir renversé les palais de nos rois croisés, avait du moins épargné leurs sépulcres; c'étaient là les débris les plus saints et les plus vénérables de notre ancien royaume franc; l'homme a levé ses mains impies, et les glorieux sépulcres ont disparu. A la vue de ces débris de tous les âges accumulés autour de moi, je m'écrie avec un poète arabe contemporain des croisades : *Il en coûte de voir Jérusalem tomber en ruines, et le soleil de ses monumens disparaître et se coucher.*

P.....

LETTRE CXIX.

Incendie et réédification de l'église du Saint-Sépulcre en 1807 et 1808. — Spoliation des latins.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Quand je visite le saint tombeau et le Calvaire, quand je parcours la grande nef de l'église de la Résurrection, je regrette pieusement de ne plus trouver là que des œuvres et des constructions nouvelles, de ne point voir ces monumens tels que les avaient vus nos princes et nos chevaliers francs ; la vieille basilique a croulé sous l'incendie ; ce qu'on voit aujourd'hui est de fabrique moderne et ne date que de vingt-trois ans. On sait en Europe que dans ces derniers temps l'église du Saint-Sépulcre a été la proie des flammes, mais les voyageurs n'ont rien rapporté de précis et de détaillé sur cet évènement ; personne n'a fait l'histoire de l'incendie et n'a marqué avec exactitude ce que le feu a dévoré, ce qui a échappé à ses ravages. J'ai causé là-dessus avec des personnes recommandables de Jérusalem qui furent témoins du désastre ; voici ce que j'en ai appris.

C'était en 1807 ; à cette époque les arméniens ne se montraient que comme des étrangers dans l'église du Saint-Sépulcre ; ils n'y possédaient qu'une pauvre chapelle située dans une des galeries de la nef ; cette chapelle était d'une nudité qui contrastait avec les richesses de la nation ; de plus elle semblait près de tomber en ruine, et plusieurs fois les arméniens avaient sollicité l'autorisation de la réparer et de l'embellir ; après bien des prières inutiles, ils résolurent de mettre le feu à leur chapelle afin de la détruire, espérant qu'on leur accorderait alors plus facilement le privilége de relever leur sanctuaire ; ils croyaient pouvoir maîtriser la flamme au point de l'empêcher de sortir de leur chapelle, mais l'incendie gagna bientôt toutes les galeries et

s'élança jusqu'au dôme du temple; les colonnes corinthiennes qui soutenaient la nef furent renversées; le dôme de l'église en bois de cèdre ne pouvait lutter long-temps contre le feu; il tomba avec la partie supérieure de la nef, et, dans sa chute, il brisa le saint tombeau. La flamme s'étendit jusque sur le Calvaire, et tous ses autels furent brûlés. Les tombeaux de Godefroy et de Baudouin disparurent à la suite de cette catastrophe; des témoins oculaires m'ont assuré que les sépulcres des deux rois avaient été épargnés par le feu, et que des grecs les avaient eux-mêmes détruits au milieu du désordre de l'incendie. Les tombes des deux rois étaient comme le palladium des religieux latins; c'étaient là les titres glorieux des monastères de terre sainte, et les grecs, ennemis du couvent latin, ont voulu se débarrasser de ces monumens. Maintenant deux bancs de pierre recouverts d'une natte ont remplacé les deux sépulcres; les cendres de Godefroy et de Baudouin, mêlées aux cendres et aux décombres de l'incendie, profanées et jetées au vent, ont été perdues sur la terre de Palestine, et ces deux grandes ombres, chassées du temple jadis conquis par leur épée, n'ont plus que votre Histoire pour suprême refuge, pour dernier monument.

L'église du Saint-Sépulcre ne fut pas consumée tout entière; la flamme épargna la partie qui s'étend derrière le chœur, la chapelle de la Vierge, l'autel de la Division des vêtemens, l'autel de l'*Impropere*, les deux sanctuaires de Sainte-Hélène et de l'Invention de la croix; toute cette portion du temple est aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Godefroy. La façade de l'église échappa aussi à l'incendie.

Le désastre arriva le 12 octobre de l'année 1807; au mois d'avril suivant 1808, l'église du Saint-Sépulcre s'était déjà relevée par les soins de la nation grecque; on suivit exactement dans la reconstruction du temple le plan de la vieille basilique; un architecte grec de Constantinople, nommé Comérano Calfa, présida à la réédification du monument. Quoique la nouvelle église du Saint-Sépulcre ne diffère en rien de l'ancienne, on peut dire qu'elle n'en est qu'une grossière imitation; la grande nef entièrement réparée est d'une fort mauvaise architecture; rien de beau, rien d'élégant, rien de pur; à la place de ces colonnes corinthiennes tant admirées, nous trouvons de lourds piliers carrés; cet ancien dôme aérien, qui semblait planer au sommet du temple comme une couronne suspendue, a été remplacé par une coupole assez ordinaire, telle qu'on en voit sur les principales mos-

quées des villes d'Orient; le saint tombeau, placé comme un catafalque ou une maisonnette de marbre au milieu de l'enceinte de la nef, surchargé de figures d'un genre qui n'a pas de nom, montre tout ce qu'il y a de mesquin et de futile dans le goût des Grecs d'aujourd'hui. Je ne sais quel voyageur anglais a comparé l'église du Saint-Sépulcre à une de nos salles de spectacle de Paris; cette comparaison, qu'on ne peut guère apprécier que quand on a vu les lieux, ne manque pas de vérité, et je l'adopterais assez volontiers si un tel rapprochement était moins profane, et si le temple dont je parle était moins vénérable et moins saint.

Après la reconstruction de l'église du Saint-Sépulcre, les lieux sacrés furent livrés *au premier occupant*. Les grecs, qui venaient de dépenser plusieurs millions de piastres, se mirent aussitôt en possession des principaux sanctuaires, tels que le Tombeau, le Calvaire, la pierre de l'Onction; les arméniens reprirent leur chapelle, qu'ils ornèrent à volonté; il ne resta aux latins que la chapelle de la Vierge et celle de la Madelaine. Nos religieux, ainsi dépossédés, adressèrent leurs plaintes à l'ambassadeur de France à Constantinople. Ces plaintes furent entendues; les grecs, après en avoir joui neuf mois, perdirent le privilége de dire la messe sur le saint tombeau et le Calvaire; ils restèrent comme auparavant avec la simple faveur de faire leurs oraisons dans ces lieux révérés, et les pères de Saint-François purent seuls y célébrer le divin sacrifice. Les choses se passèrent ainsi pendant dix ans. Les grecs connaissent trop bien la cour impériale pour croire que l'argent ne puisse pas y dicter tous les firmans possibles. Ils amassèrent donc des sommes énormes, et le 28 décembre 1818, la nation grecque rentra, par ordonnance de la Porte, dans les droits qu'on lui avait enlevés. Nos religieux francs subirent en silence la victoire remportée par les grecs, et renoncèrent à l'espoir de les déposséder de nouveau. Pour surcroît de malheurs, nos pauvres latins ont eu, en 1829, la douleur de voir les arméniens obtenir un firman du grand-seigneur, qui leur confère aussi le privilége de célébrer les saints offices sur le divin tombeau. Quelle abomination! disent les cénobites latins; ces arméniens hérétiques qui n'avaient pas même la faculté d'entretenir des bougies sur le saint sépulcre, marchent nos égaux et entretiennent comme nous treize lampes dans le tombeau! N'était-ce point assez des treize lampes des grecs?

J'ai su que le firman avait coûté aux arméniens trois mille bourses

(quinze cent mille piastres), les deux tiers pour le gouvernement impérial, le reste pour les autorités de Jérusalem. Qu'importe au sultan que telle ou telle nation dise la messe sur le Calvaire ou le tombeau de Jésus-Christ? La grande affaire de la Porte est de recevoir de l'argent ; et si les coptes ou les abyssins se présentaient à sa hautesse avec un ou deux millions de piastres, eux aussi obtiendraient l'autorisation de chanter et de prier où bon leur semblerait. Maintenant que Jérusalem est oubliée de l'Europe, l'église du Saint-Sépulcre appartient au plus offrant. Les chrétiens les plus riches auront beau jeu ; et voilà pourquoi je vous ai dit dans une lettre précédente que le temps n'est pas loin où les arméniens seront les dominateurs absolus des lieux saints.

Cette dernière conquête de la nation arménienne a porté un grand coup à nos latins. Le père révérendissime du couvent de Saint-Sauveur est allé, comme vous savez, *demander vendetta* à l'ambassadeur français auprès de la Porte. Les premiers jours qui suivirent son départ furent des jours d'alarmes pour le monastère arménien ; on s'attendait à voir arriver un Tartare avec un firman qui remettrait tout à sa place. Mais un an s'est écoulé sans réponse ; les ennemis du couvent latin lèvent la tête avec plus d'orgueil que jamais, et nos religieux ont besoin de toutes leurs vertus chrétiennes pour ne pas se laisser aller à des pensées de désespoir. Je suis ici le confident de leurs inquiétudes ; ils me demandent s'il n'est plus permis d'espérer que notre ambassadeur prenne en considération leurs plaintes si légitimes. Serait-il vrai, disent-ils, que la France voulût nous abandonner? Des milliers de Français sont morts jadis pour délivrer ce divin tombeau ; et maintenant lorsqu'avec un trait de plume, lorsqu'avec un *oui* ou un *non*, vos rois peuvent affranchir les lieux saints de la domination des hérétiques, ils se taisent, et nous livrent à notre destin ! L'audace de nos ennemis croîtra en raison de l'indifférence de la chrétienté, et l'ordre de Saint-François sera contraint peut-être de dire adieu à ce sépulcre qu'il a gardé pendant plus de quatre siècles.

Je n'ai rien à répondre pour consoler nos latins. Désormais que pourraient-elles donner aux gardiens du saint tombeau, ces royautés de notre Europe, à qui le destin semble vouloir fermer les portes de l'avenir; ces royautés poursuivies qui rencontrent la Mort sur son cheval pâle, dans tous les chemins ! Le vent qui souffle aujourd'hui dans le monde, plus terrible que le sinoum du désert, lance son tour-

billon sur la caravane des rois ; et vous, pauvres cénobites, qui vivez des bienfaits des trônes, comment ne vous ressentiriez-vous pas de la tempête ?

P.....

LETTRE CXX.

Le monastère de Saint-Sauveur. — Cellules. — Bibliothèque française. — Chapelle. — Magasino. — Écoles. — Vie des religieux latins. — Couvent du Saint-Sépulcre.

A M. M.....

Jérusalem, avril 1831.

Nous voici dans un petit monde à part, dans une petite Europe chrétienne; pour nous distraire des tableaux monotones de Jérusalem, nous pouvons nous croire en Espagne ou en Italie, car le couvent et les mœurs monastiques de Saint-Sauveur nous ramènent aux contrées de l'Occident; j'oublie le désert et les barbares au milieu de cette famille latine, qui me plaît comme nous plaisent toujours les choses de la patrie sur des rivages étrangers.

Plusieurs voyageurs ont parlé du couvent de terre sainte, de sa porte revêtue de fer, de la sombre voûte qui sert d'entrée, de ses nombreuses cellules, de sa chapelle; les choses générales, le gros de l'établissement sont connus, mais il me semble qu'on pourrait ajouter encore sur ce chapitre des détails intéressans. Dans ce qui va suivre, j'éviterai de répéter ce que vous avez dit vous-même touchant la communauté latine. Le couvent de Saint-Sauveur est le couvent-roi de la terre sainte; là réside le révérendissime qui ne relève que du pape, et fournit des secours à tous les monastères latins de la Syrie. Le couvent de Jérusalem peut loger cent personnes; il a son économe, son boulanger, son cuisinier qu'assistent des servans inférieurs. La communauté se compose en ce moment de vingt-cinq religieux, prêtres ou simples frères; ils sont tous venus d'Espagne ou d'Italie; depuis plus de vingt ans, la terre sainte n'a pas eu un seul religieux

français, et celui qui se trouvait à Jérusalem, à l'époque du passage de M. de Châteaubriand, est le dernier prêtre de notre nation qui se soit consacré à la garde du divin tombeau. Chaque cénobite a sa petite chambre, avec un lit, une table, une lampe, un crucifix, une chaise et une cuvette; c'est là ce que fournit le couvent; comme les religieux font vœu de pauvreté et qu'ils ne possèdent rien, ils ne sauraient augmenter leur ameublement; les seuls embellissemens qui soient à leur portée consistent en images et en chapelets. Une robe de laine brune serrée d'un cordon blanc compose le costume des cénobites. La construction du monastère est fort irrégulière; il faut l'avoir habité plusieurs semaines pour ne pas se perdre dans ses corridors, ses détours et ses issues sans nombre. Le couvent de Saint-Sauveur possède les seuls puits qui soient à Jérusalem, car Jérusalem n'a que des citernes, et quand les citernes s'épuisent, la ville n'a pour toute ressource que l'eau du puits de Néhémie, dans la vallée de Géhennon. Les seaux des puits de Saint-Sauveur sont suspendus à des chaînes de fer qui verront passer toutes les générations à venir des enfans de Saint-François.

La salle de réception pour les voyageurs sert en même temps de salle de bibliothèque; ce n'est point ici qu'il faut chercher des trésors littéraires; la bibliothèque de Saint-Sauveur se compose d'un petit nombre de livres ecclésiastiques ou pieux qu'on trouve partout. Il est dans le couvent une bibliothèque particulière qui rentre dans la juridiction du père vicaire, et qui ne renferme que des livres français; pour s'expliquer ce dépôt de livres français, il faut savoir que le poste de père vicaire a toujours été occupé par des religieux de notre nation, pendant tout le temps qu'il s'en est trouvé à Jérusalem. Le P. Augustino Méra, Espagnol d'origine, qui remplit aujourd'hui cette dignité française, m'a ouvert plusieurs fois la porte de la bibliothèque abandonnée; il m'a fallu, la première fois, passer à travers des toiles d'araignées pour arriver aux rayons de livres. Parmi les cent cinquante ou deux cents volumes qui forment cette bibliothèque, j'ai remarqué une traduction de la Bible de Sacy, une Vie des Saints, les Voyages de Paul Lucas et de Tavernier; entre autres livres enterrés dans la poussière, je n'ai pas vu sans tristesse l'Histoire de Vertot, l'Histoire Romaine de Rollin, les Oraisons funèbres de Bossuet. Tout cela est répandu sans ordre, sans suite, pêle-mêle, aux quatre coins de la petite chambre de la bibliothèque,

espèce de tombeau commun (*acritos tumbos*), où beaucoup d'auteurs illustres se trouvent livrés ensemble aux vers et à l'oubli. Je ne sais comment vous dire que j'ai reconnu, au milieu des livres les plus graves et les plus austères, le *Secrétaire des amans*, petit volume in-18 rempli d'épîtres amoureuses, et Bussy-Rabutin, qui, sans doute, a fait le pélerinage pour ses péchés. N'allez pas, d'après cela, rire malignement sur le compte de nos pauvres pères latins, car tous ces ouvrages français sont pour eux lettres closes; personne ici n'est capable de comprendre un ouvrage écrit dans notre langue. N'ayant point trouvé la *Jérusalem délivrée* dans le cabinet des livres dont Augustino Méra est le gardien, je lui en exprimais ma surprise; le bibliothécaire espagnol n'avait jamais entendu prononcer le nom du Tasse, et s'est contenté de me répondre : *Nous n'avons point ici de mauvais livres*. Tant d'ignorance ne peut être rachetée que par des vertus égales à celles qui distinguent le père Augustino. Dans cette bibliothèque, qui a pour moi quelque chose de national, sur un rayon d'où j'ai soigneusement écarté toutes les araignées, sont placés les cinq premiers volumes de votre *Histoire des Croisades* et les deux volumes de votre *Bibliographie des Croisades*, à côté d'une brochure in-12 renfermant la description des lieux saints, tirée de l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand; cette description, traduite de l'italien, a été imprimée à Florence; elle est ornée d'un portrait de M. de Châteaubriand. Ainsi le hasard vous a donné pour voisin à Jérusalem un vieil ami qui fut pélerin comme vous, et le sort a voulu réunir dans la ville de Godefroy les deux Français de notre temps qui ont le plus sympathisé avec la gloire de la vieille France.

Je vous demande grace pour mes transitions dans cette lettre; obligé de passer à chaque instant d'un objet à un autre, je crains de ne pouvoir assez éviter la confusion. Je veux vous parler de la chapelle de Saint-Sauveur, non point pour vous décrire son chœur avec des stalles européennes, son orgue que touche un cénobite latin, ses autels élégamment ornés, ses ornemens sacerdotaux provenant de la munificence des rois d'Occident; c'est pour vous faire remarquer deux tableaux, dont l'un représente saint Antoine, placé au-dessus d'un petit autel consacré à ce saint; l'autre, sainte Catherine, je crois, suspendu au mur dans le chœur de la chapelle. Le premier, envoyé d'Italie depuis peu d'années, m'a rappelé les inspirations de Raphaël; le second a plus vivement excité mon admiration : une inscription

latine, tracée au bas du tableau, annonce qu'il est l'ouvrage de François Dupuis, et porte la date de 1694 : *Franciscus Dupuis vovit, fecit, deditque terræ sanctæ, anno* 1694. La main droite de sainte Catherine m'a paru gâtée par un pinceau étranger ; mais je n'ai jamais vu un visage de jeune fille plus divin ; de beaux yeux, élevés vers le ciel, semblent exprimer tout ce qu'il y a jamais eu d'amour dans le cœur des anges. Cette ravissante figure de vierge est le rêve le plus poétique que puisse enfanter une jeune et tendre imagination. Mon ignorance en matière de peinture ne sera point une raison suffisante pour vous porter à vous défier de mon admiration. Pour peu qu'on soit organisé de manière à pouvoir sentir et comprendre, l'instinct est bon juge. Sans avoir long-temps broyé des couleurs et fréquenté les ateliers, on peut applaudir une œuvre de Canova ou de Michel-Ange ; il n'est pas nécessaire d'avoir fait aucun apprentissage pour admirer une fleur sur la terre, une étoile au ciel. Voyageurs artistes ou poètes, qui visiterez un jour la chapelle du monastère de Saint-Sauveur, ne manquez pas de vous arrêter devant la divine tête de ma vierge chrétienne.

Dans le siècle dernier, une des principales curiosités du couvent de terre sainte était la pharmacie ; Hasselquist parle de l'apothicairerie des latins comme de la plus précieuse qui soit au monde ; les drogues de toute espèce, les remèdes les plus vantés, les baumes les plus rares et les plus merveilleux enrichissaient la pharmacie latine ; Hasselquist l'avait évaluée à cent mille piastres. Le religieux qui porte le titre de *fra dottore,* m'a conduit dans la salle des trésors médicaux, et je me hâte de vous dire que l'apothicairerie de Saint-Sauveur a beaucoup perdu de sa gloire. Je n'y ai remarqué que le baume de Jérusalem, qu'on emploie pour guérir les plaies et les blessures. Le reste de la pharmacie se compose de drogues assez communes. J'ai vu là un échantillon de la pierre puante noire que je n'avais point trouvée sur les rivages de la mer Morte ; on la conserve comme une relique sacrée, en attendant l'occasion d'éprouver sa vertu pour guérir de la peste.

Ma description du monastère de Saint-Sauveur serait incomplète, si je ne vous parlais pas de ce qu'on appelle *il magasino ;* c'est une grande salle avec des armoires et des tiroirs remplis des pieuses marchandises du couvent, chapelets, croix, images de la Vierge, saints-sépulcres, boîtes, coquilles ; il y a des chapelets de différentes di-

mensions, de différens prix, de différente nature; les uns sont en petits ou en gros grains de nacre; les autres sont faits avec les noyaux d'un fruit qui croît sur le mont Thabor, ou avec les noyaux du *zaccoum*, qu'on trouve dans les campagnes de Jéricho. Les boîtes et les coquilles, ouvrage des chrétiens bethléémites, sont travaillées avec un art ingénieux. J'ai vu une de ces boîtes dont le couvercle représente Bonaparte en Égypte. Bethléem, comme j'ai eu occasion de vous le dire, conserve comme ses propres souvenirs les souvenirs de la gloire française. Vous avez parlé des avantages que retirent les pères latins du commerce des chapelets, et je me dispenserai d'y revenir.

Le couvent de Saint-Sauveur a une école comme le couvent de Bethléem; cette école est ouverte à tous les enfans catholiques de Jérusalem. Indépendamment des doctrines de la foi chrétienne, on y apprend à lire et à écrire l'arabe, le latin et l'italien; le maître d'arabe est un catholique de la ville sainte; le maître de latin et d'italien est un père du couvent. Les jeunes élèves de Saint-Sauveur sont nourris au monastère et vont dormir chez leurs parens. Les huit premiers de l'école servent d'enfans de chœur et paraissent à tous les offices. S'il arrivait qu'un de ces élèves montrât une vocation bien décidée pour l'état ecclésiastique, on l'enverrait en Europe, ou chez les maronites du Liban. L'école de Saint-Sauveur se compose de cinquante-deux élèves. Le mode d'enseignement qu'on y suit tient beaucoup de l'enseignement mutuel.

A propos de cette école d'enfans que je visite presque tous les jours, je veux vous faire part d'une remarque applicable non-seulement à la population de Jérusalem, mais encore à celle de beaucoup d'autres cités d'Orient; toutefois, c'est dans la ville sainte que j'ai été surtout frappé de ce que je vais vous dire. Les petits garçons m'ont paru beaux, frais et brillans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans; alors le vice infâme qui fit périr Sodome s'empare d'eux. Vous ne voyez plus que des fronts pâles, des visages flétris, des yeux éteints, fleurs desséchées par le souffle de la corruption, et qui semblent près de mourir sur leur tige; cela dure jusqu'à la seizième ou la dix-huitième année; l'enfance est passée, et au lieu d'être suivie d'une belle et éclatante jeunesse, elle est comme surprise par l'âge mûr. De sorte qu'on peut dire avec assez de vérité que pour cette race d'hommes il n'y a que trois âges, l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse; c'est parmi eux que l'année n'a point de printemps.

La vie des cénobites de Saint-François ressemble à la vie religieuse de tous les monastères. Le temps n'y apporte ni changemens ni distraction ; tout est arrêté d'avance, tout se fait à des heures marquées. On se couche à huit heures, on se lève à onze pour chanter l'office ; on se recouche ensuite jusqu'à cinq heures du matin : l'après-midi est consacré au sommeil, suivant la coutume d'Espagne et d'Italie. A six heures du matin tous les religieux prennent le café ; ils dînent à onze heures et soupent à huit heures. Une clochette parcourt le couvent dans la journée pour appeler à l'église ou au réfectoire. Le service de cuisine et de table est tout en étain ; il est marqué de la croix à cinq branches de terre sainte. Les cénobites passent sur les terrasses ou dans les couloirs leurs heures de liberté. Il ne m'est jamais arrivé de trouver un religieux avec un livre à la main. Puisqu'il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de choses intellectuelles, pourquoi nos cénobites, durant leurs longues heures de loisir, ne donneraient-ils rien à leur esprit? dans la solitude, dans la prison, dans l'exil, un livre est un ami qui remplit et charme nos journées ; ne serait-il pas une heureuse et puissante distraction dans le cercle monotone de la vie religieuse? Nos pauvres latins ont pris un peu trop à la lettre ces paroles de l'Évangile : *Porrò unum est necessarium* : *Une seule chose est nécessaire,* le salut de l'ame ; le Christ a voulu aussi que nous fussions des enfans de lumière, et mes vénérables hôtes semblent l'avoir oublié.

Malgré la sainteté des lieux qu'elle renferme, Jérusalem n'est point la cité de Palestine que les franciscains aiment le mieux. Les couvens de Jérusalem et de Bethléem n'ont pas beaucoup d'attraits pour eux. C'est vers Nazareth que se portent leurs vœux les plus ardens ; le monastère de Nazareth passe pour être le paradis des religieux latins. J'ignore si cela est dû à la beauté du pays, ou si la vie qu'on y mène est plus douce qu'à Jérusalem et à Bethléem. Pour des cénobites chrétiens que doit-il y avoir de plus doux, dira-t-on, que la vue du tombeau ou du berceau du fils de Dieu? Quoi de préférable à ces félicités religieuses? pourquoi chercher ailleurs des joies? Ainsi parlera le philosophe sévère qui ne veut rien pardonner à la pauvre humanité. Mais hélas! quelle que soit la perfection de ses sentimens, tant que l'homme appartiendra à la terre, tant qu'il traînera avec lui son grossier manteau de chair, il sera faible et soumis aux exigences d'une misérable nature.

Dans une de vos lettres, vous avez parlé du couvent latin qui fait partie de l'église du Saint-Sépulcre ; vous l'avez vu tombant en ruines, et vous avez raconté tout ce qui a été fait pour obtenir le privilége de le réparer. Les travaux de restauration sont en ce moment terminés. Il ne faut pas croire que ces travaux consistent en de grandes choses : on a tout simplement empêché que la pluie n'inonde le réfectoire, et que le toit des cellules ne croule sur la tête des religieux. Le petit couvent du Saint-Sépulcre est habité par treize cénobites, prêtres ou laïques, qui se renouvellent tous les trois mois ; ceux-là font particulièrement le service du saint tombeau ; ce sont les sentinelles du Golgotha. Enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre, ils ne peuvent sortir qu'aux jours et aux heures où la porte est ouverte par les gardiens musulmans.

P.....

LETTRE CXXI.

Quelques mots sur Bethléem. — Le curé de Bethléem. — Enterrement d'un arabe catholique. — Les piscines de Salomon. — Thécua. — Le labyrinthe. — Le mont Français. — Engaddi. — Le désert et le monastère de Saint-Saba.

A. M. M.....

Bethléem, avril 1831.

Je vous ai adressé une lettre consacrée tout entière à Bethléem, mais il faut que vous me permettiez d'y revenir encore. Bethléem est un lieu que j'aime; sa colline me sourit plus que les autres collines de la Judée; le nom de Bethléem est si doux à prononcer! tout est gracieux, tout est noble et pur dans les impressions et les souvenirs qu'il éveille. Quelle ravissante histoire que celle de Ruth et de Booz! et c'est là, dans les champs voisins, que se sont passées toutes ces scènes bibliques d'un intérêt si touchant. Ce divin berceau sur lequel une étoile est descendue, ce berceau qui doit sauver le monde, et qui n'est connu que du bœuf et de l'ânon, ne jette-t-il pas sur le pays un charme merveilleux, une douce et grande poésie! Ruth et Booz, Jésus enfant et les pasteurs, expriment tout Bethléem; Bethléem a des idylles comme Jérusalem a des lamentations.

Le monastère est habité par douze religieux franciscains, gardiens de la crèche du Sauveur. Chaque jour, à quatre heures après midi, les religieux portant un flambeau, vont visiter en procession la grotte de la Nativité; ils chantent des versets et des hymnes analogues à la naissance du Christ. En sortant de la grotte de la Nativité, les cénobites font des stations pieuses à l'autel de Saint-Joseph, à la grotte des Saints-Innocens, à l'oratoire de Saint-Jérôme et à son tombeau, aux tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie, et de saint

Eusèbe de Crémone. De là on remonte dans la chapelle de Sainte-Catherine, qui est l'église du couvent. Dans cette chapelle est un puits qui ne tarit jamais, et qui fournit une eau délicieuse à boire. Le père gardien, nommé Zacharias Bétamero, originaire d'Espagne, m'a raconté que beaucoup de grecs schismatiques de Bethléem et des villages voisins demandent à se convertir au catholicisme, mais qu'ils en sont empêchés par leurs autorités; on menace du bâton, de la prison et de fortes amendes, tout schismatique arabe qui embrasse la foi romaine. Le père gardien m'a dit que le révérendissime de Jérusalem sollicite auprès de la Porte un firman qui donne aux chrétiens de la terre sainte toute liberté religieuse.

Le père latin qui remplit aujourd'hui les fonctions de curé de Bethléem, est un Aragonais dont la destinée n'a pas été peu étrange. Enrôlé dès sa première jeunesse sous les bannières espagnoles, il combattit pour sauver son pays de l'invasion de Bonaparte; fait prisonnier dans un combat, il fut conduit en France avec d'autres Espagnols prisonniers comme lui ; le jeune captif vit Marseille, Toulouse, Moulins et Nanci ; rentré en Espagne à la suite des traités, il chercha dans la paix du sanctuaire un abri contre le tumulte de la vie et le bruit des camps, et quitta l'habit de fantassin pour la robe brune de Saint-François. Ainsi enrôlé dans la milice des franciscains, il est venu en terre sainte, et le voilà maintenant curé de Bethléem. Le prêtre aragonais a gardé un souvenir reconnaissant des bons traitemens qu'il reçut en France durant son voyage de prisonnier ; nous sommes à ses yeux la meilleure comme la plus grande des nations.

Toutes les affaires des Bethléémites aboutissent au *padre curato*, parce qu'il sait la langue du pays; c'est lui qui accueille toutes les plaintes, rend la justice et apaise les querelles. Comme le père curé a rapporté de sa captivité en France la connaissance de notre langue, je me promène souvent avec lui autour de Bethléem, et nous causons ensemble sur tout ce qui touche au pays; tous les catholiques qui le rencontrent, hommes, femmes, enfans, lui baisent dévotement la main. Voyant passer les mulets ou les ânes qui, chaque semaine, apportent du couvent de Jérusalem les provisions destinées aux religieux de Bethléem, je demandais au père curé si toutes ces provisions ne couraient aucun risque sur une route traversée par des Arabes pillards. « Oui, sans doute, me répondait-il, nos petits convois de vivres seraient grandement en danger, s'ils n'étaient protégés par l'es-

corte la plus sûre, la plus puissante ; savez-vous quelle est cette escorte, c'est un petit enfant ou une petite fille de Bethléem ; un enfant représente là toute la nation bethléémite, et malheur aux Arabes qui oseraient l'arrêter en chemin ! »

Vous vous souvenez de la pélerine de Lyon que je vis, le vendredi saint, à la porte de l'église du Saint-Sépulcre ; le curé de Bethléem étant le seul prêtre de terre sainte qui entende la langue française, c'est auprès de lui que la pélerine est venue se confesser. Cette pieuse femme, dont je n'ai pas eu occasion de vous parler depuis la semaine sainte, passe ses journées dans la voie Douloureuse, dans la vallée de Josaphat et sur le mont des Oliviers ; elle voudrait bien, m'a-t-elle dit, laisser ses os à côté du Calvaire et du tombeau de Jésus-Christ ; il est probable qu'elle n'aura pas ce bonheur-là ; car le père procureur du couvent de Jérusalem doit l'adresser prochainement à notre consul de Beyrouth, pour qu'il l'embarque à bord d'un bâtiment français, à la première occasion.

L'école du couvent de Bethléem est plus nombreuse que celle du couvent de Saint-Sauveur, parce qu'il y a ici plus de catholiques que dans la ville sainte. J'ai compté quatre-vingt-cinq élèves bethléémites. L'enseignement est le même qu'à Jérusalem ; la même discipline régit les deux écoles. Bethléem a six petits khans ouverts à toutes les nations. Les tribus du voisinage déposent dans des maisons amies leurs provisions de l'année ; des bédouins viennent, toutes les semaines ou tous les quinze jours, puiser dans les entrepôts qui leur appartiennent. Les troupeaux ne manquent pas à Bethléem ; il n'est pas une famille qui ne possède au moins quelques chèvres. Nulle part je n'ai bu un lait aussi doux, aussi parfumé qu'à Bethléem. Une robe bleue et un voile blanc forment le costume des femmes bethléémites ; les hommes et les enfans portent une chemise de toile grossière, serrée d'une ceinture de cuir, et un manteau blanc de laine rayé de gris ; quelques-uns portent une robe bleue ou rouge sur leur chemise de toile.

Le cimetière des catholiques de Bethléem touche au monastère latin ; la funèbre enceinte n'a ni marbres ni mausolées ; tout y est humble et pauvre. J'ai vu, du haut de la terrasse du couvent, l'enterrement d'un Bethléémite ; je veux vous le décrire comme un des plus curieux spectacles qui aient passé sous mes yeux dans ce pays. Tous les catholiques de la cité assistaient aux funérailles ; quatre

hommes portaient le cercueil sur leurs épaules. Après les cérémonies et les prières des morts comme elles se font dans nos contrées d'Occident, le moment est venu où le corps du défunt a été posé près de la fosse; alors on a entendu des gémissemens et des cris à fendre le cœur; la fosse n'était point encore entièrement creusée; une douzaine de femmes, des pleureuses, se sont précipitées sur ce coin de terre qu'on ouvrait pour recevoir le cadavre; elles arrêtaient les bras du fossoyeur en versant des ruisseaux de larmes, et entraient elles-mêmes dans la fosse comme pour prendre la place du défunt et s'offrir en victimes à la mort. Pendant ce temps-là, d'autres femmes se tenant par la main, dansaient des rondes lugubres; elles se frappaient le front et la poitrine et maudissaient dans leur langue le barbare destin. Quand le mort, enveloppé d'un suaire, a été déposé dans le suprême gîte, les tristes clameurs ont redoublé, la danse lugubre est devenue plus rapide, et a pris le caractère du plus violent désespoir; la femme du défunt elle-même s'est jetée avec des transports inexprimables sur les dernières dépouilles de celui qui avait été l'ami de son cœur, et pour que le fossoyeur pût recouvrir de terre le cadavre, il a fallu que deux hommes emportassent hors du cimetière la veuve à demi-morte de douleur.

Voilà des funérailles tout-à-fait avec les mœurs païennes. Si nos anciens pères de l'Église avaient vu des chrétiens accompagner au tombeau un de leurs frères avec les témoignages d'un aussi grand deuil, ils n'auraient pas manqué de le leur reprocher amèrement. Les hommes qui se lamentent le plus sur un tombeau, sont ceux qui croient le moins. Les musulmans ne pleurent point aux funérailles, parce qu'ils croient fermement à l'immortalité. Toutefois, je suis bien loin de vouloir attaquer la sincérité de la foi des catholiques bethléémites, et je pense même que cet étalage de deuil n'est qu'un reste des antiques mœurs arabes.

Autour de Bethléem, quelques lieux révérés attirent la curiosité des pélerins. La *Grotte du lait de la Vierge,* à peu de distance, à l'est du monastère, renferme sept à huit colonnes de pierre et un pauvre autel sur lequel on dit quelquefois la messe; ce lieu est sacré, dit la tradition, parce que la Vierge y laissa tomber de son lait, un jour que Jésus enfant était suspendu à sa mamelle. La grotte appartient aux grecs; une lampe, entretenue par eux, veille sans cesse en face de l'autel. A quelques centaines de pas, à l'est de la grotte, on visite le petit

village des *Bastours*, dont presque tous les habitans sont musulmans ; c'était là, dit la tradition, la demeure des pasteurs à qui les anges apparurent la nuit de la naissance du Sauveur. Au-dessous de ce village, à un quart d'heure, on m'a montré le champ où les bergers paissaient leurs troupeaux au moment de la miraculeuse apparition. Une chapelle ruinée se voit dans le camp sacré. Vous avez lu dans l'histoire du peuple de Dieu, que David, près de combattre les Philistins, éprouvant une soif ardente, souhaita de boire de l'eau de la citerne de Bethléem : les chrétiens du pays donnent le nom de citerne de David à un puits situé à vingt minutes, au nord de Bethléem, à droite du chemin qui mène à Jérusalem ; les savans qui ont passé par ici ne sont point d'accord avec la tradition et placent ailleurs la citerne historique. Pour moi, je serais tenté de croire que la citerne de David n'est autre chose que le puits enfermé aujourd'hui dans la chapelle du monastère latin, et qui porte le nom de puits de Sainte-Catherine ; l'eau de ce puits est la meilleure du pays, et méritait le souvenir du roi David dans une journée brûlante. Je n'entrerai point dans les dissertations historiques, pour prouver que la situation du puits de Sainte-Catherine n'a rien qui puisse nous empêcher de le regarder comme étant la véritable citerne de David ; j'aime peu les longs discours pour les petites questions.

A l'ouest de la cité des Bethléémites, à une heure de distance, le gros village de Beit-Jalla se montre au penchant des collines, entouré d'oliviers et de champs cultivés. Sa population est toute chrétienne, et la plupart des habitans appartiennent à la communion grecque. Pas un seul musulman ne peut vivre à Beit-Jalla ; l'air qu'on y respire est, dit-on, mortel aux amis du prophète. Telle est la puissance des préjugés, qu'un musulman n'oserait point s'établir dans ce village, et qu'en entrant dans Beit-Jalla il croirait entrer dans son sépulcre. Au-delà de Beit-Jalla, sur le revers de la montagne, est un village renommé pour ses vignobles, appelé village de Saint-Philippe. Là, dit-on, naquit ce saint diacre qui donna le baptême à l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie ; on montre la fontaine au bord de laquelle l'esclave fut fait chrétien, non loin du torrent de Sorrec ; le vin qu'on boit dans les monastères latins de Jérusalem et de Bethléem, provient des vignobles de Saint-Philippe et des collines voisines. La vigne de Sorrec n'a point péri comme celle d'Engaddi.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXXI.

A M. M.....

Avril 1831.

Une heure de marche vous conduit de Bethléem aux piscines de Salomon ; on laisse, à main droite, un couvent grec consacré à saint Georges et une mauvaise bourgade musulmane qui l'avoisine. Comme je me plaignais à mes guides des chemins à peine praticables que nous suivions, ils m'ont fait remarquer les restes d'une ancienne voie par où passaient les chars de Salomon. Les trois piscines qui portent le nom du fils de David, sont des bassins taillés au ciseau, d'une dimension et d'une profondeur peu communes. Le premier a cent cinquante pas de longueur sur quatre-vingts de largeur ; le second est d'une dimension plus grande, le troisième est le plus beau. Ces piscines ne reçoivent que les eaux du ciel. Elles sont creusées en pente de manière à ce que l'eau puisse descendre de l'une à l'autre. A deux cents pas au nord de la première piscine, on trouve la *fontaine Scellée*, cavité assez profonde d'où s'échappent trois sources abondantes. D'énormes pierres en ferment l'entrée, et la fontaine est aussi bien défendue qu'à l'époque où Salomon la fermait avec son sceau royal. Les trois sources se joignent d'abord dans un petit canal souterrain ; ce canal, après avoir traversé ce qu'on appelle le *Château*, verse ses eaux dans une grotte où l'on descend par dix escaliers. Les eaux se rendent ensuite dans un conduit revêtu de pierres, lequel passe à côté des piscines, s'en va à Bethléem et de là à Jérusalem par des détours sans nombre. Le père Nau était mal informé quand il a dit que l'eau de la fontaine Scellée se déchargeait dans les piscines. Les belles sources sont trop rares en Judée pour les laisser se perdre dans des bassins abandonnés.

L'édifice qu'on nomme le Château, construit près des piscines, est une enceinte entourée de murs crénelés. J'ai vu dans cette enceinte plusieurs cabanes de boue habitées par des familles musulmanes. Ces familles veillent à la conservation de la fontaine Scellée, réputée sainte parmi les Turcs; ce serait un crime de souiller ses eaux, et les gardiens sont là pour dénoncer ou punir. Mais une telle garde me semble inutile ; tous les peuples de ces contrées révèrent l'eau comme une douce manifestation de la Providence; ce n'est point l'Arabe qui souillera jamais une source.

A l'est des piscines, en descendant dans un étroit vallon, on arrive, après une demi-heure de marche, au *jardin Fermé*. Ce jardin vanté dans les *Cantiques* de Salomon, est un champ fermé de collines, planté de figuiers, de citronniers et de grenadiers ; on y recueille du blé, du riz et des oignons. Au penchant du coteau septentrional qui domine le jardin Fermé, quelques familles musulmanes se sont bâti d'humbles demeures. En me montrant ces piscines, ces fontaines, ces jardins, mes guides bethléémites répétaient avec un accent solennel : *Salomone, Salomone*. Dans ces vallons qui racontent la gloire du fils de David, au milieu de ces monumens sur lesquels le soleil brille depuis plus de trente siècles, je songeais à un monument bien plus beau, bien plus durable encore, je songeais à un livre admirable qui, sous le nom de *Proverbes de Salomon*, nous a transmis tout ce qu'il y avait de sagesse dans les anciens temps du monde. Salomon fut un des grands poètes du peuple hébreu. Écoutez comment il fait parler la Sagesse : « Les rois règnent par moi, et c'est par moi que les légis-
» lateurs ordonnent ce qui est juste. J'aime ceux qui m'aiment ; ceux
» qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront. J'exis-
» tais avant qu'aucune chose fût créée ; j'ai été établie dès l'éternité,
» avant que la terre fût formée ; les abymes n'étaient point encore,
» lorsque j'étais déjà connue, et les fontaines n'étaient point encore
» sorties de la terre. J'étais enfantée avant les collines ; j'étais née
» quand le Seigneur préparait les cieux, quand il entourait les
» abymes de leurs bornes, quand il affermissait l'air au-dessus de la
» terre ; j'étais avec Dieu, réglant toutes choses, me délectant en
» jouant sans cesse devant lui ; maintenant j'aime à jouer dans le
» monde, et mes délices sont d'être avec les enfans des hommes. »

La cité d'Éthan dont il est parlé dans l'Écriture s'élevait sur les collines qui dominent le jardin Fermé ; plus rien ne reste de l'an-

tique cité. J'aurais voulu découvrir la caverne de la colline d'Éthan, où se retira l'Hercule d'Israël, après avoir incendié les moissons des Philistins.

La montagne où fut Thécua se trouve à deux heures de Bethléem, au midi. Les terres environnantes sont pierreuses, incultes et inhabitées. La seule verdure; le seul spectacle qui ait un peu charmé mes yeux dans le voisinage de Thécua, c'est un assez grand espace de terrain tout entier couvert de beaux coquelicots; on eût dit un immense tapis de pourpre jeté sur la colline. Une étroite et longue vallée, appelée la *vallée Perdue,* mène à l'emplacement de la cité, patrie du prophète Amos. Quelques débris de murs, une trentaine de citernes vides, voilà ce qui reste de la cité. Une fontaine baptismale en porphyre, revêtue de nos fleurs de lis, indique la place de l'ancienne église de Saint-Nicolas. Ces fleurs de lis m'ont rappelé que Thécua avait été ville française, alors que l'épée de notre nation était reine sur cette terre maintenant abandonnée.

Thécua, comme j'ai eu déjà occasion de le dire, fut donné aux chanoines du saint sépulcre, en échange de Béthanie, qu'ils avaient cédé à la reine Mélisende pour y fonder un monastère. Guillaume de Tyr raconte, sous la date de 1138, que le roi Foulque et ses chevaliers s'étant portés au-delà du Jourdain pour assiéger une caverne de brigands, des guerriers musulmans, profitant de l'absence de l'armée chrétienne, attaquèrent Thécua et s'en emparèrent sans peine. Au bruit de leur arrivée, les habitans avaient pris la fuite, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfans, leur gros et leur ménu bétail, et s'étaient réfugiés dans la caverne d'*Odolla,* dont je vous parlerai plus tard. L'ennemi, devenu maître de la ville, égorgea le peu de monde qui y était resté. Dans le même temps, des affaires avaient amené d'Antioche à Jérusalem le seigneur Robert Bourguignon, né dans la province d'Aquitaine, maître des chevaliers du temple. Robert courut en toute hâte vers Thécua, suivi de plusieurs de ses frères et de quelques chevaliers restés à Jérusalem; à leur approche, l'ennemi abandonna la ville et s'en alla du côté d'Hébron. Les chevaliers, sachant que les infidèles avaient pris la fuite, et se croyant déjà victorieux, se répandirent imprudemment de divers côtés; les musulmans fugitifs, informés que les guerriers chrétiens étaient épars dans les collines, se rallièrent, fondirent sur eux et les taillèrent en pièces. L'archevêque de Tyr nous dit que depuis Hébron jusqu'à Thécua, le pays

était jonché de cadavres; entre autres nobles seigneurs qui périrent, l'histoire cite Odon de Montfaucon, frère du temple, dont le trépas fut pleuré de tous les chevaliers. Cette page d'histoire très-peu connue, animait pour moi la solitude de ces montagnes. Je me rappelais aussi que le roi Josaphat, marchant à la tête d'une armée contre les Moabites, les Ammonites et les habitans de Sheher, avait fait halte dans le désert de Thécua. J'ai vu dans le vallon de Thécua un pâtre arabe qui gardait des chèvres; il m'a rappelé naturellement Amos, qui menait paître son troupeau quand le Seigneur le choisit pour être son prophète. Quel temps que celui où un pauvre pâtre quittait tout à coup ses bœufs et ses montagnes pour aller annoncer les oracles du ciel aux peuples et aux rois! Ayant prêché dans Béthel la parole du Seigneur, Amos fut traité de visionnaire et poursuivi par de sérieuses menaces; aux accusations qu'on lui adressait, il ne répondit que par ces paroles : « Je ne suis ni prophète ni fils de prophète; je mène » paître les bœufs, et me nourris du fruit des sycomores; le Seigneur » m'a pris lorsque je menais mes bêtes, et m'a dit : Va et parle comme » mon prophète au peuple d'Israël ». Quelle admirable poésie dans cette courte réponse!

On m'avait beaucoup parlé d'une grande caverne appelée par les latins *il-Labirinto*, par les Arabes *el-Maama* (la cachette), située à une demi-heure à l'est de Thécua. J'ai visité cette caverne; elle donne sur un vallon sauvage et nu, dont l'extrême profondeur épouvante les regards. La pente du vallon est si rapide, qu'un seul faux pas vous précipiterait au fond de l'abyme. Nous nous aidions des pieds et des mains pour avancer; il nous a fallu sauter de roc en roc pour arriver à l'entrée du labyrinthe. Mes guides avaient emporté de Bethléem des flambeaux qui devaient éclairer notre marche dans ces antres ténébreux. Un bédouin qui passait dans le vallon a voulu nous accompagner lui-même dans la caverne, à la seule condition que nous lui laisserions, en sortant, les restes de nos flambeaux; il a tiré son yatagan dans la crainte de quelque bête, et a ouvert la marche dans le sombre labyrinthe. Nous avons voyagé pendant une heure à travers cette montagne creuse, rencontrant tantôt des chemins étroits, tantôt des salles dont quelques-unes avaient un dôme ou une voûte arrondie. J'ai aperçu, à l'aide d'un flambeau, un cercle de fer de deux pieds de diamètre environ, suspendu à la voûte d'une des salles. J'ai épuisé mon cerveau en conjectures pour m'expliquer la présence de ce gros

anneau de fer, et mes réflexions n'ont abouti qu'à des fictions romanesques et merveilleuses. Les parois de ces vastes grottes sont de couleur blanchâtre; le sol que nous foulions avait plus d'un demi-pied de poussière. Le bédouin nous disait qu'une journée de marche suffirait à peine pour arriver à l'extrémité de la caverne. Plusieurs chemins se croisaient devant nous; on pouvait bien se perdre dans le labyrinthe de Thécua comme dans celui de Crète ou dans les catacombes de Rome, et nous avons jugé à propos de revenir sur nos pas. Je suis porté à croire que c'est là ce que l'Écriture appelle la caverne d'Odollà. C'est dans cette caverne que vinrent se réfugier la plupart des habitans de Thécua, à l'époque dont j'ai parlé plus haut. Une tradition arabe raconte que jadis trente mille habitans du pays se sont retirés dans l'el-Maama pour échapper aux influences d'un vent pestilentiel.

A une vingtaine de pas au-dessous du el-Maama, le voyageur découvre un site agréable qui contraste avec le sombre aspect de la vallée. C'est un terrain uni et couvert de gazon, coupé par un large roc qui s'élève à fleur de terre, et qui semble avoir été fait pour servir de siége. Ce lieu est dominé par un rocher à surface plate, grand comme une montagne, d'où s'échappe une source d'eau pure; l'immense roche, inclinée sur nos têtes, nous abritait délicieusement contre les feux du soleil. Nous avons mangé là les olives et le fromage que nous avions emportés du monastère de Bethléem. Le bédouin a refusé de participer à notre festin : c'était le temps du ramadan, et le pieux musulman n'a pas même voulu consentir à fumer une pipe. Pourtant ce bédouin, si religieux, observateur si rigide des lois du prophète, m'eût certainement dépouillé de mon dernier vêtement s'il m'eût rencontré seul dans ces montagnes. Au nord du labyrinthe, à un quart d'heure de distance, est un village ruiné; auprès de ces débris une citerne revêtue de bonnes pierres de taille et assez profonde.

Au sortir du vallon du labyrinthe, en cheminent vers le nord-est, on arrive, après trois quarts d'heure de marche, à la montagne nommée par les chrétiens du pays le *mont Françaïs*, ou le mont de Béthulie, à cause d'un village de ce nom situé à un quart d'heure de là. Les Arabes musulmans l'appellent *Ferdays* (paradis). Le mont Français se détache entièrement des montagnes voisines et les domine toutes par sa hauteur. Le sommet en est remarquable en ce qu'il pré-

sente une rotondité parfaite. La nature n'a pu former une montagne avec des proportions aussi égales, et tout porte à croire que du moins le sommet est l'œuvre de l'homme. Parvenu sur la cime du mont, j'y ai trouvé les vestiges d'une forteresse; des pierres de taille remplissent l'excavation profonde qui fut pratiquée sans doute pour y poser les fondemens de la citadelle. Tout autour du sommet on reconnaît les traces d'une muraille qui entourait le fort. Quelques restes de murs pendent au penchant de l'excavation ; à côté une voûte vous mène à une citerne. Au pied de la montagne, du côté du nord, j'ai remarqué une porte conduisant à des chambres ouvertes dans les flancs du mont. Là vient aboutir un petit canal, aujourd'hui brisé, qui apportait jadis au mont Français une partie des eaux de la fontaine Scellée dont je vous ai parlé ci-dessus. Ce canal abreuvait le château; ces chambres souterraines devaient recevoir les approvisionnemens.

Une tradition répandue dans le pays, rapporte que des guerriers Francs, après la perte de la ville sainte, surent se maintenir quarante ans dans ce château, et qu'enfin la famine, plus forte que l'ennemi, les contraignit de se rendre. Le fait historique conservé par cette tradition ne vaut pas la peine d'être discuté; mais la légende des Bethléémites est d'accord avec l'histoire, quand elle donne aux ruines du mont Français une origine contemporaine des croisades. C'est là que je crois pouvoir placer le château de *Saint-Abraham* dont parle Albert d'Aix. Le chroniqueur dit que ce château est ainsi appelé parce qu'on assurait qu'il avait été bâti par Abraham, et que le patriarche y avait eu son sépulcre. « Les Turcs, ajoute Albert d'Aix, tous les autres » gentils et les juifs, témoignaient le plus grand respect pour cette » forteresse, et l'honoraient en toute dévotion, et les fidèles catho- » liques ne l'entretenaient pas avec moins de soin et de religion [1]. » A l'époque de la première croisade, un premier assaut suffit à Godefroy pour emporter le fort; ce château fut donné à Guillaume-le-Charpentier, comte de Melun, en dédommagement de la perte de Caïpha dont Tancrède l'avait dépouillé; il appartint ensuite à ce Jacques d'Avesnes dont il est question dans le siége d'Arsur par Godefroy. Aujourd'hui les Arabes de toutes les croyances vénèrent encore cette montagne, ce qui s'accorde fort bien avec le récit d'Albert d'Aix.

[1] Albert d'Aix, liv. 7.

Un coup d'œil des plus attachans, des plus poétiques frappe le voyageur du haut du mont Français. Au nord Bethléem, le monastère de Saint-Élie, la cime du mont des Oliviers (Djebel-el-Tor), entremêlée de verdure ; à l'orient la mer Morte, la vallée du Jourdain, et cette longue chaîne des montagnes arabiques, chaîne si unie, si égale, qu'on dirait un large ruban bleu étendu à l'horizon ; au midi et à l'occident l'œil attristé se promène sur ces pâles collines de la Judée, répandues pêle-mêle à côté les unes des autres, bizarrement groupées ensemble, semblables à un vaste amas de tentes blanchâtres, ou aux vagues de la mer en un jour de tempête.

Nous avons rencontré autour de la montagne plusieurs bédouins qui se sont pris à demander à mes Bethléémites si du moins j'avais acheté à prix d'argent la liberté de traverser des terres qui ne m'appartiennent pas. Mes compagnons lui ont répondu fièrement que la terre que je foulais était une terre française, et que le maître ne payait point pour visiter ses domaines. Cette réponse, inspirée par les nobles souvenirs de la France, doit vous prouver que les traces de nos vieilles croisades ne sont point effacées sur le sol de la Palestine. Ce soleil de gloire, qui jaillit autrefois de l'éclatante épée de nos anciens preux, n'aura point de couchant sous le ciel de la Judée.

Les montagnes d'Engaddi s'étendent à l'est du mont Français, à une distance d'une lieue environ. Ces montagnes, maintenant incultes et dépouillées, furent jadis vantées pour le baume et le raisin qu'elles produisaient. « Mon bien-aimé, dit l'épouse des *Cantiques*, est beau » comme une grappe de raisin suspendue aux vignes d'Engaddi. » L'aride bruyère et le thym odoriférant forment toute la végétation de ces collines. Un voyageur moderne a été mal informé, quand il a dit que le vin de Jérusalem provenait encore des coteaux d'Engaddi. Au temps de saint Jérôme, il existait une petite cité appelée *Engaddi*, habitée par des juifs ; tout a disparu aujourd'hui ; le seul village de ces mornes solitudes, est un amas de masures croulantes, appelées en arabe *Der-eben-aber*. Engaddi n'a conservé de sa beauté ancienne que son nom, qui veut dire en hébreu *œil de chevreau*. Les tribus campées dans les vallons d'Engaddi ont une réputation de rapacité et de barbarie.

Maintenant venez avec moi dans le désert le plus sombre que l'œil du pélerin ait jamais rencontré, le désert de Saint-Saba, situé au sud-est de Bethléem, à une distance d'environ quatre lieues. Pour

arriver au monastère grec de Saint-Saba, il faut traverser des montagnes jaunes et pelées qu'on croirait être des monts de sable, un sol aride qui n'enfante que des pierres, sol maudit où la vie n'est plus, où les oiseaux du ciel ne peuvent découvrir un peu d'herbe, région oubliée des hommes, et dont Dieu lui-même semble ne plus se souvenir. Les tentes noires des bédouins, semblables de loin à des vêtemens de deuil jetés sur une terre désolée, ajoutent à la tristesse de ces lieux. Dans une telle solitude, solitude sans fleur, sans verdure et sans eau, l'esprit se sent accablé; il semble que la Mort vous frappe de ses froides ailes.

A une demi-heure du couvent de Saint-Saba, on laisse à gauche un chemin qui conduit à la mer Morte. Là s'ouvre un vallon qui va du nord au midi, et se prolonge au-delà du monastère. Le vallon est étroit et profond; ce sont deux lignes de rochers taillés par la nature en forme de hautes murailles, et présentant d'imposantes horreurs. Le torrent de Cédron passe au fond de la vallée, et s'en va au lac de Sodome. Le monastère, bâti au bord de ce grand ravin, sur des rocs et dans des précipices, est environné de murs et surmonté de tours. Les portes, étroites et basses comme celles de tous les couvens de ce pays, sont les unes en fer, les autres d'un bois très-solide. Les cénobites de Saint-Saba ont ainsi fortifié leur demeure pour se mettre à l'abri des bédouins. Quelques Arabes nourris par le monastère, gardent la principale porte. Dans l'une des tours du couvent veille un caloyer chargé d'annoncer l'approche des Arabes et des voyageurs; à l'aide d'une corde, qui descend de la tour au monastère, le caloyer ébranle une cloche, et la famille religieuse est avertie. Il est quelquefois arrivé que des bédouins, poussés par la faim, ont pu s'introduire dans le cloître et enlever les provisions des cénobites grecs.

L'église du couvent, ornée avec assez d'éclat, offre sur les murs des tableaux ou des peintures à la manière des Grecs modernes; le pinceau roumiote y a retracé l'image des principaux anachorètes qui ont passé dans cette retraite, et différentes scènes tirées des livres saints. Au milieu d'une cour, tenue avec une propreté extrême, s'élève une petite chapelle renfermant le tombeau de saint Saba; ce n'est qu'un sépulcre vide, car Venise reçut ses dépouilles sacrées. La petite chapelle, de construction récente, est richement décorée : une lampe y veille nuit et jour; la face du Sauveur, peinte en traits éblouissans, occupe tout le plafond de cet oratoire. A côté de la cha-

pelle, les pauvres frères ont leur caveau sépulcral ; les autres principales chapelles du couvent sont celles de Saint-Georges et de Saint-Jean-Damascène, qui mérita par son éloquence le surnom de *Fleuve d'Or*. J'ai vu, dans une de ces chapelles, à travers une grille de fer et aux clartés d'une lampe, un amas de têtes que les chrétiens révèrent comme étant les têtes des quarante-quatre solitaires égorgés par les soldats de Cosroës, peu de jours avant la prise de Jérusalem par ces barbares.

Vous avez lu dans les annales de l'Église que des milliers d'anachorètes peuplèrent autrefois le désert de Saint-Saba ; la partie de la vallée que domine le monastère est remplie de grottes et de cellules. Le renard habite aujourd'hui ces étroites demeures, où le repentir pleura, où retentirent les accens de la prière. J'ai vu dans la vallée et sur les tours du monastère des colombes bleues, douces compagnes des cénobites chrétiens. Les pélerins visitent au bas du couvent la grotte où saint Saba demeura pendant cinq ans, et la source qu'il obtint, dit-on, de la bonté divine en un temps de sécheresse et de malheur. Le couvent suit la règle de Saint-Basile : de l'eau et du pain noir, quelques légumes grossiers et des olives, telle est, durant toute l'année, la nourriture des caloyers. Les pâles hôtes de ce monastère ont dans leur réfectoire une longue table de belle pierre, plutôt faite pour des rois que pour de pauvres caloyers vivant d'herbe et de pain noir. Les solitaires sont au nombre de dix-sept, dont cinq Russes. Un de ces derniers m'a demandé des nouvelles de sa nation, et m'a adressé quelques questions sur les affaires politiques de l'Europe. J'aurais pu répéter au caloyer moscovite ce que M. de Châteaubriand disait dans une occasion semblable, à un religieux du même monastère : « Hélas ! mon père, où chercherez-vous la paix si vous ne la » trouvez pas ici ? » Le palmier que l'auteur de l'Itinéraire avait remarqué dans un mur, sur une des terrasses du couvent, se voit encore ; ce petit palmier est en effet le seul arbre qui croisse dans ce désert. J'ai entendu dire que le couvent de Saint-Saba jouit de quelques priviléges ; un musulman qui s'introduirait dans cette demeure chrétienne, serait condamné à payer cinq cents dollars à la grande mosquée de Jérusalem. Je ne pense pas qu'une semblable peine ait été souvent appliquée.

Vous pouvez voir dans la Relation du P. Roger un assez fidèle dessin du monastère de Saint-Saba. Qu'il me suffise de vous redire

que jamais demeure de cénobites n'a été placé dans un lieu plus sauvage et plus affreux ; pour qui habite ce cloître, le monde et la nature elle-même ne sont plus rien ; là toute verdure cesse, toute joie expire, tout sourire de la terre s'efface ; ce n'est plus la vie, et ce n'est point encore la mort ; c'est un passage effrayant de ce monde à l'autre, un pont lugubre jeté entre le temps et l'éternité.

L'épitropos de Jérusalem m'avait remis une lettre de recommandation pour les caloyers de Saint-Saba, et pendant les deux journées que j'ai passées dans leur solitude, les pauvres frères m'ont traité avec une touchante bienveillance. Ils avaient mis à ma disposition une petite salle élégante, meublée d'un divan et d'un tapis. Fra Antoni, ce bon religieux latin qui a pris soin de moi à Jérusalem, était un de mes compagnons à Saint-Saba. « Frère, lui disais-je, voyez comme cette solitude est triste ! N'est-ce pas que le couvent de Saint-Sauveur vaut encore mieux ? — Signor mio, me répondait fra Antoni, depuis que vous m'avez amené dans ce monastère de Saint-Saba, habité par dix-sept grecs schismatiques, voués à la pénitence et aux plus rudes austérités, une pensée m'attriste et me serre le cœur, c'est que tant de macération et de sacrifices seront perdus pour ces malheureux schismatiques, et que, malgré tout cela, ils ne pourront aller au ciel. » Quoi de plus curieux qu'un pareil trait de mœurs !

Voilà ce que j'avais à vous dire de Saint-Saba, la Thébaïde de la Judée. Cette lettre, qui bientôt partira pour l'Égypte avec le chameau du désert ou la tartane de Joppé, vous trouvera peut-être dans d'autres solitudes religieuses, dans cette véritable Thébaïde ou vécurent les Paul, les Macaire et les Pacôme ; peut-être mon message, daté des lieux les plus tristes de la Judée, vous sera remis quand vous parcourrez la région la plus triste des régions égyptiennes, cette lugubre plaine de Sahkara, sillonnée de torrens poudreux, muette et sombre plaine où rien ne se meut que le sable emporté par le kamsin, où rien n'est debout que des pyramides solitaires. Cet Orient qui offre au voyageur les plus ravissans spectacles de la nature, lui offre aussi les plus effrayans déserts.

P.....

LETTRE CXXII.

Voyage à Hébron. — Halte de deux jours dans une tribu. — Mœurs des bédouins. — Ville d'Hébron. — Souvenirs d'histoire.

A M. M.....

Hébron, avril 1831.

Le pays d'Hébron est une des régions de la Judée que j'avais le plus envie de visiter; je connais peu de voyageurs qui soient venus jusqu'ici; Ali-bey et quelques pélerins anglais ont parlé d'Hébron; mais leurs descriptions ou leurs récits laissent beaucoup à désirer. On ne s'aventure point sans péril dans le pays d'où je vous écris aujourd'hui. Le chemin d'Hébron n'est guère connu maintenant que de quelques hady juifs ou musulmans. Des guerres ont quelquefois éclaté entre les Arabes de cette cité et les Bethléémites, entre les bergers d'Hébron et les bergers de Bethléem; voilà pourquoi les catholiques qui m'avaient accompagné dans les différens lieux de la Judée dont je vous ai parlé, n'ont pas voulu me servir de guides vers la cité *il-Halil* (cité d'Abraham). Obligé de renoncer à des conducteurs chrétiens, j'ai cherché des conducteurs musulmans. Pendant mon séjour à Jérusalem, je fréquentais le sous-cadi, homme doux et éclairé; je lui avais fait part de mon projet de visiter Hébron, et lui-même m'a donné des Arabes musulmans de confiance pour m'accompagner dans cette course dangereuse.

J'ai repassé par Thécua; le livide aspect des collines environnantes, leur pâle nudité m'ont remis à l'esprit une remarque que j'ai faite bien des fois depuis que je voyage dans la Judée. Je me suis dit souvent que cette région désolée avait dû inspirer la sombre poésie des prophètes. Comment ne pas parler de la colère et de la vengeance

du Seigneur dans un pays qui semblait frappé de toutes les malédictions du ciel? Le rhythme d'Isaïe et d'Ézéchiel pouvait-il ne pas tonner comme la foudre sur une terre où la foudre paraissait avoir tout dévoré? la muse d'Israël devait courir ardente, échevelée comme la flamme de la dévastation. Il faut avoir foulé le sol de Juda pour bien comprendre la parole des bardes hébreux, poètes du Seigneur. C'est ici surtout que la poésie est l'expression des lieux.

Le chemin qui mène de Thécua à Hébron passe par des montagnes et des vallées couvertes de vignobles, de chênes et de sapins; ce n'est plus la triste nature d'Engaddi et de Saint-Saba, c'est un pays continuellement boisé, offrant en quelques endroits les traces d'une culture soignée. En quittant Thécua, nous avons laissé à une demi-heure, à l'ouest, les ruines de l'église de Saint-Pantaléon sur le sommet d'une colline. Nous sommes venus au village de *Siphir*, autour duquel j'ai remarqué des rochers percés de tombeaux. Poursuivant notre route, toujours au midi, nous avons rencontré plusieurs camps de bédouins au penchant des collines ou dans les plaines. Nous aurions pu venir de Jérusalem à Hébron en moins de huit heures; le trajet a duré trois jours; voici comment. C'est une histoire qui vous intéressera peut-être; poète et voyageur, vous devez aimer les histoires qui viennent du désert.

La rencontre de différens camps arabes, loin de m'effrayer, avait rallumé en moi le vif désir que j'ai toujours eu de connaître les mœurs intimes de ces peuplades errantes. A trois heures d'Hébron, nous avons demandé l'hospitalité à une tribu campée près du chemin. On m'a conduit dans la tente du cheik. Accompagné de mon interprète et de mes deux arabes musulmans, j'ai abordé le chef de la tribu, qui a répondu par un bienveillant sourire à mon salam respectueux. « J'étais fatigué de la route, lui ai-je dit, j'avais soif sous le soleil brûlant, et quand j'ai vu vos tentes, j'ai béni Dieu. — Vous êtes le bienvenu, m'a répondu le cheik; l'arrivée d'un étranger est une faveur du ciel; reposez-vous sous ma tente en toute sécurité. » En moins d'un quart d'heure, des graines de café ont été rôties dans un instrument de fer assez semblable à une pelle dont l'extrémité serait ronde et concave; elles ont été pilées dans un mortier de bois, et des olives, du fromage salé et du pain ont garni une petite table ronde d'un pied d'élévation; la femme du cheik, de quarante ans environ, et sa fille, âgée de dix-huit ans tout au plus, pourvoyaient elles-

mêmes aux soins de l'hospitalité. Ma conversation avec le cheik avait pris tout à coup un caractère presque affectueux ; le vieux bédouin s'apercevait avec une certaine joie que je semblais me trouver à mon aise sous sa tente, et me faisait dire par mon interprète qu'il était charmé de voir un Franc aimer ainsi les mœurs arabes. « Mon brave cheik, lui ai-je répété plusieurs fois, votre pavillon de toile noire recouvert de peaux de chèvres, me plaît bien plus qu'un palais de notre Europe ; votre vie errante et libre, si près de la nature, remplirait mieux mon cœur que la vie étroite et prisonnière de nos cités. » Le vieux cheik souriait à mes goûts pour le désert, et ses attentions pour moi devenaient, à chaque instant, plus douces, plus empressées ; tel a été son accueil que je n'ai pu faire autrement que de passer deux journées au milieu de la tribu.

Quelques lignes suffiront pour mettre sous vos yeux ce camp de bédouins, qui ressemble à tous les autres camps que j'ai vus dans la Judée. Il était formé de vingt-cinq tentes attachées chacune à des pieux plantés en terre. Une grande natte, des couvertures, deux ou trois coussins, des pipes, des fusils, des yatagans, des vases de terre, quelques ustensiles en fer pour préparer la nourriture, ce sont là les meubles et les ornemens qui s'offrent aux yeux dans l'intérieur d'une tente. Des poules se promènent autour de ces mobiles demeures comme chez nous autour des fermes ; des chiens rôdent çà et là comme pour défendre la tribu ; des chèvres paissent dans les lieux voisins. Le bédouin n'habite jamais des maisons de pierre ; il n'aime que les demeures qu'il peut emporter sur son chameau. Tous les bédouins de la Palestine ne sont point d'une même race et n'ont point un même caractère ; tous n'ont pas le teint également brun, également cuivré ; il est des fronts plus ou moins sauvages, des physionomies plus ou moins empreintes de la rudesse du désert. Quant au caractère, il est diversement nuancé dans chaque canton ; tous les bédouins ne ressemblent point à ce cheik qui a mis tant d'amitié dans l'accueil qu'il m'a fait sous sa tente ; la défiance, l'amour du pillage, la haine contre les Francs, n'existent point à un égal degré dans toutes les tribus. Mais le bédouin de tous les lieux a l'humeur guerrière, et son premier bonheur est l'indépendance ; ce qu'il aime par-dessus tout, c'est une jument d'un sang pur, dont la généalogie est bien constatée ; le coursier, compagnon de sa vie, devient souvent son sauveur dans les rencontres ennemies ou dans les batailles ; l'Arabe vagabond aime

son coursier comme la moitié de lui-même, *dimidium animæ*, il aime avec moins de dévouement un ami ou une femme. Les bédouins vivent de leurs troupeaux et du produit de leurs récoltes ; un certain appareil guerrier se mêle à leur trafic et à leurs différentes relations avec les cités.

La condition des femmes chez les bédouins a été pour moi un objet d'étude particulière. Les Arabes considèrent la femme comme un être inachevé que Dieu laissa tomber de ses mains uniquement pour servir à la multiplication de la race humaine ; ils ne comprennent rien au charme d'un mutuel épanchement ; le bonheur qui naît de l'union de deux ames, et qui suffit à lui seul pour enchanter la vie, ils l'ignorent et ne l'ont jamais senti ; le sommeil du jeune bédouin n'est jamais traversé par ces songes fantastiques qui vous font maudire le réveil. Tout est matériel et brutal dans les sentimens amoureux du bédouin. La femme du désert n'a ni empire ni consolation ; on ne fait cas de la bédouine qu'en raison des enfans qu'elle donne à la tribu. Aussi, la naissance d'une fille n'est point un sujet de joie pour une famille, c'est presque un accident fâcheux, et les parens et les amis envoient à la mère un mauvais chiffon ou une petite pièce de monnaie fausse, comme pour lui montrer la valeur de la pauvre créature qu'elle a mise au jour. Parvenue à l'âge nubile, on l'enchaîne au caprice d'un maître ; peu de regrets suivent sa mort ; son ame s'envole à Dieu, et ceux qu'elle a laissés sur la terre doutent que Dieu veuille la recevoir. Ainsi des préjugés barbares, non contens d'interdire à la femme les joies de la terre, lui ferment encore les portes du ciel.

On suit avec intérêt la bédouine dans ses occupations habituelles ; elle trait les chèvres et les chamelles, prépare le *lében* ou lait aigre et le pilau, va chercher de l'eau au fleuve ou à la source la plus prochaine, étend ou replie les nattes et les tapis, et c'est elle qui fête l'étranger sous la tente. Le matin elle lave les pieds de son époux ; après chaque repas, elle lui apporte l'eau, le savon et le vase d'étain pour qu'il purifie ses mains, sa barbe et sa bouche ; elle remplit rigoureusement tous les devoirs d'une servante. Il ne lui est point permis de s'asseoir à la table de son époux ; elle n'a pour elle que les débris du repas. La bédouine se lève avec le jour, et c'est elle qui est la dernière à chercher la natte du repos. Ajoutez à cela des courses fréquentes sous un soleil brûlant. Combien de fois j'ai vu la pauvre

bédouine marcher nu-pieds, avec ses enfans sur l'épaule, derrière le coursier superbe d'un frère ou d'un époux ! La bédouine est belle, pourtant, malgré sa robe grossière et le fichu de toile verte ou blanche qui entoure sa tête, malgré les sillons bleus dont elle a marqué son visage et ses mains, et les couleurs noirâtres dont elle a chargé ses sourcils et la prunelle de ses yeux ; elle a de grands yeux noirs qui rayonnent comme deux astres dans une nuit sombre, elle a pour couronne et pour manteau une épaisse et longue chevelure qui n'est caressée que par les vents ; j'aime son regard mélancolique, l'austère fierté répandue sur son front ; quand elle marche, vous la prendriez pour une reine qui s'est cachée dans le désert.

Durant les deux jours que j'ai passés dans cette tribu, chaque matin, au lever du soleil, j'annonçais mon départ, et chaque fois le cheik me retenait, comme autrefois ce vieux père bethléémite cherchait à retarder le départ du lévite d'Éphraïm. Mais, au troisième soleil, j'ai fait tout de bon mes préparatifs de route, et quand le bon cheik m'a vu près de le quitter, son visage est devenu pâle, et quelques larmes se montraient le long de ses paupières brûlées par le soleil. « Pourquoi » me quittez-vous? m'a-t-il dit d'une voix émue ; restez ici ; ma » tente et mes troupeaux seront à vous ; si vous voulez une femme, » je vous donnerai ma fille ; ne seriez-vous pas aussi bien ici que » dans le pays des Francs? — Bon vieillard, j'ai dans le pays des » Francs une mère qui me pleure, et c'est là que me ramènent les » souvenirs de mon cœur ; adieu, bon vieillard, que notre père de » là-haut, le grand cheik des mondes, vous reçoive dans le ciel comme » vous m'avez reçu sous votre tente ! » Et déjà j'étais monté sur mon mulet, et le *massalami* (bon voyage !) du vieux cheik et d'une douzaine d'Arabes, me suivait encore bien avant dans le chemin. J'étais tout triste en m'éloignant de la tribu ; qui sait, me disais-je, si je n'aurais pas été heureux entre ce vieillard et cette jeune fille, parmi cette peuplade qui m'eût adopté ? j'aurais trouvé peut-être au milieu de ce désert des joies que désormais je chercherai en vain. Lorsque je serai rentré dans nos cités d'Europe, le souvenir du cheik Abou-Mallah et de la jeune Aïsché, fille du désert, viendra souvent charmer mes heures de mélancolie.

Plusieurs villages avoisinent Hébron ; le *village de la Vierge*, où s'arrêta, dit-on, Marie, lorsqu'elle fuyait vers l'Égypte, et le village appelé *Aïn-Hallill* (Fontaine d'Abraham), du nom d'une source bien

connue des caravanes, sont les endroits les plus remarquables qu'on rencontre ; près du village de la Vierge, j'ai vu une citerne qui porte encore le nom de Sara. Ce doux nom de Sara jeté à vos oreilles par une voix arabe dans le pays d'Hébron, vous ramène tout à coup à ces premiers jours du monde, jours de pureté et de simplicité naïve, où les hommes étaient plus vrais parce qu'ils étaient plus près de Dieu. J'ai traversé des vallons couverts de moissons d'orge, des coteaux couronnés de vignobles ; mes guides vantaient la grosseur prodigieuse des raisins que produisent ces vignes.

La végétation n'a jamais eu tant de charme pour moi comme dans le territoire d'Hébron ; je venais de visiter les sombres solitudes d'Engaddi, de Thécua, de Saint-Saba, et me voilà tout à coup dans des montagnes boisées, dans des plaines où je trouve des moissons, des arbustes, des plantes et des fleurs. Les déserts que naguère j'ai quittés, me montraient la nature comme ensevelie dans un suaire, et parfois il me semblait que la vie allait m'échapper. Ici la terre change, et avec elle mes impressions ; je retrouve avec bonheur les verts rameaux du chêne ou du caroubier, le feuillage foncé du sapin pyramidal, l'herbe des collines : je recommence à vivre comme lorsque, après un triste hiver, on aperçoit les premières feuilles du printemps.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXXII.

A M. M.....

Avril 1831.

Un vieux voyageur français, Antoine Regnaut, *bourgeois de Paris*, qui, à la faveur d'une caravane nombreuse et bien armée, alla de Bethléem à Hébron, nous dit, dans son langage du seizième siècle, que *au dict lieu de Ébron, à voir y a belle ville et belles maisons ;* ce que le vieux voyageur de Paris appelait *belle ville et belles maisons*, est une cité plus propre et un peu mieux bâtie que ne le sont la plupart des cités que nous avons vues dans ces contrées. Hébron couvre le penchant d'une colline ; le nombre de ses habitans ne s'élève pas au-delà de quatre mille. Un quart de la population appartient à la nation israélite, le reste est tout entier arabe musulman. Point de chrétien à Hébron ; les disciples du Coran ne peuvent y supporter la présence des disciples de l'Évangile. Le quartier juif, qui, dans toutes les cités d'Orient, n'a que des misères à offrir au voyageur, se distingue ici par la blancheur des maisons et par une propreté rare ; on croirait que les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ont valu aux israélites d'Hébron de précieux priviléges. Ni murailles ni tours ne protégent la cité ; une espèce de château y tient lieu de tout appareil militaire. Le territoire suffit pour nourrir les habitans. Quelle différence entre les bazars d'Hébron et ceux de Jérusalem ! ici les vivres abondent, on s'aperçoit qu'on foule un sol fertile, une terre qui sourit à l'homme qui l'habite. Je n'ai point vu à Hébron des visages jaunes, des joues et des yeux creusés par les souffrances de la faim ; la pureté de l'air et l'abondance des vivres répandent le bien-être au sein de toute la population. La ville a des manufactures de bracelets et de lampes de verre, qui forment à peu près son seul commerce ; des caravanes exportent les lampes de verre dans le pays

d'Égypte, et, tandis que vous êtes à Alexandrie ou au Caire, le soir peut-être écrivez-vous des lettres autour d'une lampe d'Hébron. Les bracelets de verre bleu vont parer les bras de toutes les femmes arabes dans les cités, dans les villages et au désert; on en vend beaucoup à Jérusalem, surtout le dimanche dans le parvis de l'église du Saint-Sépulcre. Plusieurs khans, d'une construction solide, reçoivent les caravanes; je suis logé avec mes conducteurs dans un de ces khans; sur une natte, à côté de nous, sont assis plusieurs bédouins qui font le commerce d'une terre qu'ils apportent et dont on se sert comme matière première pour la composition du verre; cette terre vient de neuf ou dix lieues d'Hébron, du côté du midi.

Après les verreries, les habitans vous nomment les raisins secs comme principale branche de leur commerce; je n'ai rencontré nulle part des raisins aussi beaux, aussi parfumés qu'à Hébron. On y fait une confiture de raisins que j'ai trouvée excellente, et qui a du renom dans la contrée. Comme il n'y a point de chrétiens à Hébron, on n'y trouve point de vin; après la vendange, tous ces raisins sèchent au soleil au lieu de passer dans les pressoirs; on peut croire que si les gens du pays faisaient du vin, il égalerait les meilleurs vins de Chypre et du Liban. La supériorité du fruit de la vigne dans le territoire d'Hébron vous surprendra un peu moins, quand vous saurez que, d'après la tradition, c'est ici que Noé planta la première vigne.

Hébron n'a aucun édifice dont je puisse vous parler avec quelque intérêt; le seul monument que nous aimerions à visiter, est fermé à tout voyageur chrétien par le fanatisme musulman. Pour vous faire connaître l'intérieur de la mosquée d'Hébron qui renferme les tombeaux des principaux patriarches, je suis forcé de recourir à la descrip- d'Ali-bey; cette description paraît assez complète; elle est d'ailleurs très-précieuse parce qu'il n'existe pas d'autres documens sur ces vénérables sanctuaires, qu'il ne m'a été permis de voir que de loin. La voici :

« Les sépulcres d'Abraham et de sa famille sont dans un temple » qui était jadis une église grecque. Pour y arriver, on monte un » large et bel escalier, qui conduit à une longue galerie, d'où l'on » entre dans une petite cour; vers la gauche est un portique appuyé » sur des piliers carrés. Le vestibule du temple a deux chambres, » l'une à droite qui contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre à » gauche qui renferme celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui

» est gothique, entre deux gros piliers à droite, on aperçoit une mai-
» sonnette isolée, dans laquelle est le sépulcre d'Isaac, et, dans une
» autre maisonnette pareille sur la gauche, celui de sa femme. Cette
» église, convertie en mosquée, a son méhereb, la tribune pour la
» prédication des vendredis, et une autre tribune pour les muddens
» ou chanteurs. De l'autre côté de la cour est un autre vestibule,
» qui a également une chambre de chaque côté. Dans celle de gauche
» est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme.
» A l'extrémité du portique du temple, sur la droite, une porte
» conduit à une espèce de longue galerie qui sert encore de mos-
» quée ; de là on passe dans une autre chambre où se trouve le sé-
» pulcre de Joseph, mort en Égypte, et dont la cendre fut apportée
» par le peuple d'Israël. Tous les sépulcres des patriarches sont cou-
» verts de riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or ;
» ceux de leurs femmes sont rouges, également brodés. Les sultans
» de Constantinople fournissent ces tapis, qu'on renouvelle de temps
» en temps. J'en comptai neuf, l'un sur l'autre, au sépulcre d'A-
» braham. Les chambres où sont les tombeaux sont aussi couvertes
» de riches tapis; l'entrée en est défendue par des grilles en fer et des
» portes en bois, plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas
» du même métal ; pour le service du temple, on compte plus de
» cent employés et domestiques. »

A l'ouest d'Hébron, à une demi-heure de distance, une mosquée, bâtie au sommet d'une colline, occupe la place où étaient la tente d'Abraham et le grand chêne au pied duquel l'élu de Dieu servit le veau rôti, le beurre, le lait, le pain cuit sous la cendre, aux trois voyageurs, messagers du ciel. Après quarante siècles, des chênes croissent encore sur la montagne où s'élevait le chêne d'Abraham. N'est-ce pas une chose assez mystérieuse que de voir la nature s'associer en quelque sorte aux efforts de l'homme pour perpétuer le souvenir d'un passé aussi lointain! Je touchais avec un saint respect le tronc et le feuillage de ces petits chênes; j'aimais à me sentir couvert de leur ombre ; il me semblait alors que je me mêlais aux âges primitifs et que quelque chose de pur passait en moi. On m'a conduit près de là, à l'endroit que les vieux auteurs appellent le *champ Damascène*, aujourd'hui un champ de vignes, terre trois fois sainte où fut créé le premier homme, si nous en croyons quelques traditions. Les commentateurs de l'Écriture et les pères de l'Église ne sont pas d'accord

sur le lieu du berceau du père des humains. Toutefois la vue de ce qu'on nomme le *champ Damascène* m'a rempli l'esprit des souvenirs de la création, et les délicieuses peintures de Milton me revenaient à la mémoire. Si dans le champ qu'on m'a montré, je n'étais pas certain de fouler le premier sol qui ait reçu l'empreinte du pied de l'homme, du moins sur la colline de Mambré rien n'a pu porter atteinte à mes souvenirs ; j'étais bien là sur la colline du *Bien-Aimé*, de ce roi pasteur dont toutes les langues d'Orient et d'Occident ont redit la gloire.

De tous les récits de la *Genèse*, aucun n'a pour moi plus d'intérêt que celui de la vente de la caverne double de Mambré. Je donnerai la substance de ce récit : Lorsque Sara fut morte, Abraham, étranger dans le pays de Chanaan, vint parler aux enfans de Heth qui habitaient Hébron. « Je suis, leur dit-il, un étranger et un voyageur » parmi vous ; donnez-moi droit de sépulture afin que j'enterre *la* » *femme qui m'est morte.* » Les enfans de Heth répondirent à Abraham qu'il était comme un grand prince au milieu d'eux, et qu'il pouvait enterrer dans les plus beaux sépulcres *la femme qui lui était morte.* Abraham alors demanda à acheter une caverne double située dans un champ appartenant à Éphrom, fils de Séor, pour en faire un sépulcre. Éphrom annonça à Abraham, en présence du peuple assemblé à la porte de la ville, qu'il lui donnait son champ et sa caverne double, et qu'il pouvait y ensevelir *la femme qui lui était morte.* Abraham ne voulut accepter la caverne qu'à condition qu'il en paierait la valeur, et la caverne lui fut cédée pour quatre cents sicles d'argent. Le patriarche paya la somme en présence des enfans de Heth assemblés à la porte de la ville, et ensevelit Sara dans le champ d'Éphrom, fils de Séor.

Puisque me voilà dans mes souvenirs bibliques, je ferai passer rapidement devant vous les funérailles de Jacob, qui fut aussi enseveli dans la caverne de Mambré. Jacob avait demandé, sur son lit de mort, de pouvoir dormir avec ses pères, et Joseph obtint de Pharaon la liberté de venir porter lui-même les dépouilles paternelles au lieu où reposaient Abraham et Sara, Isaac et Rébecca. Les premiers officiers de la cour du roi et les grands de l'Égypte, tous les enfans de Jacob laissant au pays de Gessen leurs petits enfans et leurs troupeaux, accompagnèrent Joseph dans ce pélerinage funèbre. Des chars, des cavaliers et une grande multitude d'hommes suivaient le convoi ; on

eût dit les funérailles de Pharaon lui-même. Quand la lugubre caravane fut arrivée près du Jourdain, à l'endroit appelé l'*aire d'Atad*, on déplora par des cris et des larmes le trépas de Jacob, et la cérémonie dura sept jours. Les habitans du pays de Chanaan, témoins de ces funérailles, disaient entre eux : *Voilà un grand deuil pour les Égyptiens*. Aussi ce lieu fut nommé dans la suite *le deuil d'Égypte*. Puis les enfans de Jacob, accomplissant les suprêmes volontés de leur père, portèrent à Hébron ses saintes dépouilles, et les disposèrent dans la caverne double de Mambré.

Il n'y a ici ni bûcher funèbre, ni sacrifice, ni libation ; mais, quel que soit votre amour pour les scènes homériques, croyez-vous que les funérailles de Patrocle et d'Achille eussent un plus imposant caractère que les funérailles de Jacob ?

Si déjà je ne m'étais pas trop arrêté aux saintes écritures, je vous parlerais des géans d'Hébron qu'on appelait les Énacéens, auprès desquels les Hébreux étaient petits comme des sauterelles ; je vous parlerais surtout de David, qui fut couronné roi d'Israël à Hébron, au milieu des acclamations de plus de trois cent mille hommes venus là pour représenter les douze tribus. Mais l'histoire ancienne de cette ville sacerdotale, une des villes saintes de l'Orient, se trouve dans beaucoup de livres ; j'aime mieux m'arrêter avec vous sur des époques moins connues. Au temps des guerres sacrées, Hébron avait un évêque dépendant du patriarche du saint sépulcre, comme aujourd'hui son cheik dépend du mutselin de Jérusalem. A l'époque de la troisième croisade, tandis que les pélerins de France, d'Angleterre et d'Allemagne, languissans dans les plaines de Ramla, demandaient à être conduits à Jérusalem, Richard vint camper sous les murs d'Hébron, près de la vallée, disent les chroniques, où naquit sainte Anne, mère de la vierge Marie. Gauthier Vinisauf, historien de cette croisade, parle à ce sujet d'une petite mouche semblable à une étincelle volante, appelée *cincenelle*, qui, par ses piqûres, tourmentait cruellement l'armée chrétienne. La piqûre de la cincenelle occasionnait une tumeur brûlante, et les pélerins, dit Gauthier, ressemblaient à des lépreux. D'après les informations que j'ai prises, un insecte de ce genre existe en effet dans le territoire d'Hébron ; j'ai oublié le nom arabe que lui donnent les habitans. Ce fut auprès d'Hébron qu'un prêtre poitevin, nommé Guillaume, fit entendre à Richard de touchantes paroles pour l'engager à ne point quitter trop tôt la Palestine.

Vous avez parlé, dans votre Histoire, de cette riche caravane qui, arrivant d'Égypte pour se rendre à Jérusalem, fut enlevée par Richard dans le territoire d'Hébron. Deux mille Sarrasins protégaient la caravane égyptienne ; le roi d'Angleterre, accompagné d'une petite troupe de chevaliers choisis, après avoir marché toute la nuit à la clarté de la lune, tomba, au point du jour avec tant de violence sur l'escorte musulmane, qu'elle se vit en un moment contrainte de céder. Gauthier Vinisauf s'est plu à détailler d'une manière complète les richesses de la caravane livrée aux Francs victorieux : de l'or, de l'argent, des manteaux de soie, de la pourpre, des vêtemens de toute espèce, des armes, des traits, des cuirasses, des courtes-pointes travaillées avec art, des tentes magnifiques, des biscuits, du froment, de l'orge, de la farine, des médicamens, des outres, des vases d'argent, des candelabres, du poivre, du cinnamome, du sucre, de la cire, de l'argent monnoyé, et mille autres choses précieuses ; on disait, ajoute le chroniqueur, que jamais, dans aucun combat, on n'avait fait un si riche et si immense butin. On comptait plus de quatre mille sept cents chameaux et dromadaires; les mulets et les ânes étaient innombrables. Aussi la joie fut dans le camp des chrétiens, et plusieurs jours se passèrent dans les fêtes et les banquets.

Aucun pays en Orient ne m'aura aussi délicieusement ému que le pays d'Hébron, et cela par les seuls souvenirs de la Genèse. Pour nous, hommes des derniers âges, habitans d'un vieux monde qui croule, quel charme d'ouvrir le livre de la vie à sa première page, de s'asseoir à la source du grand fleuve de l'humanité ! Quand on regarde les nations de la terre du haut de la colline de Mambré, où la pensée replace les tentes d'Abraham, alors surtout on s'aperçoit combien le temps a marché. C'est un des heureux priviléges du voyageur de parcourir ainsi, chemin faisant dans les régions lointaines, toute la chaîne des siècles ; chacune de ses haltes forme un chapitre d'histoire ; au bruit des pas du voyageur, les générations éteintes sortent de la poussière, et lui disent : Nous voici.

J'espère pouvoir aller coucher demain dans le monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem ; après demain, je dirai adieu à la ville sainte, et d'ici à peu de jours je serai sur le chemin d'Ascalon.

P.....

LETTRE CXXIII.

Physionomie du Caire. — Les rues. — Populations du Caire. — Spectacles et mœurs du peuple. — Bazars. — Police. — Les maisons.

Le Caire, 1831.

Dans tout ce que j'ai pu vous écrire sur l'Orient, je n'ai rien trouvé de plus difficile que de faire la description d'une grande ville; je ne sais d'abord par où commencer; à chaque page de mon récit, je crains toujours d'oublier quelque chose d'intéressant; puis les images qui me frappent sont si multipliées, que j'ai peine à les rendre clairement, et que je tremble à chaque page de me perdre dans ma narration, comme il m'est arrivé quelquefois de me perdre dans la ville que j'essaie de vous décrire.

Je vous dirai d'abord que la capitale de l'Égypte a dix-huit milles de circuit, qu'elle est située à un mille du Nil, et sur les deux rives d'un canal qui va du midi au nord; elle est dominée par une citadelle bâtie sur un plateau élevé, qui se détache du Mokatan. Les derniers voyageurs ont compté dans la ville vingt-cinq mille maisons, deux cent quarante rues, quarante-six carrefours, trois grandes places, trente-huit culs-de-sac; on y trouve cent vingt bazars ou marchés, douze cents okals ou entrepôts de marchandises, onze cent quatre-vingt-dix cafés, quatre cents mosquées grandes ou petites, trois cents citernes, trois cents écoles, soixante-cinq bains publics. Vous pourrez, avec cette énumération, vous faire l'idée d'une grande cité, mais vous n'aurez pas encore la physionomie de cette ville que ses fondateurs avaient appelée la *capitale victorieuse*, et que les Arabes appellent encore les *délices de l'imagination* et la *mère du monde*.

Lorsqu'on est parti de Boulac, où débarquent les voyageurs, et qu'on a dépassé les collines ou monceaux de décombres dont le Caire est environné, on n'aperçoit que des murailles de briques, des maisons

confusément entassées, des édifices à terrasses plates ; aucun objet ne se détache du tableau, aucun point de vue n'attire vos regards ; vous ne voyez pas même les dômes des mosquées, comme à l'approche des cités musulmanes ; à l'entrée de la ville, du côté du nord, est une grande place quatre fois plus vaste que celle de Louis XV à Paris, mais sans arbres, sans ornement, qui forme un lac dans le temps de l'inondation, et qui n'est maintenant qu'une plaine poudreuse où mûrissent l'orge et le froment ; quand vous avez traversé la place *Ezbekyeh,* vous pénétrez dans quantité de rues qui n'ont pas de nom, qui ne vous offrent que l'aspect de leurs murailles grisâtres ; quelques-unes n'ont pas quatre pieds de large, et l'étranger pourrait les prendre pour une allée de traverse ou le corridor d'une maison. Vous passez plusieurs ponts bâtis sur le canal, qu'on ne voit point à cause des édifices qui couvrent ses rives. Chaque quartier est fermé par des portes ; les unes avec un guichet, et semblables à une porte de prison ; les autres, construites en pierre et montrant les restes de l'architecture arabe. Après avoir parcouru des lieux couverts des masures, de véritables solitudes, vous arrivez tout à coup dans des rues très-populeuses ; car cette capitale est comme l'Égypte elle-même, où le voyageur ne peut marcher long-temps sans passer d'un lieu habité au désert, et du désert à des lieux où la foule se presse. Rien n'est plus animé que les bazars ; toutes les tribus, toutes les religions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Occident, tous les peuples de la terre semblent s'y être donné rendez-vous, chacun avec ses couleurs, son costume et sa physionomie.

Quand je parcours la ville, je suis monté sur un âne, et la plupart de ceux que je rencontre ont la même monture que moi. Tandis que la mule du consul européen ou du docteur de la loi marche gravement à mes côtés, je suis quelquefois devancé par la cavale du bédouin, ou par le coursier rapide qui porte un jeune effendi ou quelque officier du pacha ; il nous arrive souvent, dans une rue étroite et tortueuse, de nous trouver en présence de la caravane qui vient de Salahieh, de Suez ou de Kordofan ; nous nous attendons d'abord à quelque sérieux embarras, à quelque tumulte, mais les ânes, les chevaux, les chameaux se rencontrent sans se heurter ; les pesans dromadaires, marchant à la file, rasent les boutiques, et sans causer aucun dommage, sans que personne soit atteint ou blessé, ils fendent la foule composée d'enfans, d'aveugles, d'infirmes, de porte-faix

chargés de ballots et de sacs de cuir, de femmes portant d'énormes vases sur leur tête ; les cris des saïs, *in-bara ! in-bara !* (garde à vous !) sont les seuls bruits qu'on entende dans ce mouvement perpétuel ; la foule incessamment se renouvelle, et la multitude succède à la multitude sans agitation et sans désordre ; les flots du Nil ne s'écoulent pas plus paisiblement. Voilà ce que j'ai vu les premiers jours de mon arrivée au Caire.

Les maisons de la ville ont leurs fondations en pierre, et le reste est bâti en briques; aussi les incendies y sont-ils beaucoup moins fréquens qu'à Stamboul, et les mécontentemens du peuple ne s'y expriment point par des maisons en flammes comme dans la capitale des osmanlis. L'intérieur des habitations est toujours disposé de manière à favoriser la circulation de l'air, et à fermer tout passage aux rayons du jour ; car, dans ce pays, le grand fléau c'est la chaleur, le grand ennemi c'est le soleil. Pour entrer dans une maison, vous passez d'abord par une allée et par une cour où le jour ne pénètre point ; puis vous montez par un escalier étroit et sombre ; les chambres sont vastes, hautes, carrelées en pierres plates, rarement de plein-pied. L'air qui circule dans les appartemens y apporte un sable fin et délié qui couvre sans cesse les tapis, les divans et les meubles. Aucun édifice n'attire par son extérieur l'attention des passans ; quelques-uns occupent un emplacement assez vaste, et montrent quelque opulence par la manière dont leur intérieur est décoré ; mais leur architecture n'a rien de remarquable : point de belles colonnades, point de riches sculptures ; seulement de grandes salles, des jets d'eau, des bains de marbre, des peintures sans art, des vitraux de couleur, des jardins plantés au hasard et cachés sous la poussière la moitié de l'année.

On a remarqué que, depuis plusieurs siècles, l'architecture égyptienne est dans une décadence progressive ; les grands édifices, bâtis par les anciens sultans, annoncent plus de splendeur que ceux qu'on a construits au temps des mamelucks, et ce qui reste du temps des mamelucks l'emporte sur ce qu'on fait aujourd'hui : on ne bâtit plus maintenant que des palais semblables aux kiosques des Turcs ; les palais de Méhémet Ali et des princes de sa famille n'ont rien qui approche de la magnificence des premiers Arabes. J'ai vu à Schounbra l'habitation du pacha, non loin de là celle de son fils Ibrahim ; elles ne surpassent ni pour l'élégance ni pour la solidité ces palais d'été

que Mahmoud fait bâtir chaque jour sur les deux rives du Bosphore. On y voit de beaux jardins, mais presque sans ombrage ; de grandes colonnes soutiennent les voûtes des appartemens, mais ces colonnes sont de bois de sapin. Dans les salles de bains, l'eau n'arrive et ne jaillit qu'à travers un marbre commun ; je m'étonne que, dans un pays où le voyageur vient admirer les marbres de Sienne, employés aux vieux monumens, on fasse venir aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus vulgaire dans les marbres d'Italie, et que des colonnes achetées à Livourne décorent les palais des successeurs des Sésostris. Il me semble voir régner dans cette architecture l'esprit mesquin et indécis qui préside à la réforme actuelle de l'empire ottoman. Les édifices nouvellement bâtis, comme les costumes nouveaux, ont l'air tour-à-tour d'être européens, d'être asiatiques, et l'étranger n'y reconnaît au fond ni l'Europe ni l'Asie.

Dans le temps de l'expédition de Bonaparte en Égypte, on avait pu s'assurer du nombre des habitans [1] ; la population du Caire se trouvait divisée ainsi : dix mille Coptes, trois mille juifs, cinq mille Syriens, deux mille Arméniens, cinq mille Grecs, mille Européens ou Francs, dix mille quatre cents mamelucks et *odjaklis*, dix mille Turcs, douze mille Africains, Nègres, Barabrahs, Nubiens et Éthiopiens, vingt et un mille Égyptiens, musulmans et Arabes; dans ce dénombrement on ne comptait ni les esclaves, ni la nombreuse population des harems.

Dans toutes les cités d'Orient il est toujours très-difficile de connaître l'état de la population ; car on n'y tient registre ni des naissances ni des décès ; la Porte a bien ordonné un dénombrement dans toutes les provinces de l'empire; mais le pacha ne s'est pas pressé d'obéir aux ordres du sultan. Les gens les plus instruits que j'ai consultés, s'accordent à dire que les calculs approximatifs de la commission d'Égypte ont conservé leur exactitude, et que la population du Caire est à peu près ce qu'elle était au commencement du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire de deux cent soixante mille ames [2].

Les Arméniens, quoique peu nombreux, se font remarquer ici par

[1] Ceux qui veulent connaître en détail la ville du Caire, peuvent lire le Mémoire de M. Jomard dans le grand ouvrage sur l'Égypte. Ce mémoire est un travail immense, un ouvrage capital après lequel il reste bien peu de choses à dire.

[2] Le choléra et la peste, qui sont venus après notre départ, ont enlevé au Caire le cinquième de la population.

leur industrie et par leur activité; ils ne sont ni plus gais ni plus spirituels qu'à Stamboul, et comme à Stamboul on les rencontre dans toutes les professions et dans toutes les branches les plus productives du commerce. Les Grecs, proprement dits, sont en plus grand nombre; la plupart viennent des anciennes colonies grecques, et les traits de leur physionomie annoncent que leur race s'est perpétuée sans mélange; d'autres Grecs dans les derniers temps sont venus de l'Archipel, de la Grèce et des villes maritimes de la Turquie. Tous ces Grecs établis dans deux quartiers différens ont un patriarche, un couvent et deux églises; les moines du Sinaï appartiennent à leur communion et vivent de leurs aumônes.

Les juifs du Caire, comme dans toutes les villes que nous avons vues en Orient, habitent le quartier le plus mal bâti, le plus malpropre et le plus malsain; des rues où les toits des maisons semblent se toucher, des portes basses comme pour entrer dans des chambres sépulcrales, une population qui semble fuir les regards, voilà ce que j'ai remarqué dans le quartier juif; les gens du pays nous disent que la peste, lorsqu'elle arrive au Caire, s'établit d'abord dans ce quartier, et qu'elle y fait plus de ravages qu'ailleurs; les juifs exercent librement leur culte, et quoique leur population ne s'élève guère au-dessus de trois mille ames, ils ont huit synagogues et se partagent en deux sectes comme à Jérusalem; ils se gouvernent par leurs propres lois, ils ont une police particulière, et ne sont point soumis aux réglemens pour la vente des denrées. Les hébreux du Caire font le commerce des monnaies, prêtent à usure comme dans tous les lieux où ils sont établis; ils n'embrassent point d'autre profession mécanique, que l'orfévrerie; ceux qui ne peuvent subsister par leur industrie ou le commerce, aiment mieux vivre d'aumônes que du travail de leurs mains. Tous les deux ans, ils sont obligés néanmoins de manier la pioche et les instrumens de maçonnerie, car on leur impose l'obligation de rompre la digue du canal qui traverse la cité; du reste, le quartier des juifs est le plus paisible de la capitale, et malgré les incommodités qu'ils y trouvent, ceux qui l'habitent ne le quittent pas volontiers; lorsqu'ils font un voyage, ils parlent du Caire comme leurs pères parlaient de la terre promise: *Où est le Caire?* s'écriait une dame juive qui avait passé quelques mois à Paris, *où est le quartier juif?* on peut juger par là de l'empire qu'une longue habitude peut exercer sur nos sentimens et notre manière de voir.

Parmi tous ces débris des anciens peuples, le plus considérable est la nation des Coptes; on en compte encore cent soixante mille en Égypte; ils forment le vingtième des habitans de la capitale; les Coptes ont toujours été chargés de mesurer les terres, de lever les impôts; ils n'ont jamais cessé d'administrer comme agens secondaires, les finances du gouvernement, et même celles des grands personnages du pays. Quoique les Coptes aient été souvent persécutés, ils ont conservé en Égypte quarante-cinq églises, vingt-six dédiées à la Vierge, dix-neuf à saint Georges. On peut dire que ce peuple est aujourd'hui ce que sont tous les peuples qui ont vécu long-temps dans la servitude, et qui se sont arrangés pour y vivre. L'Égypte n'a point d'habitans plus patiens, plus souples et plus dociles que les Coptes. Ils passent pour descendre des anciens Égyptiens; ils en ont le caractère triste et mélancolique; leur langue est devenue pour les savans comme la clef des hiéroglyphes; mais cette langue, ils ne la parlent plus; leurs prêtres les moins ignorans peuvent à peine déchiffrer les livres dépositaires de leurs traditions religieuses; lorsqu'on voit l'obstination invincible avec laquelle ils restent attachés à leurs croyances hérétiques, on aimerait presque mieux qu'ils fussent demeurés fidèles au culte d'Osiris, de Phthas ou d'Amoun-ra; nous aurions du moins sous les yeux des ruines vivantes de l'antiquité, des ruines qui pourraient quelquefois suppléer au silence des sphinx, des obélisques et des pyramides, ce qui vaudrait beaucoup mieux que les doctrines d'Arius, d'Eutichès, et de tant d'autres.

Les Syriens établis au Caire ne s'élèvent pas à deux mille; la plupart suivent la religion romaine; parmi les Grecs et les Coptes, il se trouve aussi des catholiques, dont le nombre ne va pas à quinze cents; ils sont desservis par le monastère de la Propagande et par le couvent des Franciscains, l'une des succursales du couvent latin de Jérusalem; le nombre des Francs qui habitent le Caire s'est accru depuis les dernières années; les manufactures du pacha occupent beaucoup d'ouvriers venus d'Europe; ajoutez à cela une quantité de médecins, d'instructeurs militaires et de gens employés dans l'armée; je ne parle pas d'une foule d'aventuriers et de gens ruinés qu'ont attirés en Égypte les merveilles qu'on débite sur les prospérités du pays et sur les libéralités du pacha.

Je ne vous dirai rien des Nubiens, des Éthiopiens, des Mores, ni de cette population qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, la popu-

lation indigène, et qui n'est véritablement qu'un mélange de toutes sortes de nations venant de l'Afrique et même de l'Europe. Comme les musulmans épousent leurs esclaves, et que chez eux les esclaves mâles ou femelles se mêlent toujours à la famille, leur physionomie nationale, quelle que soit leur origine, a dû peu à peu s'effacer. Après quelques générations, il ne leur reste plus que les superstitions et les croyances de l'islamisme, qui achèvent de faire disparaître en eux tout autre caractère, tout autre signe distinctif; les Turcs eux-mêmes, que distinguait leur esprit de domination, n'ont pas conservé leur physionomie primitive, et cela vient de la préférence qu'ils donnent à des épouses circassiennes. On a fait une observation curieuse, c'est que la mortalité est toujours plus grande parmi les enfans nés de parens qui sont venus d'une contrée lointaine. Cette remarque nous explique pourquoi les mamelucks qui ont gouverné l'Égypte pendant plusieurs siècles, n'ont point laissé dans le pays de postérité et de race distincte. Il semble que le climat ait été chargé de défendre l'indépendance du territoire et d'empêcher les étrangers de s'y établir, ou tout au moins de s'y perpétuer.

Toutes ces nations, toutes ces sectes religieuses que la fortune et les révolutions ont assemblées ainsi dans la capitale de l'Égypte, vivent en assez bonne harmonie; les osmanlis ou les Turcs y composent encore la classe dominante; mais ils n'abusent point de leur puissance et de leur crédit pour persécuter les autres croyances; ils n'ont en quelque sorte de mépris que pour les Arabes, qui sont ici à peu près ce qu'ils sont dans les campagnes du Delta, et qu'on peut toujours comparer à l'abeille qui ne travaille que pour autrui. Ces Arabes labourent la terre et n'ont pas même de pain; ils forment dans les villes la classe la plus industrieuse, et ils y vivent misérables; ils font la force de l'armée, et ne peuvent s'y avancer. Ils paraissent exclus de toutes fonctions importantes de l'administration, et d'après l'idée qu'on en a, on serait moins étonné de voir un Arabe dans un grand emploi que d'y voir un Grec, un Copte ou un Franc.

Voyons maintenant quelle est la manière de vivre des habitans du Caire, quelles sont leurs ressources et leur industrie. Nous commencerons par la classe la plus considérée, celle des gens qui ne font rien et qui vivent de leurs revenus. Dans cette classe d'hommes, qu'on évalue à cinq ou six mille, il faut compter les docteurs de la loi, les ulémas, qui subsistaient autrefois des biens des mosquées, et

qui, pour la plupart, ne reçoivent plus qu'une pension du pacha ; après les ulémas viennent les moultims, auxquels on a ôté la possession viagère des terres, et qui vivent d'une indemnité provisoire, qu'on leur paie très-inexactement. Les propriétaires qui possèdent des maisons ou des okals ont été plus heureux, car on ne les a point dépouillés. Il est arrivé en Égypte ce qu'on ne voit point dans nos sociétés policées de l'Europe, où la propriété territoriale offre toujours à la fortune des particuliers les bases les plus solides : ici c'est la propriété mobiliaire, la fortune industrielle qui est la seule reconnue, la seule pour laquelle on ait encore quelque recpect. Le pacha a mis la main sur toutes les terres, mais il a respecté les maisons et les boutiques, sur lesquelles il se contente de mettre de temps à autre d'énormes impôts. Parmi les habitans du Caire qui vivent dans l'aisance, il faut aussi distinguer ceux qui ont des emplois dans l'administration ; ils sont en assez grand nombre, et je ne crois pas qu'il y ait dans notre monde civilisé un pays où les grandes fonctions de l'état soient plus magnifiquement rétribuées.

Passons de cette classe aisée à la partie plus nombreuse de la population qui subsiste de son industrie et de son travail. La capitale de l'Égypte a tous nos arts mécaniques, plus ou moins adaptés aux usages du pays. On y retrouve à peu de chose près toutes les professions, tous les métiers qui sont en possession chez nous de fournir aux besoins et au luxe des cités. Les métiers qui occupent un plus grand nombre de bras sont ceux qui préparent les comestibles pour le peuple, tels que les boulangers, les fariniers, les distributeurs de fèves, etc. ; après viennent les tisserands, les tailleurs, les maçons ou gens employés aux constructions ; les chameliers, les saïs ou âniers, les porteurs d'eau, les porte-faix, composent plus d'un huitième de la population mâle ; tous ceux qui appartiennent à une profession sont formés en corps de métiers ; il n'est pas jusqu'aux filles publiques, jusqu'aux baladins et aux voleurs inscrits sur les registres de la police, dont on n'ait fait des corporations. Toutes ces corporations ont un chef et des réglemens qui y maintiennent une discipline, un esprit d'ordre digne sous quelques rapports de servir de modèle dans plusieurs de nos cités d'Europe.

Un mois suffirait à peine pour parcourir et visiter en détail les bazars et les okals ou les grands entrepôts de marchandises, que renferme le Caire. Tous les avantages du commerce semblaient réservés

à cette capitale, placée entre la Haute et la Basse-Égypte, entre la mer Rouge et la Méditerranée, entre l'Asie et l'Afrique. Le voyageur se plaisait à voir dans les marchés du Caire les mousselines et les riches tissus du Bengale, les schales de Cachemire, les soieries de Florence et de Lyon, les indiennes de la Suisse, les draps de France, d'Allemagne, d'Angleterre, les tapis et les diamans de la Perse, les dents d'éléphant et les plumes d'autruche venant de l'Éthiopie; les bazars offraient tour-à-tour aux étrangers le sucre de la Haute-Égypte et la fève de Moka, le coton du Delta et le riz de Damiette, le tabac de Latakié, le savon de la Palestine, l'encens de l'Yémen, les poteries de la Thébaïde et les porcelaines de la Chine et du Japon, les fesses de laine fabriqués à Orléans, et les babouches de Constantinople, l'étain et l'acier anglais, les fers de la Suède et de la Russie, l'ambre de la Baltique et les perles de l'Océan indien; toutes ces marchandises et mille autres se trouvent encore dans les bazars du Caire; mais plusieurs branches de commerce, surtout du commerce extérieur, tombent chaque jour en décadence. Cette décadence a diverses causes que je me contenterai de vous indiquer. La première tient à la spoliation des grands propriétaires; il reste peu de familles riches, et chacun vit au jour le jour; en second lieu, la réforme nouvelle des costumes a fait partout disparaître cette magnificence orientale qui contribuait à la prospérité de l'industrie et du commerce. Ajoutez à cela que Méhémet Ali a voulu rivaliser avec l'Europe en établissant des manufactures qui, sans avoir réussi, ont détruit toute émulation. Le gouvernement s'est montré jaloux de toutes les prospérités commerciales; il a porté la main dans toutes les industries qui offraient l'espérance d'un riche produit, et tout tombe, tout dépérit devant les priviléges du monopole et les prohibitions exorbitantes du fisc. Nous avons vu ce qu'il en a coûté aux campagnes du Delta, de n'avoir qu'un propriétaire unique, un propriétaire tout-puissant qui commande à la terre de se couvrir de moissons, et qui dit à ceux qui la cultivent : *Vous ne moissonnerez que pour moi.* Nous pouvons voir maintenant ce qu'il en coûte aux cités industrieuses d'avoir un pacha qui se met en boutique, et qui gouverne l'héritage des Pharaons dans un comptoir, d'avoir un roi ou un vice-roi qui n'a des ministres que pour surveiller ses fabriques, et des ambassadeurs que pour placer ses cotons.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

LETTRE XCVIII. Physionomie de Jérusalem telle qu'elle est aujourd'hui. 5
— XCIX. Des couvens latins du saint sépulcre, avanies des Turcs, ressources des pères latins. 15
— C. Promenades autour des murailles de Jérusalem ; examen des points par lesquels la ville fut attaquée et prise par les croisés. . . . 18
— CI. Mes tristesses à Jérusalem, ma chambre au couvent latin. . . . 30
— CII. Départ de Jérusalem ; arrivée à Ramla. 35
SUITE DE LA LETTRE CII. Jaffa ; retour à Caïpha. 42
LETTRE CIII. Le printemps à Jérusalem ; un dimanche dans l'église du Saint-Sépulcre. 47
— CIV. Des pélerinages à Jérusalem. 53
SUITE DE LA LETTRE CIV. Des pélerinages à Jérusalem. 60
LETTRE CV. La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem. 65
SUITE DE LA LETTRE CV. La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem. 70
LETTRE CVI. Voyage à Jéricho. 75
— CVII. La mer Morte. 82
SUITE DE LA LETTRE CVII. Le Jourdain ; derniers momens de Moïse sur le mont Nébo. 88
— DE LA LETTRE CVII. Vue des montagnes de l'Arabie. 93
LETTRE CVIII. La semaine sainte à Jérusalem ; le dimanche des Rameaux et le mercredi saint. 98
SUITE DE LA LETTRE CVIII. Jeudi saint, vendredi saint, samedi saint et jour de Pâques à Jérusalem. 104
LETTRE CIX. Départ de Saint-Jean d'Acre. — Arrivée en Égypte. — Description d'Alexandrie. 117
SUITE DE LA LETTRE CIX. Arrivée des journaux de Paris dans la rue Franque.—Quelques idées sur les révolutions en général.—Petite révolution parmi les Francs d'Alexandrie au sujet de l'hôpital. . 127
LETTRE CX. Itinéraire d'Alexandrie à Rosette.— Aboukir.— La Madieh.— Le désert.— Description de Rosette.— Les psylles.— Les ruines de Balbotine.— Le télégraphe. — Les jardins de Rosette.— Les cimetières. — Enterrement. — Histoire de la pierre de Rosette. . . 130

LETTRE CXI. Départ de Rosette par le Nil. — Les bienfaits du Nil. — Le canal de Mamoudieh. — La ville de Foûéh. — Les ruines de Saïs. 140
— CXII. Vues et tableaux du Nil. — Navigation sur le fleuve. — Campagnes et villages des bords du Nil. — Les oiseaux. Les animaux. Les plantes du pays. — Habitations et mœurs des fellahs. . . . 149
— CXIII. Administration des terres d'Égypte. — Énormité des impôts. — Rigueur de la perception des tributs. — Conscription militaire en Égypte. 159
— CXIV. Les fantasia ou cafés des bords du Nil. — La foire de Tentah. — Les courtisanes du Delta. — Les solitaires de Scetté. — Les voleurs ou pirates du Nil. 164
— CXV. Physionomie monotone de l'Égypte. — Description de notre kanje; notre manière d'y vivre. — Caractère et mœurs de nos mariniers. — Incommodités de notre kanje. — Notre bibliothèque et nos lectures. Réflexions sur les pyramides. — Apparition des pyramides. — Arrivée au Caire. 170
— CXVI. Promenades dans Jérusalem. — Le quartier des juifs. — La synagogue. — Le quartier des musulmans. — Cimetières. — Enterrement d'une jeune musulmane. — Siége du château de Sanour. — Jeune pélerin tué. 179
SUITE DE LA LETTRE CXVI. 183
LETTRE CXVII. Le monastère grec. — Entretien avec un papa. — Le monastère arménien. — Entretien avec le patriarche. — Les catholiques de Jérusalem. — Physionomie matérielle de la ville sainte. 189
SUITE DE LA LETTRE CXVII. 194
LETTRE CXVIII. Ce qui reste à Jérusalem du temps des croisades. — L'église du Saint-Sépulcre. — La mosquée d'Omar. — La mosquée el-Sakhra. L'abbaye de Sainte-Anne. — Hôpitaux des Amalphitains. — Haceldama. — L'église du Cénacle. 199
— CXIX. Incendie et réédification de l'église du Saint-Sépulcre en 1807 et 1808. — Spoliations des latins. 210
— CXX. Le monastère de Saint-Sauveur. — Cellules. — Bibliothèque française. — Chapelle. — Magasino. — Écoles. — Vie des religieux latins. — Couvent du Saint-Sépulcre. 215
— CXXI. Quelques mots sur Bethléem. — Le curé de Bethléem. — Enterrement d'un arabe catholique. — Les piscines de Salomon. — Thécua. — Le labyrinthe. — Le mont Français. — Engaddi. — Le désert et le monastère de Saint-Saba. 222
SUITE DE LA LETTRE CXXI. 227
LETTRE CXXII. Voyage à Hébron. — Halte de deux jours dans une tribu. — Mœurs des bédouins. — Ville d'Hébron. — Souvenirs d'histoire. 237
SUITE DE LA LETTRE CXXII. 243
LETTRE CXXIII. Physionomie du Caire. — Les rues. — Population du Caire. — Spectacles et mœurs du peuple. — Bazars. — Police. — Les maisons. 249

FIN DE LA TABLE.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

(1830 - 1831)

PAR

M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

M. POUJOULAT.

Tome VI.

BRUXELLES,

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE D'ASSAUT, 8.

1841

CORRESPONDANCE

D'ORIENT.

LETTRE CXXIV.

Les amusemens du Caire. — Les cafés. — Le bairam. — Les almées. — La police.

Le Caire, 1831.

Lorsqu'on a parcouru les villes turques, où tout semble immobile, les étrangers aiment à voir la physionomie animée du Caire ; il me semble que dans *cette mère du monde*, les visages ont plus d'expression, qu'on y marche plus vite, qu'on y est plus pressé de vivre ; je vois souvent sur mon chemin des gens qui se réjouissent ou qui s'attristent, ce que je voyais rarement à Stamboul ; ici les musulmans se lamentent publiquement aux funérailles ; des tambours, des danses accompagnent leurs noces dans les rues ; le calendrier du Caire a plus de fêtes religieuses que celui des osmanlis ; et ces fêtes sont célébrées avec toutes les démonstrations de l'enthousiasme religieux et de la joie populaire.

Je traverse rarement une place publique, sans y voir la foule assemblée autour de quelque charlatan. C'est ordinairement un bouffon qui fait les frais du spectacle ; les bouffons du Caire passent pour avoir plus d'esprit et sont plus chéris du peuple que dans toute autre cité musulmane, ils excellent dans les travestissemens et les attitudes grotesques ; leurs discours sont remplis de lazzi, dont ils font les honneurs à l'émir Karakous, qui fut le bras droit de Saladin, et qui

est devenu on ne sait trop pourquoi l'éternel sujet des plaisanteries populaires. Sur la place de *Roumeyleh*, située au bas de la citadelle et près de la mosquée d'Hassan, il se tient tous les jours une foire où viennent des jongleurs et des baladins de toute espèce; ils ont des singes, des ours et d'autres animaux dressés aux tours d'adresse; les escamoteurs que j'ai vus au Caire, et je me suis donné le plaisir d'en faire venir chez moi un des plus habiles, ces escamoteurs ne diffèrent pas beaucoup des nôtres; des gobelets, des muscades, quelques vases de ferblanc, quelques morceaux d'étoffe, voilà les grandes machines de leur théâtre. Ils se font accompagner d'un gille, qui est presque toujours un enfant; le plus souvent, c'est l'enfant qui représente le bon sens et la raison; la naïveté est dans la bouche de celui qui fait les tours; il est rare que dans ces spectacles, les serpens ne soient pour quelque chose; l'escamoteur que nous avons fait venir, avait apporté avec lui une couleuvre, et lorsque les tours ont été finis, la couleuvre s'est trouvée dans la robe de notre interprète Ibrahim, ce qui a fort égayé tous les Arabes qui étaient présens.

J'ai voulu visiter quelques cafés du Caire; on en compte dans la ville, comme je vous l'ai dit, près de douze cents; le nectar arabique et la feuille odorante de Latakié ont leur espèce de culte dans la capitale d'Égypte comme à Stamboul; on parle peu des mangeurs d'opium, qui n'ont point ici pour leurs extases les beaux cafés qui bordent la place de Solimanieh à Constantinople; on a substitué à l'opium, une liqueur qui se fait avec la graine de chanvre, et que les Arabes appellent *hakchis;* cette liqueur est enivrante, et produit dans le cerveau toutes sortes d'images fantastiques; c'est la boisson que le Vieux de la Montagne faisait prendre à ses disciples, pour leur montrer les joies du paradis et les disposer à lui obéir aveuglément; dans le temps des mamelucks, on distribuait quelquefois l'hakchis aux soldats qui manquaient de courage à la guerre. Les cafés du Caire déploient peu de luxe dans leurs ornemens; les plus renommés ont des jets d'eau, des divans, des estrades couvertes de tapis; des conteurs y débitent des histoires galantes ou héroïques, qui charment surtout les nuits bruyantes du ramadan; quelquefois ce sont des chanteurs qui débitent de longs poèmes, moitié en récitatif moitié en chant, dans lesquels figurent des personnages qui font des choses bien incroyables, bien impossibles; parfois, il se joint à ces représentations merveilleuses quelques scènes dialoguées qui rappellent nos parades

du boulevart, et qui ont un peu l'air de la comédie ; c'est un niais qu'on mystifie, un fripon qu'on démasque, un avare qu'on dépouille, un sot orgueilleux qu'on humilie ; les chrétiens y sont rarement mis en scène, ce qui prouverait que les Arabes sont plus tolérans que les Turcs ; karagueuse, qui fait les délices des osmanlis, n'est pas inconnu au Caire, et contribue aussi aux divertissemens du peuple égyptien.

Il y a un café où se réunissent ordinairement les jongleurs et les almées ; j'ai voulu le voir ; deux bancs de pierre sont à la porte ; dans l'enceinte s'élève une large estrade, et dans le fond est une espèce de cour avec trois obélisques en maçonnerie. Nous avons mal choisi notre temps ; le ramadan venait de finir, et les principaux cafés se trouvaient déserts ; deux ou trois almées d'une beauté fort médiocre, quelques conteurs délaissés par le public, voilà tout ce que nous avons pu voir. Ce qui vous divertira, c'est que nous sommes entrés dans le café avec nos ânes ; et que nos fidèles montures, restées auprès de nous, nous ont tenu compagnie pendant que nous avons pris la liqueur d'Arabie, et fumé l'assabeh.

Il s'est présenté pour moi une occasion de voir le peuple du Caire dans une de ses fêtes religieuses ; le lendemain de mon arrivée, le carême des musulmans touchait à sa fin ; je me trouvais vers le soir à la citadelle ; tout à coup, on entendit de grandes clameurs ; la foule accourait vers le palais de Méhémet Ali ; le mollah, le cadi, les cheiks et tous les hommes de la loi entrèrent chez le pacha, en criant qu'on venait de voir la lune, et que la fête du bairam avait commencé. On se félicita sur l'apparition de l'astre des nuits ; puis on se sépara ; le canon de la citadelle fit bientôt savoir cette bonne nouvelle aux habitans du Caire, et tout le monde se disposa à la joie.

A la solennité du bairam, les riches ont coutume de faire tuer des buffles et des moutons, pour en distribuer la chair aux indigens ; on donne dans chaque maison des vêtemens neufs à tous les serviteurs ; c'est la fête des pauvres et des esclaves ; on se fait des visites comme chez nous au premier jour de l'an, et les inférieurs, les domestiques reçoivent des bakchich ou des étrennes ; les chrétiens même ne sont pas exempts de ces sortes de tributs imposés par l'usage ; des Arabes qui habitaient la même maison que nous, étaient venus dès le matin nous demander le bakchich du bairam, et nous fûmes obligés de le donner, comme si nous avions été des beys ou des katchefs.

Nous voulûmes parcourir la ville pour voir la joie du peuple; toutes les boutiques étaient fermées dans les bazars; beaucoup de gens étaient assis à terre devant les maisons; on avait beaucoup de peine à passer dans les rues populeuses; après avoir parcouru plusieurs quartiers, nous sortîmes par la *porte des Conquêtes*, et nous trouvâmes hors des murs une grande multitude de peuple qui se livrait à toutes sortes de divertissemens; des almées dansaient sous des tentes remplies de spectateurs; le jeu de bague, l'escarpolette amusait la foule; à chaque pas, on rencontrait un baladin entouré d'une troupe attentive; des curieux, montés sur des chameaux, circulaient paisiblement au milieu de tous ces spectacles, et semblaient être aux premières loges pour tout voir.

Ces flots de peuple qui nous pressaient de toutes parts, nous poussèrent jusque dans un lieu découvert, où s'étaient assemblés des femmes et des enfans; on voyait au loin des groupes assis par terre, et chaque groupe semblait assister à un banquet; à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes autour de nous des voix menaçantes, et nous ne tardâmes pas à être assaillis de pierres; nous nous aperçûmes que nous étions dans un cimetière, et que notre présence paraissait une profanation. Les femmes qui s'étaient rassemblées ainsi, célébraient la fête du bairam; il y avait autant de joie parmi les sépulcres que dans les quartiers les plus animés de la ville, car toutes ces femmes étaient persuadées que les morts se réjouissaient avec elles, et qu'ils prenaient part à tous les plaisirs de la fête.

Avant de sortir de ce champ des morts, nous avons vu des tentes magnifiques dressées parmi les tombeaux; beaucoup de femmes passent sous ces tentes les trois journées du bairam; il se donne là des rendez-vous amoureux, et des lieux consacrés au deuil du trépas deviennent quelquefois un véritable lieu de prostitution. Je n'ose point vous répéter tout ce que dit à ce sujet la chronique scandaleuse, et ce qu'ont vu les deux anges du sépulcre, Nadir et Monkir.

La fête du bairam n'a pas été célébrée cette année avec autant de pompe que de coutume, à cause de la mort du mufti. Ce grand chef de la loi, dans sa visite de la veille au pacha, était tombé de sa mule; il fut rapporté mourant dans sa maison, et ses yeux n'ont pu voir la fête qu'il avait proclamée; le feu d'artifice et les illuminations ont été supprimés en signe de deuil, et nous n'avons eu

pour tout spectacle qu'un enterrement dont les cérémonies sont fort simples ; les muézins ont récité du haut des minarets plusieurs versets du Coran, tirés du chapitre intitulé : *Les purs et les innocens ;* on portait devant le cercueil deux drapeaux ; le convoi était accompagné d'un grand nombre d'ulémas ; personne ne pleurait, ne se lamentait comme aux enterremens ordinaires ; le plus profond silence, qui était en ce cas une marque de distinction, n'a cessé de régner parmi les assistans jusqu'au champ des morts. Voilà, en peu de mots, tout ce qui se passe aux funérailles du chef des hommes de la loi, d'un grand pontife du Caire.

Parmi les divertissemens du public, on doit mettre en première ligne les almées que nous avons déjà trouvées dans quelques villages du Delta ; les almées forment une classe à part parmi les femmes égyptiennes : elles apprennent à chanter et à danser ; on leur enseigne même les règles de la poésie ; on les exerce à improviser des chansons. Celles qui ont le mieux profité de leur éducation ont un rang plus distingué, et sont admises dans les harems et dans les maisons des riches ; les autres sont réservées à l'amusement du peuple, et leurs danses comme leurs chants ont quelque chose de plus grossier. Il est difficile de savoir comment les almées ont pu s'établir en Égypte, et si elles sont nées de la religion ou de la corruption des mœurs chez les anciens ; tout ce que nous pouvons savoir, c'est que nous voyons des almées avec les attitudes et le costume qu'elles ont aujourd'hui sur quelques-uns des antiques monumens. Cette singulière institution, créée de temps immémorial, s'est conservée au milieu de toutes les révolutions ; l'islamisme même, qui a des réglemens si sévères pour les femmes, et qui les tolère rarement en public, a respecté les almées. L'histoire du moyen âge nous rappelle plusieurs circonstances où figurent ces espèces de courtisanes. Lorsque l'armée de Jean de Brienne, après la prise de Damiette, tomba tout entière au pouvoir des musulmans, ce furent des almées qui félicitèrent le sultan du Caire, ainsi que les autres princes de la famille de Saladin, et l'historien arabe Makrisi n'a pas dédaigné de rappeler les chansons qui furent alors improvisées.

On ne donne pas au Caire une fête chez les chrétiens comme chez les musulmans, que les almées n'y soient appelées ; il y en a pour toutes les classes, il y en a de tous les prix ; quelques-unes se bornent à chanter, et lorsqu'elles chantent dans une société où se

trouvent des hommes, elles restent cachées derrière un rideau; celles-là ne sont pas les plus recherchées. Lorsqu'une almée va dans une maison, elle est quelquefois accompagnée de sa mère ou de son mari. Il arrive souvent qu'un homme, chargé de la conduite de plusieurs almées, les épouse devant le cadi, et les produit dans le monde comme ses femmes légitimes, se mettant ainsi au-dessus de toutes les jalousies musulmanes. Les mères qui accompagnent leurs filles se mettent de même au-dessus de toutes les sollicitudes maternelles, et la cupidité est le seul mobile qui les anime. J'ai vu dans une maison du Caire une fort belle almée, pressée par quelques jeunes gens de prendre certaines attitudes plus ou moins licencieuses; la jeune danseuse hésitait, et sa mère, alors s'approchant d'elle, lui dit assez haut : *Fais ce qu'on te demande, ou je te tue.* — Lorsqu'on connaît le nouveau répertoire de plusieurs de nos théâtres de Paris, on se scandalise un peu moins du spectacle que donnent les almées : elles jouent quelquefois des scènes qu'on ne serait pas trop surpris de voir dans quelques-uns de nos opéras français. Une de leurs scènes favorites est celle qu'elles appellent *Hola! l'abeille* (*l'nah, lé ia-oh*) ; une jeune fille se sent piquée par un insecte ailé, elle appelle ses compagnes, et répète plusieurs fois : *Hola! l'abeille.* On vient à son secours; on lui ôte d'abord son voile, puis un schale, puis un autre vêtement; à la fin elle se trouverait tout-à-fait déshabillée, si les spectateurs ne demandaient grace. Toutes ces scènes se terminent par des airs et des refrains dont le sens répond au genre de spectacle qu'on a sous les yeux. La chanson qui paraît préférée par les musulmans, est une espèce d'hymne en l'honneur de Mahomet, car le nom du prophète de la Mecque se mêle à toutes les joies saintes ou profanes de ses disciples.

Le peuple du Caire est en général très-sobre; la sobriété a toujours été la vertu des Égyptiens; on mange un pain sans levain, et mal cuit; les fèves sont l'aliment le plus commun; on fait fermenter les fèves dans l'eau, on les assaisonne avec un peu de graisse, puis on les vend dans les rues; le peuple ne mange de la viande qu'aux jours du bairam et du courbâm-bairam; il y a de pauvres gens qui n'ont jamais connu que la chair du chameau; quelques familles, semblables aux ibis et aux milans, font la chasse aux serpens, et trouvent qu'une vipère est un mets délicieux. Le mouton, que les Arabes, comme je l'ai dit, comparent à la thériaque, les poulets éclos au four et qui s'achètent

au boisseau, les pigeons du Delta, sont réservés pour la table du riche; pendant les grandes chaleurs, on ne mange que du poisson salé, venu du lac Menzalèh ou de la mer Rouge ; je ne vous parlerai point d'une quantité de gâteaux, de pâtes sucrées ou accommodées avec du miel; le fruit du dattier est aussi, pendant plusieurs mois de l'année, la nourriture habituelle des habitans du Caire ; mais ce qu'ils paraissent préférer à tout, ce sont les concombres et les fruits verts; dans toutes nos courses, nous rencontrons des gens du peuple, même de graves docteurs, mangeant des feuilles de laitue, du maïs grillé, et des graines vertes de pois chiches. L'oignon n'a point perdu le privilége qu'il avait dans l'antiquité de nourrir les peuples du Nil ; il s'en consomme chaque jour une quantité considérable.

Pour connaître le peuple du Caire, il faudrait pénétrer dans ses tristes demeures, et visiter ces réduits obscurs où de nombreuses familles vivent entassées, où quelques vases de terre, un plateau de de cuivre, une natte de jonc, sont les seuls meubles et les seuls ornemens du foyer ; il y a là sans doute beaucoup de misère ; mais cette misère y est plus supportable à cause du climat ; un habitant du Caire n'a besoin de vêtemens que pour couvrir sa nudité ; le peuple n'a que la chaleur à redouter, et cette chaleur même est tempérée par les vents du nord et par les débordemens du Nil ; si jamais l'hiver venait à déployer ses rigueurs dans les murs du Caire, la moitié de la population périrait de froid ; s'il y avait une saison des pluies, les rues ne seraient plus qu'un cloaque, et les maisons, l'asile de toutes les maladies ; la capitale de l'Égypte ne connaît point la plupart des infirmités qui poursuivent ailleurs l'espèce humaine ; les trois grands fléaux de ce pays, sont la peste qui n'y revient que trop souvent, la dyssenterie qui est fort dangereuse, et l'ophtalmie dont la plus grande partie des habitans se trouve plus ou moins attaquée ; malgré tout cela, le séjour de cette grande cité a des attraits qu'on ne peut définir ; la plupart des voyageurs aiment à s'y reposer ; une foule de gens viennent s'y établir, et ne regrettent point leur pays natal.

Lorsque je parcours une des grandes cités de l'Orient, ma première pensée est de savoir quelle autorité y veille au maintien de l'ordre public; voici tout ce que j'ai pu recueillir de la police du Caire ; elle est confiée à deux officiers supérieurs, l'ouali et l'aga-bachi. Il faut ajouter que chaque quartier à un cheik particulier qui veille sur son arrondissement ; l'aga-bachi est chargé des corps-de-garde ; il surveille

aussi les cafés et la vente des comestibles; nous rencontrons quelquefois dans les rues de pauvres Arabes qui ont le nez ou le poignet coupé; ce sont des marchands que la police de l'aga-bachi a surpris vendant à faux poids. La surveillance des mœurs publiques est spécialement confiée à l'oûali; il y a peu d'années qu'on était très-sévère pour un attentat aux bonnes mœurs; malheur à ceux qu'on trouvait en faute, car ils ne sortaient point vivans du lieu ou ils avaient été surpris. Maintenant ils en sont quittes pour la bastonnade ou pour la prison; la grande affaire de l'ouali est de surveiller les femmes publiques, et de les contraindre à payer l'impôt; toutes ces prostituées qui habitent un quartier séparé comme les juifs, et qui ont des réglemens comme les almées, sont soumises au fisc, et la somme qu'elles paient au trésor, égale presque celle de la capitation imposée aux rayas; l'ouali a aussi la police des voleurs; la corporation des voleurs est appelée elle-même à y concourir; ce qui vous étonnera, c'est que cette manière de faire la police se trouve décrite par Diodore de Sicile: « La » loi des Égyptiens, nous dit-il, ordonnait que ceux qui voulaient » faire le métier de voleurs se fissent inscrire chez un chef, et qu'on » portât chez lui tout ce qu'on déroberait; ceux qui étaient volés » devaient aller trouver cet homme pour lui signifier la qualité et le » nombre des choses qu'on leur avait prises, en lui marquant le temps » et le lieu où le vol s'était fait; la chose perdue se retrouvait im- » manquablement par cette voie, et l'on donnait le quart de son prix » pour la ravoir. » Comment se fait-il qu'une pareille institution se soit conservée dans l'Égypte nouvelle? Je crois vous avoir dit que la même coutume existait à Constantinople avant la chute des janissaires. Au reste on entend rarement parler de vols commis dans les murs du Caire; comme chaque quartier est fermé la nuit, et que les habitans doivent rentrer chez eux après le coucher du soleil, les voleurs n'y exercent pas facilement leur métier; mais des vols et même des assassinats se commettent journellement dans les environs de la capitale, et restent presque toujours impunis; ces jours derniers, en traversant un bazar du Caire, un douloureux spectacle a frappé nos regards; c'était un ânier dont le fils venait d'être assassiné sur la route d'Abouzabel; le malheureux père, monté sur un âne, tenait devant lui le corps inanimé de son fils; il jetait des cris déchirans; ce qui m'a surpris, c'est que la foule s'écoulait comme à l'ordinaire; nous avons vu passer en même temps le ministre de la guerre

avec ses gardes; personne ne s'est informé de ce qui venait d'arriver.

Il est juste de faire aussi les honneurs de la police du Caire aux chiens et aux milans; les uns et les autres nettoient les places publiques, et dévorent les corps morts qu'on jette aux environs de la ville; la capitale de l'Égypte a dans son enceinte plus de milans qu'il n'y en a dans tout le Delta; ils font la guerre aux serpens, aux souris, et s'introduisent pour cela jusque dans l'intérieur des maisons; les chiens ne sont pas moins nombreux au Caire qu'à Stamboul; vous savez que les chiens étaient autrefois adorés dans ce pays; maintenant regardés comme des animaux immondes, ils sont encore protégés par la pitié publique. On les rencontre sur toutes les places; ils sont là campés par bandes et vivent de ce qu'ils peuvent attraper comme les Arabes bédouins; leur troupe veille pendant la nuit, et seconde quelquefois très-utilement les barabras, auxquels est confiée la garde des portes.

Au milieu de toutes ces polices vulgaires, et que nous retrouvons à peu près partout, il en est une qu'on ne doit pas oublier, et dont tout gouvernement nouveau sent toujours mieux qu'un autre la triste nécessité; je veux parler ici de la police des opinions, de la police politique; celle-là ne se montre guère au grand jour, mais tout le monde la devine; tout le monde sait qu'il serait imprudent de dire dans un café que l'Égypte est ruinée, et que le peuple souffre partout; personne n'oserait exprimer en public le moindre regret pour la domination des mamelucks, quoique les mamelucks n'existent plus, ni même faire trop haut l'éloge du sultan Mahmoud, bien que le sultan Mahmoud soit encore reconnu dans les protocoles comme le souverain du pays; on ne craint pas maintenant qu'une sédition éclate d'elle-même au Caire, mais l'opposition peut venir de loin. Le pacha et le sultan sont deux hommes qui ont des projets l'un contre l'autre, et qui se sont devinés depuis long-temps; pour savoir d'où peut venir l'orage, il faut que la police du pacha regarde quelquefois du côté de Stamboul; vous n'imaginez pas les ruses qu'on emploie de part et d'autre, et qui ont quelque chose de ce merveilleux que nous trouvons dans certains contes arabes; on m'a parlé d'une belle odalisque, dont Mahmoud aurait fait présent au pacha d'Égypte, et qui, à l'aide d'un poison subtil enfermé dans une bague, devait délivrer la Porte d'un vassal infidèle. Depuis quelques mois, le vieux sérasquier ne cesse d'écrire des lettres pleines de tendresse, et d'exprimer l'ex-

trême désir qu'il a d'*achever de mourir auprès de son vieil ami Méhémet Ali;* mais le pacha, toujours sur ses gardes, ne sait que trop où voudrait en venir *cette vieille amitié*, et se moque de l'*Ulysse ottoman*, qu'il appelle fort plaisamment le *paillasse du grand empire*. Au moment où je vous écris, un nouvel incident se prépare; on annonce l'arrivée prochaine du capitan-pacha, du grand amiral de la Porte; il arrive avec la flotte ottomane, qui vient de faire sa visite accoutumée aux îles de l'Archipel; il voudrait, disent ses messages, s'entendre avec Méhémet Ali pour punir la rébellion du pacha d'Acre; Méhémet Ali, à qui toutes ces prévenances sont fort suspectes, et qui a aussi des projets sur la Syrie, a retardé son retour à Alexandrie, et veut attendre dans sa capitale l'hôte qu'il redoute. Il faudra bien à la fin que toutes ces intrigues secrètes, toutes ces perfidies cachées, que tous ces complots formés dans l'ombre, éclatent par une guerre ouverte; mais en attendant que les armées entrent en campagne, c'est la police qui est chargée de garder les avenues du Caire.

LETTRE CXXV.

La citadelle du Caire; ce qu'elle renferme. — Visites aux prisons, à l'imprimerie et au journal. — Le pacha. — Présentation au pacha.

Le Caire, 1831.

Nous avons été plusieurs fois à la citadelle du Caire, bâtie sur une prolongation du Mokatan; Saladin la fit construire lorsqu'il se fut emparé du trône des califes Fatimites, et la construction en fut dirigée par l'émir Karakous, le même qui défendit Ptolémaïs contre Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, le même aussi dont les Arabes ont fait une espèce de polichinel qui est resté en possession de les divertir; la citadelle est une véritable cité, entourée de remparts, avec plusieurs mosquées, plusieurs grands édifices, et des constructions de plusieurs âges différens. On y arrive par deux chemins rapides, taillés en quelques endroits dans le roc; on nous a fait voir à l'entrée qui se trouve en face de la mosquée du sultan Hassan, le lieu où les mamelucks furent massacrés; les chefs avaient été convoqués par le pacha pour assister à une cérémonie toute pacifique; lorsqu'ils furent arrivés, les portes se refermèrent sur eux, et le signal du carnage fut donné. Dans l'espace de quelques heures, toute cette milice qui avait gouverné et troublé l'Égypte pendant deux siècles, disparut au milieu des scènes les plus lamentables, et ce fut là le commencement du règne de Méhémet Ali.

Comme tous les voyageurs, nous avons visité dans la citadelle le *puits de Joseph*, et le palais ou le *divan de Joseph*, tous deux ouvrage de Saladin; le puits de Joseph n'a rien de remarquable qu'une machine hydraulique tournée par des bœufs, à l'aide de laquelle on fait remonter l'eau du Nil; le palais ou le divan de Joseph n'est plus maintenant qu'un amas de décombres; parmi les ruines, on remarque des co-

lonnes d'un beau granit; plusieurs de ces colonnes portent des caractères hiéroglyphiques, ce qui nous fait croire qu'elles viennent de Memphis; lorsque le palais était encore debout, on y lisait des inscriptions arabes en grosses lettres de bois, où se trouvait écrit le nom de Saladin; le projet du pacha est de construire là une mosquée à laquelle il donnera son nom; comme on lui reproche d'avoir dépouillé les mosquées d'Égypte, il veut opposer un monument religieux aux murmures du peuple, et reconquérir quelque popularité parmi les vrais croyans.

Le pacha fait sa résidence habituelle dans la citadelle; c'est là que se tiennent tous les conseils de la haute administration, c'est là que se bat la monnaie, que siége le divan, qu'on fabrique la poudre, qu'on fond les canons; c'est là, en un mot, qu'est tout le gouvernement de l'Égypte.

Comme j'avais obtenu une permission pour voir les prisons de la citadelle, j'en ai profité; on nous a conduits dans deux édifices séparés l'un de l'autre : nous sommes d'abord entrés dans deux grandes chambres voûtées; la lumière du jour n'y pénètre point; nous avons vu à la lueur d'une torche allumée, quarante ou cinquante prisonniers enfermés pêle-mêle et accroupis par terre; les condamnés sont confondus avec ceux qui attendent leur jugement; dans le second édifice, on nous a montré deux salles où les détenus sont plus à l'aise; dans l'une étaient douze prisonniers, dans l'autre quatre seulement; le régime de ces prisons est tout-à-fait le même que celui des prisons de Stamboul, et c'est pour cela que je ne m'y arrêterai pas; la plus grande souffrance de ces malheureux captifs est sans doute d'être condamnés à ne point voir le soleil, mais ils restent toute la journée accroupis, les bras croisés sur la poitrine, et cette attitude de l'oisiveté suffit pour les consoler de l'absence du jour.

La justice criminelle ne se fait pas plus attendre ici qu'en Turquie; la triste population des prisons que j'ai visitées, il y a vingt-quatre heures, est peut-être renouvelée au moment où je vous écris, et la plupart des prisonniers que j'ai vus, pourraient fort bien être déjà en route pour l'éternité ou pour le bagne d'Alexandrie. On m'a cité des exemples de la promptitude avec laquelle un homme accusé de vol ou d'assassinat est jugé. Le ministre de la guerre qui est mort il y a quelque mois, et dont on parle encore avec éloge, avait à juger trois criminels; comme il montait un jour à cheval, son kiaia lui dit :

Qu'allez-vous faire de ces trois hommes? Son excellence se contenta de répondre en mettant le pied à l'étrier : *Le premier, qu'on le pende; le second, qu'on le décapite; le troisième, qu'on l'empale.*

Parmi les curiosités de la citadelle, je n'ai pas cru devoir oublier l'imprimerie et le bureau d'un journal; cette imprimerie n'a que deux presses; on y a joint une lithographie pour les circulaires du pacha; j'ai fumé une pipe et pris le café avec le directeur de la *Gazette du Caire;* ce journal est imprimé en arabe et en turc; un membre du divan est chargé de le censurer; ils se tire à cinq ou six cents exemplaires. Nous avons en Europe des publicistes à qui il suffit de voir dans un pays un journal, une imprimerie et un télégraphe, pour croire aux bienfaits de la civilisation; j'ai partagé un moment l'opinion de ces publicistes, et peu s'en est fallu, en arrivant au Caire, que je n'aie demandé où siégeait la chambre des députés; mais depuis que je vois les choses de près, il m'a bien fallu revenir de toutes mes illusions. Le journal du Caire publie les actes du gouvernement; et pour amuser ses lecteurs, il donne place quelquefois dans ses colonnes à des anecdotes orientales qu'on croirait tirées des *Mille et une Nuits*. Quand j'ai dit au directeur que j'avais fondé un journal à Paris, j'ai cru voir qu'il a redoublé de considération pour moi; mais je n'ai pu lui faire comprendre ce qu'était notre presse périodique; il ne conçoit pas surtout les querelles de nos journaux, et les injures qu'on y débite au nom de la Charte; il ignore complètement toutes les causes de nos révolutions d'Europe, et n'en sait guère plus sur l'objet de nos discordes que ce pauvre fellah que j'ai vu à Nadir, et qui prenait notre liberté, notre égalité pour une espèce de pilau qu'on distribuait au peuple tous les matins. Si jamais il se fait sur les bords du Nil un soulèvement pour la liberté de la presse, ce n'est pas assurément notre confrère égyptien qui l'aura provoqué, et je suis bien persuadé que son imprimerie et son journal sont ce qu'il y a de plus innocent dans la citadelle du Caire. L'imprimerie que j'ai visitée n'est au reste qu'une succursale de celle de Boulac; j'aurai occasion de vous parler de ce dernier établissement, qu'on m'a dit être beaucoup plus considérable, et dans une plus grande activité que l'imprimerie impériale de Stamboul.

Il manquait à ma curiosité de voir le pacha d'Égypte; je l'ai vu deux fois, et je puis vous en parler avec vérité; je ne vous répèterai point son histoire, que tout le monde connaît en Europe; né dans

un coin de l'Albanie, et venu en Égypte comme un aventurier ou comme un chef de bande, il est lui-même l'auteur de sa fortune; sa domination a commencé par la destruction des mamelucks; on ne saurait excuser sa conduite en cette occasion, qu'en alléguant la nécessité d'une défense personnelle; il se plaît, dit-on, à raconter lui-même ce premier évènement de son règne; son regard s'anime, quand il parle des ennemis qu'il a terrassés, et lorsque dans son récit il en vient à la catastrophe, il porte la main à son sabre, comme si les mamelucks étaient encore là. Quoiqu'on ne doive pas juger trop sévèrement une scène qui s'est passée entre barbares, il est permis toutefois d'examiner avec quelque scrupule un règne ouvert par un drame si sanglant, et sans crainte d'être accusé d'injustice, on peut se demander si cet Octave de la barbarie finira par avoir quelque ressemblance avec Auguste.

Ceux qui ont suivi de près Méhémet Ali ne l'accusent pas d'exercer des rigueurs inutiles, et de manquer de modération toutes les fois surtout que son autorité n'est pas compromise; si jusqu'à présent il n'a donné à l'Égypte aucune liberté, il lui a donné du moins quelques années de paix; jamais les chemins de ce pays n'ont été plus libres; jamais les Francs n'y ont été plus protégés, et tous les voyageurs lui doivent pour cela de la reconnaissance. Il aurait pu mériter aussi la reconnaissance du peuple qu'il gouverne, s'il avait développé mieux qu'il ne l'a fait les élémens de prospérité que renferme le pays; Méhémet Ali a fait beaucoup de choses nouvelles qu'on a pu prendre pour des imitations de l'Occident; mais lorsqu'on voit de près son administration, on reconnaît bientôt que les lumières des temps modernes l'ont plus ébloui qu'elles ne l'ont éclairé. Il n'a pris de nos industries que ce qui pouvait l'enrichir en ruinant ses peuples; il n'a emprunté de notre civilisation que ce qui pouvait lui donner des vaisseaux de guerre, des canons et des soldats; je dois ajouter toutefois que, dans sa réforme militaire, le pacha d'Égypte a mis plus de suite et plus d'habileté que le sultan de Stamboul n'en a mis dans la sienne; aussi l'armée du pacha est-elle plus nombreuse et mieux disciplinée que celle de Mahmoud.

Je ne veux pas reprocher ici à Méhémet Ali sa félonie envers la Porte; il pourrait bien se faire qu'il n'eût pas choisi sa position, et que dans certaines circonstances, il ne fût pas le maître d'agir comme il le voudrait; il n'est pas toujours facile au despotisme, quelle que

soit son origine, de donner sa démission ; le monde politique, surtout en Orient, a des chemins où il n'est pas aisé de s'arrêter, des grandeurs d'où il est dangereux de descendre ; je suis assez porté à croire que l'ambition de Méhémet Ali n'a point vu d'abord tout ce qu'il y avait dans la puissance où l'a porté sa fortune, et qu'il lui arrive maintenant ce qui arriva à la belette de la fable, laquelle entra maigre dans un grenier, et ne put à la fin en sortir à cause de son embonpoint.

J'ai été présenté à Méhémet Ali par M. Mimaut, consul de France, qui jouit de la plus haute considération dans ce pays ; je suis entré dans un palais qui n'a rien de remarquable, et le maître qui l'habite a pu seul fixer mon attention. Il m'a reçu avec beaucoup de politesse, et je ne sais quel air de bonhomie qui respire dans ses manières m'a d'abord mis à l'aise : Méhémet Ali, comme la plupart des Turcs, tient peu à montrer son esprit dans la conversation ; mais on s'aperçoit à ses premières paroles qu'il est doué d'une raison ou plutôt d'un instinct supérieur ; je dis l'instinct, car je ne crois pas que l'étude ait jamais rien ajouté à ses facultés intellectuelles. Son expérience, comme homme d'État, ne s'appuie guère sur les leçons des siècles passés, et l'histoire même de l'Égypte se réduit pour lui à ce qui est arrivé sous son règne. Le pacha parle assez bien, dit-on, la langue des Albanais, et pour l'arabe, il n'en sait guère que ce qu'un musulman doit en savoir pour faire sa prière du namas. Méhémet Ali a soixante-deux ans ; mais l'œil perçant de l'aigle étincelle encore sous ses sourcils qui blanchissent. Quoique le fond de ses pensées soit grave, on a remarqué qu'il se plaisait aux bouffonneries, et son rire qui se renouvelle souvent a quelque chose de singulier, de sauvage même qui étonne ceux qui le voient pour la première fois.

Notre conversation est tombée sur les nouvelles d'Europe ; quelques Francs d'Alexandrie s'étaient hâtés de lui apprendre la dernière révolution d'Italie ; le télégraphe ne suffisait point à l'impatience qu'ils avaient de lui faire savoir que le pape avait été chassé de Rome ; le pacha ne savait trop que faire de cette nouvelle, et n'avait point de raison pour s'en réjouir ou s'en attrister ; il nous a dit peu de chose sur cette révolution d'Italie ; un autre évènement, la révolution des Polonais, paraissait l'intéresser davantage ; les journaux français nous annoncent depuis quelques jours de grandes victoires remportées sur l'armée russe ; ces victoires de la Pologne qui vient de renaître à la vie

des peuples, me paraissaient difficiles à croire ; pour m'expliquer ce phénomène, je pensais que l'esprit de la révolution avait gagné aussi l'armée des Moscovites, et j'ai exprimé cette opinion à l'interprète du pacha ; Méhémet Ali a paru réfléchir un moment ; puis il m'a répondu qu'il ne croyait point à l'insurrection des soldats russes ; car les soldats quels qu'ils soient, a-t-il ajouté, ne se révoltent guère pour des idées lorsqu'ils sont sur le champ de bataille. Le pacha ne s'est point expliqué clairement sur les évènemens du nord de l'Europe ; cette guerre de la Pologne peut troubler l'Occident ; mais quel parti pourra-t-il en tirer dans sa position ? il ferait bien des vœux pour les Polonais ; mais l'indépendance des Polonais l'aidera-t-elle à conquérir la sienne? Il ne faut pas croire que les chefs qui gouvernent aujourd'hui l'Orient s'occupent de nos révolutions comme on s'en occupe en Europe, et que des considérations générales sur l'avenir viennent se mêler jamais au jugement qu'ils en portent ; chacun songe à ses projets du moment, et tout ce qu'il demande à une révolution lointaine, c'est qu'elle vienne l'aider dans l'accomplissement de ses desseins.

J'ai demandé au pacha ce qu'il pensait de la Russie ; la Russie, m'a-t-il dit, est déjà une des grandes puissances de l'Orient, et si l'Europe n'y prend garde, elle dira bientôt : l'Orient c'est moi. La garde des pays où se lève le soleil, a-t-il ajouté, était confiée aux osmanlis de Stamboul ; mais l'antique sagesse s'est éloignée des conseils du sultan Mahmoud, la valeur héroïque des Turcs n'anime plus ses armées ; tout l'Orient va tomber dans l'abyme, si quelque grande révolution ne change une dynastie dégénérée, et ne met à la tête du vieil empire une autorité nouvelle, qui lui rende sa jeunesse et les forces qu'il a perdues.

J'ai pu comprendre ici que l'empereur de Russie n'était pas la seule puissance à qui on dût supposer l'intention de s'emparer de Stamboul, et qu'une aussi grande conquête occupait aussi l'esprit du pacha. Comme j'avais passé par Constantinople, Méhémet Ali m'a fait plusieurs questions sur ce que j'avais remarqué dans cette capitale, et dans quelques autres parties de l'empire ottoman ; je n'y ai trouvé, lui ai-je dit, ni flotte ni armée, et je trouve tout cela en Égypte ; je ne lui disais que la pure vérité, et j'ai cru m'apercevoir qu'ici la vérité ne lui avait pas déplu. L'empire de Soliman, m'a-t-il dit d'un ton où semblait respirer la menace, n'est plus qu'un géant étendu par terre ; il tombera en poudre sitôt qu'on l'attaquera, et ceux qui le gou-

vernent maintenant ne le défendront pas mieux que les morts ne défendent leurs tombeaux. Ces derniers mots m'ont paru un véritable manifeste, et m'ont fait penser qu'une lutte terrible allait bientôt s'engager; quelle en sera l'issue? On peut croire que les premiers avantages seront pour Méhémet Ali, car il y a long-temps qu'il prépare la guerre, tandis qu'à Constantinople, on en est encore aux vieilles perfidies du sérail et aux messages secrets des capidgis; mais où doivent aboutir les plus belles victoires? n'augmenteront-elles pas les embarras; ne susciteront-elles pas de nouveaux ennemis? feront-elles du pacha d'Égypte un petit-fils, ou seulement un cousin du prophète? Que de misères il te faudra subir encore, ô Méhémet Ali! que de combats il te faudra livrer, pour échanger un jour le titre de pacha contre celui de sultan! et qui sait même si l'Orient ébranlé par tes mains ne retombera pas sur toi et sur ta race!

Après avoir pris congé du pacha, j'ai revu les ruines du palais de Saladin, j'ai repassé par la rue où fume encore le sang des mamelucks, et les révolutions futures de l'Orient n'ont cessé de préoccuper ma pensée.

LETTRE CXXVI [1].

Les pyramides de Giseh. — La pyramide de Chéops. — Intérieur de la pyramide. — Sa hauteur et ses dimensions, etc.

Le Caire, 1831.

Depuis que j'ai aperçu pour la première fois les pyramides de Giseh, je n'ai jamais cessé de les avoir sous les yeux ; dans mes courses aux environs du Caire, j'ai toujours au loin devant moi ces grandes images des temps reculés ; j'étais impatient de les voir de près, de les contempler à mon aise, et pour cela, je me suis réuni à une caravane de voyageurs qui se rendait au plateau lybique. Nous avons passé le Nil au-dessus de l'île de *Roudah ;* il nous a fallu ensuite traverser une vaste plaine, coupée d'un grand nombre de canaux ; nous étions encore à plus d'un mille de la région des sables, lorsque nous avons vu arriver des villages voisins, une foule d'Arabes qui venaient nous offrir leurs services comme cicérone. Autrefois ces Arabes dévalisaient les voyageurs ou les mettaient à contribution ; depuis quelque temps, ils se sont faits les concierges des pyramides, et c'est pour eux le moyen le plus sûr de mettre à profit la curiosité des Européens. Escortés de leur multitude empressée, nous sommes arrivés au bas de la montagne lybique ; nous avons gravi quelques collines de sable, dont la surface nue et grisâtre contraste avec la riche verdure des campagnes qui bordent le Nil ; enfin nous voilà en présence de la pyramide de Chéops ; nos guides nous ont fait entrer dans une grotte souterraine, située à la base du grand monument. C'est dans cette grotte, qui fut autrefois une chambre sépulcrale, que nous avons déposé nos bagages, et marqué la place où nous devions passer la

[1] Cette lettre a été écrite à M. Feuillant, mon honorable collègue à la chambre de 1815.

nuit. Vous me demanderez sans doute quelles ont été mes impressions et ce qui s'est passé dans mon esprit, lorsque j'ai pu voir et toucher cette masse gigantesque ; mes idées comme celles de tous les voyageurs ont été assez confuses, et j'ai quelque peine à m'en rendre compte ; j'ai ressenti d'abord quelque chose de cette surprise qu'on éprouve à l'aspect d'un lieu élevé, à l'aspect d'une roche menaçante ; puis j'ai songé au puissant génie de l'homme, qui a fait sortir de ses mains cette montagne de pierre. C'est ainsi que dans les chefs-d'œuvre des arts, nous croyons voir au premier moment quelque grand spectacle de la nature, et la réflexion nous ramène bientôt au talent créateur de l'artiste ; lorsque nous voyons dans l'Iliade, Jupiter fronçant le sourcil, et lançant la foudre des sommets de l'Ida, nous croyons assister à une scène de l'Olympe ; nous pensons ensuite au génie poétique qui a produit cette grande scène, et l'émotion qu'avait fait naître en nous un spectacle sublime, se change en admiration pour le poète qui a enfanté cette merveille. Il en arrive de même pour les pyramides, qu'on admire au premier aspect comme un prodige de la création, et qu'on admire ensuite comme le prodige du travail et de l'intelligence d'un grand peuple.

Nous avons fait le tour de la pyramide, et nous sommes arrivés à travers des décombres et des amas de sable à l'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur du monument. Tous mes compagnons de voyage se sont mis en devoir d'entrer par cette ouverture, et sans trop consulter mes forces, j'ai voulu les suivre ; nous sommes d'abord descendus par un premier conduit, dans lequel on ne peut se tenir debout ; j'avais un Arabe devant moi, un autre derrière moi, portant chacun un flambeau ; je n'ai eu d'abord qu'à me laisser aller sur la pierre polie ; lorsqu'on est arrivé au bas du premier canal, d'autres difficultés se présentent ; on s'avance par un passage étroit et tortueux, on se traîne à travers le sable et les décombres en s'aidant des mains et des genoux ; il faut monter ensuite par d'autres conduits ; mes Arabes tantôt me tiraient par les bras, tantôt me poussaient par les épaules. Tous ces embarras et la fatigue que j'en éprouvais, me faisaient penser que la curiosité de voir les pyramides m'avait pris un peu tard, et je cheminais péniblement, averti à chaque pas de cette triste vérité que nous ne supportons pas le poids des années aussi bien que les monumens de la vieille Égypte. Quand nous sommes arrivés à l'endroit qu'on appelle *le Puits,* je me suis senti

suffoqué par la chaleur, et pour comble de disgrace, la blessure que je m'étais faite il y a quelques semaines dans les montagnes de la Judée, m'a fait sentir de vives douleurs; alors j'ai mesuré avec effroi dans ma pensée le chemin qui me restait à faire pour arriver aux chambres sépulcrales qu'on nomme la *chambre du roi* et la *chambre de la reine;* les autres voyageurs m'avaient devancé, et j'entendais au loin leurs voix confuses, répétées par les échos de la pyramide; mille chauves-souris que nous avions troublées dans leurs demeures, volaient autour de nous avec un bruit sourd; elle avaient éteint un de nos flambeaux, et nous étions menacés d'être ensevelis dans de profondes ténèbres; j'étais resté seul avec mes deux cicérone, qui ne cessaient de me demander un bakchich, et qui le demandaient comme on demande la bourse ou la vie; je vous avoue, mon cher ami, qu'à la fin le courage m'a manqué, et que j'ai eu quelque peur de laisser mes os dans le sépulcre des Pharaons; je n'ai plus songé qu'à retourner sur mes pas, et j'ai regagné, comme j'ai pu, l'ouverture par laquelle j'étais entré.

Revenu ainsi du séjour des ombres, je me suis assis sur un bloc de granit détaché de la pyramide, et j'ai eu tout le temps de me livrer à mes réflexions; en regardant cette pyramide de Chéops dont je venais de sortir, j'avais un beau sujet d'admirer ce que peuvent le génie et l'intelligence humaine; mais en reportant ma pensée sur moi-même et sur ce qui venait de m'arriver, j'avais une belle occasion aussi pour déplorer la faiblesse et les misères de l'homme. Au bout de trois quarts d'heure, nos compagnons de voyage ont reparu; ils étaient pâles, harassés, couverts de poussière; je leur ai demandé ce qu'ils avaient remarqué dans la pyramide; ils n'avaient vu que ce qui est décrit dans tous les livres de voyageurs; si je les avais suivis jusqu'au bout, il est probable que je n'en aurais pas vu davantage; il y a bien long-temps qu'on vient à la file de tous les coins de l'Europe, pour voir cette grande pyramide; on y descend depuis plusieurs siècles; tout le monde a visité ces souterrains, et c'est presque une nouveauté parmi les voyageurs que de ne les avoir pas vus; cependant on a fait peu de découvertes importantes: que de tentatives, que d'efforts inutiles, pour sonder l'abyme qu'on appelle le puits de la pyramide, et pour pénétrer dans les parties intérieures du monument! La commission d'Égypte nous a donné tout ce qu'on peut avoir de plus complet; elle a décrit avec exactitude ce qu'on avait trouvé en d'autres

temps; mais elle n'y a rien ajouté, et nous en sommes encore à la chambre du roi et à la chambre de la reine, comme les voyageurs du dix-septième siècle.

Les chambres de la reine et du roi se trouvent dans la partie centrale de la pyramide; pour y arriver, on descend d'abord par le conduit dont je vous ai parlé; on monte ensuite par un autre canal, puis on traverse une espèce de galerie qui vous mène à la première salle; c'est là que les traditions des voyageurs ont placé le cercueil d'une épouse des Pharaons; pour arriver à la chambre du roi, qui est au-dessus de celle de la reine, il faut passer par des chemins plus difficiles encore que les premiers; vous montez d'abord par un conduit très-rapide; parvenu à son ouverture supérieure, vous traversez de grands couloirs, vous passez sous des voûtes qui tour-à-tour s'élèvent ou s'abaissent; vous pénétrez enfin dans la salle mystérieuse : un sarcophage de granit, trouvé dans cette salle, a fait penser que le roi, fondateur de la pyramide, y avait été enseveli.

Il ne m'appartient pas d'avoir ici une opinion, mais si je m'en rapporte à toutes les descriptions qui ont été faites, il me semble que la salle principale de la pyramide de Chéops, ne peut plus être regardée aujourd'hui comme le tombeau ou la chambre sépulcrale d'un Pharaon; quelle différence entre cette prétendue chambre du roi et la *salle dorée* des tombes royales de Thèbes! Dans les hypogées des dynasties thébaines, le granit poli retrace partout les souvenirs de l'histoire et de la religion égyptienne; dans toutes les galeries, sur tous les plafonds, vous voyez représentés, tantôt Osiris jugeant les générations humaines, tantôt le *dieu soleil*, image de la vie et de la mort, parcourant tour-à-tour les régions célestes et les sombres rivages de l'*Amenti;* toutes ces images et mille autres ne se trouvent point ni dans la salle de la grande pyramide, ni dans les chemins qui y conduisent; dans aucune des parties de ce monument où les savans ont pu pénétrer, on n'a rencontré ni bas-reliefs, ni peintures, ni inscriptions; peut-on croire que les rois de Memphis eussent tout à coup renoncé à l'usage de décorer leurs dernières demeures, et de s'entourer dans la tombe des symboles de leur croyance religieuse! Pouvons-nous penser qu'un Pharaon ait choisi pour son sépulcre une chambre étroite et nue comme celle dont il est question, et qu'on ait jamais fait passer les funérailles d'un puissant monarque par les conduits où se traînent aujourd'hui les voyageurs! Qu'il me soit donc permis,

jusqu'à d'autres découvertes, de m'en tenir au témoignage d'Hérodote, qui nous dit deux fois dans son histoire que le tombeau de Chéops était creusé dans le roc et se trouvait entouré des eaux d'un canal, c'est-à-dire qu'on l'avait placé sous la pyramide, et non dans l'intérieur de la pyramide.

Après un moment de repos, nos voyageurs ont voulu monter sur la plate-forme du monument; pour moi, je suis resté assis sur mon bloc de granit, suivant des yeux notre joyeuse caravane, qui a escaladé deux cent trois gradins en moins d'une demi-heure; quand elle est arrivée au sommet, elle paraissait comme une compagnie d'aiglons qui se reposent sur la pointe d'un roc élevé; quand nos voyageurs sont descendus, ils m'ont dit que moi et mes Arabes, nous leur avions paru comme des fourmis; vous voyez, mon cher ami, qu'aux pyramides comme dans notre monde politique, pour paraître petit ou grand, tout dépend de la manière dont on est placé; combien de gens dans nos révolutions d'Europe ont été pris pour des aigles lorsqu'on les regardait d'en bas, et qui ne paraissaient pas plus gros que des fourmis quand on est venu à les regarder d'en haut!

Pendant que j'attendais mes compagnons de voyage, mon attention s'est porté sur les pierres que j'avais autour de moi; je remarquai qu'elles étaient mêlées de coquillages et d'herbes marines, ce qui nous montre qu'elles sont le produit des grandes révolutions du globe; la plupart sont d'un volume énorme, et vous auriez peine à croire qu'elles aient pu être transportées de la chaîne aribique située de l'autre côté du Nil, et même des carrières de la Haute-Égypte. Aussi les arabes, qui expliquent toujours une merveille par une autre merveille, nous disent que ce pays était autrefois habité par des géans; d'après les traditions les plus authentiques, la pyramide de Chéops était toute revêtue à sa surface d'un marbre ou d'un granit poli; ce revêtement existait encore du temps d'Abdallatif, qui dit l'avoir vu couvert de caractères hiéroglyphiques. Il ne reste plus que les pierres des assises ou des gradins, mais ces pierres paraissent n'avoir pas ressenti l'outrage du temps. Si la pyramide se trouvait dans nos climats pluvieux, sa surface aurait subi l'influence de l'atmosphère; elle serait couverte de mousse et de plantes saxatiles; elle aurait peut-être disparu sous des couches de terres végétales. Mais, protégée par le soleil d'Égypte, la pierre a conservé sa forme et sa couleur primitives; du sommet à la base du monument on n'aperçoit

pas un mousseron, un brin d'herbe, une tache, une marque notable de dégradation ; cet énorme amas de pierres n'a jamais connu l'humidité dissolvante des pluies ; jamais sa cime ne s'est cachée dans un nuage ; jamais la foudre ne l'a frappée ; le kamsim a seul fait entendre ses mugissemens et poussé ses tourbillons de sable autour de la masse gigantesque.

Pour avoir une idée de cette pyramide, il faut connaître ses dimensions ; je vous invite à lire la description de M. Jomard, qui a mesuré avec la plus grande exactitude, la base, la hauteur et les côtés du monument ; je ne parlerai pas des moyens qu'il a employés pour s'assurer de la vérité ; il me suffira de vous dire que le résultat de son travail est devenu comme un article de foi parmi les voyageurs, et que personne depuis trente ans n'a essayé même de vérifier ses calculs. Tout le monde sait aujourd'hui que la première pyramide a quatre cent vingt-huit pieds et demi de hauteur, et que sa base couvre un espace d'environ cinq cent quinze mille pieds carrés ; ces calculs présentent l'idée d'une masse effrayante, mais pour ajouter, s'il se peut, à votre surprise, et pour vous rendre plus familière l'image de ces dimensions extraordinaires, je veux employer quelques points de comparaisons, qui tomberont sous vos sens, et qui mettront en quelque sorte le prodige sous vos yeux ; la pyramide de Chéops est quatre fois aussi haute que la colonne de la place Vendôme ; chacun de ses côtés égale en étendue la façade du palais des Tuileries. Le contenu du monument a soixante-quinze millions de pieds cubes, et pourrait renfermer trois mille sept cents chambres comme les chambres du roi et de la reine. J'ai sous les yeux un calcul fait par M. Fourier, secrétaire perpétuel de l'institut d'Égypte, et mon confrère à l'Académie[1]. Il résulte de ce calcul, que si on employait les pierres de la grande pyramide à faire une muraille de dix pieds de haut et d'un pied d'épaisseur, cette muraille couvrirait un espace de six cent soixante-cinq lieues ; Bonaparte, qui s'était occupé de ce problème arithmétique, avait trouvé le même résultat, et se vantait de construire avec le monument de Chéops un mur qui enfermerait la France entière : d'après tous ces calculs, il me semble qu'avec les trois pyramides de

[1] J'ai appris en Égypte la mort de M. Fourier ; je ne le regrette pas seulement comme un homme d'un grand savoir, mais comme un homme tolérant, poli, généreux, et rempli de toutes les qualités qu'on aime à trouver dans un confrère ou dans un ami.

Giseh, on bâtirait une ville plus grande que Londres ou Paris.

La première pyramide de Giseh a été ouverte il y a plus de mille ans; elle l'a été par des Arabes qui croyaient qu'elle renfermait des trésors; ceux qui cherchent de l'or sont toujours un peu plus pressés que ceux qui ne cherchent que des lumières; les travaux qu'il a fallu faire pour pénétrer dans l'intérieur du monument, sont presque aussi incroyables que le prodige de sa construction. Il n'est point dans le monde de forteresses qui aient éprouvé tant d'assauts, qui aient été plus vivement attaquées que les pyramides, et l'on s'étonne de deux choses, d'abord qu'elles ne soient pas détruites, ensuite que leur intérieur soit resté ignoré. Vous voulez savoir peut-être quel est l'âge de la pyramide de Chéops; les savans ne sont point d'accord; on convient toutefois qu'elle remonte aux époques les plus reculées, et qu'au temps où Salomon disait qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, elle existait déjà depuis plusieurs siècles.

P. S. J'interromps ici ma lettre sur les pyramides, pour vous parler d'un accident tragique qui vient d'arriver; aujourd'hui à six heures du matin, deux voyageurs anglais ont visité la pyramide de Chéops; l'un d'eux a voulu monter au sommet; il est tombé; et son corps précipité de gradins en gradins est arrivé au pied de la pyramide horriblement mutilé et brisé; il n'a pu prononcer une parole; les Arabes qui l'accompagnaient, n'ont donné aucun éclaircissement. Beaucoup de gens croient que ce malheureux voyageur a pris un étourdissement, et que cet étourdissement a causé sa chute; d'autres pensent qu'il avait le projet de se tuer, et qu'il a voulu exécuter son dessein sur la pyramide; tout le monde parle ici de cette catastrophe; on ne connaissait point encore d'exemple d'un semblable accident.

SUITE DE LA LETTRE CXXVI.

Les pyramides de Gisch.

Le Caire, 1831.

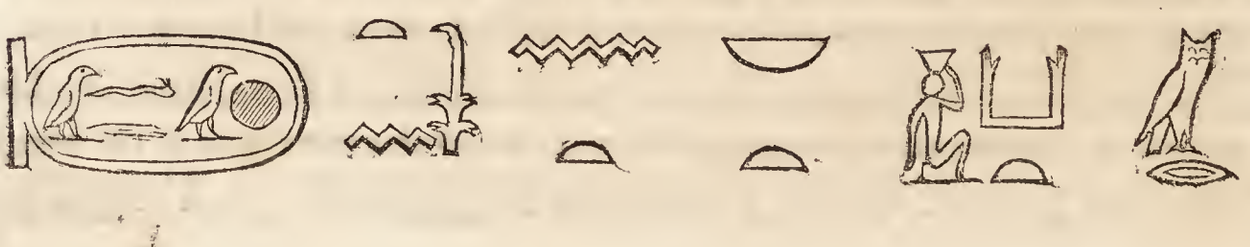
Nous avons fait le tour de la seconde pyramide qu'on appelle la pyramide de Cephren ; elle est à un demi-mille de la première ; elle présente à peu près le même aspect, elle a les mêmes dimensions, à l'exception qu'elle se termine en pointe, et qu'elle est revêtue d'une pierre unie et lisse dans sa partie supérieure ; M. Jomard, qui est monté à son sommet, malgré toutes les difficultés que présentait cette ascension, l'a décrite avec une exactitude scrupuleuse ; cette description ne laisse plus rien à dire aux voyageurs, pour la hauteur, les côtés, le volume et la forme extérieure du monument.

Il y a quelques années que la pyramide de Cephren a été ouverte par Belzoni ; ce qu'il y a remarqué ne ressemble pas à ce qu'on a trouvé dans la pyramide de Chéops ; le voyageur italien descendit d'abord dans un abyme profond, où il rencontra plusieurs passages ou corridors taillés dans le roc ; beaucoup d'herborisations de nitre étaient suspendues aux voûtes, et représentaient des plantes ou des figures d'animaux ; arrivé à la chambre centrale de la pyramide, il trouva un sarcophage de granit, dont le couvercle était cassé ; la chambre était remplie d'amas de poussière et de décombres ; les murs ne portaient ni sculptures ni caractères hiéroglyphiques ; tout ce qu'on put découvrir, ce fut une ancienne inscription arabe annonçant que *maître Mohamed-Ahmed*, carrier, et *maître Otman*, aussi carrier, avaient ouvert autrefois la pyramide. Si nous en croyons la relation de Belzoni, des ossemens furent trouvés dans le sarcophage ; ces ossemens ont été envoyés en Angleterre, et soumis à l'académie de chirurgie de Londres, qui a déclaré qu'ils avaient appartenu à un bœuf ou à une génisse. Ce fait, s'il était vérifié, pourrait venir à l'appui de

ceux qui pensent que le bœuf Apis, dont Memphis célébrait les funérailles avec tant de solennité, partageait avec les rois d'Égypte l'honneur d'avoir une pyramide pour tombeau.

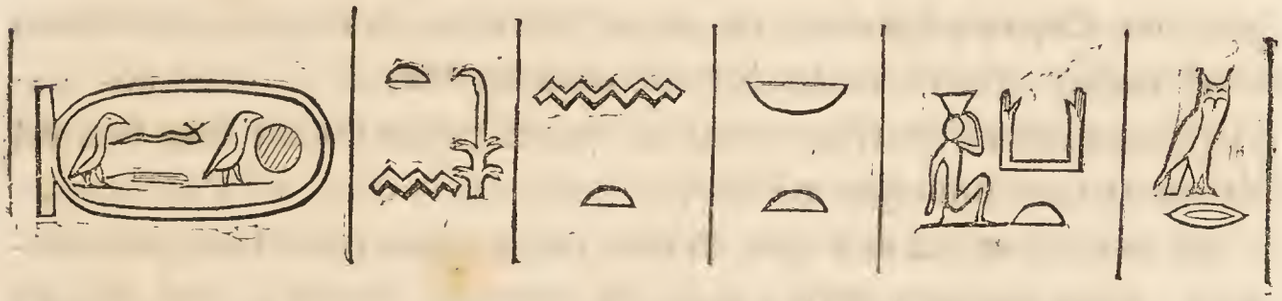
En faisant le tour de la seconde pyramide, on remarque d'abord une large enceinte, creusée dans le roc; la roche qui reste à découvert à l'ouest et au nord renferme beaucoup d'hypogées ou chambres sépulcrales; nous sommes entrés dans plusieurs de ces salles qui ont été ouvertes; la plupart sont remplies de peintures et de bas-reliefs; on voit là les fêtes, les travaux, les cérémonies religieuses des anciens Égyptiens; les semailles, le battage des blés, la pêche, la chasse, les différens métiers, les danses et les jeux, des juges, des guerriers, des prêtres, des almées, toute la vieille Égypte se trouve ainsi représentée dans les tombeaux; c'est ainsi que la poésie des Grecs et des Romains, en décrivant les tristes domaines de Pluton, nous représente les ombres des morts, environnées des vaines images de ce monde; Homère et Virgile qui ont si bien décrit l'enfer des anciens, se plaisent à nous montrer les scènes diverses de la vie dans les sombres demeures du trépas, et lorsqu'on relit leur description si poétique des Champs-Élysées, on serait tenté de croire que ces deux grands poètes avaient vu les tombes égyptiennes.

Les hypogées qu'on trouve autour des pyramides étaient sans doute destinés aux personnages qui avaient composé la cour des Pharaons, ou qui étaient attachés à leur service par quelques fonctions importantes; nous sommes entrés dans un hypogée creusé à l'est de la pyramide; et d'après les découvertes de M. Champollion, nous avons reconnu la tombe d'un ministre du roi Chéops. Il m'est arrivé quelquefois de citer dans mes lettres des inscriptions grecques ou latines, même des inscriptions arabes; mais la langue des anciens Égyptiens ne s'est pas encore trouvée sous ma plume; grace à la science d'autrui, je veux faire ici quelque chose d'inoui, quelque chose de tout nouveau pour vous et pour moi, c'est une citation en caractères hiéroglyphiques; regardez, lisez, comprenez, si vous le pouvez, ces lignes, écrites sur la pierre sépulcrale.



M. Champollion a trouvé dans ces signes que vos yeux sans doute n'ont jamais vus, le nom d'*Imaï* ou d'*Eimeï;* c'est le nom du personnage enseveli dans l'hypogée; après le nom du mort, viennent ses qualités; il prenait le titre d'*orateur royal*, *de royal pontife*, *d'intendant général des bâtimens du roi Schouphô* ou Chéops. Vous voyez qu'il ne s'agit rien moins ici que de quelque grand prêtre du dieu Phta, et d'un architecte des palais de Memphis [1]; nous pouvons supposer sans invraisemblance que le personnage appelé *Imaï* ou *Eimeï*, en sa qualité d'intendant des demeures royales, a pu présider à la construction des pyramides, et qu'en sa qualité de *royal orateur*, il a pu prononcer l'oraison funèbre de Chéops ou de Cephren, lorsque ces deux rois ont pris possession du magnifique sépulcre qu'ils s'étaient fait bâtir.

[1] M. Salvolini, jeune savant, qui s'occupe d'un grand ouvrage sur l'inscription de la pierre de Rosette et sur beaucoup d'autres inscriptions trouvées à Thèbes, nous a communiqué la note explicative qui suit. Nous répèterons ici les signes hiéroglyphiques imprimés plus haut.



6. 5. 4. 3. 2. 1.

Mour (en) kot *nib* *nte* *souten* *Schoufô.*

Cette phrase signifie littéralement : « *Chargé des bâtimens tous du roi Schouphô.* » On peut vérifier cette traduction, le dictionnaire copte à la main. Le mot qui est en tête de la phrase, comme l'indique la direction des *oiseaux*, etc., est celui que nous avons numéroté (*s*). Il se compose des signes phonétiques, la *chouette* M. et *la bouche* R. En suppléant la voyelle, qui manque toujours, on a le mot MOUR, ou MOR des dictionnaires coptes, qui a différentes significations, soit dans les textes coptes mêmes, soit dans les anciens textes égyptiens, celles entre autres de *charger quelqu'un* d'une fonction quelconque. Le groupe, n° 2, est copte aussi; il se lit *Kot* (les *deux bras* K, et le *segment de sphère* T); c'est là le mot copte KOT, *fabricare*, bâtir, *œdificare*. Le signe hiéroglyphique qui suit ces deux premiers, représente un *homme assis portant sur sa tête un boisseau*, ou un fardeau quelconque; c'est là le *déterminatif générique*, dans tous les textes hiéroglyphiques, des verbes exprimant des actions qui exigent le transport d'objets quelconques. Suit le groupe n° 3, qui consiste d'abord dans la forme de *corbeille*, que l'inscription de Rosette emploie toujours *symboliquement*, soit pour exprimer l'idée *seigneur*, *maître*, lorsqu'elle est placée *devant* un substantif, soit pour exprimer l'idée *tout* ou *tous* (en copte, *nib* ou *nim*), lorsqu'elle se trouve *après* le substantif, comme dans notre cas. Cet adjectif symbolique est suivi du *segment de sphère* T, qui représente ici l'article du genre féminin, auquel appartient le mot KOT, *bâtiment*. Le groupe n° 4, c'est-à-dire

Parmi les monumens qui frappent l'attention des voyageurs, après les grandes pyramides de Giseh, il faut distinguer le sphinx; cette statue colossale, moitié homme, moitié lion, est enfouie sous le sable jusqu'à la tête; il y a quelques années qu'on entreprit de la découvrir; M. Caviglia, ancien officier de marine, parvint à le dégager jusqu'à sa base; on nettoya tout autour une aire de cent pieds; entre les pattes du colosse mystérieux se trouvait un bloc de granit de quatorze pieds de haut, sculpté en bas-reliefs et représentant deux sphinx, assis sur des piédestaux; on distinguait parmi les figures du bas-relief, des prêtres offrant des sacrifices; sur la patte de l'animal, on avait pu déchiffrer les noms d'Arien, l'historien d'Alexandre, et les noms de Caracalla et de Néron, écrits en lettres grecques.

Quand le sphinx parut à découvert, il étonna surtout les spectateurs par l'énorme proportion de ses formes; on remarqua que ses pattes de devant s'étendaient à cinquante pieds en avant de son corps. Pour se faire une idée exacte de cette masse, il fallait s'orienter et se rappeler les quatre points cardinaux comme pour la géographie d'une montagne; ceux qui en ont fait la description, disent: *sa patte du sud, sa patte du nord, le côté d'ouest des épaules.* Les restes d'un temple, plusieurs signes symboliques, des pierres avec des hiéroglyphes furent trouvés autour du sphinx; maintenant tout cela est de nouveau enfoui sous le sable.

Nous n'avons pu voir que la face du sphinx; cette face est tellement endommagée, qu'il est difficile de reconnaître l'expression de finesse et de douceur que beaucoup de voyageurs lui ont donnée; la barbe trouvée sous le menton ne permet pas toutefois d'y voir le sexe féminin; les Arabes appellent ce sphinx *Abou-el-houl*, le père de la terreur; cette grande figure allégorique, si on en croit d'anciennes traditions confirmées par des découvertes récentes, était chargée autrefois d'annoncer les débordemens du Nil; elle est encore

la *ligne ondulée* N, et le T usuel, exprime la préposition copte NTE, *de, de le, du:* suit un groupe (n° 5), dont la signification est déterminée par l'inscription de Rosette; c'est celle de *Roi.* On lit ce groupe STN, ou, en suppléant les voyelles, SOUTEN (la *plante* exprime la consonne *s*, la valeur des autres deux lignes a déjà été indiquée), mot qui peut être rapproché de la racine copte SOUTEN *regere, dirigere.* Les signes renfermés dans le cadre elliptique qui suit (n° 6), et qu'on sait être le déterminatif de tous les noms propres des rois égyptiens, ne peuvent être transcrits que par *Schouphô.* C'est évidemment le *Souphis*, *Saophix*, ou *Schouphô* de Manéthon et autres historiens, le *Chéops* d'Hérodote, qu'on s'accorde à placer dans la troisième dynastie, et auquel on attribue la construction de la grande pyramide.

tournée vers le fleuve et semble se ressouvenir des oracles qu'elle rendait dans la vieille Égypte.

Nous n'avons vu que de loin la troisième pyramide, qui a la même forme, mais qui est moins élevée que les deux autres; elle fut l'ouvrage, disent quelques historiens, du roi Mycérinus, ou de la courtisane Rhodope; elle est bâtie avec tant de solidité, qu'elle a résisté à tous les efforts des savans, à toutes les tentatives des Arabes qui ont voulu y pénétrer.

Les trois pyramides de Giseh sont placées sur une ligne droite qui s'étend de l'est à l'ouest; l'espace qu'elles occupent surpasse en longueur la plaine de Mont-rouge; avant que cet espace fût recouvert par les sables, il était rempli de monumens, car on découvre partout des ruines. On arrivait sur le plateau par de magnifiques chaussées qu'on peut reconnaître encore en plusieurs endroits; chacune des grandes pyramides avait autour d'elle une foule d'autres pyramides de médiocre grandeur; tout autour s'élevaient les temples des divinités qui présidaient à la région des morts et à la destinée des ames humaines. Toute la montagne lybique était alors couverte de sphinx, d'obélisques, de colonnades, de mausolées que les arts avaient ornés; et l'étranger qui parcourait cette ville des tombeaux, s'étonnait d'y trouver plus de magnificence qu'à Thèbes et à Memphis. Cette métropole du trépas avait aussi ses fêtes et ses solennités; quel spectacle elle devait offrir, lorsqu'on y célébrait quelques grandes funérailles, lorsque les portes des temples, roulant sur leurs gonds d'airain, annonçaient qu'une des grandeurs de la terre était descendue dans l'Amenti, et qu'un Pharaon suivi de tous les pontifes et de tout son peuple en deuil, venait prendre sa place dans une de ces pyramides que nous voyons encore debout!

SUITE DE LA LETTRE CXXVI.

Opinions des divers siècles sur les pyramides.

Le Caire, 1831.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que les pyramides aient été l'ouvrage de la vanité des rois, il faut avouer que cette vanité s'est grandement trompée dans ses espérances; car la plupart des pyramides ne nous révèlent point les noms de ceux qui les ont élevées; parmi les fondateurs de ces grandes merveilles, à peine trois ou quatre sont-ils cités par l'histoire! Non-seulement, nous ne savons pas le nom des rois qui ont bâti les pyramides, mais l'antiquité se taît sur la génération, sur le siècle qui les a vu construire; il ne reste là-dessus qu'une vérité, c'est que les pyramides sont l'œuvre du peuple égyptien.

Il serait curieux de connaître l'opinion que le monde s'est formée tour-à-tour de ces monumens de l'ancienne Égypte; je regrette que la Bible n'en ait point parlé; si le peuple de Dieu avait eu des prophètes, lorsqu'on le contraignait à bâtir des pyramides, quels grands tableaux nous auraient laissés les poètes de Jéhovah! Nous ne savons pas ce qu'ont pensé de ces merveilles les Perses du temps de Cambyse. Nous connaissons le sentiment des Grecs et celui des Romains, car la plupart des historiens de la Grèce et de Rome nous parlent des pyramides; je ne doute pas qu'Alexandre ne se soit incliné devant la pyramide de Chéops, comme il s'était incliné devant le tombeau d'Achille; je ne doute point que César, qu'Adrien et plusieurs empereurs qui sont venus en Égypte, n'aient visité avec respect les monumens funèbres des Pharaons. Il est bien certain que toute l'antiquité, au moins celle que nous connaissons, admira les pyramides; puis le monde parut tout à coup les oublier, lorsque les peuples retombèrent dans

la barbarie; chose singulière! dans tout le moyen age, il n'en est plus question, et les auteurs arabes sont les seuls qui en disent quelques mots; encore tous ces auteurs, à l'exception d'Abdallatif, n'expriment-ils sur ce sujet que des sentimens vagues, et ne débitent-ils que des fables qui n'apprennent rien. Au milieu de ce silence du genre humain, il ne vint aux musulmans conquérans de l'Égypte, qu'une seule pensée, celle de violer les tombeaux et d'enlever les dépouilles des morts; dans le temps des croisades, au temps des pélerinages qui précèdent les guerres saintes, aucun voyageur, aucun pélerin, aucun croisé de l'Occident ne porta ses regards vers les pyramides; j'ai parcouru plus de deux cents chroniques ou légendes contemporaines des croisades qui parlent de l'Égypte, et qui gardent toutes le silence sur les tombeaux des Pharaons; un seul voyageur chrétien indique les pyramides parmi les merveilles qu'il a vues en Orient; ce voyageur, nommé Gérard, avait été envoyé auprès de Saladin par Frédéric, empereur d'Allemagne. Voici comment il parle des pyramides dans sa relation: « A un mille de la nouvelle Babylone et dans le désert, sont » deux montagnes formées de grandes pierres de marbre carrées et » placées avec un art admirable; ces deux montagnes, également carrées, sont de même hauteur et de même largeur, et éloignées l'une » de l'autre de la portée du trait; leur base s'étend à la portée d'un » javelot, lancé d'une main vigoureuse, et leur élévation est de deux » portées de flèche. » Je ne cite pas cette description comme très-exacte, mais comme la seule qui existe dans nos langues d'Europe pour le douzième et le treizième siècle; plus tard, dans le quatorzième siècle, un pélerin champenois, le seigneur d'Anglure, visita aussi les pyramides, qu'il appelle les *greniers de Pharaon*. Son récit est assez curieux pour que je vous en donne ici un extrait: « Quand nous » fûmes venus à iceux greniers, il nous sembla être la plus merveilleuse chose que nous eussions vue en tout le voyage pour trois » choses seulement; la première fut pour la grande largesse qu'ils » ont par le pied de dessous, car ils sont quarrés de quatre quarres, » en chacun quatre l'on peut trouver neuf cents pieds mesurés et » plus; la seconde pour la grande hauteur dont ils sont, et sont ainsi » comme à la façon d'un fin diamant, c'est à savoir très-larges dessoubs, et très-aigus par-dessus; sachez qu'ils sont si très-haut que » se une personne estoit au-dessus, à peine pourroit être aperçue, » neant plus que une corneille ne sembleroit-il être gros ne grand;

» la tierce chose fut pour les très-nobles et gros ouvrages dont ils » sont faits de grosses et grandes pierres taillées bien, et qui peut » avoir puissance d'en tant amasser illec; et d'icelles pierres si no- » blement asseois comme elles sont, et vismes adonc que sur l'un » d'iceux greniers, ainsi comme au milieu en montant avoit certains » ouvriers massons, qui a force desmuroient les grosses pierres » taillées qui sont la couverture desdits greniers, et les laissoient » dévaler aval, d'icelles pierres sont faits la plus grande partie des » beaux ouvrages que l'on fait au Caire et en Babylone, et que l'on » y fist de long-temps; et nous fut juré et certifié par iceluy truche- » ment qui illec estoit avec nous, et par autre ainsi, que ja estoient » mille ans passés que l'on avoit commencé à escorcher et descouvrir » iceux greniers, et si ne sont que à moitié descouverts et jà pour » ce ne pleut, ne pleuvera dedans, car c'est trop noble maissonnage » et faut qu'il soit moult épais. Ainsi, nous fut-il dict que en celles » pierres que l'on descend d'iceux greniers, le soudan y prend les » deux parts du proffit qui en ist, et les massons l'autre tiers, et » sçachez que iceux massons qui iceluy grenier descouvrant et qui » n'estoient que ainsi comme au milieu en montant, que à peine les » pouvons-nous apercevoir, et n'en sçeusmes rien jusques nous vismes » cheoir les grosses pierres comme muitz à vin que iceux massons » abattoient, nonobstant que nous oyons bien les coup de marteaux, » mais nous ne sçavions que c'estoit.

» Vous devez sçavoir que cesdits greniers sont appelés les greniers » de Pharaon, et les fit faire iceluy Pharaon au temps que Joseph, » le fils de Jacob, fut tout gouverneur du royaume d'Égypte par » l'ordonnance d'iceluy roy, c'estoit pour mettre en garder fromens » pour un cher temps que iceluy Joseph avoit prophétisé estre » advenir au royaume d'Égypte, selon le songe d'iceluy roy Pharaon » si comme il est escrit plus amplement au texte de la saincte » Escripture.

» Tant qu'est à parler d'iceux greniers par dedans nous n'en pour- » rions proprement parler, car l'entrée dessus est murée, et par » devant sont très-grosses tombes, et nous fud dict que illec est le » monument d'un Sarrasin, celles entrées furent murées, pour ce » que l'on y avait coustume de faire fausses monnoies, et tout bas » sur terre à un pertuis auquel nous fûmes moult avant par des- » soubs icelui grenier, et n'est pas du haut d'un hôme. C'est un

» lieu moult obscur et mal flairant pour les bestes qui y habitent. »

J'espère que ma citation ne vous paraîtra pas trop longue, et que la naïveté du seigneur d'Anglure vous charmera comme elle m'a charmé ; il ne faut pas trop se récrier sur la singulière destination que notre bon pélerin champenois donne aux pyramides ; car il n'a visité et décrit ces monumens que parce qu'il les regardait comme des greniers établis par le patriarche Joseph ; s'il n'y avait vu, comme plusieurs de nos savans, que des observatoires, des tombeaux de rois païens ou quelques temples des faux dieux je ne crois pas qu'il se fût détourné de sa route pour contempler ces objets profanes. Au reste, voilà tout ce qu'on savait alors dans le monde chrétien sur les pyramides. Je dois avouer qu'à la même époque les arabes étaient plus avancés ; Abdallatif, qui avait visité les pyramides quelque temps avant notre gentilhomme champenois, en a parlé avec un enthousiasme poétique ; il fait preuve en même temps d'un jugement éclairé et d'un esprit judicieux : « Des trois pyramides de Giseh, nous dit-il, » les deux premières sont d'une élévation énorme ; leur grandeur a » inspiré les poètes qui les ont comparées à deux immenses mamelles » qui s'élèvent sur le sein de l'Égypte ; la troisième, qui est d'un » quart moins grande que les deux autres, est construite en granit » rouge, d'une dureté extrême ; quoiqu'elle paraisse petite de loin, » lorsqu'on en approche, et que les yeux ne voient plus que sa masse, » elle inspire une sorte de saisissement, et les yeux en sont éblouis. » L'auteur arabe ne peut trouver d'expressions pour rendre son admiration et sa surprise, lorsqu'il considère tous les moyens que l'art a employés pour donner aux pyramides leur solidité ; elles doivent à leur forme d'avoir résisté au temps, ou plutôt il lui semble que ce soit le temps qui ait reculé devant ces masses immortelles ; « c'est le » prodige de l'art, ajoute Abdallatif, le miracle de la géométrie ; » aussi peut-on dire que ces monumens nous parlent encore de ceux » qui les ont élevés, nous racontent leur histoire et nous vantent » leur génie. »

Dans le quinzième et le seizième siècle, quelques pélerins de l'Occident ont décrit l'Égypte, et parlé des pyramides ; j'ai lu la relation de Belon, d'un prince de Radziwil, de Furer d'Aimendof, de Prosper Alpin, de Palerne ; tout ce que disent ces pélerins de la grande pyramide de Chéops, se rapporte à ce qu'en ont dit Hérodote et Diodore de Sicile, et leur description ne manque point d'une certaine exac-

titude ; ils avaient pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ils avaient vu le puits mystérieux, et les deux chambres centrales qu'on n'appelait point encore les chambres du roi et de la reine ; dans le siècle suivant, on voit des voyageurs plus instruits, et qui, pour apprécier les monumens, n'ont rien négligé de ce qu'on connaissait alors de l'antiquité. Je me bornerai à vous indiquer le voyage du curé de Fontainebleau, Vansleb, que j'ai emporté avec moi et que j'ai maintenant sous les yeux; le grand spectacle des pyramides avait tellement échauffé son imagination, lui avait donné une telle confiance dans l'avenir, qu'il nous dit très-naïvement : *Et moi aussi, je vais m'occuper d'un ouvrage immortel;* Vansleb s'occupait alors de son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et c'est là l'ouvrage qui devait durer autant que les pyramides ; il y a moins de vanité, il faut le dire, et quelque chose de plus grand et de plus vrai dans les paroles que Bonaparte adressait à son armée victorieuse.

Je ne vous parlerai point des voyageurs qui sont venus plus tard ; le consul Maillet les a surpassés tous par son savoir comme par son exactitude ; pendant près d'un siècle, on n'a connu l'Égypte et les pyramides que d'après la relation de l'ancien consul de France au Caire ; le monde admirait alors ces grands monumens, et les regardait comme les plus éclatantes merveilles que l'antiquité eût produites. La philosophie moderne est venue ensuite, et sans nous rien apprendre de bien positif, elle a déclamé fort éloquemment contre ceux qui ont bâti les pyramides. « On s'afflige, dit Volney, de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière. » Volney part de là pour nous peindre les corvées et les vexations de tout genre qui ont pesé sur les sujets des Pharaons ; il s'indigne contre *l'extravagance et la cruauté des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages*. Ne voilà-t-il pas de bien grands mots, pour nous dire ce que nous savions déjà, que les pyramides n'ont pas été construites sous un gouvernement représentatif et que leur budget n'a point été voté par des chambres ; la source d'erreurs la plus commune pour certains esprits et même pour de grands philosophes, c'est de juger toujours les siècles passés d'après les idées du siècle présent. Si, de nos jours, il prenait fantaisie à un roi de France, à un roi d'Angleterre de bâtir des pyramides comme celles de Giseh, sans doute que l'opposition n'aurait rien de mieux à faire que de répéter la tirade philosophique de Volney. Mais je pense qu'on n'avait pas

tout-à-fait les mêmes idées dans la vieille Égypte, où la construction d'un temple, d'un palais, ou d'un tombeau n'était pas une simple question de finances, mais une affaire religieuse. Les inscriptions trouvées dans tous les grands édifices de Thèbes portent expressément, qu'ils ont été *bâtis en pierres dures, pour que les dieux fussent honorés et que le nom des rois fût vivifié à jamais.* Nous voyons dans ces mêmes inscriptions, que lorsqu'un monument était achevé, on invitait les dieux de l'Égypte à venir l'habiter, et les dieux ne se rendaient à cette prière, *qu'après s'être assurés de la solidité de l'édifice*[1]. Ainsi la religion présidait à tout ce que l'architecture produisait de grand, et voilà pourquoi l'architecture égyptienne enfanta tant de merveilles; voilà pourquoi en un mot on construisit des pyramides; ces sortes de constructions étaient pour les princes et même pour leurs sujets un acte de piété et de patriotisme. N'y avait-il pas d'ailleurs quelque chose de moral dans cette préoccupation d'un puissant monarque qui se fait bâtir un tombeau pendant son règne! Les princes ou les despotes dont la tyrannie a le plus pesé sur le monde ne s'occupaient guère de leurs monumens funèbres, et lorsqu'ils ruinaient leurs peuples, ce n'était pas à coup sûr avec la pensée de construire leurs propres sépulcres.

Après avoir employé toute la journée à parcourir le vaste plateau des pyramides, nous sommes retournés vers le soir dans la chambre sépulcrale où nous avions déposé nos bagages; nous avons soupé avec nos provisions, et nous nous sommes étendus sur des nattes ou sur la pierre; il n'est pas aisé de trouver le sommeil sous ces voûtes funèbres, d'abord parce qu'on n'y est pas commodément, ensuite parce qu'on y est très-préoccupé de ce qu'on a vu; il n'y a guère que les morts qui aient jamais pu dormir dans le lieu où nous avons passé la nuit; le lendemain au premier rayon du jour, je me suis levé, et j'ai voulu voir les cimes des pyramides éclairées par les lueurs naissantes du matin. Comme toujours les choses les plus communes se mêlent aux plus merveilleux spectacles, nous avons vu arriver une troupe d'almées, du village d'Abousir; elles venaient égayer par leurs chants et par leurs danses les voyageurs que la renommée leur avait annoncés: quel contraste, quelle singularité que de voir des danseuses et des filles de joie dans des sépulcres, et des femmes prostituées se donner en

[1] On n'a qu'à lire les lettres de M. Champollion sur les monumens de Thèbes.

spectacle en présence des pyramides ! Au reste, il est plus d'un tombeau de la vieille Égypte qui eût pu nous montrer sur le granit l'image de ce qui se passait sous nos yeux ; au milieu de ce spectacle profane, il est entré dans notre chambre un Arabe à cheveux blancs ; il s'est adressé à deux de ses fils confondus dans la foule, en prononçant des paroles remplies de colère et paraissant les maudire ; nous avons compris qu'il voulait les emmener avec lui, et comme ils ne se hâtaient pas de lui obéir, il s'est incliné vers la terre, a pris du sable dans ses mains, et l'a jeté à plusieurs reprises sur sa tête ; je n'ai jamais vu un désespoir pareil à celui de ce malheureux père ; il accusait tour-à-tour les pyramides, les voyageurs et les almées, de porter la corruption jusque dans les tribus du désert. Cette scène a duré plus d'une demi-heure, et lorsque nous sommes partis, le vieillard était encore à genoux, les yeux mouillés de larmes, et son front tout couvert de poussière. Rien ne m'a plus attendri que ce spectacle qui vous semblera peut-être vulgaire ; mais dussé-je paraître à vos yeux, mon cher ami, dussé-je paraître aux yeux des savans aussi petit qu'un homme vu du sommet de la pyramide de Chéops, je dois vous avouer que j'ai oublié alors toutes les grandes choses que j'avais autour de moi.

LETTRE CXXVII [1].

La plaine d'Abousir et de Sakara. — Santon musulman. — Les pyramides d'Abousir. — La plaine des Momies. — Les catacombes. — Trafic des momies. — Usages et croyances des anciens Égyptiens pour leurs sépultures.

Le Caire, 1831.

En quittant les pyramides de Giseh, nous nous sommes avancés au midi dans de vastes plaines couvertes de sable ; dans ces campagnes arides, les pyramides d'Abousir s'élèvent çà et là, les unes encore debout, les autres affaissées sous le poids des siècles ; aucune végétation, aucun signe de vie ne se fait remarquer sur notre route ; tout est immobile, tout est muet dans ces tristes régions ; le temps lui-même semble y avoir suspendu sa course, et le ver du tombeau n'y a rien à faire. On nous a fait remarquer à notre gauche la chapelle d'un santon musulman ; une lampe est toujours allumée dans cette chapelle, souvent visitée par les Arabes du voisinage ; un derviche reçoit les offrandes des pélerins ; les uns adorent en ce lieu le tombeau du patriarche Joseph, d'autres sa prison ; l'histoire nous apprend que le fils de Jacob fut embaumé après sa mort, et qu'on lui fit des funérailles comme aux Égyptiens ; on le déposa sans doute dans cette campagne lybique qui s'étend devant nous ; ce fut là que les Hébreux enlevèrent ses dépouilles lorsqu'ils sortirent de l'Égypte. Le docteur Clarke prétend que Joseph eut pour tombeau la grande pyramide de Giseh ; cette supposition me paraît tout-à-fait chimérique, et je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Après avoir marché quelque temps, nous sommes arrivés à l'endroit du désert qui se trouve à l'ouest du village de Sakara ; à mesure que nous avancions, cette solitude nous paraissait plus affreuse ; le sol a été bouleversé plusieurs fois ; les vents y ont accumulé des sables ;

[1] Cette lettre sur la plaine d'Abousir et de Sakara est adressée à M. Raulin.

les fouilles y ont creusé de profonds ravins; on y reconnaît à chaque pas la région ténébreuse que les vieux Égyptiens appelaient l'Amenti; nous avons compté dans cette plaine jusqu'à neuf pyramides : plusieurs sont plus ou moins dégradées, quelques-unes ressemblent à ces tumulus de pierres que nous avons vus dans l'emplacement de Troie, sur le mont Sipyle et dans d'autres parties de l'Orient. Les voyageurs ont souvent visité celle de ces pyramides [1] que les Arabes appellent *Haran-el-Modarrageh*, pyramide à gradins ; les habitans croient qu'elle était le siége des Pharaons, et que les rois d'Égypte y proclamaient leurs lois ; la plus grande des pyramides de Sakara a été ouverte, il y a quelques années, par un général prussien [2] ; on y a trouvé beaucoup de corridors, de galeries souterraines, beaucoup de chambres ornées de faïence ou de porcelaine coloriée. Dans une des salles, on avait remarqué un petit sanctuaire formé avec des grosses pierres de granit, qui paraissait avoir été destiné à la célébration de quelque mystère ; la voûte était encore noircie de la fumée des lampes qu'on y tenait allumées. Cette pyramide renferme un grand nombre d'inscriptions ou de tables hiéroglyphiques, ce qui la distingue des grands monumens de Giseh ; tout nous porte à croire qu'elle avait servi aux cérémonies et aux initiations des prêtres de Memphis; l'ouverture par laquelle on y avait pénétré, se trouve maintenant refermée par les sables, car le génie de l'homme qui a bâti toutes ces montagnes de pierres, n'a pu dompter ni soumettre à ses lois les tourbillons et les sables du désert. M. S..., un des drogmans du consulat de France, qui nous accompagnait, nous a montré une autre pyramide de moindre grandeur, que lui-même avait fait ouvrir ; il n'y a trouvé que des paniers d'osier, une échelle de bois et un crâne doré.

Quelques fragmens d'albâtre, de porphyre, de poterie, de verre quelques idoles de bois ou de terre cuite, des amulettes, des lambeaux d'étoffes, dispersés çà et là sur le sable, nous ont averti que nous étions sur le plateau qu'on appelle la plaine des Momies ; là des galeries souterraines, des grottes creusées dans le roc vif, se prolongent dans toutes les directions, s'étendent au loin et se correspondent les unes aux autres comme les rues et les places d'une grande cité. Au

[1] La plupart de ces pyramides de Sakara ont été visitées et décrites par M. Jomard et par M. Gratien Lepère. Voyez les mémoires de la commission d'Égypte.

[2] Voyez le Voyage de Mme Minutoli.

niveau du sol on aperçoit quelques arbustes d'accacia ; ces signes verdoyans annoncent ordinairement l'ouverture par laquelle on pénètre dans les catacombes ; il est probable toutefois que ces ouvertures perpendiculaires par lesquelles on descend à l'aide d'une corde, n'étaient point le chemin par où les morts se rendaient à leurs dernières demeures ; sans doute qu'on découvrira plus tard les routes ténébreuses qui conduisaient dans la nécropole de Memphis, et qui devaient commencer à la lisière du désert, près du lac d'*Achérusie*.

Nous sommes entrés dans plusieurs catacombes, par des ouvertures latérales creusées dans le sable; quoiqu'elles aient été souvent visitées, on y trouve des lambeaux de vêtemens, des morceaux de toiles, des bandelettes, qui ont servi d'enveloppes aux momies ; quelques-unes des grottes sépulcrales renferment encore des ossemens, des restes de bitume, de résine, ou autres matières employées à l'embaumement ; partout on remarque des niches de six ou sept pieds de profondeur, où se plaçaient les corps, et qui sont restées vides ; en avançant sous les voûtes, le voyageur foule sous ses pieds des corps mutilés et sortis de leurs sarcophages. Ces tombes offrent un aspect mystérieux, qui ne ressemble en rien à nos tombeaux d'Occident ; chez nous, l'extérieur du sépulcre parle en quelque sorte aux yeux des passans, et leur dit quelque chose du dépôt qui lui est confié ; chez les anciens Égyptiens, il n'en était pas ainsi ; les inscriptions ou les épitaphes des morts y étaient toujours placées en dedans du tombeau, soit sur un cerceuil de granit ou de bois de sycomore, soit sur les feuilles de papyrus qu'on avait soin de mettre entre les jambes du mort, sur sa poitrine ou sous ses vêtemens. Ce qu'on écrivait de la sorte dans la tombe des morts, ne devait pas être lu par les vivans, mais par les habitans de l'Amenti ; tout ce qui était dans les sépulcres ne devait reparaître au grand jour qu'à l'époque où les ames reprendraient leurs corps, et lorsque le *Dieu-soleil,* le régénérateur des mondes, viendrait rendre la vie aux tombeaux ; cette croyance et les usages qu'elle avait introduits, ont dû jeter beaucoup de confusion dans ces régions du trépas ; voilà pourquoi, même aujourd'hui, il n'y a rien de régulier dans les fouilles, pourquoi la science est obligée d'aller sans cesse à la découverte, et que toutes les recherches se font pour ainsi dire au hasard.

Ce sont les Arabes qui ont découvert et fouillé la plupart de ces catacombes ; ce qui les anime et les encourage, c'est l'espoir d'un trésor caché dans les tombeaux ; lorsqu'une catacombe est ouverte

pour la première fois, ils n'y admettent pas volontiers les étrangers, avant de l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle avait de plus précieux. Souvent ils la referment et la rouvrent ensuite pour la montrer aux voyageurs comme une découverte nouvelle; car après avoir enlevé tout ce qui pouvait tenter leur cupidité, ils espèrent encore tirer quelque parti de la curiosité des amateurs; ils en font par là comme un spectacle qu'ils renouvellent dans l'occasion et qui leur procure chaque jour de nouveaux bakchich; rien n'égale l'habileté avec laquelle tous ces barbares exploitent la curiosité ignorante des Européens, et même celle des gens les plus habiles. Les catacombes sont pour eux comme des mines d'or ou d'argent; dans les villages qui environnent le désert, on n'a pas de meilleur moyen de s'enrichir; les cabanes de Sakara, d'Abousir et de Daschour, étalent sans cesse quelques dépouilles mutilées de l'ancienne Memphis.

Lorsqu'on veut faire des fouilles productives, on est obligé d'associer aux bénéfices de l'entreprise les cheiks et les principaux habitans du village le plus voisin; on m'a dit que les dépouilles des morts avaient souvent fait naître des jalousies et des discordes parmi les Arabes; chaque tribu a son district au-delà duquel il ne lui est pas permis de porter ses recherches; j'ai remarqué qu'aucun des Arabes qui nous avaient accompagnés aux pyramides de Giseh, n'était venu avec nous dans la plaine de Sakara; il nous est arrivé d'autres Arabes qui ont offert de nous conduire dans la plaine des Momies.

Il y a plusieurs siècles qu'on fouille la vaste nécropole de Sakara; j'ai lu dans un ancien voyageur que la république de Venise faisait un traitement extraordinaire à son consul au Caire, afin qu'il se transportât chaque année dans la plaine que nous venons de parcourir, et qu'il encourageât par sa présence les fouilles des catacombes; ce qu'on recherchait le plus à Venise dans le seizième siècle, après les riches marchandises de l'Inde arrivées par l'Égypte, c'était des momies; il n'y avait point de navire vénitien qui n'en rapportât dans sa cargaison; on se servait alors de momies pour composer une poudre merveilleuse, qu'on appelait *la mumie,* et qu'on vendait comme un élixir de longue vie; le roi de France, François I^er^, nous dit Belon, n'allait nulle part que ses sommeliers ne portassent avec eux *de la mumie ainsi que de la rhubarbe;* la poudre faite avec les momies de Sakara, eut ainsi pendant plus de deux siècles, la vertu de guérir toutes sortes de maladies; les momies d'Égypte furent recherchées ensuite comme des

objets de curiosité ; dès lors leur exportation en Europe ne fit que s'accroître ; il n'y eut point d'amateur d'antiquités qui ne voulût avoir une momie ; la conservation miraculeuse des corps parut un phénomène qui attira l'attention des curieux, et fit mettre un nouveau prix aux dépouilles des tombeaux égyptiens.

Ce commerce des restes de l'homme m'a toujours beaucoup surpris, et je ne puis m'accoutumer à l'idée d'un pareil trafic. Tout le monde convient que nous devons respecter les morts ; mais combien de temps, dites-moi, les dépouilles enfermées dans un tombeau seront-elles l'objet de nos respects ? Y a-t-il prescription pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, et pour ce que le temps a épargné de leur existence fragile dans ce monde, comme pour les droits d'un propriétaire absent depuis un certain nombre d'années ? Quand je songe aux pleurs qui ont coulé autour des tombeaux qui sont devant nous, et que je ne vois plus que des cercueils brisés, des sépulcres livrés au brigandage, j'avoue que ma pensée reste confondue. Les pierres sépulcrales avec le dépôt que leur confia la pitié des vieux temps, sont devenus la matière du négoce ; il y a des revendeurs et des courtiers pour ce qui reste des rois et des pontifes. Ombres des Pharaons, c'est en vain que vous avez cru reposer éternellement à l'abri de vos remparts de marbre et de granit ; tout cet appareil qui devait vous assurer le respect des peuples, n'a fait que tenter l'avidité des générations qui sont venues ; si vous aviez été ensevelis comme les pauvres fellahs, ce qui restait de vous sur la terre se serait mêlé au limon du Nil, se serait confondu avec les feuilles des palmiers, avec l'herbe des prés, avec les gerbes de la moisson ; les vents, les flots et la terre vous auraient dérobés aux regards avides des marchands et des curieux ; les anciens oracles de l'Égypte vous avaient annoncé qu'au bout *de trois mille ans* le puissant Osiris ouvrirait vos tombeaux et vous ramènerait au séjour de la vie ; après trois mille ans en effet, vos tombeaux sont ouverts ; mais des brigands armés de la flamme et du fer y ont pénétré, vous en avez été arrachés violemment, et vous êtes exposés en vente dans les cités de l'Occident.

On jugera peut-être que je porte trop loin mes scrupules ; il peut se faire qu'on trouve dans mes plaintes plus de poésie que de vérité ; mais dans notre siècle de lumières, n'y aura-t-il donc personne pour me dire où finit le respect qu'on doit aux morts ?

Depuis quelque temps on n'a point découvert de puits de momies

dans la plaine de Sakara ; l'ardeur des fouilles, m'a-t-on dit, s'est ralentie, depuis qu'il a été reconnu que les momies de Thèbes l'emportent sur celles de Memphis ; les corps trouvés dans les catacombes de Sakara paraissent avoir été préparés avec moins de soin ; les momies de la Thébaïde sont plus fermes, plus compactes ; elles conservent mieux la couleur naturelle de la chair et des os ; j'admets volontiers ce motif qui semble avoir donné quelque repos aux morts ensevelis dans le voisinage des pyramides ; mais j'ai peine à croire que ce soit là l'unique raison qui ait diminué le nombre des fouilles ; les dévastateurs des tombeaux sont comme tous ceux qu'anime l'amour du pillage ; ils se sont arrêtés aux lieux qui leur promettaient de l'or ; et lorsqu'ils n'ont plus trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ont suspendu leurs recherches ; parmi toutes ces tombes muettes et cachées sous les sables amoncelés, on a fouillé d'abord autour des grandes pyramides, autour des monumens les plus remarquables ; tant qu'on a trouvé autour des morts quelque chose de la magnificence de ce monde, le pillage n'a pas cessé ; à la fin, il n'est resté à la cupidité que les dernières demeures du pauvre, que les cimetières du peuple ; voilà, je pense, pourquoi les momies de Sakara ont perdu de leur prix.

Pour vous faire juger le spectacle que j'ai sous les yeux, et pour vous associer à tous les sentimens que j'éprouve, je veux vous rappeler ici en peu de mots ce qu'on a pu savoir des funérailles des anciens Égyptiens. Le peuple égyptien était divisé en trois classes ; il y avait aussi trois sortes de sépultures ; celle qu'on appelait les sépultures d'Osiris, réservées aux prêtres, celle des militaires, puis celle des ouvriers, des artisans et des laboureurs. Quelquefois les corps n'étaient point portés dans les catacombes, et dans les derniers temps de Memphis, lorsque le nombre des tombeaux ne suffisait plus à ceux qui mouraient, les morts restaient souvent à la garde de leurs proches, et ne quittaient point la demeure des vivans. Nous lisons dans une vie de saint Antoine, que lorsque ce modèle des anachorètes mourut au fond de son désert, il conjura ses disciples d'enterrer ses dépouilles secrètement, et surtout de *ne point porter son corps en Égypte,* car *ceux de Memphis,* disait-il, *le garderaient dans leurs maisons*[1]. Le

[1] Le corps de saint Antoine ne resta pas dans le désert ; découvert en 561, transféré la même année à Alexandrie, et soixante-quatorze ans après à Constantinople, il fut transporté en 980 à Vienne, en Dauphiné ; au siècle dernier, il

plus grand soin des Égyptiens à l'égard des morts, consistait à les embaumer, et à préserver leurs dernières dépouilles d'une entière dissolution ; pour cela, on vidait l'intérieur des corps, en employant des aromates, le natron, le sel, ou l'extrait de cèdre ; les morts étaient ensuite enveloppés de plusieurs replis de toile de lin ou de coton ; c'est là que se montrait encore la distinction des rangs et la magnificence des riches ; pour les pauvres, on se contentait d'infuser du nitre dans leurs corps, qu'on tenait exposés à l'air, qu'on suspendait quelquefois aux arbres et qu'on faisait sécher au soleil comme la brique formée du limon du Nil.

La religion des Égyptiens leur persuadait qu'à la suite d'un certain nombre de révolutions du globe, les morts reviendraient à la lumière, et que les corps qui n'auraient pas été détruits, seraient animés d'un souffle nouveau ; on était persuadé que l'homme se couchait dans la tombe comme le soleil dans l'Océan, et qu'après être resté quelque temps dans la région des ténèbres, il devait reparaître sur la terre comme l'astre du matin ; les habitans de la *région pure* (c'est ainsi qu'on appelait l'Égypte) partaient de ce monde comme on part pour un voyage ; plusieurs corps, trouvés dans les hypogées, ont sous leurs têtes leurs vêtemens, comme si les morts se fussent attendus à être réveillés pour continuer leur route ; ils voulaient avoir auprès d'eux la représentation de leurs usages, de leurs travaux, de leurs plaisirs ; chacun voulait partir de cette vie et revenir sous le ciel, avec ses penchans, avec ses goûts, avec sa renommée, avec les connaissances qu'il avait acquises, avec tout ce qui l'avait occupé, avec tout ce qu'il avait aimé sur la terre ; de là les scènes de la vie domestique, l'image de toutes les professions, les tableaux d'histoire publique et privée qu'on trouve partout sculptés sur la pierre dans l'intérieur des tombeaux.

était encore dans l'église prieurale de la Motte-Saint-Didier. (Voyez le Recueil des bollandistes et la *Vie des saints* de Butler.)

SUITE DE LA LETTRE CXXVII.

Puits des oiseaux. — Pyramides d'Assichits. — Hypogées nouvellement découverts. — Réflexions sur les tombeaux et sur la plaine de Sakara.

Le Caire, 1831.

Après avoir parcouru la plaine des Momies, nous avons dirigé nos pas vers la lisière orientale du désert, et nous sommes arrivés aux catacombes des oiseaux ; ce sont des caveaux souterrains, recouverts de plusieurs pieds de sable ; nous avons pénétré dans ces caveaux par une ouverture latérale, qui paraît avoir été pratiquée récemment ; on aperçoit, dès l'entrée, des voûtes et des galeries qui se prolongent très-loin, et dont on n'a pas trouvé le fond ; partout, sont des amas de vases de terre de forme oblongue, fermés hermétiquement ; chacun de ces vases, qui ressemblent à nos cruches de bière, contient la momie d'un oiseau, le plus souvent d'un ibis ; nos compagnons qui ont pénétré plus avant que moi, ont remarqué une salle de six pieds de hauteur sur six pieds de large, qui est remplie de ces oiseaux sacrés ; les jarres sont couchées horizontalement étage par étage, les couvercles toujours en dehors. A mesure qu'un rang est enlevé, un autre paraît par derrière ; les oiseaux enfermés ainsi dans les catacombes, sont plus nombreux que le sable qui les couvre ; il y a plus de quatre-vingts ans que ces catacombes sont ouvertes, et elles sont loin d'être épuisées ; peut-être leur conservation est-elle due au même motif qui fait respecter aujourd'hui les momies de Sakara ; on est à peu près sûr que les oiseaux n'ont point emporté de trésors avec eux.

Nous avons ouvert plusieurs vases ; la plupart des oiseaux s'y retrouvent avec leur bec effilé, avec leurs plumes noires et blanches, avec leurs pattes repliées sous l'aile ; la toile qui les couvre n'a presque pas ressenti l'outrage du temps ; chose digne de remarque, les

siècles ont fait disparaître de l'Égypte l'espèce des ibis, et ceux de ces oiseaux qui dorment depuis si long-temps sous les sables, n'ont rien perdu de leurs formes.

On trouve d'autre animaux mêlés aux momies des ibis, mais cela est fort rare ; il serait possible qu'on découvrît dans le désert où nous sommes, quelques catacombes consacrées à des animaux d'une autre espèce ; vous savez que dans la vieille Égypte, la plupart des animaux avaient leurs funérailles comme l'homme; l'histoire ancienne nous apprend qu'on enterrait les chats à Bubaste, les bœufs dans l'île de Prosopitis, les éperviers à Butis, etc., etc. Cet usage d'ensevelir les animaux était généralement adopté parmi les Égyptiens ; dans les mœurs et les institutions de la vieille Égypte, j'avoue que rien ne m'a plus étonné; les explications que nous donne là-dessus Diodore de Sicile, ne diminuent point ma surprise, et ne satisfont pas entièrement ma raison ; si on honorait certains oiseaux, parce qu'ils détruisait les serpens, pourquoi les serpens étaient-ils en quelque sorte divinisés? si l'ichneumon, qui mange les œufs des crocodiles, obtenait pour cela le respect des Égyptiens, pourquoi le crocodile était-il aussi en vénération dans plusieurs cités voisines du Nil? Accordait-on aux animaux les honneurs de la sépulture à cause de leur utilité et des services qu'ils rendent à l'homme ; mais quel animal fut jamais plus utile en Orient que le chameau, quel animal rendit plus de services à l'homme que l'âne d'Égypte ; et cependant l'âne et le chameau paraissent avoir été bannis de ces asiles réservés aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux reptiles, aux poissons, à tout ce qui avait connu la vie ; qui m'expliquera l'exclusion à laquelle paraissent avoir été condamnées ces deux utiles espèces? Pour moi, qui viens de savoir par moi-même tout ce que vaut l'âne du Caire, tout ce que vaut le chameau du désert, j'avoue que leur absence au milieu de ces honneurs funèbres rendus à toute nature animée, m'a causé une véritable surprise, et peu s'en faut que je ne répète en cette occasion ce que disait Tacite des images de deux illustres Romains aux funérailles de Germanicus.

On nous a dit que l'usage d'ensevelir les animaux pouvait avoir pour objet la salubrité du pays ; cette raison ne me paraîtrait pas suffisante, et ne s'appliquerait point à toutes les sépultures d'animaux ; je n'en citerai qu'un exemple ; on ne portait les dépouilles des bœufs dans l'enceinte funèbre qui leur était destinée, que lorsque leur corps

avait été consumé par la putréfaction, et lorsqu'il n'en restait que les os, lesquels ne pouvaient répandre aucune épidémie ; quel avantage pouvait d'ailleurs apporter à l'Égypte, sous le rapport de la salubrité, la sépulture d'un monstre du désert, comme le loup ou le lion, celle d'un oiseau, comme l'ibis ou l'épervier, ou de quelques poissons du Nil !

On a donné beaucoup d'autres raisons dont je ne vous parlerai point ; le monde où nous sommes a tant d'usages, tant d'institutions, qui ne s'expliquent pas ! qui ne sait que les sociétés humaines, surtout chez les anciens, ont un côté mystérieux qu'on ne peut soumettre à des interprétations vulgaires. Pour se faire une juste idée de plusieurs coutumes des Égyptiens, je pense qu'il faudrait d'abord connaître leur croyance religieuse qui se mêlait à toutes leurs actions, à toutes leurs pensées ; cette religion qui leur faisait regarder les animaux comme des représentations symboliques de la Divinité, plaçait l'homme au milieu des merveilles de la création et ne voulait pas qu'il en fût séparé, même au-delà de cette vie. C'était une chose agréable aux dieux d'Égypte, qu'on nourrît un animal pendant sa vie, et qu'on l'ensevelît après sa mort. Diodore de Sicile nous parle de gens qui faisaient des dettes et qui se ruinaient pour célébrer les funérailles du bœuf Apis, ou d'un animal révéré ; dans toutes les solennités religieuses, dans les circonstances importantes de la vie, après un péril, après un évènement heureux ou malheureux, on envoyait quelques animaux aux enceintes sacrées ; il n'était pas d'Égyptien pauvre ou riche, qui, près de mourir, ne laissât aux siens le soin d'ensevelir quelques créatures que le souffle de la vie avait cessé d'animer ; les hôtes des forêts, ceux du désert, les innombrables poissons du Nil, semblaient former le cortége de l'homme descendant au tombeau ; persuadé, comme je l'ai dit, qu'il devait sortir un jour de la région ténébreuse, et revenir dans celle de la vie, l'homme voulait que tout ce qui avait vécu de son temps, que tous les animaux qu'il avait vus sur la terre, ceux qu'il redoutait comme ceux qui l'aidaient dans ses travaux, pussent se réveiller avec lui et sortir de la tombe en même temps que lui. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant, quelque chose de poétique et même de très-moral dans de pareilles superstitions !

Après nous être reposés un moment à l'entrée des caveaux, nous avons continué notre route, nous avançant toujours du côté de l'o-

rient. Notre caravane a marché près d'une heure à travers des monticules et des ravins de sable, et s'est trouvée en face d'une pyramide bâtie en briques crues ; elle paraît de loin, comme un énorme amas de terre ou de décombres ; sa couleur brune contraste avec la couleur des sables qui l'environnent ; quoique cette pyramide soit fort endommagée, elle est encore debout sur une base de trois cents pieds carrés ; elle n'a pas plus de deux cents pieds de haut ; ce qui n'est pas la moitié de la hauteur des deux grandes pyramides de Giseh ; elle a de larges gradins ; nous y avons remarqué un sentier tournant qui va jusqu'à son sommet.

Cette pyramide de briques crues ne dit plus aux passans ce qu'elle leur disait au temps du roi Assichits : « Ne me comparez point avec » les pyramides de pierre, car je les surpasse autant que Jupiter » (Phthas ou Amoun-ra) surpasse les autres dieux; ceux qui me con- » struisirent jetèrent des planches dans un lac, et les ayant retirées » avec la boue qui s'y était attachée, ils en firent des briques, et c'est » avec ces briques qu'ils m'ont bâtie. » Telle était l'inscription que le roi Assichits avait fait graver sur la pyramide; cette pyramide fut sans doute la première qu'on construisit en briques, et malgré l'inscription fastueuse qu'on vient de lire, une semblable innovation eut peu d'imitateurs ; aussi ne trouve-t-on que deux ou trois autres monumens de briques crues dans toute la nécropole de Memphis.

Le monument d'Assichits me rappelle le séjour des Hébreux en Égypte ; les juifs ont-ils travaillé aux briques de cette pyramide? Est-ce là qu'ont commencé ces plaintes qui précédèrent leur émigration? Comme la construction des pyramides se liait à des opinions religieuses, ils devaient craindre de participer à l'idolâtrie des Égyptiens ; il n'en fallait pas davantage pour leur rendre insupportable le travail qu'on exigeait d'eux. Toutefois, nous ne savons là-dessus rien de positif ; il est fâcheux que deux peuples qui se sont trouvés mêlés ensemble pendant plusieurs siècles, nous apprennent si peu de chose l'un de l'autre ; Moïse ne parle que du départ miraculeux des juifs, et ne nous donne que très-peu de notions sur le peuple égyptien ; les prophètes parlent quelquefois de Memphis et des bords du Nil, mais presque toujours en termes généraux et vagues ; d'un autre côté nous ne trouvons pas un mot dans Hérodote sur le séjour des juifs en Égypte ; Diodore de Sicile et Strabon prononcent seuls le nom de Moïse ; nul autre historien grec ne parle des Hébreux ; les antiquités

égyptiennes gardent le même silence sur les enfans de Jacob, et tout ce qu'on a trouvé dans les ruines de Thèbes sur le peuple d'Israël, c'est le nom et l'emblême du royaume de Juda, inscrit parmi les nations subjuguées par le roi Sésonchis [1].

Nous avons vu de loin plusieurs autres pyramides qu'on appelle les pyramides de Daschour; la plupart sont dans un état de dégradation qui annonce la plus haute antiquité; on compte dans les solitudes d'Abousir, de Daschour et de Sakara jusqu'à dix-neuf pyramides, qu'on peut apercevoir de tous les points de l'horizon; il n'est pas une de ces masses gigantesques qui ne mérite d'être observée avec soin par les voyageurs; mais lorsqu'on a vu les pyramides de Giseh, on n'a plus pour les autres qu'une attention fatiguée et distraite. Toutes ces plaines de sable avec les monumens qui les couvrent, ont été scrupuleusement examinées et fidèlement décrites par les savans de la commission d'Égypte.

Nous nous sommes arrêtés à un mille de la pyramide d'Assichits et sur la lisière du désert; en cet endroit on a découvert, il y a quelques années, un magnifique hypogée; toute notre caravane est entrée sous la voûte souterraine par une ouverture faite du côté de l'est; une montagne de sable s'élève au-dessus de l'édifice; l'intérieur offre d'abord une grande salle, soutenue par six piliers de granit, de sept à huit pieds de haut; dans un coin de la salle vers le fond, on nous a montré la place d'un sarcophage qui a été enlevé; près de là, nous avons vu un puits qui recevait sans doute les eaux du Nil; du côté du nord est un enfoncement ou galerie qui conduit à deux petites chambres, placées à droite et à gauche, toutes deux construites d'un granit parfaitement poli; tout le mur des quatre côtés est couvert de caractères hiéroglyphiques, de peintures représentant les scènes de la vie ordinaire; les couleurs qui dominent dans ce tableau, et qui sont d'une fraîcheur éclatante, sont le vert, le rouge, le jaune, le noir. Il faut remarquer que ces couleurs avaient une signification qui leur était propre, et que dans l'écriture hiéroglyphique, on employait le vert, le rouge, le bleu ou le noir, comme dans notre langue nous employons une épithète pour exprimer ou pour modifier nos idées. Dans les figures des tableaux, nous avons reconnu plusieurs animaux,

[1] Cette découverte a été faite par M. Champollion. Voyez les *Lettres écrites d'Égypte et de la Nubie.*

l'ibis, le scarabée, le faucon, plusieurs instrumens d'agriculture; tout ce qu'on voyait en Égypte, et ce qu'on y voit encore paraît se reproduire dans les hiéroglyphes; l'alphabet et le dictionnaire des anciens Égyptiens se trouvaient ainsi dans les objets qu'ils avaient sous les yeux; aussi saint Clément d'Alexandrie nous dit-il que les scribes de la vieille Égypte devaient sur toutes choses connaître les productions et la géographie de leur pays.

Les tableaux hiéroglyphiques que nous avons vus pourront un jour nous dire quel est le personnage enseveli dans l'hypogée nouvellement découvert; peut-être y trouvera-t-on le nom de quelque pontife qui présidait au culte de Sérapis? Si on en croit les antiques traditions, les autels de Sérapis s'élevaient aux confins de la terre des vivans, et de la triste région de l'Amenti, c'est-à-dire sur la lisière du désert et dans le lieu même où nous nous sommes arrêtés. L'hypogée qu'on vient de découvrir avait déjà subi plusieurs dégradations; une partie des parois de la galerie, qui se trouvait chargée de caractères égyptiens, a été sciée et enlevée; c'est comme si on avait arraché un feuillet dans un livre d'histoire, ou comme si on avait effacé quelques figures dans un tableau. Les conquêtes faites sur le sable deviennent ainsi la proie de la barbarie ignorante ou savante; toutes les fois qu'on se réjouit de ce que le temps a respecté, on s'afflige de ce que l'homme a détruit, et les ravages de l'homme l'emportent toujours sur ceux du temps.

Après avoir visité l'hypogée et tout ce qu'il renferme encore de curieux, nous nous sommes assis sur le sable, et nous avons dîné avec les provisions qui nous restaient; nous avons fait des libations aux dieux du triste Amenti, et notre conversation est tombée sur ce que nous venions de voir; chacun a parlé des impressions qu'il avait éprouvées; les uns avaient été frappés du grand spectacle des pyramides, les autres de la plaine des Momies et des catacombes, quelques-uns du silence et du deuil qui règne dans ces solitudes; toutes nos pensées étaient graves, et si on les livrait au public, on pourrait prendre nos paroles pour des dialogues entre quelques sages de l'antiquité.

Parmi les monumens qui nous restent des anciens, il n'en est point qui s'expriment mieux et plus clairement que les tombeaux; pour juger quelle était la civilisation chez une nation des temps primitifs, il suffirait peut-être de savoir comment cette nation traitait ses morts,

et quelle idée elle se faisait de l'homme après la vie. Sans doute que le divin Platon avait visité cette plaine de Sakara, et c'est là qu'il puisa la philosophie du Phédon ; tous ces sépulcres aujourd'hui dévastés, ces pyramides dégradées ou debout, les catacombes qui sont restées inconnues, et celles qu'on a livrées au pillage, attesteront toujours aux voyageurs que l'ame est immortelle, et que la doctrine d'une autre vie était le fond des croyances de la vieille Égypte. Pour moi, depuis que je vis au milieu des ruines et des sépulcres, j'ai recueilli au moins cette vérité, qu'une pensée a été donnée à l'homme, pour spiritualiser ses facultés, pour perfectionner son être moral, et cette pensée qu'il porte partout avec lui, est le sentiment de sa fin ; les êtres vivans qui ont été jetés avec nous sur ce globe, ne songent point au terme de cette vie ; l'image de la mort ne les frappe ni pour eux-mêmes, ni pour leurs semblables; tandis que des hommes viennent de tous les pays du monde visiter ces lieux où les générations humaines ont été ensevelies, des millions d'oiseaux ont passé sur la plaine de Sakara, sans songer qu'il y avait là une multitude innombrable d'animaux de leur espèce qui dorment du sommeil de la mort. Cette seule différence suffit pour assurer la supériorité morale de l'homme, et pour l'élever au-dessus de tout ce qui respire ; c'est par là que nous avons compris la vie future, et c'est la vie future qui nous donne l'idée la plus certaine de la justice divine ; on sait combien les moralistes de tous les temps ont profité de la fragilité, de la brièveté de cette vie, pour donner à leurs préceptes une sanction puissante ; personne n'est plus sage que la mort, nous dit le livre de Job, et la mort seule connaît les choses futures, c'est-à-dire les dernières destinées de l'homme.

Toute sagesse, comme vous le savez, nous est venue d'Orient; toutes les religions anciennes et nouvelles nous sont aussi venues de là ; c'est surtout dans les pays d'Orient, que l'esprit de l'homme paraît avoir été le plus préoccupé de la mort, et qu'on a le mieux profité de tout ce qu'elle enseigne ; on reconnaît cette vérité à la magnificence des tombeaux dont nous avons partout rencontré les restes ; tandis que notre Europe ne saurait montrer aux voyageurs un seul tombeau d'une haute antiquité, l'Orient est couvert de sépulcres, qui remontent à l'origine des sociétés humaines, et qui attestent que la civilisation de la terre a commencé dans les nécropoles.

J'ai regretté souvent dans mon voyage de n'avoir plus les forces et l'activité de la jeunesse; mais en traversant les solitudes de Sakara et d'Abousir, je m'applaudis d'être arrivé à cet âge où l'expérience de la vie peut éclairer nos jugemens et donner quelquefois de l'élévation à nos pensées; par la raison que j'ai long-temps vécu, j'ai peut-être mieux compris les leçons cachées sous les sables du désert et sous les pierres des mausolées. Je n'ai point oublié tout ce que, naguère, j'ai ressenti d'émotion, lorsque, parmi tous ces tombeaux d'Orient, je me suis arrêté devant celui qui s'est élevé au-dessus de tous les autres, et d'où sont venues les vérités qui ont subjugué la terre; quel sublime spectacle que celui d'un Dieu souffrant, d'un Dieu mort! Ainsi le christianisme, pour pénétrer dans toutes les ames, s'est associé à la douleur dont personne n'est exempt, et à la mort que tout le genre humain doit souffrir. Je n'ai pas le temps de développer ici ma pensée; il ne convient pas d'ailleurs de confondre les mystères du Golgotha avec ceux de la vieille Égypte.

Je vous ai promis de rendre compte de tout ce que j'aurai senti, de tout ce que j'aurai pensé, à mesure que les merveilles de l'Orient passeraient sous mes yeux, et je crois avoir rempli ma promesse; les récits que je vous adresse ne sont pas seulement des descriptions de lieux, mais ils doivent être comme des souvenirs de ma vie, comme l'expression de mes sentimens et quelquefois même de mes rêveries; je veux que vous puissiez me voir dans mes lettres, comme je vois nos vieux Égyptiens dans les hypogées, entourés de leurs croyances, de leurs habitudes et de toutes leurs pensées écrites sur le granit ou sur le papyrus.

LETTRE CXXVIII.

Le lac Achérusie ou l'Achéron des anciens. — La fôret de Palmiers. — L'emplacement de Memphis. — La statue colossale de Sésostris. — La Vénus-Étrangère. — Le dieu Phthas. — Histoire de Memphis et de ses ruines.

Le Caire, mars 1831.

Nous avons quitté les campagnes de sable, et nous sommes entrés dans les plaines cultivées; nous laissions à notre gauche le village de Sakara, à notre droite le village de Daschour ou l'ancienne Acanthus; les campagnes que nous traversions sont arrosées par plusieurs canaux; en parcourant ces plaines si remplies de souvenirs, je cherchais des yeux le lac d'*Achérusie;* c'est là que le nocher Caron recevait les morts dans sa barque, et les transportait sur la rive lybique, où les attendait la justice des dieux; c'est là qu'Orphée prit ces fables d'une autre vie qui civilisèrent la Grèce antique; nous ne voyons plus ni la barque fatale, ni le redoutable tribunal d'Osiris, ni le lac Achérusie; mais les localités se prêtent encore à l'explication des principaux récits de la poésie et de l'histoire; quand on vient de traverser la plaine de Sakara, lorsqu'on a parcouru les catacombes, il n'est pas difficile de se faire une idée des noirs rivages; d'un autre côté, les belles campagnes que nous voyons maintenant ne s'éloignent pas trop, par leur aspect riant, de tout ce qu'on a dit dans l'antiquité de ces prairies verdoyantes où se reposaient les ombres des hommes vertueux. Tous ces canaux qui se croisent et qui coupent la plaine en mille directions, nous rappellent assez bien le Cocyte, le Léthé, et ces fleuves qui se repliaient jusqu'à sept fois autour de l'empire de Pluton; ces grandes images me préoccupaient dans ma route, et j'espère qu'elles vous frapperont comme moi. Qu'y a-t-il de plus poétique, en effet, que d'accompagner le divin Orphée, les héros de l'Odyssée et de l'Énéide jusqu'aux sombres rives, et de pouvoir suivre,

sur la carte de Jomard ou de d'Anville, tous les chemins qui conduisaient à l'Élysée et au Tartare des anciens.

Après une heure de marche, nous sommes arrivés près du village de *Myt-Rayeneh*. Nous cherchions tout ce qui pouvait nous éclairer sur l'emplacement de Memphis; à notre gauche, et sur les terrains les plus exhaussés, étaient sans doute les palais des rois qui commençaient à tomber en ruines au temps de Strabon ; à notre droite s'élevait le temple de Cérès ou d'Isis, que les historiens placent à vingt stades de la grande cité ; poursuivant notre marche du côté du Nil, nous nous sommes trouvés au milieu d'une belle forêt de palmiers ; cette forêt me rappelait ce que Pline nous dit de la riche végétation et des grands arbres du territoire de Memphis. Rien n'est plus imposant que ces dattiers dont les troncs ressemblent à des colonnes de porphyre, et qui déploient leur large feuillage en forme de chapiteau. Sous nos pas, la terre était partout couverte d'un gazon fin et délié comme dans les parcs des rois, et des parties nitreuses, suintant à travers le sol, mêlaient une couleur blanchâtre à la verdure des plantes. Des blocs de marbre à moitié enfouis, et je ne sais quelles émanations de ruines, semblaient nous annoncer que de grands monumens avaient couvert autrefois ce terrain désert. A peine avions-nous fait quelques pas sous les palmiers, que notre principal guide s'est arrêté pour saluer la grande ombre de Memphis ; nous avions autour de nous des tertres, des monticules formés par des décombres; ces tertres, ces monticules, avaient été des temples ; ces ravins, ces fossés dont la plaine est sillonnée avaient pu être des rues ou des voies sacrées ; cependant rien ne fixait particulièrement notre attention ; c'était un spectacle vague et confus où l'imagination pouvait voir mille objets différens, une grande image effacée qui se prêtait à toutes les conjectures. Tandis que nous nous promenions au hasard, et sans trop savoir ce que nous cherchions, nous sommes arrivés au bord d'une grande fosse, où se trouve étendue une statue colossale d'une seule pièce de granit rose. Il ne manque à cette statue qu'une partie des jambes ; les cuisses, le buste, et le visage tournés contre terre sont très-bien conservés ; le colosse porte à la main un rouleau de papyrus, une tablette sur sa poitrine ; cette découverte est d'autant plus précieuse qu'elle se rattache aux souvenirs les plus authentiques de l'histoire ; nous lisons dans Hérodote que Sésostris ou Rhamsès-le-Grand, avait fait placer sa statue colossale devant le temple de Vulcain ; l'his-

torien qui avait vu lui-même cette statue, avec celles de la femme et des enfans de Sésostris, nous dit que sa hauteur était de trente coudées; plus de seize siècles après Hérodote, au douzième siècle de notre ère, un historien arabe, Abdallatif, retrouva le même colosse au milieu des ruines de Memphis, et la description qu'il nous en a laissée est tout-à-fait conforme au récit de l'historien grec. Rien n'est donc mieux constaté que la découverte d'un si beau monument.

L'auteur arabe s'étonne de la justesse des proportions dans les formes gigantesques de la statue; c'est selon lui tout ce que l'art peut produire de plus excellent, et ce que la pierre peut représenter de plus parfait; j'ai bien examiné la colonne dans tous les sens; je partage jusqu'à un certain point l'admiration d'Abdallatif, mais je ne vois rien là toutefois qui me rappelle les beaux chefs-d'œuvre de la Grèce; les Égyptiens ne cherchaient point dans leurs monumens à donner une idée de la beauté, mais seulement de la grandeur et de la durée; j'avoue que cette envie de surpasser et d'exagérer les formes de la nature, m'a mis quelquefois en garde contre les éloges donnés à la sculpture égyptienne, et j'en appelle là-dessus au sentiment de nos grands artistes; pour connaître et pour apprécier le goût des anciens Égyptiens, il suffirait peut-être de se rappeler leur mythologie; que pouvaient en effet inspirer au génie d'un sculpteur des dieux à tête de crocodile, des dieux à tête de chacal, à tête d'épervier, des dieux, moitié homme, moitié lion; Hérodote nous dit que la Grèce avait emprunté presque tous ses dieux à l'Égypte, à l'exception des trois Graces, et cela seul nous explique en quoi le génie grec différait du génie égyptien dans la culture des arts. Ce que j'ai remarqué dans les statues égyptiennes que j'ai pu voir, c'est qu'elles se ressemblent toutes, et qu'elles pèchent surtout par le manque d'expression, témoin celles qu'on a trouvées avec des yeux de verre, de métal ou de diamant. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point.

La question qui m'occupe aujourd'hui, est de trouver l'emplacement du temple de Vulcain; il est bien évident que le temple était placé au lieu même où le colosse a été découvert; mais ne pourrait-on pas retrouver aussi la position de plusieurs autres édifices mentionnés par les auteurs anciens? Comme la statue est tombée la face contre terre, on peut juger comment elle était placée sur son piédestal; tout annonce qu'elle regardait les pyramides de Giseh, car elle est tombée dans cette direction; elle devait être placée dans le temple ou dans

une cour du temple du côté du nord. Cherchons maintenant les édifices et les monumens que les auteurs anciens placent autour du temple de Vulcain ou de Phthas; je ne parlerai point des différens propylées, bâtis l'un par Assichits à l'est, l'autre par Rampsitis à l'occident; il y avait au sud du temple un lieu consacré à Protée, et du même côté un temple ou une étable pour le bœuf Apis; là était un quartier de la ville, habité par les Phéniciens de Tyr; on y voyait un temple dédié à Vénus-Étrangère. Nous avons parcouru la partie de la plaine où se trouvaient bâtis tous ces édifices décrits par Hérodote; des buttes formées de briques et de décombres s'élevaient autour de nous à la hauteur des palmiers; nous avons reconnu les vestiges d'un ancien puits qui pourrait bien être celui du bœuf Apis, indiqué par quelques historiens. Nous avons cru reconnaître aussi parmi des blocs de granit les restes mutilés de cet énorme colosse qu'Hérodote avait vu devant le temple de Phthas, et dont la statue était de soixante-quinze pieds; un des poignets du colosse, trouvé par la commission d'Égypte, est maintenant dans le musée britannique; ce qui reste sur les lieux paraît avoir fait partie des épaules. Avec ces ruines si dénaturées par le temps, il serait difficile de reconstruire même par la pensée des palais ou des temples; sans doute qu'un jour des fouilles plus considérables que celles qu'on a faites, découvriront ce que le limon du Nil et les bouleversemens du sol ont dérobé jusqu'à présent aux regards des voyageurs.

Je me fais ici une question à laquelle les lieux que nous parcourons ne répondent point. Quelle était cette Vénus-Étrangère adorée dans la capitale de l'ancienne Égypte? Si nous en croyons Hérodote, on avait élevé des autels à la fille de Tyndare, à la belle Hélène; mais il est bien évident que cette tradition n'était qu'une fable inventée par les Grecs; ne serait-il pas plus naturel de penser que les Tyriens établis à Memphis avaient apporté avec eux le culte de la Vénus-Phénicienne? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on venait de Syrie pour consulter l'oracle de la déesse, et qu'on ne cessa point d'y venir dans les premiers siècles du christianisme. Nous lisons dans la vie de saint Hilarion, qu'un jeune homme de Gaza, ne pouvant réussir à séduire une vierge consacrée à Dieu, vint consulter les prêtres de Vénus, et qu'à son retour à Gaza, la jeune fille était possédée du démon de l'amour; la jeune vierge ayant été conduite à saint Hilarion, le saint força le démon à s'avouer vaincu, et dans son désespoir, le prince des

ténèbres regrettait Memphis où il lui était plus facile de tromper les hommes par toutes sortes de fables et de revêries.

S'il ne reste plus rien qui puisse nous faire connaître le culte de la Vénus-Étrangère, le culte du dieu Phthas ou Vulcain ne nous est pas demeuré moins inconnu; cependant les découvertes récentes nous apprennent que Phthas était la lumière terrestre et la lumière céleste, la vérité qui éclaire les hommes et les dieux, le père du soleil et des intelligences; il était le grand dieu de Memphis, comme Amoun-ra était le grand dieu de Thèbes, comme Neith ou Minerve était la grande déesse de Saïs, et Sérapis, la première divinité de Canope et d'Alexandrie; on ne sait pas trop pourquoi les Grecs ont pris Phthas pour Vulcain; mais les Grecs n'ont jamais rien pu savoir des prêtres égyptiens, car ceux-ci, comme le dit Diodore de Sicile, ne s'expliquaient jamais sur le compte de leurs dieux; les étrangers étaient donc réduits sur ce point aux traditions populaires. La Grèce emprunta les divinités égyptiennes, sans les connaître parfaitement, et ses poètes se chargèrent de leur ôter leur physionomie étrangère. Elles dûrent être souvent défigurées; lorsque les dieux de la mythologie grecque, allaient, comme nous le dit Homère, visiter les dieux de l'Éthiopie ou du haut Nil, tous ces dieux, quoique de la même famille, devaient avoir quelque peine à se reconnaître entre eux; ce qui rend la religion des Égyptiens si difficile à expliquer pour nous, c'est qu'elle était d'abord arrivée aux Grecs par les traditions de la multitude qui mêle à tout des idées superstitieuses, et qu'elle nous est arrivée ensuite par les Grecs qui mettaient partout de la poésie.

Après tout ce qui a été dit du culte d'Apis, je ne vous étalerai point ici mon érudition; de tout ce qu'ont pu nous dire les savans, il ne reste à mes yeux qu'une chose positive, c'est que le bœuf Apis représentait pour les Égyptiens la marche du soleil et de la lune, et qu'il était un symbole de la fécondité des saisons; aussi les rois d'Égypte venaient-ils jurer dans son temple qu'ils ne changeraient jamais rien au nombre des trois cent soixante-cinq jours dont on avait composé l'année; ainsi le taureau sacré était l'expression sensible du dieu qui régit et féconde l'univers; les peuples à qui on le présentait comme un symbole, le prirent à la fin pour un dieu; on pourrait expliquer de la sorte toute la mythologie égyptienne, car l'Égypte eut à la fin des temples et des autels pour tout ce qu'on avait pu d'abord regarder comme une manifestation, une image ou un emblême de la Divi-

nité. On a remarqué dans l'esprit de l'homme une tendance à matérialiser ses croyances religieuses; cette tendance se trouve chez les modernes comme chez les anciens, et s'il était venu à la pensée de Mahomet de donner à chacun des quatre-vingt-dix-neuf attributs du grand Allah, la figure symbolique d'un animal, il est probable que dans plusieurs contrées de l'Orient on adorerait aujourd'hui des divinités semblables à celles qu'on adorait dans la vieille Égypte.

Mais revenons à Memphis. Comment cette grande cité a-t-elle disparu de la terre? Au temps de Strabon, quoique ses palais bâtis vers le nord, eussent perdu quelque chose de leur magnificence, elle avait encore le premier rang parmi les villes égyptiennes; les rois habitaient la cité d'Alexandre; mais les prêtres étaient restés à Memphis avec les principaux dieux de l'Égypte; sous la domination même des Romains, Memphis ne perdit point sa prépondérance religieuse; plus tard sous le Bas-Empire, il lui restait quelques souvenirs de son ancienne splendeur, et lorsqu'Amrou fit la conquête de l'Égypte, elle conservait le nilomètre et le nom de *mers* ou de capitale. Enfin, la ville de Memphis, quoique dépouillée de ses monumens, n'avait pas cessé d'exister au temps des croisades. « Aujourd'hui encore, dit » Guillaume de Tyr, on voit au-delà du fleuve, et à dix milles environ » de *Babylone* ou *Fostatah,* une ville chargée d'années, d'une vaste » étendue, et dans laquelle on trouve de nombreux indices d'une » noblesse très-antique et d'une grandeur imposante; et les habitans » du pays disent comme une chose certaine que c'est là l'ancienne » Memphis. » A la même époque, l'écrivain arabe Abdallatif vit les ruines de l'ancienne *Mensf* ou *Misr,* et malgré les ravages du temps, il put admirer des merveilles qui *confondaient son intelligence,* et que *l'homme le plus éloquent n'aurait pu décrire.* Outre la statue de Sésostris dont je viens de parler, l'auteur arabe avait reconnu parmi des débris et des décombres un grand nombre de statues, dont plusieurs avaient conservé leurs formes; il avait remarqué des pans de muraille encore debout, et l'arc d'une porte très-haute, *dont les murs latéraux n'étaient formés chacun que d'une pierre;* il admirait cette *chapelle monolithe* de Phthas dont les vieux historiens nous ont parlé, et que les Arabes appelaient la *chambre verte,* parce qu'elle était formée d'un marbre semblable à la couleur du myrte; Abdallatif fait de tout ce qu'il a vu une description pompeuse, et lorsque je relis sa description, l'enthousiasme d'un historien musulman pour les pro-

diges de l'antiquité, la colère avec laquelle il s'exprime contre les dévastateurs de Memphis, n'est pas ce qui me cause le moins d'étonnement.

Après Abdallatif, il ne se trouve plus d'historien ou de voyageur qui ait vu les restes de Memphis ; les arbres et les moissons couvrirent peu à peu la place qu'avait occupée la cité, et dérobèrent à la vue ses derniers vestiges ; à la fin, les traces en furent tellement effacées, qu'il s'éleva des disputes pour savoir quel avait été son emplacement. On doit dire que le territoire ou l'emplacement de l'ancienne Memphis, n'a été clairement désigné que par la commission d'Égypte ; c'est avec la description très-détaillée de M. Jomard que j'ai pu retrouver la ville des Pharaons dans une vaste plaine, où ne se rencontrent plus que des ruines informes, des pierres dispersées, des amas de briques et deux ou trois pauvres villages arabes. Il faut dire aussi que le colosse découvert récemment, fournit quelques indications au voyageur, et dans ce court récit de ma promenade à la ville royale, je ne puis oublier le singulier bonheur d'avoir eu pour cicérone le grand roi Sésostris.

Une des causes de l'entière ruine de Memphis, ce fut la construction d'Alexandrie, puis de Fostatah et du Caire; il n'en arriva pas de même pour l'*ancienne* des villes, pour Thèbes, dont les marbres ont été respectés, et qui n'a eu à souffrir que les outrages du temps ; oh ! combien je regrette que mes forces, et surtout le peu de temps qu'il me reste à passer en Orient, ne me permettent pas de remonter le Nil, et de voir ce qui subsiste encore de la ville aux cent portes ! Vous avez admiré comme moi dans l'histoire de l'expédition d'Égypte, ce beau mouvement de l'armée française, qui, à la vue des merveilles de Thèbes, s'arrêta tout à coup et battit des mains comme pour applaudir au plus magnifique des spectacles ; cette armée de braves prenait ainsi possession des ruines de l'antiquité, et les savans qui marchaient à sa suite, n'ont pas négligé une si belle conquête ; graces à leurs travaux, la vieille Thèbes nous a été connue comme une ville de notre Occident, et tous ces monumens bâtis *en pierres dures,* qui, selon la promesse des dieux égyptiens, *devaient durer autant que le soleil,* ont été mis tour-à-tour sous nos yeux ; la plume et le burin ont reproduit avec une savante exactitude les merveilles de Karnac et de Louqsor, le *rhamseion* où se montre encore la grandeur de Sésostris, les palais, les temples de *Médinet-Abou,* cette vallée de *Biban-*

el-Mouluk où sont creusées les demeures funèbres de vingt dynasties. Cette quantité de colonnes, de sphinx, de statues colossales, cette multitude d'inscriptions et de sculptures, qui sont comme autant de pages historiques, tout a été l'objet des plus laborieuses investigations, tout a été observé et décrit ; après ces grands travaux, plusieurs antiquités se couvraient encore d'un voile impénétrable, et ce voile vient d'être soulevé ; graces à la connaissance des hiéroglyphes, on entendra mieux le langage des ruines ; ce ne seront plus désormais les vieux historiens qni nous expliqueront ce qui reste des monumens anciens ; mais les monumens eux-mêmes nous parleront, et nous raconteront leur origine ; nous nous étonnions naguère que les marbres de Paros eussent produit une histoire de l'antiquité ; mais qu'est-ce que les marbres de Paros à côté de tous ces palais, de tous ces temples, de tous ces tombeaux, où nous apparaissent sur chaque pierre les dynasties des Pharaons, où les victoires de Sésostris, de Mœris et de tant d'autres, sont mieux racontées que dans Diodore de Sicile et dans Hérodote, où nous pourrons étudier à loisir et d'après des témoignages certains, les mœurs, les lois, la religion, les sciences, l'industrie et les arts du plus ancien des peuples civilisés !

LETTRE CXXIX.

Adieux à Jérusalem. — Découverte de quelques châteaux des croisades. — Quelques détails sur Ramla. — La jeune Française de cette ville. — Jaffa. — Reconstruction de Jaffa. — La fête du bairam. — Auto-da-fé d'un juif en effigie, qui se pratique tous les ans à Jaffa parmi les grecs.

A M. M.....

Avril 1831.

C'est le 10 avril que j'ai quitté Jérusalem. Vous parlerai-je de mes adieux à la ville sainte? ne savez-vous pas quelle mystérieuse tristesse on éprouve quand on s'éloigne de cette cité. Après y avoir séjourné si long-temps, j'aimais Jérusalem comme on aime une patrie; entraîné par la nature de mon esprit vers les choses sérieuses, je sympathisais avec Jérusalem, je me plaisais au milieu de son silence, de son deuil et de ses ruines. J'éprouvais de plus pour Jérusalem un sentiment qui ressemble à de la compassion, et j'ai senti en quittant la pauvre ville, ce qu'on sent lorsqu'on quitte un ami malheureux. Vous comprendrez alors les larmes que j'ai surprises dans mes yeux, au moment où la sainte cité a disparu pour moi derrière les collines. Puisque vous avez bien voulu être le confident de toutes mes impressions, j'ajouterai encore ceci : il me semble que le séjour de Jérusalem éprouve l'ame et la purifie comme la souffrance, comme le malheur. Je me persuade que j'ai acquis maintenant quelque expérience de la vie, et que désormais j'aurai plus de forces pour franchir le pénible chemin qui mène à la tombe. J'emporte une carte de pélerin que m'a délivrée le père vicaire du monastère de Saint-Sauveur, en l'absence du père révérendissime; cette carte est marquée du sceau de la terre sainte : je tiens beaucoup à ces sortes de souvenirs.

Quand j'aurai visité les pays d'Ascalon et de Gaza, où maintenant je

vais me diriger, il ne me restera plus rien à voir dans la Palestine, et je poursuivrai ma course vers les régions syriennes, du côté du nord, sans avoir laissé aucune importante lacune dans mes travaux de voyageur. Dans les parties orientales de la Judée, il est quelques lieux qu'il m'a été impossible de parcourir ; je sais qu'il existe, à une journée au sud de Jéricho, d'intéressantes ruines qui marquent l'emplacement de l'ancienne Marissa, citée par l'historien Josèphe; j'ai entendu dire que Marissa, appelée aujourd'hui *Mercha,* a de vastes chambres sépulcrales où les Arabes ont trouvé des crânes et des ossemens énormes ; vous connaissez ce que les historiens hébreux ont dit des géans amalécites de la vallée de Jéricho ; cette merveilleuse tradition sur les géans ne pouvait manquer d'être accueillie par les Arabes. Dans une lettre où je vous parlais de Jéricho, je regrettais de ne pouvoir visiter ce qui reste de Bethel, de Cypros et d'Haï ; au-delà d'Haï près du Jourdain, est une charmante vallée nommée *Ouadi-el-Farah ;* une petite cité arabe du nom de Farah occupe la place de l'ancienne Phaselus. Si je ne craignais d'être accusé de passer tout à coup à une région trop étrangère à celle que je parcours en ce moment, j'indiquerais de grandes et de belles ruines que probablement je n'aurai point le bonheur de voir ; ce sont les ruines de Gamala situées sur la rive orientale du lac de Génésareth ; des sarcophages ornés de guirlandes et de festons, des temples, des palais, des théâtres avec des colonnades en forme d'avenues, mille débris magnifiques attestent l'ancienne splendeur de Gamala. Buckingham est le premier qui ait décrit ces ruines. L'histoire dit que, sous Vespasien, Gamala avait opposé aux attaques des Romains une héroïque défense.

Dans la lettre où je vous racontais mes promenades aux environs de Jérusalem, j'aurais dû vous parler d'Emmaüs ; je me souviens que vous avez designé le village d'Anathot comme étant l'Emmaüs des croisades, mais il est bon de fixer aussi l'emplacement de l'Emmaüs des Romains et de l'Évangile. Cette cité que Varus, préfet de Syrie, livra aux flammes pour venger la mort de quarante soldats, victimes d'une sédition populaire, cette cité dont Vespasien releva les murailles, et qui, du temps d'Antonin Héliogabale, refleurit sous le nom de Nicopolis, était située au nord-ouest de Jérusalem, à trois heures de distance ; ce fut sur le chemin d'Emmaüs, alors simple bourgade, que le Christ après sa résurrection, apparut à deux disciples qui s'en allaient tristes et s'entretenant de la mort de leur maître ; l'endroit

de cette apparition était marqué par une église dont on retrouve quelques restes; Emmaüs n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres au milieu desquelles cinq ou six familles de fellahs se sont construit d'humbles habitations. Des débris de murs sont les seuls vestiges de l'église bâtie par sainte Paule, en l'honneur de Cléophas, l'un des deux disciples que rencontra le Sauveur. Étant à Emmaüs, j'avais devant moi la montagne de Silo, la plus haute des montagnes de la Judée; c'est au sommet de ce mont que Josué fit placer l'arche sainte pour y être adorée du peuple hébreu; c'est là aussi que fut enseveli Samuel; une mosquée qui couronne la cime de la montagne de Silo, renferme le tombeau de ce prophète. L'Écriture place au-delà de ce mont sacré la plaine où Josué, ayant à combattre les cinq rois qui assiégeaient Gabaon, ordonna au soleil de s'arrêter pour avoir le temps d'achever leur déroute.

Vous vous rappelez les hauteurs du village de Latroun, où vous et moi nous fîmes une chute assez grave en allant pour la première fois de Ramla à Jérusalem; le village de Latroun, où je me suis souvent arrêté malgré la sauvage physionomie des habitans, est bâti au milieu de ruines qui sont évidemment celles d'une vieille forteresse; j'y ai remarqué des restes de murs épais, des citernes profondes, des arcades, de belles voûtes; la position de Latroun dans un lieu élevé convenait fort bien pour la construction d'une citadelle; c'est là que je place le château de *Maë* dont il est question dans les guerres de Richard et de Saladin; un autre château nommé château des *Plans* avoisinait celui de Maë, je lui donne pour emplacement la colline où se trouve le village d'*Amans*, à trois quarts d'heure à l'ouest des hauteurs de Latroun. Ces deux châteaux, bâtis à l'entrée des montagnes de la Judée, étaient comme les gardiens du chemin de Jérusalem. Un passage de la chronique de Vinisauf annonce clairement que ces deux forts étaient voisins de Ramla; l'armée chrétienne, dit le chroniqueur, s'avança vers les châteaux des Plans et de Maë qu'elle s'occupa de réparer, malgré les attaques continuelles des musulmans campés à Ramla. Les débris du château des Plans ont servi à bâtir le village d'Amans et d'autres villages voisins; la colline d'Amans est la première qu'on rencontre en sortant des plaines de Ramla pour aller à Jérusalem. Je n'ai pu parvenir à marquer la place de la forteresse de *Mirabel*, mentionnée par Gauthier Vinisauf; d'après les faibles indications que l'histoire nous a laissées, il est à présumer que le châ-

teau de Mirabel n'était pas éloigné de Lydda ou *village de Saint-Georges*. Je me suis occupé aussi de savoir la position de *Betenoble*, dont le nom fut tant de fois mêlé aux plaintes de l'armée de Richard, qui demandait à être conduite à Jérusalem ; dans les montagnes à l'ouest et au nord-ouest de la ville sainte, plusieurs villages arabes semblent, sous une dénomination moderne, avertir le voyageur qu'ils ont hérité des débris de Betenoble; c'est ainsi qu'on trouve sur des points différens, mais à des distances assez rapprochées, les villages de *Batchouri*, de *Bedou*, de *Bethenan*, de *Bethamasi;* ce dernier village, situé à deux heures environ de Modin, à l'ouest-nord-ouest, répondrait le mieux à la position de Betenoble; Gauthier Vinisauf nous apprend que ce lieu était éloigné de Jérusalem, *d'une petite journée*. Bethamasi nous représenterait donc Betenoble; j'ai lu au sujet de l'emplacement de cette cité, une note géographique insérée dans le 2e volume de votre Histoire; on vous donnait un village arabe appelé *Bethnouba*, situé à sept lieues à l'ouest de Jérusalem, comme occupant la place de Betenoble; on aurait pu ajouter que Bethnouba est le nom arabe sous lequel les chroniqueurs musulmans ont désigné la ville dont il est ici question ; en parcourant les montagnes de la Judée, je n'ai point entendu prononcer le nom de Bethnouba; il est possible que ce village subsiste sous le nom d'un des quatre villages arabes cités plus haut : les sept lieues qu'on indique comme étant la distance de Bethnouba à Jérusalem, ne s'accorderaient pas beaucoup peut-être avec la *petite journée* de Gauthier Vinisauf.

Pour achever ce que j'avais à vous dire sur mon dernier trajet de Jérusalem à Ramla, je vous raconterai un accident qui aurait pu terminer toutes mes courses. Au sortir des montagnes de la Judée, dans la direction d'un village arabe appelé *Der-Iou*, situé sur des hauteurs, je m'étais arrêté à une citerne, pour abreuver mon mulet; deux Arabes de Der-Iou, armés chacun d'un fusil, étaient assis au bord de la citerne ; mon mulet ayant bu, j'allais poursuivre ma route, lorsque l'un des deux m'arrête en me répétant *bir, bir;* je ne savais ce qu'il voulait me dire, et d'un geste énergique j'ai repoussé le fellah ; sur un mot de son camarade, il est revenu saisir la bride de mon mulet ; je n'avais pour toute arme qu'une canne à dard ; j'ai menacé du fer aigu l'Arabe, qui tout à coup est devenu pâle de frayeur et s'est précipité sur son fusil; en même temps, l'autre Arabe me

mettait en joue, et j'ai eu pendant deux minutes deux bouches à feu braquées contre ma poitrine; les deux fellahs m'adressaient des paroles qui pouvaient se traduire ainsi : *de l'argent ou la mort* (la bourse ou la vie). Mon mukre ou conducteur musulman que j'avais laissé à cent pas derrière moi, s'apercevant du péril où j'étais, s'est mis à crier de toutes ses forces; il s'est avancé aussi vite que son vieil âge le lui permettait, et quand il est arrivé près de la citerne, il a parlé très-vivement aux deux Arabes : « Ce cavagea franc, leur disait-il » comme il me l'a répété en langue italienne, est un ami d'Abdallah-» pacha, et si vous lui faites le moindre mal, je vous annonce que » votre village sera brûlé, et que ni vous ni aucun des habitans de » votre village n'échapperez à la destruction. »

L'excellent mukre a même ajouté qu'en punition de leurs seules menaces, il voulait les dénoncer auprès du gouverneur de Ramla; les deux Arabes, voulant se justifier, ont répondu que j'avais tiré l'épée pour les tuer. « *La la,* répliquait le mukre, pourquoi donc vouliez-» vous lui faire payer l'eau de la citerne? » Puis nous avons repris paisiblement notre route, et le mukre m'a répété plusieurs fois que les Arabes du village de Der-Iou étaient des fils de Satan. Voilà de ces rencontres qui ne laissent pas que de désenchanter un peu les voyageurs dans la Judée.

Vous connaissez la petite ville de Ramla qui, avec sa grande tour semblable à un clocher, débris d'une ancienne mosquée, rappelle de loin les bourgs de France. Les Arabes la nomment *Ramlé*, par allusion aux terres sablonneuses qui l'entourent, mais ces terres sablonneuses que vous avez traversées sont d'une admirable fécondité; six fabriques de savon, cinq fabriques d'huile de sésame, deux fabriques de poterie, donnent à Ramlé de l'importance et un certain mouvement commercial; les urnes et les vases de terre de Ramlé vont meubler les cabanes de la plupart des *beled* ou villages de la Palestine. Plusieurs de nos vieux voyageurs nous parlent de cette cité comme étant bien peuplée et plus riche que d'autres cités voisines; pour peu qu'une population soit industrieuse, comment pourrait-elle en effet rester dans la pauvreté, vivant au milieu de ce territoire, un des plus fertiles de l'univers! On trouve encore maintenant à Ramlé environ quatre mille habitans : une vingtaine de catholiques, six cents grecs schismatiques, une centaine d'arméniens, le reste musulman. Chaque nation chrétienne a son monastère; les musulmans ont trois

mosquées. La cité dépendait autrefois de Jaffa, dont elle n'est séparée que par une distance de trois heures; depuis près d'un an, elle a passé sous la juridiction du mutselin de Gaza.

Un voyageur du seizième siècle, Furer, dans sa relation latine, nous dit qu'il vit à Ramla une hôtellerie appelée *Casa-di-Franki* (maison des Francs); c'était un édifice vaste et assez commode, de forme quadrangulaire, bâti à l'usage des pélerins chrétiens; d'après le rapport de Furer, ce khan européen était l'ancienne maison de Joseph d'*Arimathie,* à laquelle on avait ajouté différentes constructions; les pélerins devaient ce monument à la pieuse munificence de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Aujourd'hui personne à Ramla ne sait ce que c'est que la Casa-di-Franki, et les voyageurs et les pélerins catholiques ne connaissent d'autre hôtellerie que le monastère des franciscains.

Vous avez parlé, dans une de vos lettres, de cette jeune Française qu'un bizarre destin a donnée pour femme à un jeune Arabe catholique de Ramla; je l'ai visitée avec la permission de son mari, excellent homme qui n'est plus occupé que d'une chose, c'est d'apprendre la langue française et d'arriver à la dignité d'agent consulaire de notre nation. La jeune Française se nomme Eugénie Lavadoux; elle est jolie et le costume arabe lui sied à merveille. Voici au sujet de cette pauvre exilée une anecdote qui n'est pas la chose la moins curieuse de notre voyage. Huit jours avant la semaine sainte, j'étais venu de Jérusalem à Ramla; c'était le temps où les catholiques songeaient à faire leurs pâques, et les ouailles du père Thomas du couvent latin se pressaient autour du tribunal de la confession. Préoccupé du salut de sa nouvelle paroissienne, le père Thomas se demandait comment elle pourrait se confesser puisqu'elle ne savait ni l'arabe, ni l'espagnol, ni l'italien; telles étaient les pieuses inquiétudes du bon père quand j'arrivai au monastère latin. « Signor mio, me dit le père Thomas en » langue italienne, c'est Dieu qui vous envoie; il est de toute néces- » sité que notre jeune Française fasse ses pâques; vous seul ici pouvez » comprendre la langue qu'elle parle, servez-moi de truchement » auprès d'elle pour la confession. » Cette proposition me parut fort étrange, et je n'y vis d'abord qu'une plaisanterie espagnole du bon père Thomas; mais celui-ci insista sérieusement, il me faisait même de cela un cas de conscience, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui mettre dans l'esprit que jamais femme de vingt ans n'oserait mur-

murer aux oreilles d'un jeune homme ses secrets de confession. — Ainsi la charmante voyageuse n'a pu participer à la communion pascale, et le père Thomas, dans un accès d'humeur, a été jusqu'à me dire qu'elle n'en avait pas été trop fâchée. *Francese*, *Francese*, me répétait le religieux humoriste, *voi non siete piu christiani ;* Français, Français, vous n'êtes plus chrétiens !

Eugénie Lavadoux a pris son parti de son exil à Ramla ; sa situation présente n'est point malheureuse. Elle utilise à Ramla ses talens de couturière, et se fait un petit revenu avec les ouvrages à l'aiguille qu'elle vend aux femmes du pays. « Dans un an, m'a-t-elle dit, » lorsque je connaîtrai bien la langue arabe, je m'en irai à Alep avec » ou sans mon mari, et là, par mon travail, j'espère amasser de bons » revenus ; je ne reprendrai le chemin de France que quand je serai » assez riche pour vivre bourgeoise à Paris. » — « Que Dieu bénisse » vos projets, ma pauvre dame ! »

Je suis allé de Ramla à Jaffa où j'ai passé quelques jours ; j'avais pour compagnon de route le jeune Arabe qui a épousé Eugénie Lavadoux ; pendant tout le trajet il ne m'a parlé que du désir qu'il avait d'apprendre la langue française et d'obtenir un diplome d'agent consulaire à Ramla ; il m'a fait promettre d'intercéder en sa faveur auprès de notre consul à Beyrouth. Le chemin de Ramla à Jaffa traverse des plaines fertiles qui donnent encore cinquante grains pour un, d'après le rapport des habitans ; ce sol si gras, si heureux, répond à l'idée d'une terre promise ; les tulipes, les lis, les narcisses et les roses brillent dans ces champs de verdure comme les étoiles dans les campagnes du ciel. En aucun pays d'Orient je n'ai vu d'aussi beaux oliviers que ceux du village d'Iasour, situé à une heure de Jaffa.

Vous avez suffisamment parlé de la partie historique de Jaffa ; je ne veux qu'ajouter quelques mots aux détails que vous avez donnés vous-même sur la ville actuelle. Depuis le passage de l'armée de Bonaparte, Jaffa était tombé au niveau des plus pauvres bourgades de la Palestine. La restauration de Jaffa est l'ouvrage d'Abou-Nabout, un de ses derniers gouverneurs. Abou-Nabout, homme capable, mais violent et barbare, est une des renommées musulmanes du temps présent. Tour-à-tour mutselin de Jaffa, de Gaza, d'Alexandrie, de Salonique, de Diarbekir, il a laissé des souvenirs de son caractère féroce partout où il a passé ; à Salonique, il osa faire décapiter l'agent consulaire de Sardaigne. Condamné cinq fois à perdre la tête, Abou-

Nabout cinq fois obtint son pardon, par l'entremise de Méhémet Ali. A la fin, frappé d'un dernier arrêt de mort, le mutselin s'est réfugié à la Mecque comme dans un lieu d'asile; c'est là qu'il vit aujourd'hui, placé sous la sauvegarde du prophète. Jaffa n'a qu'une porte; elle est d'assez belle apparence et regarde les jardins, à l'ouest. Le mur qui entoure la ville, les fontaines, la chaussée qui, s'élevant au-dessus du port, défend aux vagues d'inonder les maisons voisines, toutes les constructions récentes, toutes les réparations parlent d'Abou-Nabout. Aussi, malgré les actes de barbarie qui ont souillé l'administration du célèbre mutselin, les habitans de Jaffa le regrettent et l'aiment comme étant le père de la cité nouvelle. Abou-Nabout, pendant qu'il était à Jaffa, répara, par ordre de Soliman-pacha d'Acre, le conduit qui porte les eaux de la fontaine Scellée à Jérusalem.

Jaffa entretient avec l'Égypte de fréquentes relations; ses ressources sont l'huile de sésame, le coton, le blé, le riz, et surtout le commerce du fer. J'ai visité quatre grandes fabriques de savon, dont la plus belle appartient au mutselin, la seconde à son premier kiatib, les deux autres à des négocians musulmans. Le Séraïa va crouler au premier jour si des réparations ne viennent le soutenir; le mutselin, fellah parvenu, a élevé à grands frais un palais particulier dont il fait sa demeure. Jaffa nourrit près de six mille habitans, environ cinq cents catholiques, six ou sept cents grecs schismatiques, une centaine d'arméniens; le reste de la population suit la religion du Coran. Vous connaissez les représentans de l'Europe à Jaffa, leurs jalousies, leurs disputes à main armée; il s'agit de savoir en ce moment quelle est la bannière qui doit flotter le plus haut parmi les bannières consulaires, et j'ignore comment finira cette guerre de prétention. Il signor François Damiani, agent de France, s'est recommandé à moi pour que je plaide sa cause auprès de notre consul à Beyrouth; le grec Corphiote, qui remplit les fonctions d'agent de Russie, a dressé un énorme procès-verbal, où la réputation d'il signor Damiani n'est pas ménagée; l'Angleterre, représentée par un Arabe de la famille de Damiani; l'Espagne, par le *padre presidente* du couvent latin de Jaffa; la Sardaigne, par un Arabe de la communion arménienne, ont été jusqu'ici étrangères aux voies de fait qui ont ensanglanté les querelles d'il signor Damiani et du grec Corphiote. Si j'étais consulté sur pareille matière, je demanderais qu'on supprimât toutes ces agences consulaires qui ne servent ni le commerce ni les voyageurs, et qui

ont l'inconvénient de mêler les nobles bannières d'Europe aux plus absurdes intrigues, aux plus ridicules prétentions ; ou du moins, je voudrais que le titre d'agent ne fût accordé qu'à des hommes honorables.

Jaffa est le port des pélerins ; durant les mois de février et de mars, les hadji chrétiens inondent la ville ; leur passage annuel est un des revenus de la cité. Pendant mon séjour à Jaffa, un bâtiment sarde est venu y déposer vingt juives de Smyrne, dont la moins âgée avait quatre-vingt-deux ans ; l'une d'elles portait assez légèrement le poids de cent vingt ans ; plusieurs comptaient un siècle d'existence ; ces vénérables ruines d'Israël allaient chercher à prix d'or un peu de place dans la vallée de Josaphat. J'ai vu arriver aussi à Jaffa douze israélites d'Alger munis de passe-ports français ; ils sont venus s'abriter sous la bannière d'il signor Damiani, en attendant de prendre le chemin de Jérusalem.

La célébration du bairam, la pâque musulmane, a été pour moi à Jaffa un intéressant spectacle ; c'était une grande et joyeuse fête de famille. Les plus beaux manteaux, les plus élégantes babouches, les turbans soyeux, donnaient à chaque musulman l'air d'un émir ou d'un aga ; on s'embrassait dans les rues, on se souhaitait des jours heureux, on donnait et on recevait des présens. Les pauvres étaient devenus riches ; je les voyais portant en abondance dans leurs demeures du pain, des fruits, du riz, de la viande. Hors de la ville, les enfans et les jeunes gens chantaient groupés en cercle, ou se livraient à différens jeux. Le terrain qui sépare Jaffa des jardins était le principal théâtre de la fête ; des troupes d'hommes se promenaient, frappant de la main sur un petit tambour, ou soufflant dans un fifre composé de deux roseaux joints ensemble. Un grand nombre se balançait sur des cordes, ou dans des berceaux suspendus à des chevalets ; d'autres tournoyaient dans des roues rapides. Un instant je me suis cru aux Champs-Élysées de Paris, en un jour de réjouissance publique. Je n'avais jamais vu le peuple s'amuser en Turquie, et cette joie universelle autour d'une cité musulmane était un spectacle nouveau pour moi. Les femmes avaient gagné le cimetière musulman et les rivages de la mer, près du lieu où trois mille prisonniers arabes tombèrent sous les balles des soldats de Bonaparte ; celles de la ville portaient des vêtemens blancs ; une couronne de sequins ceignait la tête de beaucoup d'entre elles ; les villageoises avaient un petit voile

bleu d'étoffe grossière ; ce voile, qui laisse les yeux à découvert, est attaché au front par une petite chaînette d'acier ou de fer ; il distingue la femme du fellah, quelquefois aussi la femme du bédouin.

Ce jour-là, les chrétiens de Jaffa et les hadji de passage, voulant prendre aussi leur part de la joie publique, s'étaient répandus par groupes dans les jardins, sous l'ombrage des citronniers, des orangers et des grenadiers. Vous avez vu les jardins de Jaffa, au mois de février dernier, mais c'était par une journée froide, pluvieuse, et le souffle de l'hiver avait décoloré peut-être le charmant Éden. Mais, par un beau soleil d'avril, combien vous auriez aimé ces jardins ! Le matin quand les gouttes de la rosée émaillent d'argent les fruits dorés de l'oranger, quand la grenade pourprée ou le citron pâle se balancent sous la brise suspendus aux rameaux verts, que de fois j'ai délicieusement rêvé à la France, à mes amis, au village où je suis né, aux amandiers des collines de mon berceau !

Avant de quitter Jaffa, je vous parlerai d'une coutume que vous ignorez peut-être, et qui est établie chez les grecs de cette ville. Chaque soir, pendant le carême, les petits enfans des familles grecques vont à la porte de toutes les maisons chrétiennes, et demandent avec des cris monotones qu'on prendrait pour une complainte, du bois ou des paras pour acheter du bois : « Donnez, don-» nez, disent-ils, et, l'an prochain, vos enfans seront mariés, et » leurs jours seront heureux, et vous jouirez long-temps de leur bon-» heur. » Le bois que sollicitent ces enfans est destiné à *brûler les juifs*. C'est le soir du jeudi saint des grecs qu'on allume les feux, et chaque petite troupe allume le sien. On fabrique un homme de paille avec le costume juif, et la victime en effigie est ainsi conduite devant le feu, au milieu des clameurs et des huées. Les enfans délibèrent gravement sur le genre de supplice auquel il faut condamner l'israélite ; les uns disent : *Crucifions-le, il a crucifié Jésus-Christ*. Les autres : *Coupons-lui la barbe et les bras, puis la tête* ; d'autres enfin : *Fendons-le, déchirons-lui les entrailles, car il a tué notre Dieu*. Le chef de la troupe, prenant alors la parole : « *Qu'est-il besoin*, dit-il, » *de recourir à tous ces supplices? Il y a là un feu tout allumé,* » *brûlons le juif.* » Et le juif est jeté dans les flammes. *Feu, feu*, s'écrient les enfans, *ne l'épargne pas, dévore-le ; il a souffleté Jésus-Christ, il lui a cloué les pieds et les mains ;* et les enfans énumèrent ainsi toutes les souffrances que les juifs firent endurer au Sauveur.

Quand la victime est consumée, on jette aux vents ses cendres avec des imprécations, et puis chacun se retire, satisfait d'avoir puni le bourreau du Christ. De semblables coutumes portent avec elles leur caractère et n'ont pas besoin d'être accompagnées de réflexions.

P.....

LETTRE CXXX.

De Jaffa à Ibna ou Ibelim. — Bon accueil des arabes d'Ibelim. — Ancien château d'Ibelim. — Église convertie en mosquée. — D'Ibelim à Ezdoul. — L'ancienne Azot. — Description de la plaine d'Ascalon. — Bataille d'Ascalon. — Description des ruines de cette ville. — Fouilles de ladi Stanhope. — Tableau historique d'Ascalon. — Village de Djora.

A M. M.....

Avril 1831.

La route de Jaffa à Gaza n'est point sans péril pour le voyageur ; les bédouins maintenant sont maîtres dans ces vastes solitudes. J'ai pris cependant pour toute escorte un de principaux gardes du mutselin de Jaffa ; Joseph Damiani, fils de notre agent consulaire, m'a suivi en qualité d'interprète ; un vieil Arabe de Ramla, qui m'avait loué les montures, complétait notre petite caravane.

J'ai quitté Jaffa le 15 avril à deux heures après midi. Nous avons pris notre route vers le sud, et quatre heures de marche nous ont conduits à *Ibna,* où nous devions passer la nuit. Nous avions laissé Ramla sur notre gauche ; le chemin que nous avions suivi, passe à une heure de la mer, le long d'une côte sablonneuse, à travers des terres couvertes d'arbustes appelés en arabe *sarris ;* quelques fleurs bordaient notre chemin ; j'en ai remarqué une qui se nomme *nilé*, et dont les Arabes se servent pour faire de la teinture ; cette fleur est jaune, et la tige grande comme celle du bluet.

Un émir ou un mutselin n'eût pas été mieux accueilli que je ne l'ai été à Ibna. Les deux cheiks du village et le chef de la mosquée m'ont fait asseoir à leurs côtés, sur une grande natte étendue au pied d'un arbre ; une cinquantaine d'Arabes formaient autour de moi un demi-cercle animé à la fois par des sentimens de bienveillance, de

joie et de curiosité. Mon interprète, qui s'était d'abord annoncé comme le fils d'un consul de France, avait pris un air de dignité; jaloux de me donner de l'importance aux yeux des Arabes d'Ibna, il n'a trouvé rien de mieux que de leur montrer notre grand firman que je porte avec moi dans une boîte de ferblanc; Damiani a beaucoup regretté de ne pouvoir lire la circulaire impériale; comme elle est écrite en turc, ni lui ni les Arabes d'Ibna ne la comprenaient; mon truchement s'est dédommagé de cela par la lecture du *bouiourdi* d'Abdallah, pacha d'Acre; la lettre du visir, débitée d'un ton solennel, a produit son effet, et tous les regards se sont attachés sur moi avec un intérêt nouveau. Joseph Damiani était parvenu à faire de moi un personnage. Pour répondre de quelque manière à l'idée qu'on avait de ma grandeur, j'ai imaginé de faire usage des bijoux de vingt-cinq sous que nous avions achetés sur les boulevarts, en partant de Paris. J'ai distribué aux deux cheiks des bagues et des pendans d'oreille pour leurs femmes, et ces trésors ont excité un merveilleux enthousiasme, par cela seul qu'ils venaient de France. Tous voulaient voir et toucher de leurs mains ces précieuses curiosités; j'étais le sujet de toutes les conversations, et mon interprète me rapportait des propos qui m'amusaient. Les Arabes, comme vous savez, ne jugent que d'après ce qui frappe leurs sens; ils mesurent le génie d'un homme à sa taille, les formes extérieures influent beaucoup sur l'opinion bonne ou mauvaise qu'ils auront d'un voyageur; ces préjugés grossiers m'ont valu les louanges des Arabes d'Ibna, et, grace à ma taille, j'ai passé pour le fils d'un grand prince de l'Occident.

Après le coucher du soleil, j'ai été conduit dans la maison du premier cheik, espèce de cabane de pierre semblable à une de nos bergeries d'Europe. Sur une natte était posé un grand vase de bois rempli d'un pilau qui s'élevait en pyramide; un mouton découpé par morceaux, garnissait tout le revers du pilau; des galettes rondes, blanches et légères, entouraient le vase de bois en forme de couronne; ce pain, dont le goût est excellent, se plie sous les doigts comme du linge ou du papier; les convives étaient les deux cheiks, le chef de la mosquée, mon cavalier, mon truchement et moi. Inutile de vous dire que les doigts nous tenaient lieu de couteau et de fourchette; mes Arabes faisaient de grosses boulettes de riz qu'ils pressaient dans leurs mains, et les avalaient d'un seul coup; j'avais plus d'étonnement que d'appétit avec de tels convives; un des cheiks s'en

apercevant : « Les Arabes mangent comme les chameaux, » m'a-t-il dit ; puis il a ajouté : « Cavagea, que pensez-vous de notre manière » de manger ? — Mon vénérable cheik, je pense que le manger étant » une action tout-à-fait animale, la manière la plus prompte est la » meilleure, et sous ce rapport, la manière arabe me semble admi- » rable. » En moins d'un quart d'heure notre repas a été fini, et les restes du pilau ont passé à d'autres Arabes ; à mesure que l'un était rassasié, un autre le remplaçait, et quand la faim de chacun a été apaisée et que les serviteurs du cheik ont eu mangé leur part, les derniers débris du pilau ont été portés aux femmes. Pendant ce temps, la graine arabique pétillait sur le feu ; bientôt on a entendu à la ronde le léger bruit des lèvres savourant dans le *fingea* de porcelaine la liqueur parfumée. Les Arabes s'entendent beaucoup mieux que nous à préparer le café ; le plus humble fellah de la Palestine pourrait donner des leçons à nos plus illustres cafetiers de Paris.

Après souper, j'ai causé une bien grande surprise à mes hôtes, en leur disant que le village qu'ils habitaient avait été, il y a six siècles, une seigneurie française, appelée Ibelim. « Sur votre colline » d'Ibna, mes bons amis, où je ne trouve aujourd'hui que de pauvres » cabanes, s'éleva jadis une cité, nommé Geth, fameuse par ses » géans qui étaient grands comme des palmiers ; avec les ruines de » cette cité, une forteresse française fut construite dans le temps où » ma nation était maîtresse de votre pays. » Les Arabes étonnés, répétaient *Ibelim*, *Ibelim ;* ils ne pouvaient pas comprendre que leur village n'eût pas toujours été ce qu'il est maintenant, et qu'il n'eût pas toujours porté le même nom ; ils ne pouvaient pas surtout s'accoutumer à l'idée que des Français avaient autrefois occupé leur colline. Craignant de ne pas me faire assez entendre, je me suis dispensé de leur apprendre qu'à l'époque de la première croisade le comte de Toulouse et les autres princes croisés, marchant avec leurs troupes contre les Égyptiens et les musulmans d'Ascalon, étaient venus joindre Godefroy à Ibelim. Un des Arabes a demandé à mon truchement si j'avais été du nombre des Français qui, aux temps passés, habitaient Ibna ; une vie de six cents ans ne lui paraissait pas chose plus merveilleuse que l'ancienne occupation française.

Le cheik, par une transition qui me rappelait encore la France, m'a raconté que Bonaparte, dans sa course de Gaza à Joppé, s'étant arrêté à Ibna, ordonna au cheik du village de lui fournir cent bœufs,

cent charges de blé et cent mesures de farine. Celui-ci, forcé d'obéir, livra humblement ce que le général français exigeait. Déjà le fer était levé sur la tête de plusieurs bœufs, et l'Arabe, fondant en larmes à la vue de ses bœufs près de périr, « Sultan, » dit-il à Bonaparte, « voyez ce que font vos soldats ! » Touché de ces larmes et de ce peu de mots, Bonaparte fit rendre au cheik ses bœufs, son blé, sa farine ; il se contenta de recevoir de lui l'hospitalité : ce cheik était le père de celui qui m'a raconté l'anecdote. Curieuse rencontre ! je m'arrête un soir sous des cabanes dans l'ancien pays des Philistins, et voilà que j'ai pour hôte le fils de l'hôte de Bonaparte.

Quand l'heure du sommeil est venue, je me suis couché tout habillé sur une natte étendue par terre, et le lendemain 16 avril, j'étais levé avec les Arabes d'Ibna au premier rayon du jour. J'ai employé la matinée à visiter le village. Ibna, situé à une heure et demie de la mer, à quatre heures au sud de Jaffa, à trois heures à l'ouest-quart-sud de Ramla, renferme une centaine de familles. Les maisons sont bâties les unes en pierre, les autres en terre sèche ; leur toit est formé du feuillage d'un arbrisseau du territoire d'Hébron, appelé *ab-resser;* une double couche de terre ou de boue recouvre ce feuillage. La colline d'Ibelim est naturelle et non point factice, comme le dit Volney ; un simple coup d'œil suffit pour s'en convaincre.

Les débris de la forteresse d'Ibelim, bâtie en 1142, sous le roi Foulques I^er^, ont été employés à la construction du village d'Ibna. L'église où priaient le seigneur Balian et ses chevaliers, subsiste presque tout entière, consacrée au culte de Mahomet ; l'iman m'a lui-même accompagné dans ce sanctuaire dépouillé, où je respirais à la fois la majesté du dieu qui l'habita jadis, et le parfum des vieux souvenirs de nos croisades. Un des angles de l'édifice est surmonté d'une tour bien conservée, construite en petites pierres de taille ; des restes d'anciens murs touchent au monument. Au sommet de la tour qui sert aujourd'hui de minaret, on a incrusté une pierre carrée, chargée d'une inscription arabe prise dans le Coran.

Quelques heures m'ont suffi pour visiter Ibna, les jardins et les champs d'oliviers qui l'entourent. A huit heures, j'étais à cheval avec ma petite caravane, et je disais adieu à ces cabanes hospitalières au milieu des bénédictions de tous et des souhaits de bon voyage. Le *massa-lami*, si doux au voyageur dans les solitudes de la Palestine, partait de toutes les bouches, et j'en avais le cœur ému. Après une

heure de marche, toujours vers le midi, j'ai vu, à droite du chemin, sur un terrain élevé, des ruines; je me suis un instant détourné de ma route pour visiter ces débris, qui ne sont rien de plus que des pans de murs et des citernes; un aqueduc qui s'étend du chemin à ces ruines est la seule chose digne d'un regard du voyageur. Je ne trouve dans nos vieilles chroniques aucun château dont la position corresponde à la position de ces débris, et je ne sais quel nom leur donner. Ces vieux restes correspondraient assez à la position de l'ancienne cité d'Ékron. Une demi-heure plus loin, j'ai passé le torrent de Sorrec appelé *Sou-Krek* par les gens du pays. C'est au bord de ce torrent que l'armée des premiers croisés, s'avançant contre Ascalon, rencontra d'innombrables troupeaux de buffles, de chameaux et de mulets. « Ces troupeaux, dit un de nos chroniqueurs, frappés de » l'éclat des armes, des cuirasses et des casques, et entendant les cris » de l'armée, demeurèrent dans l'étonnement et la stupeur. Dres- » sant les oreilles et long-temps immobiles, ces animaux se réunirent » enfin aux chevaliers et aux hommes de pied, et ainsi mêlés dans » les rangs de l'armée, marchant avec ceux qui marchaient, s'arrê- » tant avec ceux qui s'arrêtaient, et soulevant des nuages de pous- » sière, portèrent la terreur parmi les Sarrasins. »

Les montagnes de la Judée qui s'étendaient à gauche de mon chemin, furent plusieurs fois traversées par les croisés dans leurs courses guerrières; les vallons, disent les chroniques, retentissaient du bruit du clairon et des trompettes; les bêtes effrayées sortaient de leurs tannières, et leurs oiseaux eux-mêmes épouvantés, oubliant qu'ils avaient des ailes, se laissaient tomber au milieu des bataillons chrétiens. Un jour que Baudouin I^er^ revenait avec son armée du territoire d'Ascalon, un daim timide troublé par les cris et le bruit, s'avança de lui-même au-devant de l'armée. L'avant-garde, qui l'aperçut d'abord, hâta le pas vers lui; mais le daim s'enfuyant tout à coup, l'écuyer du jeune et vaillant chevalier Arnoul se mit à sa poursuite. Dans la course, la bride de son cheval se brisa entre ses mains, et l'écuyer fut renversé. Le cheval saisi de frayeur se précipite à travers les collines; plusieurs chevaliers et Arnoul lui-même s'élancent après le coursier fugitif; resté seul à le poursuivre, Arnoul se vit bientôt entouré d'Arabes ennemis qui le percèrent de coups. Le cheval du malheureux Arnoul, prenant sa course dans les montagnes, alla joindre le camp des chrétiens, couvert du sang de son maître. On

envoya à la recherche du cadavre d'Arnoul ; les Arabes avaient coupé et emporté la tête du jeune chevalier en signe de victoire, et les chrétiens ne trouvèrent qu'un tronc ensanglanté. Les restes d'Arnoul furent portés à Jérusalem et ensevelis dans la vallée de Josaphat. Les chroniques vantent la valeur, les qualités brillantes, l'amabilité du jeune chevalier : « Le roi et les principaux guerriers, dit Albert » d'Aix, le pleurèrent beaucoup ; mais rien n'égala la douleur de la » noble comtesse de Hainaut, car Arnoul avait été son ami et son » compagnon de voyage depuis la France jusqu'à Jérusalem. » L'histoire des guerres de la croix n'offre aucun trait plus romanesque et plus touchant que la triste fin d'Arnoul ; la poésie comtemporaine aurait eu là matière à de délicieuses complaintes.

Le village d'*Ezdoul,* bâti sur la hauteur où fut l'ancienne Azot, se trouve à une demi-heure au-delà du torrent de Sou-Krek ; des jardins plantés de beaux figuiers et d'autres arbres en font un des plus charmans villages de la Palestine. Je n'ai pas le temps de vous rappeler les évènemens qui se rattachent à l'antique cité d'Azot, de la tribu de Dan, une des cinq satrapies des Philistins ; vous pouvez voir tout cela dans une foule de livres. Je me souviens d'avoir lu dans Hérodote, qu'un roi d'Égypte, nommé Psammétiçus, étant venu attaquer Azot, ne put s'en emparer qu'après un siége de vingt-neuf ans ; ce qui prouverait beaucoup en faveur des fortifications et des habitans de l'antique cité. A l'époque des croisades, Azot avait un château fort et un évêché, mais le nom d'Azot ne s'est mêlé à aucun grand évènement des guerres saintes. Au bas du village d'Ezdoul, à droite, au bord du chemin, j'ai remarqué un khan bâti en pierres de taille. J'ai déjeûné dans l'enceinte du khan, où croissent la mauve et les herbes sauvages ; les lézards couraient le long des murs sous les ardeurs du soleil, et les rapides hirondelles voltigeaient à travers les longues et brunes galeries du caravanserail. Nous marchons encore une heure et nous rencontrons un village nommé *Hamami,* qui veut dire *colombe*. Une demi-heure plus loin, nous traversons le village de *Machdal,* où j'ai reconnu une ancienne église convertie en mosquée. Machdal est dans une plaine ; cette plaine est celle d'Ascalon, dont les ruines couvrent un plateau, à une demi-heure à l'ouest de Machdal, vers la mer.

Ascalon, appelé aujourd'hui Askalâan, est après Jérusalem, la ville de la Palestine dont le nom doit le mieux sonner à votre oreille ; pourquoi faut-il que vous soyez réduit à ne voir qu'avec mes yeux

ces champs, ces collines toutes peuplées d'ombres héroïques si chères à vos souvenirs. Pendant que nous voyagions ensemble, nous avons causé plus d'une fois sur l'extrême difficulté de représenter aux yeux par des paroles les localités. On peut dire que les lieux ont des secrets qu'ils gardent pour l'œil du voyageur; ils ne se montrent tout entiers qu'à celui qui les voit; pour quelqu'un qui ne regarde qu'à travers une description, même la plus exacte et la plus complète, les objets perdent leur véritable physionomie. Ainsi, dans le pays d'Ascalon, quelle plume, si habile qu'elle puisse être, retracera aux yeux de votre esprit ces blanches collines de sable avec leur teinte perpétuellement changeante sous l'ombre du nuage qui passe, ou sous les rayons plus ou moins ardens du soleil; qui vous peindra les formes inégales et capricieuses de ces monticules, de ces hauteurs tour-à-tour pâles, grisâtres et verdoyantes? qui vous peindra les variétés infinies, les aspects inconstans de cette plaine quand les vents soufflent dans les palmiers et les sycomores, de cette plaine où le sol nu touche au sol riant, où le sable et la végétation se livrent en silence des combats continuels? hélas! c'est à peine si l'œil de l'homme peut suffire pour cette mystérieuse harmonie d'un million d'objets divers; comment pourrait-on retracer tout cela avec des mots écrits sur le papier?

La plaine d'Ascalon s'étend à l'est, environ à une lieue de distance; de ce côté, elle est bornée par des élévations qui méritent à peine le nom de collines; au nord, la plaine se mêle à d'autres plaines, excepté au nord-ouest, où des hauteurs sablonneuses l'arrêtent et la dominent; au midi, le côté de la plaine le plus voisin de la mer est borné par des collines de sable; le reste du côté méridional est ouvert et se confond avec d'autres solitudes. Le village de Machdal, à l'est des ruines d'Ascalon, à une demi-heure de distance, est entouré de grands oliviers, de palmiers, de figuiers, de sycomores, de prairies verdoyantes, de champs d'orge et de blé; des haies de figuiers d'Inde ferment ces jardins. Les oliviers paraissent pour la plupart d'une grande vieillesse et pourraient avoir été contemporains de Godefroy et de l'émir Afdal; ces vergers se prolongent jusqu'au pied des monticules sablonneux qui terminent la plaine au sud, et forment là comme un angle de verdure. Avant d'arriver à l'emplacement d'Ascalon, on passe sur une colline couverte de sable, du haut de laquelle le regard plane sur toutes les terres environnantes. Un long pan de

mur, débris d'une ancienne mosquée, s'élève solitaire au-dessus du mont sablonneux, et annonce de loin au voyageur les ruines d'Ascalon. C'est là que je me suis placé pour examiner la plaine dans tout son ensemble, malgré les flammes que le soleil lançait sur moi et que le sable rendait plus brûlantes. Autour de la colline, une quantité de gros oignons sauvages sortent du milieu de la blanche arène. La hauteur s'incline, à l'ouest, jusqu'au plateau d'Ascalon, dont elle n'est séparée que par un quart d'heure d'intervalle; cet intervalle forme un vallon sablonneux où les pieds s'enfoncent et d'où je n'ai pu sortir qu'avec peine.

Voilà tout ce que je puis faire pour mettre sous vos yeux la plaine d'Ascalon et les premières positions qui vous intéressent. Je passe à la bataille qui a rendu ces lieux si mémorables; j'ai entre les mains le premier volume de votre Histoire des Croisades, les chroniques de Robert-le-Moine et de Guillaume de Tyr.

L'armée égyptienne s'était rangée au pied des collines de sable, au midi de la plaine; Godefroy avait pris une position qui le mettait à portée de repousser les Ascalonites, en cas d'une sortie pendant la bataille; le duc de Lorraine ne pouvait mieux se placer que sur la colline couverte de sable dont je viens de vous parler, et qui domine à la fois la plaine et le plateau d'Ascalon. Quelques oliviers, derniers restes des vergers spacieux qui avoisinaient les murs d'Ascalon, du côté du sud, ont marqué à mes yeux le poste occupé par Raymond, comte de Toulouse; celui-ci se trouvait ainsi placé entre l'armée égyptienne et la mer, et pouvait empêcher l'ennemi de se sauver dans les navires qui couvraient la rade d'Ascalon. Tancrède et les deux Robert occupaient le centre de la plaine, et très-probablement le lieu où se voit maintenant le village de Machdal. Tout ceci me paraît d'une très-grande clarté; je dois vous dire que votre propre récit m'a beaucoup aidé pour déterminer les différentes positions militaires.

En ressuscitant ainsi sur les lieux mêmes tant de glorieux souvenirs, je voyais les bataillons égyptiens dispersés en un moment devant le glaive de nos croisés, comme les feuilles sèches ou le sable de la plaine sous le vent qui tourbillonne; j'entendais les cors, les fifres et les trompettes, les hymnes et les cris des pélerins vainqueurs; à la vue des sycomores et des palmiers, je me rappelais ces Égyptiens fugitifs qui, pour se dérober aux épées françaises, montaient sur les

arbres et tombaient ensuite percés de flèches comme l'oiseau sous le trait du chasseur. La bataille était là devant moi avec toutes ses horreurs et toute sa gloire, et mon oreille, s'inclinant du côté d'Ascalon et de ses tours brisées, croyait entendre les lamentations du visir désespéré.

J'arrive à l'emplacement d'Ascalon. Ce que je vois d'abord, ce sont les restes de la forteresse et des remparts de la ville, sur une bande de rochers semblable à une haute chaussée, qui va du nord au sud-ouest et domine l'emplacement de la cité. Je ne vous décris point les vastes débris de cette forteresse et de ses remparts autour desquels le sable s'est amoncelé. Ce qui m'a frappé dans ces ruines, c'est un air de désolation, un caractère de destruction solennelle qui atteste le bouleversement le plus complet. Des jardins clos de petits murs, d'énormes décombres, des pierres de taille, des piédestaux, des fragmens de chapitaux et de colonnes, voilà ce qu'on rencontre sur l'emplacement proprement dit de la cité. On m'a montré l'endroit fouillé par la célèbre ladi Stanhope, en 1814; ces fouilles furent un grand évènement dans la Palestine. J'ai recueilli à ce sujet des détails inconnus jusqu'à ce jour. La fameuse miladi avait besoin de l'appui de l'autorité musulmane pour conduire à bonne fin son entreprise; elle persuada à Soliman, pacha d'Acre, qu'un trésor était caché au milieu des ruines d'Ascalon, et parvint à obtenir une entière protection en déclarant d'avance au visir que les trois quarts du trésor seraient pour lui. Soliman ordonna au gouverneur de Jaffa, Abou-Nabout, dont je vous ai parlé, d'accompagner à Ascalon la noble Anglaise; il donna à celle-ci ses tentes, ses batteries de cuisine et la moitié de ses gardes. Ladi Stanhope avait avec elle son médecin et son drogman M. Baudin, aujourd'hui notre agent consulaire à Damas. Trois cents Arabes fouillèrent pendant quinze jours; les musiciens du pacha d'Acre excitaient les travailleurs par de belliqueuses symphonies, et les fellahs usaient leurs yeux à chercher dans les entrailles de la terre l'or promis à l'avidité du visir. La nièce de Pitt n'avait aucun trésor en vue; elle voulait découvrir un temple. Quarante colonnes, dont trois en porphyre, les autres en granit, furent rendues à la clarté du soleil; on trouva trois pavés différens qui marquaient les trois âges du monument; le premier pavé était à la manière arabe, le second à la manière chrétienne du moyen âge, le troisième à la manière antique; ces trois pavés annonçaient que l'édifice avait d'a-

bord appartenu à la déesse Astarté, la Vénus-Phénicienne, puis au culte du Christ, ensuite au culte de Mahomet. Une statue colossale en marbre, d'une magnifique draperie, était couchée sur le pavé antique; la tête et les pieds lui manquaient; le tronc lui seul avait six pieds de longueur. Le pacha et les Arabes crurent que les flancs de la statue renfermaient le trésor qu'ils cherchaient; ladi Stanhope, pour en finir avec les argumens importuns de Soliman-pacha, fit mettre en pièces la statue, et j'en ai vu les débris mêlés aux décombres d'Ascalon. Telle est l'histoire de ces fouilles. Les quarante colonnes, tristement couchées sur la terre à côté l'une de l'autre, pourraient être prises pour de grands squelettes exhumés de leurs sépulcres. Près de là est une longue galerie voûtée, de forme ronde, mise au jour par les fouilles de la célèbre miladi.

Ascalon avait la forme d'une flèche, et s'étendait du nord au midi, sur un espace de trois quarts de lieue environ; de l'est à l'ouest, la cité n'occupait guère plus qu'un quart de lieue de terrain. Le plateau de la ville domine de beaucoup la mer. Ascalon n'a jamais eu de port; sa rade, ouverte à l'ouest, au nord et au sud, n'est abritée que contre les vents d'est qui soufflent rarement dans ces contrées. Des fûts de colonnes de granit et quelques blocs de murs gisent sur le rivage, et les vagues les couvrent incessamment de leur écume. Volney, en parlant d'Ascalon, dit que ses ruines s'éloignaient de jour en jour de la mer qui les baignait; j'ai eu occasion de remarquer comme ce voyageur, l'éloignement progressif de la mer sur quelques points des côtes de la Palestine; mais la côte d'Ascalon n'offre rien de semblable; la mer se brise aujourd'hui comme autrefois au pied du plateau où s'élevait la cité; j'ajouterai que les ruines d'Ascalon sont trop élevées au-dessus de la mer pour que les flots aient jamais pu les baigner; je croirais facilement que Volney n'a point visité ces rivages.

An nord de la citadelle d'Ascalon, à un quart d'heure de distance, une cinquantaine de familles arabes habitent un petit village nommé Djora, construit près d'un vallon rempli de figuiers, de palmiers, d'oliviers, de grenadiers et d'orangers; le voisinage d'une cité profondément dévastée, mêle une teinte mélancolique à la vue pittoresque de ce vallon. Sur les bords du plateau, en face de la mer, une petite mosquée neuve a attiré mon attention; à quelques pas de l'humble sanctuaire, j'ai vu une cabane et une fontaine ombragées par un figuier et par deux palmiers; cette cabane est la demeure d'un vieillard

de cent deux ans ; il est petit de taille, et d'une stature si frêle qu'il semblerait ne pouvoir se défendre contre le souffle du vent ; une longue barbe blanche descend noblement sur sa poitrine. Le vieil Arabe m'a dit que son père n'avait quitté ce monde qu'après cent trente ans. Que de poésie dans ce vieillard, cette cabane, cette fontaine et ces deux palmiers aux bords de la mer, à côté des grandes ruines d'Ascalon !

Nous trouvons dans nos chroniques des guerres sacrées de précieux détails sur Ascalon. Guillaume de Tyr a décrit ces lieux avec beaucoup de vérité ; il nous apprend que la cité n'avait aucune fontaine dans l'intérieur de ses murs ni dans le voisinage, mais qu'elle avait des puits et des citernes. L'historien compte quatre portes ; la première, à l'orient, se nommait la Grande Porte ou la porte de Jérusalem ; elle était protégée par deux hautes et fortes tours qui servaient à cette époque de citadelle à la ville ; la seconde porte, à l'occident, se nommait porte de la Mer ; la troisième, au midi, faisait face à Gaza et portait le nom de cette cité ; la quatrième, au nord, s'appelait porte de Joppé. Il ne reste presque rien de ces différentes portes. Gauthier Vinisauf nous a laissé le nom de quelques-unes des tours d'Ascalon ; il cite la tour des Jeunes Filles, la tour des Boucliers, la tour du Sang, la tour des Émirs, la tour des Bédouins ; j'aimerais à savoir l'origine des noms de toutes ces tours ; il y aurait là peut-être de curieuses histoires. On retrouve les débris de la plupart de ces tours à différens intervalles le long des murailles.

Je me suis déjà longuement arrêté sur les localités d'Ascalon, entraîné que j'étais par la nouveauté de mes descriptions, et je m'aperçois presque avec peine que je ne vous ai rien dit de ce qui touche à l'histoire de la cité. Comme dans ces lettres je ne veux donner place qu'aux choses peu connues, je passerai sous silence les annales d'Ascalon au temps des Philistins ; je n'indiquerai que les évènemens du moyen âge. Les Égyptiens regardaient Ascalon comme le seul boulevart qui pouvait les protéger contre l'invasion chrétienne. Les califes et les princes d'Égypte traitaient Ascalon avec amour et sollicitude, et lui envoyaient quatre fois par an des armes, des vivres et des troupes ; tous les habitans, depuis le premier jusqu'au dernier, recevaient une solde. Durant plus d'un demi-siècle, la cité résista à toutes les forces des chrétiens. Les incursions guerrières de ses habitans avaient été souvent fatales à nos légions latines, et c'est pour arrêter les Ascalo-

nites que s'élevèrent les forteresses d'Ibelim, de Bersabée et de Blanche-Garde. Ce ne fut qu'en 1153, sous Baudouin III, comme vous le racontez dans votre Histoire, que la ville tomba au pouvoir des Francs, après un siége de cinq mois, rempli de combats héroïques. En 1177, Baudouin IV remporta sur Saladin une éclatante victoire dans cette plaine où les compagnons de Godefroy avaient vaincu trois cent mille Égyptiens. Ce même roi, en mariant sa sœur Sibille à Guillaume-Longue-Épée, lui donna Ascalon pour sa dot. En 1187, Saladin assiégea cette ville; après quelques avantages remportés sur les chrétiens, il leur proposa une capitulation qu'ils acceptèrent par égard pour le roi Guy de Lusignan, que le sultan retenait prisonnier. A l'époque de la troisième croisade, Saladin, pressé par les chrétiens, n'étant plus assez fort pour garder et défendre Ascalon, fut obligé d'ordonner la démolition de cette place. Avant de commander l'œuvre de ruine, le sultan avait eu à vaincre une longue et douloureuse hésitation; quelque temps auparavant, à la vue de cette noble et belle ville qu'il lui fallait sacrifier, « devant Dieu, avait-il dit à Boha-» eddin, son historiographe, j'aime beaucoup mes enfans; mais il » m'en coûterait moins de les perdre tous à la fois que d'ôter une » seule pierre de ces murailles. »

Richard avec les siens releva les ruines d'Ascalon. Les chroniques nous représentent le roi d'Angleterre, les princes, les nobles, les chevaliers, dépouillés du casque, de la cuirasse et de l'épée, maniant les iustrumens grossiers de maçonnerie; les matériaux et les pierres de construction passaient des mains de l'homme du peuple aux mains du prince; une même œuvre avait confondu tous les rangs, et les murs s'élevaient et les tours montaient rapidement dans les airs. A la fin de cette guerre, après que les deux partis eurent adopté une trève de trois ans et huit mois, Ascalon devint l'objet de violens débats; les chrétiens et les musulmans prétendaient à la possession de la place, et la destruction de la cité put seule terminer les querelles. Depuis ce temps, Ascalon n'a plus été rebâtie. Maintenant les Arabes de Djora traversent seuls quelquefois la ville renversée, et le voyageur y entend pour tout bruit le vent qui pousse le sable au pied des débris.

En terminant ces rapides indications historiques, je vous soumettrai une remarque qui pourra vous paraître curieuse. J'ai parlé plus haut d'un village des alentours d'Ascalon, appelé Hamami, nom qui en arabe signifie colombe. Vous vous souvenez qu'Ascalon fut le berceau

de Sémiramis, et que, d'après les traditions antiques, des colombes nourrirent cette reine dans sa première enfance; devenue l'épouse de Ninus, elle voulut porter le nom de Sémiramis qui veut dire colombe dans la langue assyrienne, en mémoire des oiseaux qui avaient pris soin de ses premiers jours. Comment est-il arrivé que les derniers habitans du pays d'Ascalon aient donné le nom de Colombe à un de leurs villages, et que de pauvres Arabes aient ainsi conservé, à leur insu sans doute, le souvenir de la grande reine dont ils foulent le sol natal? La mémoire des choses antiques est partout restée en Orient, dans des noms ou des traditions qui seraient précieux à recueillir.

P.....

LETTRE CXXXI.

D'Ascalon à Gaza. — Visite au gouverneur de Gaza. — Description de la ville. — Entretien avec deux vieillards. — Conversation sur les destinées de la Syrie avec le cadi de Gaza. — Souvenirs d'histoire. — Ce qu'étaient les Philistins. — Gaza au temps des croisades. — Dernière vue de la cité de Gaza.

A M. M.....

Avril 1831.

Le 16 avril, à six heures du soir, je m'éloignais des ruines d'Ascalon. Après avoir laissé à ma gauche le village de Machdal, j'ai traversé une misérable bourgade nommé *Erbia*, adossée aux collines de sable qui bornent, du côté du midi, la plaine d'Ascalon. J'étais sur le chemin de Gaza ; à une heure de Machdal, j'ai trouvé un village appelé *Barbara*. Une heure après, j'ai vu, à ma gauche, à peu de distance du chemin, le village de *Der-Esner*, et trois quarts d'heure plus loin, le village de *Beth-Anoun* dont les cabanes sont de boue. Je note minutieusement tous les lieux de cette route, parce que peu de voyageurs ont passé par là. A mesure qu'on s'avance vers Gaza, les plaines s'étendent sur un plus vaste horizon ; leur aspect est monotone comme celui de la mer, comme celui du ciel ; la caravane qui passe, le cavalier bédouin, le chameau traînant la charrue dans la plaine, des troupeaux de chèvres et de vaches paissant à l'aventure, des tourbillons de sable ou de poussière sous les vents d'occident ou du midi, ce sont là les uniques scènes qui varient l'immobile spectacle de ces solitudes. La plaine se montre au loin dépouillée, et ce n'est qu'autour des villages qu'on rencontre des arbres, ce qui forme comme des îlots boisés sur une mer.

Près du village de Beth-Anoun, à deux heures de Gaza, nous avons vu passer le fils du mutselin de cette ville, qui, suivi d'un nombreux

cortége, allait offrir au pacha d'Acre trois beaux chevaux noirs, à l'occasion de la fête du bairam. Les trois coursiers avaient chacun un Arabe qui les tenait par la bride en cheminant à pied. J'ai vu autour de Beth-Anoun des troupeaux de moutons noirs et blancs dont la beauté m'a frappé; nous n'en avons point d'aussi beaux en Europe. Les bergers portent une sonnette, j'ignore si c'est pour écarter les bêtes sauvages ou pour rallier les troupeaux. J'ai observé de près la charrue arabe infiniment plus simple et plus légère que la nôtre; notre lourde charrue semble n'avoir été faite que pour déchirer des terres infécondes; l'instrument du laboureur arabe, destiné à un sol fertile, pourrait être traîné par un ânon. C'est à Beth-Anoun que la nuit nous a surpris; là, le chemin de Gaza tourne au sud-ouest, et là aussi commence une forêt d'oliviers qui se prolonge jusqu'à la ville; cette forêt d'oliviers m'a rappelé celle que nous avions vu en allant du Pirée à Athènes; seulement les arbres y paraissent moins pressés et moins épais; le soleil y pénètre assez pour mûrir les moissons. Nous sommes entrés dans Gaza à dix heures du soir; la ville était silencieuse et comme endormie sous le noir manteau de la nuit; aucune lumière n'éclairait la cité, excepté quelques petites lampes de verre suspendues à côté d'oratoires de santons; au milieu de cette obscurité muette, les palmiers de Gaza, doucement agités par la brise de la nuit, répandaient dans l'air je ne sais quelle harmonie arabe que l'imagination eût prise pour la chanson mélancolique destinée à bercer le sommeil de la cité. Nous sommes venus loger dans la maison d'un chrétien grec, premier kiatib du mutselin, à qui j'avais été recommandé.

La route que j'ai suivie de Jaffa à Gaza était bien connue de nos vieux chevaliers. Que de croisés ont passé par ces chemins! combien de fois ce sol a tremblé sous les pas de leurs coursiers! Dans la troisième croisade, quel magnifique appareil devaient présenter les légions de France et d'Angleterre à travers les plaines que je viens de traverser! Un chroniqueur qui avait suivi les bataillons chrétiens dans ces plaines, ne peut retenir son enthousiasme à la vue de ces innombrables bannières, de ces lances à pointe brillante, de ces glaives étincelans dans l'air; les pannonceaux de toutes formes, les armes de toute espèce, les riches baudriers, les abeilles voltigeant sur les diamans des casques, les lions ou les dragons dorés courant sur les boucliers; tout ce belliqueux appareil, tous ces emblêmes de la bra-

voure et ces signes de la chevalerie enflammaient le patriotisme du chroniqueur pélerin. Vraiment la vieille France est bien belle quand on la voit du milieu des glorieux champs de bataille de la Palestine. Et cette Angleterre, maintenant si dédaigneuse des croisades, elle ignore probablement que son poème épique est ici, que sa plus noble gloire est écrite sur cette terre. La grande ombre de Richard couvre tous les chemins où je passe; il n'est pas un lieu que n'ait foulé son pied vainqueur; le héros au cœur de lion connaissait aussi bien les pays d'Ascalon ou de Gaza, que les terres de Cantorbéry et de Northampton.

J'ai mis trois jours à visiter et à étudier Gaza; je puis vous donner une idée complète de cette ville. Gaza, appelée en arabe *Razzé*, l'ancienne métropole des Philistins, la plus noble cité de la tribu de Siméon, célèbre autrefois par ses richesses, par de grands siéges et de grandes batailles, placée entre la Syrie et l'Égypte et servant comme de porte à ces deux empires, conserve encore aujourd'hui une importance qu'elle doit au passage continuel des caravanes. Le passé n'a laissé à Gaza aucun monument, aucune ruine; l'antique Gaza, effacée de la terre, a fait place à un vaste amas de maisons de pierre, entremêlé de hauts palmiers; la cité arabe n'a point de murailles qui l'enferme. J'ai visité avant tout le gouverneur, accompagné de son premier kiatib chez qui je suis logé, de mon drogman Damiani, de mon cavaz Ibrahim et de quelques-uns des principaux Grecs de la ville. Massoud-Ilmadi (c'est le nom du mutselin) m'a fait asseoir à ses côtés sur un large divan, et m'a traité avec tous les raffinemens de la politesse musulmane; ce mutselin, dont les chrétiens m'avaient tracé le portrait le plus odieux, s'est montré à moi de la plus bienveillante amabilité. J'ai eu plusieurs fois occasion de remarquer que dans un pacha, un mutselin ou un aga, il y a deux hommes, le musulman et l'homme en place; le musulman est presque toujours doux, poli, bon par nature; l'homme en place est dur et tyran par état: le peuple ne connaît guère que ce dernier, et c'est ce qui explique ses jugemens. Cette observation serait peut-être applicable à d'autres pays que les pays d'Orient.

Le mutselin m'a d'abord parlé de Bonaparte, inévitable sujet de conversation dans ces contrées; jamais nom venu d'Occident n'a retenti autant que celui de Bonaparte au milieu des nations asiatiques. Massoud-Ilmadi se rappelait comme une des gloires de sa vie, d'avoir

vu le héros franc à son passage à Gaza. « Vous voudriez bien l'avoir » encore pour sultan, m'a dit le mutselin ; la France doit l'aimer, » car il l'a portée au premier rang parmi les nations. » — « Oui, » excellence, nous nous souvenons de Bonaparte ; eh ! qu'a-t-on » fait dans nos pays pour le faire oublier ? Nous avons à Paris une » colonne, autel indestructible au pied duquel on vient adorer le » dieu. » Le mutselin, après avoir répété que Bonaparte est un grand sultan, *Bounabartè soultan kébir,* m'a pressé de questions sur la révolution de juillet, qu'il ne comprenait pas, disait-il. — Moi, non plus, excellence, lui ai-je répondu ; pour comprendre les révolutions, il faudrait savoir pourquoi il arrive quelquefois que les vents grondent dans le ciel, que la mer est ébranlée dans ses derniers abymes, que les montagnes se déchirent livrées aux feux des volcans ; Dieu ne veut point que les sociétés humaines vivent et meurent en paix ; c'est une punition que le monde doit accepter comme on accepte les maladies et les misères, tristes compagnes de la vie. — Le mutselin, redoublant de politesse avec moi, m'a dit que tout jeune homme que j'étais, j'avais acquis déjà la sagesse des vieillards ; il aurait désiré que je lui eusse parlé d'Alger et de Charles X : mais ces questions-là sont devenues pour moi tellement lieux communs dans mes entretiens avec les gens du pays, que je cherche à y échapper autant que je puis ; d'ailleurs je ne suis point venu ici pour parler des choses d'Europe, mais pour étudier l'Orient. Pendant notre conversation, à laquelle prêtaient l'oreille une vingtaine d'Arabes, deux fellahs du village de Djora, près d'Ascalon, ont été introduits pour vider une querelle ; il s'agissait d'un chameau que l'un avait vendu à l'autre ; le fellah qui avait vendu le chameau, mécontent du marché, voulait reprendre sa bête et rendre l'argent ; l'autre refusait de rompre le marché ; les deux plaignans ont pu s'expliquer en toute liberté. « Ce qui est une fois vendu, ne peut plus être repris, » tel a été le jugement du mutselin ; l'Arabe qui demandait à reprendre son chameau, a été mis à la porte par les gardes.

Le Séraïa est un grand édifice avec des cours et des salles nombreuses, avec des terrasses d'où la vue s'étend au loin ; mais le palais tombe de vieillesse et le mutselin ne donne rien pour l'empêcher de crouler. Si je parcourais le budget des dépenses de tous les mutselins de l'empire, je n'y trouverais pas une seule piastre pour les frais de réparation ; les ministres musulmans se regardent comme des voya-

geurs dans les différens postes où la faveur les place ; le palais qu'ils habitent est pour eux comme un khan où l'on s'arrête un jour, et aucun d'eux ne songe à faire la dépense d'une pierre pour une demeure qui d'un instant à l'autre peut n'être plus la sienne.

Le mutselin a ordonné à trois de ses gardes de m'accompagner partout dans la ville ; pour mieux m'honorer et pour répondre aux intentions du gouverneur, ils ont déployé autour de moi une police sévère qui m'a d'abord effrayé ; mes trois soldats frappaient du bâton les pauvres fellahs qui par curiosité voulaient me suivre, ou qui s'arrêtaient pour me voir passer ; leur bâton ne s'est reposé qu'après avoir fait autour de moi une solitude. J'ai observé que le soldat arabe méprise souverainement le fellah et ne voit en lui, littéralement parlant, qu'un chameau bipède.

Gaza, une des dépendances du pachalik d'Acre, n'offre aucune curiosité au voyageur. Les chrétiens nous montrent l'emplacement du temple que Samson, aveugle et prisonnier, fit crouler sur lui et sur trois mille Philistins. On montre aussi la place où fut le château que Bonaparte renversa de fond en comble, après s'être emparé de la cité. Une vieille femme arabe, m'ayant aperçu sur les ruines du *kala*, a maudit mon chapeau et mon habit franc, et a demandé à mon truchement si j'étais un des Francs qui lui avaient tué trois fils, lors du passage de Bonaparte. On compte à Gaza quinze mosquées, dont la plus belle fut jadis une église ; la porte de cette mosquée nous a été ouverte. C'est un grand édifice soutenu par une double colonnade, pavé d'une pierre qui a la blancheur du marbre ; monument du Bas-Empire assez semblable à l'ancienne église de Bethléem. Les musulmans ont ajouté à la vieille basilique grecque des édifices pour les imans et les écoles, qui gâtent l'ensemble du monument. Les chrétiens de Gaza prétendent que ce temple fut l'ouvrage de la piété de sainte Hélène, mais le voyageur doit se mettre en garde contre toutes ces pieuses traditions ; la mère de Constantin n'aurait pas assez vécu pour bâtir tous les temples chrétiens qu'on lui attribue, seulement dans la Palestine.

Je n'ai point vu à Smyrne ni à Constantinople, un khan plus vaste et plus beau que celui de Gaza. Les bazars ne manquent pas, mais vous n'y trouvez ni richesses ni magnificence. Le savon, les toiles du Caire, les draps, le blé, l'orge, le riz, les dattes et les olives, ce sont là les branches du commerce ; le riz vient de Damiette et les soieries

de Damas; mais ce commerce est d'un faible secours pour la population, et je n'ai vu nulle part autant de mendians qu'à Gaza. Sur onze ou douze mille habitans, la ville ne renferme que deux cents chrétiens, tous de la communion grecque. Point de juifs, d'arméniens, ni de catholiques; depuis long-temps, les pères de la terre sainte ont déserté Gaza; on n'a pu me dire où fut jadis leur monastère.

Aucune ville de la Palestine ne m'a offert une aussi grande variété de costumes que Gaza; cette variété de costumes atteste le grand nombre de nations qui habitent ou qui traversent la cité. Chrétiens, osmanlis, musulmans, Arabes, fellahs, bédouins, et chez les bédouins différentes races, différentes tribus; Égyptiens, barbaresques, toutes ces nations, toutes ces familles musulmanes se distinguent par la forme ou les nuances de leurs vêtemens, par une manière particulière de porter le turban, d'attacher un fichu autour de la tête. La population musulmane de Gaza se partage en deux sectes, celle de Chaffey, celle de Hanifa; toutes deux ont leur mufti; les croyans de la secte de Chaffey sont les plus nombreux, car Chaffey naquit à Gaza, et la plupart des habitans musulmans condamnent aux peines éternelles tous ceux qui n'invoquent point ce chef de secte. La ville se divise en cinq quartiers : 1° Razzé-aret-Zetoun; 2° Aret-Sejaié; 3° Aret-Fellaïn; 4° Aret-Teuphen; 5° Aret-il-Darazi.

Presque toutes les maisons de Gaza ont un jardin, entouré de nopals comme d'un mur verdoyant. J'ai rencontré beaucoup de tombes musulmanes aussi belles que les plus belles tombes de Scutari; on m'a fait remarquer aussi quelques palais appartenant à des visirs en retraite, qui font là une courte halte avant de descendre dans le repos de l'éternité.

Les curiosités que j'ai le plus remarquées à Gaza, ce sont deux vieillards, âgé l'un de cent vingt ans, l'autre de cent treize ans; le premier s'appelle Ibrahim-Odé (Ibrahim-le-Ressuscité), ainsi surnommé pour avoir échappé au tombeau dans une maladie jugée mortelle; le second s'appelle Isséim-Moukrak; ayant témoigné le désir de converser avec les deux vieillards, j'ai obtenu d'eux un rendez-vous au pied d'un sycomore dans un jardin; assis tous les trois sur une natte, entourés de mon truchement, de mon cavaz Ibrahim, des gardes du mutselin, nous avons causé depuis quatre heures après midi jusqu'au coucher du soleil. Je n'avais jamais vu des hommes d'un aussi grand âge, et je les contemplais avec un religieux respect; j'étais plus frappé

que je ne l'ai jamais été en présence des plus belles ruines des temps antiques; c'est que ces monumens-là étaient de marbre ou de pierre, débris sur lesquels avaient passé les siècles, mais débris sans ame et sans intelligence, qui ne profèrent que les paroles que nous leur prêtons, qui empruntent leur vie de nos souvenirs; mais ces deux vieillards, monumens vivans d'un âge éteint, antiquités humaines si vénérables et si saintes, parlaient bien autrement à mon esprit; ceux qui arrivent à une longue vieillesse, me disais-je, après avoir tant vu, tant écouté, tant souffert, ont appris peut-être des secrets que trop souvent ils emportent au sépulcre, et qui épargneraient à l'humanité bien des mécomptes, bien des misères; pénétré de cette pensée, je prêtais pieusement l'oreille à chaque mot que leur bouche prononçait; il me semblait toujours que ces vieux voyageurs de la vie allaient m'enseigner des choses inconnues.

Les deux vieillards marchent appuyés sur un bâton, mais ne paraissent pas trop affaissés par les ans; ils ont perdu jusqu'au dernier reste de leur chevelure, et un poète arabe en voyant ces têtes ainsi nues et dépouillées, les eût comparées à un champ sans verdure, à un mont sans ombrage. Après quelques généralités sur les musulmans et sur les Francs, nous avons parlé de Gaza; ils m'ont dit qu'anciennement la cité avait quatre lieues d'étendue; que, du côté de l'est, elle allait jusqu'au village de Der-Esner dont je vous ai parlé plus haut, et, du côté de l'ouest, jusqu'à Der-Balla, gros village à deux heures de Gaza, à un quart d'heure de la mer. Quoi qu'en disent mes vieillards, la ville n'a jamais pu s'étendre aussi loin du côté de l'orient, et vous ne trouveriez pas une seule ruine, une seule trace d'édifice depuis Gaza jusqu'à Der-Esner; mais il est certain que Gaza se rapprochait plus de la mer autrefois qu'aujourd'hui; Strabon place la cité à sept stades environ de la côte; elle en est éloignée maintenant de deux lieues. Les deux vieillards m'ont demandé si les hommes vivaient long-temps en Europe : « En Occident comme en Orient, comme dans toutes les régions de la terre, leur ai-je répondu, l'ange de la mort efface un nom du livre des vivans sans s'informer de l'âge; toutefois je dois dire à votre gloire qu'on rencontre moins de vieillards en Europe que dans les contrées asiatiques; chez nous c'est une merveille de trouver un homme qui ait vécu un siècle; mes courses dans l'Asie mineure et dans la Palestine m'ont fait voir plusieurs hommes qui comptaient cinq fois vingt ans

et au-delà, et un grand nombre d'une vieillesse déjà avancée. Vous, hommes d'Orient, vous vivez plus long-temps que nous parce que votre vie est plus calme, plus simple, plus régulière que la nôtre; en Europe, surtout dans nos grandes cités, l'imtempérance, l'ardent et rapide mouvement des affaires usent de bonne heure l'existence et en abrègent la durée; de plus, au milieu de notre génération nouvelle, il souffle un vent brûlant qui dessèche avant le temps les sources de la vie, et nous avons chez nous aujourd'hui des vieillards de trente ans. » Mes vieux Arabes n'ont guère pu entendre ces derniers mots, parce qu'ils ne peuvent guère comprendre ces caducités précoces qui marquent les derniers âges d'une civilisation accomplie. Quand nous nous sommes séparés, ils m'ont prié d'écrire leurs noms sur un album de voyage; ce que j'ai fait devant eux, en les priant, de mon côté, d'ajouter mon souvenir aux souvenirs de leur longue vie.

Mon arrivée à Gaza a été un petit évènement, et j'ignore comment un pauvre pélerin comme moi a pu passer pour un important personnage de l'Occident. On croit que j'ai la mission d'examiner l'état politique du pays, de préparer à ma nation les voies de la conquête. Une députation est venue m'annoncer que le cadi de Gaza m'attendait dans son palais ou mukumut; il avait, disaient les députés, d'intéressantes communications à me faire. Le cadi désirait que je ne fusse point accompagné chez lui de mon cavaz Ibrahim; il voulait causer avec moi sans aucun témoin musulman, seul avec mon truchement le jeune Damiani. On m'a donc conduit chez le cadi, d'une façon assez mystérieuse, en passant par des rues détournées, comme s'il eût été question de préparer un complot. Je l'ai trouvé sur un divan, ayant à côté de lui son fils âgé de quatre ans; à mon approche, il s'est levé avec un empressement amical. « J'étais tout » triste de ne pas vous voir venir, m'a-t-il dit, votre présence me » remet le cœur. » Et en un moment il s'est établi entre nous une franche intimité, un abandon qui m'indiquaient déjà de quelle nature serait notre entretien. Pour que vous vous intéressiez à mon cadi, il faut d'abord que vous le connaissiez. Saïed Ali (c'est ainsi qu'il se nomme), né à Jérusalem, est un homme de quarante ans; sa tête est belle avec le turban blanc et la barbe noire; une douce et noble expression anime ses traits; son maintien religieux le ferait prendre pour un iman; d'ailleurs un cadi c'est l'iman ou le prêtre de la justice, et son caractère est tout religieux. Saïed Ali a le cœur

et l'ame d'un musulman et l'esprit d'un philosophe du Portique; sa parole est grave, spirituelle, insinuante; il cause avec une raison mélancolique, souvent avec des vues élevées; nourri et cultivé en Europe, Saïed Ali serait devenu un homme supérieur. La douce candeur, les vertus religieuses du cadi le mettent dans un état de contrainte perpétuelle avec le mutselin, homme d'une insatiable cupidité.

« Beizadé Francaoui, m'a dit Saïed Ali, Massoud-Ilmadi pèse sur Razzé (Gaza) comme un lourd marteau, il ne s'occupe de notre peuple que pour en tirer de l'or; notre gouverneur est comme le sable du désert qui a toujours soif; les richesses du pays vont se perdre dans ses coffres comme les ruisseaux dans la mer, et les habitans souffrent et gémissent; non content de les écraser d'impôts, il abandonne leurs fruits et leurs moissons à la rapacité des bédouins; ces Arabes brigands enlèvent chaque année pour plus de dix mille bourses (la bourse vaut 500 piastres) au canton de Razzé (Gaza), et le mutselin ne fait rien pour empêcher ces fatales incursions. Lorsque Abou-Nabout gouvernait ce pays, les bédouins étaient plus timides et les moissons respectées; à force de châtimens et de persévérance, il avait fini par les comprimer. Abou-Nabout fit une fois couper le doigt à un bédouin, seulement pour avoir volé un oignon dans un jardin; une autre fois, il condamna un bédouin à perdre le poignet, parce que ce bédouin avait tranché la tête au chameau d'un fellah surpris autour de ses tentes. Mais aujourd'hui les bédouins sont les maîtres; plus de seize mille de ces Arabes errent dans les déserts voisins; voilà les ennemis contre lesquels Abdallah-pacha devrait envoyer des troupes et non point contre les fellahs de Nablous. Le mécontentement de notre peuple est à son comble, et chacun ici appelle un changement. On se dit tout bas que Mohammed Ali doit prochainement étendre sa puissance sur nos contrées; on dit aussi que votre nation qui a pris Alger, songe à s'emparer de la Syrie; ô Beizadé Francaoui! de quelque côté que vienne la conquête, elle sera ici bien accueillie, bien fêtée; l'état où nous sommes ne saurait durer long-temps; si la conquête n'arrivait pas, tout faible qu'est notre peuple, il se révolterait, Dieu le sait, contre le mutselin oppresseur; les petits, quand on les pousse à bout, ne connaissent plus de mesure; le chat dans son désespoir arrache les yeux au tigre : du reste, Dieu ne veut pas que le règne de l'injustice soit éternel; il est écrit : « Malheur à

» l'homme puissant qui dévore la substance du peuple, car il s'y » trouve toujours à la fin un os pour l'étrangler ! »

Tel est le résumé des faits et des pensées que m'a confiés le cadi de Gaza ; ses paroles m'ont rempli de surprise ; j'étais frappé à la fois de la hardiesse de ses confidences et de la peinture qu'il me traçait de la situation des esprits en Palestine ; j'admirais mon cadi comme vous admiriez à Constantinople votre sage naïb aux paroles éloquentes. — « Quelle est votre pensée sur notre pays ? » m'a dit Saïed. — « Je crois comme vous que quelque chose se prépare, et que d'autres maîtres vont venir ; je puis vous annoncer que, pour l'instant présent, ce n'est point de l'Occident que partiront les vaisseaux libérateurs ; il se fait de ce côté-là un travail pénible qui empêche qu'on ne se tourne vers votre horizon. Ce sera plus vraisemblablement une voile arabe qui vous amènera la conquête ; mais la conquête sera-t-elle pour vous la délivrance ? Quand le vainqueur ouvrira sa main sur vous, sera-ce le bien, sera-ce le mal qui s'en échappera ? J'entends dire de tous côtés que l'Égypte est malheureuse sous son pacha, je vois à Razzé une foule d'Égyptiens fugitifs qui regardent comme un bonheur de ne plus habiter les terres de Mohammed Ali ; cela n'annonce-t-il point que de nouvelles misères suivront la domination nouvelle ? Mohammed Ali veut la Syrie non point pour affranchir des esclaves, mais pour augmenter ses ressources ; l'Égypte dépeuplée, ruinée, ne peut plus suffire aux besoins dévorans du maître ; il faut au visir d'autres terres, d'autres hommes, et la Syrie va devenir sa proie. Toutefois on peut douter que le despotisme de Mohammed Ali trouve en Syrie autant de facilités qu'en Égypte ; là-bas, sur les bords du Nil, on mène le peuple comme un faible troupeau ; dans le pays d'Hébron, de Jérusalem, de la Galilée et du Liban, ce n'est point un troupeau facile qu'on rencontre ; il y a là vingt peuplades indociles et belliqueuses qui ont des montagnes pour citadelles et qui aiment mieux une guerre éternelle qu'une éternelle oppression. Ainsi donc vous aurez changé peut-être des renards pour des loups, des milans pour des vautours, et sous quelque point de vue que je considère le prochain avenir de la Syrie, je n'y vois que les calamités du despotisme ou de la guerre ? »

« Triste destin de mon pays ! s'est écrié Saïed Ali ; combien j'aurais béni Dieu s'il m'avait rendu assez riche pour aller vivre loin d'ici, dans les régions des Francs où l'on dit que les hommes ne gémissent

point sous l'oppression ! Puisque tout ce qui nous vient d'Orient est servitude et tyrannie, dites à la France de nous accorder sa pitié et d'étendre sur nous ses puissantes ailes. » En parlant ainsi, le cadi était profondément ému, et quand nous nous sommes séparés, l'ombre noire du chagrin couvrait son visage. Je n'oublierai jamais le cadi de Gaza ; il y a loin d'un tel homme à un courtisan du despotisme ; Saïed Ali n'est pas de ceux qui peuvent plaire au gouvernement turc et le servir utilement ; il est de ceux qu'on envoie boire les eaux amères de l'exil.

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de Gaza au temps présent ; que de choses j'aurais à vous dire touchant cette ville si je feuilletais les antiques annales ! L'histoire sainte nous parle de la prise de Gaza par Simon Machabée, qui la purifia de ses idoles et la consacra au culte du Seigneur ; l'histoire profane a raconté le siége de cette ville par Alexandre ; le héros macédonien reçut au pied de ses murailles deux blessures qu'un corbeau prophétique lui avait annoncées ; maître de la ville, il traita le gouverneur Bétis comme Achille avait traité Hector, en le faisant traîner par des chevaux autour de la ville ; mais tous ces évènemens sont dans les livres.

En vous parlant de Gaza, l'antique métropole des cités philistéennes, j'aimerais à vous dire quelques mots sur ce peuple philistin dont il est si souvent question dans l'histoire des Hébreux. Le petit empire des Philistins se composait de cinq cités, Gaza, Ascalon, Azot, Geth, Accaron ou Acre. C'était une colonie égyptienne qui, à une époque fort reculée, avait envahi les fertiles rivages de la Palestine ; j'imagine que les Philistins étaient des Arabes semblables aux Arabes répandus aujourd'hui dans les déserts d'Égypte et le long des côtes de la mer Rouge ; ils émigrèrent en Palestine partagés en tribus qui chacune avait un cheik ou un satrape ; ils adoraient Dagon et toutes les idoles des bords du Nil et des pays arabiques ; le peuple israélite, venu de l'Égypte comme eux, se plaisait quelquefois à retourner au culte des idoles, et les mœurs des Philistins ne lui inspiraient pas une grande répugnance. Mais les conducteurs des Hébreux, qui avaient mission d'exterminer les adorateurs des idoles, prêchaient au peuple de Jéhovah de rompre tout pacte avec eux. Un million de Cananéens avaient disparu sous le glaive destructeur des enfans d'Israël ; un seul ennemi restait à combattre, c'étaient les Philistins. Que d'efforts, que de travaux pour les anéantir ! sous les juges, sous les rois, que de fois

Israël s'arma de toute sa puissance contre quelques tribus de Philistins qui jamais ne furent entièrement soumises! Il a fallu à ces Philistins un puissant génie pour résister si long-temps à une nation vingt fois plus nombreuse et plus riche que la leur. Il est curieux de voir comment une poignée d'hommes dictait quelquefois à tout Israël des traités humilians ; ils étaient parvenus à désarmer les Hébreux, à leur défendre de travailler le fer et l'acier, à les forcer de venir acheter dans leurs villes les instrumens les plus indispensables pour le commerce et le labourage ; on y venait de tous les lieux de la Palestine, même pour faire aiguiser le soc des charrues. C'était une véritable servitude. Les documens nous manquent pour déterminer quel fut le destin suprême des Philistins. On peut présumer que les cinq satrapies philistéennes ne s'effacèrent que sous le coup de l'invasion romaine. En voyant les différentes races arabes répandues dans les cantons méridionaux de la Palestine, j'ai pensé quelquefois qu'il doit y avoir là quelques restes des anciens Philistins ; il est rare, il est difficile qu'une race puisse entièrement disparaître ; les familles humaines durent toujours plus long-temps que les cités.

Gaza, au moyen âge, a des souvenirs qui se rattachent à l'histoire des croisades. Vers le milieu du douzième siècle, la ville était renversée et sans habitans ; en 1148, Baudouin III s'occupa de la rebâtir pour opposer de nouvelles barrières aux courses des Ascalonites ; Guillaume de Tyr raconte qu'on trouva des témoignages de l'antiquité et de la noblesse de Gaza dans ses églises et ses vastes palais tombés en ruines, dans les marbres et les grandes pierres dispersés sur le sol dévasté, dans une quantité de citernes et de puits d'eaux vives. Les chrétiens n'ayant ni le temps ni les forces de reconstruire toute la cité, se contentèrent de relever la portion de Gaza qui est située sur une éminence, ils jetèrent des fondemens profonds, bâtirent une belle muraille et différentes tours. La cité nouvelle et les terres environnantes furent concédées aux frères du temple, à condition qu'ils en prendraient la garde. Les templiers devinrent pour les Ascalonites des voisins dangereux. Gaza fut une des conquêtes de Saladin, et une des places que le sultan fit démolir à l'approche du roi Richard. Celui-ci releva les murs de Gaza comme il avait relevé ceux de Ramla et d'Ascalon, et choisit cette ville pour quartier général dans la Palestine. J'ai vu, au nord de Gaza, à une heure de distance, les vallons étroits et les collines de sable où s'arrêta la troupe aventureuse des

comtes de Bar et de Montfort ; je me suis enfoncé dans le sable jusqu'au genou, pour reconnaître le lieu où les chevaliers insoucians et joyeux *mangeaient le pain, les galines et les chapons, la chaire cuite et le fromage,* à quelques pas d'un ennemi treize fois plus nombreux. Si la troupe française fût restée sur ces hauteurs qui présentent en quelques endroits comme des défilés, la victoire eût pu rester incertaine ; mais les imprudens chevaliers se laissèrent attirer dans la plaine, et des merveilles d'armes ne purent les sauver de la servitude ou de la mort. Cinq ans plus tard, les chrétiens unis aux musulmans attaquèrent les Karismiens aux environs de Gaza ; les premiers marchaient sous les ordres de Gauthier de Brienne, les seconds avaient pour chef Malek-Mansour, prince d'Émesse. La bataille fut des plus sanglantes ; les guerriers de la croix y déployèrent leur bravoure accoutumée, et sans la retraite du prince Malek-Mansour, la chrétienté n'eût pas eu à déplorer le trépas de douze mille chrétiens et la captivité de Gauthier de Brienne. Les chroniques arabes indiquent *Karita* comme étant le lieu de la bataille ; je n'ai pu reconnaître, aux environs de Gaza, la situation précise de ce lieu ; l'historien arabe Ibngiouzi, témoin oculaire, ayant traversé le champ de bataille, le lendemain de cette malheureuse journée, vit des hommes qui comptaient, un roseau à la main, le nombre des morts, chrétiens et musulmans ; ils en avaient compté trente mille. Le prince d'Émesse, après la bataille, ne trouva pas même un lambeau d'étendard pour reposer sa tête [1].

Je vous ai dit que la principale mosquée de Gaza est le seul monument chrétien appartenant à la ville du moyen âge, et qu'il ne reste aucune ruine, aucun vestige qui parle de l'ancienne occupation latine. Les antiquaires n'ont rien à faire à Gaza ; tout y est moderne et d'origine musulmane. L'enceinte de la ville offre autant de palmiers que de maisons ; tout autour de la cité croissent aussi des palmiers mêlés aux nopals et aux sycomores. A travers cette enceinte boisée, vous rencontrez des fontaines, des oratoires de santons, des mosquées, des caravanserails ; tout me semble égyptien à Gaza, les habitudes, les costumes, les productions, la couleur du sol ; il semble qu'en montant sur une terrasse, on va découvrir Alexandrie ou le Caire ; on sent l'Égypte, on entre dans ses monotones et vastes plaines. Le Tasse a deviné Gaza quand il a dit :

[1] Voyez les auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades,* tome IV.

Gazza è citta, della giudea nel fine,
Su quelle via, ch'inver pelusio mena ;
Posta in riva del mare, edha vicine
Immense solitudini d'arena.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, chap. XVII.

« Gaza est placée aux confins de la Judée, sur le chemin qui mène » à Péluse ; elle est assise sur les rivages de la mer, et voisine d'un » immense désert de sable. »

Je ne veux point chercher querelle au poète de Sorente, pour avoir placé Gaza au bord de la mer ; l'épopée a ses priviléges ; je vous ai dit ci-dessus que la ville est éloignée de la côte, de deux lieues.

Je ne puis mieux terminer cette lettre qu'en vous parlant du kiatib chrétien qui m'a donné l'hospitalité à Gaza ; il se nomme Constantin Jassein. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, qui partage exclusivement sa vie entre ses fonctions et la prière ; je n'ai jamais vu de figure plus grave et plus recueillie ; l'unique passe-temps du bon kiatib, c'est de jouer avec un rosaire ou de caresser de la main sa grande et belle barbe noire. Nous avons acheté aujourd'hui dans les bazars une douzaine de foulards d'Égypte pour les deux enfans de notre hôte ; le jeune Damiani les a déposés en secret à l'angle d'un divan, de manière à ce que le présent ne soit connu qu'après notre départ ; mon truchement, en sa qualité de fils de consul, se montre scrupuleux observateur des plus petites convenances arabes ; l'usage du pays veut qu'on ne remette pas le présent en main propre et tant qu'on est là, pour que l'hôte ne puisse faire autrement que de l'accepter.

P.....

LETTRE CXXXII.

De Gaza à Iassour, emplacement de l'ancien château de Blanche-Garde. — Châteaux de Bersabée et de Daroum. — Troupes de gazelles. — Halte dans le village de Nébé. — Mœurs arabes. — Arsur. — Saint-Jean d'Acre. — Peste à Saint-Jean d'Acre. — Prise de Sanour. — Description de la plaine d'Acre. — Camps et batailles des croisés et des musulmans. — Bruit d'une attaque prochaine des Égyptiens contre la ville d'Acre. — Anecdote.

A M. M.....

Acre, le 1er mai 1831.

Me voici dans la maison de notre agent consulaire M. Catafago; la peste désole la ville, et nous ne communiquons avec personne; puisque je ne puis sortir, je n'ai rien de mieux à faire que de vous écrire.

J'ai quitté Gaza le 21 avril. Comme je suis revenu à Jaffa par une autre route que la première, je vous dirai l'itinéraire de mon retour; j'ai reconnu d'ailleurs quelques endroits qu'il est important de mentionner, et dont la position mérite d'être exactement déterminée pour la géographie des croisades; vous ne me pardonneriez pas de passer sous silence des questions et des faits qui touchent si essentiellement au principal objet pour lequel nous sommes venus en Orient.

De Gaza à *Iassour* où nous avons fait halte, trois villages se sont rencontrés au bord de notre chemin; le premier est Der-Esner; nous l'avions laissé à gauche en allant à Gaza; près de Der-Esner, on traverse un pont de pierre à deux arches jeté sur un torrent; les deux autres villages se nomment, l'un *Jeïé*, l'autre *Gouli;* ce sont des amas de huttes de boue qui ont la forme de bonnets de derviches; la forme pyramidale est primitive chez les Arabes. Les maigres et pâles fellahs

qui habitent ces cabanes grossières inspirent de la compassion au voyageur. Le village de Iassour occupe une éminence, et fait face, du côté de l'ouest, aux collines sablonneuses d'Ascalon. A peine descendu de cheval, j'ai été accosté par un vieil Arabe de plus de quatre-vingts ans, qui, prenant ma main sur sa poitrine oppressée, m'a fait dire par mon truchement qu'il ne respirait qu'avec des souffrances ; il était asthmatique et me priait de le guérir ; comme ses souffrances provenaient beaucoup de son grand âge, et que la vieillesse est un mal dont on ne guérit point, je lui ai ordonné pour tout remède le repos et la patience.

Du haut de la colline de Iassour, en examinant le pays d'alentour, j'ai été frappé de la ressemblance de cette position avec la position de l'ancien château de Blanche-Garde, telle que la décrit Guillaume de Tyr. Ce château, ouvrage des croisés, était situé sur une hauteur appelée tour-à-tour Tellesaphi (colline brillante), *Guérite-Blanche* et *Blanche-Garde ;* il n'était qu'à huit milles d'Ascalon, et les chrétiens n'avaient pas de forteresse plus voisine de cette cité. La colline d'Iassour qui semble comme une colline d'observation autour du pays des Ascalonites, ne peut être que Blanche-Garde ; une distance de deux heures et demie la sépare d'Ascalon, ce qui répond parfaitement à la distance de huit milles indiquée par Guillaume de Tyr. La citadelle de Blanche-Garde, dont il ne reste que quelques pierres de taille dispersées, fut bâtie du temps de Foulques I^er^ ; elle était destinée, comme d'autres citadelles voisines, à tenir tête aux musulmans d'Ascalon. Les chevaliers et les soldats, gardiens de ces citadelles, marchaient contre l'ennemi quand l'ennemi sortait de ses murailles, et quelquefois eux-mêmes allaient attaquer les habitans jusque dans leur cité. L'historien Gauthier Vinisauf, en parlant du passage de l'armée de Richard à Blanche-Garde, raconte qu'un chevalier et son écuyer y furent attaqués par deux serpens dont les morsures leur donnèrent la mort.

Au sud-est d'Ascalon, à quatre heures de distance, j'ai cru reconnaître la position d'une autre citadelle chrétienne, celle de Bersabée construite en 1136, et dont la garde avait été confiée aux chevaliers de l'hôpital ; elle occupait la place de l'antique Bersabée qui marquait les limites de la terre promise, au midi, comme Dan les marquait au nord. Un village arabe a remplacé la forteresse où flotta long-temps la bannière des hospitaliers. Une remarque générale à

faire en Palestine, c'est que partout où furent des châteaux se trouvent des villages; ces villages-là sont en pierre, parce qu'ils ont été construits avec les débris des citadelles; les bourgades arabes qui n'ont point hérité d'une place forte sont faites de boue mêlée de paille hachée, parce qu'on trouve difficilement des pierres et des matériaux de construction dans le pays. Un château plus célèbre et plus fort que les différens châteaux dont il vient d'être question, s'élevait dans la contrée environnante, c'est celui de Daroum, dernière place au bord du désert. Que de fois son nom a retenti durant les guerres de Richard et de Saladin! Daroum gardait le chemin de l'Égypte, et le roi d'Angleterre s'en était rendu maître. Dans ses négociations avec le monarque anglais, plusieurs fois le sultan demanda la destruction de cette retoutable forteresse; en 1192, la démolition des tours de Daroum fut une des conditions de la paix. Je place Daroum au lieu qu'occupe aujourd'hui le village de *Khan-Iounis*, à quatre heures au sud de Gaza, près de la mer; les ruines de cette forteresse, en partie échappées à la destruction, subsistent encore dans le château de Khan-Iounis, dont on admire l'heureuse situation; il est rare de retrouver ainsi nos vieilles citadelles de la Palestine dans un état qui nous représente ce qu'elles furent jadis. La plupart des autres châteaux, vieux témoins d'une guerre héroïque, abritent avec leurs dernières pierres de pauvres fellahs; on ne voit plus que les collines où furent ces monumens, et ce sont là au moins des restes que ni les âges ni les Arabes ne sauront emporter.

Après un repas fait à Iassour, sur la *colline brillante*, avec des œufs et du lait, je suis remonté à cheval, jetant un dernier regard sur Ascalon, la côte aux glorieux souvenirs. Laissant à droite, au nord-est, un village appelé *Elbetani*, nous sommes venus coucher à *Nébé*, village situé à une heure, au nord d'Ibelim. Nous avons rencontré une troupe de gazelles que je me suis amusé à poursuivre pendant une demi-heure; ces gracieuses gazelles, assez semblables à de jeunes levrettes, voyant que je courais sur elles, tantôt s'en allaient d'un pas rapide, et tantôt s'arrêtaient immobiles, l'œil tourné vers moi, comme pour sourire de mes vains efforts. J'avais un cheval plus propre à marcher au pas des caravanes qu'à poursuivre des animaux légers, et les gazelles me devançaient toujours à travers les collines; à la fin, comme le jour baissait et que je pouvais redouter le sort du jeune chevalier Arnoul, j'ai cru devoir revenir à mon chemin.

Nous avons traversé une petite rivière appelée *Nahahr-el-Roubin*, sur laquelle est construite un pont romain ; cette rivière a reçu son nom d'un santon musulman qui a son tombeau près de là. Le santon Roubin est mort il y a quinze ou vingt ans ; tous les villages voisins parlent de ses miracles. Quand nous sommes entrés dans le village de Nébé, les jeunes filles, portant des urnes sur leurs têtes, allaient puiser de l'eau à une fontaine voisine pour le repas du soir ; elles passaient dans des sentiers difficiles sans avoir besoin de retenir les urnes avec leurs mains. Vous avez dû remarquer comme moi l'adresse des femmes arabes à porter ainsi des fardeaux sur leur tête ; elles traversent des chemins scabreux, montent et descendent les collines les plus rapides, et je ne sais par quel art merveilleux, les urnes, les vases, tous les fardeaux qu'elles portent, restent immobiles et comme suspendus dans l'air. Je me souviens à ce sujet, que me promenant autour de Gaza, je marchais à quelques pas d'une jeune fille d'un village voisin, qui portait des œufs à la ville ; tout à coup un nuage passe, la pluie tombe, et je vois avec une surprise extrême la jeune villageoise courir vers Gaza avec son panier d'œufs sur la tête.

Les Arabes de Nébé étaient réunis en conseil sous un grand mûrier, lorsque mon cavaz Ibrahim leur a demandé de ma part l'hospitalité pour la nuit ; il était arrivé la veille au milieu d'eux un officier du mutselin de Gaza, chargé de percevoir les impôts ; les principaux habitans du village délibéraient sur ce qu'ils avaient à répondre à l'officier du gouverneur. J'ai reçu bon accueil sous le grand mûrier ; le cheik et tous les fellahs se sont rangés autour de moi, accompagnant leurs saluts de paroles bienveillantes ; sur tous les fronts se peignait la joie, et chacun semblait se dire en lui-même : Bénie soit la Providence, qui nous envoie un étranger !

La manière dont on fait le pain chez les Arabes est la même qu'au temps des patriarches de la Bible. J'ai vu les femmes de Nébé enfermer la pâte dans des débris de vases qu'elles recouvraient de cendres brûlantes dans un four ; c'est exactement du pain cuit sous la cendre ; tel était le pain que Sara offrit aux trois messagers célestes sur la colline de Mambré. J'ai remarqué deux sortes de pains chez les Arabes, le pain rond cuit dans des débris de vases, dont je viens de parler, et le pain semblable à des crêpes ; pour faire cuire ce dernier pain, on en tapisse l'intérieur du four. Je ne vous décris point notre souper avec les Arabes de Nébé ; c'est un souper comme on en fait sous la tente du bédouin ou sous la cabane du fellah.

Nous avons couché dans une bergerie, entourés d'Arabes, de vaches et de chèvres. Le lendemain, lorsque le muézin appelait les musulmans à la prière du haut de la petite mosquée du village, nous avons pris le chemin de Jaffa, où nous sommes arrivés après trois heures de marche. Les pères latins de Jaffa, informés de quelques accidens de peste qui avaient eu lieu, disait-on, à Saint-Jean d'Acre, se sont empressés de me l'annoncer ; mais ces nouvelles pouvaient n'être que de vains bruits, et malgré leurs avis, je suis venu à Saint-Jean d'Acre en passant par Arsur, que nous n'avions pu visiter à notre premier passage sur cette route.

Arsur ou Arsouf s'élevait aux bords de la mer, à deux lieues au nord de Jaffa ; c'était une des places fortes de la Palestine, et son nom est devenu célèbre par un des plus grands combats des croisades. Vous avez traversé la plaine d'Arsur, et vous avez vu ce champ de bataille où se sont rencontrées les deux grandes renommées des vieux âges, Richard-Cœur-de-Lion et Saladin. Le village arabe d'Arsouf, bâti sur une hauteur, indique la place où fut la vieille cité dont il a pris le nom. Les restes d'Arsur touchent de plus près à la mer que le village ; les débris les plus considérables appartiennent aux murailles de la ville. Ce que j'aurais voulu trouver parmi ces ruines, c'est le tombeau de Jacques d'Avesnes, placé dans une église consacrée à la Vierge ; mais au milieu du désordre de ces décombres, comment reconnaître la place du tombeau du brave chevalier? Que de cendres glorieuses ont été emportées par le vent de la Palestine ! Vous savez que des jardins avoisinaient Arsur du côté de l'orient ; on en retrouve encore aujourd'hui autour du village arabe. Soixante ou quatre-vingts familles habitent Arsouf, bâti avec les pierres de la vieille ville. C'est sans doute aussi avec les pierres d'Arsur que fut restaurée, il y a quinze ans, la cité de Jaffa. Je ne vous dirai rien de la forêt d'Arsur où se réfugièrent les soldats de Saladin pour échapper à l'épée victorieuse des croisés. Cette forêt, que la hache ou la flamme ont peu à peu éclaircie et dépouillée, n'est plus qu'une vaste étendue de terrain couverte çà et là de petits arbustes ; les forêts ont leur gloire et leurs ruines comme les cités.

Je suis arrivé à Saint-Jean d'Acre le 26 avril. Il m'a fallu attendre l'autorisation du pacha avant d'entrer dans la ville. Notre agent, que j'avais averti de mon arrivée, m'a envoyé un de ses cavaz pour m'accompagner jusqu'à la maison consulaire. M. Catafago, qui se montre

pour moi plein de bienveillance et d'amitié, ne m'a pas laissé ignorer le retour de la peste à Saint-Jean d'Acre ; pour comble de malheur, j'apprends aussi que la peste est à Nazareth, et que la guerre continue à troubler les cantons de Tibériade et de Naplouse. Ainsi donc, au moment où je songeais à parcourir la Galilée, me voilà tout à coup arrêté par la peste et la guerre ; je suis condamné peut-être à ne point voir le pays de Sichem où paissaient les troupeaux de Jacob, le mont Thabor environné de tant de gloire, le lac de Tibériade aux bords fleuris, aux eaux brillantes, et cette colline d'Hittin qui vit périr les dernières forces du royaume de Jérusalem.

Dans une de mes lettres de Jérusalem, je vous ai parlé du siége du château de Sanour, dont le nom, pour le dire en passant, me semble d'origine franque, et comme une corruption du mot senior ou seignor. Après six mois de siége, ce château vient d'être pris ; plus de six mille assaillans sont tombés sous les balles des révoltés, ou à la suite des maladies. La famine, plus terrible que les troupes d'Abdallah-pacha, a forcé les défenseurs de Sanour à déposer les armes ; la ruine du château a suivi immédiatement la capitulation ; on ne voit plus que le roc élevé sur lequel il était bâti. Ce qui ajoute à l'éclat du triomphe, c'est que Djezzar-pacha avait tenu ce château assiégé pendant plusieurs années sans pouvoir le soumettre ; mais la destruction du château n'a pas mis fin à la guerre, et les fellahs répandus dans la contrée de Naplouse poursuivent leur rébellion avec une nouvelle fureur.

M. Catafago ne pouvait guère laisser passer la victoire d'Abdallah sans la célébrer ; il lui a offert dans sa propre maison un dîner à l'européenne, comme si le consul eût voulu donner à entendre au pacha victorieux que les Francs n'auraient pas mieux fait. M. Catafago m'a dit sous le secret que dans ce festin les vins et les liqueurs d'Europe avaient coulé à grands flots, et que le pacha a poussé si loin l'amour pour les usages francs, qu'il en a perdu la raison et n'a pu regagner son palais qu'à grand'peine. Le dîner avait été donné à huis clos, les portes étaient fermées, et le visir avait renvoyé toute sa suite. Le lendemain du banquet, Abdallah reconnaissant a fait remettre à M. Catafago, une bague enrichie de diamans d'un très-grand prix.

Pour qui aime les brillans souvenirs de notre moyen âge chevaleresque, la plaine de Saint-Jean d'Acre est bien intéressante à parcourir ; la peste, qui remplit la cité de funérailles, ne m'a point empêché d'aller visiter les emplacemens des camps et les champs de bataille des

croisés et des Sarrasins. En traversant la ville, il fallait ne recevoir le contact de personne ; deux cavaz écartaient avec leur bâton ceux qui passaient trop près de moi. La cité d'Acre, dont les rues sont si étroites, si sales, si tristes, a pris un aspect plus sombre sous le fléau terrible. Quelque soin qu'on prenne, il est bien difficile de ne rien toucher au milieu de ces bazars encombrés d'hommes et de marchandises ; la mort est là pourtant. Qui serait tenté, d'après cela, d'envier le destin du voyageur? Les dangers de la mer et d'une terre barbare ne sont, si vous voulez, que des périls vulgaires ; mais voilà que la peste envahit mon chemin et qu'il me faut heurter des cadavres pour arriver à l'éclaircissement d'un point d'histoire ; la science que je cherche ne se montre à moi qu'après le péril comme la victoire ; le théâtre de mes explorations pacifiques devient comme un champ de bataille où sifflent les flèches mortelles d'un fléau plus redoutable que la guerre. Y a-t-il beaucoup de gens dans le monde qui voudraient faire de la littérature et de l'érudition à ce prix?

La plaine de Saint-Jean d'Acre, du côté du nord, commence au pied du mont Saron, et s'étend, du côté du sud, jusqu'au pied du Carmel, sur un espace d'environ quatre lieues ; de l'ouest à l'est, la plaine se prolonge à peu près à une lieue et demie. Le Bélus, que Boha-eddin et d'autres auteurs arabes ont appelé *Nahr-Alhalou*, rivière d'eau douce, et que les gens du pays appellent tantôt *Nahr-el-Ramyn*, tantôt *Nahr-el-Kardanè*, se jette dans la mer à un quart d'heure à l'est de la ville, sous la petite éminence où gisent quelques ruines nommées *Akkah-el-Kharab* (Acre la ruinée) ; ce lieu marque évidemment la limite orientale de l'ancienne cité. La plaine est marécageuse en beaucoup d'endroits, et de ces marais s'échappent des exhalaisons funestes à la santé des habitans. Le terrain offre très-peu d'arbres ; on m'a dit que plusieurs points du golfe de Saint-Jean d'Acre étaient boisés avant le passage de Bonaparte, mais que l'armée française n'y laissa que des rivages nus. A une demi-heure, au nord-est de la ville, Abdallah-pacha a fait construire une maison de plaisance et des kiosques élégans qui ont coûté, m'a-t-on dit, des millions de piastres ; dans chaque kiosque jaillit une source d'eau qui retombe dans un bassin de marbre. Auprès de ces riantes demeures est un aqueduc qui vient abreuver la cité musulmane. Un village appelé *Smirii*, entouré de figuiers et de mûriers, se voit dans la plaine, à une heure d'Acre, vers le nord ; une demi-heure au-delà de Smirii, sur une hauteur voisine de la mer, un

village arabe a hérité du nom et des ruines de l'antique cité d'*Achzib*, mentionnée dans les livres de Josué et des Juges. A différentes distances de Saint-Jean d'Acre, s'élèvent, au nord et au nord-est, plusieurs collines qui découpent la plaine. La première est celle de *Thuron*, appelée par les auteurs arabes tour-à-tour colline des *Mosallins* ou des *Prians* et *Mossallaba*. La seconde colline est celle que Boha-eddin nomme *Aïadia*, et Gauthier Vinisauf, *Mahaméria;* la troisième est la colline de *Kisan*. Le Bélus coule au pied des hauteurs de Thuron et d'Aïadia. Les montagnes citées dans les chroniques arabes sous le nom de *Karouba*, sont les montagnes de Saron qui partent du cap Blanc appelé en arabe *el-Mecherfy* et courent de l'ouest à l'est jusqu'aux rives du Jourdain. Je crois que les Arabes du moyen âge ont donné à ces monts le nom de Karouba, à cause de la grande quantité de caroubiers qu'on y trouve. Voilà les lieux qu'il était important de reconnaître afin de bien comprendre les chroniques chrétiennes et musulmanes pour les attaques et les combats fameux des années 1189 et 1190.

J'ai cherché sur la colline de Thuron la place où furent dressés le pavillon du roi Guy de Lusignan et les autres pavillons des chevaliers et des soldats chrétiens; chaque jour de nouveaux croisés arrivaient sur des navires; la mer *était pour eux*, comme le disait Saladin, la mer s'était déclarée pour *les enfans du feu*. A chaque nouveau renfort venu d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Italie, le camp s'agrandissait et menaçait peu à peu la cité; je n'ai point trouvé les fossés profonds, les remparts de terre qui entouraient le camp et lui donnaient l'aspect d'une place forte. Plus rien ne reste de ces travaux merveilleux qui causèrent tant de surprise aux troupes de Saladin; des chevaux qui n'ont point encore connu de cavaliers, des chamelles avec leurs petits paissent maintenant sur l'emplacement du camp des chrétiens. Les tentes de l'armée musulmane couvraient la colline de Kisan et environnaient de tous côtés les tentes chrétiennes; le camp de Saladin ressemblait à une cité arabe, comme le camp des chrétiens ressemblait à un château franc. Sept mille boutiques, bien approvisionnées, dont chacune était plus considérable que cent boutiques ordinaires d'une ville turque; plus de mille bains tenus par des Africains, entourés de palissades et de nattes pour cacher les baigneurs; un vaste marché d'habits neufs et d'habits vieux, une place renfermant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrans, grand

nombre de cuisines à vingt-huit marmites pouvant contenir chacune une brebis entière [1], tels étaient les quartiers et les bazars qui formaient le gros du camp de Saladin, véritable cité, comme vous voyez; on y trouvait réunies toutes les richesses et les industries de l'Orient. Le camp des Francs avec ses remparts de terre, ses machines et ses tours de bois, ses tentes et ses bannières, le camp des musulmans avec ses constructions variées et tout son appareil oriental, devaient offrir de curieux spectacles du haut des murailles de Ptolémaïs. J'ai parcouru les hauteurs de Kisan couvertes d'arbustes, tout préoccupé de la grande image de Saladin, et long-temps j'ai contemplé cette montagne de Karouba qui servait de quartier d'hiver au glorieux fils d'Ayoub.

En traversant le terrain qui sépare la colline de Thuron de celle d'Aïadia ou de Mahaméria, j'ai songé aux combats dont il a été le théâtre; que de cadavres le Bélus a été chargé de porter à la mer! que de cendres chrétiennes ont été mêlées au sable de ses rives! En quelque lieu qu'on jette ses regards dans la plaine de Saint-Jean d'Acre, on découvre un champ de bataille; en quelque lieu qu'on marche, on foule une terre que le glaive musulman abreuva du sang de nos croisés. Cette plaine vit alors ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus grand, Richard, Philippe-Auguste, Saladin, Malek-Adel, et les plus nobles guerriers des deux religions rivales; jamais terre n'avait tremblé sous le choc de plus vaillantes armées; et pour que rien ne manquât à sa gloire, le destin des combats a voulu que les aigles de Bonaparte soient venues s'y abattre en passant. Vous avez raconté dans votre Histoire des Croisades les nombreuses batailles, les longues misères des Francs devant les murs de Ptolémaïs, batailles et misères qui finirent par la prise de la ville; ce siége de Saint-Jean d'Acre, dans les années 1189 et 1190, est un des morceaux les plus éloquens de votre Histoire et le plus habilement tracés; en vous lisant sur les collines de Thuron et de Mahaméria, la plaine d'Acre redevenait pour moi ce qu'elle fut sous les bannières de Richard, de Philippe-Auguste et de Saladin, et je suivais tous les combats, tous les mouvemens, tous les drames de guerre.

L'histoire des expéditions d'outre mer n'offre rien de plus intéres-

[1] Voyez les auteurs arabes traduits par M. Reinaud, *Bibliothèque des Croisades*, tome IV, p. 262.

sant et de plus dramatique que la chute de Saint-Jean d'Acre en 1289; Ptolémaïs était alors la cité la plus riche, la plus puissante et la mieux fortifiée de la Syrie; sous ses murailles accoururent quatre cent mille musulmans commandés par le sultan Malek-Aschraf, fils et successeur de Kélaoun; cent mille chrétiens habitaient Saint-Jean d'Acre; la ville eut d'abord pour sa défense près de vingt mille guerriers, mais bientôt la désertion diminua le nombre de ceux qui combattaient pour la croix. L'ennemi avait annoncé son arrivée devant Ptolémaïs par la dévastation des vignes et des jardins qui couvraient la plaine et les collines que je viens de parcourir; du Carmel au Karouba, la terre fut de nouveau foulée par les légions du croissant; durant quarante jours, les catapultes et les béliers construits avec les bois de Naplouse et du Liban, ne cessèrent de battre la cité; trois cents tambours placés chacun sur un chameau étaient destinés à étourdir et à troubler les assiégés par un effroyable bruit. Dans votre récit de ce siége, vous avez dit quel fut l'héroïsme des défenseurs de Saint-Jean d'Acre, quelles furent les dernières misères des habitans. Les chroniques arabes rapportent que les musulmans vainqueurs renversèrent les remparts, les tours, les églises et les maisons; en retrouvant aujourd'hui la ville avec six mille habitans et de bonnes murailles, on serait presque porté à croire que la démolition d'Acre ne fut pas aussi complète; mais toujours est-il vrai que la cité perdit par le glaive ou par la fuite sa grande population, que Ptolémaïs vit de vastes ruines accumulées autour d'elle, et qu'avec cette métropole chrétienne tombèrent les dernières espérances, les derniers restes du royaume de Godefroy. Dans les circonstances présentes, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'en 1289 la destruction partit de l'Égypte pour venir visiter Saint-Jean d'Acre.

Pendant que mon esprit s'abandonne au souvenir des antiques combats qui ont ébranlé la plaine et la ville d'Acre, la renommée nous annonce que des combats nouveaux se préparent contre la cité; les mariniers arabes arrivés d'Alexandrie, et les caravanes venues par le désert, confirment les bruits vagues répandus depuis quelque temps en Palestine; l'ambitieux vice-roi songe sérieusement à venir attaquer la cité d'Abdallah. Quoique la ville soit encore mieux fortifiée aujourd'hui qu'à l'époque du passage de Bonaparte, et que d'épaisses murailles, du côté de la terre, et des écueils, du côté de la mer, défendent bien la place, il est certain qu'une flotte et une armée

comme celle dont on parle, en viendront facilement à bout. Toutefois la prise d'*Acca* ne suffira point pour établir la domination de Méhémet Ali en Syrie; les troupes égyptiennes pourront s'emparer du pays, mais la grande difficulté sera de le garder, ainsi que je le disais, il y a dix jours, au cadi de Gaza. Après ces rapides conquêtes, que deviendra la Syrie? je l'ignore. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que la Syrie serait à la France si la France en voulait. Ce que je dis là n'est point l'effet d'une illusion vaine; je parle d'après les sympathies universelles du pays; c'est un fait que je constate parce que je le trouve partout, et qu'il me frappe de toutes les manières.

Livré tout entier aux préoccupations d'une guerre prochaine, le peuple de la Syrie ne songe pas aux embarras politiques que Méhémet Ali pourra susciter plus tard contre le sultan Mahmoud; des évènemens qui, pour leur accomplissement, demandent une, deux ou trois années, appartiennent, dans l'esprit des Arabes, à un avenir lointain, et, sur une terre où la vie ne se compose que du jour et du lendemain, personne ne s'en occupe. On sait pourtant, et dans les intimes causeries plus d'un Arabe répète que le sultan Mahmoud s'inquiète du pouvoir toujours croissant du pacha d'Égypte; j'ai même entendu raconter à ce sujet, en Palestine, une anecdote que vous connaissez peut-être, et qui ressemble à une page de roman intercalée dans un livre d'histoire sérieuse. Il y a quelques années, m'a-t-on dit, que Mahmoud, déjà inquiet de la grandeur de son visir des pyramides, s'avisa du stratagème suivant pour s'en débarrasser. L'empereur ottoman fit venir une jeune et innocente Géorgienne de son harem, et lui tint ce langage : « Ma belle esclave, tu seras bien joyeuse quand tu sauras que je t'ai choisie pour être la compagne de mon glorieux pacha d'Égypte, le premier homme de la terre après moi; je vais te donner une bague, talisman merveilleux à l'aide duquel tu pourras être la souveraine absolue de son cœur; dans ses tendres entretiens avec toi, s'il vient à te demander à boire, glisse en secret cette bague dans la coupe, et, quand le pacha aura bu, tu le verras à tes pieds comme un enfant captif, tant est puissant le talisman que tu emporteras. » Cette bague que la jeune Géorgienne reçut avec transport des mains du sultan, avait une petite pierre préparée qui, fondue dans de l'eau, devait produire le poison le plus subtil. L'odalisque ignorait tout, et ne pensait qu'au brillant destin que le sultan venait de lui promettre. Bientôt elle part pour l'Égypte,

escortée d'une suite nombreuse ; mais arrivée au Caire, elle ne fut point reçue par Méhémet Ali ; celui-ci, qui avait alors comme aujourd'hui des espions à Constantinople, dans le palais même de Mahmoud, avait été averti à temps ; et le bon génie qui jusqu'ici a veillé sur le vice-roi, ne voulut point qu'il se laissât prendre au piége. Méhémet Ali fit présent de la belle odalisque à un de ses principaux officiers ; pour exercer plus d'empire sur son nouveau maître, la jeune esclave voulut employer le précieux talisman ; le pauvre officier avala le poison, et périt comme frappé de la foudre. L'ignorante Géorgienne, surprise et se lamentant, raconta naïvement ce qu'elle avait fait et de qui elle avait reçu le fatal talisman. Tout alors s'expliqua sans peine, et quand cette nouvelle parvint à Méhémet Ali, celui-ci put rendre grace à Dieu d'avoir détourné de lui le mortel breuvage.

Je ne vous garantis point la vérité de cette anecdocte ; toutefois sa circulation facile parmi les musulmans doit lui donner à nos yeux un caractère de vraisemblance ; les peuples de ces contrées y ont cru parce que l'anecdote s'accorde avec leurs mœurs et leurs idées ; la politique orientale, surtout la politique secrète, ne s'éloigne guère des contes des *Mille et une Nuits ;* les petites manœuvres mystérieuses ont pu, en d'autres époques, servir utilement le sérail, mais à l'heure des grandes choses, quand l'ouragan des révolutions menace les empires, il faut, pour se défendre, quelque chose de plus que des tentatives romanesques et des essais aventureux propres uniquement à charmer l'imagination des Turcs ou des Arabes.

En attendant que le démon de la guerre vienne s'asseoir sur les murailles d'*Acca,* Abdallah-pacha, fuyant la peste, s'en va, dès demain, habiter son kiosque du Carmel ; M. Catafago va se réfugier aussi sur la montagne d'Élie, où l'attendent depuis quelques jours sa femme et ses filles. J'ai fait demander un mukre et des chevaux d'un village voisin, et dans quelques heures je partirai pour Tyr.

P. S. Je vous ai parlé des craintes que j'ai de ne pouvoir visiter la Galilée ; voici un voyageur qui arrive à propos pour remplir la lacune que je laisserais dans mes courses si la peste et la guerre continuaient à me fermer les portes de cette intéressante région. M. Gillot de Kerhardène, que nous avons vu à Constantinople, a parcouru les principaux points de la Galilée ; il a rédigé à votre adresse quelques lettres qui m'ont paru capables d'exciter votre curiosité. Vous trouverez dans la correspondance du voyageur breton, la description des lieux

consacrés par les hauts faits ou les malheurs des vieilles armées chrétiennes; les pays de Nazareth et de Tibériade, le fameux champ de bataille de Hittin, le lac de Génézareth et le mont Thabor se montreront à vous désormais comme si vous les aviez visités vous-même. Aux descriptions des lieux, aux souvenirs historiques, M. Gillot a mêlé des traits de mœurs, d'utiles observations, des peintures qui animent et varient ses récits. M. Gillot est né sur les plages de l'Océan, et depuis quelques années il vit au milieu des nations et des solitudes asiatiques.

P.....

LETTRE CXXXIII.

Itinéraire de Saint-Jean d'Acre à Nazareth.

A M. M.....

Nazareth, le 8 septembre 1829.

Qu'il me soit permis, du centre de la Galilée, d'entrer en correspondance avec l'historien des Croisades; les souvenirs de l'ouvrage consacré à la gloire de nos aïeux occupent toujours ma pensée. Venu en Orient pour vivre tout entier du passé et tâcher de me consoler du présent, c'est surtout le moyen âge avec ses faits héroïques, et sa naïveté quelquefois sublime qui a fixé mes idées et charmé mon imagination. Le spectacle d'un pays dégradé et abruti par le despotisme, serait en effet trop triste, trop désolant, si la mémoire des preux et l'histoire des hauts faits de la chevalerie ne venaient embellir et ressusciter pour ainsi dire des lieux que le glaive de l'oppression a dévastés. Si je vous adresse ces lettres écrites, ici, sous l'inspiration des vieux souvenirs, c'est que j'éprouve une espèce de charme à causer avec vous de Renaud de Châtillon et de Saladin, des héros croisés et des héros du mont Thabor et d'Héliopolis. Daignez donc me suivre pas à pas dans la Galilée, moi et les deux compagnons de voyage que la Providence m'a fait rencontrer.

Mes deux compagnons se nomment, l'un Guiseppe, Italien, l'autre Padre Antonio, Castillan; le premier, tour-à-tour officier d'artillerie du roi Joachim Murat et philhellène, est maintenant facteur d'orgues des églises latines de l'Orient; le second, secrétaire du père gardien de la terre sainte, a presque perdu la vue pour s'être trop livré à l'étude de la théologie; notre guide est un chrétien de Nazareth, et notre mukre un musulman de Saint-Jean d'Acre; telle est notre petite caravane.

Nous sommes partis d'Acre, le 2 septembre, au lever de l'aurore; nous avons chevauché à travers la plaine en nous dirigeant au sud-est, vers les montagnes de la Galilée; nous suivions la ligne droite, préoccupés d'une seule idée, celle d'atteindre, avant la nuit, le couvent de Nazareth. Après avoir côtoyé pendant une heure la baie de Saint-Jean d'Acre et traversé de biais, pendant deux heures, la plaine où campèrent des armées de tous les âges, nous sommes arrivés à neuf heures, sur la lisière de la Galilée, et nous sommes entrés dans l'ancienne tribu de Zabulon. En venant des plages de la mer, l'entrée de la Galilée est assez pénible; c'est presque l'entrée de la sauvage Judée au sortir des belles plaines de Ramla.

Quant on a tout-à-fait perdu de vue la plaine d'Acre, on laisse à droite, au milieu des montagnes qui hérissent la partie occidentale du pays, le village d'*Obellin*, éloigné d'Acre d'environ quatre heures; avant d'y arriver on traverse à gué en hiver, à pied sec en été, l'ancien fleuve Bélus. C'est dans la vallée où coule ce fleuve que nous avons rencontré la première caravane qui se soit offerte à ma vue dans la terre sainte; elle venait de traverser la plaine d'Esdrelon, et se rendait de Naplouse à Saint-Jean d'Acre. Nous nous sommes croisés avec la longue file de chameaux chargés d'outres pleines d'huile et de balles de coton; notre mukre était fier de conduire des Francs; le passage était étroit, entre des roches calcaires; personne ne voulait céder le pas. Les chameaux samaritains et les mulets qui portaient nos bagages se sont heurtés, nous-mêmes nous avons été froissés; les conducteurs de la caravane, notre mukre et notre guide criaient tous à la fois pour se faire passage; par bonheur le désordre n'a duré qu'un moment; on s'est borné, de part et d'autre, à l'échange de quelques injures. Les Orientaux ne se frappent qu'à la dernière extrémité; ils sont paisibles et patiens.

Nous avons fait halte auprès d'un petit monticule, où se trouve un de ces puits ayant une roue que deux hommes font mouvoir pour élever un seau de cuir; ces puits sont communs en Syrie. Nous avons bu là d'une eau meilleure que celle de la plaine d'Acre sans prendre garde à plusieurs Arabes bédouins ou fellahs de toutes les couleurs, qui se pressaient autour de nous avec une inquiète curiosité; nous avons continué notre route aussi paisiblement que nous eussions pu le faire en France.

Je vous citerai le village de *Bedaoui* que nous avons vu sur notre

chemin ; la situation de ce village est fort pittoresque ; à deux heures de Bedaoui sont les ruines d'un khan. Ce lieu qui servit d'hôtellerie aux caravanes asiatiques, est maintenant abandonné ; il ne donne plus l'hospitalité qu'à d'énormes scorpions, habitans hideux de tous les lieux d'où l'homme s'est retiré. A la vue de ce khan, dont les débris se mêlent à d'autres débris répandus sur le sol, je songeais à ces villes syriennes, qui, semblables à des caravanserails, ont reçu des nations diverses, et tour-à-tour ont vu passer les Cananéens, les israélites, les Grecs, les Arabes, les Français et les Turcs. C'est près de ce khan, entre des ruines et le lit desséché d'un ruisseau, que campa Napoléon ; le nom de ce conquérant, jeté au milieu de ces débris, y laisse quelque chose de merveilleux qui semble appartenir plutôt à l'épopée qu'à l'histoire.

Vers midi, épuisés par la chaleur excessive qu'une brise balsamique ne venait plus tempérer depuis que nous étions séparés de la mer, nous nous sommes arrêtés à l'endroit même où Bonaparte campa avant la victoire du Thabor. Le dix-neuvième siècle contraste sans doute avec les siècles des patriarches et du Christ ; mais la France s'est tellement mêlée à l'Orient qu'en quelque endroit qu'on frappe le sol de la terre sainte, on entend toujours résonner un nom français; ayant mis pied à terre auprès de la citerne dégradée du khan antique, nous nous sommes établis à l'ombre de quelques ruines, et nous avons fait un léger repas ; nos chevaux se reposaient à l'ardeur du soleil ; le mukre les a fait boire largement, mais les a laissés sans nourriture ; l'usage en Syrie est de n'en donner que le soir quand la caravane est arrivée au lieu de repos ; on donne aux chevaux l'orge et la paille hachée, car l'usage de l'avoine est inconnu en Asie. Après le repas, je suis allé chercher les ruines de Zabulon, que je savais avoir existé aux environs, vers le sud-ouest ; je les ai trouvées, mais elles n'ont rien de remarquable.

A deux heures et demie, nous nous sommes remis en selle, et bientôt le beau pays de Séphorie s'est déployé devant nous ; au lieu d'un sol abandonné, nous commencions à voir des champs cultivés ; nous avons passé un ruisseau maintenant à sec ; les gens du pays le nomment le fleuve *de la vallée du roi*. On continue à suivre les flancs des montagnes, mais peu à peu la route devient moins tortueuse et moins difficile ; ce ne sont pas encore les belles campagnes de la vallée de Séphorie, mais ce n'est plus le nu des rochers et l'aridité d'un sol

désert ; les bosquets d'oliviers, les plantations de tabac donnent à la campagne une physionomie riante. Le pays de Séphorie n'a point de limites bien précises ; je crois qu'il peut s'étendre de la plaine de Cana à celle d'Esdrelon, et de la montagne de Nazareth au revers oriental des collines boisées qui se rattachent au vaste plateau du Carmel ; les bornes de la vallée de Zabulon sont un peu plus précises ; cette vallée inégale, qui a le torrent de Kison au midi, forme une plaine entre Nazareth, la vallée de Hittin, et les hauteurs qui dominent Tibériade ; elle a quinze milles de long sur trois à cinq milles de large ; elle comprend dans ses ondulations les villages de Cana et de Loubi, l'un célèbre par un miracle du Christ, l'autre par un fait d'armes de l'armée française.

Nous avons atteint, à une heure et demie avant le coucher du soleil, les vastes ruines de Séphorie ou *Diocésarée* éloignées de Bedaoui d'environ trois heures ; nous avons pris tout le temps de visiter l'enceinte des murs, les débris de la forteresse romaine, et les débris plus modernes de l'église consacrée à saint Joachim dans son pays natal. Des monumens juifs, romains, chrétiens, sarrasins, composent le chaos de ruines qui marque le sol où fut Diocésarée. Les fortifications, réparées plusieurs fois par les Romains qui affectionnaient cette ville, subsistèrent jusqu'à Constance ; la destruction des murs de Séphorie fut la punition de la dernière révolte des juifs. Les débris d'une tour carrée s'élèvent à la place où fut l'acropole. Il ne reste dans l'intérieur de la cité que les débris de l'église consacrée au père de la Vierge ; des colonnes de granit, élégamment travaillées, se confondent avec les arbres qui couvrent la cime bleuâtre de la montagne ; elles offrent un de ces effets pittoresques que j'ai tant de fois remarqués, en contemplant les paysages de la campagne de Rome. Le misérable village de *Saphoureh* est situé à un demi-mille au-dessous des ruines.

La destruction complète de Séphorie remonte à l'époque des croisades ; après la sanglante victoire de Tibériade, Saladin, se disposant à assiéger Ptolémaïs, fit ravager les campagnes de la Galilée ; Nazareth, Séphorie, Caïpha, Césarée, furent mis à feu et à sang ; les hommes furent faits prisonniers, les femmes et les enfans emmenés en esclavage ; tel est encore aujourd'hui l'horrible droit de la guerre en Orient. Cette dévastation, fut, à ce qu'il paraît, le coup de mort pour la patrie de saint Joachim, qui n'eut plus pour habitans que de misérables fellahs. En Syrie, presque partout où sont les ruines d'une

ville, on rencontre un village. L'avantage de la position, la commodité des eaux, la facilité d'avoir des pierres taillées, tout cela devait déterminer le choix des Arabes.

Après avoir parcouru long-temps l'enceinte de Séphorie, qui peut avoir une demi-lieue de tour, sans pouvoir rencontrer une inscription, nous sommes venus reprendre nos chevaux sur la route, à l'entrée du pauvre village de Saphoureh ; en laissant les ruines sur la gauche, on voit, à droite, le lieu où campa Kléber, sur les hauteurs parallèles à la montagne de Séphorie. Le soleil était alors à son couchant ; son disque semblait une auréole placée au-dessus des restes de l'église de Joachim ; sa lumière mêlait des teintes de pourpre à la cime bleuâtre de la montagne, et l'effet qu'elle produisait sur les ruines était tel, que je me suis arrêté involontairement pour contempler ce spectacle de splendeur mélancolique.

Au-delà de Saphoureh, on remarque au sud-est deux vieux moulins abandonnés ; plus loin, toujours du même côté, on voit jaillir à gros flots une fontaine dont on entend sourdement murmurer les eaux limpides. Kléber, avant d'aller aider Junot à vaincre dans la plaine de Loubi, campa auprès de la fontaine de Séphorie, comme y avaient campé six siècles auparavant les guerriers croisés ; la même fontaine désaltéra sur le même lieu le vaincu de Tibériade et le vainqueur d'Héliopolis. Cette source abondante arrose une plaine assez étendue ; les eaux qui s'y divisent forment plusieurs ruisseaux paisibles, roulant en tous sens entre deux rives fleuries.

C'est dans ce lieu que les princes latins de Jérusalem avaient coutume de rassembler leurs vassaux quand le royaume était en péril. Suivant les chroniqueurs du moyen âge, qui ont raconté la bataille de Tibériade, ce fut là que Guy de Lusignan rassembla les forces les plus considérables qu'un roi latin eût jamais mises sur pied, et qu'arborant la vraie croix et les étendards d'Angleterre, il se disposa à marcher contre Saladin, occupé au siége de la citadelle de Tibériade.

Au-delà de la plaine, vers le nord, sont épars des débris de sépulcres sans signe ni inscription ; monumens inconnus, reliques d'une autre époque pour lesquelles les juifs caraïtes de Naplouse et les juifs orthodoxes de Tibériade et de Safad ont une grande vénération. Plusieurs fois j'ai interrogé les rabbins du pays sur ces antiques débris, et n'ai pu obtenir des éclaircissemens. Quelle mystérieuse tradition fait respecter ces vieux tombeaux qui ne sont marqués d'aucun nom et d'aucun souvenir positif ?

Jusqu'ici, dans cet itinéraire, je ne vous ai point épargné les détails ; en décrivant un pays neuf pour les voyageurs, il vaut mieux, ce me semble, dire beaucoup que trop peu ; je continue donc à arpenter le sol antique de la Galilée, comme pourrait le faire un géomètre employé au cadastre.

De Séphorie à Nazareth on compte, en ligne droite, une heure et demie ; plus on s'éloigne de la fontaine de Séphorie plus le sol devient inculte et rocailleux ; la fatigue recommence ; il faut gravir pour arriver à Nazareth une montagne stérile qui la domine au nord-ouest. De la fontaine de Séphorie à Nazareth on compte près d'une heure.

La nuit nous a surpris près des tombeaux inconnus dont je vous ai parlé plus haut ; nous avons chevauché dans les ténèbres sur les flancs de coteaux arides. Les environs de Nazareth sont tristes comme les environs de Jérusalem. Pour ne pas nous perdre dans l'ombre, nous étions obligés de nous parler de temps en temps ; malgré cette précaution, le P. Antonio, livré aux délices de l'oraison mentale, s'est égaré loin de nous. Nous l'avons long-temps appelé, mêlant nos cris aux gémissemens des chacals et des hiènes vagabondes ; enfin le bon franciscain nous a entendus et a rejoint la petite caravane. Parvenu au sommet de la montagne qui domine Nazareth, *la ville est à vos pieds,* nous a dit le guide, mais nos yeux ne découvraient rien ; cependant il nous semblait entendre un bruit confus ; bientôt notre oreille a été frappé de longs cris de joie mêlés à des battemens de mains et au pétillement de flammes. Arrivés au-delà du sommet, tout-à-fait au-dessus de la ville, quelle a été notre surprise à la vue soudaine de mille feux étincelans à nos pieds, qui nous annonçaient d'une manière merveilleuse la ville que nous cherchions. Comme nous restions ébahis de cette illumination imprévue : « *Signore,* m'a dit le guide, tous ces » feux que vous voyez sont allumés chaque soir parce qu'on célèbre » des noces turques. » Ce passage de l'obscurité profonde à la lumière qui nous éblouissait, du silence de la solitude au tumulte d'une fête, de la tristesse d'une route pénible à la joie d'une noce orientale, fut pour nous comme une aventure des *Mille et une Nuits*.

En descendant la pente rapide de la montagne, mon cheval s'est abattu tout à coup, et la pauvre bête, en roulant sous moi, m'a entraîné dans sa chute ; je suis tombé assez rudement ; mon fusil, s'échappant de mes mains, a rebondi sur la pierre. Par bonheur, j'en ai été quitte pour des contusions aux jambes. Si j'eusse péri sur les

rochers de Nazareth, quelques moines seuls auraient prié sur ma tombe, et ma vieille mère, à mille lieues de distance, aurait eu bien des larmes à verser, sans savoir où reposaient mes cendres. Comme il était près de neuf heures quand nous sommes arrivés au couvent, les portes en étaient fermées; nous avons eu de la peine à nous les faire ouvrir. Un frère m'a conduit à la chambre qui m'était destinée; il a déposé la lampe italienne sur une table et s'est retiré en me souhaitant la bonne nuit. Resté seul, je me suis mis à rédiger les notes prises à la hâte dans cette journée, pour en faire une lettre destinée à l'auteur de l'Histoire des Croisades.

GILLOT DE KERHARDÈNE.

SUITE DE LA LETTRE CXXXIII.

A M. M.....

Le 12 septembre 1829.

Le lendemain du jour où je suis arrivé à Nazareth, je suis monté, dès l'aurore, sur la terrasse du couvent latin pour jouir de l'aspect de la ville et de la vallée. Le moment le plus favorable pour contempler une ville de Turquie, c'est le lever ou le coucher du soleil; au milieu du jour l'éclat de cet astre sur les terrasses est tel, que la vue reste éblouie et qu'on ne distingue qu'une sorte de lumière neigeuse. La terrasse du vaste couvent latin est le point le plus convenable pour jouir à cette heure du triple aspect de la ville, de la vallée et de l'horizon des montagnes; on a la cité devant soi, au nord-ouest, derrière soi un bois de nopals et le cimetière, et sur la droite à l'est la fontaine de la Madone; à gauche, vers le sud-ouest, la grotte d'*el-Tremore* et le ravin du *Précipice*. Comme toute la ville est sur la pente méridionale d'une montagne, elle se dessine en amphithéâtre irrégulier quand on la contemple du fond de la vallée qui a la forme d'une *vasgue* oblongue; mais, pour en bien saisir le panorama, il faut l'examiner soit de la terrasse du couvent latin, soit des flancs lointains de la montagne opposée. De ces deux points la perspective a quelque chose de grandiose et de monotone tout à la fois, à cause de l'uniformité de couleur.

On voit d'abord, au milieu des maisons turques, au haut de la ville, l'église maronite qui s'étend du sud au nord; ayant sa façade à l'est, elle a devant elle une petite place et domine toutes les terrasses environnantes; en descendant vers la droite jusqu'à la rue du Bazar, on voit l'église grecque et un peu plus bas la maison de saint Joseph, où travailla Jésus. Près de l'église grecque on découvre l'ancienne synagogue où, suivant la tradition, le Christ commenta un jour de

sabbat la prophétie d'Isaïe au sujet du rédempteur promis, et s'en fit l'application. Vis-à-vis du couvent latin, au-delà de la place couverte d'ordures, s'élève la belle maison à deux étages, appartenant à M. Catafago, agent consulaire de France; un peu plus loin à gauche, on aperçoit le khan bâti par Abdallah-pacha; c'est un édifice carré, ayant une cour intérieure et une fontaine; la porte d'entrée des caravanes regarde le midi; ce khan, qui n'a qu'un rez de chaussée, peut loger cent marchands avec leurs chameaux et leurs mulets. Ces deux dernières constructions, à belles terrasses et à voûtes arrondies, sont, après le couvent latin, les seuls édifices dont on puisse vanter l'élégance.

Des trois églises chrétiennes, celle de Sainte-Marie est sans contredit la plus remarquable; en France même, elle serait admirée, tant elle est gracieuse et riche. Quant aux trois mosquées, elles n'ont rien qui mérite de fixer l'attention; les nombreux minarets, comme autant de colonnes isolées, se perdent çà et là dans l'ensemble des édifices musulmans et chrétiens. Les six temples suffisent à une population de dix milles ames, composée de chrétiens des trois rits et de musulmans. Parmi les rues sinueuses qui serpentent en montant ou en descendant sur les flancs de la montagne, on distingue la grande rue du Bazar, la rue qu'on suit en venant d'Acre et qui se prolonge jusqu'au khan du pacha, la rue qui mène de la ville à la fontaine de la Madone, située à un demi-mille du couvent latin. Les autres petites rues en zig-zag, qui descendent de la ville dans la plaine, ne se dessinent pas assez nettement pour être remarquées; Nazareth étant sans portes, sans murailles, sans fossés, toutes ces petites rues qui se croisent en tous sens et tournent autour des maisons, dont elles forment autant d'îles, restent confondues et masquées par les lignes des terrasses.

Ville sans gloire et sans souvenirs bibliques, Nazareth n'est quelque chose que par le séjour du Christ et de la Vierge, et par les sanctuaires que les fidèles viennent y visiter. Sans m'arrêter, après tant de pélerins, à la description des lieux saints, je passerai aux souvenirs du moyen âge, négligés jusqu'à ce jour par les voyageurs. Je n'entreprendrai pas de dire pourtant ce qu'était Nazareth à l'époque des croisades, ni comment elle était régie, quand les rois francs eurent apporté d'Europe les lois et les coutumes qui servirent de constitution au royaume de Jérusalem; les matériaux me manquent; je me bornerai à quelques faits détachés.

Sous les rois francs, Nazareth était un archevêché ; cette ville est indiquée dans l'*Oriens christianus* comme métropole de plusieurs cités, maintenant effacées de la terre. D'après les chroniques, l'archevêque de Nazareth assista au concile du royaume latin, qui se tint à Naplouse, à deux journées de Nazareth. Ce concile publia plusieurs réglemens de discipline, ayant pour but la réforme du clergé, dont la corruption était si honteuse, que les peintures tracées par Jacques de Vitry, semblent avoir été faites par un calviniste du seizième siècle, ou par un philosophe du dix-huitième. Nazareth, qui surpasse aujourd'hui Tibériade, lui cédait alors sous le rapport de l'importance politique. Elle n'avait point de seigneur particulier comme cette ancienne capitale de la Galilée ; elle n'avait guère qu'un rang religieux, tandis que Tibériade, fière de sa position, de ses murs crénelés, de sa citadelle, avait un rang féodal. Les rôles sont bien changés ; Nazareth a maintenant une population nombreuse et un mutselin ; Tibériade compte à peine deux mille habitans que tyrannise un aga turc.

Les seuls faits des croisades qui se rapportent à Nazareth se réduisent à ceux-ci. Baudouin-le-Lépreux étant tombé malade à Nazareth, pendant que l'armée chrétienne était campée dans la plaine de Séphorie, convoqua les barons autour de son lit de douleur, et en présence de sa mère et du patriarche de Jérusalem, il institua Guy de Lusignan lieutenant général du royaume. Vous vous souvenez aussi que Baudouin V mourut à Nazareth avant d'avoir eu la force de soutenir le glaive qui servait de sceptre aux rois latins ; les restes de l'enfant-roi, remis aux templiers, furent transportés dans l'église de la Résurrection à Jérusalem, où dormaient Godefroy et ses successeurs.

Tout occupé des préparatifs d'une excursion vers le lac de Tibériade, je suis forcé de terminer cette lettre, sans même avoir pu vous dire un mot du *Précipice*, cet abyme mystérieux où l'ingratitude précipita, comme un criminel, le sauveur du genre humain, le plus doux des hommes. La carrière publique du Christ commença sur la montagne de Nazareth pour finir sur le Golgotha ; un essai d'agonie en Galilée précéda ainsi le drame du Calvaire, pour que les hommes, à l'exemple de Dieu, apprissent à souffrir ; la souffrance est, de toutes les sciences morales, celle que le Christ a cru de voir surtout enseigner, tant cette science est nécessaire au genre humain.

GILLOT DE KERHARDÈNE.

LETTRE CXXXIV.

De Tibériade à Nazareth. — Le champ des Épis. — Cana. — L'aire des templiers. — Combat des templiers. — L'église de Sainte-Marie.

A M. M.....

Nazareth, le 23 septembre 1829.

Tibériade est située sur la rive occidentale du lac ; la ville moderne n'est pour l'étendue que le tiers de la ville bâtie par Hérode en l'honneur de Tibère ; elle a la forme d'un carré long ; ses murailles bâties par les croisés, ont été reconstruites par le cheik Duher vers le milieu du siècle dernier.

Comme j'ai peu de choses à vous dire de cette cité dépeuplée et tombée en ruines, je veux vous entretenir des lieux célèbres qui l'environnent. Parti de Tibériade le 19 septembre, je gravis d'abord la colline par où l'on monte vers Nazareth ; je m'arrêtai, et tournant le dos au soleil qui mettait en feu le mont Thabor, je promenai mes yeux sur Tibériade et sur le lac dont le bassin se déployait à mes pieds comme un tapis de diamans. Ces murailles, flanquées de tours qui environnent une enceinte dont la moitié n'est qu'un désert, ces flots étincelans qui se jouaient sur les rives en reflétant la lumière, cette fontaine et cette montagne de la *multiplication des pains* qui apparaissait vers la gauche, sur les hauteurs du lac ; ces monts bizarres de la décapole, dont les sommets arrondis semblaient des masses de nuages lumineux, tout cela formait un tableau que je ne me lassais point de contempler et dont mes yeux s'enivraient comme d'une vision ou d'un mirage. Après avoir joui de cet immense panorama, je repris le chemin de Cana. Et comme sur ma route je voyais partout devant moi des champs cultivés, je songeais au champ des

Épis dont parle l'Évangile. Ne sachant comment se dit en arabe vulgaire, épi de blé, je me servais d'une périphrase pour me faire entendre du guide; je lui parlais de la plante qui produit le pain ; mais il ne comprit dans ma phrase et dans mes gestes que le mot pain et le besoin de manger. Il me fit donc entendre qu'il m'avait compris, et détournant mon cheval de la route, il me fit entrer dans un village sur la gauche; je l'avais suivi machinalement; quelle contrariété j'éprouvai, quand je le vis venir à moi d'un air riant, et me présenter la pâte à demi cuite dont se nourrissent les Syriens ! « Seigneur, me dit-il, voilà du pain arabe. » M'apercevant trop tard du mal-entendu qui m'avait fait perdre une demi-heure, je tournai bride, et ce ne fut qu'à force de prononcer les noms de Christ et de l'Évangile, à force de montrer les champs, que je parvins à me faire comprendre.

Ceci me rappela l'aventure d'un grenadier français et d'un cheik arabe. Le soldat étant entré dans la cabane et voulant avoir des œufs, perdait son temps à imiter le gloussement de la poule. L'Arabe n'y comprenait rien, mais voyant que le grenadier demandait quelque chose, il répétait à chaque pantomime : *Ma fiche,* je n'ai pas ce que vous demandez. Le soldat perd patience et se met à maltraiter l'Arabe en lui disant : Ah! tu t'en fiches, bête que tu es! A ce mot (*bait*), qui veut dire des œufs, l'Arabe s'écrie : *Fi* (j'en ai); et va en chercher sur-le-champ. Le grenadier en finissant son repas disait : C'est un drôle de pays que celui-ci : il faut battre les gens et les appeler *bêtes,* pour en obtenir quelque chose.

Une demi-heure après avoir laissé le village, mon guide me montra sur la droite le champ des Épis; c'est un sol fertile, cultivé avec soin ; mais comme la moisson était faite depuis long-temps, je ne pus imiter les disciples du Christ. De là nous ne tardâmes pas beaucoup à arriver à la fontaine de Cana, que les chroniqueurs nomment la fontaine de Kerson. Elle est abondante et ne tarit jamais; placée à l'embranchement de la route de Cana à Nazareth et de la route de Tibériade à cette dernière, elle est éloignée d'un demi-mille de Cana. J'allai visiter les ruines chrétiennes de cette petite ville qui peut avoir quinze cents habitans, et qui n'a d'autres souvenirs que ceux de l'Évangile. Elle n'a de remarquable que sa belle position dans une plaine fertile, au midi des montagnes de Tyr. Par une singulière destinée, Cana a toujours conservé son ancien nom, tandis que tant de villes autour d'elle en ont changé.

On a beaucoup disputé pour savoir si cette Cana est bien la petite ville où se célébrèrent les noces dont parle l'Évangile. Sans vouloir renouveler une dissertation où plusieurs voyageurs se sont perdus, je me bornerai à déclarer qu'après avoir bien examiné le pour et le contre, je reste persuadé, en dépit de la tradition grecque qui va chercher plus à l'ouest une autre Cana, que cette petite ville est celle où se passa le premier miracle public de Jésus-Christ ; l'autre Cana qui a existé un peu plus loin, n'offrait pas toutes les données nécessaires pour obtenir cet honneur.

On ne voit plus à Cana aucune des six urnes de pierre qui servaient aux purifications des juifs, et que le Christ remplit de vin. Comme tant d'autres monumens chrétiens, elles furent transportées en Occident, du temps des croisades. Les pierres ont aussi leur destinée, et sans doute que l'urne de Cana, que l'on conservait à Paris, dans l'abbaye de Port-Royal, et que l'auteur de la grammaire qui porte ce nom, prit pour sujet d'une savante dissertation, aura disparu à son tour. Cinq propositions enfouies dans un livre fort peu lu ont causé la ruine de Port-Royal, et l'urne de Cana, à propos d'une querelle théologique, aura subi le contre-coup de cette destruction. On compte du champ des Épis à Cana, une heure et demie.

Après avoir vu Cana, je repris le chemin de la fontaine ; un cheik qui était venu y faire boire ses chèvres dans les auges de pierre, se retirait vers les hauteurs qui séparent Cana de Séphorie, et la fontaine resta solitaire quand je m'en approchai. Mais à peine m'étais-je arrêté, qu'une femme de la ville arriva pour y puiser de l'eau ; elle se plaça du côté opposé à celui que j'occupais. Après avoir rempli l'urne antique, elle la posa sur la margelle, comme la Samaritaine de l'Évangile, et se tint debout et immobile. Je ne me lassais point d'admirer la pose gracieuse de cette Cananéenne ; une robe de coton bleu sans ceinture, un voile blanc qui flottait en arrière, des bras et des pieds nus, une couronne de paras sur la tête, et des bracelets de métal aux poignets, telle était toute sa parure ; il me semblait que la belle Samaritaine se tenait ainsi debout et attentive devant Jésus, quand le Christ vint lui demander de l'eau. Il eût fallu pour peindre cette Cananéenne, le pinceau du Poussin ou la plume de Châteaubriand. Je ne puis que rappeler ici un souvenir ; je m'approchai d'elle sans descendre de cheval, et lui demandai à boire ; elle parut un peu déconcertée ; elle se couvrait à demi la tête de son voile, et vint, en

hésitant, mais d'assez bonne grace, me présenter de l'eau. Dans ce moment des flots de sa chevelure, retenus sous le voile, s'échappèrent et donnèrent à sa pantomime un charme de plus. Quand je me fus rafraîchi avec cette eau miraculeuse, je lui remis la coupe en la remerciant, et lui présentai une pincée de paras, qu'elle hésita à prendre ; elle les accepta enfin en rougissant, me souhaita un heureux voyage, reprit l'urne et disparut.

Au-delà de la fontaine, des monticules de rochers calcaires, nus et horribles, commencent à s'étendre de tous côtés. D'ondulation en ondulation, ils se prolongent jusqu'à la vallée de Nazareth, et font de la route qui mène à cette ville le passage le plus tortueux qu'il soit possible de rencontrer.

Vous savez que, quelque temps avant la bataille de Tibériade, les templiers eurent à soutenir un combat terrible contre le fils de Saladin, sur la route de Nazareth à Cana ; j'ai trouvé le champ de bataille, au pied du monticule que couronne le village d'*el-Mahed*. Le village d'el-Mahed était autrefois une ville nommée Get-Épher ; quelques géographes y placent Jotapat, célèbre par le siége que l'historien Josèphe, gouverneur de la Galilée, soutint contre les Romains. Je n'ai point vu les précipices dont l'histoire de la guerre des juifs fait une mention expresse. Il était cinq heures du soir, je mis pied à terre pour observer le sol à mon aise, et confiant mon cheval au guide, j'allai visiter el-Mahed et la route aux environs.

D'après l'inspection du terrain dont chaque forme éclaircit un fait, où chaque débris fournit une histoire, et chaque écho un nom propre, il m'est démontré que c'est précisément là, à une heure à l'est-nord-est de Nazareth, dans cette étroite vallée dominée de toutes parts par des collines pierreuses et nues, qu'eut lieu le combat des templiers et des Sarrasins ; ce fut là, qu'au milieu des gorges de montagnes, à l'ombre de l'immense Thabor, à l'heure où le soleil était encore loin de son zénith, que la France de l'Orient eut son Léonidas, ses Spartiates parés de la croix, et ses Thermopyles chrétiennes.

Quelques détails du combat ne seront point ici déplacés. Les templiers étaient partis du château de Belvoir, situé au-delà de la plaine d'Esdrelon, presque vis-à-vis du Thabor ; ils arrivèrent à Nazareth pour y passer la nuit. Le lendemain, les deux grands maîtres du temple et de l'hôpital, à la tête d'une poignée de chevaliers, se

mirent en route pour Tibériade. La petite troupe de chevaliers croisés eut à combattre des troupes musulmanes dix fois plus nombreuses. On vit les héros chrétiens arracher les flèches dont ils étaient percés et les renvoyer aux infidèles, boire leur propre sang pour étancher leur soif, brisant leurs lances et leurs épées, se jeter sur les ennemis, se battre corps à corps, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Mais rien n'égala l'héroïsme de Jacquelin de Maillé, chevalier tourangeau, maréchal de l'ordre du temple. Monté sur un destrier blanc, revêtu d'armes éclatantes, il combattit long-temps au premier rang, aidé d'un chevalier hospitalier, nommé Henri. Resté seul, il lutta parmi des monceaux de cadavres dont il s'était entouré. Son courage étonna tellement les infidèles, que la plupart lui criaient avec une pitié affectueuse : Rendez-vous, on ne vous fera point de mal; mais, préférant le martyre à une faiblesse, il ne voulut jamais se rendre. Quand son cheval tomba mort, le Décius français se releva, se précipita au milieu des ennemis, et ne succomba enfin qu'après des efforts inouis. On vit alors des Sarrasins qui n'avaient osé l'approcher dans le feu du combat, se ruer sur son cadavre, le déchirer comme des forcenés, et en semer à terre les lambeaux sanglans. Mais d'autres, pleins d'une admiration fanatique et superstitieuse, le prenant pour saint Georges, se partagèrent ses dépouilles comme des reliques. En effet, les musulmans se représentaient saint Georges monté sur un cheval blanc et paré d'armes brillantes. Il y en eut qui répandirent de la poussière sur le cadavre, et qui, reprenant ensuite cette poussière, en couvrirent leur tête, croyant par ce contact s'inoculer dans l'ame l'héroïsme du chevalier. On sait que par esprit de vengeance les Asiatiques mutilent leurs ennemis tombés sur le champ de bataille. On raconte qu'au milieu de ces scènes d'horreur, dignes des cannibales, un Sarrasin s'étant enthousiasmé pour Jacquelin de Maillé, le fit eunuque après sa mort, et conserva, avec un soin brutal, les signes de sa virilité, les disposant *tanquam ad usum gignendi,* afin que, s'il était possible, il sortît des restes mutilés d'un cadavre, un héritier d'un si sublime héroïsme. Un tel fait prouve le délire de l'admiration poussé jusqu'à la stupidité.

A peine les Sarrasins, comme épouvantés de leur victoire, se furent-ils retirés, que les chrétiens de Nazareth, ayant l'archevêque à leur tête, allèrent chercher les cadavres mutilés des héros chrétiens, et les ensevelirent dans la basilique de Sainte-Marie, aujourd'hui détruite,

mais dont la cour du couvent latin occupe la nef [1]. Sans doute qu'en traversant cette cour on foule la cendre inconnue des preux chevaliers. Il faut lire dans la chronique de Raoul de Coggeshale, moine anglais, tout le détail de ce fait d'armes, qui eut lieu 1er mai 1187, quand la campagne en se ranimant s'était parée de fleurs printanières. Dieu tient dans ses mains le sort des combattans ; le cours des siècles a ramené la victoire du côté des Français. Le 11 avril 1799 vengea les templiers, sur la même route de Nazareth à Tibériade. Le combat de Cana fut la représaille du combat d'el-Mahed, et tous deux portent dans l'histoire le nom de combat de Nazareth.

On trouve dans le récit de Bernard-le-Trésorier, une circonstance très-précieuse pour la reconnaissance des lieux ; le chroniqueur parle de l'aire du village près duquel tombèrent les héros chrétiens ; les paysans, dit-il, ayant séparé les grains de l'épi, avaient laissé la paille sur l'aire ; la multitude des musulmans était si grande, et Jaquelin combattit si long-temps seul au milieu de l'aire, que tout le sol couvert de paille ne fut bientôt qu'une poussière. Les lieux n'ont point changé depuis cette époque ; j'ai foulé à el-Mahed l'aire qui fut le théâtre de ces grands exploits ; j'y ai vu les gerbes des fellahs comme au temps de Jacquelin de Maillé.

Le soleil s'était couché sur les hauteurs de Séphorie, quand je quittai l'aire des templiers. Le pays que nous avions à traverser avait été les jours précédens infesté par des brigands. Je ne sais si l'héroïsme des chevaliers m'avait monté la tête, mais je ne pus partager les inquiétudes que me témoignait mon guide nazaréen. Après avoir traversé dans l'ombre le village d'*el-Raïneh*, situé sur la route de Cana à Nazareth, je me trouvai bientôt sur les hauteurs escarpées qui forment une courbe autour de la vallée de Nazareth, au nord-est, et qui dominent la ville et le couvent. Mais, au moment de descendre dans la

[1] Les tombeaux des templiers ont disparu dans son enceinte. Il ne reste de l'édifice, bâti par sainte Hélène, que quelques arceaux à demi brisés, intercalés dans le mur du couvent et faisant partie de la bâtisse moderne. L'église actuelle n'est guère que le tiers de la basilique antique, dont l'aire entière comprenait la grande cour du couvent tel qu'il a été reconstruit dans le siècle dernier avec l'or espagnol. Le pavé de cette cour, exposé à tous les outrages, est encore celui de la basilique, mais on y cherche en vain, sur les marbres et les pierres, une épitaphe, une croix, ou un reste d'inscription gothique. Le nom de Jacquelin de Maillé ne charge plus une tombe, et ce n'est que dans l'histoire qu'il faut chercher quelque trace des martyrs d'el-Mahed.

vallée, le sentier devint rude et difficile ; composé de roches élevées, il se dessine sur la pente avec tant d'irrégularité, que mon cheval effrayé hésita long-temps à avancer. Je n'osais pas trop le pousser, dans la crainte que ma selle turque, qui ne tenait guère, et sur laquelle je ne parvenais à garder l'équilibre qu'à force de soins, ne vînt à tourner. Le guide, placé à quelques pas de moi, debout sur une roche et immobile comme un terme, me regardait et se contentait de me répéter machinalement : *Non paura;* comme il fallait en finir, je me lassai d'hésiter et forçai enfin le cheval effrayé de descendre ; il suivit donc, d'un pas mal assuré, cette pente rapide qui formait une espèce d'escalier en zig-zag, presque semblable aux flancs de la montagne du précipice, et peu à peu, après de fortes secousses, j'atteignis, au risque de me rompre le cou, le bas de cet escarpement. Je traversai ensuite la vallée de l'est à l'ouest, et passant entre le vieux bois de nopals et les cimetières, je rentrai dans Nazareth, n'ayant rencontré sur ma route que des femmes qui revenaient de la fontaine de la Madone.

G. de Ker.

LETTRE CXXXV [1].

La Samarie et Naplouse. — Genine. — Le mont Thabor. — Loubi. — Hittin. — Bataille de Hittin ou de Tibériade.

A M. M.....

Hittin, juin 1831.

Ayant exploré la Galilée, il y a un an et demi, je vous ai parlé des principales localités du pays; mais comme il me restait à vous entretenir de nouveau de la bataille de Tibériade, le fait le plus important de l'histoire des croisades, j'attendais l'occasion de revenir dans cette contrée si intéressante. Cette occasion s'est présentée, et du champ de bataille de Hittin je vous adresse, monsieur, un extrait de mes observations, en le faisant précéder d'une vue générale de la Samarie. Ce n'est qu'un simple itinéraire à travers le pays de Naplouse, mais un rapide aperçu suffira pour donner une idée de ce sol antique, agité par tant de révolutions.

Étant partis de Jérusalem, le 5 juin, à l'heure où le Christ expira, Mr A. E., botaniste français, et moi, tous deux accompagnés d'un interprète, nous arrivâmes à six heures au village de Bir ; c'est le lieu de repos des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas. Nous nous établîmes auprès de la fontaine, à une portée de fusil du village qui s'élève à droite à l'orient ; après avoir passé la nuit sur les rochers, nous partîmes au point du jour. Au moment de traverser un pays long-temps inaccessible aux voyageurs, et où l'autorité d'Abdallah était à peine rétablie, nous avions adopté l'habit turc, et cette pré-

[1] Quoique cette troisième lettre de M. Gillot porte une date postérieure à la date de nos lettres de ce volume, nous avons cru devoir la placer ici, pour ne point séparer les récits touchant la Galilée.

caution ne nous fut point inutile. Jusqu'à Bir, on traverse un sol nu et désert, mais au-delà le pays prend un aspect plus riant ; on commence à apercevoir sur la gauche, au nord-est de la montagne de Silo, des bouquets d'arbres qui pourraient bien être un reste de la forêt enchantée du Tasse, que vous aviez cru trouver dans le voisinage de Césarée. En effet, les chroniqueurs placent cette forêt dans le pays de Naplouse, mais ce n'est pas le moment de prouver en citant des textes que c'est là qu'il convient de placer la scène des enchantemens.

En avançant dans les montagnes, on voit un pays cultivé avec soin ; ce n'est plus la sauvage Judée, c'est presque un autre Liban. Des vallées riantes, des ravins boisés, des collines parées de moissons, des sommets verdoyans reposent les yeux. Des masses d'oliviers, des murs d'appui qui font, des flancs des montagnes, des espèces d'amphithéâtres réguliers, s'élevant de terrasse en terrasse jusqu'aux plus hautes cimes, des villages assis à droite et à gauche sur des hauteurs, charment le voyageur qu'ont long-temps attristé les ruines de Jérusalem. La Samarie est un pays de montagnes dont Naplouse occupe le centre ; on n'y voit point de ruisseaux, mais pendant l'hiver des torrens se forment pour disparaître au printemps. Le pays, trois fois plus peuplé que la Judée, peut avoir neuf cents ames par lieue carrée, c'est presque la population du Liban ; du temps du Christ, le nombre des habitans a dû être quintuple. Non moins accidenté que les environs de Jérusalem, le sol est florissant malgré la disette d'eau. Plus libre que la Judée, la Samarie a pu jouir en paix de ses récoltes et améliorer les cultures ; le blé, le coton donnent de riches produits ; l'olivier est abondant, mais, faute de savoir préparer l'olive, on n'en tire qu'une liqueur verdâtre dont on remplit des outres, et qui suffit à la consommation de Damas et de Jérusalem. La Samarie, plus à l'abri par sa position des incursions des Arabes que les autres parties de la terre sainte, n'a d'ennemis que les pachas ; du reste le commerce y est borné comme dans tous les pays qui n'ont point de débouché. Elle est sans chemins, on n'y retrouve plus de trace des routes ouvertes par les Romains, et on rencontre des gorges si horribles, qu'il suffirait d'une poignée de fellahs embusqués pour exterminer un régiment qui s'y engagerait sans précaution ; ainsi la nature a tout fait pour la défense du pays, et les hauts lieux couronnés de villages sont autant de citadelles qui, depuis des siècles, bravent la domination ottomane.

A moitié chemin de Bir à Naplouse, nous nous arrêtâmes dans une belle vallée près d'une fontaine où des chevriers abreuvaient dans des auges de pierre leurs nombreux troupeaux ; nos mukres entrèrent en colloque avec eux, pendant que nous nous reposions sous le seul arbre qui ombrageât ce lieu. Les fellahs, dirent-ils, sont en guerre avec le nouveau mutselin, installé par le pacha ; les portes de la ville restent fermées, la garnison est assiégée, on se tire des coups de fusil depuis deux jours ; si les fellahs vous rencontrent conduisant des Francs, vous serez hachés à coups de kandjar ; nos mukres, faciles à effrayer, comme la plupart des Orientaux, vinrent nous faire part de cette fâcheuse nouvelle. Vous pouvez aller en avant, répétaient-ils en pleurant, pour nous nous ne voulons pas être tués. Comme nous n'étions pas venus de si loin pour nous arrêter à moitié chemin, nous les décidâmes enfin à partir. A deux heures de là, nous rencontrâmes un cheik à cheval ; escorté de fellahs, il revenait de Naplouse, où il avait fait la paix avec le mutselin ; nous l'interrogeâmes, mais il ne daigna pas nous répondre et passa outre en nous regardant fièrement ; ce ne fut qu'aux portes de la ville que nous vîmes enfin qu'on nous avait donné une fausse alerte.

Nous avancions toujours, ayant à chaque village des occasions de querelle, car les mukres laissaient aller çà et là parmi les moissons les mulets qui portaient les bagages. Comme la route n'est point tracée, ces écarts sont faciles ; mais les villageois criaient, femmes et enfans, du haut des montagnes, et nous injuriaient jusqu'à ce qu'on eût retiré des champs les bêtes de somme, ce qu'à dessein les mukres ne s'empressaient jamais de faire, ayant le caractère de leurs mulets et étant plus indisciplinables encore. En se rapprochant toujours de plus en plus du Garizim, on remarque parmi les villages qui bordent la route, le village de Zeita, dont la situation est pittoresque. Il est d'un difficile accès, et c'est une de ces positions fortes qu'on rencontre çà et là dans cette chaîne de montagnes placée entre les plages de la mer et le bassin du Jourdain.

Après une marche de dix heures, par un soleil furieux, nous atteignîmes les flancs du Garizim, sans apercevoir encore Naplouse. Étant descendus dans la vallée où elle se cache tout entière à l'ombre du mont sacré, nous visitâmes en pélerins le puits de la Samaritaine, et continuâmes notre route vers la ville, qui se montrait de profil à un demi-quart de lieue. Nos mukres qui n'étaient guère rassurés,

eussent préféré bivouaquer auprès de la fontaine évangélique ; mais tout semblait paisible, et nous ne rencontrâmes hors des murs qu'un jeune Naplousin qui s'avança vers nous en faisant caracoler un cheval du désert sous des oliviers. Il était cinq heures ; traversant la rue des Bazars, étroite et bordée de trottoirs, nous allâmes nous établir dans le khan des caravanes, non loin de la mosquée qui fut une église du temps des croisades. Nous y reçûmes incontinent des visites de Turcs et de juifs. Les deux gardiens des portes vinrent nous demander le gaffar, sous prétexte que tous les étrangers y étaient assujettis. Voyant que nous ne nous laissions point intimider par de vaines menaces, ils se réduisirent à solliciter un bakchich. Il nous vint ensuite un rabbin qui avait logé M. de Laborde, et nous le priâmes de nous faire voir un Pentateuque. Nous ayant conduits à la synagogue, il tira de l'armoire un rouleau écrit en caractères hébraïques, sans nous permettre de le toucher. C'était l'œuvre de Moïse ; les Samaritains n'ont adopté ni les lettres chaldéennes, ni les nouveaux livres de la Bible.

Comme le muézin annonçait du haut d'un minaret la prière du matin, nous quittâmes le khan, en suivant à pied nos bagages. Nous ne rencontrâmes dans les rues que des femmes voilées de la tête aux pieds, et qui, pour surcroît de précaution, nous tournaient le dos en se plaquant contre les murs. Des Turcs qui se rendaient à la mosquée, sans se douter qu'elle eût été une église où se tint un concile sous les rois latins, passaient à côté de nous en jetant des regards de mépris. Que venaient faire à Naplouse des chiens de chrétiens ? Nous comprîmes, à la manière dont on nous traitait, que ce pays est rarement traversé par des voyaeurs européens.

A peine sortis de la ville, nous nous arrêtâmes pour contempler une dernière fois la cité samaritaine. Placée dans une vallée verdoyante, à l'est du Garizim, Naplouse est l'antique Sichem. Elle a pris son nom de la Néapole grecque, dont elle occupe la place. De Néapolis les Arabes Syriens ont fait Naplouse. Assise entre le Moria samaritain et le mont Hébal, elle n'est pour l'étendue des murs et la population, que la moitié de Jérusalem. Ses murailles basses, sans tours et sans fossés, dont on peut faire le tour en vingt-cinq minutes, renferment neuf mille habitans. Comme à Jérusalem, les juifs forment le tiers de la population. Dominée par le Garizim, plus encore que Jérusalem par le mont des Oliviers, elle ne pourrait résister qu'à un coup de main ; une pièce de canon aurait en trois volées enfoncé ses

portes de bois. Le Garizim est nu de ce côté ; mais le revers occidental est couvert de bois qui se rattachent à la forêt de Césarée. Moins régulier et moins élevé que le Thabor, il a une base plus large, et domine toute la Samarie. On voit encore sur cette acropole quelques misérables restes du temple schismatique, rival honteux du temple de Jérusalem. On sait que, commencé sous Alexandre, ce temple fut brûlé par Jean Hircan, après avoir subsisté deux cents ans. Naplouse est triste et silencieuse comme toutes les villes du Levant, mais avec ses minarets, ses dômes, ses terrasses d'une éclatante blancheur, elle offre un aspect poétique, et sa ceinture d'oliviers lui donne une physionomie pittoresque.

Les Naplousins étant le peuple le plus remuant de la Syrie, je dirai ici un mot de leurs mœurs. Le caractère du pays a été de tout temps l'amour de l'indépendance. Comme les tribus du désert, ne sachant porter aucun joug, ce peuple indomptable n'obéit qu'à la force ; toujours prêt à se révolter à la première occasion, il ne se soumet qu'en attendant le moment de se révolter de nouveau. Un traité de paix n'est qu'une trève où les partis restent armés et s'observent avec défiance. Pour se faire une idée de l'énergie farouche de ce peuple, il suffit d'avoir vu le fellah samaritain, armé d'un long fusil, portant un kandjar à la ceinture, et revêtu d'une blouse grossière, qui rappelle la saie romaine. Les Naplousins sont habitués à braver dans leurs montagnes tous les efforts des pachas turcs ; ce n'est qu'en semant parmi eux la discorde, que les pachas de Damas, dont ils ont dépendu jusqu'à Abdallah, ont pu en tirer le tribut annuel. Avant Abdallah, le gouvernement du pays était entre les mains d'un cheik, qui prenait le titre d'émir. Ce cheik tenait à ferme la Samarie et résidait à Naplouse ; il parcourait le pays, percevait le miri, et rendait au pacha un nombre fixe de bourses. Les villages n'étaient point opprimés et vivaient dans l'état de vasselage tel qu'il était au moyen âge.

En religion comme en politique, les Naplousins sont intraitables ; le fanatisme est toujours violent dans la Samarie ; on n'y est pas moins intolérant qu'à l'époque où on refusait au Christ l'entrée d'un village, parce qu'on voyait, par la direction de ses pas, qu'il se rendait à Jérusalem. On ne trouve dans ce pays ni un chrétien ni un juif étranger, on ne les y souffrirait pas. Au reste, le nombre des juifs caraïtes, hors de Naplouse, se borne à trois cents familles, partagées en divers villages. Quoique leur temple soit détruit depuis deux mille

ans, ils ne laissent pas encore aujourd'hui d'aller offrir chaque année, comme leurs aïeux, des sacrifices sur sa dernière ruine. De leur synagogue de Naplouse, ils avaient écrit, dans le seizième siècle, à Scaliger : ils ont écrit dans le dix-neuvième à M. de Sacy. Il est singulier que la science soit ainsi un lien entre le patriarche des orientalistes et une peuplade syrienne. Les souvenirs historiques sont rares dans la Samarie ; les croisades y ont laissé peu de traces, et pour y trouver un grand nom, il faut remonter jusqu'à Alexandre, qui, après une révolte des Samaritains, établit dans Samarie, dont il chassa les habitans, une colonie macédonienne. Depuis cette époque, les juifs caraïtes ont fait de Sichem, aujourd'hui Naplouse, leur ville d'affection.

Le chemin était toujours difficile, et nous commencions à apercevoir l'ancienne capitale du royaume d'Israël, dont les ruines couronnaient la cime du Someron. A quatre heures de Naplouse, au nord-ouest, nous nous arrêtâmes au pied de la montagne où est assise cette ville, qu'Hérode rebâtit et nomma Sébaste, en l'honneur d'Auguste. Pour y arriver, on laisse la route des caravanes, et on monte sur la gauche pendant une demi-heure. Je n'essaierai point de peindre l'effet que produit sur le voyageur l'aspect de cette cité. L'enceinte de Samarie, comme celle de Naplouse, est la moitié du circuit de Jérusalem, et du haut des murailles, flanquées de tours, on jouit d'une vue magnifique qui s'étend jusqu'au Garizim. Parmi tant de ruines, entassées dans le même oubli, on remarque les débris de l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui a été un temple païen, et qui serait maintenant une mosquée si la ville consacrée à Auguste n'était un désert ; on y cherche en vain les restes du tombeau du fils de Zacharie. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Genine vers six heures. Des ruines de Sébaste jusque-là, on compte six heures de marche. Genine, située dans une plaine, renferme deux mille habitans, tous musulmans ; nous étions à quatre heures à l'ouest des ruines de Gezraël, à quatre heures au midi de Naïm. Nous partîmes de Genine à l'heure où le soleil levant frappait les cimes du Gelboé ; il dardait ses premiers feux sur le sol où fut le château de Belvoir et sur la vallée où coule la fontaine de Tubanie, célèbre dans les croisades. Après trois heures de marche, nous commençâmes à voir le Thabor, la plus haute montagne de la Galilée. J'ai visité à différentes époques ce mont sacré, que les Arabes appellent *Gebel-el-Nour* (montagne de la Lumière). Le sommet du Thabor présente une étendue d'une demi-lieue

de tour, environnée de murailles, débris d'une citadelle; on y remarque aussi les ruines de deux monastères et d'une église bâtie en mémoire de la transfiguration. Les flancs nord-ouest de la montagne sont boisés; les flancs sud-est offrent une complète nudité. Ayant franchi les hauteurs du Petit-Hermon, nous descendîmes dans la plaine d'Esdrelon, remplie de glorieux souvenirs : entre le Petit-Hermon et le Thabor, la plaine d'Esdrelon a une lieue et demie de largeur : c'est là le champ de bataille de Napoléon.

Laissant sur la gauche le village de Fouleh, situé au sud-ouest du Thabor, nous rencontrâmes une fontaine ; nous ne voulûmes pas nous arrêter sous les ardeurs du soleil autour de cette fontaine, et nous allâmes chercher de l'ombre au pied d'une vieille forteresse, assise sur un plateau, à un quart de lieue du Thabor. La forteresse sert de corps-de-garde aux cavaliers d'Abdallah-pacha, chargés de protéger la foire du Thabor qui se tient tous les lundis. Cette foire se tient entre la forteresse et un khan au nord-ouest, à une distance d'une portée de fusil. Il y vient des marchands de Nazareth, de Safad et de Tibériade; les Arabes d'au-delà le Jourdain s'y rendent en grand nombre sous prétexte d'acheter, et ne songent qu'à saisir l'occasion de piller. Le brigandage est une nécessité de position pour l'homme du désert : c'est son état normal.

Du haut du plateau de la forteresse la vue est admirable ; de quelque côté que l'on considère l'horison, on jouit du plus beau paysage. Si on voulait donner une idée de l'aspect de la Galilée, ce ne serait point la France qui fournirait la similitude, mais l'agro-romano ; autour de Nazareth, comme autour de Rome, c'est partout la même lumière, les mêmes sites, la même configuration du sol : la terre y a plus d'images que de culture, plus de poésie que d'industrie agricole. La nature y est sublime comme l'Évangile, et pour me résumer sur le pays du Christ, il suffit d'ajouter qu'après avoir visité la Palestine, la Judée et la Samarie, j'ai retrouvé ici l'ensemble de ces trois pays. Entre la plaine de Saint-Jean d'Acre et Séphorie, on croit voir les montagnes nues de la Judée ; autour de Séphorie, les beaux sites qui embellissent les environs de Naplouse ; au pied du Thabor, les plaines magnifiques de la Palestine. La Galilée est un tableau abrégé de la terre sainte, et quand on l'a vue sous tous les aspects du jour et de la nuit, on comprend ce qu'elle fut du temps de Jésus-Christ, ce qu'elle était au moyen âge sous les rois latins, et ce qu'elle est main-

tenant sous l'absurde pouvoir d'un pacha. Pour un artiste la Galilée est un Éden, comme elle est pour un pélerin un sanctuaire. Rien ne lui manque, ni les accidens du sol de la Judée, ni les solitudes lumineuses de la Palestine, ni la verdoyante fécondité de la Samarie. Le Garizim et le mont des Oliviers ne sont pas plus sublimes que l'Hermon et le Thabor, ni les plages bleuâtres d'Ascalon plus solennelles que les rives parfumées du lac de Tibériade, où l'onde disparaît sous la lumière. Le sol galiléen offre partout de l'histoire et des miracles, des traces de héros et l'empreinte d'un Dieu, et l'on sent, en contemplant la Galilée des hauteurs du Thabor, qu'elle fut le pays qu'habita l'homme-Dieu, tant les souvenirs religieux, les merveilles de la terre et du ciel s'y mêlent à l'infini.

Pendant que nous nous reposions à l'ombre de la forteresse, quelques cavaliers arabes passèrent devant nous la lance à la main; un d'eux descendit de cheval et vint s'asseoir un moment à côté de nous pour nous voir plus à l'aise; puis il remonta à cheval et partit sans nous avoir dit un mot. C'était un cheik des montagnes d'au-delà le Jourdain; il se rendait à Nazareth sans s'inquiéter que la peste y fût ou non. A une heure après midi, nous nous remîmes en route, après avoir *bakchisé* le gardien de la forteresse qui nous tint l'étrier. Nous nous trouvâmes dans une vaste plaine onduleuse dont Loubi est le centre, et dont le Thabor, les bords élevés du lac et les deux cornes de Hittin forment les limites. Aucun sentier n'était frayé dans la plaine : nous nous dirigions en ligne droite sur un terrain tantôt nu, tantôt cultivé, mais toujours accidenté d'une manière pittoresque. Après une route monotone où nous n'avions rencontré que quelques mulets chargés de marchandises, nous commençâmes à entendre aboyer les chiens de Loubi; un moment après, nous étions arrivés au milieu de ce village.

Loubi, que l'on confond de loin avec le sol, quand ses terrasses et les champs sont noyés sous des flots de lumière, Loubi avec ses maisons basses est situé dans la plaine; il a comme Hittin un nom historique; ainsi que Cana et Fouleh, il a été le théâtre de deux brillans faits d'armes. C'est à Loubi que Junot, assailli dans son camp par trois mille cavaliers, remporta sur eux une victoire complète avec trois cents soldats seulement; c'est là que Kléber, ayant rejoint Junot, attaqua à l'improviste l'armée musulmane composée de huit mille hommes, la chassa du village et la rejeta tout entière au-delà du Jour-

dain ; ces deux affaires précédèrent de quelques jours la victoire de Fouleh au pied du Thabor.

Ayant renouvelé notre provision d'eau, nous laissâmes Loubi, et, sans nous arrêter davantage, nous franchîmes l'espace entre ce village et Hittin ; cet espace est le théâtre de la fameuse bataille de Tibériade, qui fut la ruine du royaume latin. Nous avions espéré, en nous approchant du lac, avoir le plaisir de le contempler, mais jusqu'à la vallée de Hittin, tant qu'on ne quitte pas la plaine, la vue du lac vous est dérobée par les hauteurs. Nous entrâmes dans Hittin à quatre heures et demie du soir ; c'est le moment où les femmes du village vont puiser de l'eau à la fontaine. Quelques détails de topographie ne sont pas inutiles à l'objet de cette lettre, et je crois convenable de les placer ici.

Le versant méridional, formé par la chaîne de hauteurs dont la montagne des Béatitudes est la plus culminante, voilà le champ de bataille de Tibériade. C'est un vaste plateau couvert d'une pâle verdure, et ayant la couleur des sites de la campagne de Rome. Situé entre trois vallées, celle de Batouf à l'ouest, celle de Hittin au nord, et celle de Hama au sud-est, ce plateau est d'un côté à trois heures du Thabor, de l'autre, à une heure du lac de Tibériade. Le lieu précis où fut livrée la bataille a pour bornes la fontaine de Hittin au nord, la colline de la *multiplication des pains* au nord-est, les rives escarpées du lac à l'est, et le village de Loubi au midi. L'occident reste libre, et s'étend sur des champs cultivés jusqu'à Cana au nord-ouest, et jusqu'à l'arête de collines que couronne le village de Aïn-el-Mahel au sud-ouest. Étant descendus de cheval dans le village de Hittin, nous nous disposâmes à y passer la nuit. A peine avais-je mis pied à terre, que, portant la main à un cachemire qui me servait de ceinture, je m'aperçus que j'avais perdu mon kandjar ; ce lieu funeste aux chrétiens devait me laisser deux souvenirs néfastes, comme auteur et comme voyageur ; en 1829, j'avais perdu là un manuscrit, et maintenant je venais d'y perdre un kandjar qui avait appartenu à Djezzar-pacha. Je regrettai d'autant plus cette arme que ses vicissitudes composaient toute une histoire : « Voyez ces taches de sang, m'avait dit, en me le vendant au bazar de Jérusalem, un vieux janissaire, ce kandjar fut un instrument de supplice ; il a crevé bien des yeux, coupé bien des nez et des oreilles. » Le janissaire croyait, par ces horribles détails faire valoir sa marchandise. Malgré toutes mes recherches, je ne pus

trouver mon kandjar ; il est probable qu'il passera aux mains du cheik de Hittin.

Comme Loubi, Hittin est un misérable village qui n'a de remarquable que sa position pittoresque sur la pente septentrionale de la montagne des Béatitudes, et, sans les souvenirs des croisades, je n'aurais pas désiré de m'y arrêter. Mais la bataille si mémorable qui s'est livrée en ce lieu, lui mérite une place spéciale dans cette lettre. Il ne faut pas perdre de vue le point qu'occupe la fontaine de Hittin, car il est probable que la victoire se déclara pour les Sarrasins, parce qu'ils étaient maîtres de cette position. Il paraît qu'en décampant de Séphorie, Guy de Lusignan ne voulait point attaquer Saladin, mais seulement venir se placer à Hittin, derrière l'ennemi, pour l'obliger ainsi à lever le siége de Tibériade. Mais Saladin, qui connaissait la valeur de Hittin, comme position militaire, surtout à cause de sa belle fontaine au milieu d'un pays aride, avait deviné le projet des chrétiens ; il les prévint, et campa lui-même dans cette position. Quand l'armée chrétienne arriva dans la plaine entre Loubi et Hittin, surprise d'un tel contre-temps, elle se vit obligée de camper dans un lieu découvert sans pouvoir se procurer une goutte d'eau.

Après nous être lassés à visiter le champ de bataille, Mr A. E. cherchant des plantes et oubliant qu'il foulait un sanglant cimetière, moi tout entier aux souvenirs d'une journée désastreuse, nous allâmes nous établir sous une tente égyptienne dressée au lieu même où campa Saladin ; c'est là que Renaud de Châtillon tomba sous le glaive du soudan aux pieds du roi de Jérusalem. Après un repas préparé à la hâte, consistant en pilau et en volaille bouillie, nous nous établîmes pour la nuit sur des couvertures de Smyrne ; nous étions occupés tous deux, lui à mettre en ordre sa moisson de plantes, moi à écrire quelques notes à la lueur d'un flambeau ; tandis que mon compagnon classait ses plantes et les nommait l'une après l'autre, en les insérant dans des feuilles de papier, je traçais mes observations et mes impressions de la journée, murmurant les noms de Guy et de Saladin, et me tourmentant comme un vaincu qui se rappelle une défaite.

Vous avez raconté dans votre Histoire des Croisades la bataille de Tibériade ; je veux rappeler ici quelques détails pour mieux faire comprendre le lieu de la scène. Saladin avait pris Tibériade ; mais la citadelle où s'était enfermée la femme du comte de Tripoli, résistait toujours attendant des secours. Cette citadelle à gauche de Tibériade,

sur un mamelon qui domine la plage, sert aujourd'hui de sérail au mutselim. L'armée chrétienne, partie le matin de la fontaine de Séphorie, se montra tout à coup dans la plaine entre Loubi et Hittin ; Guy de Lusignan, connaissant le campement de Saladin sur les bords du lac, voulait, comme je l'ai déjà dit, non pas livrer bataille, mais camper à Hittin à cause de sa fontaine; si l'armée chrétienne était parvenue à prendre cette position, elle aurait mis Saladin dans une situation critique. Le soudan ne l'ignorait point ; aussi, à l'approche du roi de Jérusalem, décampa-t-il pour aller asseoir son camp à Hittin et occuper les hauteurs nommées les *deux cornes* de Hittin. Maître de la fontaine, il attendit les croisés qui venaient de traverser un pays sans eau ; les Francs, prévenus par les musulmans et forcés ainsi de camper dans un lieu aride, s'arrêtèrent dans la plaine. Les deux armées furent en présence toute la nuit du vendredi au samedi ; Saladin veilla dans sa tente ; au point du jour, quand le soleil se fut levé au-delà du lac, les Sarrasins furent prêts à combattre. Les Francs, qui souffraient de la disette d'eau (car ils étaient encore loin du lac et de la fontaine), se préparèrent à la bataille ; on les entendit se dire entre eux : Demain nous trouverons de l'eau avec nos épées.

Le samedi 4 juillet 1187, les Francs désespérés attaquèrent avec fureur les musulmans. Comme on combattait sur les terres du comte de Tripoli, ce fut lui, selon l'usage féodal, qui commença l'attaque. Le carnage devint horrible ; Saladin était partout. Le comte de Tripoli, dont les chroniques ont fait un traître quand il n'était qu'un politique habile, s'étant élancé sur la gauche des ennemis, s'ouvrit un chemin vers la vallée d'Hittin. Guy de Lusignan resta seul avec le centre de l'armée chrétienne, l'aile droite ayant pris la fuite. Mais avant l'engagement des deux armées, l'incendie avait été allumé sur la droite des Francs au sud-est ; les musulmans avaient mis le feu aux moissons, des nuages de fumée, des flammes courant sous les pieds des chevaux, avaient aggravé la triste position des croisés, entourés de tous côtés par les ennemis et par l'incendie. Le sang coulait à flots, se mêlant à l'onde pure de la fontaine des Cinq-Pains, qui, comme celle de Hittin, était au pouvoir des Sarrasins. Le seul corps chrétien resté aux prises avec l'ennemi, prit d'assaut la montagne des Béatitudes ; là les templiers, les hospitaliers et grand nombre de chevaliers se rallièrent autour du roi ; là le combat fut affreux ; l'évêque de

Saint-Jean d'Acre, éleva la vraie croix comme un étendard à la place où le Christ se montrant à la multitude lui dit : Si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez l'autre joue. La vraie croix tomba aux mains des musulmans ; l'évêque reçut la mort. Le roi Guy n'avait plus que cent cinquante guerriers autour de lui ; emportée par le désespoir, trois fois cette petite troupe repoussa l'ennemi jusqu'au pied de la colline ; trois fois les Sarrasins reviennent à la charge. Après quelques instans de répit, l'attaque recommença avec une nouvelle fureur ; le roi fut pris et désarmé ; il n'y eut plus que des morts et des captifs ; une armée de vingt-deux mille chrétiens avait cédé à une armée de quatre-vingt mille musulmans.

Les auteurs arabes appellent cette bataille la journée de Hittin, du nom de la colline où le roi de Jérusalem fut fait prisonnier ; les auteurs francs ne la désignent que sous le nom de bataille de Tibériade ; la colline appelée par les Arabes montagne de Hittin est la même que nous appelons la montagne des Béatitudes.

La nuit avait voilé les cieux pendant que nous reposions sous la tente ; tout à coup il s'éleva un de ces rapides orages tels que j'en avais vu tant de fois sur les plages de l'Océan ; des vents impétueux faisaient tourbillonner la poussière ; ils grondaient sur les terrasses du village, et notre tente était à la veille d'être emportée ; le triangle de toile bleue qui formait notre pavillon était battu comme une voile de navire ; le bruit du lac soulevé par l'ouragan était tel qu'on ne s'entendait plus parler. Les tempêtes sont fréquentes sur le bassin de Tibériade, à cause de l'encaissement des eaux et de la hauteur des montagnes environnantes ; on sait que le Christ subit la fougue imprévue de ces orages lorsque, dormant dans une barque, ses disciples effrayés du péril le réveillèrent en lui demandant un miracle. Pendant ces bruits de la tempête, j'allai sur la montagne jouir du désordre des élémens. Préoccupé de la bataille de Hittin, il me semblait, au milieu des orages, que les deux armées étaient devant moi. Je voyais leurs mouvemens, comme si la vie eût animé cette poussière agitée. Les ossemens se levaient pêle-mêle, formaient des rangs et se heurtaient. Je suivais des yeux le choc des combattans dans une plaine que dévorait l'incendie. J'entendais le cliquetis des armes, et sous les pas des guerriers le mugissement de la terre ébranlée. Mais bientôt l'ouragan a cessé de gronder ; les étoiles ont reparu dans le firmament ; il n'est resté de la tempête qu'un bruit sourd venu du lac de Tibé-

riade, et lorsque j'ai regagné notre tente égyptienne, tout était triste et silencieux autour de la colline de Hittin comme dans la vallée d'Ézéchiel.

G. de Ker.

LETTRE CXXXVI.

De Saint-Jean d'Acre à Tyr. — Ce qui reste de Tyr. — Les quatre grands siéges de cette ville, dans l'antiquité et au moyen âge. — Scène enfantine dans les campagnes de Tyr.

A M. M.....

Tyr, le 3 mai 1831.

Lorsque dans mon enfance, épelant la langue héroïque de Virgile et de Quinte-Curce, je m'attendrissais sur les malheurs de Didon, ou que je suivais avec enthousiasme les aventures glorieuses d'Alexandre, si quelqu'un m'eût dit : Tu fouleras un jour les rivages de Tyr, oh ! jamais je n'aurais voulu croire à l'accomplissement de cette parole. Voir les rivages de Tyr, me serais-je écrié, toucher aux pierres de Tyr, n'est-ce pas se mêler aux plus poétiques gloires ! Quelle belle destinée en effet pour un ami de l'antiquité, que de pouvoir peser dans sa main la poussière de l'empire tyrien, de pouvoir jeter son nom aux échos qui ont redit les noms les plus retentissans de la terre, de mettre son pied, de poser sa tête sur de semblables débris ! Il n'est plus permis de se plaindre des fatigues d'un voyage lointain, quand on a vu Tyr et Jérusalem. La Phénicie a été pour le monde profane, ce qu'a été la Judée pour le monde religieux ; ce qui devait servir à la science humaine, est parti des rivages phéniciens ; ce qui devait servir à la morale religieuse de l'homme, est parti du pays du Juda ; les deux régions ont noblement pourvu aux besoins de l'humanité. Le voyageur doit bénir le destin qui le mène en de telles contrées.

Mon itinéraire de Saint-Jean d'Acre à Tyr, a été troublé par de cruelles alarmes ; je me suis cru atteint de la peste, et vous savez ce qu'une semblable pensée peut avoir d'affreux. Le 2 mai, à cinq

heures du soir, je pars de Saint-Jean d'Acre avec un mukre musulman et des chevaux que je croyais appartenir à l'un des villages voisins non encore frappés de la peste, et j'apprends, après une heure de marche, que le mukre est un habitant des bazars d'Acre, le quartier le plus dangereux de la cité, et que les chevaux, avec leurs selles et leurs brides, sont long-temps restés dans un de ces khans publics, rendez-vous des malades déguenillés et des mendians errans. J'avais pour compagnons de route trois chrétiens de Beyrouth, qui s'étaient tenus en quarantaine chez notre vice-consul, M. Catafago; ces trois personnes, effrayées comme moi, m'ont conseillé d'envoyer en avant le mukre et les bagages, pour éviter tout contact avec le musulman d'Acca. Mahomed est parti seul pour Beyrouth, conduisant le cheval qui porte nos bagages, et c'est là qu'il doit m'attendre. Mais le départ du muletier n'avait point dissipé toutes mes inquiétudes; le cheval que je montais, était aussi un cheval suspect, et j'aurais voulu pouvoir avancer sans toucher cette selle maudite que je supposais souillée par la contagion. Pour comble de misère, je m'aperçois d'un bouton sous le bras; vite j'imagine que c'est le bubon de la peste; il n'en fallait pas davantage pour me jeter dans les lugubres visions.

Nous nous sommes arrêtés, à la tombée de la nuit, dans un jardin d'orangers situé à une demi-heure de *Smirii,* au milieu de la plaine; une petite ferme touche au jardin. On nous a donné pour la nuit un charmant kiosque, formé tout entier de branches d'arbres entrelacées; les fleurs des orangers embaumaient ce frais berceau suspendu comme une nacelle aérienne; les feuilles de notre kiosque tremblaient légèrement sous la brise du soir; le ciel était admirable sur nos têtes, et les blanches clartés de la lune éclairaient les nattes de palmiers qu'on avait étendues pour nous. Mais cette cabane de verdure, ces orangers, cette belle nuit, n'avaient aucun charme pour moi qui étais en proie à de secrètes terreurs. Mes compagnons ont mangé de bon appétit et ont dormi d'un profond somme. Quant à moi, croyant voir la peste assise à mes côtés, je n'ai pu ni manger ni dormir, car le pain est amer à qui doute de son lendemain, et le sommeil s'enfuit du chevet que la mort menace.

Le 3 mai, de grand matin, le jardinier, notre hôte, n'a pas voulu nous laisser partir sans nous donner des lilas et des roses. Mes compagnons ont paré leurs turbans noirs de ces lilas et de ces roses, et moi-même je n'ai pu empêcher le jardinier d'attacher une rose à

mon chapeau franc : vu la nature de mes préoccupations, je ne pouvais faire autrement que de nous comparer à des victimes ornées pour le trépas. Mais tel est le magique pouvoir des lieux célèbres, que tous mes sinistres rêves se sont dissipés à la vue des rivages de Tyr.

Une distance de sept heures sépare Ptolémaïs de Tyr. Après être sorti de la plaine, on passe au-dessus du cap Blanc, à l'extrémité occidentale des montagnes de Saron. J'ai vu au sommet du promontoire une vieille tour de médiocre grandeur, qui fut peut-être l'ouvrage des croisés : cette tour pouvait bien être quelque védette pour observer les navires. Là commence le chemin ouvert par Alexandre au milieu de montagnes escarpées, couvertes de houx, de chênes et de caroubiers. On trouve à différens intervalles des cafés semblables aux cafés de l'Anatolie, habités par des gardes chargés de la police de la route. A deux heures de Tyr, aux bords de la mer, j'ai remarqué une fontaine abondante à côté de fondations antiques ; ce lieu s'appelle *Scanderium,* du nom d'Alexandre, qui avait élevé sur cette rive un château de guerre pendant qu'il attaquait les Tyriens. Au temps des croisades, on voyait là une forteresse chrétienne et une petite cité nommée Alexandrie, dont j'ai reconnu des vestiges. Le doge de Venise vint y jeter l'ancre avec sa flotte, tandis que les croisés se préparaient au siége de Tyr.

A une demi-lieue de Tyr, et non point à une lieue et demie comme le dit Pocoke, les fontaines appelées dans l'antiquité grecque Abarbarée et Callirhoé, et par les Arabes *Ras-el-Aïn* (source de l'eau), arrêtent le voyageur. Quelques savans ont prétendu que Salomon a voulu parler de ces eaux lorsqu'il a dit : « C'est là qu'est la fontaine » des jardins et les puits d'eaux vives qui descendent avec impétuosité » du Liban. » Mais les eaux de Ras-el-Aïn ne descendent point du Liban : elles naissent dans la plaine et sortent comme d'un abyme. Les gens du pays disent que Dieu seul connaît la profondeur de ces fontaines ; le voyageur Maundrell jeta la sonde dans la plus grande piscine, et trouva trente pieds. La construction de ces piscines porte un caractère évident de haute antiquité ; mais on ne peut guère leur assigner une date précise. L'eau de ces belles sources abreuvait l'ancienne ville de Tyr, portée par un aqueduc aujourd'hui ruiné. M. Barbier du Bocage, dans son *plan de Tyr et de ses environs,* a placé les fontaines Ras-el-Aïn trop près de la mer et trop loin de l'île Tyrienne.

Guillaume de Tyr, après avoir donné une description détaillée de Ras-el-Aïn, dit que le pays en retire de très-grands avantages, que l'eau féconde les jardins et les vergers et favorise beaucoup la culture de la canne à sucre.

Maintenant le trop plein des fontaines s'échappe dans un conduit, fait tourner plusieurs moulins, et forme ensuite un ruisseau qui s'écoule vers la mer; les champs et les prairies que traverse le ruisseau, sont fertiles et rians; c'est de ce côté que je placerais les jardins des anciens Tyriens. La plaine de Tyr, bornée à l'ouest par la mer, à l'est par les montagnes du Liban, s'étend principalement vers le nord-est, et n'a guère plus d'une lieue dans sa plus grande largeur. Dans ce terrain sablonneux croissent des mûriers, des cannes à sucre, des plantes de tabac; j'y ai trouvé quelques champs de blé qu'on vient de moissonner. Guillaume de Tyr parle d'un sable particulier qu'on avait découvert dans cette plaine, et qui formait une des richesses du pays; il servait à fabriquer des vases transparens d'une grande beauté.

Là bas, au bord de la mer, je vois un amas de cabanes de pierre, dont la teinte moitié blanche, moitié grise, se confond avec le sable de la plaine; ce que je vois là c'est Tyr. J'aperçois les mâts de quelques bateaux arabes attachés à la rive, et balancés par le vent comme des peupliers ou des roseaux, c'est tout ce qui reste des flottes marchandes et guerrières de l'antique reine des mers. O Tyr! est-ce bien vous que je trouve ainsi pauvre, ainsi délaissée. Votre vaisseau, vous dirai-je avec Ézéchiel, avait été construit avec les sapins du Sanir; les cèdres du Liban avaient servi à vous faire des mâts, les chênes de Basan à vous faire des rames, l'ivoire des Indes à vous faire des bancs; les voiles suspendues à vos mâts étaient du lin d'Égypte, tissu en broderie; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa avaient formé votre pavillon; les habitans de Sidon et d'Aradus étaient vos rameurs, et vos sages, ô Tyr! étaient vos pilotes; montée à la plus haute gloire, vous aviez parcouru les grandes eaux, mais le vent du midi vous a brisée.

Ainsi je parlais à la vue du sépulcre de Tyr, et vous, à l'heure présente, que d'inspirations ne retrouvez-vous pas peut-être à la vue du sépulcre de Memphis et des grands débris de la Thèbes aux cent portes!

Comme je venais d'Acre, et que personne ici n'ignore le retour de la peste, j'ai vainement cherché à me loger dans le bourg de *Sour*,

qui a remplacé l'antique ville d'Agénor et de Didon ; je suis revenu à Ras-el-Aïn ; un grand arbre au bord du chemin me prête son ombre; une natte me sert de table, de siége et de lit; près de moi sont deux grosses pierres dressées à côté l'une de l'autre en manière de fourneau ; c'est là que je fais cuire les œufs qui composent mes festins habituels ; je suis à quelques pas des belles fontaines de Ras-el-Aïn, je vois d'un côté les rivages de Tyr, de l'autre les montagnes du Liban; c'est de là que je vous écris et que j'accumule autour de moi des pages qui, au premier vent propice, doivent aller chercher vers les terres égyptiennes une indulgente amitié.

Le bourg ou la petite cité de Sour, fermée de murailles blanchies, contient une population de treize à quinze cents habitans, maronites, grecs catholiques; les motualis forment la moitié des habitans; ce sont des mahométans chiites ou de la secte d'Ali, dont j'aurai plus tard occasion de vous parler; cette secte musulmane qui domine dans la Perse, occupe toutes les montagnes voisines de Tyr, l'Anti-Liban et le canton de Baalbeck.

Les motualis ont à Sour une mosquée dont je découvre d'ici le minaret à travers les palmiers de la cité; les maronites ont trois sanctuaires; les grecs catholiques, une chapelle et un couvent. Les maisons, de pauvre et triste apparence, apparaissent au milieu de débris de murs, de voûtes brisées, dans des jardins entretenus avec quelque soin. La ville, dont les marchands étaient des princes, dont l'enceinte suffisait à peine aux peuples qui accouraient de toutes les régions du monde, n'a pour commerce qu'un peu de soie et de tabac, n'offre que d'humbles bazars mal fournis, et une population tourmentée par la misère. Sour, en s'avançant dans la mer, semble vouloir la dominer encore, mais le désert a pris la place de la grande cité, le silence a succédé au bruit des nations, et plus rien ne reste aux derniers enfans de Tyr qu'un grand nom, du sable et quelques ruines. Parmi les habitans de Sour, aucun ne sait que jadis un coquillage de leurs rives donnait la plus belle pourpre qui ait jamais brillé dans les palais des rois. Ce ne sont point les maronites ni les motualis qui auraient pu me donner des nouvelles des temples d'Hercule, le Baal de l'Écriture, d'Astarté, la lune et la Vénus-Grecque, de Saturne et d'Apollon; point de débris éclatans qui indiquent la place de ces monumens sacrés. Le voyageur Maundrell, qui visita Sour en 1696, n'y trouva que des murs, des voûtes et des piliers renversés, et pas une maison

entière ; ce qui prouve que la petite cité de Sour, telle qu'on la voit aujourd'hui, est de construction récente ; d'ailleurs la vue des édifices l'annonce suffisamment. Buckingham, qui a parcouru cette côte en 1816, a exagéré l'importance de Sour ; il y a bien long-temps que le commerce des îles et des pays voisins n'aboutit plus à Tyr ; je ne pense pas que, dans ces dernières années, Sour ait pu être l'échelle de Damas. Chacun sait que Tyr avait deux ports, l'un faisant face à l'Égypte, l'autre à Sidon ; le havre d'Égypte, envahi par le sable et les décombres, ne se reconnaît qu'avec peine ; celui qui regarde Sidon offre un sûr asile aux bateaux et aux navires marchands surpris par les vents orageux. On remarque sur la rive orientale de ce port une tour ruinée, entourée d'un grand nombre de colonnes répandues confusément. Vous vous souvenez que Tyr était restée long-temps sur le continent avant d'être enfermée dans une île ; quand les Tyriens se firent insulaires, la cité du continent, détruite et abandonnée, prit le nom de *Palatir* (Tyr l'ancienne) ; plus tard, l'île fut réunie à la terre ferme, et le sol tyrien devint une péninsule. La côte occidentale de l'îlot présente des rocs escarpés qu'on pouvait regarder comme des moyens de défense.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXXXVI.

A M. M.....

Tyr, le 5 mai 1831.

Dans les annales de Tyr, il est quatre époques qui me reviennent à l'esprit, et qui se détachent de l'histoire générale avec des traits bien marqués; je veux parler de Tyr assiégée par les conquérans qui ont le plus ébranlé le monde, Nabuchodonosor, Alexandre, les croisés, et Saladin : antiquité biblique, antiquité profane, antiquté chrétienne et musulmane du moyen âge.

Dieu appela des pays du septentrion, Nabuchodonosor, roi de Babylone, et ce roi des rois vint à Tyr avec des chariots de guerre, des chevaux, et une grande armée; il entoura la ville de forts et de terrasses, et leva le bouclier contre elle; il ébranla les murs de ses mantelets et de ses béliers, détruisit les tours, et le pavé de toutes les rues de Tyr fut foulé sous les pieds de ses chevaux. Le vainqueur enleva les richesses, pilla les marchandises, renversa les palais de Tyr, et jeta au milieu des eaux les pierres, les bois, et jusqu'à la poussière des maisons. La cité rasée de fond en comble devint comme une pierre nue, et ne fut plus qu'un lieu où séchaient les filets du pêcheur. C'est ainsi que Dieu fit monter contre Tyr plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots; et les princes insulaires, au bruit de la chute de Tyr, descendirent de leurs trônes, se dépouillèrent de leurs habits superbes, et, tremblans, s'assirent sur la terre, frappés d'un sombre étonnement. Les vaisseaux eux-mêmes tremblèrent sur la vaste mer, et les îles furent épouvantées en voyant que personne ne sortait plus des portes de Tyr.

Tel fut le premier malheur de Tyr. Nabuchodonosor avait joint l'île de Tyr au continent; les Tyriens redevenus puissans brisèrent la

chaussée du roi de Babylone, et se firent de nouveau un rempart des flots de la mer.

Le siége de Tyr par Alexandre est un des plus grands évènemens de l'histoire ancienne. Le fils de Philippe voulait entrer dans l'île tyrienne, uniquement, disait-il, pour sacrifier à Hercule qu'on y adorait entre tous les dieux : « Il y a un temple d'Hercule dans la vieille Tyr, lui répondirent les habitans, vous pouvez, si vous voulez, lui offrir votre sacrifice. » Alexandre leur fit répliquer qu'il entrerait dans leur ville de gré ou de force; on se prépara à la guerre. Il faut suivre dans Quinte-Curce ce travail de géans, cette construction de la digue destinée à joindre la ville à la terre ; la vieille Tyr fournissait les pierres, le Liban donnait le bois; les chefs et les soldats travaillaient sous les coups de l'ennemi. Vu la longueur et les difficultés de l'œuvre, Alexandre, pour n'être point accusé de perdre son temps, s'en alla faire des conquêtes du côté de l'Arabie. A son retour, il trouva à peine quelque trace du travail déjà formidable qu'il avait laissé, car les Tyriens l'avaient incendié. Une nouvelle digue fut recommencée et l'abyme de la mer fut une seconde fois comblé. Une flotte de cent quatre-vingts voiles vint se réunir aux forces du roi, et la terre et la mer devinrent le théâtre de grands combats. Les Tyriens attendaient des secours de Carthage, mais Carthage avait alors à se défendre contre les Syracusains, et tout ce qu'elle put faire ce fut de donner asile aux femmes et aux enfans de Tyr qu'on voulait sauver du glaive des Macédoniens.

Au milieu des plus horribles alarmes, on avait vu en songe Apollon s'enfuir de la ville, et pour retenir le dieu, on avait lié sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule. Les assiégeans eurent beaucoup à souffrir de la bravoure et du génie des Tyriens; que de machines terribles inventées pour anéantir les troupes et les navires d'Alexandre ! Un moment, le conquérant eut la pensée de lever le siége et de passer en Égypte, mais qu'eût dit le monde si le fils de Philippe avait pu laisser croire qu'il n'était pas invincible? Un suprême effort fut tenté contre les Tyriens, et tout à coup l'apparition d'une baleine d'une grandeur prodigieuse vint réveiller l'enthousiasme dans les deux partis. Les Tyriens, joyeux de cette apparition qu'ils regardaient comme un bon augure, passèrent la nuit dans les festins, et, au lever du soleil, montèrent sur leurs navires, couronnés de guirlandes de fleurs, se félicitant de la victoire que Neptune venait de leur pro-

mettre. Alexandre avait placé sa flotte devant le havre, aujourd'hui à demi comblé, qui fait face à l'Égypte, et n'avait laissé que trente petits navires auprès du port qui fait face à Sidon. Après quelques combats livrés entre les deux flottes, Alexandre ordonna une attaque générale; le roi monta lui-même sur une des tours les plus hautes de la ville, servant de but à tous les traits des Tyriens qui l'avaient reconnu à l'éclat de ses vêtemens et à la richesse de ses armes; le héros macédonien, dit Quinte-Curce, fit là des choses dignes d'être vues de toute la terre. Les béliers rompirent les principales défenses, la flotte macédonienne força les deux ports, et la ville fut prise. Alexandre, animé par la vengeance, commanda qu'on n'épargnât personne, excepté ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples. Mais pas un seul guerrier tyrien ne voulut recourir aux asiles, et les temples n'étaient remplis que de femmes et d'enfans; les vieillards se tenaient à l'entrée de leurs demeures, attendant le passage du glaive. Les Sidoniens qui se trouvaient dans le camp d'Alexandre, sauvèrent beaucoup de Tyriens, leurs anciens amis, en leur donnant pour refuge leurs propres navires; quinze mille Tyriens échappèrent ainsi aux vainqueurs; mais le carnage fut encore assez grand; on trouva six mille guerriers taillés en pièces sur les remparts de la ville, et Alexandre fit attacher en croix, le long du rivage de la mer, deux mille hommes que la lassitude du glaive avait épargnés.

Telle fut la seconde catastrophe de Tyr après sept mois de siége; les détails que je viens de rapporter vous paraîtront longs peut-être; mais une simple indication n'eût offert rien d'intéressant, et j'ai pensé qu'il valait bien mieux vous résumer tous ces mémorables évènemens dans un petit tableau complet.

Voici une troisième époque non moins intéressante pour vous, le siége de Tyr par les croisés en 1124; vous l'avez brièvement raconté dans votre Histoire; je ne ferai qu'ajouter à votre récit quelques traits empruntés à Guillaume de Tyr. Cette ville conservait alors encore une image de son antique splendeur; elle étendait son commerce sur toute la mer; on la regardait comme le boulevart de la Syrie. Beaucoup de nobles habitans de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblos, et d'autres villes de la côte tombées au pouvoir des croisés, s'étaient réfugiés à Tyr, espérant que les troupes chrétiennes ne parviendraient jamais à s'en emparer. Sept cents guerriers damasquins défendaient la ville; ils encourageaient par leur bravoure la molle

population de Tyr, peu accoutumée aux pénibles travaux de la guerre. Un seul point d'attaque, une seule porte s'offrait aux assiégeans, c'était le côté de la chaussée construite par Alexandre; là se livrèrent les plus rudes combats. L'historien Guillaume raconte qu'un jour quelques jeunes gens de Tyr, jaloux d'acquérir une gloire immortelle, étant sortis de la ville pour incendier les machines et les tours mobiles des assiégeans, un jeune chrétien parut au milieu de cet incendie, et se signala par un trait digne d'admiration. Le jeune homme, à la vue de la principale machine des chrétiens tout embrasée, monta courageusement au sommet de cette machine malgré les flammes qui la dévoraient, et se tint là debout avec une constance héroïque, répandant sans cesse l'eau qu'on lui faisait parvenir pour éteindre le feu. Il demeura ainsi toute une journée sur le même point, exposé aux traits lancés par les arcs et les arbalètes, et pas un ne l'atteignit. Le héros franc parvint à étouffer l'incendie, et les jeunes gens de Tyr périrent sous le feu en présence de leurs concitoyens qui les suivaient des yeux du haut des tours et des remparts. Après la prise de la cité, la bannière du roi de Jérusalem fut plantée au sommet de la tour qui dominait la porte; la bannière des Vénitiens, qui avaient pris tant de part à la victoire, flotta sur une tour appelée la tour Verte, et la bannière de Pons, comte de Tripoli, sur la tour de Tanarie.

Au rapport de Guillaume, les habitans de Tyr sortirent avec empressement de leur ville pour mieux connaître quel était donc ce peuple de fer, si patient dans ses entreprises, si habile dans le maniement des armes, ce peuple qui, dans l'espace de quelques mois, avait réduit une cité si belle et si bien fortifiée; ils examinaient la forme des machines, admiraient les vastes dimensions des tours mobiles, les armes des assiégeans, la position et l'arrangement de leur camp; ils s'informaient aussi avec soin des noms de tous les princes, et recueillaient tous les détails, afin du pouvoir transmettre un jour à la postérité l'histoire véritable de ces évènemens. Les chrétiens aussi, dit l'historien, étant entrés dans la ville, admirèrent la solidité des édifices et des remparts, l'élévation des tours, l'élégance du port et la manière dont les Tyriens en avaient défendu l'approche; ils ne trouvèrent que cinq boisseaux de froment dans la ville, ce qui prouvait que les habitans avaient prolongé leur défense jusqu'au dernier terme possible. Ces curieux détails sont racontés par un historien qui est

resté long-temps à Tyr, et qui vivait dans une époque assez voisine de l'époque du siége. La plupart de ces faits lui furent redits sans doute par des vieillards tyriens qui eux-mêmes avaient vu les drapeaux francs arborés pour la première fois sur les tours de leur ville.

C'est vraiment une délicieuse chose pour le voyageur que de faire asseoir l'histoire à côté de lui sur les ruines, de lui demander des souvenirs d'autrefois, de prêter l'oreille à ses récits ; fée enchanteresse, l'histoire change les débris en palais, la poussière en nation, remplace par le bruit des villes antiques le silence du désert ; la bonne fée est ma compagne dans ces solitudes, et avec elle le présent s'embellit des songes glorieux du passé.

Le siége de Tyr par Saladin, en 1187, fut sans éclat et sans avantage pour les musulmans. Le sultan s'était présenté trop tard devant cette ville ; il avait laissé aux chrétiens de Jérusalem, d'Acre, de Sidon, de Bérithe, le temps de se réunir aux habitans de Tyr, et quand il parut, la ville renfermait une grande multitude d'hommes ; aussi les chroniqueurs arabes disent que cette place était devenue *le siége des fraudes des infidèles, le nid de leurs perfidies,* l'asile des fugitifs, le refuge des vagabonds. Ce qui arrêta surtout Saladin, ce fut l'arrivée de Conrad, marquis de Montferrat, qui prit d'abord en main le gouvernement de Tyr, creusa de nouveaux fossés, répara les murailles et brisa la fameuse digue qui joignait Tyr au continent. Je n'ai pu reconnaître l'endroit où la digue avait été brisée ; le sable a tout envahi, et cette terre est devenue encore péninsule. Ibn-Alatir comparait avec assez de bonheur la ville de Tyr à une main avancée dans la mer, ne tenant que par le bras au rivage. Conrad montra du génie dans la défense de la cité ; les auteurs orientaux le représentent comme le plus perfide et le plus terrible des Francs, comme le plus adroit des *loups de Tyr, le plus rusé et le plus impur de ses chiens.* Saladin, qui d'abord avait campé près d'une rivière, à une lieue et demie de Tyr, appellée aujourd'hui Kasemieh, transporta son camp sur une élévation à un quart d'heure de la ville, pour mieux diriger les travaux du siége. J'ai reconnu cette élévation ; elle se nomme Smachouk ; au sommet de cette éminence est un oratoire de santon ; près de Smachouk passait l'ancien aqueduc de Tyr, dont on peut suivre encore les traces. Quelques auteurs ont placé sur cette élévation Palatir (Tyr l'ancienne), et le temple d'Hercule. Cette hauteur isolée ne m'a semblé nullement propre à l'emplacement d'une ville : on

n'y retrouve d'ailleurs aucun vestige d'ancien monument. Conrad lutta victorieusement contre tout ce que l'Asie avait de plus redoutable, et le souvenir de son vieux père prisonnier que Saladin menaçait d'exposer aux traits des assiégés, ne put ébranler son ame. Les musulmans, forcés de lever le siége après de longs efforts inutiles, parlaient de Conrad comme d'un *démon incarné* que l'enfer avait suscité contre eux.

Au temps des croisades, l'archevêché de Tyr avait sous sa dépendance les évêchés de Bérithe, de Sidon, de Sarepta, d'Acre et de Caïpha. Vous n'avez pas oublié les derniers malheurs de Tyr en 1291 ; depuis cette époque, la ville est restée dans la poussière.

J'ai ouvert tout à l'heure la chronique de Guillaume de Tyr pour rappeler quelques faits des croisades; je voudrais rendre ici un solennel hommage au vénérable archevêque, dont le livre ne m'a point quitté en Palestine. De toutes les chroniques du moyen âge, celle de Guillaume est la plus importante, la plus complète, la plus noblement écrite : la plupart des vieux monumens chrétiens ont péri en Syrie ; le livre de Guillaume, monument du royaume latin, a mieux résisté au temps que les châteaux et les basiliques des croisés. J'aime à relire sur les lieux la chronique du bon archevêque; les descriptions qu'il fait du pays que je parcours me charment par leur fidélité. Celui qui veut connaître à fond la Syrie du moyen âge doit prendre Guillaume de Tyr pour guide, comme on prend Pausanias pour bien connaître les beaux siècles de la Grèce, Hérodote pour voyager chez les vieux Égyptiens. En parlant d'historiens dans le pays de Tyr, on ne peut guère se dispenser de nommer Sanchoniaton ; ce célèbre hiérophante phénicien, qui, d'après les probabilités les plus raisonnables, vivait au temps des juges d'Israël, a beaucoup occupé les savans de tous les âges et donné lieu aux plus absurdes commentaires. Les érudits aujourd'hui savent à peu près à quoi s'en tenir. Sanchoniaton est, après Moïse, l'historien le plus ancien ; son *Histoire,* ou *Théologie des Phéniciens,* écrite en langue phénicienne, et traduite en grec par Pilon de Biblos, est parvenue jusqu'à nous en lambeaux épars; remercions Eusèbe, Theodoret et Porphyre, de nous avoir conservé ces précieux restes d'un monument de quatre mille ans.

Sur cette plage de Tyr, que les révolutions ont semée de ruines, il est quelque chose qui a survécu aux splendeurs passées, quelque chose que n'a point touché le grand destructeur des empires, c'est la

nature ; la gloire de Tyr n'aura point de retour, mais chaque année le printemps ramène les fleurs dans les prés voisins des antiques fontaines qui abreuvaient la cité du roi Hiram. Ce matin je rôdais à l'aventure autour de Ras-el-Aïn, le long du ruisseau qui va se perdre dans la mer ; quelques rayons d'un pourpre pâle sur les cimes bleuâtres du Liban annonçaient le lever du soleil. Dans une prairie de Ras-el-Aïn, une scène gracieuse et naïve a tout à coup attiré mon attention ; un petit enfant et une petite fille, tous deux âgés d'environ huit ou dix ans, cueillaient des fleurs; le petit enfant portait un pantalon à la manière arabe, il était coiffé d'une calotte rouge entourée d'un fichu blanc ; la petite fille, vêtue d'une simple robe grise, n'avait rien qui lui couvrît la tête, et le vent du matin soulevait doucement ses longues tresses noires; elle courait quelquefois secouant sur ses pieds nus les gouttes de rosée qui mouillait l'herbe, et ces perles humides brillaient autour de ses jolis pieds comme un collier d'Alep ou de Bagdad. L'enfant donnait à la petite Arabe toutes les fleurs qu'il cueillait ; celle-ci lui donnait un sourire pour chaque fleur ; en peu d'instans, les longues tresses de ses cheveux ont été entremêlées de différentes fleurs. Étaient-ce la sœur et le frère ? Était-ce là une amitié naissante qui doit devenir un jour de l'amour ? Je ne sais ; mais moi, lorsqu'un matin me trouvant entre le Liban et les rivages de Tyr, je rencontre un petit enfant et une petite fille cueillant des fleurs dans un pré, j'aime à oublier un moment la grave et solennelle majesté des lieux qui m'entourent, et à me laisser aller malgré moi à des rêves de poésie et d'amour.

P.....

LETTRE CXXXVII.

De Tyr à Sidon. — Château de Thoron. — Sarepta. — Description de Seïde. — Invention de la navigation et de l'écriture. — Les anciens Phéniciens. — Abdolonyme. — Sidon au temps des croisades. — Saint Louis. — Ladi Stanhope. — M. Loustanneau. — Entretien avec un jeune prince, neveu d'Abdallah-pacha.

A M. M.....

Sidon, le 8 mai 1831.

On marche sept heures pour venir de Tyr à Sidon ; j'ai quitté Ras-el-Aïn, avant-hier 6 mai, au lever du soleil, et je suis arrivé à Seïde ou Sidon le même jour à midi. En laissant à ma droite les montagnes de Tyr, je me suis rappelé que là s'élevaient autrefois, à trois lieues de la ville, le château de Thoron, construit sous Baudouin II par Hugues de Saint-Aldémar, seigneur de Tibériade ; en 1197, les croisés allemands firent subir à ce château un siége que vous avez raconté dans votre Histoire. Guillaume nous apprend que les places fortes et les campagnes de cette partie du Liban qui fait face à Tyr, appartenaient, au commencement du douzième siècle, à Honfroi de Thoron, dont le fils devint connétable du royaume de Jérusalem ; il habitait le château qui porte son nom, et possédait tout le pays *jusqu'à la quatrième ou cinquième pierre plantée à la sortie de la ville de Tyr* ; on voit par ces derniers mots que les différentes possessions des chrétiens dans le royaume de Jérusalem, étaient marquées et séparées entre elles par des pierres plantées qui servaient de bornes. Guillaume de Bures, qui fut seigneur de Tibériade, et Josselin, comte d'Édesse, eurent aussi de vastes domaines dans ces montagnes.

A une lieu et demie de Tyr, au bord du chemin, j'ai remarqué les restes d'un palais bâti par l'émir Fakreddin dont plus tard je vous

rappellerai l'histoire ; dans l'enceinte de l'édifice détruit, un oratoire de santon attire la piété des musulmans. A quelques pas de là coule la rivière appelée *Nahr-Kasmieh*, qu'on passe sur un pont élégamment construit; mon guide arabe a voulu que je m'arrêtasse un instant sur ces bords, me faisant signe d'écouter le bruit des cailloux que l'eau rapide roule dans son cours. Je n'ai point encore vu en Syrie des eaux aussi fraîches, aussi argentées, aussi abondantes que celles du Nahr-Kasmieh. Le voisinage de cette rivière offre un grand tapis de gazon, chose fort rare en Orient ; nos chroniqueurs du moyen âge l'ont prise pour l'Éleuthère des anciens ; l'Éleuthère descend des montagnes à la mer, en face de la petite île d'Aradus, et se nomme en arabe *Nahr-el-Kébir* (la rivière grande), et non point la *rivière des tombeaux*, comme dit Maundrell. Je ne trouve point dans Strabon ni dans aucun des auteurs que j'ai consultés, le nom ancien du Nahr-Kasmieh. Beaucoup de sépulcres apparaissent dans les flancs des collines environnantes ; c'est là qu'il faut placer *Ornithopolis* (la ville des oiseaux) dont parlent les anciens géographes.

On se rend dans trois heures du Nahr-Kasmieh au village de *Zarfa* ou *Sarphan,* construit à côté des ruines de l'ancienne Sarepta, que les miracles d'Élie ont consacrée dans l'histoire. Au siècle des guerres de la croix, Sarepta avait un château et un évêché ; cette place est une de celles qui tombèrent sous le glaive et les machines de Tancrède. Pendant le moyen âge, Sarepta porta aussi le nom de *château de Gerez*. Des plantations de figuiers, de mûriers et de vignes, couvrent le territoire de Sarepta ; un de nos vieux voyageurs, le père Roger, a cru pouvoir comparer cette vallée à la vallée de Montmorency ; les auteurs anciens ont vanté ses vins et ses mines de fer ; à trois quarts d'heure, au-delà de Sarepta, j'ai vu, à droite, au bord du chemin, une longue montagne rocheuse toute percée de sépulcres ; l'ouverture de la plupart de ces tombeaux est carrée ; j'ai remarqué aux flancs de la montagne funéraire des lits creusés pour déposer les cadavres, des degrés pour monter aux sépulcres. En quelques endroits, au-dessus des rochers, s'offrent des plates-formes avec des cavités destinées sans doute à recevoir l'eau du ciel ou l'eau apportée pour la purification des morts. Les Arabes appellent ces chambres funèbres les *grottes d'Anoun*. Le père Nau a fait une longue dissertation, à la seule fin de prouver que ces grottes n'ont jamais été des tombeaux, mais des cellules d'anachorètes. La science et la critique du savant

jésuite se sont trouvées ici en défaut. Qu'aurait dit le père Nau s'il avait vu des caveaux semblables dans beaucoup d'autres montagnes de l'Orient, même dans des contrées qui jamais ne furent connues des anachorètes chrétiens.

Une heure avant d'arriver à Sidon, j'ai passé une rivière appelée Nahr-Nosey, près de laquelle est une fontaine nommée *el-Borok*, semblable aux fontaines de Ras-el-Aïn ; un aqueduc portait à Sidon les eaux de cette fontaine, comme celui de Ras-el-Aïn allait abreuver la cité de Tyr. Je ne vous ai point indiqué dans cet itinéraire, plusieurs villages suspendus au penchant des montagnes; ces villages dont les principaux se nomment *el-Ourby, Gasih, Darbeseiah,* occupent d'admirables positions. En général, la route de Tyr à Sidon présente une suite de situations heureuses, de points de vue qui saisissent l'attention du voyageur ; c'est un continuel spectacle avec de grandes scènes, avec d'imposans tableaux ; aux jours de la gloire de Tyr et de Sidon, une foule de petites cités, de palais, de maisons de plaisance, devaient couvrir ces rivages ; ce devait être quelque chose de semblable aux bourgades, aux kiosques, aux jardins répandus sur les deux rives du Bosphore. Tout est empreint de grandeur sur les chemins solitaires de Sidon.

En arrivant à Seïde, je me suis présenté chez M. Giraudin, notre agent consulaire, qui loge dans un grand khan occupé au siècle dernier par la factorerie française, alors que notre commerce florissait sur la terre des Sidoniens. La demeure de notre agent est surmontée d'un petit drapeau tricolore avec l'inscription suivante : *La charte est désormais une vérité ;* je voudrais bien savoir en quoi cette inscription peut intéresser la population arabe de Seïde ; les partis qui se disputent le pouvoir en France ne m'ont jamais semblé si vains et si petits que quand j'ai aperçu les mots de *charte-vérité* sur les ruines de Sidon. Toutefois je dois dire qu'on est mal reçu à l'enseigne de la France nouvelle ; je n'ai pu obtenir de M. Giraudin qu'une pipe, une tasse de café et un entretien d'un quart d'heure. Comme je n'ai en ce moment avec moi ni passe-port, ni bouiourdi, ni firman, ni la lettre circulaire de notre ambassadeur que vous m'avez laissée, tout cela se trouvant dans une de mes caisses expédiées pour Beyrouth, je pense que notre agent n'aura vu en moi qu'un de ces aventuriers francs, comme il en passe beaucoup dans ce pays. J'avais besoin de manger, et je l'ai prié de me faire acheter une jatte de lait et du pain ; mais

j'ai vainement attendu mon lait pendant plus d'une heure, seul sous les galeries du khan, et force m'a été d'aller chercher l'hospitalité et un peu de nourriture dans un café des bazars.

Seïde, entourée de jardins, de vergers, de bois de pins, bâtie au penchant d'une colline au bord de la mer, conserve encore des airs de reine, grace à sa magnifique situation. Cette ville, semblable à Saint-Jean d'Acre par son étendue et sa population qui est de six mille habitans, m'a paru animée; les Sidoniens d'aujourd'hui offrent un mélange de musulmans, de grecs catholiques, de maronites et de latins. Les khans, beaux et nombreux, attestent la haute importance de Seïde dans les derniers temps. Une corniche placée au-dessus de la porte d'un de ces khans, représente un chien terrassant un cerf; j'ai vu en Chypre et dans plusieurs cantons de la Palestine des médailles représentant la même allégorie. Le fronton de la porte du même khan montre une pierre de taille sculptée avec deux lions semblables à ceux qu'on voit sur le haut de la porte Saint-Étienne à Jérusalem. Les bazars de Seïde paraissent bien fournis. La ville est enfermée de murs, mais ces murs n'ont rien de redoutable et ne tiendraient pas contre la moindre attaque. Une petite rivière, nommée *Aoula,* abreuve la cité, au moyen de canaux découverts où les habitans peuvent puiser en liberté. Dans le siècle dernier, Seïde était la métropole du pachalik et la résidence d'un consul français; c'est depuis Djezzar que Saint-Jean d'Acre est devenue la demeure des pachas. De cette époque date la ruine des établissemens français à Seïde. Avant que le farouche *boucher* eût frappé notre commerce de son despotisme, grand nombre de navires caravaneurs emportaient de Seïde à Marseille de fortes cargaisons de soie, de coton et laine, de coton filé, de toiles de coton, de galles, etc. Ces caravanes maritimes n'existent plus maintenant que dans la mémoire des vieillards; les oranges, les citrons, les cédras, qu'on porte aux différentes cités de la côte, voilà à peu près l'unique commerce de Seïde; les navires marseillais qui fréquentent encore les rivages de Syrie, ne se souviennent plus des rivages sidoniens, et se dirigent vers Beyrouth, Tripoli ou Latakié (l'ancienne Laodicée).

Une famille de religieux franciscains résidait à Seïde autrefois; mais les pères de Saint-François suivent la décadence des villes de la Syrie; ils ont été remplacés dans la chapelle latine du vieux khan français par de pauvres prêtres maronites. J'ai visité cette chapelle,

et j'y ai trouvé un tableau de saint Louis; cette image du grand roi croisé m'a rappelé qu'à son passage sur cette côte, il releva les murailles de Sidon, et construisit, hors de la ville, un château qui porte encore son nom.

Le port, au nord de la cité, a peu d'étendue; et s'il ne songeait pas d'abord aux bouleversemens que ce rivage a dû subir, le voyageur s'étonnerait que ce fut là le port d'une cité qui couvrit de ses navires toutes les mers; on y trouve à peine deux pieds d'eau, excepté à son entrée où les bateaux arabes peuvent encore mouiller; ce manque d'eau dans le port de Sidon m'a fait ressouvenir que l'émir Fakreddin y jeta un grande quantité de terre et de décombres pour le fermer ainsi aux galères du sultan qui le menaçait. Les navires jetent l'ancre auprès d'un îlot de rocher situé à un mille de distance, au nord-nord-ouest. A droite du port est un château ou plutôt un amas d'habitations arabes surmonté d'une grande tour; pour y aller, on passe sur un pont de pierre bordé, à différens intervalles, de dix petites colonnes de granit : ces dix petites colonnes de granit sont, avec d'autres colonnes couchées autour de Seïde, les uniques restes de l'antique splendeur sidonienne.

Je vous ai montré en quelques mots Sidon telle que le temps et les hommes l'ont faite, cité arabe sans éclat, sans importance : ce n'est plus Sidon apportant la science au monde, parcourant toutes les mers en souveraine, recevant dans ses palais de marbre les trésors de la Perse et de l'Arménie, de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Égypte, filant des étoffes et des tapis éclatans d'or pour les déesses, les femmes et les filles des rois d'Orient : c'est Seïde, pauvre femme arabe qui n'a plus ni palais de marbre sur sa rive ni vaisseaux sur les mers, qui, pour vivre, est réduite à vendre à des sœurs pauvres comme elle, des oranges, des citrons et des cédras.

Les villes de la côte que je parcours ont toutes une même histoire : elles ont subi les mêmes destinées, elles ont fléchi sous la main des mêmes conquérans. Une nomenclature générale des évènemens serait ennuyeuse pour vous : j'aime mieux étudier dans chacune de ces cités les traits particuliers qui les distinguent et seulement rappeler parfois des faits peu connus.

Ce qui frappe d'abord dans les âges antiques de Sidon, c'est le génie inventeur, la science industrieuse des habitans : Homère vante les Sidoniens comme *habiles en toutes choses;* les annales les plus reculées

sont remplies de la gloire des enfans de Sidon. C'est un sujet de haute pensée pour le voyageur que cette terre sidonienne, premier berceau des sciences humaines, premier berceau des arts qui ont préparé la civilisation du monde. Les Phéniciens, peuple choisi, peuple unique, travaillés du besoin d'agir et de connaître, formaient une famille à part dans l'Orient : peut-être avaient-ils reçu de l'Inde, de la Perse, de Babylone et d'Ecbatane, quelques lumières primitives, quelques traditions fécondes, mais ce qu'ils n'inventèrent point ils le perfectionnèrent. Et toujours est-il vrai de dire que de ce peuple nous sont venues les plus grandes choses : on leur donna une étincelle et ils en firent un soleil. La vieille Égypte, qui fit un mystère de sa sagesse et de sa science, voilait pour ainsi dire son flambeau et n'éclairait point le reste de la terre ; mais la Phénicie, moins silencieuse et beaucoup plus communicative, chercha à répandre au loin ses lumières ; l'Égypte des temps passés se présente à moi sous la figure d'un prêtre muet qui cache la flamme sainte au fond du sanctuaire ; la Phénicie au contraire se montre comme un de ces dieux antiques qui portaient un phare sur leur tête au milieu des mers.

Il est surtout deux découvertes capitales dont la gloire doit revenir à Sidon, je veux parler de la découverte de la navigation et de celle de l'écriture. Les enfans de Sidon ont été les premiers navigateurs de l'Asie et par conséquent de l'univers ; quel est l'homme qui le premier osa s'asseoir sur le dos d'une vague comme sur un coursier, et qui osa dire à la mer : Je marcherai sur ta tête ! A quelle occasion, de quelle manière l'homme s'ouvrit-il tout à coup un chemin à travers l'abyme ? problème mystérieux dont la solution est cachée dans le tombeau des premiers navigateurs ; les inventeurs de la navigation n'ont point écrit leur découverte ; il est probable que l'écriture alors n'était point encore inventée ; et d'ailleurs le premier pas fait sur les flots fut peut-être chose de pur hasard, chose soudaine et point du tout calculée d'avance ; on pouvait penser que cela ne valait pas la peine d'être transmis aux âges suivans. Mais après une rapide expérience, le génie sidonien construisit des radeaux, puis des barques avec des rames, et les sapins et les cèdres du Liban flottèrent au loin sur les mers. Ajoutons que cette belle mer de Phénicie s'emblait s'offrir d'elle-même au génie aventureux de l'homme ; chacun de ses rivages offrait un port, et la nature servait à souhait l'industrie des habitans. Du reste, pour ce qui touche à la navigation, il me paraît impossible

de déterminer avec quelque précision son origine : la tradition de l'arche de Noé, confusément répandue chez tous les peuples, a pu servir d'idée première.

Un peuple qui embrassait la moitié de l'univers par son commerce, avait besoin d'un moyen de communication qui transportât la parole d'un lieu à un autre. Avant l'invention de l'écriture alphabétique, les peuples représentaient leurs idées par des images prises dans la nature; il ne faut pas croire que les hiéroglyphes n'aient été employés qu'en Égypte; la Chine a eu aussi des hiéroglyphes, et les Espagnols ont trouvé des hiéroglyphes dans le Pérou; l'écriture figurée a dû être l'écriture primitive chez tous les peuples; le dessin, la peinture symbolique devait être le premier moyen de transmettre une idée. J'observerai à ce sujet que plusieurs savans ont cru pouvoir assigner aux Chinois une origine égyptienne, par la raison qu'on avait trouvé des hiéroglyphes parmi eux; il faudrait donc dire aussi que les Péruviens sont une colonie égyptienne. Cette écriture figurée ou représentative, fut poussée en Égypte au plus haut degré de perfectionnement, à tel point que les hiéroglyphes ont pu suffire au génie des vieux Égyptiens. Toutefois comme chaque peuple avait des hiéroglyphes particuliers, la même écriture d'images ne pouvait être comprise par toutes les nations; c'était là une écriture locale, mais la civilisation et le commerce avaient besoin d'une écriture universelle; avec les hiéroglyphes, on peignait les idées sans pouvoir parler la langue écrite, l'écriture, à peu près comme eût pu le faire un peuple de sourds-muets; avec un alphabet, on peignait, on fixait la parole, et toutes les choses intellectuelles trouvaient une facile représentation aux yeux du monde entier.

La Phénicie trouva l'alphabet; comment le découvrit-elle? je l'ignore; il est probable que les lettres phéniciennes ne furent pas inventées tout à coup et soudainement; sans doute que bien des efforts, bien des tentatives vaines précédèrent cette divine découverte qui devait abréger l'enfance de l'esprit humain. Entre l'écriture figurée et l'écriture parlée, entre les images et les caractères, je trouve un intervalle immense sans aucune espèce de parenté. Qui nous dira l'origine précise d'une telle invention? les plus puissantes découvertes, dans les annales humaines se montrent entourées de mystérieuses ténèbres; nos découvertes les plus merveilleuses sont semblables aux œuvres de Dieu toujours enveloppées du voile sacré de la

nuit. Chacun sait que les premiers Grecs reçurent l'écriture de la Phénicie; c'est d'eux que l'ont reçue toutes les régions d'Occident. Pélerin de la Phénicie, je parcours aujourd'hui le rivage où s'est levé le soleil du monde des intelligences; où le génie a commencé à déployer ses ailes vers les hauteurs sublimes où chacun de nous aspire à monter.

Si une page ou deux pouvaient suffire pour indiquer d'une manière intéressante ce que furent les Phéniciens, je chercherais à vous résumer ici rapidement mes souvenirs; lorsqu'on visite la terre d'un tel peuple, il semble que toute l'antiquité se dresse devant nous, et l'esprit ne saurait se dérober aux réminiscences du passé. Les Phéniciens vinrent-ils des bords de la mer Rouge, ou étaient-ils la nation connue sous le nom de Cananéens? question qui a beaucoup occupé les érudits, et dont la solution est pourtant évidemment écrite dans la Bible. En cent endroits différens, les auteurs sacrés donnent le nom de Cananéens aux enfans de Sidon, de Tyr et des autres villes de la Palestine; les colonies fondées par les Phéniciens dans la Méditerranée et sur les rivages d'Afrique, avaient gardé le souvenir de leur origine cananéenne. Disons aussi que l'Écriture appelle assez souvent Cananéens tout ce qui, dans la Syrie, ne connaît point le culte de Jéhovah, à peu près comme les Grecs et les Romains appelaient barbares tous les peuples qui ne connaissaient point le Parthénon ou le Capitole. Onze peuples ou plutôt onze tribus formaient la grande famille dont Canaan était le père, les Sidoniens, les Hélhéens, les Gébuséens, les Armorrhéens, les Gergéséens, les Héréens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradéens, les Samariens et les Amathéens; dans la suite des temps, les onze peuples furent réduits à sept; la Bible les nomme Cananéens, les écrivains égyptiens et grecs les nomment Phéniciens. Les savans ont beaucoup parlé des pasteurs phéniciens qui dominèrent pendant quelques siècles en Égypte, et en furent chassés par le roi Amasis, dix-huit cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne; ces pasteurs étaient des Cananéens sortis de la Palestine; forcés de renoncer à leurs conquêtes, ils rentrèrent dans leur région natale. Les pasteurs phéniciens habitaient dans l'Égypte la contrée de Gessen occupée un peu plus tard par les Hébreux.

Vous avez vu dans les livres saints les longues guerres d'Israël et de Canaan, guerres d'extermination, lutte terrible entre Jéhovah et les dieux phéniciens; jamais le sang humain n'avait coulé à si grands

flots sur la terre, jamais le glaive n'avait accumulé autant de destructions. Malgré des désastres de toute nature, Sidon et Tyr ne tombaient que pour se relever plus belles et plus puissantes; dans des temps moins reculés, où la vérité historique se montre tout-à-fait dégagée des nuages de la fable, où la civilisation s'avance plus libre dans les voies qu'elle s'est ouverte, Sidon et Tyr étendent leurs mille bras sur toutes les mers; les rivages indiens et arabiques, les rivages africains, Chypre, Crète, la Grèce, la Bithynie, le Pont, la Paphlagonie, la Libye, tous les lieux de la terre connue ont vu s'élever des cités phéniciennes et des temples consacrés aux dieux de Tyr et de Sidon. Là où cette nation n'avait point de colonies, elle avait des comptoirs et des quartiers comme à Memphis et en d'autres villes égyptiennes. Aucun peuple dans le monde n'a autant fait que le peuple phénicien pour le rapprochement des hommes et le développement de l'esprit humain. Chacun sait que Sidon fut la mère de Tyr ; Sidon tombait à mesure que Tyr gagnait de la puissance, et peu à peu la métropole vint se perdre dans la cité sortie de son sein ; la poésie orientale aurait pu la comparer au pélican du désert qui meurt de la vie qu'il donne à ses petits.

En parcourant les jardins de Sidon , on se rappelle naturellement Abdolonyme, qui travaillait à la journée dans un ces jardins lorsqu'on vint le saluer roi ; il était de race royale, et le malheur l'avait réduit à vivre du travail de ses mains. A la vue des ornemens que deux députés sidoniens lui apportaient, Abdolonyme crut être le jouet d'un songe, et comme il tardait trop à accepter les nouveaux vêtemens, les députés le dépouillèrent eux-mêmes de ses vieux haillons , et lui jetèrent sur les épaules une robe de pourpre pour le conduire ensuite au palais où l'attendait un trône. Le vertueux Abdolonyme n'avait point conspiré pour être roi , et la pourpre lui fut glorieuse à porter.

On m'a montré dans un jardin, près de la ville, à l'est, une petite mosquée bâtie, dit-on, au lieu même où le Christ, passant par le pays de Sidon, guérit la fille de la Cananéenne. Une tradition que je ne prendrai pas la peine d'examiner parce qu'elle ne repose sur rien , place autour de Sidon le sépulcre du patriarche Zabulon qui mourut en Égypte, celui du prophète Sophonias, et celui de Bézéléel, ouvrier célèbre qui construisit le tabernacle du temple de Salomon ; quant au tombeau de ce Bézéléel , qui peut-être était Sidonien , il peut se faire qu'il ait été placé autour de la ville ; on sait que le roi Hiram

envoya à Salomon un grand nombre de Sidoniens pour travailler à la construction du temple de Jérusalem.

P.....

SUITE DE LA LETTRE CXXXVII.

A M. M.....

Sidon, mai 1831.

Parcourons nos chroniques pour voir Sidon au temps des guerres saintes. Vous avez dit dans votre Histoire comment le roi Baudouin, en 1111, soumit cette ville au culte de la croix ; elle fut concédée, à titre héréditaire, à Eustache Grenier, et l'antique métropole de Phénicie devint une seigneurie française. Arnold de Lubeck, en racontant une croisade d'Allemands sous les ordres du chancelier Conrad en 1198, dit que les pélerins trouvèrent Sidon sans habitans et sans provisions. « Vous eussiez vu là, ajoute le chroniqueur, des maisons de pierre » et de bois de cèdre ornées de diverses manières ; ces maisons que » naguère on se faisait gloire d'habiter, on s'empressait alors de les » détruire de fond en comble. Que de guerriers changèrent en » écuries ces beaux édifices pour y loger leurs chevaux ! que de » croisés firent cuire leurs alimens avec du bois de cèdre ! » Ceci prouve qu'à l'époque des croisades, Sidon gardait encore des restes de son ancienne magnificence. En 1152, saint Louis, comme je l'ai indiqué plus haut, releva les fortifications de Sidon démolies par les musulmans de Damas. Pendant que les chrétiens s'occupaient paisiblement du rétablissement de la cité, elle fut tout à coup surprise par les Turcomans, et la population tout entière expira sous le fer des barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville ; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction, et le monarque ordonna de les ensevelir ; mais chacun s'é-

loignait, et c'est alors que saint Louis donna le plus touchant exemple de charité, en se chargeant lui-même d'un des cadavres.

Vous aimerez à trouver ici quelques documens sur la situation du château de Panéas, assiégé par saint Louis. Ce château, dont il est si souvent question dans l'histoire des guerres saintes, et qui marque la place d'une ancienne cité appelée tour-à-tour Dan, Césarée de Philippe, et Panéade, se trouve à une journée de Sidon, dans l'Anti-liban ; les murailles, qui n'ont guère que vingt pieds d'élévation, sont parfaitement conservées ; quatre tours entières restent encore aux angles des murs ; les fossés, construits en pierre, d'environ douze pieds de profondeur, se montrent tels qu'ils étaient au douzième et au treizième siècle. Le château est bâti sur une côte, dominé par le grand sommet de l'Hermon dont parle l'Écriture, et que les Arabes appellent Gebel-el-Cheik. A trente pas du château, la principale source du Jourdain (Nahr-el-Charria) s'échappe de l'une des grottes de la montagne ; un bassin reçoit d'abord la source qui retombe ensuite en petites cascades dans la vallée, où elle devient fleuve ; près de là le Jourdain a une autre source qui est cachée. Ceux qui ont vu la montagne où naissent les sources du fleuve biblique et la vallée où commence son cours, disent que la Palestine n'a rien de plus pittoresque, de plus romantique et de plus verdoyant. Au-dessus du Gebel-el-Cheik est le bassin appelé par Josèphe *Fontaine-Fiola,* qui, d'après quelques opinions, serait la principale source du Jourdain, d'où s'écouleraient les deux autres sources, en passant par les flancs de la montagne. Sur le haut du Gebel s'élève un gros village ; au bas du château, cinquante ou soixante familles arabes habitent un amas de cabanes de pierre qui porte le nom de *Banéas*. Ces différens détails, dont je vous garantis l'exactitude, m'ont été donnés par des personnes qui viennent de visiter l'Antiliban ; j'espère d'ailleurs pouvoir les vérifier sur les lieux d'ici à quelques semaines.

J'ai fait peu de connaissances à Seïde ; n'ayant pas un grand succès auprès de notre agent consulaire, les facilités m'ont manqué pour visiter les autorités musulmanes et les principaux habitans. J'aurais voulu voir la fameuse ladi Esther Stanhope ; mais elle demeure au village de *Djouni,* à trois lieues de Seïde, dans le Liban ; d'ailleurs la noble Anglaise, malade et presque aveugle, ne veut recevoir personne. Esther Stanhope n'est plus la reine de Palmyre, la sultane des Arabes du désert ; en perdant son or, elle a perdu le secret de sa puis-

sance et de sa gloire : elle traîne obscurément sa vieillesse dans un pauvre village, et c'est une des plus intéressantes ruines du Liban.

Ceux qui aiment à rapprocher les anciennes figures des figures nouvelles, auront songé peut-être à sainte Paule en écoutant le récit des aventures de ladi Stanhope. La noble dame anglaise, comme la noble dame romaine, dit adieu aux pompes et aux joies du siècle pour venir s'ensevelir dans les solitudes de la Judée ; mais Paule, dégoûtée du monde, avait le cœur plein de Jésus-Christ ; heureuse de sa foi, elle se fit un paradis de cette terre entre le crucifix et saint Jérôme, entre la divine crèche et le divin tombeau. Ladi Stanhope n'a rencontré ici aucune joie ; travaillée par le désespoir et le scepticisme, fuyant les hommes et ne cherchant point le Christ, elle n'a trouvé qu'amertume et angoisse ; l'imagination a été pour elle un mauvais ange qui l'a trompée. Je voudrais que ladi Stanhope fît ses mémoires ; ce serait une des œuvres les plus curieuses et les plus romanesques du temps présent.

J'ai vu au khan français de Seïde une autre renommée bien connue des derniers voyageurs ; c'est M. Loustauneau, un de nos compatriotes, qui, après avoir joué un grand rôle dans les armées du dernier des princes mogols, était revenu riche en France et avait acheté de grandes forges dans les Pyrénées ; ayant perdu ses établissemens à la suite des guerres de Bonaparte, il vint dans ces contrées pour tenter de nouveau la fortune ; M. Loustauneau est ici depuis vingt ans, et, devenu pauvre, il s'est fait philosophe et prophète ; il occupe une chambre dans le khan français de Seïde et subsiste des secours que lui envoie ladi Stanhope. Notre compatriote passe son temps à étudier dans la Bible l'avenir du monde ; il adapte à ses rêveries les paroles des auteurs sacrés, et je n'en finirais pas si je vous disais tout ce qu'il voit dans l'Écriture ; une de ses pensées favorites, celle qui domine toutes les autres, c'est la croyance au rétablissemment prochain du royaume de Jérusalem ; M. Loustauneau se croit appelé à recueillir lui-même l'héritage de Godefroy et de Baudouin, et, dans ses rêves prophétiques, il associe ladi Stanhope à ses brillantes destinées ; la noble Anglaise sera reine de Jérusalem. M. Loustauneau regarde tous les mouvemens qui éclatent dans le monde comme venant à l'appui de ses idées ; l'heure approche, dit-il, où l'étoile de Sion doit reparaître dans le ciel, où, des débris des trônes qui tombent, un trône nouveau sera établi dans Jérusalem. — N'oublions point que la folie est sacrée

en Orient, et respectons les illusions inoffensives d'un pauvre exilé.

J'ai rencontré à Seïde un personnage non moins intéressant pour moi, c'est un jeune bey, neveu d'Abdallah, pacha d'Acre. Hier, une heure avant le coucher du soleil, j'étais assis auprès de la porte de la ville qui fait face à l'orient, sur des bancs de pierre recouvert de nattes; à dix pas de moi étaient placés une chaise, une planche en guise de marchepied et quatre vases de fleurs; ces préparatifs de réception, ouvrage du chef des gardes de la porte, attendaient le neveu d'Abdallah-pacha qui réside à Seïde. Le jeune bey n'a pas tardé à paraître, suivi de huit serviteurs; trois d'entre eux tenaient à la main, l'un une riche tabatière, l'autre un mouchoir blanc brodé d'or, le troisième une pipe; debout, à quelque distance du prince, ils gardaient un maintien respectueux. Le jeune émir, âgé de vingt-quatre ans environ, porte un vêtement franc comme son oncle le pacha d'Acre; il ne conserve du musulman qu'une barbe noire. Il est coiffé d'un fesse surmonté d'un long gland de soie orné d'or; sa veste et son pantalon de drap bleu, bordé de dessins en soie rouge, lui donnent l'air d'un colonel des nouvelles milices de Stamboul; sa chaussure est dans le dernier goût de la mode européenne, et l'extrême recherche de sa toilette franque annonce que le jeune émir a fait de grands progrès dans les idées de la réforme; je n'ai rien vu de mieux parmi les fashionables de la jeune Turquie de Stamboul. A peine le jeune bey a-t-il aperçu mon chapeau franc, qu'il a demandé une chaise pour moi, m'a fait asseoir à côté de lui, et a ordonné qu'on allât appeler un ancien drogman appelé Marron, qui tient boutique dans le voisinage. L'interprète arrive, le prince et moi nous nous adressons beaucoup de complimens suivant la coutume des Turcs et des Arabes, et puis les grandes questions commencent.

Nous avons parlé de la peste, de la prise de Sanour, d'Abdallah-pacha, de Méhémet Ali et de l'Europe; le jeune bey a élevé jusqu'aux cieux le génie d'Abdallah-pacha, il a vanté ses manières aimables, son caractère modéré : « Le visir d'Égypte, m'a-t-il dit, n'a pas consulté Dieu quand il a formé le projet de venir assiéger Acca; mon oncle, qui a pris Sanour, qui est entouré de bonnes murailles et d'un peuple dévoué, repoussera sans peine l'attaque égyptienne; d'ailleurs, quelle folie de vouloir s'emparer d'une ville qui a tenu bon contre votre grand Bonaparte? » Ce chapitre était un peu délicat, et pour ne point avoir de fatales destinées à prédire, j'ai amené la conversation

sur d'autres sujets : « Que font maintenant les nations de l'Europe, m'a demandé l'émir ; est-il vrai que la France et l'Angleterre vont porter la guerre contre les Moscovites? — J'ignore tout cela, prince ; depuis long-temps, je ne vis qu'avec les Arabes, et je ne sais rien de plus que ce qu'on sait dans le désert. — Vous me parlerez au moins des révolutions de votre France ; pourquoi tous ces changemens ? pourquoi cette lutte violente entre les choses d'en bas et les choses d'en haut, entre le troupeau et le pâtre, entre le cheval et le cavalier ? »

Ces paroles qui sentaient un peu le despotisme asiatique, me semblaient contraster avec le costume et les manières européennes de mon jeune émir ; pour répondre aux questions du prince et lui donner une idée de plusieurs de nos révolutions, il m'a paru piquant de lui rappeler un trait de l'histoire ancienne. « J'ai visité, avant-hier, lui ai-je dit, la petite cité de Sour, que vous connaissez sans doute ; Sour fut autrefois une cité puissante ; voici ce qui arriva dans son sein, il y a plus de deux mille ans. Les esclaves de cette ville ayant songé un jour à jouir des douceurs de la liberté, formèrent le projet d'égorger tous leurs maîtres ; ce projet fut exécuté ; un seul esclave épargna son maître, qui se nommait *Straton ;* il l'avait tenu enfermé dans un lieu secret. Les nouveaux affranchis épousèrent les femmes de leurs maîtres massacrés, et la cité de Sour ou de Tyr resta en leur pouvoir ; mais il leur fallait un chef pour gouverner la ville, et la grande difficulté fut de s'accorder dans le choix d'un chef ; après de longues discussions, on convint d'élever à la royauté celui qui le premier apercevrait, le lendemain, le lever du soleil. L'esclave qui avait respecté les jours de Straton, alla vite lui confier la résolution qu'on venait de prendre ; son maître voulant se montrer reconnaissant, lui apprit ce qu'il y avait à faire pour être lui-même proclamé roi. Tous les esclaves passèrent la nuit dans la campagne, les regards tournés vers l'Orient ; l'esclave de Straton s'était placé en face de l'Occident, les yeux attachés sur les plus hauts monumens de Tyr ; les railleries de ses camarades ne purent le faire changer de position. Enfin, le matin paraît, et tandis que chacun regarde à l'Orient pour découvrir la première apparition du soleil, l'esclave instruit par Straton, leur montre à tous la réflexion de la lumière du soleil sur le faîte des temples de la ville. Ceux-ci, frappés de surprise, demandèrent à l'esclave quel était l'homme qui lui avait enseigné un pareil stratagème : « C'est Straton mon maître que je n'ai pas voulu tuer, » répondit-il ;

les esclaves reconnurent alors la supériorité de ceux que Dieu avait placés au-dessus d'eux ; ils remercièrent leur compagnon d'avoir conservé la vie de son maître ; et, d'une voix commune, Straton fut élu roi. La dynastie de ce Straton régnait encore à Tyr lorsque le grand Alexandre, que vous appelez Scander, fit la conquête de ce pays : voilà, mon jeune émir, l'image et l'histoire peut-être de bien des révolutions ; les maladies des sociétés ne sont pas plus nouvelles que celles qui affligent le corps de l'homme ; il y a des nations malades aujourd'hui comme autrefois, dans toutes les régions de la terre, les annales humaines se ressemblent plus ou moins ; seulement il est triste de penser que les peuples, après avoir passé par de longs malheurs, ne puissent se montrer plus sages ; ils sont semblables à ces pauvres pélerins de la Mecque qui, souvent, ne deviennent pas meilleurs après avoir passé par les misères et les périls du désert.

Le jeune émir a beaucoup approuvé ces idées ; descendant ensuite de ces hautes questions à des causeries un peu frivoles, le neveu d'Abdallah-pacha m'a demandé si j'étais content de son costume et si les princes de l'Occident étaient mieux vêtus que lui ; je lui ai répondu là-dessus de manière à lui donner toute espèce de satisfaction. Le jeune bey m'a engagé, en des termes très-pressans, à passer quinze jours à Seïde dans son palais ; une étroite amitié semblait déjà nous lier tous deux, et j'entrevoyais que l'émir mettait une sorte de vanité à combler de politesses un voyageur franc. Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous revoir dans une des villes de la côte.

Je compte arriver demain à Beyrouth, d'où je partirai pour me rendre à Damas.

P.....

LETTRE CXXXVIII.

Sur les mosquées et le Moristan. — Les mosquées du Caire, la mosquée et l'école d'el-Azhar. — L'hospice du Moristan. — Décadence des institutions musulmanes.

Le Caire, avril 1831.

Le Caire qui est une ville moderne, une ville construite par les Arabes, n'a point de monumens plus remarquables que les mosquées; on en a compté plus de quatre cents, en y comprenant les chapelles et les oratoires. Les plus vastes et les plus magnifiques sont les plus anciennes, celles qui ont été bâties pendant les deux siècles des croisades, ou plus anciennement dans les époques les plus glorieuses de l'islamisme.

Je ne connais pas assez les grands monumens religieux du Caire pour en parler avec précision et détails; les plus considérables peuvent être comparés pour la magnificence à ce que possède de plus beau, en ce genre, la capitale de l'empire ottoman; il me semble toutefois que leur aspect a quelque chose de moins pittoresque et de moins imposant; les mosquées de Stamboul sont presque toutes bâties sur un terrain élevé, souvent au haut d'une colline, quelquefois entourées de cyprès verdoyans; on ne trouve rien de semblable au Caire, où nul édifice, nul monument ne paraît se détacher du tableau et de la perspective uniforme de la cité. Pour voir les minarets et les coupoles des mosquées, il faut monter sur les terrasses des maisons ou les regarder du haut de la citadelle; il n'est presque aucun de ces monumens religieux qui soit construit sur une place découverte; aucune colonnade, aucun portique extérieur ne frappe les regards, n'attire l'attention, et souvent le voyageur a pu passer devant les mosquées d'el-Hakym, de Hassan, de Touloun et même d'el-Azhar, sans les apercevoir.

Il est aussi un point de vue moral que je ne dois pas négliger en parlant des mosquées du Caire, parce qu'il peut vous faire connaître l'état de la religion musulmane, l'esprit du gouvernement et du peuple, en un mot, la véritable physionomie du pays dans les circonstances présentes. Pendant mon séjour à Constantinople, je n'avais rien trouvé de plus admirable que ces mosquées impériales auxquelles se réunissent une bibliothèque, une médrèse ou collége, un hospice pour les infirmes et les malades, un imaret où les pauvres sont nourris. Nous lisons dans l'histoire que la capitale de l'Égypte possédait autrefois de semblables établissemens; le Caire n'avait point de grande mosquée qui n'eût de même son école, son hospice, son dépôt de livres, tous les moyens de combattre l'ignorance et de soulager l'humanité; les vieux chroniqueurs arabes nous racontent à ce sujet des merveilles qu'on aurait peine à croire au temps où nous sommes; non-seulement dans l'enceinte de chaque mosquée, on cultivait les sciences, on recueillait les misères humaines; mais la dévotion musulmane qui veillait à tout, plaçait autour des minarets, des vases remplis de grains, et s'associait littéralement à la Providence qui nourrit les petits des oiseaux; aujourd'hui, il ne reste presque plus rien de ces établissemens religieux; l'infidélité ou l'indifférence des administrateurs, le gouvernement des mamelucks et des pachas, ont laissé tomber les chaires des docteurs, les asiles de l'indigence, ont dévoré les trésors de la charité, le pain des pauvres, tout ce qu'on avait donné aux malades, aux infirmes et aux oiseaux du ciel; les mosquées elles-mêmes ont souffert de cet esprit d'abandon et de cette décadence; comme la plupart avaient perdu leurs revenus, l'État se trouvait chargé de leur entretien, et depuis quelques années, on en a beaucoup supprimé par économie. Méhémet Ali ne paie plus que les mosquées qui sont le plus fréquentées par le peuple; sur quatre cents mosquées, à peine cent cinquante restent ouvertes maintenant aux fidèles; les autres sont fermées et tombent en ruines.

De tous les monumens religieux du Caire, il n'en est qu'un seul qui ait conservé une image des vieilles institutions, et qu'on puisse comparer à la grande Solimanieh de Stamboul; c'est la mosquée d'el-Azhar; cette mosquée est aussi ancienne que la cité, et son nom d'el-Azhar ou de *mosquée des fleurs* lui a été donné parce qu'elle fut bâtie dans un lieu couvert de jardins; je l'ai visitée plusieurs fois; l'édifice est si vaste, que lorsqu'en 1800, le Caire se souleva

contre les Français, plus de quinze mille habitans purent se rassembler dans son enceinte. La mosquée d'el-Azhar est le lieu le plus fréquenté de la capitale ; un grand nombre de musulmans y passent leurs journées ; les uns font le namas dans un carré qui n'a de voûte que le ciel, d'autres dans des galeries couvertes ; ici les fidèles se rassemblent près d'un bassin rempli d'eau et font leurs ablutions ; là sont assis en cercle des groupes oisifs, fumant le tabac de Lattakié et savourant le nectar d'Arabie. Au milieu de la foule, des colporteurs vendent des schales, des bijoux, des cafetans ; le voyageur peut se croire tour-à-tour dans un lieu saint, dans un café ou dans un bazar ; cette mosquée d'el-Azhar renferme tant d'édifices, elle a tant de passages, tant d'issues, qu'on pourrait la prendre pour un des plus grands quartiers du Caire. A la mosquée, se trouvent réunies une bibliothèque et une école. La bibliothèque passe pour renfermer tout ce qu'on a écrit sur l'Égypte parmi les Arabes, et toutes les fois que je fais des questions à des ulémas sur l'histoire du pays, ils me renvoient à la bibliothèque d'el-Azhar. L'école de la mosquée des fleurs est encore célèbre dans l'Orient ; on y vient de l'intérieur de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie, et de l'Inde ; les étudians sont divisés en chambrées appelées *rouaghs ;* on leur distribue tous les deux jours plusieurs quintaux de pain avec de l'huile pour les lampes ; l'école d'el-Azhar a des chaires dans lesquelles on enseigne le Coran, la philosophie, les mathématiques et même la médecine ; c'est là surtout qu'on vient étudier la grammaire et la prosodie arabe, car on y conserve dans toute sa pureté la langue que parlait le prophète, et dans laquelle les dogmes et les préceptes de l'islamisme ont été transmis aux vrais croyans. Je me suis fait traduire le diplome de docteur que donne le directeur de l'école à ceux qui ont pris tous leurs grades, et retournent dans leur pays avec la qualité d'ulémas. Ce diplome, écrit en style oriental, commence par des louanges à Dieu, par qui tout mérite s'obtient et toute lumière se répand ; puis vient l'éloge de l'étudiant qui a cueilli dans le *le jardin d'el-Azhar des fleurs qui feraient honte à la rose et au narcisse, et qui s'est composé un collier précieux avec les perles des bonnes leçons et des bons discours.* Le diplome ajoute que le nouveau docteur a toujours obtenu l'estime de ses maîtres et de ses condisciples ; puisqu'il veut retourner dans sa terre natale, *semblable au glaive impatient de rentrer dans son fourreau,* tout pouvoir lui est donné pour l'enseignement de la morale et

des sciences; le directeur termine son attestation par ces mots adressés à l'élève qui s'en va : *Puisse le Seigneur te favoriser et moi aussi, et nous diriger vers le bien !*

En traversant une des galeries de la mosquée, nous avons aperçu sous un portique un groupe de jeunes musulmans qui entouraient un homme à barbe grise et coiffé du cahouk des docteurs ; c'était un professeur de l'école au milieu de ses disciples ; il parlait avec beaucoup de gravité et son auditoire l'écoutait dans un pieux recueillement, car il est encore des musulmans pour qui l'envie de s'instruire est une véritable piété, pour qui les trésors de la science viennent de Dieu. On nous a montré ensuite plusieurs chambres où sont reçus des aveugles. Cet hospice est exclusivement destiné à ceux qui ont perdu la vue et ne peuvent vivre de leur travail ; ils sont nourris et entretenus aux frais de la mosquée ; ils ont des esclaves pour les servir et les conduire. Chaque jour on leur lit quelques pages du Coran ; un médecin oculiste vient quelquefois les visiter.

Je vois, ai-je dit, qu'on fait ici la guerre aux ténèbres. Oui sans doute, m'a répondu un Franc qui me servait de guide ; mais les ténèbres restent en possession du champ de bataille, car en ce lieu on ne guérit pas plus de l'ignorance que de la cécité. Là-dessus, je lui ai adressé plusieurs questions. Je veux vous transmettre une partie de notre dialogue, qui vous fera connaître l'état actuel de l'instruction dans les pays d'Orient, et surtout en Égypte.

— Cette mosquée des fleurs, m'a dit mon conducteur, était autrefois comme un flambeau placé au milieu des peuples de l'islamisme ; elle fournissait des ulémas ou des docteurs de la loi aux villes de Damas, d'Alep, de Médine ; elle en fournissait à la Nubie, aux rives du Gange et du Niger. Dans les jours de sa splendeur, elle comptait plus de douze mille disciples. Les temps sont bien changés ; depuis quelques années, cette grande école, rivale de celles de Stamboul et de Bagdad, a perdu presque tout son éclat ; plusieurs chaires sont abandonnées, et le nombre des élèves ne monte pas à cinq cents. — Vous savez que le pacha a fondé d'autres écoles ; on m'a parlé d'une école établie à Boulac pour les mathématiques et le dessin ; d'une autre école établie à Kankah pour les jeunes officiers de l'armée. — L'une de de ces écoles est supprimée, l'autre est sur le point de l'être. — L'établissement d'Abouzabel, m'a-t-on dit, donne les plus grandes espérances. — L'école d'Abouzabel, en effet, a commencé sous les plus

heureux auspices; mais toutes ces écoles nouvelles qu'on regarde dans le pays comme une importation d'Occident, n'exerceront jamais un grand ascendant sur l'esprit des peuples, et leur succès même contribue à la décadence des écoles nationales. Pour faire adopter les sciences et les lumières de l'Europe, on aurait dû les faire passer par les mosquées, et charger cette grande université d'el-Azhar de les répandre; on aurait dû au moins protéger ce célèbre établissement et l'empêcher de tomber. Il en est des institutions d'un peuple qu'on veut réformer, comme des arbres de nos jardins qu'on renouvelle à propos, et qu'une greffe habile prépare à porter des fruits meilleurs, et quelquefois même des fruits étrangers. — Le pacha ne néglige rien cependant pour que les lumières arrivent en Égypte; chaque année on envoie à Londres, à Paris, à Lyon, à Livourne, de jeunes Arabes pour apprendre les arts et les industries des Francs. — C'est fort bien, sans doute, mais le pays n'en a pas recueilli de grands avantages. Le plus souvent on prend les jeunes gens au hasard, sans examiner leurs dispositions naturelles et sans connaître leur aptitude au travail; il arrive par là que pour quelques sujets distingués, il s'en trouve beaucoup de médiocres, et même d'incapables. Ajoutez que les esprits ne se prêtent point à toutes ces tentatives. Pour juger à cet égard l'opinion du pays, il faudrait voir la désolation des jeunes gens qu'on fait partir, celle de leurs familles lorsqu'ils quittent leurs foyers pour aller à la recherche de la civilisation. — Mais au moins, lorsqu'ils reviennent, tout le monde doit être content? — La plupart, il est vrai, reviennent plus instruits; leurs préventions sont dissipées, mais celles du peuple sont toujours les mêmes; il y a quelques jours que des étudians arabes sont revenus de France; l'un d'eux a été mis au bagne d'Alexandrie; des gens qui se glorifient d'être barbares lui ont reproché de n'avoir rien appris; du reste, il a été condamné sans être entendu, et la police l'a retenu en prison comme on retient à la douane un ballot qui n'est pas en règle. — Cet acte de violence est généralement attribué à Ibrahim-pacha, qui ne veut avoir que des soldats. — Quoique le pacha ait encouragé ceux qui ont réussi dans leurs études, et leur ait donné des emplois, la jeunesse n'envie point leur sort, et ne s'empresse point de suivre leur exemple. Le public, si on peut nommer ainsi la population musulmane du Caire, les connaît à peine, et n'a que de l'indifférence pour les lumières qu'ils rapportent du pays des chrétiens.

Vous pouvez juger, par cette conversation, que les esprits, sur les bords du Nil, ne sont pas aussi avancés qu'on le croit chez nous; je ne sais dans quel livre j'ai lu qu'il y a dans les régions reculées du firmament des étoiles que les astronomes de notre globe n'ont point encore découvertes; la lumière de ces étoiles est en route depuis le temps de la création, mais elle n'a pu nous parvenir. En vérité, je suis quelquefois tenté de croire qu'il en sera de même des lumières de notre Europe, non-seulement pour l'Égypte, mais pour beaucoup d'autres pays de l'Orient.

Il faut avouer toutefois que les écoles primaires se sont mieux défendues, se sont mieux conservées dans ce pays que les mosquées et les grandes écoles; nous en avons visité plusieurs; chose assez singulière, ici une école pour les enfans et presque toujours attachée à une citerne publique; la piété des fondateurs a voulu que dans le même lieu, on pût distribuer de l'eau aux pauvres, et donner des leçons à l'enfance; la plupart de ces écoles sont très-fréquentées; il y en a trois ou quatre dans chaque quartier, un plus grand nombre dans les quartiers populeux. L'instruction des enfans ne commence qu'à l'âge de sept à huit ans : on leur apprend à lire, à écrire et à prier Dieu; ils écrivent sur un tableau et prononcent tous ensemble le même mot; tous inclinent la tête et balancent leur corps de la même manière; ils ont tous, soit qu'ils lisent, qu'ils écrivent, ou qu'ils prient, les mêmes gestes, la même attitude, les mêmes accens et les mêmes intonations; pour entretenir leur émulation, on ne donne point des prix comme chez nous, mais ceux qui ont le mieux réussi sont présentés comme exemple aux autres, et quelquefois même on leur décerne de petites ovations, c'est-à-dire qu'ils sont promenés en triomphe dans leur quartier; on veille à ce que les élèves ne soient pas trop dissipés, et qu'il ne leur arrive aucun accident; des maîtres vont les chercher dans les maisons et les mènent à l'école. Cette éducation dure à peu près deux années; dans cet espace de temps ils apprennent tout ce qu'un musulman doit savoir; presque tous les enfans du peuple suivent les écoles primaires; il en est très-peu qui passent de là aux écoles supérieures; une remarque à faire, c'est qu'en Égypte, et j'ose dire dans tout l'Orient, il n'y a guère que les enfans qui étudient, et personne, excepté un petit nombre de docteurs, n'exerce sa mémoire et ne continue à s'instruire passé dix ans.

J'aurais pu voir au Caire quelques colléges oubliés par le temps,

quelques hospices que le génie de la destruction n'a point visités; mais les établissemens de ce genre, qui subsistent encore, n'ont que très-peu d'importance, et sont à peine connus dans les quartiers où ils se trouvent. La seule institution qui attire aujourd'hui l'attention des voyageurs, est le Moristan. Cet hôpital remonte pour sa fondation au moyen âge; pendant plusieurs siècles, sa renommée avait rempli l'Orient. Les malades et les infirmes n'y trouvaient pas seulement un asile commode, mais de bons médicamens, d'habiles médecins, les mets les plus délicats, et toutes sortes de distractions, telles que la musique, la comédie, etc. Le Moristan du Caire est attenant à la mosquée de Kelaoun, dans le quartier des ouvriers en cuivre. On m'y a conduit, et je suis entré dans un grand bâtiment qui menace ruine; là, dans deux ou trois chambres sans meubles, j'ai vu de pauvres gens couchés sur des nattes ou des coussins, couverts de vermine et de lambeaux, qui paraissent plus souffrir encore de la misère que de leurs maladies. Comme dans tous les hôpitaux musulmans, il n'y a là ni remèdes ni médecins.

Dès son origine, le Moristan fut un hôpital pour ceux qui avaient perdu la raison; j'ai vu les aliénés dans une des cours. De toutes les infirmités humaines, l'aliénation mentale est celle qui a le mieux conservé ses droits à la compassion des Orientaux; mais qu'il y a loin encore de ce que nous avons vu, à ce que peut inspirer une véritable charité! Je n'ai trouvé, auprès des malheureux enfermés au Moristan, qu'un barbier qui leur tient lieu de médecin. Pour tout remède, il leur donne à chaque renouvellement de la lune, un bouillon de vipère; comme il nous accompagnait dans notre visite, j'ai remarqué qu'il avait à la main une clé, et qu'il en donnait des coups sur la tête de chacun de ses malades; vous frappez sans doute à la porte du logis, lui ai-je dit, pour savoir si la raison est rentrée. Il m'a répondu que l'équilibre dans les idées ne pouvait se rétablir que par quelques secousses. — En avez-vous guéri quelques-uns? — J'ai jugé à sa réponse qu'il en était des aliénés du Caire comme de ceux de Stamboul, qui ne guérissent que lorsque Dieu consent à les délivrer de cette vie.

Ce serait peut-être ici le cas de dire un mot de l'état de la médecine au Caire; cette science est à peu près en Égypte ce qu'elle est en Turquie; et par un singulier rapprochement, il se trouve que le premier médecin du pacha (Bosari), est comme l'hékim-bachi du

sérail impérial de Constantinople, lequel ne sait pas un mot de médecine, et n'en préside pas moins à l'art de guérir. La médecine de ce pays n'est pas plus avancée que tout le reste; heureusement le soleil, le climat et la sobriété du peuple préviennent ou guérissent bien des maladies. Il n'y a point de pays d'ailleurs où les malades sachent mieux souffrir leurs maux; l'ophtalmie, par exemple, est une maladie très-commune; on ne manque pas ici de médecins oculistes, mais ils n'ont pas encore pu connaître la nature et la source du mal. Lorsque la maladie arrive, on s'occupe à peine d'en arrêter les progrès, et d'en éviter les suites. La plupart des malades se lavent les yeux avec l'eau du Nil, et la Providence fait le reste. Depuis que je suis arrivé en Égypte, ma vue s'est affaiblie, et j'ai senti le besoin de m'aider des ressources de l'optique. Le croirez-vous! dans une ville où tous les habitans ont mal aux yeux, rien n'est plus rare que des lunettes, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'en procurer. Ce qu'on ne peut obtenir de la science, et même de la charité, on le demande à la superstition. En sortant du Moristan, je suis entré dans la mosquée voisine; là, on m'a montré le cafetan et la ceinture de cuir du sultan Kelaoun, qui passent pour guérir plus de maladies qu'on n'en guérit au célèbre hôpital. On m'a dit aussi que les grecs conservaient dans une église, au-dessus du Caire, un bras de saint Georges, qu'on fait toucher aux aliénés. Cette relique, révérée des musulmans comme des chrétiens, opère, dit-on, plus de guérisons que les bouillons de vipère du Moristan. Je me propose, au reste, de revenir sur la médecine et les médecins du Caire, quand je vous parlerai de l'établissement d'Abouzabel.

Les visites que nous venons de faire aux mosquées, aux écoles et aux hospices, m'ont laissé de tristes pensées sur l'état actuel et sur l'avenir de l'Orient; il n'est que trop vrai de dire que dans ces contrées d'où la lumière nous est autrefois venue, tout ce qui tend à éclairer les hommes, tout ce qui tend à soulager l'humanité dépérit et dégénère d'année en année, et de jour en jour. Toutes les grandes écoles ont perdu leur gloire, et toutes les institutions de charité ne sont plus que des ruines. Tout ce qui s'est perfectionné dans notre Europe chrétienne s'est détérioré chez les Turcs et les Arabes; il ne reste plus que le Coran avec son fatalisme et ses inspirations stériles; cet islamisme qui voulait renouveler le monde, n'a rien pu finir de ce qu'il avait commencé et n'a rien produit de ce qui a de la vie et

de la durée ; après ses grandes victoires qui ont jadis tout ébranlé, avec ses doctrines qui laissent maintenant tout périr, on pourrait le comparer aux magiciens de Pharaon, à qui Dieu avait permis de faire certains prodiges, et de changer en quelques points les lois de la nature, mais qui ne pouvaient réparer le mal qu'ils avaient fait, et rétablir l'ordre qu'ils avaient troublé. Plusieurs voyageurs modernes ont pu prendre cette décadence des institutions musulmanes pour un commencement de civilisation, pour une tendance vers d'utiles réformes ; tout ce que je peux vous dire, c'est que la vieille barbarie s'en va ; que viendra-t-il à la place ? on ne peut répondre que par ce dicton des musulmans : *Dieu le sait*.

Je ferai néanmoins une observation générale, qui peut s'appliquer à tous les peuples d'Orient qu'on s'occupe de réformer. Il est certain que pour une société, quelle qu'elle soit, la meilleure et la seule manière de parvenir à quelque civilisation, c'est de perfectionner, d'améliorer ce qu'elle a déjà ; par une conséquence de cette vérité, il est difficile de croire que dans un pays qui laisse dépérir tout ce qu'il a de bien, des institutions nouvelles, des institutions venues de loin, puissent prendre racine et porter des fruits salutaires.

LETTRE CXXXIX.

Le vieux Caire. — Le nilomètre. — L'île de Roudah. — Giseh.

Le Caire, avril 1831.

Fostatah ou le vieux Caire est situé au midi de la capitale; c'est là qu'on s'embarque pour la Haute-Égypte, comme on s'embarque à Boulac pour descendre le Nil ; Boulac est une ville bien bâtie, très-peuplée, très-industrieuse ; le vieux Caire a peut-être plus d'étendue, mais il est sans aucune espèce de commerce. La première de ces deux cités peut avoir une population de dix à douze mille ames ; l'autre ne compte guère que trois ou quatre mille habitans.

L'origine du vieux Caire remonte à la conquête d'Amrou; le lieutenant d'Omar avait fait placer sa tente au bas du château qu'on appelait Babylone, et lorsqu'il voulut marcher vers Alexandrie, on vint lui dire qu'une colombe avait placé son nid sur sa tente ; Amrou ne voulut point que sa tente fût démontée ; lorsqu'il eut achevé la conquête de l'Égypte, il ordonna qu'on bâtît une ville au lieu même où il avait campé, et la cité nouvelle prit le nom de *Fostatah* ou de *tente*. Ce respect pour le nid d'un pigeon, cette espèce d'idylle au milieu des horreurs de la guerre a quelque chose de singulier qui caractérise les mœurs des Arabes et le génie musulman ; tandis que tout un peuple est chassé de ses foyers, une colombe et ses petits excitent seuls la compassion du vainqueur ; on retrouve encore cette singularité dans tout l'Orient, où le peuple a souvent moins de pitié, je dirai presque moins de sympathie pour l'humanité que pour certains animaux.

Au-dessus du vieux Caire était un château qu'Aboul-Feda appelle le *château des lumières*, et, nos chroniqueurs du moyen âge, la *nouvelle Babylone :* deux noms qui indiquent qu'il fut bâti par les Perses ou les adorateurs du feu. Il faut remarquer que Babylone ou Fostatah,

par sa position, était la porte de l'Égypte pour les conquérans qui arrivaient de la Syrie, tels que les Perses, les Assyriens et les Arabes; de même que Neucrate, puis Alexandrie, furent la porte du pays pour ceux qui arrivaient par la Méditerranée et l'Archipel. Le vainqueur établi dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le vieux Caire, pouvait de là contenir la Haute et la Basse-Égypte; la Babylone nouvelle porta les premiers coups à Memphis; l'agrandissement de Fostatah acheva de détruire la capitale des Pharaons; cependant, les califes fathimites se trouvèrent à l'étroit dans la cité d'Amrou, et bientôt le grand Caire, *Kahira* ou la *Victorieuse,* s'éleva dans le voisinage; le calife Hakem, le même qui fit démolir l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, prit un moyen expéditif d'agrandir et de peupler la ville nouvellement bâtie, ce fut de faire brûler l'ancienne. Un siècle et demi après, lorsque le roi Amaury vint avec une armée jusque dans la plaine d'Héliopolis, on craignait qu'il ne s'emparât du vieux Caire, on le fit brûler une seconde fois, et l'incendie dura cinquante jours; Fostatah ou la vieille cité s'est trouvée, depuis cette époque, réduite des deux tiers; elle n'a plus d'autres vicissitudes à redouter, et désormais, quelles que soient les révolutions qui peuvent survenir, elle suivra les destinées de la capitale dont elle n'est plus qu'un faubourg.

Le vieux Caire offre des souvenirs à toutes les sectes qui l'habitent; on nous a montré de loin le couvent de Saint-Georges où, selon l'opinion des grecs, s'opèrent plusieurs guérisons miraculeuses; nous avons visité le couvent latin de la Propagande et l'église de Saint-Sergius, où les pélerins s'arrêtent encore devant une grotte qui a servi d'asile à la famille de Jésus. Notre guide nous a conduits à la mosquée d'Amrou; on la regarde comme le premier temple qu'ait élevé l'islamisme; elle fut construite à la place d'une ancienne église grecque, et cette église grecque avait succédé à un temple du Soleil. La mosquée d'Amrou a été reconstruite et réparée plusieurs fois; c'est une vaste cour avec des galeries de trois côtés. Je n'ai jamais vu dans la même enceinte une si grande quantité de colonnes; elles sont inégales, noires, vertes, grisâtres; les unes de porphyre, les autres de granit; la plupart ont appartenu à des temples de la vieille Égypte; toutes les anciennes mosquées de ce pays renferment de même quelque dépouilles de l'antiquité; lorsque je vois ces grands monumens de la barbarie, menacés à leur tour par le temps, et nous montrant dans leur construction les restes d'autres monumens détruits, j'éprouve

un sentiment pénible que j'ai peine à exprimer; il me semble, vous trouverez peut-être la comparaison bizarre, que j'éprouverais la même sensation, si je voyais dans les flancs entr'ouverts d'un énorme léviathan des poissons encore entiers, d'autres habitans des mers presque vivans qui ont été sa proie et qu'il a dévorés au fond de l'abyme.

La mosquée d'Amrou, dans laquelle les musulmans ne viennent que le vendredi, n'offre plus que l'aspect d'un édifice abandonné; elle n'est plus entretenue que par la charité des fidèles, et par les offrandes des voyageurs qui la visitent. Nous avons trouvé, en sortant de la mosquée, plusieurs femmes musulmanes qui nous ont demandé de l'argent pour les lampes du lieu saint, et qui se sont partagé quelques piastres avec une avidité peu édifiante. La rencontre de ces femmes nous a d'autant plus surpris, que jusqu'ici nous n'avons rien vu de semblable; les Turcs ne souffrent pas ainsi des femmes à l'entrée de leurs sanctuaires; on ne souffre pas même des mendians à la porte des mosquées.

Les voyageurs ont coutume de visiter, au vieux Caire, les *greniers de Joseph;* on appelle de la sorte une enceinte découverte, entourée de hautes murailles, dans laquelle se déposent les grains venus de la Haute-Égypte, et destinés à l'entretien de l'armée; des tourterelles s'abattent sans cesse sur des tas de blé; ces oiseaux, qu'on respecte et qu'on laisse faire, m'ont rappelé la colombe d'Amrou; ce qu'ils dévorent en orge, en froment et en doura, suffirait, m'a-t-on dit, à nourrir tous les pauvres du vieux Caire, et c'est ainsi que les musulmans entendent la charité. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces greniers de Joseph ne remontent ni au patriarche Joseph, ni à Saladin que les Arabes appelaient *Iousouf;* si on en croyait les traditions populaires, le fils de Jacob et le fils d'Ayoub auraient élevé en Égypte plus de monumens que les Pharaons.

Le vieux Caire n'est séparé de l'île de Roudah que par un bras du Nil qui est à sec six mois de l'année; j'ai voulu parcourir cette île, fameuse par ses jardins, et par le nilomètre ou mékias. Roudah fournit au Caire des légumes et des fleurs; nulle part je n'ai vu d'aussi beaux sycomores; il est probable que cette île n'existait pas du temps des Pharaons, car les anciens n'en parlent pas; elle n'est mentionnée dans l'histoire qu'à l'époque de la conquête d'Amrou; le chef des Grecs, Macauque, après avoir abandonné la forteresse de Babylone, vint camper avec ses troupes dans l'île de Roudah, qu'il ne put dé-

fendre contre les Arabes. Guillaume de Tyr nous apprend que les Francs établis à Jérusalem vinrent vers le milieu du douzième siècle jusqu'aux portes du Caire, et que l'île de Roudah fut alors le théâtre de plusieurs combats; plus tard, le sultan Negmeddin, le même qui mourut à Mansoura pendant l'expédition de saint Louis, fit bâtir dans l'île une forteresse qu'il confia à la garde des mamelucks baharites, et un palais dont il fit sa demeure.

Notre première visite dans l'île de Roudah a été pour le nilomètre; c'est un édifice carré, placé à la pointe de l'île; dans l'intérieur est une colonne en pierre où sont marqués les divers degrés de la crue des eaux; personne maintenant n'y fait attention; mais dans quelques mois tous les regards se porteront de ce côté, car c'est là qu'on viendra lire la destinée de l'Égypte, pour l'année 1831.

Dans d'autres pays, la prospérité ou l'abondance dépend de mille accidens; le fléau de la disette ne s'étend pas partout en même temps, et ne se présente pas toujours avec toutes ses calamités; si des terres sont restées stériles, d'autres ont été fécondes; si une récolte a manqué, d'autres récoltes viennent dédommager l'agriculteur; si une saison apporte avec elle quelques fléaux passagers, une autre saison vient réparer le mal; il n'en est pas de même en Égypte; ceux qui cultivent la terre égyptienne n'ont à redouter ni les froides brumes, ni les longues pluies de l'automne, ni les gelées d'avril, ni les orages de l'été; dans toute l'Égypte, les saisons se succèdent toujours les mêmes; le ciel, la température n'y changent point; on n'y craint qu'un seul fléau, l'absence des eaux du Nil. Si le pays n'était point arrosé par les eaux du fleuve, il ne produirait pas plus que les sables de la Libye; partout où le Nil ne pénètre pas, il n'y a point de moissons; dans tous les lieux que le fleuve n'a point visités, tout ce qui végète, tout ce qui respire est menacé de périr; lorsque la disette se fait sentir, l'Égypte n'a rien à espérer des pays voisins, car tous les pays voisins vivent de son abondance, et souffrent tous de sa misère. Vous pouvez juger d'après cela avec quelle inquiétude l'Égypte attend chaque année la crue du Nil; avec quelle vive curiosité elle doit interroger le nilomètre. Quel spectacle offre la population tout entière au temps où le fleuve sort de son lit! la foule accourt de toutes parts sur la rive, pour voir les eaux s'accroître; de rapides messagers devancent partout le cours du fleuve pour annoncer son accroissement; personne ne peut rester dans l'indifférence, car il s'agit pour le gou-

vernement de savoir s'il pourra percevoir le miri ; pour le laboureur, s'il recueillera le fruit de ses travaux ; pour tout le peuple des campagnes et des cités, s'il sera dévoré par la faim. Quel désespoir, quelle joie doivent tour-à-tour éclater, lorsque les cent voix de la renommée vont apprendre dans le Delta, et dans les provinces les plus fertiles de la Basse-Égypte que le Nil vient d'arriver au Caire avec le tribut de ses grandes eaux, ou qu'il s'est tout à coup arrêté dans sa crue ; les évènemens les plus importans ne sauraient arracher le pays à cette préoccupation générale ; lors même que l'ennemi serait aux portes, on se demanderait encore à quelle coudée est monté le Nil ; on viendrait dire au peuple égyptien que de grands empires sont tombés, que Stamboul et d'autres capitales de l'Orient ont été englouties, que le Taurus et le Liban ont disparu de la terre, et de toutes parts on se demanderait encore quel est l'accroissement des eaux du Nil, quelle est la nouvelle annoncée par le nilomètre ou le moniteur du fleuve ?

Cette inquiétude, cette agitation universelle suffirait peut-être pour nous faire juger comment les vieilles superstitions qui ont régné sur ce pays, ont pu y prendre naissance et s'y accréditer. On voulait savoir d'avance ce que chaque année apportait avec elle de biens et de maux ; on s'adressa d'abord au fleuve, au soleil, à la lune ; on s'adressa ensuite à la pierre, à l'insecte, à la plante, à l'habitant de l'air, à l'habitant de l'onde ; on interrogea le scarabée, l'oignon, le taureau, le serpent, le crocodile. Toutes les créatures vivantes ou inanimées, furent consultées comme des oracles ; comme on leur demandait les secrets de la Providence, on leur trouva quelque chose de divin; c'est ainsi que se multiplièrent à l'infini les objets de l'adoration populaire, et qu'à la fin tout devint dieu dans la vieille Égypte.

Il y a dans les crues régulières du Nil quelque chose de si merveilleux, que mon esprit en est toujours étonné comme d'un miracle; je compare quelquefois dans ma pensée cet écoulement d'un grand fleuve, qui se répand à la fois dans mille canaux, et qui porte partout la fécondité, à la circulation du sang dans les corps vivans ; tant que le sang coule par ses mille conduits divers, il répand partout la santé, la force et la vie ; s'il s'arrête dans son cours et que sa régularité soit interrompue, alors surviennent la maladie et le dépérissement, et quelquefois même les angoisses et la pâleur, avant-coureurs du trépas. O prodige de notre nature ! en interrogeant le pouls de l'homme, vous connaîtrez tout ce qui se passe dans le corps humain, tout ce

qu'un homme souffre, tout ce qu'il sent ; vous saurez s'il est sain ou malade, s'il est triste ou joyeux, s'il est faible ou fort, s'il doit mourir ou vivre ; de même, vous pouvez savoir si la terre qu'arrose le Nil sera dans la tristesse ou dans la joie, si les animaux et les plantes qu'elle nourrit, vivront ou mourront, si le peuple sera comblé de biens ou livré aux horreurs de la famine ; vous pouvez savoir en un mot, tous les malheurs, toutes les prospérités de l'Égypte, et pour cela, vous n'avez qu'à tenir les yeux attachés sur le nilomètre ou le mékias.

Chez les anciens Égyptiens, le nilomètre fut placé dans les temples, et son histoire à cette époque se couvre du mystère qui enveloppait alors tout ce qui appartenait au culte des dieux ; tout ce que nous savons, c'est qu'il y avait un nilomètre à Memphis, et qu'il était sous la garde des prêtres de Phthas et de Sérapis ; après la conquête d'Amrou et sous le troisième successeur du prophète, le nilomètre fut transporté à l'île de Roudah, et c'est depuis ce temps qu'il a pris le nom de mékias. Les auteurs musulmans nous ont laissé un tableau fidèle des crues du Nil et de toutes les calamités qui furent d'avance annoncées par le mékias. Toutes les fois que le nilomètre est resté au-dessous de la seizième coudée, ce qui annonce l'absence de l'inondation, ou que les eaux ont dépassé la dix-huitième coudée, ce qui est une inondation excessive, l'histoire ne manque pas de nous dire qu'il y a eu grande cherté, qu'il y a eu grand deuil en Égypte, et qu'on y a mangé des cadavres, des chiens, des chats, des chameaux et des ânes. Lorsque la crue du Nil donnait des inquiétudes, les fidèles allaient prier tantôt dans le mékias, tantôt dans les mosquées d'Amrou et d'el-Azhar ; quelquefois les sultans, les califes, les ulémas, tout le peuple, allaient en procession dans le désert pour obtenir les eaux nécessaires. J'ai remarqué dans les chroniques musulmanes, que souvent la disette a duré sept années, comme au temps des vaches maigres de Pharaon ; sous le règne de Mostanser-Billah, l'inondation se fit attendre pendant sept ans, et tout le monde se persuade qu'on avait détourné le cours du Nil ; les chroniques du temps rapportent qu'un ambassadeur fut envoyé au roi des Abyssins, pour le conjurer de laisser couler le fleuve vers la région de l'Égypte, et que le roi des Abyssins fit ce qu'on lui demandait, par respect pour le prophète de la Mecque ; il n'y a point de pays, comme je vous l'ai dit, où la famine soit un fléau plus terrible qu'en Égypte ; on ne peut lire sans frémir d'horreur le récit d'une famine qui arriva au temps d'Abdal-

latif, et dans laquelle les hommes se dévorèrent entre eux, et la chair humaine fut exposée en vente dans les bazars du Caire; Makrisi raconte aussi les mêmes calamités, les mêmes abominations renouvelées de son temps.

Le nilomètre a souvent été réparé ou reconstruit; l'histoire nous a conservé les noms de tous les princes ou conquérans à qui le mékias doit quelque réparation ou amélioration; sur les murs et sur la colonne métrique sont inscrits les *fils de la victoire,* les *enfans de la lumière,* les *épées* ou les *élus de Dieu* qui ont relevé l'édifice à mesure qu'il se ressentait des outrages du temps; une remarque assez curieuse, c'est que le premier sur la liste de ceux qui ont réparé le nilomètre de Roudah, est le fameux Al-Mamoun, fils d'Aaron Al-Rachid, et le dernier est un des lieutenans de Bonaparte. Les Français, pendant leur séjour au Caire, s'occupèrent de reconstruire le mékias; M. Marcel nous a conservé une lettre adressée par le divan du Caire au général en chef de l'armée française, et une autre lettre adressée à l'ingénieur Lepère, pour les remercier d'avoir réparé cette *mesure du fleuve béni, qui donne la vie aux enfans d'Adam, aux quadrupèdes, aux oiseaux et aux animaux errans dans les déserts.* Sur la colonne métrique était marquée l'année de cette réparation avec les lettres initiales des mots *république française;* sur un portique de l'édifice, se trouvait une autre inscription en français et en arabe, portant l'époque de la construction nouvelle, et le nom du général Menou, avec le sceau du cadi et la formule musulmane *Au nom du Dieu clément et miséricordieux.* Je n'ai pas besoin de vous dire que ces deux inscriptions ont disparu et qu'il n'en reste pas aujourd'hui la moindre trace. Le mékias dans l'état où il est maintenant, paraît avoir grand besoin de nouvelles réparations; l'escalier par lequel on descend dans le bassin est fort dégradé; les murailles même de l'édifice semblent en plusieurs endroits près de s'écrouler; quelques-unes des inscriptions arabes de la colonne s'effacent chaque jour; toutefois, il reste encore dans l'intérieur du mékias et dans la mosquée voisine beaucoup de passages du Coran, tels que ceux-ci : *Ne vois-tu pas que Dieu fait descendre la pluie du ciel, et aussitôt la terre se couvre de verdure..... Nous avons fait tomber des nuées une eau pure pour donner la vie à une terre morte, et pour en abreuver tout ce que nous avons créé, les troupeaux et le nombre infini des hommes,* etc. Le Coran, qui a été écrit dans une contrée brûlante, ne devait pas manquer de vives images pour exprimer

les bienfaits de la pluie, et j'aime à voir cette poésie orientale reproduite ainsi sur la pierre du nilomètre.

Nous n'avons visité ni le jardin ni la mosquée du mékias ; au milieu des ruines du palais de Negmeddin, on a construit une poudrière ; nous avons été nous reposer chez le directeur de cet établissement, qui est un Marseillais ; il nous a montré son petit jardin dans lequel il cultive la vigne et plusieurs plantes qu'il fait venir de son pays ; il nous a fait faire une remarque qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire naturelle, c'est que les plantes venues d'Europe ne peuvent vivre long-temps en Égypte, et qu'elles dépérissent et dégénèrent dans l'espace de trois ou quatre années ; ainsi, nos fleurs et nos arbres d'Occident ont, sur les bords du Nil, le sort des étrangers qui viennent s'y établir, et qui ne peuvent y perpétuer leur race.

Après avoir visité l'île de Roudah et le mékias, nous avons traversé le Nil, et nous sommes descendus au village de Giseh. Ce village qui a donné son nom aux grandes pyramides, quoiqu'il en soit séparé par une plaine de quatre ou cinq milles, paraît assez bien bâti, et sa position est très-pittoresque ; il renferme beaucoup de belles maisons de campagne et quantité de kiosques construits dans des jardins ; ce que nous avons vu des habitations annonce de la richesse, mais le gros de la population paraît misérable, car nous n'avons vu nulle part autant de pauvres et de mendians.

La partie du Nil, entre Giseh et l'île de Roudah, est couverte de barques ; jour et nuit, des pêcheurs qui ont affermé la pêche du Nil, y tendent leurs filets ; souvent on rencontre des kanjes peintes en vert, en jaune, en rouge, et couvertes de dorures ; quelques-unes ont des musiciens qui font retentir de leurs accens les rives du fleuve ; dans d'autres, on entend des voix féminines, des conversations enjouées ; ce sont des familles du Caire, des harems qui font des promenades sur l'eau, les seules qu'on se permette dans ce pays. Le Nil, en cet endroit, est traversé par de gros bateaux qui transportent sur la rive droite le fourrage nécessaire pour nourrir les ânes, les chameaux et les chevaux de la capitale, du vieux Caire et de Boulac.

LETTRE CXL.

Le mékémé et la prison pour dettes. — La ville des morts ou les tombeaux des califes et des sultans.

Le Caire, avril 1831.

Nous avons visité le mékémé ou le tribunal du Caire; on entre d'abord dans une grande cour environnée de hautes murailles; c'est dans cette cour que se rassemblent les corps de métiers, lorsqu'on les convoque pour quelques affaires importantes, ou pour la répartition des impôts. Nous avons reconnu dans le voisinage quelques restes de portiques qui paraissent avoir appartenu à un grand édifice, lequel pourrait bien avoir été le palais des califes, si pompeusement décrit par Guillaume de Tyr.

Au fond de la cour, est une galerie de bois, ouverte du côté du nord, à laquelle on monte par un mauvais escalier; cette galerie est sans ornement, et n'a aucune apparence; au-dessus de l'escalier sont les plaideurs et les témoins qui attendent qu'on les appelle; on vend là des comestibles, du café, des sorbets; au fond de la galerie, on aperçoit deux ou trois cabinets vitrés où sont accroupis les hommes de justice, des cheiks chargés de porter les arrêts, des huissiers qui appellent les causes, des kiatibs ou écrivains qui rédigent les sentences.

Le cadi était absent, parce que l'audience n'offrait point de causes importantes; il faut vous dire que le cadi du Caire est nommé par le divan de Stamboul; il ne reste jamais en place plus de douze à quinze mois, et quand ce terme est expiré, il va à Gedah, d'où il retourne à Constantinople; les cheiks le remplacent dans plusieurs procès. Ce magistrat paraît environné de beaucoup de respect; les quatre-vingt-dix-neuf attributs donnés par le Coran au grand Allah,

ne sont rien à côté de ceux qui sont donnés à son excellence dans les placets ou requêtes des plaideurs ; il *est la joie des jours et des nuits, le phénix du siècle, la fontaine du savoir, l'étoile qui annonce aux hommes le bonheur, le meilleur des cadis de l'islamisme... En plongeant dans la mer des connaissances humaines, il en retire les perles les plus précieuses, et lorsqu'il prend la plume, il fait jaillir les sources de la sagesse.* Je vous ai dit que les cadis étaient changés tous les ans, mais la formule des complimens est toujours la même ; il ne faut pas croire néanmoins que cette magistrature ambulante se contente d'une pareille monnaie dans les procès qu'elle décide ; le cadi reçoit quatre pour cent sur la valeur de tous les objets en litige, et c'est toujours la partie gagnante qui paie, ce qui fait que la justice ne perd jamais rien ; le cadi a de plus un traitement qu'on payait autrefois sur les revenus des mosquées, et qui est payé maintenant par le trésor du pacha ; on m'a dit que cette justice du mékémé était fort dispendieuse pour ceux qui imploraient ses décisions. Il n'y a point ici d'avocats ni de gens d'affaires patentés et reconnus par la loi ; mais, lorsqu'on a un procès, il faut se procurer à grands frais des solliciteurs, et payer chèrement des témoins ; comme il n'est pas défendu aux juges de recevoir des présens, l'usage d'en faire a dû s'établir, et les plaideurs ne se dispensent pas de cette obligation ; dans toute affaire importante, il s'agit pour les parties de corrompre et non d'éclairer ceux qui doivent prononcer ; les meilleures raisons qu'on puisse donner dans un procès quel qu'il soit, sont des sequins et des piastres ; en un mot, le mékémé du Caire passe pour être le plus vénal des tribunaux, et notre interprète ne l'appelle jamais que *le bazar de la justice*. J'aime à croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans tout ce qu'on m'a dit.

Nous avons vu juger plusieurs procès ; c'était des questions commerciales, des querelles, des plaintes domestiques, des créanciers qui poursuivaient leurs débiteurs. Deux seuls de ces procès ont attiré mon attention, et comme ils sont amusans, je veux vous en parler dans ma lettre.

Dans le premier procès il s'agissait d'un sarcophage trouvé à la plaine des pyramides, dont on se disputait la possession ; l'une des parties prétendait avoir vu d'abord le sarcophage dans l'hypogée, et l'avoir vu avant tout le monde ; l'autre prétendait avoir payé des Arabes pour le faire sortir du sépulcre. Le juge a décidé que le sarcophage appartenait à celui qui l'avait découvert le premier. Je re-

grette beaucoup de n'avoir pu entendre tout ce qui a été dit dans ce singulier procès ; car rien ne me semble plus curieux que de voir des gens qui se disputent devant la justice les dépouilles des tombeaux, et qui plaident pour faire valoir leurs droits de propriété sur les ruines de la vieille Égypte.

Ce serait ici l'occasion, si j'en avais le temps, de vous rappeler quelques exemples de ce trafic honteux qui se fait dans ce malheureux pays sur tout ce qui a échappé aux ravages du temps. Combien vous seriez scandalisé, si je vous racontais les ruses, les fraudes, les violences, qui se mêlent au commerce des plus vénérables restes de l'antiquité! Je regrette quelquefois que le pacha n'ait pas fait de la vieille Égypte ce qu'il fait de la nouvelle, et qu'il n'ait pas établi de monopole sur les statues, les colonnes et les momies, comme sur le riz, les fèves et le coton ; au moins le pillage des sépulcres, le brigandage exercé sur les dépouilles des générations, aurait eu quelque régularité ; on aurait vu régner dans la vieille Thèbes, dans les catacombes de Sakara, le même ordre et la même police que dans les bazars du Caire.

Au reste, les procès tels que celui dont je viens de parler, sont fort rares, et j'espère qu'ils le deviendront encore davantage dans l'avenir, car on a defendu les fouilles, et les pierres des monumens sont maintenant protégées par les menaces du pacha.

Dans le second procès, une femme s'est présentée pour demander le divorce ; elle s'est avancée devant le juge, et a déposé sa babouche en la plaçant sens dessus dessous ; ce qui voulait dire que l'époux ne remplissait pas ses devoirs conjugaux dans la nuit du jeudi au vendredi, et qu'il était incapable de laisser de postérité. Le juge a prononcé le divorce. Dans d'autres causes, le mari se plaignait de sa femme, et demandait au juge la permission de la renvoyer ; ce qui était accordé très-facilement. Ce sont les époux qui plaident eux-mêmes leur cause ; ces plaidoiries ne sont pas toujours très-décentes, et s'il y avait au Caire une gazette des tribunaux, le scandale ne manquerait point à ses colonnes.

Les mariages musulmans se font au mékémé ; quelquefois un iman, qui assiste à cette célébration, prononce un petit discours dont la formule est la même pour tous ceux qui se présentent. Ce discours commence par des louanges à Dieu qui a *fait du mariage un moyen de perpétuer l'espèce humaine, et qui a fait dépendre l'ordre qui règne*

dans ce monde de cette union même. L'iman cite ensuite ces paroles adressées aux fidèles par le prophète : « Une des grandes merveilles de » Dieu, c'est qu'il vous a créés de sexe différent, de manière à vous » unir par couples, et il a fait naître entre vous de l'amour et de la » sympathie. » Le pasteur musulman finit par demander à Dieu que sa bonté daigne entretenir dans le cœur des deux époux une affection réciproque, et leur accorder en outre une bonne lignée, et sa protection contre les rigueurs du sort et les embûches des méchans. Rien n'est plus simple que la formule du divorce, prononcée par le cadi ou par le cheik qui le remplace ; *comme les avantages du mariage n'ont pu se réaliser entre un tel et une telle*, l'époux a répudié *sa femme une fois ou trois fois ;* vous voyez par là qu'il y a deux sortes de divorces, le divorce simple, dans lequel le mari ne jure *qu'une fois* qu'il veut se séparer de sa femme; et le divorce absolu, dans lequel l'époux annonce jusqu'à *trois fois* sa résolution. Dans le divorce simple, le mari peut reprendre sa femme, si elle y consent; dans le divorce absolu, il faut que la femme répudiée ait contracté un autre mariage, pour être reprise par son premier mari. Les cérémonies de l'hymen et du divorce se renouvellent très-souvent au mékémé. La plupart des Arabes n'ont qu'une femme à la fois ; mais ils ne restent jamais bien long-temps avec la même, ce qui ne donne pas une haute idée des mœurs de la famille. Ce besoin de changer de femmes a donné naissance à un établissement qui se charge de procurer des épouses à ceux qui veulent se marier, ou qui ne sont pas contens de la femme qu'ils ont choisie. Cet établissement a des correspondans dans les bains publics, dans les bazars d'esclaves, et tient registre de la population féminine du Caire. Tout le monde sait qu'il y a à Paris des gens qui font ainsi des mariages ; mais il me semble que ce genre d'industrie convient mieux à un pays tel que celui-ci, où les femmes sont comme une marchandise qu'on vend et qu'on achète.

Les cheiks du mékémé ne remplissent pas seulement les fonctions de juges, mais celles de notaires publics ; ils rédigent les contrats de mariage, les contrats de vente, toutes les transactions commerciales et civiles ; j'ai vu des formules de ces actes notariés ; ils sont rédigés avec beaucoup de clarté, et ne diffèrent guère des nôtres, si ce n'est que la présence des témoins y est toujours indispensable, et plus nécessaire même que la signature des parties contractantes.

Nous sommes restés une demi-heure au mékémé, et nous avons

vu juger plus de trente causes, ce qui prouve que la justice du Caire est aussi expéditive que celle de Stamboul; la législation et l'ordre judiciaire établi en Égypte, sont à peu près les mêmes qu'en Turquie. Le mékémé du Caire n'est pas la seule autorité qui rende la justice; le divan qui tient ses séances à la citadelle, juge les affaires les plus importantes; le mékémé juge aussi au criminel, mais il ne juge que les délits, et ne peut prononcer d'autre peine que l'emprisonnement ou la bastonnade. Les crimes sont déférés au divan, qui peut condamner les coupables à la peine capitale. Outre la justice des tribunaux, il y a une justice administrative qui est exercée par les agens supérieurs du gouvernement; comme la nature du despotisme est d'inspirer la terreur, il est assez naturel que tous ceux qui le représentent, et qui sont chargés d'exécuter ses ordres, aient le même privilége que lui. Il n'est point de ministre, de catchef ou de pacha, qui n'exerce en certaines occasions le droit de vie et de mort sur ceux qui leur sont subordonnés; cette justice terrible se montre surtout armée de toutes ses rigueurs, lorsque le pouvoir souverain est offensé, mais rarement pour ce qui peut menacer la vie ou la fortune des citoyens, car l'ordre judiciaire ne reconnaît point ici ce que nous appelons le ministère public, et personne n'y veille pour le compte de la société.

En sortant du mékémé, nous avons visité la prison pour dettes, qui se trouve dans le même quartier; comme nous n'avions pas de permission pour entrer, le drogman qui nous accompagnait, s'est adressé à un barabras ou commissionnaire du coin de la rue, et l'a envoyé auprès du concierge, pour savoir si quelques piastres pourraient nous ouvrir la porte. Le barabras a fait la commission, et, peu de temps après, il est venu nous dire qu'on nous attendait. La porte s'est ouverte aussitôt que nous nous sommes présentés; je vous rappelle cette circonstance, peu importante en elle-même, parce qu'elle peut vous donner une première idée du régime des prisons dans ce pays.

Comme beaucoup d'autres prisons que nous avons visitées en Orient, celle-ci n'a rien dans son abord qui puisse inspirer la crainte, ou même un sentiment triste; point de guichet, point de verroux, point de porte de fer, point de garde; le geolier a reçu poliment son bakchich, et n'a point trop fait valoir la facilité qu'il nous donnait; après avoir franchi le seuil, on entre dans un grand corridor qui sert de parloir;

la prison a deux étages ; on nous a montré plusieurs salles où sont les prisonniers ; chaque secte religieuse a sa chambre ; d'un côté sont les Arabes et les Turcs ; de l'autre les coptes, les grecs et les arméniens ; il y a aussi une salle à part pour les juifs, et je dois dire qu'elle est la moins remplie. Le concierge nous a dit qu'il avait en tout quatre-vingt-dix prisonniers ; le gouvernement ne leur donne que le logement ; ils sont visités par leurs parens et leurs amis, même par des femmes ; les détenus qui ont des esclaves, peuvent se faire servir dans la prison ; ce qui vous étonnera, c'est qu'il n'est pas permis à un prisonnier pour dettes de travailler de son métier, ni de sa profession, pendant tout le temps de sa captivité ; comme en Orient il n'y a point de lois plus exactement suivies que celles qui ordonnent aux gens de ne rien faire, personne ne travaille et ne paraît occupé de quoi que ce soit. En parcourant les chambres des prisonniers, j'en ai vu quelques-uns qui fumaient le cassabeh, d'autres qui prenaient la liqueur du moka ; plusieurs avaient l'air fort misérable, et nous demandaient des paras ; je n'ai pourtant trouvé nulle part l'abattement du désespoir ; il règne un grand silence dans toute la prison ; mais ce silence n'a rien de plus triste que celui de certains cafés du Caire. J'ai demandé au geolier s'il gardait ses prisonniers très-long-temps ; ils ne restent guère ici, m'a-t-il répondu, que trois ou quatre mois ; au bout de ce temps, la plupart sont remis en liberté, soit qu'ils aient acquitté leurs dettes, ou que leur insolvabilité ait été prouvée par témoins. J'ai demandé aux geoliers quels moyens on employait en Égypte pour se faire payer. On envoie d'abord au débiteur un chiaoux chargé de faire les premières poursuites ; si le débiteur ne paie pas, on saisit ses biens lorsqu'il en a ; puis on le fait mettre en prison ; le geolier ajoutait que le fisc employait quelquefois la bastonnade, mais qu'entre particuliers, il n'y avait que la détention. Cette jurisprudence des Turcs et des Arabes m'a paru un peu rigoureuse, et j'en a fait l'observation au concierge ; j'ai même essayé de lui rappeler ce qui se passait à cet égard dans la vieille Égypte. Diodore nous apprend que chez les anciens Égyptiens une dette était toujours une obligation sacrée ; on saisissait les biens du débiteur ; néanmoins on ne pouvait saisir sa personne ; la patrie seule pouvait disposer d'un de ses citoyens. Celui qui empruntait de l'argent pouvait engager le corps de son père décédé, le sien propre, pour garantie de sa foi. Après son trépas, un débiteur pouvait être privé de la sépulture ; vivant, on ne pouvait toucher à

sa liberté. Mon érudition historique n'a pas réussi auprès de notre concierge : je n'ai pu lui faire comprendre un état de choses où il n'y aurait point de prisonniers pour dettes. Des squelettes embaumés, des momies lui paraissaient d'ailleurs une bien pauvre garantie pour des créanciers.

Nous avons parlé des lois relatives aux transactions commerciales. J'ai dit au geolier musulman, que le Coran qui se réduisait à des maximes générales, n'avait pu prévoir toutes les transactions entre particuliers, et n'avait pu régler avec précision les intérêts si mobiles et si changeans de l'industrie et du négoce ; cela peut être, m'a-t-il répliqué, mais dans votre Europe où les lois sont aussi nombreuses que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, êtes-vous plus avancés que nous ? n'avez-vous pas aussi vos prisonniers pour dettes, vos banqueroutes, vos liquidations frauduleuses, vos tromperies de toute espèce ? Je n'avais rien à répondre, et je n'ai pu m'empêcher de convenir qu'il vaut mieux quelquefois n'avoir pas assez de lois que d'en avoir trop. En effet, dans les pays où il y a beaucoup de lois, il est rare qu'il ne s'en trouve pas dont l'iniquité puisse tirer quelque parti ; en ce cas, il suffit à ceux que de vains scrupules ne retiennent point, de faire parler la loi dans leurs intérêts, et, dès lors, on ne prend plus pour règle l'équité naturelle ; personne ne veut avoir plus de probité qu'il n'y en a dans la législation : la loi bonne ou mauvaise se met peu à peu à la place de l'honneur, à la place de la conscience ; on se réfugie, on se retranche dans la loi contre l'opinion d'autrui, contre ses propres remords ; enfin, la justice est pour le mensonge et pour la fraude comme ces lieux d'asile où les coupables cherchaient autrefois l'impunité ; je connais beaucoup d'honnêtes gens qui ont été trompés, dépouillés, ruinés au milieu de nos lois sans nombre, au milieu de tous nos codes de commerce, et qui se seraient peut-être mieux tirés d'affaire avec la barbarie du Coran.

Au reste, le pacha n'est pas tout-à-fait de l'avis du concierge de la prison pour dettes ; il a déjà fait plusieurs tentatives pour remplir les lacunes de la législation ; le commerce du Caire a quelques réglemens pour les lettres de change, ce que nous n'avons point vu à Stamboul ; on a établi un conseil ou une cour judiciaire pour les faillites ; plusieurs commissions ont été nommées dans lesquelles ont été admis des marchands turcs, arabes, francs, arméniens, coptes ; ces sortes de commissions, qui avaient pour but de faire cesser les antipathies

entre les sectes diverses, annonçaient évidemment le dessein de fonder une législation qui fût égale pour tous et qui fût commune à tous. Je ne vous rappellerai point en détail tout ce qu'a tenté Méhémet Ali pour l'amélioration des lois; on doit louer ses intentions, mais il faut dire en même temps qu'il a rencontré de grands obstacles, et le plus grand de tous, du moins pour ce qui concerne le commerce, était, je crois, sa qualité de premier négociant du pays. Le pacha, en cette qualité, n'a pas tout le désintéressement qu'on pourrait souhaiter à un législateur, et pour savoir ce qu'on peut attendre de son esprit de réforme, il faudrait peut-être interroger ceux qui ont fait des affaires avec lui et qui sont restés ses créanciers ou ses débiteurs.

Réformer la législation commerciale, tenir la balance entre tous les intérêts, sera toujours chose fort difficile dans ce pays, mais surtout pour un chef absolu qui veut tout exploiter à son profit, qui a mis la main à toutes les entreprises du négoce, et qui, dans la distribution des richesses que produisent le commerce et l'industrie, s'est toujours réservé la part du lion; au reste, ce qui manque au commerce d'Égypte, c'est encore moins des lois, que de la confiance et du crédit. La circulation de l'argent est tout-à-fait interrompue; depuis qu'on parle d'une nouvelle guerre, la disette des valeurs métalliques se fait encore plus sentir; toutes les caisses de l'État sont vides; aussi l'opinion publique place-t-elle le pacha à la tête de ceux qui n'ont point de crédit; au moment où je parle, le propriétaire de tout le territoire égyptien, le souverain de toutes les industries, le conquérant futur des provinces syriennes et de la Palestine, ne trouverait pas à faire le plus petit emprunt; je puis vous assurer qu'on ne lui prêterait pas volontairement cinq cents piastres, ni sur ses conquêtes, ni sur ses manufactures, ni sur la foi du mékias annonçant la fécondité des terres.

Avant de terminer cette lettre, je veux vous parler d'une promenade que j'ai faite à la cité des morts; la cité des morts, ou le cimetière des anciens sultans et des califes d'Égypte, est placée entre le désert et la capitale, au nord du Mokatan, à l'orient de Fostatah; pour y arriver, on traverse un terrain rempli d'excavations et couvert de décombres; l'enceinte funèbre est presque aussi étendue que le vieux Caire; on trouve là des rues, des places publiques, des mosquées, des minarets, en marchant à travers cette cité singulière, on s'étonne de ne pas entendre le moindre bruit, et de ne rencontrer personne; la ville des

morts n'a de population vivante qu'un seul jour de la semaine; les familles musulmanes du Caire, et surtout les femmes, y viennent le vendredi; on ne rencontre là aucun reste de l'antiquité, mais des monumens qui appartiennent à toutes les époques des temps barbares et des temps modernes. On nous a conduits au monument funèbre qui est le plus près du désert; les voyageurs européens visitent quelquefois ce monument, parce qu'ils le croient consacré à Malek-Adel, frère de Saladin; c'est une erreur que je dois relever, car le célèbre Malek-Adel mourut et reçut les honneurs de la sépulture dans la ville de Damas; le monument d'ailleurs n'est plus qu'une ruine, un amas de pierres. En revenant sur nos pas, nous avons remarqué la mosquée du sultan Barcouf, celle du sultan Bibars, les seules qui soient encore debout; toutes les chapelles ou mosquées élevées dans le voisinage, sont à moitié détruites; chacun de ces établissemens religieux avait des revenus affectés à son entretien; à mesure que les legs pieux ont été dissipés ou anéantis, l'édifice a été abandonné aux ravages du temps, et personne ne s'est occupé de le réparer. Toutes ces ruines, tous ces mausolées les uns entiers, les autres à moitié renversés, offrent un spectacle fort pittoresque; mais on ne rencontre nulle part l'image de la grandeur; quelle différence entre les sentimens qu'inspirent cette ville des morts et la plaine des pyramides! combien tous ces mausolées des sultans sont petits et mesquins à côté des monumens élevés à la mémoire des Pharaons! dans notre promenade, nous étions avec un Anglais qui avait vu à Égra les mausolées des empereurs mogols; les monumens funèbres de l'Indoustan l'emportent de beaucoup en magnificence sur ceux des sultans et des califes d'Égypte. En avançant vers le midi, on aperçoit une autre ville des tombeaux; les dévots musulmans y viennent adorer le mausolée de l'iman Schafei, chef de l'une des quatre sectes musulmanes; plusieurs tombes de ce cimetière sont décorées avec une certaine pompe; les voyageurs y remarquent surtout le tombeau d'Ali-bey et de plusieurs autres chefs des mamelucks; la dorure éclate encore sur quelques marbres; autour de quelques sépulcres, la piété cultive encore des fleurs; les cippes et les colonnes sont surchargés d'inscriptions arabes parmi lesquelles nous avons distingué celle-ci : *La pensée survit à l'homme d'où elle est sortie; elle dure plus que les monumens de pierre, que les tombeaux des rois.*

Nous voilà au pied du Mokatan, dont la cime jaune et nue domine

sur tout cet horizon de ruines ; ses flancs sont sillonnés par de profonds ravins ; on y trouve çà et là d'énormes cavernes, des blocs de rocher détachés du mont par l'effort de l'homme ou par des tremblemens de terre ; tout le Mokatan est une carrière d'où sont sorties Memphis, Héliopolis, le vieux Caire, le grand Caire. Jamais ces sommets arides ne furent habités ; jamais on n'y vit croître un arbre, une plante ; cette montagne qui appartient au désert, n'a point d'histoire ; les vieux Égyptiens, les vieux Grecs, les Arabes, prononcent à peine son nom ; les traditions nous apprennent seulement que l'antiquité allumait des feux sur le Mokatan en l'honneur du Soleil, dans le temps où le soleil était Dieu. On trouve sur la cime de la montagne quelques masures parmi lesquelles des voyageurs ont reconnu les restes d'un observatoire et d'une mosquée ; là le calife Hakem allait chaque jour interroger les astres du firmament pour savoir les secrets de Dieu et découvrir les trésors enfouis dans la terre ; une tradition populaire répète encore aujourd'hui que le vieux calife avait lui-même caché ses trésors dans une grotte profonde, et qu'ils y restent sous la garde d'un crocodile, dont la vigilance ne peut être endormie qu'à l'aide d'un talisman. Je vous cite ces fables, parce qu'elles nous font connaître la superstition des Arabes, et qu'elles sont en harmonie avec la physionomie triste, âpre et sauvage du Mokatan.

LETTRE CXLI.

Voyage à Abouzabel. — M. Mimaut. — La caravane de la Mecque. — Le kamsim. — Arrosemens des terres. — Héliopolis.

Le Caire, avril 1831.

Abouzabel est connu depuis quelques années en Europe, et son nom est souvent cité dans les journaux, à cause de l'école de médecine qui s'y trouve établie. J'étais impatient de voir cette merveille des temps modernes, cette victoire remportée par l'amour des lumières et de l'humanité sur l'état de barbarie et les préjugés les plus invétérés de l'islamisme.

L'ouverture des cours dans l'école nouvelle se fait chaque année après les fêtes du bairam ; nous avons voulu y assister, et nous sommes partis lundi dernier avec M. Mimaut et plusieurs professeurs qui étaient venus passer quelques jours au Caire. M. Mimaut est un des hommes les plus distingués que la France ait eus dans le Levant ; il avait d'abord suivi à Paris la carrière des lettres, et il l'avait suivie avec succès, lorsque les emplois de la diplomatie sont venus réclamer son activité et ses talens. Consul à Venise, consul en Sardaigne, il a laissé partout d'honorables souvenirs ; la fortune encore plus que le choix des ministres, l'avait placé provisoirement en Égypte, et son zèle, secondé par une habileté peu commune, l'a rendu nécessaire dans un pays où se traitent les affaires les plus importantes du temps présent.

M. Mimaut n'est pas seulement un diplomate habile, mais un ami très-éclairé de l'antiquité. Pour mon compte, je lui sais un gré infini de n'avoir pas oublié qu'il y a deux Égyptes, l'une gouvernée par un pacha qui produit du blé, du riz et du coton ; l'autre, sur laquelle plane encore l'ombre de Sésostris, remplie de monumens et de vénérables ruines qu'il importe à l'Europe savante de faire respecter. Un

consul de France au Caire a deux missions à remplir, et je ne crains pas de dire que M. Mimaut les a remplies toutes deux avec honneur. Je ne vous parlerai point des services qu'il a rendus au commerce et à l'industrie, mais seulement de ce qu'il a fait pour les intérêts de la science. Je vous ai dit plusieurs fois que dans tous les lieux où il reste quelques débris du vieux temps, on fait chaque jour de nouveaux dégâts; tantôt c'est un temple qu'on renverse, un tombeau qu'on dépouille, tantôt une colonne ou une statue qu'on brise ou qu'on enlève, des inscriptions, des tableaux hiéroglyphiques qui disparaissent sous le marteau des démolisseurs. M. Mimaut a plusieurs fois adressé des plaintes au pacha; le vice-roi, au fond, se soucie très-peu des antiquités égyptiennes, mais pour faire une chose agréable au consul de France, il vient de défendre aux Arabes, sous peine de la vie, de remuer une pierre parmi les ruines de la Thébaïde, et même dans les plaines de Sakara. Ombres de Memphis et de Thèbes, vénérables restes de la vieille Égypte, jouissez de la trève qui vous est accordée, et n'oubliez pas que vous la devez à l'envoyé du pays des Gaules!

Comme nous sommes sortis de la ville du côté de l'orient, nous avons laissé à notre droite la *ville des morts* ou le grand cimetière des soudans et des califes. A quelque distance du Caire, nous avons pu voir le lieu où se rassemble la caravane de la Mecque; on avait déjà dressé un grand nombre de tentes; beaucoup de chameaux se reposaient étendus sur le sable, et déjà on ne leur donnait de l'eau que tous les deux jours, pour les habituer aux privations du désert. La plupart des pélerins qui arrivent pour se joindre à la caravane, viennent, les uns de l'intérieur de l'Afrique, de Maroc, des côtes de Tunis et d'Alger; les autres de l'Asie mineure et de la Turquie d'Europe. On remarque qu'ils sont moins nombreux qu'à l'ordinaire; ces sortes de pélerinages n'inspirent plus le même enthousiasme, depuis que les Wahabites ont envahi et pillé les deux villes saintes, la Mecque et Médine; les gouvernemens musulmans ne donnent plus au départ des caravanes la même solennité, et n'accordent plus la même protection aux pélerins. Le pacha d'Égypte a nommé, pour la troupe sacrée, un chef qui doit la conduire, et qu'on appelle *émir-hadji*. J'ai vu à la citadelle du Caire le drapeau qui doit être déposé sur le tombeau du prophète; voilà tout ce que le gouvernement de Méhémet Ali fait pour la caravane de la Mecque. Du reste, qu'elle périsse engloutie dans les sables, qu'elle soit moissonnée par les ma-

ladies et par la faim, pillée par les Arabes, personne ne s'en inquiète dans le divan. La dévotion des fidèles avait autrefois donné des maisons et des terres à la ville chérie du prophète, et leurs revenus étaient employés à l'ornement des saints lieux et à l'entretien des pauvres pélerins. Tout ce qui restait de ces fondations pieuses est tombé entre les mains de Méhémet Ali, qui a rendu à la Mecque son culte et sa gloire, et qui a gardé pour lui les offrandes des croyans. D'un autre côté, les caravanes saintes étaient jadis florissantes par le commerce qui marchait à leur suite; mais le commerce n'ose plus se mettre sous la sauvegarde de la religion, et craint plus que jamais les brigands du désert et les agens du fisc; ajoutez à cela qu'il y a maintenant chez tous les peuples de l'islamisme je ne sais quels sinistres pressentimens, qui ne leur montrent dans l'avenir que des calamités. Depuis quelques jours, on répète avec effroi que la peste, le *choléra-morbus* et d'autres maladies contagieuses, ont été apportés par des hadjis venus des bords de la mer Noire et de l'Anatolie. Aussi avons-nous vu un air de tristesse parmi les dévots de la caravane, qui écoutent à peine les chanteurs et semblent fuir les baladins, accourus pour les distraire et les divertir. Un de nos interprètes nous a dit de plus que tous ceux qui se mêlent de prédire les choses futures et qui sont en assez grand nombre au Caire, annoncent publiquement que les nouvelles qu'on recevra cette année du désert, doivent remplir de deuil toutes les familles musulmanes de l'Égypte, de l'Afrique et de la Caramanie.

A peine avions-nous dépassé le lieu où s'assemble la caravane, que le soleil a paru s'éteindre, et n'a laissé voir qu'un disque plombé. Au bout de l'horizon se montrait une rougeur comme celle d'une fournaise; une poussière enflammée s'élevait des hauteurs du Mokatan, et le vent du midi la poussait vers nous; c'était le kamsim qui menaçait de tout ébranler. Dans les orages d'Europe, ce qui m'a toujours causé le plus d'effroi, c'est le tonnerre qui gronde, et qui tombe en éclat; ici le ciel ne tonne point, et ce qu'il y a d'effrayant, c'est le silence de toute la nature au milieu d'une tempête. Nous avons cherché un abri dans un terrain planté d'arbres, car le kamsim auquel rien ne résiste, et qui soulève des montagnes de sable comme les vents de la mer soulèvent les grandes eaux, s'arrête quelquefois devant le feuillage du palmier et les humbles tiges de l'acacia. Je m'attendais à voir un de ces ouragans qui avaient englouti les armées de

Cambyse, et dont les voyageurs nous font de si horribles tableaux; mais au bout d'une demi-heure, le ciel a repris toute sa sérénité, et nous en avons été quittes pour quelques gouttes de pluie; ce qui est, du reste, une espèce de prodige dans ce pays, car il y a plus d'un an que les habitans du Caire n'ont vu pleuvoir.

Les campagnes que nous traversons sont coupées de beaucoup de petits canaux, de mille rigoles qui se croisent et se prolongent en tous sens. Il nous arrive quelquefois de marcher entre deux courans d'eau, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le midi. Cette rosée qui ne tombe point du firmament, et que dirige à son gré l'industrie de l'homme, couvre tantôt une terre où croissent le maïs et le coton, tantôt une vigne qui fleurit dans l'eau comme les plantes d'un marécage. Ce qui m'étonne le plus dans ce pays, c'est de trouver partout sous mes pas la terre inondée, et d'avoir toujours sur ma tête un soleil ardent. Je chercherais en vain dans toutes ces campagnes brûlantes nos claires fontaines, nos ruisseaux roulant parmi de verts gazons et sur des cailloux mousseux; quant aux zéphirs printanniers, quant à la fraîche obscurité des bois, si souvent chantée par nos poètes, il ne faut pas seulement y penser.

La plupart des terres que nous avons vues sur notre passage, appartiennent, dit-on, à Ibrahim-pacha qui fait beaucoup d'expériences agricoles. L'état où se trouve la culture, semble annoncer au voyageur que le pays vit dans une profonde paix, et que ceux qui l'habitent n'y sont occupés que des travaux innocens de l'agriculture; toutefois, il s'y commet des meurtres et des brigandages qui font frémir; on en accuse les Mores et les Maugrabins qu'Ibrahim a pris à son service; mais personne n'ose poursuivre les coupables, et, lorsqu'on en parle au pacha, il se contente de demander si ses oliviers sont restés debout, et si on a respecté ses plantations.

Après une heure de marche, nous sommes arrivés sur l'amplacement de l'ancienne Héliopolis; ce nom suffit sans doute pour éveiller toute votre attention; Héliopolis fut après Thèbes et Memphis la cité la plus illustre de l'Égypte. La gloire de Memphis était dans la magnificence de ses palais et de ses temples, dans ses pyramides et dans ses hypogées; celle d'Héliopolis dans l'école de ses prêtres, qui, les yeux fixés vers le ciel, cherchaient la Divinité, étudiaient la philosophie et la morale dans le cours des astres et dans la marche des saisons. C'est dans Héliopolis que se conservait le dépôt sacré des

sciences égyptiennes ; c'est là que Platon, Eudoxe, Thalès de Milet et d'autres sages venaient prendre des leçons qu'ils transmettaient à la Grèce, à l'Italie, à l'Asie mineure. Le soleil, que l'Égypte regardait à la fois comme le père du jour et le père des intelligences, avait dans Héliopolis un temple dont l'antiquité nous a laissé une description ; on y arrivait par des avenues couvertes de sphinx, de statues et de colonnes ; plusieurs obélisques chargés d'inscriptions, de superbes portiques ornaient les cours qui précédaient l'enceinte sacrée. On remarquait au dôme du sanctuaire un miroir immense qui réfléchissait les flots de la lumière du ciel, et ce miroir était disposé de telle manière que le dieu Soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher, se trouvait partout, et toujours présent dans son temple.

Lorsque Strabon visita Héliopolis, il vit ses monumens à moitié ruinés, et la cité se relevant à peine de ce qu'elle avait souffert à l'invasion de Cambyse ; mais elle conservait encore son école des prêtres ; on montrait encore aux étrangers l'observatoire d'Eudoxe vers le Nil, la maison que Platon avait habitée pendant onze ans ; depuis le passage de Strabon, l'histoire semble avoir oublié jusqu'au nom d'Héliopolis ; nous savons seulement que dans les premiers siècles de l'Église, des ermites et des anachorètes vinrent chercher là une retraite ignorée parmi les débris des anciens temples ; il ne reste plus maintenant qu'un obélisque, qui est encore debout dans une campagne déserte ; autour du vieux monument, tout est silencieux et muet, et lorsque le voyageur lui demande comment ont été détruits les édifices dont il décorait les avenues, il garde le silence ; lorsqu'on lui demande comment la ville du soleil a passé sur cette terre sans y laisser de traces, semblable à un hôte qui ne s'arrête qu'un jour, le témoin solitaire des vieux temps ne répond rien ; la charrue se promène dans cette enceinte couverte autrefois des merveilles de l'architecture ; à la place même où s'élevait le temple du dieu du jour, à la place où s'assemblaient les sages et les docteurs pour observer la marche du temps et l'ordre de l'univers, il ne s'agit plus maintenant que de savoir si un fellah y sèmera du doura, du trèfle ou du froment ; et pour qu'il ne reste rien de la vieille Héliopolis, les nouveaux possesseurs de ce lieu où fut trouvée l'année solaire, ne comptent plus les mois et les saisons que par les révolutions de la lune.

Que sont devenus les autres obélisques dont l'histoire nous a parlé ? Deux ont été transportés à Rome au temps des empereurs, un autre

à Constantinople, et nous l'avons vu l'été dernier dans la place de l'hippodrome. Les deux obélisques d'Alexandrie, qu'on appelle les Aiguilles de Cléopâtre, et sur lesquels M. Champollion a lu les noms de Mæris et de Sésostris ou *Rhamsès*, sont venus aussi d'Héliopolis. On s'aperçoit, en voyant l'obélisque qui est resté seul, que plusieurs tentatives ont été faites pour le renverser; mais il n'en demeure pas moins assis sur sa base comme au temps des Pharaons. Plusieurs voyageurs ont remarqué que du côté de l'est, la surface latérale du monument avait subi quelque altération; cette altération peut s'expliquer, ce me semble, d'une manière assez naturelle; les pierres se couvrent chaque nuit d'une rosée abondante, et comme le côté oriental de l'obélisque se trouve exposé aux premiers rayons du jour, l'action du soleil, en s'exerçant sur la pierre encore humide, peut, à la longue, en altérer la surface. Cette explication me paraît d'autant plus vraisemblable, que les obélisques d'Alexandrie, que celui de Constantinople, ont été de même endommagés, et qu'ils ne l'ont été que du côté qui regarde l'orient.

En approchant de l'obélisque, nous avons pu distinguer sur les divers côtés de la pierre, l'ibis, le scarabée, le serpent, le lotos, le palmier, la charrue, etc. Jusqu'ici on avait pensé que le langage inconnu de ces signes pourrait révéler un jour quelques-uns des mystères de la vieille Égypte; cette opinion, qui fut long-temps accréditée parmi les savans, est abandonnée depuis les découvertes de M. Champollion; nous savons maintenant que les inscriptions d'un obélisque ne rappellent jamais que la date du monument, le nom du roi qui l'a fait élever, et celui de la divinité à laquelle il était consacré; l'inscription gravée sur l'obélisque d'Héliopolis annonce qu'il fut élevé par *Osortasen*, Pharaon de la vingt-troisième dynastie [1]; Osortasen régnait vers l'an 800 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire près de quatre cents ans avant la conquête d'Alexandre, et près de trois cents ans avant le voyage d'Hérodote en Égypte.

[1] Je dois cette communication à M. Champollion-Figeac, dont les soins obligeans et les recherches éclairées m'ont souvent secondé dans mon travail.

SUITE DE LA LETTRE CXLI.

Héliopolis. — Fontaine de Marie. — Sycomore de la sainte famille. — Plante du baume. — Matarieh. — Bataille d'Héliopolis.— Kléber.

Le Caire, avril 1831.

Héliopolis, comme Saïs, Memphis et d'autres grandes cités, avait des enceintes réservées aux monumens religieux; nous avons fait le tour de l'enceinte où se trouvaient le temple du Soleil et l'école des prêtres. Du côté du nord et du côté de l'est, il existe des restes d'une chaussée, qu'on prend d'abord pour des amas de décombres. Dans tous les lieux où fut bâtie une ville ancienne, il est rare de ne pas trouver des traces d'une nécropolis; lorsque les grands monumens ont disparu, il reste encore des tombeaux; toutefois, nous n'avons rien trouvé, sur l'emplacement et dans les environs d'Héliopolis, qui pût ressembler à d'anciennes sépultures, ce qui nous prouve que la ville du soleil, comme Memphis, faisait porter ses morts dans la plaine des pyramides.

M. Jomard, qui a décrit l'emplacement d'Héliopolis, a parcouru toutes les campagnes voisines; il a trouvé des ruines en plusieurs endroits, surtout dans le bourg d'Hélioud, situé vers le Nil; ce bourg renferme plusieurs restes de la ville antique; le nom d'Hélioud est lui-même un reste ou un souvenir d'Héliopolis. C'est ainsi que dans la Troade, l'antiquité vit successivement l'ancienne Ilion, la nouvelle Ilion, puis la Troie d'Alexandre; la seconde fut bâtie avec les ruines de la première, la troisième avec les débris des deux autres. La même chose a pu arriver à plusieurs villes d'Égypte, et le bourg d'Hélioud fut sans doute une nouvelle Héliopolis, qui aura été construite par les Grecs plus près du fleuve.

Des traditions sacrées et profanes, des souvenirs de plusieurs époques et de diverses croyances, se rattachent à la ville et au terri-

toire d'Héliopolis ; cette ville est souvent mentionnée dans la Bible, qui l'appelle On, mot qui signifiait ville du soleil dans la langue des vieux Égyptiens. *Putiphar,* dont le patriarche Joseph fut l'intendant, habitait Héliopolis, et son nom même de Putiphar annonce qu'il était un des grands prêtres du dieu Soleil. Comme Héliopolis était près du pays de Gessen, habité par les Hébreux, elle leur était beaucoup plus connue que Memphis et Thèbes. On croit même que les juifs furent employés à construire, ou tout au moins à réparer quelques édifices de la cité égyptienne. Ce fut là, sans doute, que Moïse, qui est appelé dans l'Écriture *l'élève de l'Égypte,* vint apprendre les hautes sciences qu'enseignait l'école des prêtres, les sciences dont il avait besoin pour étonner, pour convaincre Pharaon, et remplir la mission que lui avait donnée Jéhovah. Quand les Hébreux furent les maîtres de Chanaan, leurs pensées se tournèrent encore quelquefois vers Héliopolis, et dans les mauvais jours d'Israël, ceux qui avaient à redouter la persécution, vinrent y chercher un asile. Les traditions saintes nous apprennent que la famille de Jésus-Christ vint à Héliopolis, lorsqu'elle fuyait les poursuites d'Hérode, et ces traditions, fort répandues au moyen âge, attirèrent dans ce lieu un grand nombre de pélerins ; on nous a montré, à quelques centaines de pas de l'obélisque, une fontaine qui fut long-temps l'objet de la vénération des chrétiens, et qu'on nomma long-temps la *fontaine de Marie.*

Une opinion s'était accréditée, que la vierge Marie avait lavé dans cette fontaine les langes de l'enfant Jésus, et depuis ce temps, l'eau qu'on y puisait avait opéré quantité de miracles. Dès les premiers temps du christianisme, les fidèles bâtirent en ce lieu une église ; quand les musulmans furent maîtres de l'Égypte, ils construisirent à leur tour une mosquée près de la source miraculeuse. Les disciples des deux croyances venaient demander à la fontaine de Marie la guérison de leurs maux ; les coptes, les grecs et quelques musulmans du pays, y viennent encore aujourd'hui en pélerinage ; mais le nombre des prodiges a beaucoup diminué. La chapelle chrétienne et la mosquée ont eu le sort du temple du Soleil ; on n'en trouve plus de vestiges. Nous n'avons vu, auprès de la fontaine révérée, qu'une machine hydraulique, à laquelle quatre bœufs sont attelés, et qui élève l'eau au niveau du terrain.

Une autre trace de la sainte famille attirait aussi les pélerins ; non

loin de la fontaine, on nous a fait entrer dans un enclos planté d'arbres ; un musulman qui nous conduisait, nous a fait arrêter devant un sycomore, et nous a dit : *Voilà l'arbre de Jésus et de Marie.* Les coptes nous disent que dans un moment où la sainte famille fuyait devant des brigands, le tronc de cet arbre s'ouvrit tout à coup pour la recevoir ; heureusement que nous ne sommes pas obligés de croire à ce que disent ici les coptes et même les disciples du Coran, car la seule vue du sycomore suffirait pour démentir leurs assertions et nous disposer à l'incrédulité ; d'abord le tronc de l'arbre ne surpasse pas en grosseur celui des arbres les plus ordinaires, et ne laisse donc guère aux spectateurs l'idée du prodige qu'on suppose ; j'ai remarqué de plus que le sycomore devant lequel nous nous sommes arrêtés, ne ressemble pas même à celui qui est décrit par les voyageurs du seizième siècle ; comment se persuader qu'un arbre à qui on enlève chaque jour son écorce et ses branches pour en faire des reliques, soit resté le même depuis le temps d'Hérode? Vansleb, curé de Fontainebleau, nous rapporte que l'ancien sycomore était tombé de vieillesse, en 1656 ; les pères cordeliers du Caire conservaient pieusement dans leur sacristie les derniers débris de l'arbre miraculeux. Il ne restait dans le jardin qu'une souche d'où est venu sans doute l'arbre que nous avons vu.

Le jardin où nous sommes entrés renfermait une autre plante qui obtint aussi le respect des pélerins ; c'est l'arbuste qui produit le baume : « La vigne du baume, dit Jacques de Vitry, qui ne se » trouvait que dans la terre sainte et dans le lieu appelé Jéricho, fut » transportée très-anciennement dans la plaine de Babylone (la » plaine d'Héliopolis). Elle y est cultivée par les disciples du Christ » qui vivent captifs sous la domination des Sarrasins ; ces derniers » ont jugé par expérience, et ils en conviennent, que lorsque la vigne » du baume est cultivée par des mains musulmanes, elle demeure » stérile, comme si elle dédaignait de produire des fruits pour des » infidèles. » Telle est l'opinion qu'on avait sur le baume d'Héliopolis au treizième siècle ; le siècle suivant ne trouva point cette narration assez merveilleuse ; le seigneur d'Englure que nous avons souvent cité, et qui passa par la *plaine de Babylone*, nous parle ainsi de toutes les merveilles visitées par les pélerins de son temps, et surtout du jardin où croissait la vigne du baume : « Quand nostre » dame, mère de Dieu, nous dit-il dans son vieux langage, eut passé

» les déserts et qu'elle vint en cedit lieu, elle mit notre Seigneur à » terre, et alla cherchant eaue par la campagne, mais point n'en » peut *tiner* (trouver); si s'en retourna moult dolente à son cher » enfant, qui gisoit estendu sur le sable, lequel avoit feru des talons » en terre, tant qu'il en sourdit une fontaine d'eaue moult bonne et » douce; si fust nostre dame moult joyeuse de ce, et en remercions » nostre Seigneur; illec recoucha nostre dame son cher enfant et lava » les *drapelets* de nostre Seigneur de l'eaue d'icelle fontaine, et puis » estendit iceux drapelets par dessus la terre pour les essuyer (les » faire sécher), et de l'eaue qui dégoutoit d'iceux drapelets, ainsi » comme ils essuyoient (séchaient), par chaque goutte naissoit un » petit arbrisseau, lesquels arbrisseaux portent le baume, et encore » à présent y a grant planté (quantité) de ces arbrisseaux qui portent » le baume, et en autre lieu du monde, fors (excepté) en paradis » terrestre, vous ne trouverez qu'il naisse baume hors en cedit » jardin.» Je cite le texte de notre vieux pélerin, parce qu'on ne peut imiter le charme de sa narration; quelle simplicité naïve, quel naturel plein de grace dans ce petit tableau! Ce que dit Virgile de l'arbre de Polydore, tout ce que dit le Tasse de la forêt enchantée, ne me paraît pas plus poétique; combien il me serait doux de partager toutes les illusions de nos voyageurs du moyen âge, et de regarder comme paroles d'Évangile tout ce qu'ils nous racontent! Notre raison superbe et les tristes conseils qu'elle nous donne, valent-ils le bonheur de croire à cette innocente poésie des légendes! Du reste, la plante du baume, ainsi célébrée, n'existe plus dans la plaine d'Héliopolis; elle a péri comme tant d'autres merveilles du pays, sans qu'on sache dans quel temps elle a disparu et quelle a été sa fin.

En avançant du côté de l'est, nous sommes arrivés au village de *Matarich*, appelé ainsi d'un mot arabe qui veut dire *source d'eau, eau nouvelle;* ce village est bâti en pierre; on doit croire qu'il renferme dans ses constructions quelques ruines d'Héliopolis; il y a là, disent les voyageurs, un lieu de prostitution célèbre dans le pays; il est protégé par l'ouali ou le chef de la police, et très-fréquenté par les habitans du Caire; ainsi, la volupté impure a aussi ses pélerinages, et les prostituées règnent dans les lieux où s'enseignait la sagesse antique; j'ai remarqué que, parmi les ruines désertes des cités, on trouvait le plus souvent des chacals, des couleuvres ou des scorpions; mais lorsque ces ruines sont habitées, et que l'homme y a établi sa

demeure, ce qu'on est le plus sûr d'y rencontrer, ce sont des crimes, des vices honteux, car la corruption des mœurs suit et précède partout le génie de la destruction ; la corruption est aussi une ruine, la plus déplorable de toutes, et celle que le temps épargne le plus.

Cette plaine d'Héliopolis fut souvent rougie du sang des combats ; c'est dans cette plaine appelée par les vieux chroniqueurs, la plaine de Babylone, que la fortune des armes a décidé souvent du sort de l'Égypte ; c'est par là qu'arrivèrent les armées de Cambyse et d'Alexandre ; c'est là que le lieutenant d'Omar vint camper avec ses hordes victorieuses ; au temps des croisades, lorsqu'Amaury, roi de Jérusalem, eut prit et dévasté Bilbeis, il s'avança jusqu'à la plaine d'Héliopolis, et put voir de là l'incendie qui dévora le vieux Caire pendant quarante jours ; dans la même plaine, le dernier des sultans mamelucks fut vaincu par Sélim qui soumit bientôt toute l'Égypte à ses lois ; les historiens des derniers temps n'ont pas négligé de parler de la victoire que le général Kléber remporta sur l'armée du grand visir. D'après ce qu'on m'a dit sur les lieux, j'avoue que j'ai perdu un peu de mon admiration pour cette bataille qui fut à peine un combat, et qui ne méritait pas le grand nom d'*Héliopolis* qu'on lui a donné. Je fais cette observation dans l'unique intérêt de la vérité historique, et non pour ternir en rien la gloire d'un grand capitaine ; Kléber est un de ces hommes pour lesquels la louange n'a pas besoin de mentir, ni même d'exagérer, et j'aime à retrouver sous ma plume, un nom qu'on prononce dans ce pays avec respect, et qui m'a quelquefois fait battre le cœur. Je me rappelle qu'à mon arrivée au Caire mon guide me montra la maison où Kléber fut assassiné ; je ne pus me défendre de la plus vive émotion ; dans cette plaine d'Héliopolis, il existait naguère un autre souvenir du général français ; en visitant, comme les pélerins, l'arbre de la sainte famille, Kléber avait écrit son nom sur l'écorce de l'une des branches ; ce nom, avec celui de plusieurs Français, a été vu par plusieurs personnes dignes de foi qui m'en ont parlé ; mon premier soin a été de le chercher, quand je me suis approché du sycomore ; mais je n'ai rien trouvé ; tous les noms ont disparu, effacés par le temps ou par une main jalouse ; ainsi périssent les souvenirs du désert, et peut-être le temps est-il venu de demander aux contemporains, pourquoi le plus illustre des compagnons de Bonaparte n'a point de monument ni sur les bords du Nil ni dans son propre pays.

SUITE DE LA LETTRE CXLI.

Une tribu d'Arabes bédouins. — Des Arabes en général.

Avril 1831.

En quittant Matarieh, nous n'avons rencontré sur notre route qu'une seule maison, c'est un café établi en face d'un bois de palmiers. Après ce café, on n'aperçoit plus devant soi et autour de soi que des solitudes; un sable jaune qui couvre des terrains spacieux, annonce assez que le Nil n'y porte plus le tribut de ses eaux.

Comme nous marchions lentement et qu'aucun spectacle n'attirait notre attention, nous avons pu causer tout à notre aise sur tout ce qui nous venait à la pensée; notre conversation s'est portée d'abord sur la culture du pays et sur la négligence que le gouvernement paraît mettre à la favoriser. — Ne vaudrait-il pas mieux, disions-nous, ouvrir des canaux sur le fleuve, que de lancer tous les mois un vaisseau de ligne à la mer? Ne serait-il pas plus avantageux pour le pays de multiplier les machines hydrauliques, que de fabriquer de la poudre et des canons; de bâtir des fermes et des villages, que des arsenaux et des casernes? Les conquêtes sur le désert ne seraient-elles pas plus glorieuses que celles qu'on a faites vers la mer Rouge et dans le Sennaar, que celles même qu'on se propose de faire dans la Syrie et dans la Palestine? — Alors un de nos voyageurs qui n'avait rien dit jusque-là a pris la parole; c'est ainsi, nous a-t-il répondu, que raisonnent tous ceux qui passent par l'Égypte; il n'y a rien de plus beau sans doute, de plus poétique même que des conquêtes sur le désert; mais on ne songe pas qu'il s'agit maintenant pour Méhémet Ali de se maintenir contre les entreprises de la Porte, et pour cela, il lui faut une armée, il lui faut une flotte et non des canaux et des puits à roue; l'Égypte couverte de moissons ne le défendrait pas contre le dernier des capigis, porteur

d'un firman, et les sept vaches grasses de Pharaon ne l'empêcheraient pas d'être étranglé avec un lacet de peau de serpent, s'il n'avait ni vaisseaux de ligne ni soldats. Si le pays ne jouit pas de tous les avantages que la nature lui a donnés, il ne faut pas toujours en voir la cause dans la mauvaise administration du pacha, mais dans la nécessité qui domine sa politique, dans la position incertaine et périlleuse où sa fortune l'a placé ; si l'Égypte n'est pas heureuse, il faut s'en prendre à l'état de l'Orient, sur lequel soufflent tous les vents des révolutions, et peut-être aussi à l'Europe qui entretient des haines, qui nourrit des discordes qu'elle pourrait et qu'elle devrait apaiser. — Ces observations m'ont paru d'un grand sens, et nous n'avons rien répliqué ; ainsi, pour que toutes les terres soient fertiles, et pour que le désert ne continue pas ses usurpations, l'Égypte doit attendre que son pacha soit tranquille, et pour que le pacha soit tranquille, il faut que le sultan de Stamboul écoute la voix de la modération, et que tous les cabinets de l'Occident soient désintéressés et conduits par une sagesse prévoyante. J'avais envie de parler du fameux canal de Suez, mais, d'après ce qu'on nous a dit, il faut tant de choses miraculeuses pour qu'on puisse creuser le plus petit des canaux, que je n'ose plus songer à celui qui doit joindre les deux mers.

Nous avions terminé notre conversation sur les canaux, lorsque nous sommes arrivés dans une plaine sablonneuse et stérile où campe depuis quelque temps une tribu d'Arabes ; notre caravane s'est arrêtée un moment devant ce camp de bédouins ; les tentes y sont séparées les unes des autres, et distribuées à peu près comme les huttes d'un village ; le camp est divisé en plusieurs quartiers, qu'on appelle *ferigs* ou familles ; on trouve là des troupes de chiens comme dans les rues du Caire : ce sont les seuls gardiens de la tribu pendant la nuit. La richesse des bédouins consiste en des chameaux, des jumens, des chèvres et des brebis ; tous ces animaux sont maintenant dans des pâturages affermés à des villages voisins ; lorsque nous nous sommes approchés des tentes, plusieurs femmes étaient assises par terre, tissant des étoffes de peaux de chèvre et de chameau ; nous leur avons demandé à boire, et plusieurs d'entre elles nous ont apporté de l'eau dans des vases d'argile ; comme elles étaient sans voile, nous pouvions voir leur teint hâlé, leurs dents blanches, leur nez épaté, leurs sourcils noirs, semblables à l'arc du croissant ; elles portent une tunique de laine, des bagues et des boucles d'oreilles en cuivre, la

plupart ont des anneaux de verre bleu aux bras et aux jambes, sur le front une couronne de piastres, la paume des mains jaunie par le henné; toutes ont la taille svelte, et dans leur physionomie quelque chose de plus distingué que les femmes des fellahs.

Tous les hommes de la tribu se trouvaient hors du camp; ils étaient assemblés à quelque distance des tentes et délibéraient sur un sujet grave; on avait commis un assassinat dans le voisinage; la rumeur publique accusait les Arabes, et le pacha avait ordonné qu'on prît des informations; comme dans tous les États de l'empire ottoman, les habitans du canton où s'est commis le meurtre, doivent payer une amende ou le prix du sang, quand le meurtrier n'est pas connu; les bédouins que nous avons vu délibérant, s'occupaient de repousser les soupçons élevés contre eux, ou d'échapper à la responsabilité pécuniaire qu'on pouvait faire peser sur leur tribu. Leur délibération paraissait fort animée; j'aurais été curieux de savoir ce qu'ils disaient dans leur conseil tenu en plein vent; nous n'avons entendu qu'un bruit confus, et leurs paroles ne sont pas venues jusqu'à nous.

Rien n'est plus facile à saisir que la physionomie des bédouins; aussi tous les voyageurs en ont-ils parlé, et ce qu'ils en ont dit ne manque pas d'exactitude; comme ces peuplades errantes sont toujours les mêmes et qu'elles ne changent ni de mœurs ni de caractère, on peut indifféremment les étudier dans les vieux auteurs, comme dans les auteurs les plus récens; nos chroniqueurs des croisades parlent souvent des Arabes bédouins, et la peinture qu'ils nous en ont laissée, ne ressemble pas mal à ce que ces tribus nomades sont aujourd'hui; nous les retrouvons tels que nous les représente le sire de Joinville, *habitant es montagnes et déserts*, n'ayant ni ville ni cité où ils puissent se retirer, *fichant par terre une façon d'habitacle,* composée de *tonnes et de toiles liées à des perches;* portant sur eux des peaux de mouton, *ou peaux de doummous*, avec des pelisses à grand poil; toujours à cheval; revêtus le plus souvent d'une *étoffe* de laine blanche, *comme si c'estoient surplis*. Joinville ajoute que les bédouins ont les cheveux longs ainsi que la barbe, et *qu'ils sont presque tous laids et hideux à regarder*, ce qui paraît tant soit peu exagéré pour ceux qui les voient maintenant. Ce que le bon sénéchal ne pouvait pardonner à ces Arabes nomades, c'est qu'ils pillaient tour-à-tour les chrétiens et les musulmans; ils ne s'épargnaient pas même entre eux, ce qui lui faisait dire qu'ils *étaient de la nature des chiens, lesquels, sitôt qu'ils voyent un*

des leurs battus par d'autres, se mettent à crier et se jettent tous sur lui.

J'avoue que dans tout mon voyage, rien ne m'a plus frappé que ces tribus errantes; j'ai vu en passant celles de la Palestine, et j'en ai parlé dans mes lettres; celles de l'Égypte, quoiqu'elles aient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, ont cependant dans leur physionomie quelques traits distincts, qu'on peut remarquer au premier aspect. J'ai beaucoup interrogé les Francs établis dans le pays, et les voyageurs qui ont le mieux observé les Arabes; je vais recueillir tout ce que j'ai pu apprendre d'intéressant et de nouveau.

Quoique la vie des bédouins soit très-agitée, elle est le plus souvent uniforme et monotone comme les solitudes qu'ils habitent. Dès qu'ils se sont arrêtés en quelque lieu, et qu'ils y ont dressé leurs tentes, toute leur occupation est de soigner leurs armes, leurs jumens et leurs chameaux; le plus grand évènement pour ces tribus oisives, est la naissance d'un cheval de race. Les chefs le reçoivent dans leur bras, comme ils recevraient le fils d'une de leurs épouses; ils le tiennent ainsi pendant plusieurs heures; et quand ses pieds sont raffermis, ils le posent sur le sable. Les bédouins ne font usage du tabac que pour le mâcher entre leurs dents, en le mêlant avec du natron. Ils fument rarement, car la fumée de la pipe pourrait avertir quelquefois de leur présence, et nuire à leurs expéditions nocturnes. Quelques-uns d'entre eux s'adonnent à l'exercice de la chasse; plusieurs ont encore des fusils à mèche, et s'en servent avec une dextérité surprenante. Pendant le jour, l'Arabe court le désert, se nourrissant de quelques dattes, faisant paître à sa jument quelques herbes. Il est suivi de son lévrier plus rapide que les gazelles, et porte à sa main un faucon, habitué comme lui à vivre de sa proie. Le soir, il revient dans sa tente, où l'attendent un lait caillé et un pilau préparé par les femmes. Les bédouins sont en général très-sobres; ils n'ont point de médecins, et peu de maladies; l'ophtalmie, ce mal si commun en Égypte, leur est presque inconnu; la peste fait rarement parmi eux des ravages. Tous ces hôtes du désert reconnaissent en général la loi du Coran, mais ils n'en prennent guère que la doctrine du fatalisme. Il y a des bédouins qui ne sont jamais entrés dans une mosquée; ils ne tiennent point compte du ramadan, et ne font le pélerinage de la Mecque que pour savoir s'il y aura quelque chose à piller sur la route. Ils ont presque tous des talismans, et se laissent souvent aller à des superstitions païennes; on les soupçonne même d'adresser quelquefois leurs prières du matin et du soir au soleil.

Rien n'est plus simple que leurs funérailles : les morts sont accompagnés par leurs parens, qui ne gémissent ni ne pleurent. On creuse une fosse dans le sable ; aucun signe ne la distingue, et personne n'y vient prier. Les Arabes ne jurent point par les ossemens de leurs pères, et lorsqu'ils ont séjourné quelque temps dans une partie du désert, le voyageur n'y reconnaît pas plus la place où ils ont enterré leurs morts, que celle où ils ont dressé leurs tentes. A la guerre, les bédouins ne recherchent point la gloire, mais le butin ; ils pillent tout le monde, et personne n'use avec eux de représailles, ce qui fait que plusieurs sont fort riches, et que des tentes recouvertes d'un feutre grossier ont souvent renfermé des trésors. Les Arabes ont pour leur race un orgueil qu'on a peine à comprendre dans les habitans du désert ; il est curieux de voir les petits garçons d'une tribu venir au-devant de l'étranger qui passe, et s'écrier avec une certaine fierté : *Nous sommes bédouins !* On leur apprend dès le berceau à dédaigner tous ceux qui ne passent pas leur vie en plein air ou sous la tente, qui s'enferment dans les murs des cités, et qui reconnaissent une autre patrie que des solitudes sans nom.

Les femmes des bédouins sont plus chastes que les autres femmes d'Égypte ; elles vivent toujours en présence de la tribu, et la tente qu'elles habitent est sans cesse exposée à tous les regards. Une femme d'une tribu arabe se marie quelquefois avec un Arabe des tribus voisines, mais jamais avec un fellah. On m'a raconté qu'un jeune fellah avait séduit une bédouine de la tribu des *Amayn ;* il offrait de l'épouser, mais cette offre fut repoussée avec mépris par les parens de la jeune fille. La tribu tout entière prit les armes, et menaça de brûler le village qu'habitait la famille du séducteur. Le malheureux fellah fut obligé de donner tous ses biens pour expier l'outrage fait à la nation des bédouins ; et quand la querelle eut été ainsi apaisée, les frères de la pauvre bédouine l'entraînèrent à l'écart et la tuèrent à coups de couteau. Tel est le caractère farouche et jaloux des bédouins ; telle est leur aversion, leur mépris pour une classe d'hommes qui vivent sous le même ciel, et qui descendent comme eux d'Ismaël. Les Arabes des tentes ne changent pas aussi souvent de femmes que les autres, aussi leurs épouses ont-elles un peu plus d'importance dans la famille, et même quelquefois dans la tribu. Leur principale occupation est de traire les brebis, de veiller sur les enfans, de préparer les repas, de tisser des étoffes grossières. Quand la tribu est

campée, elles sortent rarement de la tente ; dans les longues marches, elles restent quelquefois plusieurs semaines sur le dos d'un chameau, portant avec elle un moulin de pierre pour broyer le blé, et un fourneau pour faire cuire le pain de chaque jour. Quand la guerre se déclare entre des tribus, les femmes ne quittent point leurs maris et leurs fils ; pendant qu'on se bat, elles se tiennent à l'écart, dans une attitude immobile et silencieuse ; elles ont alors un certain roulement de langue qui produit des sons inarticulés, et ces sons expriment leur crainte ou leur joie, annoncent la défaite ou la victoire. Les qualités qu'elles estiment le plus dans leurs époux, c'est l'adresse et la bravoure. Lorsqu'un jeune bédouin se présente pour se marier, on demande d'abord s'il monte bien à cheval et s'il est vaillant à la guerre.

On compte jusqu'à vingt-six tribus nomades sur la rive droite du Nil, et vingt-quatre sur la rive gauche ; toutes ces tribus ont diverses nuances de barbarie, et mènent plus ou moins une vie errante ; les unes n'ont que des tentes et ne s'arrêtent nulle part ; d'autres s'établissent quelque temps dans des campagnes qu'elles cultivent, dans des lieux où elles font paître leurs troupeaux. Plusieurs ont des habitations ; elles occupent même des villages ; elles diffèrent souvent par leurs habitudes ; des antipathies, des rivalités les animent les unes contre les autres ; mais elles se rapprochent toutes par le besoin qu'elles ont de dévaster le pays, de piller et de maltraiter les fellahs. Tous les bédouins, demi-nomades, ou tout-à-fait nomades, sont enclins à la rapine, et les biens qui ont le plus de prix à leurs yeux, sont toujours ceux qu'on acquiert par la ruse ou par la violence.

Méhémet Ali est venu à bout de contenir et de soumettre à des lois ces hordes indisciplinées ; il a accordé aux bédouins des terres dont ils sont temporairement possesseurs, et pour lesquelles ils ne paient qu'un léger tribut. Il en a cantonné plusieurs, et ne leur permet pas de sortir de leurs cantonnemens ; il les prend à son service, il loue leurs chameaux pour ses transports, et son habileté prévoyante leur a enlevé, à plusieurs reprises, leurs chevaux, et surtout leurs jumens, ce qui était pire que de les désarmer.

L'Égypte se trouve délivrée ainsi de leurs terribles excursions ; on ne saurait trop louer en cela la politique du pacha. Il ne faut pas croire néanmoins que la civilisation puisse jamais faire de grands progrès parmi les bédouins. Comment, en effet, inspirer le respect

de la propriété, fondement de tout ordre social, à des hommes pour qui la rapine est un moyen d'existence, le brigandage une gloire. Comment parler de la concorde, comment parler des lois à des hordes qui ont besoin que l'Égypte soit troublée, et que toutes les lois y soient méconnues, pour y vivre à l'aise? Ne croyez pas que les mœurs s'améliorent, même parmi les tribus qui ont renoncé à quelques-unes de leurs coutumes. Je ne connais rien de plus odieux que ce qu'on raconte de la dépravation qui règne parmi certains Arabes de la Haute-Égypte; le crime de la bestialité y est fréquent, et surpasse tout ce que l'antiquité nous rapporte de ces sortes d'excès. Les anciens, Plutarque lui-même, nous parlent de certains penchans honteux dont les boucs étaient jaloux; mais qui pourrait dire tout ce qui se passe parmi les bédouins du haut Nil, qui s'adressent pour leurs amours aux monstres du désert, et dont les horribles voluptés, si nous en croyons des voyageurs dignes de foi, ont pu donner de la jalousie aux crocodiles du grand fleuve [1]? Ne pensez pas que la religion puisse les retenir; ils n'ont point d'iman, point de prêtres pour leur rappeler la morale religieuse, ou la morale naturelle; ils sont toujours ce qu'ils étaient au temps de Mahomet, lequel a dit : *L'Arabe du désert est le plus opiniâtre des infidèles.* L'Égypte a subi mille révolutions; mille gouvernemens s'y sont succédé, et les bédouins sont toujours restés les mêmes. On n'a jamais pu les soumettre à des lois; Méhémet Ali sera-t-il plus heureux que ceux qui ont tenté cette réforme avant lui! On sait que tous les Arabes qui vivent sous la tente regardent le temps présent comme un temps de misère et de servitude. Ils sont maintenant comprimés par la crainte, mais si la force qui les comprime vient à se briser, je ne doute pas qu'ils ne reviennent à leurs penchans naturels, à leurs brigandages accoutumés, semblables à ces bêtes fauves qu'on a essayé d'apprivoiser, et qui, dès qu'elles peuvent s'échapper, ne manquent pas de reprendre leur instinct, et de retourner dans les bois.

[1] Voyage de Sonini en Égypte, tome II, page 217.

LETTRE CXLII.

Arrivée à Abouzabel. — Description du lieu. — Réception qu'on nous fait. — Ouverture des cours. — Du cours de langue française, du cours de médecine. — De la médecine ancienne et moderne en Égypte.

Avril 1831.

Nous n'avons pas fait quatre lieues depuis que nous sommes sortis du Caire, et dix fois notre caravane s'est trouvée au milieu d'un désert, dix fois au milieu d'une plaine féconde. Nous avons cherché parmi des ruines la ville où Platon apprenait la sagesse ; puis, comme si dans ce pays il nous fallait toujours marcher de contraste en contraste, une tribu de bédouins est venue nous offrir le spectacle de la barbarie. Après le camp des Arabes, il nous a fallu traverser de nouveau des solitudes sablonneuses et arides ; enfin, nous voilà arrivés au village d'Abouzabel, où nous retrouvons une image de nos institutions et de nos écoles de l'Occident.

Abouzabel est un village assez considérable : il a, au midi et à l'est, une campagne déserte ; au nord, une plaine fertile ; tout près du village est un étang, qui se remplit dans les inondations du Nil ; à deux milles, vers l'ouest, on aperçoit un lieu élevé que les habitans appellent la *montagne des Juifs ;* ou sud-est, se trouve le gros bourg de *Kankah ;* l'école de médecine est séparée du village d'Abouzabel ; l'établissement est vaste et se compose d'un grand nombre de bâtimens ; il renferme des logemens pour les professeurs et pour beaucoup d'élèves, des salles pour les cours. On y trouve, de plus, un hôpital et un jardin de botanique. Nous avons été reçus par MM. les professeurs, ayant à leur tête le docteur Clot, que son zèle et ses travaux ont placé à la tête de l'établissement. Après notre arrivée, le cheik d'Abouzabel et les notables du pays sont venus nous complimenter, et nous ont accueillis comme les représentans du pays des lumières. Nous avons

pris notre place à un banquet préparé pour nous ; puis sont venues plusieurs compagnies d'almées, car il n'y a point de fête sans almées dans ce pays ; notre soirée s'est passée tour-à-tour en spectacles, en conversations sur la France et sur l'Égypte. Les professeurs d'Abouzabel nous ont paru moins graves que ne l'étaient autrefois les docteurs d'Héliopolis ; aussi instruits que les prêtres du Soleil, ils ont tout ce qu'il faut pour rendre la science aimable, et, dès le premier abord, on voit qu'il y a quelque chose de français dans cette école établie au milieu des Arabes, et sur les confins du désert.

L'ouverture des cours devait se faire le lendemain de notre arrivée, et je n'étais pas sans quelque inquiétude pour la tâche que je devais remplir. J'ai oublié de vous dire qu'il y a dans l'école d'Abouzabel une chaire pour la langue française, et que j'ai été chargé d'examiner les progrès des élèves. Cette mission, que m'avait donnée le pacha, avait pour moi quelques difficultés, et je dois vous avouer qu'en cette occasion j'aurais volontiers changé tous mes livres de voyage contre une grammaire de Domergue ou de Wailly. Comme Montaigne, je n'ai jamais trop su *ce que c'est que le vocatif*, et je n'imaginais pas qu'on mettrait ainsi mon peu de savoir à l'épreuve parmi les peuples d'Orient. Pour sortir d'embarras, j'ai emprunté la syntaxe de Lhomond, qui est à l'usage de l'école, et je me suis retiré à l'écart, pour remettre dans mon esprit des règles que j'avais trop oubliées. Au lieu de voir danser les almées, au lieu de suivre d'intéressantes conversations sur les merveilles du pays, il m'a fallu repasser les chapitres de l'*article*, de l'*adverbe*, du *pronom*, l'*accord de l'adjectif avec le substantif*, les *conjugaisons*, les *déclinaisons*, le *participe présent* et le *participe passé*, les *participes coûté* et *valu*, etc. J'espère, mon cher ami, que vous n'abuserez pas de l'aveu que je viens de vous faire, et que vous ne partirez pas de là pour lancer quelque mordante épigramme contre le corps illustre auquel j'ai l'honneur d'appartenir ; je dois vous déclarer que sur les quarante fauteuils qui composent l'Académie, nous ne sommes tout au plus que deux ou trois à qui puisse arriver une déconvenue semblable à la mienne ; nous ne sommes que deux ou trois, vous dis-je, qui, dans un cas difficile, soyons obligés d'emprunter une grammaire ; tous les autres, vous pouvez en être sûr, vous expliqueront les plus grandes difficultés de la langue, aussi bien qu'un livre, et sans s'y être préparés.

J'ai passé ainsi toute ma soirée, et je ne me suis couché qu'après

avoir su à fond tout ce que Lhomond nous enseigne. Le lendemain, on est venu me réveiller en me disant que tout le monde était réuni dans la salle des cours, et que la séance allait commencer. J'ai suivi le directeur de l'école, et j'ai pris la place qu'on m'avait destinée parmi les professeurs ; le spectacle avait quelque chose d'imposant ; près de deux cents élèves, tous en uniforme, étaient assis devant nous sur les gradins d'un amphithéâtre ; le docteur Clot a prononcé en français un discours sur les études d'Abouzabel ; puis l'examen des élèves a commencé ; on les a interrogés successivement sur l'anatomie, la physiologie et l'hygiène ; la plupart ont répondu de manière à étonner tous les médecins qui étaient présens.

On en est venu au cours de langue française ; des questions ont été d'abord adressées aux élèves sur les principales règles de la syntaxe ; les réponses ont été faites sur le tableau avec une précision qui vous aurait surpris. On a écrit ensuite sur le même tableau des phrases françaises, et deux ou trois des élèves les ont analysées ; ils ont expliqué le genre, le nombre, le rôle, le sens propre ou figuré de chaque mot ; j'étais ravi de tout ce que je voyais écrit sur l'ardoise ; j'ai voulu complimenter les élèves ; je me félicitais de voir enfin la langue française devenue une des langues de l'Égypte ; mais quelle a été ma surprise, quand j'ai vu que personne ne m'entendait, et que mes paroles étaient comme la voix du désert.

Voici comment se fait l'enseignement de notre langue ; le professeur de français, qui est un Piémontais, adresse en italien chacune de ses leçons à un professeur qui la transmet en arabe aux élèves ; la réponse des élèves est traduite en italien et transmise ainsi au maître de français ; au milieu de toutes ces traductions, il y a du miracle qu'on s'entende comme on le fait sur les règles de la syntaxe, mais comme la langue française ne figure que sur le tableau où s'inscrivent les demandes et les réponses, personne n'apprend à la parler, pas même le maître qui s'est approché de moi pour m'expliquer sa méthode, et et qui me l'a expliquée comme il a pu, non sans faire quelques fautes de prononciation.

Cet examen, comme vous voyez, n'a pas été tout-à-fait satisfaisant ; toutefois il ne faut désespérer de rien ; on doit croire que l'étude de notre langue fera plus de progrès, quand la langue de la France et celle des Arabes seront seules en présence l'une de l'autre, et qu'elles n'auront plus besoin de l'idiome italien pour commu-

niquer entre elles ; au reste, ce mode d'enseignement par truchemans et par interprètes, a moins d'inconvéniens pour la médecine et les sciences naturelles que pour la langue française ; tous les médecins qui ont assisté à la séance dont je viens de vous parler, s'accordent à dire que l'école d'Abouzabel a vingt ou trente élèves qu'on peut comparer à tout ce que nous avons de plus instruit dans nos écoles de médecine ; je dois ajouter que l'école a tous les instrumens nécessaires pour les opérations chirurgicales ; on nous a montré plusieurs modèles en cire, représentant toutes les parties du corps humain ; les professeurs ont aussi des cadavres à disséquer, ce qui est inoui dans des pays où il y aurait moins de danger à tuer un homme qu'à le soumettre au scalpel après sa mort ; dans plusieurs villes de Turquie, on aurait brûlé une école qui aurait fait la moitié de ce qui se fait à Abouzabel ; il y a bien eu quelque rumeur parmi les musulmans ; mais pour les apaiser, on leur a dit qu'on n'avait disséqué que des coptes, des grecs ou des juifs.

Pour compléter l'établissement d'Abouzabel, une chaire de médecine vétérinaire vient d'y être établie ; elle doit être occupée par M. Hamont, un des élèves les plus distingués d'Alfort ; je ne doute pas que cet habile professeur ne fasse des disciples dignes de lui ; il ne faut pas croire néanmoins que l'art vétérinaire ne rencontre pas aussi des préventions, des préjugés qui contrarient ses progrès ; M. Hamont m'a raconté lui-même qu'Abas-pacha, petit-fils de Méhémet Ali, ne lui avait point permis de voir ses chevaux, dans la crainte de ce qu'on appelle ici le *mauvais œil ;* vous voyez par là combien l'esprit du pays est peu préparé à recevoir nos sciences, quelque manifeste que soit leur utilité.

L'école d'Abouzabel a éprouvé et elle éprouvera encore long-temps, tous les obstacles, tous les inconvéniens attachés à l'introduction de nos connaissances et des différentes branches de notre industrie ; personne en Égypte ne s'intéresse véritablement à l'école d'Abouzabel, et beaucoup de gens voudraient la voir tomber ; elle a contre elle, outre l'ignorance et le fanatisme, ennemi de toute nouveauté, les jalousies du pays et les jalousies qui ont traversé les mers ; on peut dire qu'elle n'a d'appui solide que dans la protection de Méhémet Ali ; encore faut-il chaque jour persuader au pacha, qu'il lui est aussi utile d'avoir des savans et des médecins que d'avoir des soldats ; qu'il n'y a pas moins d'avantage pour lui à fonder une école qu'à bâtir une caserne, ou à former un régiment.

Puisque nous voilà sur le chapitre de la médecine, et que cette lettre est datée de l'école d'Abouzabel, je veux vous dire quelques mots sur la médecine égyptienne dans les temps anciens et dans les temps modernes. Les premiers législateurs de l'Égypte, dont on avait fait des dieux, n'étaient point étrangers à la science de la médecine, et les premières lois du pays furent des lois d'hygiène ; il y avait chez le peuple égyptien des règles, des formules consacrées pour tout ce que peut embrasser le génie de l'homme, et l'art de guérir, comme toutes les sciences, comme tous les autres arts, avait sa marche tracée, ses doctrines prescrites par la législation ; il n'était pas permis aux médecins de s'écarter des méthodes reçues; ceux qui voulaient innover, répondaient de tous les accidens fâcheux, et la loi les punissait sévèrement ; dans une société où tout était prévu ainsi, où d'avance tout était enseigné, réglé par la loi elle-même, les connaissances acquises ne pouvaient plus se perdre ; mais l'expérience n'y ajoutait jamais rien, et tout progrès semblait interdit à la science.

Une autre cause dut nuire chez les anciens aux progrès de la médecine, c'est l'ignorance de l'anatomie ; je sais que des savans modernes ont prétendu que dans l'antiquité on disséquait les morts ; on a cru même reconnaître dans les ruines de Thèbes l'image d'un instrument semblable à notre scalpel ; on ne saurait tirer aucune induction de cette découverte, car il est évident qu'on a pris pour notre scalpel l'instrument avec lequel les anciens Égyptiens faisaient une incision aux corps pour en retirer les intestins et pour y introduire des aromates. Celui que la loi chargeait de faire cette incision, nous dit Hérodote, était obligé de fuir après l'avoir faite, comme s'il eût commis une action impie ; or, cette circonstance ne prouve-t-elle pas sans réplique que la dernière dépouille de l'homme était regardée comme un objet sacré, et que la science elle-même n'en approchait qu'en détournant la vue.

Les Grecs, qui avaient pris tant de choses aux Égyptiens, ne paraissent pas en avoir rien emprunté pour la médecine. Alexandrie eut une école de médecine qui jeta quelque éclat ; mais cette école ne subsista qu'un moment ; chez les musulmans, la science de l'anatomie ne fit pas plus de progrès que chez les Égyptiens et par la même raison, à cause d'un extrême respect pour les morts ; on lit dans Abdallatif qu'un médecin arabe avait coutume de conduire ses élèves dans une plaine voisine du lac Menzalêh, et que là, parmi des

monceaux d'ossemens blanchis, il leur enseignait la structure du corps humain ; l'Orient n'avait point d'autre école d'anatomie.

Cependant la médecine des Arabes avait eu ses Avicennes, ses Rhazis, ses Aboul-Cassems. Dans le temps des croisades, les médecins égyptiens l'emportaient de beaucoup sur les médecins venus de l'Occident ; vous savez que saint Louis, au moment de sa captivité, était attaqué d'une dyssenterie qui menaçait ses jours ; Geoffroi de Beaulieu, dans l'histoire du saint roi, remercie la Providence de l'avoir fait tomber entre les mains des fidèles qui seuls pouvaient le guérir ; Joinville nous dit que lorsqu'il fut fait prisonnier à Mansoura, il était si malade que ses gens le croyaient mort ; un médecin sarrasin lui donna un remède qui le guérit en deux jours, *avec l'aide de Dieu.* Prosper Alpin, qui habita l'Égypte au seizième siècle, nous apprend que la médecine était à cette époque dans une grande décadence ; toutefois, on y conservait quelques traditions des anciens ; on y avait encore des livres où se trouvaient indiqués un grand nombre de médicamens ; la médecine y connaissait des préparations, des remèdes pour toutes les infirmités, pour toutes les maladies ; Alpin nous donne la nomenclature de ces préparations, sans oublier celles qu'on employait *ad augendam venerem,* et qui sont encore fort employées aujourd'hui dans les harems ; il n'oublie pas non plus la thériaque, que les croisés apportèrent en Europe, et qui a si bien conservé sa réputation en Égypte ; depuis le seizième siècle, les voyageurs ont donné peu de notions sur l'état de la médecine dans cette contrée ; j'ai lu ce qu'ont écrit les savans qui ont suivi l'armée française sur les bords du Nil ; ils ont parlé assez longuement des maladies qu'ils ont vues en Égypte, mais fort peu de la médecine et des médecins du pays ; si j'en crois les voyageurs les plus éclairés, la médecine égyptienne est maintenant beaucoup au-dessus de ce qu'elle était au temps de Prosper Alpin, et même au temps de l'expédition des Français ; la médecine des Francs qui s'accrédite chaque jour davantage dans toutes les contrées d'Orient, a fait abandonner toutes les écoles qui restaient, et dans l'art de guérir, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, les esprits, comme si un découragement subit leur était venu, se sont arrêtés. Un cheik du Caire, homme plein de sens, déplorait avec moi cette décadence générale ; il se plaignait surtout que l'Égypte eût perdu ses lumières anciennes sans en recevoir de nouvelles ; nous sommes, disait-il, comme une caravane qui a marché une partie

de la nuit avec les torches qu'elle avait allumées, et qui a trop imprudemment éteint ses flambeaux, avant que le soleil ait paru.

Ne serait-il pas possible que les nouvelles lumières qui sont attendues pour l'Égypte, sortissent un jour de l'école d'Abouzabel?

SUITE DE LA LETTRE CXLII.

Dîner chez Abdallah-pacha. — Concert arabe. — Musique des régimens. — Conversation sur la musique.

Avril 1831.

Après avoir assisté à l'ouverture des cours d'Abouzabel, nous avons été dîner à Kankah, chez le pacha Abdallah, qui commande les troupes en cantonnement dans ce pays; nous avons été parfaitement accueillis. Abdallah est un jeune Turc de vingt-huit à trente ans; il est le neveu du ministre de la guerre actuel; sa tournure est agréable, sa physionomie ouverte; il a une grande réserve dans les manières; le jeune pacha ne doit pas moins son avancement rapide à son mérite personnel qu'à la faveur de Méhémet Ali. Il a étudié avec beaucoup de succès les mathématiques, et passe pour être très-fort dans cette science. Après le café et la pipe, Abdallah nous a remerciés de l'intérêt que nous prenions à l'école d'Abouzabel; nous l'avons complimenté à notre tour sur la protection éclairée qu'il accorde à cet établissement. On doit regretter, lui ai-je dit, que son excellence n'ait pas eu l'idée de faire le voyage de Paris pour perfectionner les heureuses dispositions que Dieu lui a données. On trouve partout à s'instruire, m'a-t-il répondu, et lorsqu'on voit en Égypte des Européens comme vous, on peut se dispenser d'aller chercher des lumières au-delà des mers; on ne peut avoir une politesse plus aimable.

Comme le pacha Abdallah nous attendait, il avait fait des préparatifs pour nous recevoir; il nous a donné une véritable fête, et voici comment. Nous étions à peine assis sur le divan circulaire de son appartement, que nous avons vu entrer une troupe de musiciens avec leurs instrumens; ils se sont accroupis en rond à quelque distance de nous, et bientôt a commencé un concert tout-à-fait égyptien. J'ai voulu connaître les noms des divers instrumens que nous avons

entendus : c'était l'*éoud*, espèce de guittare, le *kebir turki*, la grande mandoline turque, *boulghary*, la mandoline bulgare, le *kemangeh agouz*, la vielle arabe, le *kitar* ou la lyre éthiopienne; le *rebab*, espèce de viole, le *zamr* ou zournâ, hautbois égyptien, le *zoukarah*, sorte de cornemuse, le *santir*, clavecin, etc. Je termine ici ma nomenclature de peur de défigurer les noms. Ces instrumens, décrits dans le grand ouvrage sur l'Égypte, remontent presque tous à des temps reculés; quelques-uns, disent les savans, ont été mentionnés dans la Bible, ou dans Homère; on en a reconnu plusieurs, retracés sur la pierre des vieux hypogées. Les airs qu'on a joués devant nous, doivent être aussi fort anciens, car il y a long-temps que personne n'en compose de nouveaux. Les Grecs, les Arabes, les Coptes, pourraient tour-à tour en réclamer l'invention ; qui sait même si cette mélodie ne remonte pas au temps des Pharaons, et si les sons qui ont frappé nos oreilles n'ont pas été entendus aux funérailles du bœuf Apis, ou dans les fêtes de Bubaste et de Canope? Sans doute que cette musique a dû perdre du caractère qu'elle eut autrefois, et les airs composés pour le *dieu* Nil, pour le *dieu* Soleil, pourraient bien n'avoir plus leur signification ou leur à-propos dans le salon d'un pacha; ils n'ont plus surtout leur simplicité primitive, car les artistes nouveaux ne manquent pas d'y ajouter beaucoup d'ornemens de leur façon. La musique arabe a aujourd'hui trois grandes prétentions, de faire naître la joie dans l'ame des auditeurs, de les disposer à la tristesse, ou de provoquer leur sommeil. Je dois vous dire qu'elle n'a produit, en cette occasion, aucun de ses effets accoutumés, et qu'elle nous a laissés à peu près comme elle nous a pris. Quand le concert a été fini, on a renvoyé les musiciens en leur donnant à chacun trois ou quatre piastres, avec un gâteau au riz appelé *fetyr*. Je ne vous dirai plus rien de ces pauvres gens qu'on avait fait venir ainsi pour nous divertir, mais il est aisé de voir que la musique, dans ce pays, ne mène pas à la fortune comme dans notre Europe; et le premier prodige qu'il faudra demander à cet art divin, quand le temps des prodiges reviendra, c'est de donner du pain et des habits à ceux qui le cultivent.

Après le concert, on nous a conduits dans la salle du festin; nous nous sommes assis autour d'une table dressée à l'européenne ; chaque convive avait devant lui une fourchette, une cuiller et un couteau, de plus une bouteille de vin d'Europe; ce qui annonce les progrès de la réforme. Si je vous disais les plats qu'on nous a servis, j'aurais

l'air de copier une carte de Véry ou de Beauvilliers; je dois ajouter qu'en Égypte il y a depuis quelque temps un parti pour la cuisine française, et que Méhémet Ali s'est déclaré pour elle; c'est aussi un progrès que je dois signaler à votre attention. Notre dîner a été fort long, et tout naturellement notre conversation s'est portée sur la musique que nous avions entendue. On a beaucoup parlé de la musique des anciens; vous serez peut-être bien aise de savoir ce que nous avons dit, après beaucoup d'autres, sur un sujet aussi intéressant.

La musique est-elle née en Égypte? On a cité de part et d'autre Hérodote, Diodore de Sicile, Platon, ce qui nous a donné, comme vous le pensez bien, peu de lumières positives; ceux qui croyaient que l'art musical avait eu sa première école sur les bords du Nil, nous disaient que les dieux et les rois de la vieille Égypte aimaient beaucoup la musique, et qu'ils avaient toujours dans leur compagnie une troupe de musiciens; ils ajoutaient que les Égyptiens avaient emprunté leur musique à l'harmonie des corps célestes. Pour mon compte, je ne comprenais guère comment la musique serait ainsi tombée du ciel, et j'ai exprimé à ce sujet ma très-grande surprise. Lorsqu'Orphée vint en Égypte, tout le monde sait qu'il enchanta les ombres et les divinités du triste Amenti; le succès qu'il obtint chez les Égyptiens ne prouverait-il pas que la musique avait fait de grands progrès chez d'autres peuples; or, de quel pays venait le divin Orphée? dans quelle région de la terre cet enchanteur des vivans et des morts avait-il pris des leçons? Orphée venait des rives de l'Èbre, et c'est dans cette contrée que le génie de la musique avait enfanté ses plus grandes merveilles; les traditions mythologiques nous apprennent qu'on entendait partout dans la Thrace des bruits mélodieux, et que les rossignols y chantaient mieux que dans toutes les autres contrées du globe; les rossignols de la Thrace furent donc les maîtres d'Orphée, et tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on admirait sur les rives harmonieuses de l'Èbre, avait dû inspirer ses premiers accens. On n'aurait pu trouver les mêmes inspirations en Égypte, car les oiseaux n'y ont point de chant, les bois y sont sans échos, l'année presque sans printemps; des plaines monotones que se disputent tour-à-tour le sable du désert et l'eau du Nil, les sommets pelés du Mokatan, l'aride plateau de la montagne Lybique, le soleil toujours le même, un ciel, une terre qui ne changent jamais d'aspect, tout ce spectacle n'était

pas fait pour échauffer l'imagination des musiciens et des poètes; il faut donc croire que la musique, ainsi que la poésie, a commencé ailleurs qu'en Égypte, et que l'antiquité ne vient point prendre des leçons d'harmonie sur les bords du Nil.

Une autre question s'est élevée, celle de savoir si la musique avait été interdite par les lois égyptiennes, comme n'étant propre qu'à corrompre les mœurs; les uns soutenaient l'affirmative, les autres l'opinion contraire; comme cela arrive souvent entre érudits, on s'appuyait de part et d'autre sur les mêmes autorités; pour moi, sans trop m'embarrasser de mettre les anciens d'accord entre eux, je pensais que la musique n'avait jamais dû faire de grands progrès en Égypte; mais, d'un autre côté, je ne pouvais croire qu'elle y eût jamais été proscrite formellement. Ce qui prouve que la musique ne fut point rejetée par la législation égyptienne, ce sont les danses, ce sont les chanteurs qu'on voit partout représentés sur les anciens monumens; il a pu arriver que l'art musical, créé pour le culte des dieux, ait quelquefois servi la corruption, comme cela se voit encore aujourd'hui, mais l'abus même qu'on a fait de cet art merveilleux, nous indique qu'il était généralement accrédité parmi le peuple. Non-seulement la musique fut tolérée en Égypte, mais elle se mêla, comme l'usage de la parole, à la vie domestique des Égyptiens; chaque profession avait sa chanson; il y avait des chants pour toutes les circonstances de la vie; il y en avait pour les laboureurs, pour les guerriers, pour les artisans. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'aujourd'hui chaque métier a encore son chant qui lui est propre; il ne se creuse pas un canal, il ne se fait pas un travail tant soit peu important, sans qu'on entende parmi les ouvriers un chant ou un air vulgairement consacré. Combien de fois n'avons-nous pas vu les chameliers charmer les routes du désert par quelques chansons! combien de fois n'avons-nous pas vu les matelots du Nil remuer l'aviron en chantant un air qui leur est familier! Je n'ai jamais passé près d'un édifice en construction, sans entendre quelques refrains arabes, et j'ai pu souvent me rappeler ainsi la fable d'Amphion.

Il n'est donc pas probable que la musique ait été bannie de l'Égypte; il a pu arriver chez les anciens Égyptiens, ce qui arrive de nos jours dans tous les pays d'Orient, soumis à l'islamisme; le Coran et plusieurs lois musulmanes interdisent la musique aux fidèles, et la représentent comme un art corrupteur; la musique néanmoins n'a jamais cessé

d'être cultivée dans tous les pays musulmans. Lorsqu'on veut juger les peuples anciens ou modernes, il ne faut pas toujours s'en rapporter à ce qui est écrit dans les livres, ni prendre les lois à la lettre.

Pendant que nous raisonnions ainsi sur l'histoire de la musique dans ce pays, j'ai plusieurs fois invité Abdallah-pacha à nous dire son opinion ; il a gardé le silence ; j'ai interrogé les Turcs et les Arabes qui dînaient avec nous ; je n'ai pu obtenir d'eux une parole ; ce n'est pas la première fois que je m'aperçois de cette indifférence des habitans pour ce qui tient à l'histoire de ces contrées si remplies de souvenirs et de merveilles ; lorsque nous parlons de l'Égypte devant des Turcs et des Arabes, qu'ils soient derviches, ulémas ou pachas, nous sommes à peu près sûrs de n'être pas écoutés ; à voir le peu d'intérêt qu'ils mettent à ce qu'on dit, on les prendrait volontiers pour des voyageurs d'un jour, pour des étrangers qui passent, tandis qu'à la chaleur que nous y mettons, on pourrait bien nous prendre, nous venus de si loin, pour des gens du pays, pour de vrais Égyptiens que le patriotisme anime et qui ne rêvent que les vieilles gloires de la patrie.

Au sortir de notre dîner, nous avons voulu visiter la petite ville de Kankah ; toute la cité est dans une seule rue ; le passage continuel des caravanes et des voyageurs, lui donne du mouvement. Elle est presque aussi animée que les bazars les plus populeux du Caire ; dans les environs du Kankah sont cantonnés plusieurs régimens de l'armée ; ainsi les troupes de Méhémet Ali campent aux mêmes lieux que les cohortes romaines, car la géographie place le *scenæ veteranorum*, non loin de Kankah et sur la route de Bilbeis.

Quand nous sommes rentrés dans la cour d'Abdallah-pacha, nous y avons trouvé les musiciens de plusieurs régimens ; la musique, comme vous le voyez, semblait nous attendre partout, et ne voulait nous épargner aucune de ses merveilles ; le jour commençait à tomber, et l'ombre du soir ne nous permettait pas de voir les musiciens et de distinguer leur uniforme ; tout ce que nous savions, c'est que nous étions parmi des Turcs et des Arabes, et que notre hôte nous avait préparé un nouveau spectacle ; quelle a été notre surprise, lorsque parmi les airs qu'on a joués devant nous, nous avons reconnu l'air de *Vive Henri IV*, la *Marseillaise*, et même la *Parisienne* tout récemment arrivée au Caire ; dans cette symphonie, on distinguait des cymbales, des hautbois, des cors, des clarinettes,

des bassons, etc. Le concert a duré près de deux heures, et tous les opéras d'Europe y ont été mis à contribution.

Vous devez juger par là que notre musique a été plus heureuse que nos sciences et nos institutions, car elle s'est introduite en Orient sans trop de contradictions et de difficultés ; nous avions déjà fait la même remarque à Stamboul, qui a si long-temps repoussé notre discipline et notre tactique militaire, et qui s'est fort bien accommodé des airs de Rossini, de Paër, et de nos plus célèbres compositeurs ; il ne faut pas toutefois crier au miracle pour ce qu'ont fait à cet égard les Orientaux ; on doit leur reconnaître un talent d'imitation porté assez loin ; mais ils imitent machinalement ; il n'y a pas plus d'expression et de vie dans leur exécution, qu'il n'y en a dans nos vielles organisées et dans l'écho qui redit exactement les sons qu'on lui envoie ; quand on joue cette musique, les auditeurs restent froids, et personne ne prête une oreille attentive ; tout ce qui est turc et arabe, préfère encore à cette harmonie venue de l'Occident, la musique du pays, celle qu'on entend au départ des pélerins de la Mecque, celle qui se mêle aux danses des almées, aux spectacles des baladins du Caire ; il n'est pas même bien sûr que la musique européenne, telle que nous l'avons entendue, soit conservée long-temps encore dans l'armée, car Méhémet Ali vient de supprimer une école fondée, il y a quelques années, pour l'enseignement de cette musique étrangère, et tous les professeurs, français ou italiens, ont été renvoyés, ce qui fait craindre qu'on ne revienne au charivari turc.

Nous ne sommes rentrés à Abouzabel qu'à onze heures du soir ; la séance d'ouverture de l'école, les deux concerts du pacha m'avaient mis sur les dents ; je me suis couché avec la fièvre, ce qui ne m'a pas empêché de me lever au point du jour pour vous écrire et pour visiter ensuite la montagne des Juifs.

SUITE DE LA LETTRE CXLII.

De la montagne des Juifs. — Du pays de Gessen et de la marche des Hébreux dans le désert.

Avril 1831.

A deux ou trois mille d'Abouzabel, vers le nord, est un tertre fort élevé que les Arabes appellent *Tel-Yhoudyeh*, la montagne des Juifs. M. Hamont m'a conduit dans ce lieu, souvent visité par les voyageurs; à mesure qu'on approche, la montagne des Juifs paraît comme un grand amas de décombres; après avoir franchi un canal qui est maintenant à sec, nous avons gravi des hauteurs couvertes de briques et de terres brunies par le soleil; il faut se rappeler les constructions des vieux Égyptiens, pour savoir qu'il y eut là autrefois une cité; je me suis rappelé ce que nous avions vu à Saïs; parmi les décombres, on aperçoit quelques cavités qu'on pourrait prendre pour des chambres sépulcrales; des pans de murs sont encore entiers; pour parcourir cette enceinte abandonnée, il faut tour-à-tour descendre dans les ravins, ou gravir des terrains escarpés; le sable, des briques crues, des débris de poterie, sont mêlés ensemble; pour avoir quelque idée de cette confusion, figurez-vous une planche de caractères, qui, pour parler la langue des imprimeurs, *est tombée en pâte,* une planche où se trouvaient reproduites les plus nobles pensées de l'homme, et qui n'offre plus qu'un amas informe de lettres de plomb, renversées pêle-mêle, ne formant ni phrase ni mot, n'exprimant aucun sens; je ne puis mieux peindre ce qui reste de la cité antique. Nous avions avec nous des chiens qui ont chassé deux ou trois chacals; ce sont les seuls habitans d'une ville qui fut jadis célèbre, et dont la postérité n'a pas même conservé le nom.

Cette partie de l'Égypte fut autrefois le pays de Gessen; c'est ici qu'il faut chercher les positions que les Romains appelaient *castra*

Judæorum, vicus Judæorum; c'est dans cette contrée, voisine du désert, que la géographie sacrée a placé le lieu que l'Écriture appelle *Onion*, et dans laquelle le pontife Onias fit bâtir un temple, rival de celui de Jérusalem; les enfans d'Israël avaient construit, dans la même région, deux cités, appelées Ramessès et Pithoms ; il ne serait pas invraisemblable que la montagne des Juifs fût l'emplacement de l'une de ces deux villes ; on y a découvert à plusieurs reprises des vases, des statues, et ces restes de l'antiquité sont en bronze ; or, on sait que les juifs excellaient dans l'art de travailler les métaux, et le livre des Nombres cite plusieurs de leurs ouvriers habiles *en qui Dieu avait mis son esprit et sa sagesse*.

Après avoir visité les ruines de la vieille cité, nous avons parcouru une enceinte au nord-est, qui pourrait bien avoir été un champ des morts ; mais les pierres ne disent rien, et nous n'avons rien trouvé qui pût confirmer nos conjectures. Du haut de la montagne des Juifs, nos regards planent de tous côtés sur un immense horizon ; à l'est, on découvre le bourg de Tantah ; au midi, le Mokatan, l'obélisque d'Héliopolis ; à l'ouest, les pyramides de Giseh ; l'aspect des pyramides, de quelque côté qu'on les voie, produit toujours dans l'esprit du voyageur une vive impression ; mais cette impression est bien plus profonde, lorsqu'on aperçoit ces masses éternelles du milieu de quelques grandes ruines, et qu'en les contemplant, on foule sous ses pieds l'emplacement ou le tombeau d'une cité.

En parcourant des yeux le pays où nous sommes, j'avoue que j'oublie quelquefois Memphis et Thèbes, et que ma pensée est plus volontiers occupée des souvenirs de la Bible. Je regrette que les voyageurs modernes, qui ont si bien décrit les autres parties de l'Égypte, aient trop négligé dans leurs investigations cette terre de Gessen ; je regrette qu'on n'ait pas tracé une carte détaillée, où nous aurions reconnu tous les lieux qu'habitèrent les fils de Jacob, où nous aurions pu suivre le peuple de Dieu dans sa sortie d'Égypte, dans cette longue suite de miracles, dans cette sublime épopée qui commence à la rive orientale du Nil, et ne finit qu'aux rives du Jourdain. Lorsqu'au mois de juillet dernier, je relisais l'Iliade dans les campagnes de Troie, tout semblait poétique autour de moi, et je marchais de merveille en merveille ; mais en relisant l'Exode dans le pays de Gessen, ce sont bien d'autres prodiges ; quel spectacle que celui qui fait passer sous nos yeux les sept plaies d'Égypte, depuis les

eaux changées en sang, depuis la calamité des moucherons et des grenouilles, depuis les fléaux de la grêle, de la sécheresse, de la peste, jusqu'à la désolation de ces nuits remplies de fantômes hideux et de ces ténèbres si épaisses qu'on pouvait les toucher, jusqu'à l'extermination des premiers nés dans toutes les familles égyptiennes, celle des rois comme celle de l'esclave employé au moulin. Ce n'est plus ici, comme dans l'Iliade, le Simoïs qui roule les casques et les cadavres des héros, ce n'est plus le Scamandre qui enfle ses eaux, qui sort de son lit et déracine les arbres, pour arrêter le bouillant fils de Thétis; c'est la mer qui ouvre ses abymes, et s'élève en deux colonnes d'eau, pour laisser passer Israël. Le Seigneur, ajoute l'Écriture, a regardé l'armée de Pharaon, et cette armée est tombée au fond de la mer comme une pierre ou comme une masse de plomb. Homère nous montre quelquefois les dieux de l'Olympe se mêlant aux Grecs et aux Troyens dans les combats; mais tous ces dieux ont-ils la majesté de Jéhovah, qui s'enferme dans une nuée lumineuse et qui marche devant les bataillons de Jacob? Qui pourrait comparer le puissant Jupiter, tonnant sur le Gargare, le père des dieux, tenant ses balances d'or, à ce Dieu des armées, qui a pour marchepied le firmament, et que les israélites n'osent regarder en face de peur de mourir? Je m'étonne qu'aucun grand poète n'ait pris pour sujet de ses chants le peuple d'Israël sortant du pays de Gessen; que de poésie dans la vie de cette nation que Dieu s'est choisie, et qu'il défend et protége au milieu des périls, comme l'aigle soutient et porte ses petits sur ses ailes! Que de scènes animées dans les souffrances, les combats, les passions de ce peuple au cœur opiniâtre, *à la tête dure,* qui cent fois a reproché à son chef de l'avoir amené dans le désert, et cent fois a mêlé à ses cantiques saints des murmures contre Dieu!

Combien le conducteur des Hébreux surpasse en grandeur les héros que l'épopée profane a célébrés! son enfance a été sauvée des eaux par un miracle, des prodiges sans nombre ont annoncé sa mission; pasteur des troupeaux avant d'être pasteur des peuples, il n'a point connu les magnificences de la terre; mais il a vu Jéhovah dans les nuées du Sinaï, et lui a parlé comme un homme parle à un autre homme; il n'est point, comme l'invincible Achille ou le pieux Énée, armé d'un bouclier, ouvrage divin; son char ne vole point dans la poussière; il ne porte à son front ni casque d'airain ni panache éclatant, mais la

majesté du Tout-Puissant rayonne sur sa face ; sa baguette commande aux élémens, et les tables de la loi sont dans ses mains. Qu'y eut-il jamais, dites-moi, de plus inspirant pour les poètes? et celui qui aura chanté toutes ces merveilles, ne pourra-t-il pas dire comme Moïse dans son dernier cantique : *Peuples de la terre, écoutez ma voix!*

Si j'en avais le temps, si j'en avais la force, je suivrais la marche des Hébreux vers la mer Rouge, je la suivrais dans toutes les solitudes auxquelles l'Écriture donne un nom, et qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient alors. Je chercherais à la limite du désert le lieu appelé Socoth, où les israélites allèrent camper le premier jour de leur départ; en m'avançant avec eux vers le golfe de Suez, je reconnaîtrais la seconde de leurs stations, que l'Exode nomme *Hahiroth*, et qui porte à peu près le même nom dans les géographies les plus récentes. Au-delà du golfe, je visiterais le désert de *Sur,* où les cailles voyageuses abordent encore dans la saison de leur passage, et se laissent prendre à la main comme au temps des Hébreux. Je parcourrais cette solitude de *Sin,* où la manne, *semblable à la graine de coriandre,* commença à tomber autour des tentes d'Israël, et dans laquelle on recueille, de nos jours, une espèce de manne qui s'attache à certains arbrisseaux ; j'accompagnerais les fils de Jacob à la source miraculeuse d'Oreb, aux puits de Marrha à l'onde amère, et je m'arrêterais dans le désert d'*Elim,* à la *place des douze fontaines et des soixante-dix palmiers*. Je pousserais ma course jusqu'aux sables brûlans de *Caleb* et de *Pharan*, où les voyageurs modernes ont retrouvé cette effroyable quantité de serpens et de scorpions que Jéhovah suscita contre son peuple ingrat.

Il ne m'est point donné de faire ce grand pélerinage ; la terre de Chanaan ne m'apparaîtra point comme à Moïse, des sommets du mont Nébo; assis parmi les ruines qui couvrent la montagne des Juifs, je n'ai devant moi d'autre perspective que celle d'un désert sans nom ; je suis condamné à chercher dans les livres les vérités de l'histoire et de la géographie. Je relis tour-à-tour l'Exode, le livre des Nombres et les vieux historiens de l'antiquité profane ; qu'il me soit permis de rappeler dans cette lettre quelques usages, quelques pensées de l'ancienne Égypte qui paraissent avoir suivi les israélites dans le désert.

J'ai été d'abord frappé de la ressemblance qui existe entre les paroles du chef des Hébreux, lorsqu'il parle au nom de Jéhovah, et les inscriptions trouvées dans les ruines de Thèbes ; Moïse, en s'adressant

à Pharaon, commence toujours ainsi: *Voilà ce que dit le Seigneur;* toutes les inscriptions égyptiennes commencent de même; *voilà ce que dit le dieu Amoun-ra, voilà ce que dit le dieu Soleil, voilà ce que dit la déesse Neith, la déesse Isis;* au milieu des grandes scènes du Sinaï, on retrouve aussi quelques souvenirs de l'Égypte; les tables de la loi, *écrites sur la pierre, écrites des deux côtes,* rappellent quelque chose des monumens égyptiens; car toutes les lois de l'Égypte ancienne étaient écrites sur la pierre. Le veau d'or qu'adorèrent les enfans d'Israël était évidemment un souvenir du bœuf Apis; livrés à toutes sortes de misères, ils exprimaient leur désespoir par une image du pays qu'ils avaient quitté; ce qu'il faut remarquer, c'est que le peuple juif ne faisait pas un pas dans le désert sans regretter la terre de Gessen; tantôt il se représente avec amertume, ces plaines couvertes d'*oignons, de melons, de concombres;* tantôt il se ressouvient de ces *poissons du* Nil *qu'on mangeait presque pour rien.* Lorsque les enfans d'Israël se partagèrent en classes et en tribus, cette division pouvait bien être une imitation de ce qu'ils avaient vu chez les Égyptiens; c'est en Égypte que les ouvriers, qui élevèrent un tabernacle, avaient appris à travailler les métaux, à faire des ouvrages de lin et de soie. Lorsqu'à travers d'immenses solitudes de sable, les Hébreux suivaient la nuée lumineuse de Jéhovah, et qu'ils prenaient pour guide les phénomènes du ciel ou les astres du firmament, ils dûrent quelquefois se ressouvenir des leçons et des sages d'Héliopolis. Sans les sciences, sans les arts de Memphis et de Thèbes, peut-être n'auraient-ils pu vaincre les fléaux multipliés sur leurs pas; ils n'auraient pu triompher de leurs ennemis, et prendre enfin la place des rois et des peuples de Chanaan. On peut remarquer que le peuple juif ne passa point par la barbarie pour arriver à la civilisation; c'est ici qu'il faut admirer les desseins de Jéhovah; car les enfans de Jacob s'établirent d'abord dans le pays fertile de l'Égypte afin qu'ils pussent s'y multiplier en peu de temps; et la sagesse divine voulut sans doute que le peuple d'Israël s'élevât en présence d'une nation très-éclairée, pour qu'il devînt bientôt lui-même une grande nation.

Un autre peuple que le peuple juif, qui se distingua, aussi dans l'antiquité, était venu d'Égypte; les Athéniens étaient sortis de Saïs pour s'établir dans l'Attique, comme les Hébreux étaient sortis du pays de Gessen pour habiter la terre promise. Loin de moi la pensée d'expliquer les vues mystérieuses de Dieu! mais en ne prenant de

l'histoire ancienne que ce qui appartient aux choses humaines, n'est-ce pas pour nous un bien étrange spectacle que celui qui nous montre les deux peuples qui ont jeté le plus d'éclat dans le monde, et qui ont exercé le plus d'influence sur les destinées et les opinions du genre humain, partant ainsi des rivages du Nil? Pour moi, je sens que mon esprit est quelquefois ému et troublé comme à l'aspect d'un miracle, lorsque je pense qu'Athènes et le Parthénon, que Jérusalem et son temple, furent l'ouvrage de deux nations qui avaient eu leur berceau dans la vieille Égypte, qui avaient vu l'une et l'autre le royaume de Sésostris, cette terre favorisée du ciel, où fleurissaient les arts et la sagesse, où le génie de l'homme éleva tous ces grands monumens dont nous admirons aujourd'hui les ruines.

Après avoir fait le tour de la montagne des Juifs, nous sommes revenus au village d'Abouzabel; comme le cheik nous avait invités à venir le voir, nous sommes entrés chez lui; il nous a fait un accueil très-gracieux; le cheik d'Abouzabel est un des plus beaux hommes que j'aie vus en Égypte; il a quelque chose de noble dans sa physionomie, et sa stature surpasse beaucoup celle des fellahs; au premier abord, j'ai jugé qu'il avait peu d'instruction; comme tous les notables du pays, il professe quelque estime pour nos lumières d'Occident, mais il n'en profite pas pour lui-même, et de tout ce qui vient d'Europe, ce qu'il aime le mieux, c'est, m'a-t-on dit, l'eau-de-vie de Cognac et le vin de Champagne; le cheik a deux femmes dans sa maison, ce qui ne l'empêche pas de faire sa cour aux femmes de ses voisins; et si nous en croyons la chronique scandaleuse d'Abouzabel, lorsque les maris sont trop jaloux, il les envoie passer quelques jours dans l'*el-Mouïek*, ou la prison du village. Notre conversation à été d'abord insignifiante; j'ai demandé au cheik s'il se ressouvenait de l'expédition de Bonaparte en Égypte; je n'avais que dix ans, m'a-t-il répondu, lorsque les Français quittèrent ce pays: je me rappelle que tout le peuple de ces contrées se leva contre eux; plusieurs soldats cantonnés dans les villages furent massacrés; à Kankah, on en jeta dans des fours. — Que reprochait-on aux Français? — Rien autre chose que leurs victoires. — Ces préventions ont-elles duré longtemps? — Tous ceux qui sont venus après les Français les ont fait regretter. — Quel souvenir en reste-t-il aujourd'hui? — On se souvient qu'ils ont fait la guerre avec humanité, et s'ils revenaient, on irait au-devant d'eux, surtout s'ils étaient les plus forts. Nous avons

parlé de Méhémet Ali; le pacha, nous a dit le cheik, est sage et prudent; mais les mauvais conseils siégent près de lui; après avoir détruit beaucoup d'anciens abus, il ferme les yeux sur les nouveaux, qui deviendront grands et le tueront. Le pacha a grand tort; il faut faire la guerre aux abus, comme l'ichneumon la fait aux crocodiles; il les attaque avant qu'ils ne soient nés et dévore leurs œufs. Le cheik a paru content de ma comparaison, et plusieurs fois a répété, *taïeb*, *taïeb* (fort bien, fort bien). Notre conversation a fini par l'école d'Abouzabel; nous avons fait des vœux pour que la science se répande dans ce pays, car la science est comme le Nil qui féconde la terre et fait reculer le désert.

Nous allons repartir pour le Caire d'où je vous écrirai encore.

P. S. Je vous écris ces lettres sans savoir à quelle époque elles pourront partir pour l'Europe; j'espère, d'un autre côté, recevoir prochainement des nouvelles de mon cher compagnon de voyage qui doit être maintenant à Beyrouth ou à Damas; quand j'aurai reçu ses lettres, je vous les enverrai avec les miennes par la première occasion.

LETTRE CXLIII.

De Seïde à Beyrouth. — La ville de Beyrouth. — Excursion à l'embouchure du Lycus.

A M. M.....

Beyrouth, mai 1831.

Une distance de huit heures sépare Sidon de Béryte. Partis de Seïde, le 9 mai à quatre heures du soir, nous sommes venus dans un lieu appelé *Ionin ;* de Seïde à Ionin, trois heures de route ; il faut marcher dans le sable ou sur des collines incultes et rocheuses. Ionin est un petit amas d'habitations avec une mosquée et un khan ; ce lieu fait face à la mer et domine une plage sablonneuse ; tout près du rivage est un puits où s'abreuvent les caravanes. Des débris antiques répandus autour des cabanes d'Ionin donnent à penser que là s'élevait jadis une ville ; la grande baie formée par les contours de la mer, appelait naturellement une cité. Strabon cite *Léontopolis* (la ville des Lions) sur la route de Sidon à Béryte ; je désignerai volontiers Ionin comme marquant l'emplacement de Léontopolis. La cité de *Farphirion,* que l'itinéraire de Jérusalem place à huit milles au nord de Sidon, serait la même que la ville des Lions ; Pocoke avait fait cette dernière remarque.

Ionin est ainsi appelé du nom de Jonas que la baleine déposa, dit-on, sur cette rive. Je laisse aux savans le soin de disserter pour savoir si c'est précisément ici que fut déposé le prophète ; je serais bien aise aussi que les savans fissent des recherches pour nous apprendre si le poisson qui engloutit Jonas était réellement une baleine, car dans la Bible il n'est question que d'un *grand poisson, piscem grandem*, sans le nommer ; pour moi à qui l'allure de la dissertation

ne va guère, grace à la légèreté de mon bagage scientifique, j'aime mieux accompagner par la pensée le prophète de Ninive dans le tombeau vivant où durant trois jours il fut enfermé, et je l'écoute chanter sa prière si poétique : Jonas, du fond de l'abyme, élève sa voix vers Dieu et vers son temple saint ; toutes les vagues, tous les flots de la mer ont passé sur sa tête ; il est descendu jusque dans les racines des montagnes, il se voit comme exclus pour jamais de la terre, mais il espère en la miséricorde de Dieu, et quand il sera rendu à la lumière, il offrira au Seigneur des sacrifices avec des cantiques de louanges.

Deux émirs du Liban qui revenaient du siége de Sanour avec cent cinquante cavaliers, avaient fait halte à Ionin ; j'ai mangé avec eux le pilau du soir et j'ai dormi avec mes conducteurs dans une salle attenant à la mosquée. Au lever du jour, les cavaliers maronites et druses couraient sur la plage d'Ionin, en tirant des coups de fusil et de pistolet ; ma petite caravane s'est mêlée à la troupe des deux princes montagnards. Un jeune maronite, secrétaire-interprète de l'un des émirs, parlant la langue italienne, m'a raconté, touchant le siége de Sanour, des détails que je savais déjà ; il m'a dit que le pacha d'Acre n'avait pas voulu recevoir les émirs du Liban sous le prétexte de la peste, mais que c'était tout simplement pour échapper à l'obligation de leur donner un bakchich. Le kiatib trucheman ajoutait que les vainqueurs de Sanour n'ont pas laissé pierre sur pierre, et que la place du château rebelle est rase comme la main : « Voilà, disait-il, » un grand exemple et une grande victoire ; j'espère que maintenant » les fellahs nous laisseront en repos, et que de long-temps la guerre » ne nous forcera de quitter nos montagnes. » Mon jeune kiatib, lui ai-je répondu, j'ai parcouru toutes les terres de la Palestine, je suis allé jusqu'au-delà de Gazzé, sur les frontières de l'Égypte pour mieux entendre les bruits qui viennent de là bas, et je vous dirai : Aiguisez vos épées et vos yatagans, amassez des balles de plomb, car la guerre est proche, et les combats de Sanour n'ont été que le faible prélude d'une lutte terrible.

A une heure et demie d'Ionin, nous avons traversé l'ancien Tamyras, appelé aujourd'hui Tamour ; cette rivière dont la source est dans le Liban, est grossie en hiver par des pluies qui la rendent quelquefois dangereuse. Nous aurions pu prendre les arbustes voisins du Tamour pour le reste de l'ancien bois d'Esculape, mentionné par Strabon, et quelques fragmens de marbre auraient pu nous aider

à fixer l'emplacement du temple consacré à ce dieu près du Tamyras.

Le territoire de Beyrouth m'a offert une physionomie à laquelle je ne m'attendais point, accoutumé que j'étais aux aspects sévères de la Palestine. Un pays tout nouveau et qui ne ressemble nullement à tout ce que j'avais vu en terre sainte, s'est déployé à mes yeux avec une étonnante magnificence. Une terre rouge et grasse s'étend sur un long espace entre le Liban et la mer ; du côté méridional une belle forêt d'oliviers comme celle que j'avais vue aux avenues de Gaza et d'Athènes ; plus près de Beyrouth, de vastes plantations de mûriers, grand nombre de palmiers, un bois de pins, de longues allées de nopals, plus de trois cents maisons de campagne répandues au milieu de jardins à peu près comme les *bastides* autour de Marseille; à l'orient, le penchant verdoyant des montagnes couvert de villages et de monastères, à l'occident l'immense azur de la mer de Syrie ; ce sont là des indications à l'aide desquelles vous pouvez imaginer quelque chose de la beauté de cette perspective, qui devient grande et sublime par l'aspect des montagnes du Liban.

Arrivé à Beyrouth, je suis descendu dans une mauvaise auberge franque qu'on m'a désignée ; mon mukre de Saint-Jean d'Acre m'attendait depuis plusieurs jours ; il avait porté mes bagages dans le couvent des capucins ; en me voyant il m'a demandé comment j'avais pu mettre si long-temps à faire une route qu'il avait faite en trois jours ; je n'ai pas cru nécessaire de lui expliquer comme quoi les ruines et le pays de Tyr et de Sidon méritaient que je leur donnasse plusieurs journées ; je l'ai envoyé redemander mes bagages au monastère, et, à mon retour, je l'ai payé d'après nos conditions de Saint-Jean d'Acre ; j'ai ajouté quelques piastres au prix convenu, pour l'indemniser de la bride de mon mulet qui avait disparu dans un khan de Seïde. Après avoir reçu le dernier salamalec du mukre Mahmed, j'ai fait ma visite à notre consul pour qui vous m'aviez laissé une lettre, la veille de votre départ de Jérusalem. M. Henri Guys m'a reçu avec une politesse empressée et une bonté particulière qui m'ont beaucoup touché ; il m'a offert et j'ai accepté un logement chez lui, parce que dans la misérable taverne où j'étais d'abord descendu, j'aurais trouvé à peine de quoi reposer ma tête ; mes bagages ont été apportés au consulat, et j'ai été installé dans une chambre grande et commode, d'où la vue s'échappe sur la mer. M. Guys, homme d'honneur et de science, madame Guys, pleine de bonté, de

grace et d'instruction, M. Jorelle, drogman-chancelier, qui a gardé l'amabilité d'un Parisien au milieu des mœurs arabes de Beyrouth et du Liban, tous ces Français que la vue du pavillon de France peut seule consoler des amertumes d'un rivage lointain, sont devenus mes amis ; je retrouve ici une petite patrie, et déjà j'ai oublié les fatigues, les privations et les ennuis du désert.

Les murailles et les tours sarrasines, qui enferment et défendent Beyrouth, furent l'ouvrage des émirs druses. Volney a raconté comment le fameux Djezzar s'empara de cette ville pour le compte des Turcs. Maintenant l'entrée de Beyrouth est fermée aux princes du Liban ; quand parfois ils font quelque visite dans la ville, c'est après en avoir reçu l'autorisation spéciale. Le pouvoir turc de la côte et le pouvoir chrétien ou druse du Liban, s'observent et se traitent avec une adroite précaution. Depuis dix ans, Beyrouth est devenu la place la plus importante de la côte, la principale échelle de Damas, l'entrepôt de toutes les marchandises, le centre de tous les mouvemens commerciaux de la Syrie. Quoi qu'en ait dit Volney, tous les navires, même les bâtimens de guerre, mouillent en sûreté dans la rade de Beyrouth ; le port de la ville ne reçoit que les bateaux arabes. Une multitude de petites colonnes de granit, répandues sur le rivage, donnent aux mariniers la facilité d'attacher leurs bateaux.

Je vous ai parlé de notre consul de France ; l'Angleterre et la Sardaigne sont également représentées à Beyrouth, chacune par un consul. L'Autriche a un vice-consul, M. Laurella, que je visite quelquefois ; le représentant de la plus petite de ces nations, le consul sarde, est celui qui étale ici le plus de magnificence ; ne pouvant occuper le premier rang dans la chapelle latine de Beyrouth, il a pris le parti de faire dire la messe chez lui. Au risque d'indisposer les musulmans, le consul sarde a fait l'acquisition d'une cloche qui annonce l'heure de ses repas ; plus d'une fois j'ai entendu des Turcs maudire l'airain retentissant, et je ne répondrais pas qu'un beau matin la cloche consulaire ne fût mise en pièces.

La population de la ville, composée de maronites, de grecs catholiques, d'arabes musulmans, s'élève à plus de neuf mille ames, y compris les habitans des campagnes dépendant de Beyrouth. On ne trouve point encore dans cette échelle autant de négocians de notre nation qu'on en voyait à Seïde au siècle dernier ; nous n'avons ici que deux établissemens. Le commerce français, dans le Levant, fut

jadis une de nos gloires ; maintenant que l'œil protecteur de notre gouvernement ne s'arrête plus sur ces contrées, il nous faudra renoncer à toute prospérité, à toute prépondérance commerciale. Quand je songe qu'autrefois les navires marchands des différens ports d'Europe ne pouvaient trafiquer sur les mers de Syrie qu'avec la bannière de France, ou avec la permission de notre gouvernement, je m'attriste de ne plus rencontrer dans ces parages que des pavillons aux couleurs étrangères.

Je n'ai rien vu de bizarre, d'irrégulier, d'extraordinaire, comme la construction de la cité arabe de Beyrouth ; les maisons, hâties en pierre, y sont plus hautes qu'en aucune autre ville de Syrie ; des voûtes, des issues secrètes, des passages ténébreux, des rues étroites et tortueuses inspirent d'abord une espèce d'effroi au voyageur qui veut essayer de parcourir la ville ; chaque maison forme comme un grand cachot inaccessible, et le quartier musulman surtout semble n'être habité que par une population de prisonniers. Je ne trouve rien de difficile comme de pénétrer dans une maison de Beyrouth ; le despotisme doit se trouver quelquefois embarrassé pour faire ses visites domiciliaires. On peut dire aussi que chaque maison présente comme un lieu de défense ; on voit assez que les derniers constructeurs de la cité étaient des hommes belliqueux qui avaient voulu faire de Beyrouth une immense citadelle.

La ville d'où je vous écris offre, dans la plupart de ses rues, un inconvénient qui peut devenir fatal aux piétons ; on a ici une manière toute particulière de tanner le cuir : sur le pavé sont étendues grand nombre de peaux d'animaux ; les hommes, les chameaux, les chevaux, les mulets et les ânes qui passent, ne peuvent faire autrement que de fouler ces peaux dont le chemin est couvert, et faute de précaution parfois les gens à pied glissent et tombent. Ce qui ajoute au péril, c'est un fort mauvais pavage sur un terrain inégal. Beyrouth a trois portes et un khan ; la grande mosquée, monument contemporain des guerres de la croix, fut jadis une église consacrée à saint Jean. Les maronites et les grecs catholiques ont des sanctuaires pour célébrer leurs cérémonies ; les Francs vont à la chapelle du couvent des capucins ; un fauteuil d'honneur y est réservé au consul de France, en sa qualité de protecteur de tous les établissemens catholiques de Syrie. Les vivres abondent dans les bazars, mais, presque toutes les provisions venant du dehors, il n'est pas de cité sur la côte où les vivres ne soient

à meilleur compte qu'à Beyrouth. Il suffit de jeter les yeux sur les campagnes voisines, toutes couvertes de beaux mûriers, pour savoir que la soie doit former le principal commerce de cette ville. Une grande caravane chargée de marchandises part pour Damas deux fois par semaine.

La langue arabe n'est point parlée de la même manière dans tous les cantons de la Syrie; il existe différens idiomes qui ressemblent peu à la noble et harmonieuse langue du Coran, et si le prophète Mahomet revenait en Syrie, il ne comprendrait guère mieux le langage de la plupart des habitans, qu'Homère ne comprendait le langage de la Grèce nouvelle. Vous devez vous ressouvenir des sons barbares qui s'échappent de la bouche des Arabes de Caïpha, mais la langue de Mahomet et d'Antar n'a été nulle part corrompue et dénaturée comme à Beyrouth. Ceux qui ont vécu long-temps dans cette ville n'accordent pas une intelligence très-vive aux habitans; ce n'est point parmi eux que le voyageur peut se faire une idée de l'esprit et de la finesse des Arabes. Dans ces derniers temps, les musulmans de Beyrouth se faisaient remarquer par une intolérance fanatique. Depuis quelques années, la fréquentation des Francs les a rendus plus maniables et plus humains.

Assez de débris antiques sont épars dans l'enceinte de Beyrouth, pour qu'on ne puisse douter que la cité moderne occupe au moins une portion de l'emplacement de Béryte; toutefois, c'est à l'ouest de la cité arabe qu'on découvre le plus de vestiges de l'ancienne cité; de ce côté, on reconnaît une citerne, les restes d'un aqueduc, d'anciens bains; vers la mer, les débris d'un monument demi-circulaire qui fut probablement le théâtre d'Agrippa. Je pense que de grandes ruines sont cachées sous les sables, à l'ouest-sud-ouest de la ville moderne.

Beaucoup de livres ont répété que l'empereur Auguste fit de Béryte une colonie romaine, et qu'il l'appela du nom de sa fille Julia avec l'épithète de *Felix*, heureuse. Béryte eut une école de droit civil, qui fut célèbre dans tout l'Orient. Baudouin I^er^ soumit cette ville au culte de la croix, ainsi que vous l'avez raconté dans le cinquième livre de votre Histoire. J'ai visité, à trois quarts d'heure au sud-est de Beyrouth, le bois de pins d'où les compagnons de Baudouin tirèrent leurs échelles, leurs tours mobiles, et d'autres machines de guerre qu'ils employèrent au siége de la cité. Puisque les pins de Beyrouth ont connu la hache de nos vieux croisés, pourquoi donc Volney a-t-il dit que ce bois a été planté par l'émir Fakreddin, afin de purifier l'air?

Béryte, reprise par Saladin en 1187, devint la capitale musulmane de la Syrie, l'entrepôt des richesses des infidèles, et c'est là que Saladin se fit couronner sultan de Jérusalem, de Damas et du Caire. Béryte enfermait plus de dix-neuf mille prisonniers latins; on avait fait de cette ville le dépôt des captifs chrétiens. En 1197, les croisés et les troupes de Malek-Adel se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, sur les bords du Nahr-el-Kasmieh, dont je vous ai parlé dans une lettre précédente; après un combat terrible, la victoire se déclara pour les chrétiens. Les habitans de Béryte désertèrent leur cité à l'approche des vainqueurs de Kasmieh, et les chroniques nous apprennent que les Francs trouvèrent dans la ville abandonnée, des provisions de bouche pour plus de trois ans, et une si grande quantité de traits, d'arcs et de balistes, qu'ils auraient pu en charger deux gros navires. La seigneurie chrétienne de Béryte subit le destin des autres seigneuries de la côte, en 1291.

Une excursion à l'embouchure du Lycus, au nord de Beyrouth, nous donnera occasion de décrire un endroit fort curieux, dont les voyageurs ont à peine parlé, et de rappeler un fait militaire fort intéressant appartenant aux guerres de la croix. A une demi-heure de Beyrouth, on passe, sur un pont à sept arches, le Nahr-el-Barout, l'ancien Magoras de Pline; en hiver, les navires mouillent avec plus de sûreté auprès de l'embouchure du Nahr-el-Barout. Une demi-heure après, on traverse un ruisseau qui coule dans le sable et se nomme, je ne sais pourquoi, *la rivière de la mort;* c'est à peu de distance de là qu'on trouve la chapelle de Saint-Georges, aujourd'hui convertie en mosquée et portant encore dans la langue musulmane le nom de *Mar-Guéourguions;* la relation du seigneur d'Englure a beaucoup parlé de cette chapelle *bâtie sur la place où monsieur saint George occist le serpent;* le baron champenois avait vu le jardin où se trouve *le propre olivier qui encore porte sainctes feuilles tous les ans, auquel saint George lia son cheval; d'iceluy arbre,* ajoute la relation, *prend-on qui veut par dévotion, et pour ce ne laisse point à porter son fruict.* Malgré toutes ces merveilles, le souvenir de saint Georges m'a préoccupé dans cette route, et je n'ai même pas eu la pensée d'aller boire de l'eau de la fontaine où le héros lava ses mains ensanglantées après avoir triomphé du dragon. De la *rivière de la mort* à l'embouchure du Lycus, deux heures de marche; une plage sablonneuse s'offre au voyageur pour tout chemin.

Des hauteurs escarpées dominent l'embouchure du Lycus, nommé aujourd'hui *Nahr-el-Kelb* (fleuve du chien); on trouve là ce qu'on appelait dans l'antiquité la *voie Antonine*. Plusieurs voyageurs ont recueilli l'inscription latine où les noms de Marc-Aurèle et d'Antonin-le-Pieux figurent sur le roc impérissable. Ce qui est beaucoup moins connu, ce sont les personnages antiques taillés en relief dans le rocher; sur le côté méridional du Lycus, j'en ai compté huit; l'image la plus voisine de la voie Antonine, jaunie par les siècles, celle dont les traits sont le mieux conservés, est un personnage debout, vêtu d'une longue robe, coiffé d'un bonnet qu'on peut prendre pour une tiare, et portant une grande barbe à la manière orientale; il tient dans sa main droite quelque chose de semblable à un vase de parfum qui brûle; ne peut-on pas croire que ce personnage est un ancien pontife phénicien ou persan? le temps a tellement usé les sept autres images, qu'on ne reconnaît que très-difficilement leur forme. Au bas de la colline, presque en face du petit pont du Lycus, j'ai remarqué dans un compartiment de rocher, de six pieds de hauteur et de deux pieds et demi de largeur, une inscription en gros caractères qui nous expliquerait peut-être les images sans nom devant lesquelles je me suis long-temps arrêté sur cette montagne. Les caractères de cette inscription ont été gravés en forme de clous; ils pourraient appartenir à l'écriture cludiforme. Il est à désirer que des voyageurs versés dans la connaissance des anciennes langues d'Orient, viennent demander à ce rocher quel souvenir, quel évènement, quelle pensée l'homme a voulu lui confier.

J'ai vu sur le haut de la voie Antonine l'antique piédestal du loup en bas-relief, qui d'abord donna son nom au fleuve; les Arabes l'avaient pris pour un chien, et de là l'origine de la dénomination moderne du Lycus, Nahr-el-Kelb (fleuve du chien). L'animal avait la bouche béante, et quand le vent soufflait, une harmonie inconnue s'échappait de ses flancs de marbre ou de pierre; l'Arabe effrayé s'imagina que le Kelb pouvait exercer sur le pays une fatale influence; pour rompre toute espèce de charme funeste, et pour prévenir les effets de la plaintive harmonie du chien de la montagne, les gens du pays le précipitèrent dans la mer. On m'a montré, par un temps calme, les restes de l'animal gisant dans les flots près de la rive; les jambes, la tête et la queue lui manquent; comme il faut regarder du sommet du promontoire, on ne peut guère retrouver dans ce

débris une forme qui rappelle celle d'un loup ou d'un chien.

Le Lycus sort d'une grotte profonde, à trois lieues à l'est de son embouchure; les Arabes, amans du merveilleux, prétendent que le Nahr-el-Kelb vient du lac *Bahr-el-Merj*, situé à sept heures à l'est de Damas; il est vraisemblable que le Lycus s'échappe tout simplement des entrailles du Liban; aucun voyageur n'a pu mesurer encore la longueur de la caverne souterraine où le fleuve commence à se montrer. Durant son trajet de la grotte à son embouchure, le fleuve parcourt un vallon boisé qui, dans ses sinuosités capricieuses, forme des scènes charmantes. Je n'ai jamais bu une eau aussi fraîche, aussi délicieuse que celle du Lycus. Au pied des hauteurs de la voie Antonine, un cafetier arabe offre aux voyageurs la liqueur dorée et le narguillet; autrefois, m'a-t-on dit, il y avait là un péage. De l'autre côté du fleuve, en face, se voit un aqueduc composé de seize arcades d'environ vingt-sept pieds de hauteur, adossé au penchant du vallon; cet aqueduc, ouvrage de l'émir Fakreddin, m'a semblé fort mal entretenu; il avait été destiné, dans son origine, à l'arrosement d'une petite plaine située au-delà du Lycus, sur le chemin de Gebail ou de Biblos; les eaux de l'aqueduc font tourner aujourd'hui un moulin à farine. Voilà une description complète du lieu que vous avez indiqué dans votre Histoire sous le nom de *défilé de Béryte*.

Ce passage est célèbre dans les annales des guerres saintes, par une victoire que Baudouin I^er^ remporta sur les musulmans, lorsqu'il s'en allait à Jérusalem pour recueillir l'héritage de Godefroy. Je trouve un récit fort curieux de cet évènement, dans le premier volume de votre Bibliothèque des Croisades, à l'article d'un des abréviateurs de Foulcher de Chartres. L'historien parle de cette gorge montagneuse comme d'un endroit où cent hommes peuvent résister à cent mille et les empêcher de passer. Des Sarrasins venus de Damas et d'Alep s'étaient emparés de ce lieu, et les chrétiens en arrivant furent obligés de tirer l'épée; dès le premier choc, les ennemis se retirèrent dans les montagnes et le creux des rochers. Baudouin et ses compagnons dressèrent leur camp sur la rive droite du Lycus, à la place même où d'abord ils avaient combattu, et comme les infidèles étaient répandus autour d'eux dans les grottes ou les sinuosités du vallon, la troupe chrétienne passa la nuit sous les armes. Au point du jour, on plie les tentes, on charge les bêtes de somme, et les chrétiens s'avancent dans le défilé au milieu d'une grêle de traits lancés par les Sarrasins,

Le combat devenait terrible, et les soldats du Christ allaient succomber sous le nombre, quand ils découvrent le terrain plat qui commence au-delà des hauteurs méridionales de la voie Antonine; les chrétiens gagnent la plaine, l'ennemi s'y laisse attirer, et bientôt il n'a plus qu'à choisir entre la fuite et la mort. Grand nombre de musulmans se précipitèrent dans des barques rassemblées près du rivage, et s'avançèrent en hurlant au milieu de la mer, craignant encore, disent les chroniques, que le glaive des Francs ne les atteignît jusque sur les flots. Foulcher de Chartres, chapelain de Baudouin, fut lui-même témoin du sanglant combat livré dans le défilé de Béryte, et le chapelain avoue naïvement dans son récit, *qu'il aurait mieux aimé être alors à Orléans ou à Chartres.*

Vous imaginez bien que dans les relations de nos vieux chroniqueurs, il n'est nullement question des figures antiques et des inscriptions de l'embouchure de Lycus; je pardonne volontiers à Foulcher de Chartres de n'en avoir point parlé ; le bon chapelain, quand il a passé par là, n'était point à son aise et devait avoir naturellement d'autre préoccupation que celle de l'antiquité ; Guillaume de Tyr qui sans doute connaissait ce chemin, aurait pu dire quelques mots de ces curiosités intéressantes; mais ne savons-nous pas que les siècles profanes avaient été comme rayés de l'histoire par les pieux chroniqueurs de la croix !

P.....

LETTRE CXLIV.

Itinéraire de Beyrouth à Damas.

A M. M.....

Mai 1831.

Ma première entrée dans le territoire de Beyrouth m'avait offert une nature toute différente de celle que j'avais trouvée en Palestine ; les belles régions du Liban et de Damas, que je viens de traverser, ont achevé de me séparer d'une manière plus complète des mornes solitudes de Juda. Accoutumé à vous peindre naïvement ce que je vois, j'ai toujours montré la nature telle qu'elle est en réalité ; je n'ai point fait couler des ruisseaux et des cascades dans les vallons arides ; je n'ai point mis des bosquets à la place d'un sol rocailleux, je n'ai point fait fleurir le désert ; vous pouvez ainsi vous expliquer la teinte pâle de la plupart de mes peintures, datées de la Judée. Désormais d'autres couleurs, d'autres images se rencontreront dans mes lettres ; au lieu d'une terre à face lugubre, il me faudra retracer la magnificence et la gloire des montagnes et des vallées, toutes les splendeurs de la création.

J'ai pris à Beyrouth le costume musulman, parce qu'aucun voyageur ne peut se montrer à Damas avec l'habit européen ; une calotte blanche sous un fesse rouge surmonté d'un long flot de soie bleue, a remplacé sur ma tête le chapeau franc ; le reste de mon costume se compose d'une large veste de drap rouge, d'un ample pantalon blanc à la manière arabe. Autour de ma ceinture sont roulés les contours nombreux d'une étoffe de laine blanche et grise ; mes pieds, chaussés d'une étroite et fine babouche jaune, sont emprisonnés en outre dans des bottines rouges, comme les cavaliers du pays ont coutume d'en

porter. Pour mettre ma tête en harmonie avec la coiffure turque, un barbier de Beyrouth a fait tomber sous les ciseaux et le rasoir mes cheveux et mes favoris. Vous dirai-je que j'ai senti d'abord une impression pénible, un véritable ennui pendant qu'on me dépouillait de ma chevelure? J'ai maudit un moment le fanatisme des Damasquins, qui m'obligeait à un tel déguisement; le barbier, à qui je livrais ainsi mes cheveux, était un musulman; il éprouvait une joie secrète à humilier de la sorte un giaour du pays des Francs, et, forcé de m'incliner sous sa main, il me semblait l'entendre me dire, parodiant un mot sublime : *Courbe ta tête, fier Sicambre!* Le costume oriental, qui m'embarrassait le premier jour, est déjà devenu pour moi un vêtement que j'aurais porté toute la vie. Avec mon habit de nazan, et deux gros pistolets suspendus à une ceinture de cuir, avec des moustaches et un visage bruni par le soleil de la Palestine, on me prend pour un cavalier arabe, et cette méprise pourra me sauver de plus d'un accident à travers les pays de Syrie qu'il me reste à parcourir. Je me suis pourvu aussi d'un jeune trucheman catholique appelé Louis Béraut, appartenant à une famille d'origine franque, qui demeure à Beyrouth.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre qu'une caravane part de Beyrouth pour Damas, deux fois par semaine. Ayant à suivre un chemin qui n'est point sans péril, je me suis joint à la caravane qui est partie le 16 mai; elle était formée de négocians de Beyrouth et de Damas. Pour ne pas être obligé de traîner partout avec moi mes bagages, je les ai laissés au consulat de France à Beyrouth, me bornant à n'emporter avec moi que quelques livres indispensables, et les choses de première nécessité; avec peu de bagages et d'appareil, on voyage plus librement et avec plus de sécurité.

La route de Beyrouth à Damas va de l'ouest à l'est; c'est un voyage de trente heures. Le territoire de Beyrouth, vu des hauteurs du Liban, présente un beau spectacle; au sud, la forêt d'oliviers; près de Beyrouth, la forêt de pins, et cette vaste étendue, couverte de mûriers et de palmiers, et la terre rouge de la côte, et la ville et la mer immense à l'horizon; tout cela offre une succession de tableaux attachans, avec des teintes et des couleurs d'une variété infinie.

En entrant dans le Liban, on est frappé de la culture qui se déploie de toutes parts, au milieu d'un terrain rocheux; il n'est pas un pouce de sol susceptible d'être remué, qui n'ait été travaillé par le fer agri-

cole des montagnards ; ce sol pierreux, devenu terre féconde, est planté de vignes, d'oliviers et de mûriers ; les épis mûrissent à côté des rocs escarpés. Les villages de la montagne, avec leurs églises et leurs clochers, annoncent au voyageur que le catholicisme habite le Liban ; le fanatisme musulman n'a pu empêcher les maronites d'avoir des cloches. Je n'avais point entendu la cloche depuis notre départ de France, excepté à Constantinople, et la voix de l'airain religieux, retentissant dans la montagne, était pour moi comme une voix amie qui me parlait de mon pays. Les chemins sont âpres et continuellement difficiles ; il n'est pas rare qu'un mulet, posant mal son pied, s'abatte avec son fardeau sur la pente des rochers, et le cavalier distrait court souvent risque de se rompre le cou. Aussi les caravanes s'avancent lentement, et le voyageur a le loisir d'admirer les grands paysages qui s'étendent devant lui.

Nous étions partis de Beyrouth vers le milieu du jour, et nous sommes venus coucher dans un café entouré de quelques cabanes dont je n'ai point retenu le nom. Mon drogman Béraut et moi, nous avons soupé avec les provisions dont M. Henri Guys avait eu l'extrême obligeance de nous munir pour la route ; je voulais dormir en plein air au lieu de m'ensevelir dans une petite cabane noire ; mais un enfant avait été dévoré la veille par un loup, et les habitans des cabanes m'ont engagé à m'enfermer.

Le 17 mai, à mesure que j'avançais dans l'intérieur du Liban, la nature m'offrait ses plus sublimes spectacles ; un jour du mois de mai dans les montagnes du Liban est un bien beau jour. Il y a un mois que je vous décrivais le printemps à Jérusalem, printemps sans fleurs et sans ombrage, lugubre sourire d'une nature morte ; mais un printemps dans le Liban c'est quelque chose de solennel et de magnifique comme le premier lendemain de la création. J'ai vu les rayons du soleil naissant empourprer la neige du sommet des monts, et pardessus toutes ces cimes à la fois blanches et dorées, le ciel étendait un riche pavillon bleu. Les bulbuls chantaient sur les cabanes des Druses ou des maronites ; les huppes voltigeaient à travers les branches des mûriers, et les oiseaux surnommés *mangeurs* d'abeilles, au long bec effilé, au dos grisâtre, aux ailes azurées, couraient sur le sol verdoyant. Les ruisseaux nés de la fonte des neiges descendaient en murmurant, et se précipitaient en cascades dans le creux des vallons. Délicieuse matinée d'un des plus beaux printemps que l'homme ait

jamais salués ! L'air était si doucement frais, si pur, qu'en le respirant il me semblait respirer et boire la vie. J'aurais voulu jouir avec vous de cet enivrant spectacle, pour vous demander si les matinées du Jura étaient aussi belles, alors que vous chantiez le printemps dans les montagnes où vous étiez proscrit.

Nous avons vu plusieurs petits khans ou cafés placés au bord du chemin. Après cinq heures de marche depuis l'endroit où nous avions couché, nous sommes entrés dans une grande vallée appelée *Bekaa*, qui va du sud-ouest au nord-est. En entrant dans la Ouadi-Bekaa, j'ai remarqué à droite sur une éminence les restes d'un château bâti par l'émir Fakreddin, auprès d'un village nommé *Ab-Elias*, entouré de hauts peupliers. La vallée de Bekaa qui, du côté du nord-est, prend le nom de vallée de Baalbeck, est ce que les anciens appelaient la Cœle-Syrie (la Syrie creuse); le chef de notre caravane m'a cité onze rivières qui arrosent la Syrie creuse; les principales de ces rivières sont le Nahr-el-Litani et le Nahr-el-Gzaïl; le Litani mêle ses eaux aux eaux du Gzaïl, à trois lieues à l'ouest d'un pont où nous avons couché, et les deux rivières ainsi mêlées vont joindre le Nahr-Kasmieh qui se jette dans la mer à deux heures au nord de Tyr.

Le pont auprès duquel nous avons passé la nuit, est construit sur le Nahr-Gzaïl. Notre mukre ou chef de caravane nous a fait camper sur le gazon, en plein air, plutôt que de nous loger dans un des villages voisins, parce que les Druses qui habitent ces villages passent pour inhospitaliers. Au lieu de nous éparpiller autour du pont, nous nous sommes groupés à côté les uns des autres derrière les bagages et les marchandises; à quelques pas de nous, paissaient nos mulets attachés à des pieux de fer enfoncés dans la terre; les conducteurs ont veillé toute la nuit : il fallait ne se point laisser surprendre par les Druses pillards. Comme la nuit était belle et que la lune invitait à la causerie, les marchands de Damas, avant de s'abandonner au sommeil, ont voulu converser avec moi. Ces marchands étaient musulmans, mais ils m'avaient dit plusieurs fois qu'ils ne partageaient pas les absurdes préjugés du peuple de Damas contre les Francs. « Il y a » des hommes bons chez toutes les nations de la terre, me répétait » l'un d'eux; fils d'un même père qui est Dieu, nous devons chercher » à nous faire du bien les uns aux autres. — Qu'allez-vous faire à » Damas? me disait celui-ci; est-ce pour voir nos jardins qui » s'étendent aussi loin que le regard peut se porter, nos eaux si

» abondantes, si belles, qu'elles font envie au reste du monde? » — Celui-là me demandait si j'allais à Damas pour acheter de riches étoffes; un autre me pressait de lui expliquer quel plaisir je pouvais trouver à courir ainsi les régions lointaines.

Est-ce à vous, bons Damasquins, ai-je répondu, qu'il faut prouver l'utilité des voyages! vos sages n'ont-ils pas dit : Tant que tu demeures attaché au seuil de ta maison, tu ne peux devenir un homme; sors de chez toi, parcours le monde, apprends à le connaître avant d'être obligé d'en sortir. — Taieb, taieb (bien, bien), s'écriaient les Damasquins. — Il est vrai que vos sages ont dit aussi que les voyages ne devraient être permis qu'à cinq sortes de gens, 1° les marchands riches qui, grace à leur or, ne sont étrangers dans aucun pays; 2° les savans qu'on aime et qu'on accueille partout; 3° ceux qui sont beaux, parce que toujours chacun s'empresse autour de la beauté; 4° ceux qui chantent bien, parce que nul homme est insensible au charme de l'harmonie; 5° les artisans, parce qu'ils ne manquent jamais de trouver au bout de leurs bras de quoi soutenir leur vie[1]. Je ne suis ni riche, ni savant, ni beau, ni chanteur, ni artisan; mais il est une sixième classe de gens à qui vos sages auraient dû permettre de voyager; c'est celle des hommes qui bravent les fatigues, les privations et les périls pour échaper à la monotonie de la vie, pour admirer les œuvres de Dieu et de l'homme dans tous les lieux où le soleil brille, pour chercher dans l'étude de l'humanité tout entière un remède ou une consolation aux misères présentes, un peu de lumière pour éclairer le ténébreux horizon de l'avenir. — Telles étaient nos causeries dans la vallée de Bekaa par une belle nuit du mois de mai, tandis que la lune errante se mirait en passant dans les eaux du Gzaïl, tandis que sur nos têtes scintillaient les étoiles, ces fleurs brillantes semées dans les jardins du ciel.

Le 18 mai, au soleil levant, notre caravane s'était remise en route; le mukre nous avait prévenu que nous allions traverser des montagnes dangereuses; « Marchons ensemble, nous a-t-il dit, serrons-nous autour des marchandises et des bagages, et que chacun se tienne sur ses gardes. » Nous avons laissé à l'est, à une heure environ du pont du Gzaïl, les restes d'une cité que les gens du pays appellent *Anjar*, et qu'ils regardent comme une cité d'origine française; ces ruines appar-

[1] Sady.

tiennent probablement à quelque château franc du temps des croisades ; ce nom de Anjar ne serait-il point la corruption du mot *Anjou?* Foulques d'Anjou, le cinquième de ce nom, qui en 1131 remplaça Baudouin II sur le trône de Jérusalem, n'aurait-il point fait bâtir cette forteresse? Cette conjecture me semble d'autant plus probable que, de tous les rois latins, Foulques d'Anjou est celui qui fit construire le plus de châteaux. Les montagnes de l'Antiliban par où nous avons passé, présentent des vallons pierreux avec de limpides ruisseaux, mais ces vallons sont incultes, et l'œil n'y découvre ni village ni cabane, aucun vestige d'habitation, aucune trace d'existence humaine ; seulement parfois vous apercevez un Druse au front pâle, à l'œil menaçant, portant un fusil sur l'épaule, épiant le passage d'un étranger sans défense. Après quelques heures de marche, cette sauvage nature a fait place à de rians vallons ; j'ai remarqué une suite de rochers élevés percés de tombeaux semblables à ceux dont j'ai eu tant de fois occasion de vous parler. C'est là aussi que j'ai rencontré la rivière de *Barada* ou *Baradi,* qui vient abreuver la sainte ville de Damas ; sur la rive gauche de la rivière est un village appelé *Sou-Barada.* A une heure au-delà des grottes sépulcrales, nous nous sommes arrêtés au village de Kafar-Zeta, où nous avons passé la nuit ; c'est le village du mukre qui conduisait notre caravane, et nous avons été traités avec honneur. Kafar-Zeta s'élève sur les bords du Baradi, au penchant d'une colline, entouré de jardins délicieux. Les rives du Baradi, depuis le lieu où je les ai vues pour la première fois jusqu'à Damas, sont couvertes de peupliers et de saules, de platanes et de noyers, et présentent une suite d'agréables tableaux.

De Kafar-Zeta à Damas, cinq heures de marche. En quittant ce village nous avons suivi un chemin nu et pierreux sur un vaste plateau jaunâtre, et ce n'est qu'après un espace de deux lieues et demie que nous avons retrouvé de rians paysages ; on revoit alors le Baradi, mais plus large, plus beau qu'à Sou-Barada ou à Kafar-Zeta, car il s'est accru d'une rivière nommée *Figé.* On passe là sur un pont, laissant à gauche les restes d'une mosquée. Un quart d'heure plus bas, les eaux du Baradi se précipitent d'une cascade d'environ vingt pieds de hauteur dans un étroit vallon rempli de peupliers et de platanes, et le bruit de la cascade se fait entendre au loin. Je causais avec un de nos marchands damasquins, du fleuve Baradi et de la belle nappe argentée qu'il déploie en tombant dans l'étroit vallon ; j'ai appris

de lui que la source du fleuve se trouve à dix lieues de Damas, au nord-ouest, près d'un village appelé Zeb-Dani. Ali-bey donne à ce village le nom de *Baradi* ou *Barada,* nom moderne substitué, dit-il, à l'ancien nom d'Arfana.

Il était onze heures du matin quand nous sommes arrivés sur les dernières montagnes qui dominent, à l'ouest, la plaine de Damas; des nuages couvraient le ciel, et la matinée avait été pluvieuse. Cette légère pluie et ces nuages m'ont fait plaisir; je ne crois pas qu'on puisse se lasser d'un beau soleil, mais les splendeurs de l'Orient ont aussi leur monotonie; la pluie, si rare dans ces régions, ne gâte pas le paysage. La vue de Damas et de ses jardins magnifiques n'a rien perdu sous un ciel voilé. C'est un des plus ravissans spectacles que j'aie vus en ma vie. Le premier aspect de Constantinople est plus pittoresque, plus oriental; le mouvement des Sept-Collines et le voisinage de la mer donnent à la ville des sultans quelque chose de plus varié, de plus nouveau; mais la vue de Damas a un charme grandiose qui plaît bien plus à l'imagination; c'est une grande cité blanche, avec des minarets et des coupoles, étendue en forme de mandoline, au milieu de vastes jardins semblables à un lac d'azur; vous diriez des milliers de tentes groupées avec art dans une plaine étincelante de verdure; cette nature, si unique dans son éclat et sa fraîcheur, me semble un vrai sourire de Dieu sur la terre. Le prophète Mahomet, dit une légende musulmane, lorsqu'il vit Damas du haut des montagnes, frappé de la beauté de ces lieux, s'arrêta tout à coup et ne voulut point descendre vers la ville. « Il n'y a qu'un seul paradis destiné à » l'homme, s'écria Mahomet; pour ma part, j'ai résolu de ne point » prendre le mien dans ce monde. » On doit présumer que le prophète conquérant redoutait le séjour de Damas comme pouvant amollir ses compagnons d'armes.

A un quart d'heure de la ville de Damas, on prend un grand chemin pavé à la manière des routes d'Europe; ce grand chemin pavé est le seul de ce genre que j'aie rencontré en Orient. Avant d'entrer dans la ville, on m'a prudemment conseillé de descendre de cheval et d'ôter mes pistolets de la ceintnre; un giaour ne doit entrer dans la sainte ville de Damas qu'avec des airs d'humilité. Le gardien de la porte par où nous sommes entrés a exigé de moi un tribut. Je me croyais ainsi quitte avec le fanatisme des Damasquins, et j'espérais que tout serait fini là, lorsque mon drogman a entendu des gens du peuple dire entre

eux en me voyant passer : *Voici un consul franc, brûlons-le.* Mon costume de cavalier musulman m'eût infailliblement évité l'ennui d'un tel accueil; mais j'avais dit quelques mots d'italien à mon drogman Béraut, et ces paroles ont trahi mon déguisement. Je me suis bien gardé de répondre à l'apostrophe menaçante des Damasquins; je me suis sauvé en toute hâte du côté de la maison de notre agent consulaire, M. Beaudin, pour lequel M. Henri Guys de Beyrouth avait eu l'obligeance de me remettre une lettre de recommandation. M. Beaudin m'a reçu avec une cordiale politesse qui me console, et j'aime à penser qu'on ne viendra point me chercher ici pour m'entraîner sur un bûcher.

P.....

LETTRE CXLV.

Émeutes et troubles à Damas. — Anecdotes. — Situation politique de cette ville.

Damas [1], le 23 mai 1831.

Ces jours derniers, en traversant le Liban, je me disais que ces montagnes attendent encore un peintre habile et un naturaliste savant, et je pensais à vous. Que de belles pages et de précieuses collections vous auriez rapportées! Pourquoi faut-il que vous n'ayez point fait avec nous le pélerinage! Il m'en souvient; vous regrettiez de ne pouvoir partir avec nous, vous et M. de Lamartine, qui sans doute n'aura point renoncé à son projet de visiter l'Orient. Quelle divine Odyssée nous eût valu le commun voyage du chantre des *Méditations*, de l'historien des *Croisades*, de l'auteur de *Jean Sgobar* et de tant de charmans ouvrages. Pour moi, jeune homme sans nom, admis à la haute faveur d'accompagner d'illustres maîtres, j'aurais été comme ces pauvres pélerins du moyen âge, qui cheminaient humblement à la suite des rois croisés. Puisque votre souvenir est venu se présenter ainsi à moi pour m'encourager à poursuivre de pénibles courses, souffrez que je place sous la sauvegarde d'un nom bien cher aux muses, ces pâles et inutiles esquisses touchant Damas.

Il faut d'abord que je vous explique pourquoi, le jour de mon arrivée à Damas, quelques habitans ayant cru reconnaître en moi un consul européen, ont eu la pensée de m'envoyer au bûcher. Les Damasquins ont ouï dire qu'un consul doit venir s'établir dans leur ville pour changer leur culte et leur législation; j'ai été pris pour celui que les ames pieuses de Damas maudissent chaque jour dans leur prière, et je puis m'estimer heureux que les vrais croyans de la foi musulmane se soient bornés à de simples menaces. Car le peuple

[1] Les lettres écrites de Damas sont à l'adresse de M. Charles Nodier.

de cette ville est terrible, surtout depuis quelques mois; il a bravé récemment les ordres de la Porte sublime; il a levé le glaive contre ses deux pachas; l'émeute s'est montrée à Damas avec le turban blanc, ou parée des couleurs du prophète, et la milice du sérail a teint de son sang le pavé de la sainte ville. Au temps où nous vivons, la révolution est une méchante reine qui a mis la main sur toute la terre; devais-je la rencontrer à Damas, la cité privilégiée appelée *odeur du paradis, porte du ciel, fleur de l'Orient?*

Au mois de février dernier, un ordre vint de Constantinople pour percevoir à Damas un impôt extraordinaire; soudain le mécontentement et la colère du peuple éclatèrent; la grande mosquée fut fermée en signe d'alarme; toutes les voix, tous les bras invoquèrent l'assistance d'Allah et de son prophète, et les habitans déclarèrent qu'ils refusaient l'impôt. Je me rappelle à ce sujet que, peu de temps avant notre départ de France, il était beaucoup question de refuser l'impôt dans notre pays; je ne m'attendais pas à trouver à Damas la même politique et le même genre d'opposition. Damas a, comme Paris, ses faubourgs révolutionnaires; c'est d'un des grands faubourgs de l'ouest, semblables à des cités, que la révolte est sortie tout armée. Les deux pachas, le premier *émir-hadji*, pacha à trois queues, le second, pacha à deux queues, opposant la force à la force, ont mis sur pied leur brave milice; mais que pouvaient un millier de gardes contre une populace furieuse? L'autorité turque a eu ses martyrs; les pachas ne se sont sauvés qu'en se renfermant dans les murs épais du sérail, et la révolte a gagné la bataille. Ce devait être un curieux spectacle que cette multitude rebelle s'avançant en désordre contre son visir, la rage dans les yeux et les saintes paroles du Coran sur la bouche; j'aurais voulu voir tous ces barbares de l'islamisme armés du kandjar ou du *barout* (fusil), quand ils couraient dans la noble ville, demandant la tête de leurs pachas, appelant les vengeances du ciel contre le sultan, qui avait cessé d'être pour eux l'*ombre de Dieu*. Je n'ai jamais entendu gronder le flot populaire; je parcourais les rives solitaires de l'Hellespont, quand les tempêtes politiques de 1830 emportaient le vieux trône de nos rois. Ayant manqué le spectacle du peuple de Paris en colère, je n'aurais pas été fâché d'assister à la colère du peuple de Damas; il y a toujours quelques bonnes leçons à retirer de ces scènes orageuses, et je regrette de n'avoir pas vu tout cela, dans l'intérêt de mon instruction.

Depuis cette époque, chaque quartier de Damas est placé sous la surveillance et la responsabilité d'un chef; la ville s'est chargée de défendre elle-même son repos. Mais la populace musulmane des faubourgs continue à nourrir une haine profonde contre les deux pachas qu'elle accuse d'infidélité et de trahison, et le kandjar des moslims devancera peut-être le ciseau d'Azraël pour trancher les jours des deux visirs [1].

Quatre semaines avant la demande d'impôt, un fait que je vais vous raconter avait déjà aigri l'esprit des Damasquins contre le grand-seigneur. Nous avons eu occasion de parler, dans cette *correspondance*, de l'affranchissement des catholiques arméniens; le fanatisme musulman ne saurait s'accommoder des priviléges qu'on accorde aux chrétiens. Le 25 décembre dernier, les arméniens catholiques de Damas, usant de leurs priviléges, voulurent célébrer la messe de minuit en mémoire de la nativité du Christ. Comme ils n'ont point d'église, ils s'étaient contentés de dresser un autel dans une vaste chambre. Le soir, un prêtre de cette nation avait appelé les fidèles à la solennité nocturne, en frappant sur un instrument de bois, à la manière des chrétiens orientaux. Mais voyez ce que peut la jalousie entre sectes rivales! Le lendemain, plusieurs arméniens schismatiques coururent dénoncer les arméniens catholiques auprès des cheiks ou prêtres musulmans; ils les accusent de s'être bâti secrètement une église et d'avoir une cloche, crime horrible dans l'empire ottoman, et surtout à Damas. Aussitôt les cheiks furieux se rendent au sérail et déposent leurs plaintes aux pieds du grand pacha; celui-ci se hâte de convoquer les principaux de la nation arménienne catholique, et leur expose les accusations qui pèsent sur eux. « Nous n'avons rien » fait de contraire aux lois et aux coutumes établies, répondent les » accusés; nous n'avons bâti aucune église, nous n'avons point de » cloche; nos prêtres ont célébré la messe dans une chambre, suivant » la permission que nous en avons reçue du sultan notre maître; » pour annoncer à nos frères l'heure de la célébration religieuse, un

[1] Les craintes que j'exprimais, au mois de mai 1831, n'étaient point vaines; le pacha de Damas a péri à la suite d'un mouvement populaire dans cette ville, en 1832. Le pacha qui a été frappé, est-ce l'émir-hadji ou le pacha à deux queues? c'est ce que les journaux n'ont point dit. On a de la peine à croire que ce soit l'émir-hadji, parce que son titre de conducteur de la caravane de la Mecque, le rend sacré aux yeux des musulmans.

» prêtre a frappé sur un instrument de bois, comme cela se fait » partout où sont des rayas, humbles et dévoués esclaves du sultan » sublime. » Le pacha, satisfait de cette déclaration sincère, congédia les catholiques avec politesse et bonté, et chassa de son palais les cheiks accusateurs, en les appelant d'un nom qui équivaut à notre mot de canaille.

Mais les prêtres musulmans de Damas ne sont pas gens à s'apaiser tout à coup et à se soumettre par la seule pensée que Dieu l'a voulu. Les cheiks, renvoyés du sérail, s'assemblèrent et mirent en délibération comment ils pourraient se rendre eux-mêmes la justice qu'on leur refusait; après une courte séance, ils décident de livrer au feu la maison où les catholiques arméniens ont célébré leur cérémonie, de renverser tous les monastères de la ville et de massacrer tous les chrétiens. Admirez la modération tolérante des gardiens de la foi musulmane! Les compagnons de Caled et d'Omar auraient-ils mieux fait? Déjà une troupe menaçante s'avance vers le quartier des chrétiens, et se dirige d'abord du côté de la maison arménienne promise aux flammes. Averti de l'approche de ces furieux, le prêtre catholique, coupable d'avoir célébré les saints mystères la nuit de Noël, enlève de la maison tout ce qui peut ressembler à un autel et prend la fuite. Les musulmans, ayant pénétré dans cette demeure, frappèrent violemment une pauvre vieille femme qui s'y trouvait, enfoncèrent et brisèrent toutes les armoires, et la maison fut entièrement pillée. Le lendemain, au lever du soleil, la troupe barbare conduite par des cheiks, reparut avec des armes; elle avait soif de sang chrétien, et c'est ce jour-là que devaient s'accomplir ses projets homicides. Les misérables étaient en marche pour chercher leurs victimes, lorsque soudain on annonce qu'une riche famille musulmane a été égorgée pendant la nuit. Le grand pacha s'était rendu lui-même, avec une escorte nombreuse, dans la maison où le crime avait été commis, et comme cette maison touchait au quartier des chrétiens, les conjurés sachant le visir si près d'eux, crurent prudent de se retirer et de remettre à un autre jour l'œuvre de mort qu'ils avaient projetée. Deux des premiers meneurs de la bande, d'une réputation équivoque, furent arrêtés comme soupçonnés d'avoir commis l'assassinat; le pacha qu'on avait secrètement informé du complot avorté, fit subir aux deux meneurs arrêtés tous les tourmens de la torture; on reconnut leur non-culpabilité; l'auteur du crime était un voleur de profession.

Là se termina cette affaire qui eût pu devenir terrible ; un meurtre particulier empêcha l'exécution d'un grand massacre. Quel deuil lamentable, quelle page hideuse dans l'histoire moderne de Damas, si des flots de sang chrétien avaient coulé pour satisfaire le caprice fanatique de quelques cheiks musulmans !

Pour n'avoir plus à revenir sur le chapitre des émeutes et des révoltes à Damas, je dois rapporter ici une assez plaisante anecdote qui date du mois de mai 1830, laquelle manqua d'avoir des suites funestes. Un médecin chrétien, nommé Letfé, avait coutume de recevoir, chaque soir, dans sa maison, des musulmans irréligieux qui venaient y boire librement du vin et de l'eau-de-vie ; la réunion était toujours joyeuse et bruyante ; on chantait des chansons où la muse arabe conviait l'homme à tous les plaisirs de l'amour ; le *zoukkarah*, fait de peau de bouc et de roseau, le *rebab*, espèce de violon arabe, et d'autres instrumens de musique accompagnaient les chants bachiques et voluptueux ; les buveurs musulmans trouvaient dans ces enivrantes orgies les délices ineffables que le dieu du Coran a promis à ses élus. Un soir que les buveurs avaient vidé plus de coupes qu'à l'ordinaire, ils eurent l'idée de parodier certaines processions ou promenades religieuses des Turcs, appelées en arabe *sakara ;* de longues pipes au bout desquelles étaient accrochées des babouches jaunes, servaient de bannières ; un musulman, marchant sur ses mains et ses genoux, faisait la jument ; un autre se disait le cheik et montait sur la jument complaisante. Cette procession grotesque où figuraient tous les habitués du médecin Letfé, s'avançait dans la cour de la maison, au milieu des cris d'une folle joie. La plaisanterie ne resta que peu de jours sous le secret ; elle parvint aux oreilles des cheiks. Les prêtres musulmans tiennent conseil ; ils condamnent le médecin Letfé à la mort, et sa maison aux flammes. Mais avant d'exécuter la sentence, ils jugèrent convenable d'avertir le pacha et de lui demander à lui-même justice. Le pacha ordonna l'emprisonnement du médecin et de quelques-uns des musulmans coupables d'irrévérence envers les saints usages de l'islamisme. Cette punition ne satisfit point les cheiks, qui demandèrent la tête de quarante chrétiens. Heureusement que le jour où les cheiks voulaient faire tomber les quarantes têtes, était un jour de fête musulmane ; la seconde solennité du bairam se célébrait à Damas, et tous les rayas avaient quitté la ville pour passer la journée dans les jardins. Pendant que le kandjar des cheiks cherchait vaine-

ment du sang chrétien à répandre, un pauvre catholique fontainier, occupé de réparer des conduits d'eau devant une maison turque, fut signalé à la fureur de ces barbares et tomba percé de coups. Le pacha, informé de ce meurtre, envoya des soldats dans le quartier des chrétiens, et aucun autre malheur n'arriva. Le médecin Letfé et les prisonniers turcs finirent par obtenir grace ; sortis de leur prison, ils restèrent long-temps sans se montrer pour ne pas trop effaroucher les cheiks damasquins.

Vous pourrez être étonné et je m'étonne moi-même que ma première lettre sur Damas, le paradis de l'Orient, la ville des contes merveilleux, des jardins enchantés, ne renferme que les choses du monde les moins poétiques, des séditions populaires, des émeutes de carrefour, des peintures qui n'honorent point l'humanité ; mais ce sont là les premières paroles que j'ai entendues, les premiers faits que j'ai appris en entrant dans la cité, et comme j'écris à mesure que je vois ou que j'entends, je ne pouvais vous épargner l'ennui de ces récits sans poésie. Du reste, ce que je viens de dire sur l'irritation actuelle des Damasquins doit servir à faire connaître l'état politique de ce pays. A Damas, les vrais croyans n'aiment pas le sultan Mahmoud, parce qu'ils l'accusent de sortir des voies de l'islamisme pour complaire aux chrétiens ; ils n'aiment point leur pacha parce qu'ils l'accusent de seconder, autant qu'il est en son pouvoir, les vues impies du sultan Mahmoud. La cité de Damas veut rester sainte, et s'efforce d'empêcher que l'esprit profane de l'Europe ne vienne souffler sur elle. D'après cela, puisque les Damasquins avaient cru voir en moi un consul franc, pouvaient-ils m'accueillir autrement qu'ils ne l'ont fait ? Pour ce qui est de l'opinion de Damas sur la prochaine invasion égyptienne, voici ce qu'il en est. Méhémet Ali ou Ibrahim-pacha seront les bienvenus dans la sainte ville, pourvu qu'ils se présentent au nom du Coran et des intérêts de l'islamisme ; les Damasquins chercheront à briser le joug de Méhémet Ali, du jour où ils verront en lui l'homme des idées nouvelles, le rival du sultan Mahmoud dans la carrière de la réforme.

Au milieu des bruits de jour en jour moins vagues qui annoncent l'expédition des Égyptiens en Syrie, il est une idée qui circule aussi parmi la population musulmane de Damas, c'est la crainte indéfinissable d'une expédition française ; ici bien plus qu'en d'autres cités d'Orient, la nouvelle de la conquête d'Alger a retenti comme un

violent tonnerre ; on m'a montré, à l'ouest de Damas, une porte que les musulmans ont murée jadis, parce qu'une tradition annonce que les giaours entreront par là ; je suis sûr que, dans ce temps-ci, bien des fidèles de l'islamisme passent et repassent devant la porte murée pour voir si le bras invisible du destin ne l'a point encore rouverte pour les Francs. Ce matin j'ai rencontré dans une maison chrétienne un vieux Turc indévot qui buvait tranquillement du vin et de l'eau-de-vie. « Je sais, m'a-t-il dit, que vous venez ici pour lever des plans, » pour examiner l'état de notre ville et préparer les voies aux Fran- » çais qui ont pris Alger, mais je ne veux point vous trahir, car je » ne hais pas trop les chrétiens; seulement, a-t-il ajouté, promettez- » moi que vous me sauverez du glaive quand vous viendrez avec le » sultan de France. » Comme je souriais de ses paroles, le vieux musulman m'a fait jurer sérieusement par le Christ que je le protégerais au jour de l'invasion ; je lui ai fait le serment de chrétien qu'il demandait. « Nous voilà tous deux amis, lui ai-je dit en le quittant ; » au revoir jusqu'à la conquête. »

P.....

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME.

Lettre CXXIV. Les amusemens du Caire. — Les cafés. — Le bairam. — Les almées. — La police. 5

— CXXV. La citadelle du Caire; ce qu'elle renferme. — Visites aux prisons, à l'imprimerie et au journal. — Le pacha. — Présentation au pacha. 15

— CXXVI. Les pyramides de Gisch. — La pyramide de Chéops. — Intérieur de la pyramide; sa hauteur et ses dimensions, etc. . . . 22

Suite de la lettre CXXVI. Les pyramides de Gisch. 29

Suite de la lettre CXXVI. Opinions des divers siècles sur les pyramides. 34

Lettre CXXVII. La plaine d'Abousir et de Sakara. — Santon musulman. — Les pyramides d'Abousir. — La plaine des Momies. — Les catacombes. — Trafic des momies. — Usages et croyances des anciens Égyptiens pour leurs sépultures. 41

Suite de la lettre CXXVII. Puits des oiseaux. — Pyramides d'Assichits. — Hypogées nouvellement découverts. — Réflexions sur les tombeaux et sur la plaine de Sakara. 48

Lettre CXXVIII. Le lac Achérusie ou l'Achéron des anciens. — La forêt des palmiers. — L'emplacement de Memphis. — La statue colossale de Sésostris. — La Vénus-Étrangère. — Le dieu Phthas. — Histoire de Memphis et de ses ruines. 56

— CXXIX. Adieux à Jérusalem. — Découverte de quelques châteaux des croisades. — Quelques détails sur Ramla. — La jeune Française de cette ville. — Jaffa. — Reconstruction de Jaffa. — La fête du bairam. — Auto-da-fé d'un juif en effigie, qui se pratique tous les ans à Jaffa parmi les grecs. 64

— CXXX. De Jaffa à Ibna ou Ibelim. — Bon accueil des arabes d'Ibelim. — Ancien château d'Ibelim. — Église convertie en mosquée. — D'Ibelim à Ezdout, l'ancienne Azoth. — Description de la plaine d'Ascalon. — Bataille d'Ascalon. — Description des ruines de cette ville. — Fouilles de ladi Stanhope. — Tableau historique d'Ascalon. — Village de Djora. 73

LETTRE CXXXI. D'Ascalon à Gaza.— Visite au gouverneur de Gaza.— Description de la ville. — Entretien avec deux vieillards. — Conversation sur les destinées de la Syrie avec le cadi de Gaza. — Souvenirs d'histoire. — Ce qu'étaient les Philistins. — Gaza au temps des croisades. — Dernière vue de la cité de Gaza. 88

— CXXXII. De Gaza à Iassour; emplacement de l'ancien château de Blanche-Garde. — Châteaux de Bersabée et de Daroum. — Troupes de gazelles. — Halte dans le village de Nébé. — Mœurs arabes. — Arsur. — Saint-Jean d'Acre. — Peste à Saint-Jean d'Acre. — Prise de Sanour. — Description de la plaine d'Acre. — Camps et batailles des croisés et des musulmans. — Bruit d'une attaque prochaine des Égyptiens contre la ville d'Acre. — Anecdote. 102

— CXXXIII. Itinéraire de Saint-Jean d'Acre à Nazareth. 115

SUITE DE LA LETTRE CXXXIII. 122

LETTRE CXXXIV. De Tibériade à Nazareth.— Le champ des Épis.—Cana. — L'aire des templiers. — Combats des templiers. — L'église de Sainte-Marie. 125

— CXXXV. La Samarie et Naplouse. — Genine. — Le mont Thabor. — Loubi. — Hittin. — Bataille de Hittin ou de Tibériade. . . 132

— CXXXVI. De Saint-Jean d'Acre à Tyr. — Ce qui reste de Tyr. — Les quatre grands siéges de cette ville, dans l'antiquité et au moyen âge. — Scène enfantine dans les campagnes de Tyr. . . 145

SUITE DE LA LETTRE CXXXVI. 151

LETTRE CXXXVII. De Tyr à Sidon. — Château de Thoron. — Sarepta. — Description de Seïde. — Invention de la navigation et de l'écriture. Les anciens Phéniciens. — Abdolonyme. — Sidon au temps des croisades. — Saint Louis. Ladi Stanhope. — M. Loustanneau. — Entretien avec un jeune prince, neveu d'Abdallah-pacha. . . . 158

SUITE DE LA LETTRE CXXXVII. 168

LETTRE CXXXVIII. Sur les mosquées et le Moristan. — Les mosquées du Caire; la mosquée et l'école d'el-Azhar. — L'hospice du Moristan. — Décadence des institutions musulmanes. 174

— CXXXIX. Le vieux Caire. Le nilomètre. L'île de Roudah. Giseh. . 183

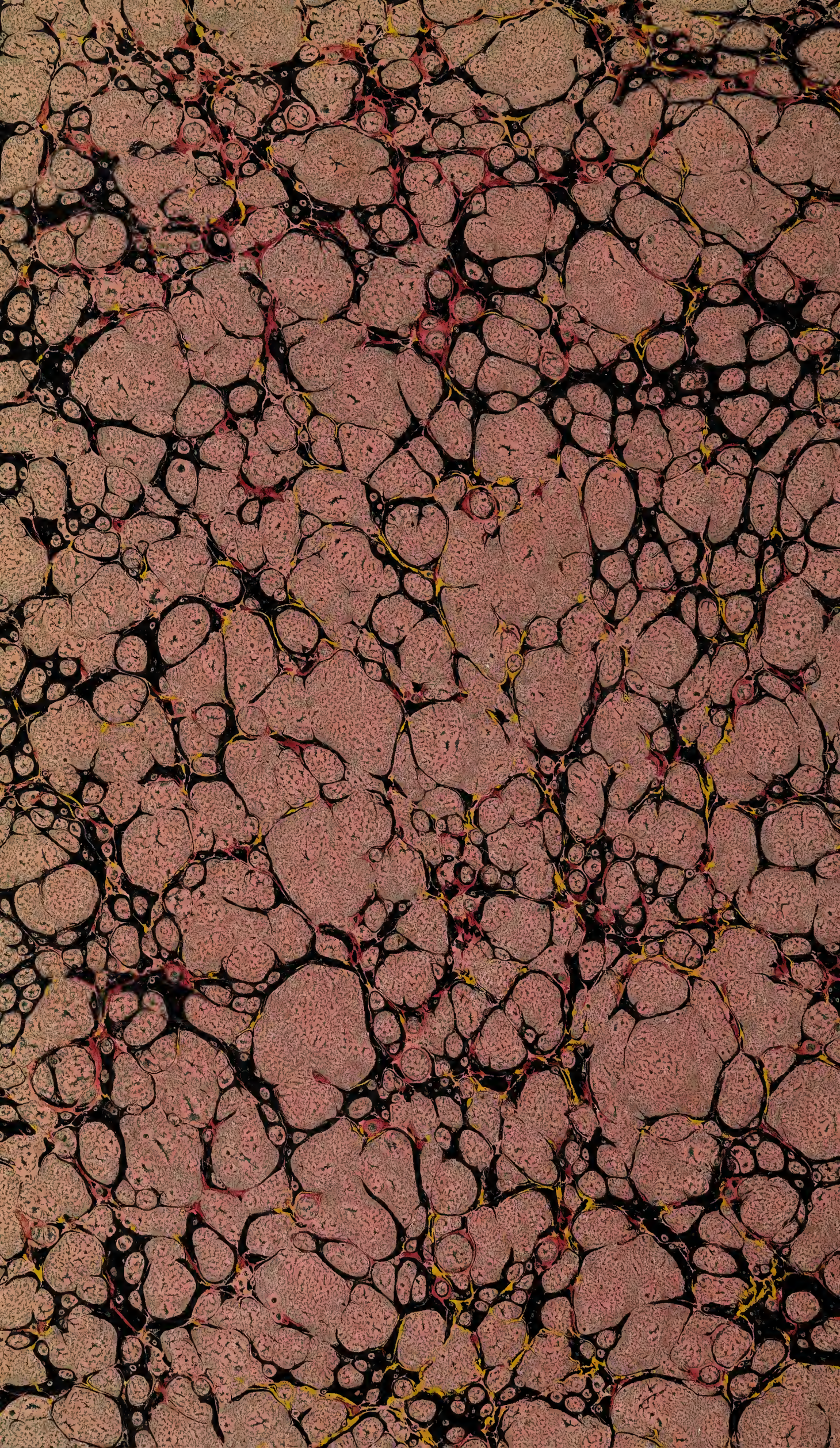
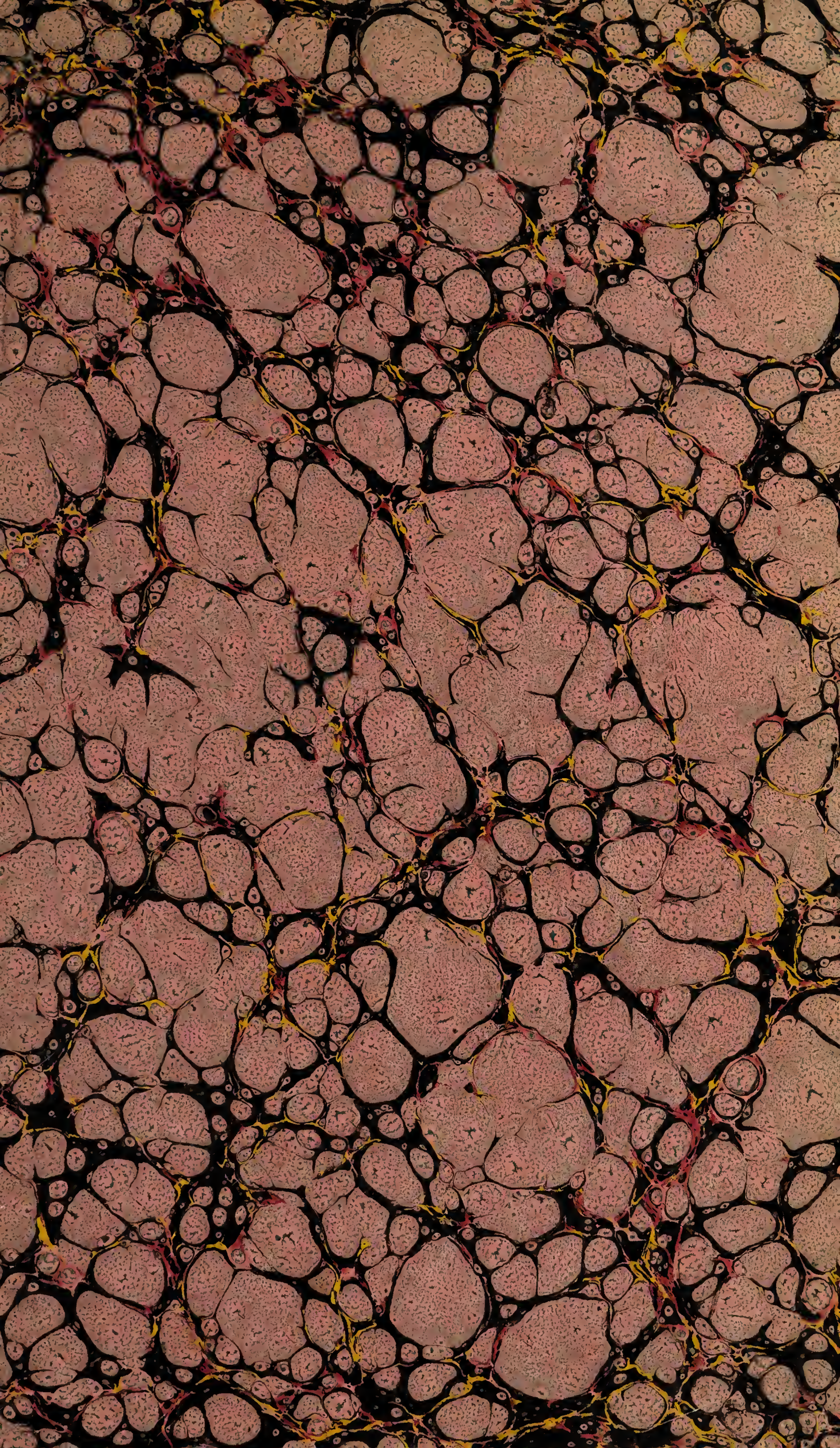
— CXL. Le mékémé et la prison pour dettes. — La ville des morts ou les tombeaux des califes et des sultans. 191

— CXLI. Voyage à Abouzabel. — M. Mimaut. — La caravane de la Mecque. — Le kamsim. — Arrosemens des terres. — Héliopolis. 200

SUITE DE LA LETTRE CXLI. Héliopolis. — Fontaine de Marie. — Sycomore de la sainte famille. — Plante du baume. — Matarieh. — Bataille d'Héliopolis. — Kléber. 207

— DE LA LETTRE CXLI. Une tribu d'Arabes bédouins. — Des arabes en général. 212

LETTRE CXLII. Arrivée à Abouzabel. — Description du lieu. — Réception qu'on nous fait. — Ouverture des cours. Du cours de la langue française, du cours de médecine. — De la médecine ancienne et moderne en Égypte. 219

SUITE DE LA LETTRE CXLII. Dîner chez Abdallah-pacha. — Concert arabe. Musique des régimens. — Conversation sur la musique. . . . 226
— DE LA LETTRE CXLII. De la montagne des Juifs. — Du pays de Gessen et de la marche des Hébreux dans le désert. 232
LETTRE CXLIII. De Seïde à Beyrouth. — La ville de Beyrouth. — Excursion à l'embouchure du Lycus. 239
— CXLIV. Itinéraire de Beyrouth à Damas. 249
— CXLV. Émeutes et troubles à Damas. — Anecdotes. — Situation politique de cette ville. 257

FIN DE LA TABLE.